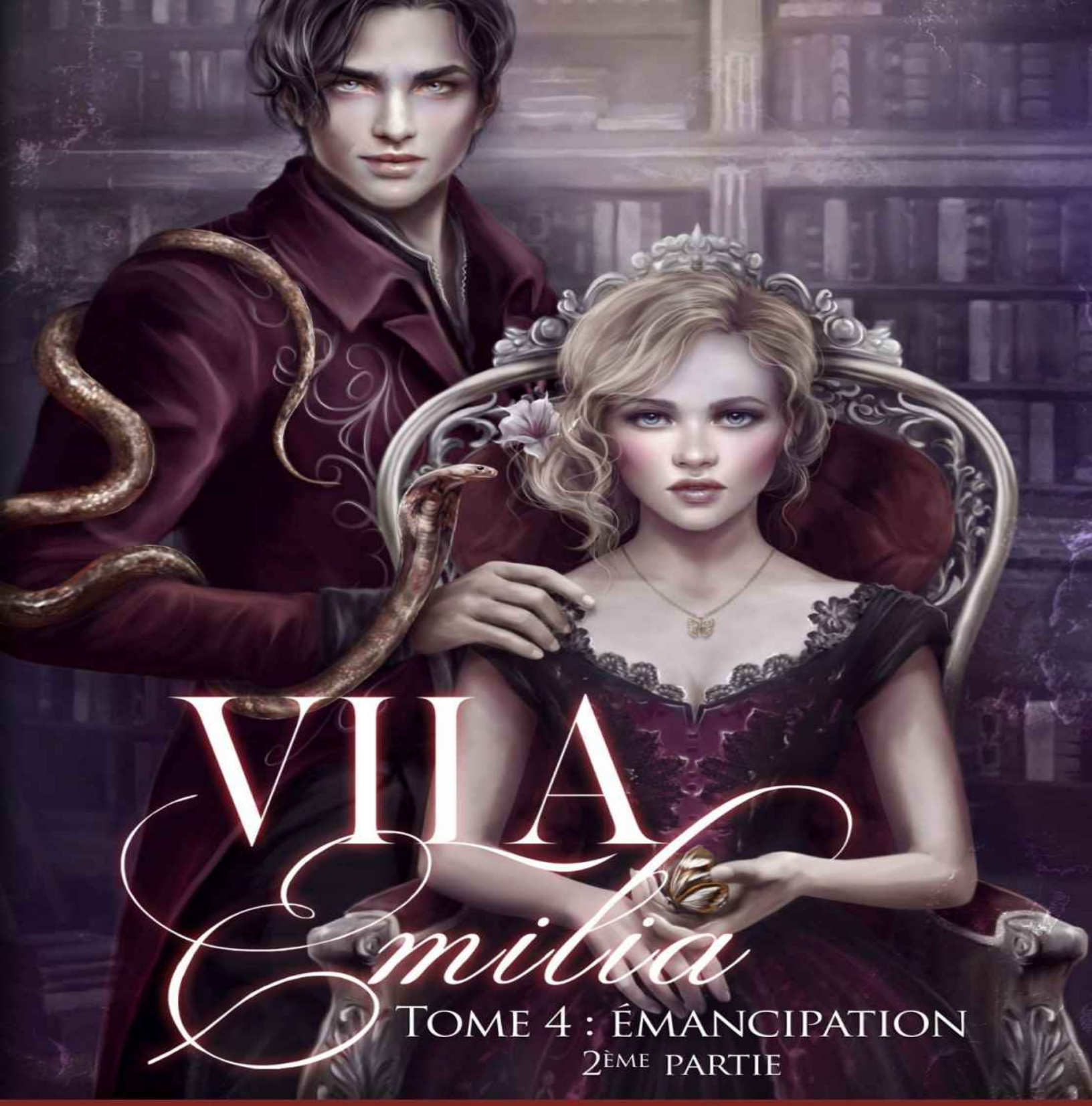
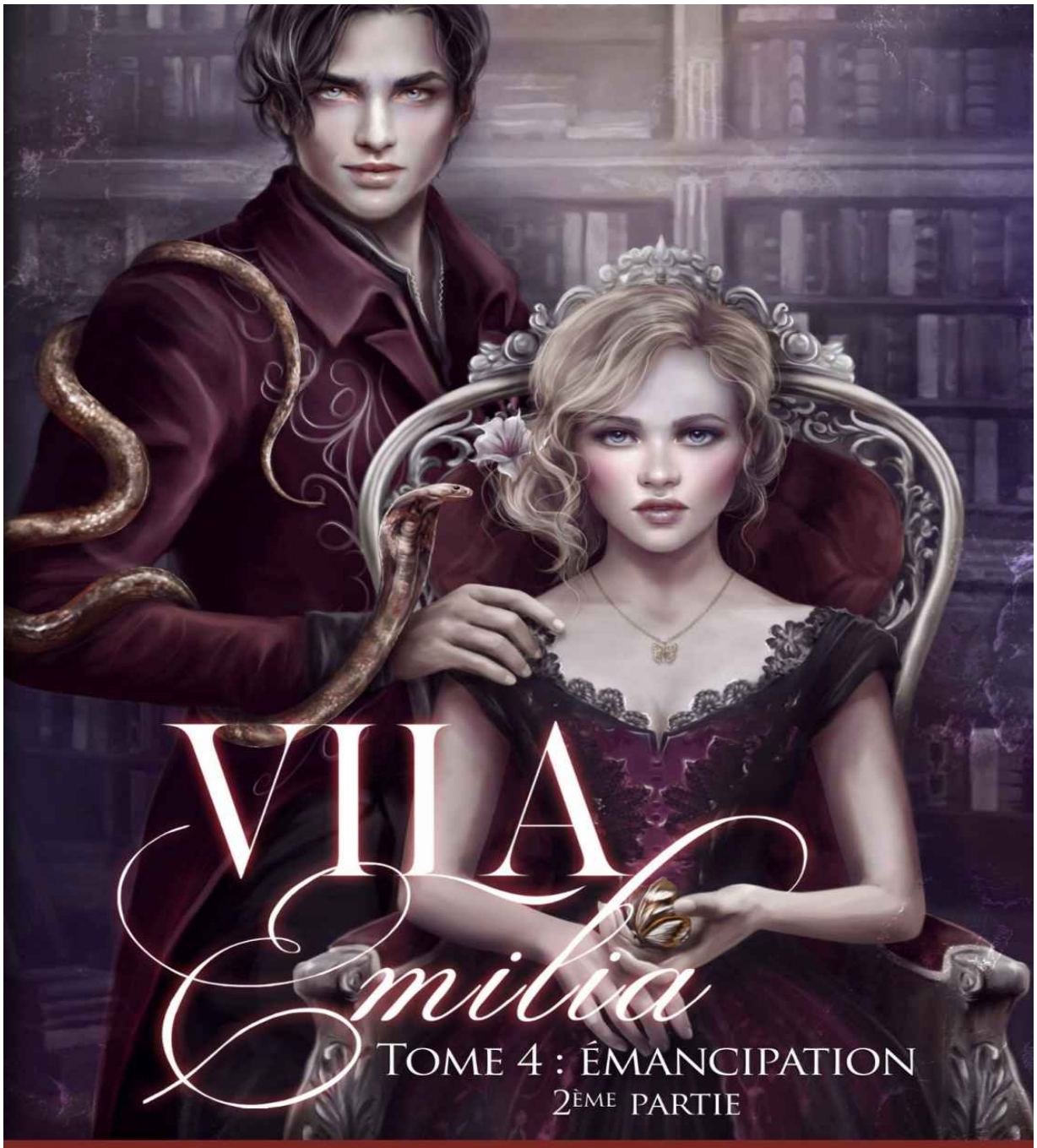


DÉCOUVREZ LE

DERNIER TOME

ÉLODIE FAIDERBE



DÉCOUVREZ LE

DERNIER TOME

ÉLODIE FAIDERBE

OceanofPDF.com

Programme du Purgatoire

Avertissement
Playlist
Prologue
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21

Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 30
Chapitre 31
Chapitre 32
Chapitre 33
Chapitre 34
Chapitre 35
Chapitre 36
Chapitre 37
Chapitre 38
Chapitre 39
Chapitre 40
Chapitre 41
Chapitre 42
Chapitre 43
Chapitre 44
Chapitre 45
Chapitre 46
Chapitre 47
Chapitre 48
Chapitre 49
Chapitre 50
Chapitre 51

Chapitre 52
Chapitre 53
Epilogue
2 ème Epilogue
3 ème Epilogue
Notes de l ’ auteure
Remerciements

OceanofPDF.com

Vila Emilia
Tome 4 : Emancipation
2 eme partie

OceanofPDF.com

Vila Emilia
Tome 4 : Emancipation
2 eme partie

ELODIE FAIDERBE

OceanofPDF.com

Illustration : Nicolas Jamonneau
Relecture et corrections : Colyne Habib

Copyright © Elodie Faiderbe, 2022
Tous droits réservés
Dépôt légal : Octobre 2022
Première publication : 31 Octobre 2022
ISBN : 978-2-493369-04-8
Prix : 19 €
Impression à la demande par Amazon

OceanofPDF.com

Avertissement

Cher lecteur,

Il serait cruel de ma part de ne point vous informer au préalable de la violence physique, sexuelle et morale qui risque de vous guetter au détour de ces pages.

En pénétrant dans le monde de *Vila Emilia* , vous vous retrouverez ainsi confronté à un sombre univers. Aussi sombre que les deux esprits torturés ayant participé à son écriture.

Mais n'ayez crainte, cher lecteur, le spectacle qui vous attend mérite de noircir un peu votre âme.

Êtes-vous encore là ? *Godt* , je vois que la folie ne vous a guère épargné non plus.

Chut, écoutez !

Les portes du manoir Soulridge s'ouvrent enfin pour vous.

Avancez, n'ayez pas peur… du moins pas encore.

Prenez place dans ce fauteuil, goûtez une gorgée du thé d'Emilia si votre vie manque de poison, et patientez quelques instants. Lord Dorian Jacobson ne va point tarder à vous recevoir.

Toutefois, un dernier avertissement avant de vous laisser seul à ses soins meurtriers : prenez toujours soin de scruter les ombres autour de vous une fois votre lecture terminée.

Car refermer ce livre ne vous préservera en rien de la bête.

Lady Elodie Faiderbe.

PS : *Vila Emilia* étant un puzzle machiavélique, ne vous étonnez point s'il vous manque les dernières pièces à la fin de cette histoire.

Ainsi que Dorian aime à le rappeler, la patience est une vertu et pour le pire et le meilleur, elle sera bientôt vôtre. Alors, restez attentif et surtout :

Profitez du voyage !

OceanofPDF.com

« Tomber amoureux ne doit pas être plus terrifiant que de se retrouver seul dans un train presque fantôme avec Jack l'Eventreur. »

Mathias Malzieu

`

OceanofPDF.com

Pour mon mari
Dans la folie comme dans la mort…

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

Playlist

Kingdom fall – Claire Wyndham
You belong to me – Cat Pierce
Here I Am – Tommee Profitt (feat. Brooke)
I can't breathe – Bea Miller
In my blood – Tommee Profitt (feat. Fleurie)
When the truth hunts you down – Sam Tinnesz
Six feet under – Billie Eilish
Mr Sandman –
My love – Sia
Broken – Evanescence (feat. Seether)
Disappear – Karliene
Out of my mind – Reuben and the dark (feat. Frederik Thae)
The Tradition – Halsey
Dancing with your ghost – Sasha Sloan
My love will never die – Claire Wyndham
I'm not sorry – Meg Myers
With you til the end – Tommee Profitt (feat. Sam Tinnesz)
Find you – Ruelle
It's always been you – Phil Wickham

Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages réels ou des lieux réels cités n’ont d’autres existences que fictives.

Tous les autres noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l’imagination du cerveau diabolique de l’auteure et de son époux.

Toutes ressemblances avec des personnes, des événements ou des lieux existants ou ayant existé, ne peut être que fortuite.

OceanofPDF.com

Prologue
Une soif de papillon.
Dorian

Bureau de Dorian, Manoir Soulridge

Holland Park, Londres

2 Septembre 1879

— Comment a-t-elle seulement osé me faire ça, à moi ?

La bête rugit en se servant un verre de whisky sec, sa rage entière concentrée sur cette fillette de dix ans. Cette chose pitoyable surgit dans son existence pour le voler !

— Cette gamine ! Des années à me préparer à sa dégustation et c'est pourtant elle qui croque mon met ducal ! Je vais t'écorcher, petit papillon ! Oh, oui, je vais t'arracher les ailes et les épingler sur le maudit mur de mon cabinet !

Je lève mon verre et porte un toast meurtrier.

— Je le jure sur ce poison ambré. Bientôt, tu connaîtras le purgatoire et je te réexpédierai tout droit dans cet enfer qui est tien !

Nôtre.

Non.

Non, ce n'était qu'une illusion.

Elle n'est pas celle que je crois. Sa place est dans une tombe, non dans mes bras.

Furieux, je vide mon verre et m'apprête à m'en verser un autre lorsque la porte de mon bureau s'ouvre pour révéler une ombre miniature.

— Que fais-tu ici ? aboyé-je. Tu devrais être couchée à cette heure-ci ! Remonte dans ta chambre !

La petite fille tremble de tous ses membres chétifs, mais elle s’achemine courageusement vers moi ; son petit nez relevé en signe de défi. La part la plus sombre et égoïste de ma misérable carcasse fantasme un instant sur l’adulte qu’elle pourrait devenir si ma lame lui en laissait le choix.

Une magnifique jeune femme qui pourrait m’appartenir.

Non.

Elle est déjà à moi.

— Je n’arrive pas à dormir, chouine-t-elle. Le berger ne veut pas me laisser tranquille.

Son petit poing frotte son œil rougi d’insomnie. Un soupir contrarié puis je balaie d’une main impatiente ses jérémiades et m’empare à nouveau de la bouteille. Mais au moment où le cristal se pose sur le verre, un souffle venu de nulle part effleure mon oreille pour se faire l’écho de ses larmes solitaires.

Le cœur soudain comprimé d’une effroyable sensation, je repose brusquement le whisky.

Un rire hystérique gratte ma gorge asséchée d’une soif nouvelle.

Une soif de papillon.

Et si c’était elle ?

Mon regard se pose une nouvelle fois sur cette fillette au visage d’ange. Un démon pourrait-il s’occuper d’un être aussi céleste ?

Je m’approche doucement et m’agenouille devant elle pour relever son menton. Mes gestes sont guidés par une inhabituelle précaution. Et, aussitôt, ce phénomène étrange se reproduit, insufflant à mes poumons ce souffle sacré, feu de nos deux âmes réunies.

Je respire. Pourquoi donc est-ce que je respire uniquement dans ce regard ?

Je croyais qu’elle m’avait uniquement volé la mort de Develton, toutefois, il semblerait que j’ai eu tort. Ces yeux d’un si beau bleu m’ont volé ma vie.

Si je continue. Si je demeure à ses côtés pour lui enseigner l’art de me tuer, aurais-je seulement envie de la lui reprendre ?

La réponse se forme peu à peu dans mon esprit, faite de fragments de rires, de pleurs et de cris enveloppés de soie noire. Comment un avenir peut-il être aussi beau et sordide à la fois ?

Parce qu’il est à notre image.

Mes doigts effleurant à présent sa peau mouillée de larmes, mon papillon s’envole dans mes bras pour nous faire un.

Curieusement soulagé de la sentir contre moi, je soupire cette fois d’aise et observe derrière elle les nombreuses bouteilles vides alignées sur l’étagère.

D’un sourire enfin sobre, je presse un peu plus mon nouveau poison sur mon cœur envenimé et proclame sans regret mon adieu à l’ancien.

Nevermore.

OceanofPDF.com

Première partie

« J’ai toujours eu le désir d’infliger de la douleur aux autres et que les autres m’en infligent à leur tour. Il me semble que j’ai toujours aimé tout ce qui fait mal. »

Albert Fish
Surnommé le vampire de Brooklyn

OceanofPDF.com

Chapitre 1
Une heure, une goutte.
Dorian

Bureau de Dorian, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
23 Septembre 1888

— COMMENT A-T-ELLE PU ME FAIRE ÇA, À MOI ?

Mon hurlement bestial fait trembler la pièce ravagée par ma fureur. Dans ce sanctuaire devenu celui de la destruction, seules cette maudite cage à lettre et la valse du serpent demeurent encore rescapées de mon apocalypse. Cette peinture qu'elle a choisi de sacrifier au même titre que ces neuf années passées à nous entredévorer. Finalement, sa verve hargneuse aura préféré me régurgiter de son présent, vomissant cette foi haineuse que j'ai pourtant si ardemment prié.

C'est en apercevant le tableau abandonné dans le corridor que je me suis décidé à la traquer. Elle a couru, comme si un démon était lancé à ses trousses. Oh non, Emilia, avais-je envie de lui sermonner. Le Diable est un ange comparé à cette bête qui te traînera par les crocs dans ses limbes de soie.

Un verre de whisky à la main, je sautille sur les débris et m'arrête devant notre danse macabre afin de parcourir ces courbes aguicheuses dont même le génie de Richard Dadd n'aura su rendre les hommages. Ces formes que ma mémoire dessine chaque soir lorsque je répands ma semence sur son spectre.

« *Je regrette d'avoir un jour infecté mes mains sur la vôtre.* »

J'allais la ramener, de gré ou de ma faiblesse. Je comptais l'enchaîner à mon lit des jours et des nuits durant jusqu'à gangréner sa peau

de la mienne. Au point qu'elle me supplie de nécroser ses entrailles de mon foutre.

Elle est à moi, elle m'appartient ! Moi seul possède le droit de la ronger de l'intérieur. Moi seul ai le devoir de la souiller de mes baisers. De lécher sa raison jusqu'à l'orgasme, de rendre sa folie aussi possessive que la mienne.

Ma main démente agrippe violement mes cheveux trempés de sueur. Des heures à me battre contre le *muk yan jong* [1] n'auront suffi à m'ôter l'envie de me livrer à cette guerre de chair. Cette lutte vorace entre deux perdants à jamais affamés l'un de l'autre.

Une nuit, cela ne devait être qu'une nuit.

« *Cela ne nous sera jamais suffisant et vous le savez* . »

Oh, oui, je le sais, mon papillon. À la seconde où je t'ai pénétré, j'ai su que même l'éternité ne pourrait me rassasier de toi. Je suis mort et ressuscité dans notre union. Je suis devenu vivant dans ton regard. Jamais mon cadavre errant ne s'était senti aussi chez lui que dans ton corps, et voilà que ton absence le transforme à nouveau en revenant. Comment supporter cette charogne qui me sert de réceptacle après m'être purifié dans le tien ? Ô combien je voudrais assassiner le temps pour me ranimer dans tes bras.

Depuis notre étreinte, je marche, je me sustente, mais je n'existe pas. Je ne suis qu'une ombre condamnée à tes pas, quand je voudrais être le soleil qui te ramène à moi.

— Ce n'est qu'une catin de plus, *min dreng* [2]. Tu t'y attardes simplement parce qu'elle est la première femme à laquelle tu as arraché la virginité. La première à qui tu as donné du plaisir ainsi. La seule à t'avoir vu sans vêtements. Mais n'aie crainte, son sang de putain appartiendra bientôt à un autre.

— Je vous interdis de l'insulter ! aboyé-je.

— Alors ne louange pas cette traînée.

Je lève mon courroux vers le portrait de mon oncle dont le regard sévère se plisse pour fait apparaître devant moi les mains de Myers en train de salir les joues de ma propriété.

D'emblée, mon corps se met à tituber de fièvre. La bête grignote les barreaux de ma cage thoracique, rugissant sa soif meurtrière dans ma bouche déformée par ma malveillance.

— J’aurais dû les lui amputer ! J’aurais dû crever ses yeux pour avoir osé la regarder ! Elle est à moi ! À MOI !
— Tu oublies que c’est elle qui lui a demandé son aide, *min dreng* . Elle ne veut plus de toi, ton corps la dégoûte ! Je t’avais prévenu, je t’avais mis en garde. À ses yeux, tu n’es même pas un homme dont le nom doit être prononcé. Tu es tout juste le sodomite de votre monstre, le reflet putride de ce qu’elle aurait dû être si tu n’avais pas été là pour la sauver. Écoute, Dorian. Écoute tes cris de jouissances résonner à ses oreilles comme les bêlements d’un agneau violé.

Une violente céphalée scarifie soudain ma boîte crânienne. Je griffe mes tempes à sang tandis qu’à l’intérieur, l’écho de mes gémissements de plaisir éclate en pleurs d’agonie sous les coups de boutoir de Develton. Mon visage se tord de souffrance, mes entrailles brûlent de son empreinte. Celle qu’une seule personne dans ce monde infect est capable d’effacer d’un geste.

Mes yeux aliénés cherchent désespérément après sa silhouette salvatrice. Il est plus de vingt heures, où est-elle, bon sang ? Mon remède, mon poison. J’ai besoin d’injecter son venin dans mes veines, de calciner mes poumons de son parfum toxique. Elle seule est capable de me guérir en me contaminant de son affection. Mon âme sœur, ma rédemption. Je la veux, il me la faut ! Maintenant. Maintenant. MAINTENANT !
— Elle n’est pas là, *min dreng* , ricane mon oncle. Elle t’a abandonné, toi et tes immondes cicatrices. Mieux vaut la pureté de Myers que cette souillure qui te sert de corps.

Je ressens encore les doigts d’Emilia effleurer avec tendresse chaque cratère, chaque brûlure labourant cet épiderme ignoble dont j’ai tant de fois voulu déshabiller mon squelette avant qu’elle ne subisse la morsure de son plaisir.

Ma main fébrile se pose sur mon épaule gauche afin de vénérer ce miracle. Soir après soir, j’interroge l’horreur dans mon miroir, priant le Diable et tous ses démons de me laisser ce stigmate. Le seul dont je ne désire jamais cicatriser.

Tout à coup, l’image de ses lèvres maquillées de mon sang enflamme mes reins de désir. Je voulais les embrasser, mélanger nos souffles jusqu’à n’être capable de respirer qu’à travers elle, mais mon oncle m’a privé de mon adoration.

Et il fallait que le rouge de sa bouche soit de la même couleur que mon interdit. Alors ce matin, j'ai essayé de le lui retirer afin de m'ôter toute tentation, cependant, la vérité est bien plus égoïste. Je refuse qu'un autre puisse partager notre sanglante religion. Ce vestige est nôtre, même si j'en suis à présent banni de ses cendres.

— Vous avez tort, *min farbror* [3]. Ma laideur n'a jamais été aussi parfaite que dans son regard.

Une lueur malfaisante danse sur ses iris aquarelles. Sa voix se déforme subitement pour devenir celle de mon double aux cheveux d'or.

— Douleur et regret, milord. C'est tout ce que je retiendrai de votre prestation. Douleur et regret. Douleur et regret.

— ASSEZ !

Je cogne ma tête contre le mur, plaque mes mains contre les oreilles en le suppliant d'arrêter, mais rien n'y fait. Son sadisme continue de me tourmenter de son impitoyable litanie.

— Douleur et regret. Douleur et regret. Douleur et regret. Douleur et regret. Douleur et regret.

La créature fracasse sa prison d'os pour se ruer dans les tréfonds de mon être déchiré par les mots d'Emilia. Je suffoque alors que mes ongles se plantent dans ma poitrine, balafrant ma chemise pour essayer d'exhumer ce tombeau censé être vide et silencieux. Jamais cet organe impur n'avait crié pour ma sœur ou mes parents. Jamais il n'avait pleuré mon innocence perdue et le voilà désormais en train de hurler son existence pour elle.

Mon cœur vit, mon cœur souffre, mon cœur veut mourir. Pourquoi battre encore si cela est pour finir martyre ?

J'ai mal. Mal à mutiler nos âmes, à inciser sa peau de ma langue, à arracher ces mots horribles de la sienne.

Douleur et regrets ? Oh, tu ne connais rien à la douleur, Emilia, mais je vais te l'apprendre. Je vais graver mon nom sur tes seins, ton ventre, ton antre. Ce nom que tu refuses à présent de proclamer, nous allons te le faire implorer. Après tout, peut-être que si ta peau ressemble à la mienne, tu voudras à nouveau la bénir de tes baisers. Oui, mon papillon, la bête t'étranglera et s'enfoncera en toi jusqu'à ce que tu daignes enfin la regarder quand l'homme verra ton agonie se faire jumelle de la sienne. Je veux sentir ton plaisir déferler sur mon sexe, celui que tu clames que je ne t'ai point accordé. Et je n'arrêterai ces vagues que lorsque tu feras de moi ton univers.

Car tu es le mien, pour toujours et à jamais. La seule personne dans mon purgatoire que j'écorcherai de mes caresses.

— Elle ne le voudra plus, *min dreng* . Laisse-la devenir la faiblesse de quelqu'un d'autre. Laisse-la…

— NON, ELLE N'EST QU'À MOI ! MOI ! MOI ! MOI !

Ma rage pulvérise mon verre contre le mur opposé, faisant pleurer à mon oncle des larmes ambrées. J'éclate d'un rire aliéné au souvenir de la saveur de celles d'Emilia.

— Navré de vous dire cela, mon oncle, mais vos larmes sont bien moins sucrées que les siennes.

Sa silhouette élégante s'extraie du tableau et s'assoit sur un siège lacéré par mes soins. Il croise les jambes, me toisant de cet air supérieur dont même Satan n'aura réussi à le défaire.

— C'est parce qu'elles sont aussi corrosives que ta salive, *min dreng* .

Je hausse mes épaules piteusement ironiques.

— Peu importe, puisque par votre faute elle ne la goûtera jamais.

Puis je lui tourne le dos et me sers une autre rasade de whisky. Mon oncle gronde derrière moi sa réprobation.

— Cette gamine vaut-elle vraiment de replonger dans ce vice ?

Je lui porte un toast frondeur.

— Non, mais la femme mérite de m'y noyer.

Mon breuvage se fait cul sec alors que le vestige de sa détresse m'assèche la gorge, brûlant mon être tout entier. Son beau visage émacié par ma cruauté, ce sourire plongé dans ses larmes, ses yeux devenus meurtriers. Et ce hurlement poussé dans sa chambre qui ne cesse de venir me hanter. Je souffrirais d'une immortalité de torture si cela pouvait me faire revenir en arrière.

Je voulais la blesser pour raviver sa haine, pourtant, la voir dans cet état m'est insupportable. Chaque coup poignardé dans son cœur saigne le mien. Chaque larme versée de ses prunelles inonde mes poumons. Chaque cri expulsé de sa bouche lèse ma trachée.

« *Tu la briseras, Dorian. Parce que c'est tout ce que tu sais faire. Briser.* »

Non, Thomas, je ne l'ai pas brisée. Je nous ai anéantis. Et si ce soir-là j'avais trouvé le courage d'affronter mon oncle, si ces migraines ne

m’avaient pas étendu au sol, j’aurais couru alors jusqu’à elle pour nous réparer. Mais je n’ai pas pu. Tout cela à cause de lui.

Soudain, l’alcool brûle ma langue rancunière.

— Vous me l’avez volée ! craché-je férocement. C’est à cause de vous si je ne l’ai plus à mes côtés ! Elle devait régner avec moi, et vous l’avez détrônée par vos injures ! VOUS !

Il penche sa tête spectrale de côté.

— Grâce à moi, tu es libre de régenter seul ton enfer, Dorian.

Je fais voler mon verre vide contre son fantôme.

— À cause de vous, je suis condamné à perdre ma moitié !

Son sourire perfide s’élargit.

— Tss, tss, allons, je n’ai fait que te murmurer la solution à notre problème. Rappelle-toi combien tu étais terrifié, Dorian. Dès le moment où tu es entré dans cette chose, tu es redevenu le gamin que tu étais alors. Pleurnichard, fragile, pitoyable. Tu veux la posséder, mais tu es paniqué à l’idée qu’elle puisse s’enfoncer en toi pour faire battre ce cœur méprisable qui n’a rien à offrir. Tu veux ressentir des émotions ? L’aimer à en souffrir peut-être ? Mais les sentiments sont pour les faibles, *min dreng* et cette fille te rend aussi frêle qu’un agneau.

Je ferme les paupières afin de ne plus subir son oracle, ressassant en boucle ses viles paroles. Ai-je senti ma puissance menacée lorsque je lui faisais l’amour ? Certes, j’étais vulnérable, à la merci de son affection et de ses étreintes. Néanmoins, était-ce pour autant de la faiblesse de me sentir entier lorsque mon corps s’est imbriqué à la perfection dans mon tout ?

Il me vient parfois à douter que mon oncle soit uniquement le fruit gâté de ma folie. Car, si tel était vraiment le cas, il saurait que nous n’existerions plus sans elle. Il saurait que…

— Patron, vous êtes là ?

Un poing abattu sur la porte achève mon macabre monologue. Avec diligence, je rabats mes cheveux en arrière, lisse les plis de ma redingote afin de ne point faire mentir ma réputation de maître diabolique. Cependant, malgré cette composition, le chaos autour de moi me rend plus humain que jamais.

— Entre, Lucius.

Le renard se faufile dans l’ouverture, sifflant le désordre de la pièce.

— Joli, patron, très Waterloo. Enfin, il manque le trou des balles, mais…

À cause de ma regrettable tolérance envers lui, Lucius est le seul des domestiques autorisé à faire montre de bravade à mon égard. Malheureusement, l'épave à présent délaissée par mon oncle n'est point en mesure de lui accorder ce droit.

— Viens-en au fait, Lucius ! aboyé-je. Ne me fais guère attendre ou ta fourrure de rouquin finira épinglée dans mon cabinet de curiosités.

— Nous sommes en Angleterre, patron, elle n'est pas si rare, vous savez. Même si je suis flatté que…

— PARLE !

Nullement effrayé, il s'esclaffe et énumère ses avancées :

— J'ai quelques pistes, patron, dont certaines très intéressantes. Les docks avec le trafic d'opium, les proxénètes. J'ai même un indic qui m'a rencardé sur le lieu où se terre maintenant ce John. Je l'ai donc trouvé et interrogé, mais…

— John Pizer ? le coupé-je abruptement.

Bien que le bottier, accusé d'être le tablier de cuir, ait déjà été entendu par la police il y a plus d'une semaine, j'ai demandé à Lucius d'enquêter lui-même. L'ancien truand contemple les morceaux de verre et fronce ses sourcils de feu.

— Juif et non coupable, patron. Quoique le premier suffise à le placer sur l'échafaud antisémite.

— N'es-tu point toi-même affilié à cette religion ? raillé-je.

Il esquisse un sourire rusé.

— Mon innocence est uniquement valable le samedi, patron. La religion ne vaut rien dans la rue, comme vous le savez.

Mon rictus a saveur de rouille dans ma bouche. Il semblerait que mon rire se soit enfui en même temps qu'elle.

— *Godt* [4], poursuis tes recherches. Et n'oublie pas : les gorges les plus bavardes se tranchent dans le silence.

Il s'incline respectueusement.

— Alors ma lame sera le mutisme incarné, patron.

Je le salue d'un bref hochement de tête et le laisse quitter la pièce de sa démarche finaude. Parfait. Ce n'est désormais plus qu'une question de temps avant que mon bistouri ne rencontre enfin ce fameux Jack. En attendant, je vais ordonner à mes domestiques de ne pas s'attarder le soir. Il serait fâcheux de perdre du personnel, mais il serait encore plus déplaisant

de priver le manoir de sa maîtresse. Un domestique n'est qu'un pantin remplaçable, au contraire de ma précieuse poupée brisée.

Poussant un soupir d'agacement, je lève la tête vers cette horloge qui accroit, à chacune de ses secondes dévorées, mon inquiétude. Bon sang, où est-elle passée ? J'aurais dû la ramener de force ! Peu importe que sa soumission me soit plus intolérable que sa haine, au moins elle aurait été en sécurité dans mes bras.

— *Jusqu'à ce que ce que ta démence l'en chasse, min dreng.*

— *Non, min farbror. Si elle décide de me revenir, je ferai de ma folie son asile. Et de mon crâne votre tombe.*

Il hurle sa colère, balafrant le refuge de mon esprit. Je gémis de douleur lorsqu'une brise légère vient apaiser ma tourmente pour me chuchoter à l'oreille :

— *Alors je pourrais enfin prendre sa place pour murmurer à ton cœur, storebror* [5].

— Élise…

D'un regard éperdu d'espoir, je scrute le moindre carnage de la pièce. Mais encore une fois, elle semble vouloir échapper à ma raison. Irrité par son silence, je laisse éclater ma frustration sur les morceaux de verre lorsqu'une silhouette arpente furtivement le corridor. Mon sang frémit aussitôt dans mes veines.

— SARAH !

La domestique sursaute et se fige sur le seuil en triturant nerveusement son tablier. D'un geste impérieux, je lui ordonne de s'approcher. Elle obéit, néanmoins son corps tremble comme si elle s'apprêtait à affronter le grand méchant loup. Pourtant, si mes crocs se dévoilent à elle, cela est uniquement dans l'intention de dévorer la chair de sa maîtresse.

— Emilia est rentrée, je présume ? m'enquiers-je avec impatience.

La femme de chambre mord ses lèvres et balbutie sa sentence, prenant soin d'éviter mon regard possédé.

— C'est que… Elle… non, milord. Elle n'est pas encore rentrée.

Instinctivement, la bête prend le relais de mon affolement naissant pour se diriger vers elle d'une démarche prédatrice.

— Mais toi tu es là cela dit, susurré-je arrivé à sa hauteur.

Son menton tremblote de frayeur.

— Je… oui. Elle… elle m'a ordonné de rentrer sans elle et de prendre le fiacre. Elle m'a dit que monsieur Myers la raccompagnerait et que je n'avais pas à m'inquiéter.

Mes griffes se posent sur sa joue blême alors que je me penche vers elle.

— Et bien sûr, tu l'as crue, ronronné-je.

— Oui, bégaye-t-elle. Je n'ai fait qu'obéir, milord.

— Oh, bien sûr, Sarah. Allons, je ne t'en veux pas.

Une lueur de soulagement éclaire ses iris affolés. L'espoir, notre torture préférée. N'est-ce pas, mon papillon ?

— C'est… c'est vrai ? déglutis-t-elle. Je ne serai pas puni alors ?

J'esquisse un sourire mielleux.

— Non, bien sûr que non…

Brusquement, mes ongles agrippent sauvagement son visage surpris. Elle hurle de douleur tandis que je soulève son corps immonde pour le plaquer violemment contre le mur.

— Tu seras morte bien avant cela, Sarah !

Mes doigts serpentent sur sa nuque et s'enroulent autour de sa gorge. Stimulé par ses suppliques jubilatoires, je serre son cou jusqu'à ce que son teint se fasse délicieusement rubicond. Elle gesticule, tente de m'égratigner, mais ses attaques sont plus ratte que lionne quand la mienne est celle d'un cobra royal.

Après quelques secondes d'étranglement, ses lèvres commencent enfin à se parer de la douce couleur de l'asphyxie. Néanmoins, contraint par son faible organisme, je relâche légèrement ma capture non sans soupirer de déception. La servante n'est décidément point digne de sa maîtresse. Emilia avait tenu bien plus longtemps avec feu docteur Jekyll, et cela sans mon aide. Parfois, il m'arrive d'ailleurs, lors de mes songes érotiques dont elle en est la sublime actrice, à me fantasmer à la place du médecin.

Mes pensées dérivant dans l'interdit, je me concentre à nouveau sur le petit animal pris au piège dont les pieds s'agitent désespérément dans le vide.

— Où. Est. T-elle ? articulé-je d'un ton sinistre.

La domestique inspire goulument une bouffée d'air.

— Je… je ne sais pas, milord, toussote-t-elle. Nous étions dans un bar dans l' *east end* et…

Immédiatement, ma main reprend son office de bourreau pour la faire suffoquer. Ses pupilles s'écarquillent de terreur en plongeant dans les flammes de mon regard luciférien tandis que ma voix déchaîne ses enfers :

— Te rends-tu compte que tu l'as laissée seule alors que ce Jack rôde dans ces rues ? persiflé-je. Sais-tu au moins ce qu'il a fait ce soir ?

— Non… Elle… milord, m'implore-t-elle. Je… je ne peux plus… respirer…

Une larme perle au coin de ses yeux devenus vitreux. J'éclate d'un rire diabolique, savourant la fuite de sa vie inutile.

— Alors nous sommes deux, Sarah.

D'un rugissement bestial, je projette son corps contre le sol. Ce déchet atterrit sur le ventre et se met à ramper lamentablement dans les morceaux de verre. Ses mains s'égratignent en voulant se retourner sur le dos. La vision de son sang répandu dans les débris de mon délire ameute la bête qui salive de l'égorger.

D'un pas, je réduis la distance, toisant la servante de ma sordide toute-puissance. Sa respiration à l'agonie, elle lève une main protectrice devant son visage, déversant un flot de paroles devenu captif de mon joug tyrannique.

— Je n'y suis pour rien, milord, sanglote-t-elle. Mademoiselle m'a dit qu'elle ne craignait rien puisqu'elle était avec monsieur Myers. J'ai essayé de l'en dissuader, je vous le jure, milord ! Mais elle m'a opposé que l'inspecteur Graham patrouillait avec le comité de vigilance de *Whitechapel* .

Je me force à ramasser les miettes de ma lucidité afin de ne pas l'éventrer à la mention de cette assemblée de bras cassés, crée par un Thomas dépité par l'inefficacité ses collègues. Comme si ce George Lusk et tous ces hommes d'affaires pouvaient avoir assez d'intelligence pour traquer Jack ! Cette idée est tout aussi ridicule que son fondateur.

Mes doigts s'attardant un peu trop sur le tranchant mon bistouri, je me penche vers elle ; son sanglant futur reluit dans mes ténèbres cinglantes :

— Je te préviens, Sarah, si elle me revient ne serait-ce qu'éraflée, je te traînerai au purgatoire. Et crois-moi, ce que tu as fait subir à ton violeur ne sera rien comparé à mes sévices. Ai-je été assez clair ?

Elle acquiesce d'un imperceptible mouvement de tête.

— Va-t’en maintenant. VA-T’EN !

Mon invective la fait bondir sur ses jambes flageolantes de proie. Sans demander son reste, elle se précipite dans le corridor, le corps secoué de misérables sanglots. De nouveau seul, je demeure paralysé au milieu de ce champ de désolation, l’esprit embrumé par une angoisse exécrable.

« Cette fille te rend aussi frêle qu’un agneau. »

Oui, mon oncle. Et ce maudit crochet planté dans ce cœur infâme est en train de me mener à l’abattoir. Mon impuissance vibre sur les murs alors que je m’effondre sur les brisures. Certaines s’enfoncent dans mes genoux, mais je n’en ai cure. Aucune morsure de verre, aussi profonde soit-elle, ne saurait m’être autant fatale que celle de son absence.

Je plonge la tête entre mes mains, maudissant mon impuissance, blasphémant mon existence inutile. Emilia est là, quelque part dans Londres, à se trémousser au bras de ce maudit Américain, et tout ce que je peux faire se résume à ce que je suis devenu pour elle : rien.

Pour témoigner de mon néant, je sors la lame de ma poche et guette le reflet du monstre sur l’acier. Toutefois, seule la réflexion de l’homme abattu daigne me regarder.

S’il ne vivait pas pour la retrouver, je mettrais volontiers fin à sa souffrance. En attendant, je la lui soulage, égrenant les minutes passées sans elle.

Une seconde devient un trait.

Une minute, une plaie.

Une heure, une goutte.

La douleur, Emilia ? Tu ne connais rien à la douleur. Tu n’es qu’une profane à ses affres.

Tout comme je l’étais avant que tu ne m’en baptises.

OceanofPDF.com

Chapitre 2
Tartelette.
Emilia

Hall d ’ entree, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
24 Septembre 1888

Avec prudence, j’entrouvre la porte d’entrée du manoir et la pousse aussi délicatement que me le permet ma discrétion enivrée. Mes pieds gélatine trébuchent sur le seuil, provoquant aussitôt le grincement sonore de ses gonds.

— Chuuuuut ! pouffé-je. Vous risquez de réveiller le Diable.

— Il est trop tard pour cela, Emilia.

Mon corps marmelade sursaute vivement au son de cette voix sépulcrale. Je lève mes yeux berlingots vers l’entremet aux bras croisés qui m’attend au bas de l’escalier. Son teint est sucre glace, ses lèvres confiture de fraise, mais ses yeux sont aussi noirs que le charbon. Peu importe ce singulier mélange, je veux tout de même le goûter. Peut-être sa saveur sera-t-elle meilleure que ce *red velvet* [6] barbouillant encore mes lèvres.

J’éclate de rire et pose mes doigts sur ma bouche imprégnée d’envie. Pourquoi ma langue salive-t-elle à ce point devant cette sucrerie amère ? Face à ce *drommekage* [7], je fonds de gourmandise. Une part, j’en veux juste une part ! Et un verre de gin, cela va sans dire. Ou deux. Trois, quatre, cinq… Non, juste une part.

Soudain, mon univers miellé vacille à la lumière des candélabres. Bon sang, ne pourrait-il pas cesser de tourner pour me laisser le déguster ? Et puis, comment suis-je censée savoir quel morceau de lui dévorer si je vois double ? Tant pis, je mangerai les deux et peu importe si je le vomis sur son tapis Napoléon III. Ah, non, c’est vrai, il l’a fait cuire dans le four [8]. Le président est mort, vive le roi des enfers !

— Pourquoi ris-tu ainsi, *min sommerfugl* [9] ?

Je renverse la tête en arrière, prise d'un délicieux fou rire. Je crois que j'ai faim. Ou je pense, je ne sais plus. *Cogito ergo sum* [10], alors je n'existe pas. Cela ne fait rien, tant que je peux me régaler de cette sublime pâtisserie danoise.

Hilare, je m'étrangle, prête à mourir d'apoplexie lorsque mon oxygène s'approche de moi.

— Accueillie par Lucifer en personne, gloussé-je. Quel honneur ! Remarquez, l'absence de portier aurait dû signaler votre horrible présence. Votre cerbère serait-il déjà parti dans son panier ?

— Il est deux heures du matin, Emilia, répond sèchement ma confiserie. Tu devrais déjà y être toi aussi.

Je hausse un sourcil stupéfait.

— Dans sa niche ?

— DANS LA MIENNE !

Je recule et me réfugie dos au mur, étourdie par cette erreur fâcheuse de commande. Fichtre ! Par tous les verres d'alcool engloutis, pourquoi diable mon dessert aboie-t-il ? Ou plutôt non, il siffle comme un… serpent. Comme ce maudit cobra royal que je pensais avoir noyé dans l'eau-de-vie.

Je gonfle mes joues de dépit et soupire bruyamment.

— Vous oubliez que vous m'en avez chassé, ma tartelette. Vous ne souhaitez plus que je vous croque, alors je me suis laissée mordre par un autre.

Espiègle, je rejette en arrière mes cheveux détachés afin de lui montrer la myrtille semée sur ma gorge. « Suçon » m'a contredit Tobias. Moi, je préfère « persécution ». Cela rime beaucoup mieux avec ce visage tordu de douleur qui semble approuver mon choix.

Les épaules de mon flanc coco tressautent de colère en cheminant vers moi. Ses iris se font chair à saucisse américaine en contemplant mes lèvres et mon cou. Je préfère le sucré, mais le salé n'est pas si mal. Surtout s'il me choisit comme son plat de résistance.

Tout à coup, des doigts fermes viennent décoller ma nuque du mur et me rapprochent de lui. Je m'oblige à mordre mes joues pour ne pas fondre sur sa bouche aussi tentante qu'un caramel après une visite chez le dentiste.

— Que t'a-t-il fait ? jappe-t-il.

Je hausse les épaules.

— Rien que je ne le lui ai demandé.

Son étreinte devenue possessive m'arrache un cri de douleur. Pourtant, malgré son agressivité, j'ai toujours une furieuse envie de sucer ses lèvres. Il faudrait que je pense à soigner mon addiction aux bonbons acidulés.

— RÉPONDS-MOI !

— Non, ma meringue, m'esclaffé-je. Votre ordre ne le mérite pas.

Notre proximité m'empêche de voir ses yeux. Mais je sens son pouce caresser le maquillage rouge, saccagé par Tobias.

— Je sais, Emilia. Dans ce cas, je te supplie : réponds-moi.

Il pose avec douceur son front contre le mien. Son haleine sent le whisky et le chocolat. Il a bu lui aussi, sauf qu'il ne nous a pas engloutis. Je soupire de convoitise en humant son parfum d'interdits. Pourquoi donc les délices de ce serpent me sont-ils tous défendus ? Je ne suis pas Ève, je suis Emilia. Je devrais pouvoir mordre dans sa pomme et m'empoisonner comme bon me semble. Si seulement il me l'offrait…

Mon reptile à la framboise enfouit son nez dans mon cou, me respirant à en faire rôtir ses poumons. Sa langue lèche le bleuet de Tobias, le grignote pour y laisser son fruit rouge passion et ma peau devient crème brûlée. La détresse de cette morsure poignarde tout à coup mon cœur imbibé d'absinthe pour le rendre à nouveau ivre de ses baisers.

Non , souffle les brumes de mon ébriété, *ne replonge pas ! Sa cruauté te veut lucide afin de pouvoir te blesser sans anesthésie.*

Tu as raison, ma fée verte, je préfère encore m'endormir dans ton paradis alcoolisé que de me réveiller dans notre enfer sobre.

Mes mains libèrent alors mon cou des siennes, se caramélisant au passage sur sa peau enflammée de déception.

— Bien que cela ne vous regarde en rien, mon scone, je vais vous répondre par politesse. Et aussi pour vous faire mal, je dois l'avouer. Hum, que m'a-t-il fait déjà ?

Je tapote ma lèvre inférieure de mon index et croise le regard enragé du serpent.

— Emilia ! s'énerve-t-il.

J'applaudis ma riposte acérée.

— Ah ! cela me revient ! Il m'a embrassée…

Mon doigt montre les victimes de Tobias à mesure que je les appelle sur l'échafaud de sa rogne.

— Sur ma joue. Dans le cou. Sur ma poitrine. Sur ma bouche. Encore et enc…

— CELA SUFFIT !

Son poing frappe la tapisserie près de mon visage moqueur.

— Oh, au contraire, mon chou à la crème, minaudé-je. Cela ne fait que commencer. Et vous savez quoi ?

J'esquisse un sourire pervers à son encontre.

— Mon corps a adoré.

Mon âme sœur épluche la mienne en quête d'artifice. Je m'oblige alors à me redresser pour l'affronter, mais ma fierté titube sur ces deux cuillères à absinthe qui me servent désormais de jambes.

Mes yeux émeraude se perdent dans les reflets ambrés de sa tourmente. De quoi que soient faits nos alcools, ils sont semblables [11]. Leur présence dans nos vies ne sert qu'à tromper notre dépendance, mais aucun spiritueux au monde ne pourrait étancher notre soif de l'autre.

Je voulais l'oublier. Je voulais décocher cette flèche dans ma poitrine, quitte à embrocher mon cœur sur la bouche de Tobias. Cependant, sa simple présence suffit à rendre mon esprit captif de ce fichu Cupidon.

« Mon unique amour a jailli de mon unique haine [12]*. »* Et les voilà tous deux prêts à se répandre à nouveau sur leur victime. Peu à peu, les vagues grisées se retirent pour ne laisser qu'une plage assombrie par mes représailles.

Crois mon mensonge, maudit reptile. Avale-le et étouffe-toi dans tes regrets. Qu'ils soient aussi immangeables que les miens.

— Je ne te crois pas, Emilia, répond-il froidement en passant sa main égratignée dans ses cheveux trempés. Tu adores trop mes baisers pour aimer les siens.

Je crache mon mépris sur sa suffisance.

— « *Quand vous adorez une fleur, vous l'arrachez. Quand vous l'aimez, vous l'arrosez tous les jours. »* Cela aussi vient de Bouddha, milord. Vous devriez le faire tatouer à côté de votre satané serpent !

Il ricane férocement.

— Milord ? Ainsi donc, je ne suis plus ta tartelette ?

— Je viens de l'écraser.

Le dragon penche la tête de côté, la luxure imprégnée sur ses iris incandescents.

— Souhaites-tu que je te console de sa perte ? Je me souviens qu'enfant, tu pleurais quand ta nourriture tombait par terre.

— Aujourd'hui, je ris de la faire agoniser, cinglé-je.

D'un grondement apocalyptique, il glisse sa main plaquée au mur près de mon épaule et se penche vers moi :

— Que veux-tu, *min sommerfugl* ?

Je proclame mon vœu au mauvais génie d'une voix éraillée par ma peine.

— Je veux votre haine, milord. Je la veux jusqu'à ce qu'elle nous détruise. Je veux la sentir broyer mes os, gangréner votre chair et moisir nos âmes. Je veux que notre lien pourrisse six pieds sous terre avec nos cadavres !

Brusquement, ce que je cherchais ardemment se fige dans ses yeux océan avant de m'échapper dans un murmure.

— Déteste-moi, blesse-moi, fais-moi endurer ta douleur, mais ne nous enterre pas ensemble. Jamais. Toi seule mérites de vivre.

La cuirasse de mon cœur se fissure, mon ironie la répare aussitôt.

— Et vous, que voulez-vous, milord ?

Un éclair de folie embrase ses ténèbres.

— Je veux découvrir comment te haïr. Apprends-moi, Emilia, enseigne-moi afin que je puisse être le seul à rejoindre notre tombe.

Ma respiration se meurt, ma raison décède et mes doigts succombent à l'envie de tenir un verre. Que donnerais-je pour que la fée verte me bénisse encore de son insensibilité.

— J'en suis incapable, soufflé-je.

— Pourquoi cela ?

Je déglutis mes larmes et rends gorge à ma rancune.

— Parce que pour vous apprendre à me haïr, il faudrait que vous sachiez m'aimer. Mais votre cœur ne crie pour personne, milord.

Ses doigts quittent le papier peint pour venir tapisser mes joues de désir.

— Non, tu as raison, Emilia, chuchote-t-il à mon oreille. Il hurle seulement pour toi.

Je ferme les yeux, prise dans un tourbillon de sensations plus grisantes que tout l'alcool du monde. Sa main habile descend sur ma

poitrine, plonge dans mon décolleté pour venir enlacer mon sein gauche.
— Emilia, implore-t-il en embrassant mon cou. Laisse-moi te le faire entendre. Laisse-moi…

Je gémis ma servitude quand le baiser du bourreau ravive soudain ma torture. Avec toute la force de ma faiblesse, je le repousse alors brutalement, hurlant dans le but d'exorciser ce démon de mon corps :
— Ne me touchez pas ! Je vous l'interdis !

La stupeur macule ses traits avant de redevenir masque de froideur.
— Tu semblais pourtant apprécier que je le fasse.
— C'était avant que le diable ne me fasse échoir de mon nuage alcoolisé. Je vous l'ai dit, milord, mon corps préfère Toby.

À ce surnom craché, la bête rugit et bondit sur moi, ses yeux aliénés plantés dans les miens alors que ses griffes enserrent ma taille.
— Ne me touchez pas ! crié-je en frappant avec rage sa poitrine.
— Je te toucherai comme bon me semblera ! Sais-tu pourquoi, Emilia ? Parce que tu m'appartiens ! Que cela soit ton âme souillée par tes beuveries pitoyables ou ton corps sali par un autre, tu es à moi ! À moi !
— Si cela avait vraiment été le cas, milord, sifflé-je, vous ne l'auriez pas laissé m'emmener avec lui. Vous ne l'auriez jamais laissé me toucher. Je ne suis pas à vous ! Je ne vous appartiens pas ! Pas si vous n'êtes pas à moi !

Sa bouche révèle ses crocs tandis qu'il me soulève contre le mur. Mes bras tentent de le repousser, mais les mains du serpent se font constrictives autour de ma taille.
— NON ! NE ME TOUCHEZ PAS ! REPOSEZ-MOI !

D'un mouvement leste, il me fait basculer en avant sur ses épaules. Mes poings déchaînent leurs courroux sur son dos alors que ma tête à l'envers le supplie de me reposer.
— Je refuse que ma peau soit à nouveau brûlée par vos caresses, milord.
— *Perfekt* [13], répond-il en se dirigeant vers l'escalier. Dans ce cas, laisse-moi la refroidir pour toi.

La montée des premières marches me fait glisser légèrement. Cette brève échappée ravive mon espoir, mais d'une odieuse secousse, il replace mon corps devenu vulgaire sac de pommes de terre.

Sa main lubrique se pose sur mon fessier, ranimant ma hargne.
— Lâchez-moi, milord ! Lâchez-moi !
— Uniquement si tu m'appelles par mon nom.

Je gifle ses fesses, il éclate de rire.
— Oh oui, encore je te prie.
— Allez au Diable, démon !
— Quel dommage, Emilia, la première lettre était pourtant la bonne. Toutefois, ma bonté te permet un autre essai.
— Je vous déteste ! Je vous hais !
— Ce couplet commence vraiment à me lasser, *min sommerfugl* , soupire-t-il. N'en as-tu pas un autre ?
— Je vous… Je vous exècre !
— Hum, non, tu as raison. Cela est beaucoup moins mélodieux à mes oreilles de musicien.

Les cahots volontaires de mon transport éveillent tout à coup ma nausée. Je plaque une main contre ma bouche, rabrouée sur-le-champ par Dorian.
— Je te préviens, Emilia, gronde-t-il. Tu n'as pas intérêt à vomir sur ma chemise.
— Alors, cessez de tressauter ainsi !
— Non, me défit-il. Si je ne peux rosir ton visage de plaisir, alors je le rendrai verdâtre de dégoût. N'est-ce donc point ce que tu ressens à mon égard ?
— DÉMON !

Accompagnés par ses rires fourbes, nous pénétrons enfin dans mes appartements. Je lève la tête et croise le regard désolé de ma femme de chambre qui s'écarte avec diligence de la porte de mon cabinet de toilette.
— Le bain est-il prêt, Sarah ? demande Satan.
— Oui, milord.
— À la bonne température ?
— Suivant vos instructions, milord : « aussi gelée que sa rage embrasée ».
— Quel poète je fais ! Ne trouves-tu donc pas, Emilia ?

Je hurle ma réponse ordurière.
— Je savais que tu apprécierais. *Godt* , à présent, *min lille havfrue* [14] , il est temps de mouiller tes ardeurs alcoolisées.

Soudain, je bascule dans l'eau de la baignoire. Je tente de me relever, mais les mains de Dorian me maintiennent fermement sur la porcelaine. Furibonde, je pousse un hurlement immédiatement gelé par le

cimetière d’icebergs miniatures. Mes dents claquent violemment entre elles tandis que j’enlace mes jambes pour me réchauffer.

— Des… des glaçons, milord ? grelotté-je. Vous êtes vraiment le Diable.

— Comment se porte ta peau ? s’enquiert ce dernier d’un ton amusé. Refuse-t-elle toujours de se réchauffer dans mes bras ?

Je le fustige d’un regard mauvais.

— Mieux vaut cette banquise que votre lave, milord.

Ses prunelles concupiscentes parcourent mes formes mouillées. Il incline la tête, s’attarde sur ma poitrine avant de lécher ses lèvres avides.

— C’est fort regrettable, elle qui mourrait de se répandre en toi.

J’ouvre la bouche pour l’insulter, sauf que le froid paralyse ma langue acérée. Enchanté par ma baignade silencieuse, Dorian s’agenouille à mes côtés. Ses doigts graciles replacent une mèche de mes cheveux trempés puis effleurent ma joue. Son autre bras accoudé à la baignoire, je discerne des tâches écarlates éparpillées sur sa manche gauche. Son sang, deviné-je instinctivement. Il a fait couler son propre sang.

Étouffée par l’angoisse, je m’apprête à lui crier que je suis la seule à pouvoir le mutiler lorsque le droit se met à léser ma peau de caresses, noyant mon sermon possessif dans une messe charnelle. Sa chaleur se répand délicieusement dans tout mon être, enfièvre mon corps alangui de son étreinte.

Je ferme les paupières, savourant ma crémation alors que sa voix se fait incendiaire.

— Puisque tu n’es point capable d’agir en adulte, *min sommerfugl* , je vais le faire pour nous deux. Ainsi donc, tu resteras enfermée dans ta chambre jusqu’au mariage de ton amie. Et comme ma beauté a le don de te faire perdre l’appétit, tu prendras tous tes repas dans la cuisine avec Trudy. Mais je te préviens, Emilia…

Il dévie brusquement mon menton vers ses yeux flamboyants de colère et de désir mêlés.

— Si je détecte une seule goutte d’alcool dans tes veines, je les purgerai moi-même de ma lame. Ai-je été assez clair ?

Ma bravade se fait mutique.

— AI-JE ÉTÉ ASSEZ CLAIR ?

— Oui, marmonné-je.

— Oui qui ? ronronne-t-il.

J’arque un sourcil séditieux.

— Oui. Milord.

Son sourire disparaît dans un grognement frustré. Un dernier arrêt obscène sur mes lèvres puis il se lève et me tourne le dos, aboyant ses ordres à mon amie apeurée.

— Occupe-toi d’elle, Sarah ! Et ne laisse pas le moindre symbole américain demeurer sur sa peau ou je l’écorche.

Tandis que la porte de ma chambre claque avec fracas sur sa silhouette emportée, je vomis dans l’eau mon indigestion danoise. Les glaçons fondent progressivement dans mes larmes amères. Je me sens vide, épuisée, détruite. Pourtant, je serais prête à me rendre une nouvelle fois malade d’amour si cela pouvait me faire reprendre une bouchée de Dorian.

Je plonge ma tête entre mes mains, mon corps secoué d’une tristesse inconsolable. Peu à peu, la fée verte me quitte et dans cette baignoire glacée par un chagrin éternel, la sirène maudite pleure son amour perdu jusqu’à l’aube.

OceanofPDF.com

Chapitre 3
Nevermore .
Emilia

Chambre d ’ Emilia, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
24 Septembre 1888

Je grimace et me redresse dans mes draps imbibés d’ivresse. Dans ma boîte crânienne, *Big Ben* semble avoir pris ses ignobles quartiers. Ses aiguilles acérées martèlent mon cerveau à chaque seconde perdue dans les vapeurs alcoolisées. Ma bouche pâteuse conserve encore les traces amères des ailes de cette maudite fée verte. Nauséeuse, je tends mon bras et m’empare du verre d’eau apporté par Sarah, regrettant de ne point boire le thé de l’oubli. Combien de souvenirs ne sacrifierais-je donc pour effacer ceux de cette nuit !

Ou de ce matin.

Ma vision semblable à celle d’une taupe, je lève mes yeux aveuglés vers l’horloge et pousse un soupir mortifié.

Ou de cette après-midi.

Ma main fébrile agrippe mes cheveux au supplice à mesure que je me remémore ma soirée américaine. Soudain, la musique

glauque des bars et les fumées âcres d’opium persécutent mes sens affligés de sobriété. Les images de danses scandaleuses et de conversations obscènes empourprent mon teint à présent livide. Une lame de fond déferle dans mon estomac, abattant sur mes organes ses vagues honteuses.

Je bondis et me précipite aux toilettes pour les dégorger avant de me noyer dans leur humiliation. Épuisée, je me redresse d’un pas titubant et me

brosse les dents, insultant silencieusement cette fille dépravée qui m'accuse d'un regard noir dans le miroir.

Tandis que je rejoins ma coiffeuse pour attendre les soins réparateurs de Sarah, les vestiges des baisers de Tobias se rappellent peu à peu à moi dans la psyché. Je fronce le nez face à l'abject suçon venu souiller la blancheur maladive de mon cou.

C'est dans le fiacre du retour qu'il s'est mis à vouloir m'embrasser. Au tout début, mon corps l'a repoussé, inapte à subir d'autres baisers que ceux de Dorian. Mais lorsque mes yeux ont rencontré l'écho de son rejet dans les émeraudes désarmées de Tobias, il a cédé, persuadé de pouvoir ainsi effacer les stigmates de sa folle moitié. J'ai alors clos mes paupières, obligeant mon esprit à convoquer l'image de mon amour déchu, à superposer le bleu au vert. Le désir se feint plus facilement que l'indifférence, et celle de Dorian m'a couronné reine des comédiennes.

« Mon corps a adoré. »

Comment pourrait-il en être autrement quand ton fantôme l'enlace ? Je l'ai laissé me toucher pour te blesser, pourtant c'est moi que j'ai offensé. Je ne l'aime pas, je te hais et cela m'a suffi pour me sacrifier. Cependant, lorsque les mains de Tobias ont commencé à défaire ma robe, lorsqu'elles se sont insinuées près de ma féminité, ma chair s'est dérobée, maudissant cet infâme destin de ne l'avoir créé que pour te compléter. Aucun homme n'est capable à la fois de caresser mon âme et de brutaliser mon cœur, seul ce succube possède ce don. Et il fallait que je le désire, quitte à en perdre la raison.

« Il hurle seulement pour toi. »

Je préfèrerais le voir pleurer pour moi, Dorian. Regarder ses artères saigner de remords, observer son rythme se troubler d'excuses. Mais il persiste à battre de luxure au lieu de trépasser d'amour.

Mes joues rosissent dans le miroir à la vision de ses doigts experts capturant mon sein. Je lui aurais succombé, vendu ma fierté pour une étreinte éphémère si seulement je ne souhaitais pas acheter l'éternité. Mais celle de Dorian ne connaît que le prix du sang quand la mienne reste la somme de mes sentiments, aussi confus puissent-ils encore demeurer.

Un coup frappé à la porte me fait sursauter sur mon tabouret de velours prune.

— Entre, Sarah.

Le sésame tourné dans la serrure déverrouille soudain la porte de ma colère. Enfermée ! Il m'a enfermée ! Tout cela parce que j'ai osé troquer sa cruauté contre la bienveillance de Tobias assortie de quelques maudits verres !

Furieuse, je triture entre mes doigts la clé de notre cage. Celle du manoir du duc de Develton. Celle qui me proclame gardienne de notre futur quand je voudrais en être la geôlière. Comme j'aimerais pouvoir nous y enfermer tous deux et la jeter au fond de la Tamise ! Au moins, peut-être ainsi comprendrait-il ce que je ressens, emprisonnée entre ces murs. Captive de son silence égoïste.

— Comment allez-vous, mademoiselle ? s'enquiert ma femme de chambre en refermant derrière elle.

Je masse mes tempes, victime d'une infâme trépanation.

— Aussi bien qu'on puisse aller avec un orchestre dans la tête.

Je lève les yeux vers son reflet et me raidis aussitôt à la vue des empreintes sur son cou.

— Qui t'a fait cela ? feulé-je. Est-ce Jack qui t'a attaquée ?

Elle cille et bégaye sa gêne.

— Non, pas lui. Mais ce n'est rien, mademoiselle… Ce n'est rien.

Je me tourne vers la version originale, bien décidée à lui soutirer ma riposte envers son agresseur.

— Qui ?

Sarah se balance d'un pied à l'autre, peu encline à me délivrer le nom de son bourreau. Finalement, elle se redresse, ses iris embués de larmes embarrassées.

— C'est de ma faute, mademoiselle. Milord n'était pas content que je sois rentrée sans vous, alors il…

— Dorian ? suffoqué-je. C'est lui qui t'a fait cela ? Non, ce n'est pas possible, il n'aurait pas osé toucher une femme ainsi.

— Il n'a fait que son devoir de maître, mademoiselle.

Elle effleure ses hématomes d'une main apeurée et mon courroux l'emporte sur ma déception.

— Devoir ? m'écrié-je en projetant furieusement la clé sur mon lit. Son devoir devrait savoir s'arrêter à nos droits ! Et il n'en avait nullement à ton égard, c'est moi ta maîtresse ici ! Il n'avait qu'à s'en prendre à ma gorge plutôt qu'à la tienne !

— Oh, non, mademoiselle, ne dites pas cela, pleurniche-t-elle. Vous savez bien qu'il ne s'en serait jamais pris à vous.

Oui, tout comme j'étais persuadée qu'il usait toujours de galanterie envers la gent féminine. Perplexe, j'examine les formes bleutées en demi-lune laissées par Dorian comme si je procédais à l'autopsie de notre relation. Étrangement, derrière ma colère brûlante se terre une pointe de satisfaction glaciale à me savoir à l'origine de cette rage animale. La bête de mon tuteur n'a jamais été aussi proche du déclin, et il me tarde de pouvoir achever sa détresse. Même si ma tendresse à son égard aimerait empaler mon cœur sur ses griffes pour soulager sa peine.

La proposition salvatrice de Tobias s'enroule autour de mon cou pour m'étrangler de doutes. Certes, je ne l'ai point encore accepté. Néanmoins, peut-être l'océan serait-il le seul moyen d'engloutir cette affection dans les abysses de ma rancune.

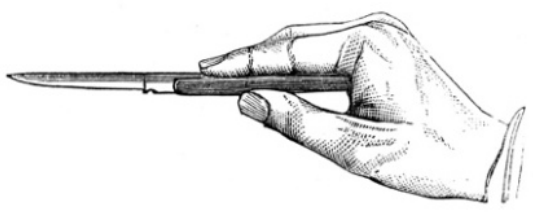
Je ne peux vivre s'il meurt, mais je peux respirer s'il continue d'exister. Même si nos souffles solitaires agonisent chacun à l'autre bout du monde.

Ma respiration désormais réprimée par mes tourments, je me replace devant le miroir et ordonne à Sarah de me préparer d'une voix éraillée d'incertitudes.

— Dois-je vous maquiller, mademoiselle ?

Je scrute mon teint sable et mes yeux devenus Atlantique.

— Non, Sarah, déglutis-je péniblement. Laissons la femme redevenir encore un peu poupée avant de la briser définitivement.



Parvenue enfin jusqu'à la cuisine, par la grâce de Dionysos, mes jambes vacillantes s'écroulent sur le siège sous les chuintements désapprobateurs de sa tenancière.

— Aie pitié, Trudy, supplié-je d'une moue renfrognée. Tes sifflements sont aussi désagréables à subir que celui de ce serpent.

Impartiale, elle fait claquer sa langue. Je grimace de douleur.

— Que cela vous serve de leçon, mademoiselle, l'alcool n'est jamais la solution.

— En effet, raillé-je. C'est plutôt un antidote à son venin qu'il m'aurait fallu trouver.

— Navrée, mademoiselle, s'adoucit-elle. Je n'ai rien de cela dans mes placards. De toute façon, rien ne sert d'inoculer un remède à une patiente qui préfère se contaminer.

Son clin d'œil entendu me fait lever les yeux au ciel.

— Vous feriez une piètre doctoresse, Trudy.

— C'est bien pour cela que je suis cuisinière, opine-t-elle d'un air enchanté. Cuire la viande est bien plus facile que de la sauver. Mais...

Elle pose avec déférence une tasse de thé devant moi. Son fumet délicieusement aguicheur pour mon estomac vide me fait immédiatement saliver d'envie.

— Je peux soulager la vôtre. Une tasse de thé avant de prendre votre repas, et votre ventre me remerciera.

Je souris de reconnaissance et tends ma main, ravie de pouvoir goûter ce breuvage quand un renard s'introduit dans la cuisine.

— Bonjour, ma chouquette, salue-t-il d'une voix guillerette.

— Bonjour, mon baba au rhum, répond-elle d'un gloussement.

J'arque un sourcil suspicieux, ignoré par la complainte théâtrale de Lucius.

— Pitié, non, ma meringue ! Le rhum et moi avons prononcé notre divorce cette nuit-même.

Je ricane.

— Et quel a donc été le motif de cette séparation déchirante ?

Une lueur amusée se niche dans ses yeux rusés.

— Il voulait voler mon esprit, je voulais récupérer mon estomac.

J'éclate d'un rire dépourvu de grâce féminine tandis que ses doigts gantés tentent de dérober ma tasse. D'une tape franche sur sa main, je rapatrie le breuvage salvateur vers moi, menaçant le canidé de mes crocs d'apprenti serpent.

— Ôtez vos pattes, maître renard ! Ce thé est pour moi.

D'une mine narquoise, il croise les bras sur sa poitrine et souffle sur ses cheveux roux.

— Seuls nos anciens amants départageront ça, mademoiselle. Quel est le nom du vôtre ?

Je grommelle ma réponse, consternée par ma propre bêtise.

— Absinthe.

Après avoir compati à ma relation toxique, il s'incline respectueusement d'une courbette scénique.

— Dans ce cas, je capitule volontiers. La fée verte est la pire ex-femme qui puisse exister malgré son charme sucré. Très spirituelle et flamboyante, mais possessive à souhait quand on refuse de s'engager à elle.

Comme pour appuyer sa métaphore anisée, mon visage se contorsionne d'une nouvelle céphalée.

— Ne m'en parle pas, Lucius, je n'aurais jamais dû consommer cette union, gémis-je.

Je me fige, mes joues empourprées par ce sous-entendu charnel faisant bien trop référence à la perte de mon hymen dans le lit de leur maître. Un bref coup d'œil vers eux apaise cependant mes épaules contractées d'angoisse. S'ils sont au courant, les deux domestiques n'en laissent rien transparaître sur leurs visages neutres.

Soulagée, je porte la tasse à mes lèvres et goûte ce mélange inconnu à la saveur divine. Curieux, pensé-je. Je croyais pourtant connaître tous les thés commercialisés par la société Jacobson.

— Comment se nomme celui-ci ? demandé-je, étonnée. Je ne le connais pas, bien que j'identifie l'arôme de la fleur de sureau, du gingembre, et…

Je hume la senteur exotique.

— De l'écorce d'orange, deviné-je avec fierté.

Embarrassés par ma question, Trudy mordille sa lèvre inférieure au moment où Lucius détourne son regard insolent.

— Eh bien, parlez, les encouragé-je. À moins que cela ne soit le fameux thé qui parviendra à exorciser ce démon. Si tel est le cas…

La cuisinière se racle bruyamment la gorge tout en échangeant un bref consentement silencieux avec son collègue.

— *Nevermore* .

— Je te demande pardon ?

— *Nevermore* , répète-t-elle. C'est le nom que milord a donné à ce breuvage.

Je plisse le front d'incompréhension.

— Je le savais grand amateur d'Edgar Allan Poe, mais à ce point…
— Ce n'est pas cela. Il…
— Tu peux lui dire, Trudy, intervient Lucius. Elle l'aurait appris tôt ou tard. Ou peut-être l'avait-elle déjà deviné.
— Deviner quoi ? m'agacé-je. Dites-le-moi, bon sang !

Le renard fourbe s'assoit avec dandysme sur le siège à ma droite, provoquant mon rictus irrité.
— Avant votre arrivée, reprend-il d'une lenteur délibérée Milord était marié à…
— Marié ? m'écrié-je, horrifiée.
— Oh, pour l'amour du ciel, mon scone ! Cesse de la tourmenter ainsi ! le rabroue Trudy. Il était alcoolique, mademoiselle. C'est pour cela qu'il vous a enfermé dans votre chambre, afin que vous ne finissiez pas par sombrer comme lui dans la gnôle.

Ses doigts chatouillent brièvement mon menton comme jadis lorsque j'étais enfant. Toutefois, son regard solennel ne me donne point envie de rire à présent.
— Tout démon qu'il est, il a voulu protéger son petit ange. Il m'a même demandé de garder les alcools sous clé et de la donner à Johanna.

Elle frotte ses lèvres, songeuse.
— Tiens, d'ailleurs, comment vais-je faire mon coq au vin moi maintenant ?
— Comme si le vin pouvait sauver ton ragoût de pigeon, se moque Lucius.
— Espèce de…

Tandis que les insultes fusent dans la chaleur de la cuisine, mon ventre se tord de douleur percutée par un *zai quan* [15]. Dorian, cet homme, adepte maladif du contrôle, dominé par les affres incertaines de l'alcool ? Je me refuse à le croire. Pourtant, la pitié décelée dans le regard des deux domestiques m'oblige à accepter cette sordide révélation.

Le tatouage dans son dos ressurgit alors dans mon esprit fâcheusement attendri par sa prévenance à mon encontre. Évidemment, le cobra royal continue de veiller sur son papillon, même après lui avoir arraché ses ailes.

Croit-il que je puisse vouloir m'abandonner dans les bras de cette fée afin d'oublier mon démon ? Des bribes de sensations matinales m'apportent leur funeste oracle. Oui, il est vrai que j'ai été fortement tenté

de reprendre un verre pour annihiler ces sentiments dévastateurs. Dorian aurait-il ressenti ma faiblesse s'accorder à la sienne ? Cela ne serait guère étonnant. Puisque malgré leur séparation, nos âmes persistent à ne vouloir faire qu'un.

— Comment le savez-vous ? murmuré-je, décontenancée par cet aveu.

— Tout le monde le sait, mademoiselle. Moi la première, compte tenu du fait qu'il finissait toujours par atterrir dans ma cuisine pour vider mes placards.

Je formule ma question à voix haute, mais la réponse n'attend guère mon silence pour se faire entendre par notre lien.

— Pourquoi… pourquoi buvait-il ? Le savez-vous ?

Trudy hausse les épaules.

— Il tenait très souvent des propos incohérents, mademoiselle. Il disait que cela faisait taire son oncle. Mais il est mort alors, forcément, il ne peut plus causer, le pauvre.

Bien au contraire, Trudy, il n'a jamais été aussi bavard que dans l'au-delà. Tout à coup, mon avenir se condamne dans les yeux translucides d'un reptile torturé. Je redeviens perdue, incapable de savoir quelle décision prendre. Mon cœur était prêt à nager loin de sa grève cruelle et le voilà qui persiste à vouloir lutter à contre-courant pour sombrer avec lui dans la tempête de son passé.

Non, je ne souhaite pas être la seule rescapée des sévices de Develton, pas si cela signifie assister, impuissante, à sa noyade. Dorian m'a peut-être faite seule survivante, mais sans lui mon désir de vivre se porte disparu. J'ai besoin de lui, plus que je n'oserais jamais me l'avouer et probablement… Oui, il est possible qu'il en soit de même pour lui. Serait-ce pour cela qu'il continue de me protéger envers et contre sa folie ? Parfois, il faut ombrager la lumière si on veut lui éviter les ténèbres. Dorian n'a cessé de m'épargner les siennes, seulement sa pénombre est aussi froide que cet hiver haineux auquel il m'a condamnée.

Il est maladroit, brutal dans ses sentiments. Comme un enfant qui apprendrait à marcher et se cognerait sans cesse au mur de son orgueil. L'homme ne sait ce qu'est l'affection, car il n'en a jamais reçu. La bête la connaît, car elle la détruit. Et par malheur, il se trouve que je les désire tous deux.

Je gesticule sur ma chaise, sommant mon corps de ne pas la quitter pour rejoindre ses bras. Trudy a raison, peu importe la panacée, je demeurerai à jamais malade de cet homme. Et même l'Atlantique ne me semble plus assez vaste pour m'en guérir.

— Il a confectionné ce thé pour l'aider dans son sevrage, poursuit-elle. « Plus jamais ». C'est ce qu'il ne cessait de nous répéter chaque matin autrefois. Et chaque soir il recommençait à boire.

— D'où son nom, conclué-je. *Nevermore.*

Elle acquiesce.

— Quand… quand a-t-il cessé de s'enivrer ?

Ses yeux s'adoucissent d'une bienveillance maternelle.

— Quand vous êtes apparue dans sa vie. Vous l'avez sauvé, mademoiselle. Il est peut-être votre venin, mais vous, vous êtes son antidote.

Rougissante, j'ouvre la bouche afin de la contredire. Mon mensonge aussitôt devancé par un Lucius hilare :

— Oui enfin bon, quitter l'alcool pour devenir une pâtisserie, je ne suis pas sûr que ça soit ce dont rêvait le patron.

Je pousse un croassement outré.

— Vous m'avez entendu ! l'accusé-je. C'était donc pour cela tous vos petits surnoms à vomir !

— Ne m'en parlez pas, mademoiselle, plaisante-t-il. J'ai bien cru m'étouffer dans mon dégueulis en entendant les vôtres. Un tel étalage de sentiments devrait être interdit avant le chant du coq.

— Mon coq au vin, se lamente Trudy.

Lucius pose sa tête sur ses mains et se met à battre ironiquement des cils, sa voix me parodiant outrageusement.

— Oh, non, mon flan caramel, minaude-t-il. Ne le prenez pas sur ce ton ou je laisserai un autre me déguster. Et croyez-moi, son coup de cuillère sera bien plus glouton que le vôtre.

Ma serviette atterrit en plein sur son visage espiègle. Son hilarité travestie entraîne celle des femmes et bientôt, le renard se retrouve à la tête d'un poulailler caquetant de rire. Après quelques minutes de gaieté retrouvée, je pince mes lèvres redevenues soudain honteuses.

— Croyez-vous que tout le manoir soit au courant ?

— Nooooon, réplique la malice de Lucius. Uniquement quatre-vingt-dix-neuf pour cent du personnel. Notez que le un pour cent restant est

représenté par un Winston puni au purgatoire pour avoir enterré le mauvais corps.
— Celui-là même que ton enquête sur Jack a laissé derrière elle ?
— En effet, soupire-t-il. Cet idiot a enseveli le deuxième homme au lieu du premier.
— Et en quoi est-ce un problème ? Comptais-tu l'empailler à côté de tes congénères ?

Il plisse ses paupières sournoises :

— Non, l'interroger. Winston a enterré le vivant et m'a laissé le mort.

Sans pouvoir me retenir davantage, je pouffe de rire derrière ma main.
— Avez-vous pu le récupérer ?
— Hélas non, déplore-t-il en souriant. Le temps que je m'en aperçoive, il avait déjà avalé son lot de terre. Remarquez, au moins lui ne finira pas avec la gueule de bois.
— Évidemment, avancé-je le plus sérieusement du monde, puisqu'il n'aura pas eu de cercueil.

Nous nous fixons en silence avant de finalement nous repaître de notre complicité d'ivrognes.
— À ce propos, reprends-je d'un ton plus austère. Où se trouve Millie ? Je ne l'ai pas vue dans les couloirs.
— Son fils a été attaqué par Jack hier soir, m'informe Trudy d'une voix tremblotante.
— Comment le savez-vous ? Il a laissé une nouvelle lettre ?
— En effet, divulgue Lucius. Enfin une lettre, il faudrait déjà que ce gamin sache écrire. Et blablabla, mon jeu est le meilleur. Et blablabla, oh, regardez comme il est beau mon couteau. Sans oublier ses « ha ha, je l'ai bien entaillé, pas vrai » ? Ces « ha ha », bon sang, ces « ha ha ».
— Tu n'aurais pas écrit mieux, siffle Trudy.
— Non, convient-il. Moi j'aurais écrit « ho ho », c'est bien plus marrant.

Tué ? Je pose une main compatissante sur mon cœur affolé. Il m'arrive parfois de croiser Mathieu dans le couloir. C'est un garçon gentil, doux et d'une serviabilité sans faille. Son sourire à fossette se superpose à ma rage envers ce Jack. Cela aussi je lui ferai payer quand ses viscères se répandront dans notre purgatoire !
— Il va… est-ce qu'il est mort ? bredouillé-je.

— Il va bien, me rassure un Lucius, plus sévère. Il a été salement amoché, mais il s’en sortira. Le patron y a veillé personnellement. En revanche, vous comprenez maintenant pourquoi il était dans un sale état hier soir. Vous avez été imprudente, mademoiselle…
— Je sais, soupiré-je.
— Non, vous ne savez pas, insiste-t-il sèchement. Vous n’avez pas vu dans quel état il était en vous attendant. Vous n’avez pas vu ce qu’il s’est fait !

Il soupire et passe une main dans ses cheveux roux.

— Écoutez, je ne sais pas ce qu’il s’est passé entre vous deux, et franchement cela ne regarde en rien le domestique que je suis, mais une chose est sûre, mademoiselle : votre mort l’aurait tué. Or, il se trouve que je l’apprécie, le patron. Et surtout, je ne tiens pas à me retrouver sans emploi alors…
— Votre mort nous aurait détruits, l’interrompt Trudy.

Sa main se pose affectueusement sur la mienne.

— Nous tenons tous à vous, mademoiselle. Surtout après ce que vous avez fait pour défendre le manoir et ses occupants. Alors, s’il vous plaît, je vous en conjure : ne nous refaites plus jamais une frayeur pareille. D’accord ?

Je lui offre un sourire empreint de tendresse et de regrets.

— C’est promis, Trudy.

Me sentir appréciée en ces murs allège quelque peu ce châtiment d'y être enfermée contre mon gré. Même si le seul en mesure de me libérer préfère visiblement m’éviter.
— Où est passé milord ? m’enquières-je innocemment.

Lucius pioche un morceau de pain et en retire la mie afin de lui déclamer sa réplique shakespearienne.

— Votre tartelette a préféré ramener sa fraise à son travail où une importante quantité de contrats le presse comme un citron vert. Mais ne craignez rien, Ma mie, sa royale pâtisserie vous reviendra cuite et sauve, quoiqu’un peu ramollie par la fatigue. Nul doute que votre crème saura le brûler d’affection pour le réconforter.

Sous les cris éplorés de Trudy, la cuisine devient alors un champ de bataille entre un renard aux munitions farineuses et un papillon aux balles liquides.

Tandis que je répands l’eau de mon pichet pour éteindre ce feu follet de domestique, un fervent espoir, colporté par les dires de Lucius et de

Trudy, ravive progressivement les braises de mon adoration satanique. Un espoir auquel je veux croire, quitte à payer de mon avenir le prix de mon fanatisme.

« Je veux découvrir comment te haïr. Apprends-moi, Emilia. »

Je ne peux faire cela, Dorian.

En revanche, je peux peut-être t’apprendre à m’aimer.

OceanofPDF.com

Chapitre 4
Un jour. Un siècle. Une éternité.
Emilia

Grand salon, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
26 septembre 1888

Relevant le bas de ma traîne garnie de volants froncés, je descends prudemment les marches et me dirige vers le grand salon, attirée par une envolée de noms d'oiseaux et d'insultes porcines.

Intriguée, je me fige sur le seuil pour assister à cette assemblée incongrue de domestiques, affairée à se hurler dessus en des termes peu élogieux.

— C'est de ta faute ! clame Millie en pointant de doigt Lucius. C'est à cause de toi si mon Mathieu s'est fait attaquer ! C'était toi !

Elle s'avance vers lui et agite devant son visage impassible une lettre chiffonnée.

— Je savais que t'étais pas net, mon gars, médit Elbert derrière elle.

— Laisse-moi te rappeler que personne ne l'est ici, ricane le renard. Toi encore moins.

— Sale fils de…

Trudy interpose entre eux sa taille courtaude.

— Arrêtez cela ! Ce n'est pas lui, j'en suis persuadée !

— Tout ça parce que tu veux le mettre dans ton lit ! raille son aide-cuisinier.

La colère brûlante de sa collègue cuit ses joues rebondies.

— Comment oses-tu, sacripant ! C'est grâce à moi si tu as ta place dans ce domaine !

— Pff, pour ce que ça m'a coûté, j'aurais mieux fait de rester dans la rue. Au moins, j'aurais pas eu à supporter tes humeurs de bonne femme aigrie !

Sur la pointe des pieds, elle se hisse à sa hauteur, leurs crocs à présent si proches qu'ils pourraient presque s'entrechoquer.

— Et moi j'aurais dû te laisser crever dans ta fange, espèce de porc !

— Morue !

— Blaireau !

— Grosse vache !

Amusée par leurs invectives colorées, je m'oblige à contenir un vil fou rire et me compose un visage de maîtresse de maison. Après tout, la beauté vaniteuse de Dorian n'est guère prête à me rejoindre et le mariage de Katherine ne se déroulera pas avant quelques heures. J'ai donc tout le temps de m'octroyer une distraction pour calmer mes nerfs avant notre confrontation.

Lissant le taffetas soyeux de ma robe vert bouteille, je redresse ainsi mes épaules en arrière et toussote dans ma main gantée afin d'exiger leur attention. Aussitôt, le bétail injurieux se musèle pour ne laisser qu'un cheptel de brebis silencieuses, à l'affût de la sanction du gardien de troupeaux.

Somme toute scandalisée par leur comportement fort déplacé, je croise les bras sur ma poitrine et affiche un air sévère. Je connais la plupart d'entre eux depuis mes dix ans, et je les apprécie tous autant qu'ils sont. Néanmoins, il est impératif qu'ils apprennent à ne plus outrepasser leur rang.

Alors j'élève ma voix, toute trace de complicité enfantine effacée dans l'éclat de ma gouvernance.

— Puis-je savoir ce qu'il se passe ici ? Qui donc vous a autorisé à quitter vos tâches pour vous outrager mutuellement ? Je me croirais enfermée dans une basse-cour ! D'ailleurs, à ce propos, où est donc passé le coq ? Anthony ?

Le majordome sursaute derrière Luther et se faufile entre ses comparses pour venir courageusement m'affronter.

— Te feras-tu également le porte-parole de cette incorrection ?

— Je… Je suis désolé, mademoiselle, nous ne voulions pas faire montre d'insolence.

Je soupire et lance un bref coup d'œil contrarié à son épouse qui me répond d'un mouvement de tête consentant. Johanna sait combien son amitié m'est précieuse, mais elle connaît également le rôle que je me

dois de tenir en cette maisonnée. Y compris celui que je m'apprête à interpréter d'une main d'acier dans un gant de soie.

— Pourtant, c'est précisément ce que vous venez tous de faire, les invectivé-je. Imaginez si des investisseurs étaient en ce moment même assis dans le bureau de milord, qu'auraient-ils pensé d'un tel comportement ? De quelle réputation honteuse auraient-ils affligé la famille Jacobson en quittant cette maison ?

Je laisse traîner un regard intraitable sur ma plèbe dont les têtes se dérobent les unes après les autres.

— Sachez que si le déshonneur retombe sur ce manoir, nous en serons tous ses victimes. Nous deviendrions impuissants et vulnérables. Car aucune lame dans cette pièce ne serait en mesure de trancher la langue de la société londonienne. Pas même celle de votre maître. S'il était au courant d'un pareil affront bien entendu, sous-entends-je vicieusement.

Le nuage démoniaque assombrit aussitôt le ciel agité d'Anthony.

— Je suis désolé, mademoiselle, réitère le domestique. N'en dites rien à milord, je vous en prie.

Je le toise avec froideur, m'invectivant à prendre exemple sur Dorian afin de ne pas laisser mon cœur compatissant prendre le relais.

— Sois rassuré, je ne dirais rien à ton maître. Bien que tu mérites le purgatoire pour un tel affront, cinglé-je. Tu es son majordome, Anthony, c'est avant tout sur tes épaules que repose la notoriété du manoir Soulridge.

Je désigne du menton l'insigne reptilien sur sa veste.

— Si elles te semblent trop tremblantes pour ce rôle, alors épingle ce badge sur la poitrine de celui qui saura s'en montrer digne.

Sa mâchoire se contracte, ses paupières se plissent de contrariété, pourtant, il s'incline avec gratitude. Jamais encore je n'aurais pensé mes leçons diaboliques devenir utiles au sein même du manoir. Le monde serait-il donc peuplé uniquement de proies et de prédateurs ? D'Anthony et de Dorian ? Si tel est le cas, alors je préfère brûler en enfer avec le second que de me retrouver à la place du premier.

Tout, plutôt que de redevenir l'agneau face au berger.

— Vous avez raison, mademoiselle, gémit-il, cela ne se reproduira plus. Je vous remercie de me laisser une seconde chance.

J'opine du chef sa repentance et me tourne vers ses comparses.

— *Godt* . À présent, puis-je donc connaître l’origine de cette querelle de foire ? Millie ?

La bonne mordille nerveusement ses joues et s’avance pour me tendre son papier froissé.

— L’inspecteur Graham l’a apporté ce matin pour milord. C’est un message de Jack, mademoiselle. Il m’a dit avoir été d’abord reçu par la *Central news* puis confié à Scotland Yard. Il l’a recopié afin que milord puisse lui donner son avis.

Je m’empare de la lettre ivoire, non sans lui infliger ma remontrance.

— Et tu l’as ouverte ? Tu me déçois, Millie. Je sais combien l’agression de ton fils t’a bouleversé, tout comme nous tous. De cela, sois-en assurée. Pour autant, ce n’est guère une raison d’enfreindre les règles de bienséance.

— Je… Navrée, mademoiselle. Je pensais… je voulais savoir s’il parlait de mon Mathieu. Vous comprenez, je… Il a failli mourir, mademoiselle !

Brusquement, ses sanglots se répandent et mon austérité fond dans ses larmes de mère blessée. Je m’approche d’elle pour la prendre dans mes bras, lui chuchotant des paroles aussi réconfortantes que ma propre meurtrissure me le permet. Peu à peu, elle s’apaise, me remercie d’un triste sourire et s’éloigne pour retrouver la présence plus rassurante de Luther.

La charité des domestiques dirigée désormais vers elle, je profite de cette distraction et déplie la lettre, l’excitation de la chasse au bord de mes lèvres carnassières.

Dans une écriture moins gracieuse, la plume de Graham retranscrit la prose enfantine de Jack à l’encre noire. Cependant, mon art meurtrier ne cesse de la tremper dans ce rouge que je compte lui faire bientôt verser.

Cher Patron,

J’entends toujours dire que la police m’a attrapé, mais ils ne m’auront pas de sitôt. J’ai bien ri quand ils ont fait leurs intéressants en déclarant être sur la <u>bonne</u> piste. Cette histoire de Tablier de Cuir n’est qu’une vaste blague. J’en ai après les putes et je n’arrêterai pas de les éventrer jusqu’à ce qu’on me boucle. Du beau travail, mon dernier boulot. Je n’ai même pas laissé à la fille le temps de couiner. Comment pourraient-ils m’attraper maintenant ?

J'adore mon travail et je veux recommencer. Vous entendrez bientôt parler de moi et de mes amusants petits jeux. J'ai gardé un peu du liquide rouge dans une bouteille de bière lors de mon dernier boulot afin de pouvoir écrire avec, mais c'est devenu épais comme de la colle et je ne peux pas l'utiliser. L'encre rouge fera l'affaire, je pense. Ha ha. Au prochain travail, je trancherai les oreilles de la dame et les enverrai aux officiers de police, histoire de m'amuser un peu. Gardez cette lettre sous le coude jusqu'à ce que je travaille un peu plus, après sortez-la. Mon couteau est si beau et si bien aiguisé que j'ai envie de l'utiliser tout de suite si l'occasion se présente.

Bonne chance.

Cordialement,
Jack l'Éventreur
Ne m'en voulez pas d'utiliser un surnom.

PS : Je n'ai pas réussi à poster ça avant de m'être débarrassé de toute l'encre rouge sur les mains. Vraiment pas de chance. Ils disent que je suis un docteur maintenant. Ha ha.

Je la relis cette fois-ci à voix haute puis relève la tête vers mon public conquis par son oraison funèbre.

— Jack l'Éventreur ? Quel manque d'imagination, m'esclaffé-je. Eh bien, maintenant, au moins, nous sommes plus que certains de l'identité de notre proie. Il s'agit donc bien du même homme, ce qui rendra sa capture beaucoup plus facile.

— Comment comptez-vous vous y prendre; mademoiselle ? demande la voix fluette de Sarah.

Je replie soigneusement la lettre et m'applique à baptiser le bleu de mes yeux dans une foi écarlate. Celle que je compte bénir du sang frelaté de ce Jack.

— Milord et moi-même, nous continuerons d'assister l'inspecteur sur son enquête dans le but de récolter des indices nous permettant de le traquer. Quant à Lucius…

Je pivote vers la ruse éclatante du renard.

— Il poursuivra la sienne de son côté en recueillant des av…

— Vous oubliez quelque chose, mademoiselle, m’interrompt l’insubordination d’Elbert. Il n’y a qu’une seule personne ici qui utilise le mot « patron ».

Il réduit la distance entre lui et Lucius, son index frappant avec rage la poitrine de l’homme de main.

— Et comme par hasard, c’est à cette personne que le maître a confié l’enquête ! Vous vous êtes trompés en le choisissant ! Il vous a eu, milord et vous, mademoiselle ! Ce renard nous a trahis !

— Oui, gémit Millie. Tu appelles tout le temps milord ainsi. C’est toi qui l’as écrite !

Le canidé aboi son dépit et d’une prise presque aussi rapide que son maître, empoigne le doigt de l’aide-cuisinier pour le faire ployer. Un gémissement de douleur plus tard, Elbert se retrouve propulsé contre l’imposante stature de Winston. Le rouquin époussette de sa veste l’empreinte imaginaire de son détracteur avant d’esquisser un sourire espiègle.

— Sache, mon cher inculte à dents cariées, que le terme « patron » peut aussi vouloir dire « ami » en vieil anglais. Et même si le patron tolère ma familiarité, je doute qu’il soit ravi que je le désigne ainsi.

— En effet, approuvé-je. D’autant plus que cette lettre n’était guère destinée au comte à l’origine. En outre, Elbert…

Je m’approche d’un pas menaçant vers lui, prenant soin d’aiguiser mes cordes vocales.

— Je te prierai de ne plus jamais remettre en cause mes décisions ou celles de milord. Vois-tu, nous accordons plus aisément notre confiance aux cadavres qu’aux vivants. Alors, ne nous donne pas une raison de la transmettre au tien. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Oui, mademoiselle, grommelle-t-il d’une moue contrite.

— Navré de remettre de l’huile sur le feu, intercède Trudy.

— Le comble pour une cuisinière, pouffe Johanna.

— Mais il y a tout de même bien un rat dans notre basse-cour, achève-t-elle. Quand ces hommes nous ont attaqués, ils connaissaient mes faiblesses. C’est d’ailleurs sur mon ancienne blessure qu’ils ont frappé en premier.

— Moi, ils se sont rués sur ma cachette où je range mon arme à feu, enchaîne son aide-cuisinier.

— Ils connaissaient toutes les entrées et les sorties, observe Millie. Comme si quelqu'un leur avait dessiné un plan.
— Dans ce cas, ça ne peut pas être moi, glousse Lucius. Mon art n'a pas évolué depuis l'ère des bonshommes bâtons.

Étrangement, Anthony sort de son mutisme pour emprunter un ton irascible.
— Tu faisais pourtant partie de la pègre, il me semble. Tu aurais très bien pu laisser entrer tes petits amis au manoir. D'ailleurs, où étais-tu quand ils ont attaqué ?
— Et toi ? le provoque Lucius. Où étais-tu quand ta femme a pris une balle à ta place ?

Le majordome s'apprête à se ruer sur l'homme de main lorsque le doux géant s'interpose entre eux.
— Pousse-toi, Winston, c'est entre lui et moi ! rugit Anthony.
— Non, répond sobrement le cocher. La violence ne résout rien, elle vous ôte tout.
— Tu as été ordonné prêtre en cachette ou quoi ? ricane Elbert.

Johanne lève ses yeux au ciel.
— Tout cela est ridicule ! Nous avons tous été agressés ce jour-là, et mon mari l'a été tout autant à travers moi, Lucius.

Ce dernier baisse la tête, honteux.
— Je sais, je te demande pardon, Johanna. Toi aussi, marin d'eau douce.

Les épaules de l'ancien matelot se relâchent.
— Excuses acceptées, sac à puces.

Les deux hommes éclatent d'un rire complice lorsque Elbert s'octroie la parole.
— Je suis sûr que certains sont passés au travers.
— Elbert ! grondé-je. Cela suffit !
— Les jardins ont-ils été attaqués également ? demande Sarah.

Je me tourne vers elle, désagréablement surprise de son intervention scélérate. Elle rougit et détourne son regard de mon courroux.
— Les… bon sang, mais bien sûr ! bondit l'aide-cuisinier. Luther ! Comme par hasard, ils ne t'ont pas rendu visite !

Le jardinier recule d'un pas, son front plissé d'un étonnement collégial.

— Vous n’avez pas honte d’accuser un homme qui ne peut même pas parler pour se défendre ? s’insurge Trudy.
— Oh, mais bien sûr qu’il le peut, plaisante Lucius. Luther, quel est ton plaidoyer, mon brave ?

Un bras d’honneur magistral répond à son jury abasourdi.
— Vous voyez, rit-il. Il le peut.

La mauvaise foi d’Elbert reprend la chasse au renard.
— Moi je maintiens quand même que c’est toi !
— Puisque je te dis que non !
— Qui d’autre alors ?
— Je n’en sais rien, s’impatiente Lucius. Mais arrête de me pointer du doigt ou je te jure que je te l’ampute !
— Vas-y…

L’aide-cuisinier sort un petit couteau de sa poche et lui fait signe d’approcher.
— Je t’attends !

L’homme de main retrousse ses manches. Trudy leur hurle d’arrêter. Millie pleure dans les bras de Luther. Anthony occulte le regard de sa femme tandis que Sarah et Winston s’écartent de l’arène.

Soudain, ma gorge brûle d’une fureur incendiaire, avide de mettre un terme définitif à cette guerre intestine. J’ouvre la bouche et déchaîne mes enfers sur les deux gladiateurs prêts à faire affronter leur stupidité.
— CELA SUFFIT !

Mon cri démolit immédiatement les murs de cet amphithéâtre pour le faire redevenir salon. Un silence pesant s’installe dans la pièce, brisé de temps à autre par des gémissements et des soupirs abattus. Je module alors ma voix afin de la rendre plus tranchante que la lame d’Elbert.
— Ne voyez-vous donc pas que c’est exactement ce dont rêve Jack ? Nous diviser de l’intérieur, nous affaiblir dans le doute et le soupçon ? Nous avons tous souffert ce jour-là, que nous fussions présents ou non. Savez-vous pourquoi ?

Je fixe un domestique après l’autre, m’assurant d’avoir toute leur attention.
— Parce que nous faisons partie du même corps. Ce manoir est le cœur et ses âmes en sont ses membres. Amputez-le d’un des siens et ce sera le reste de ses organes qui en souffrira. Versez son sang et c’est sa vie que vous

détruirez. Retournez la lame contre lui, et c'est vous que vous tuerez. Ne laissez pas votre méfiance l'éventrer au nom de ce maudit Jack. Restez uni et solidaire, votre colère nourrissant la même chair, votre rage armant le même bras et je vous promets qu'ensemble nous l'abattrons sur son cadavre.

— Elle a raison, poursuit Johanna. Nous devons protéger ce corps par tous les moyens.

Elle m'offre un clin d'œil empli d'estime.

— Parce qu'il vaut la peine de se battre pour son existence.

Les yeux rieurs de Lucius brillent du même éclat que mon amie.

— Je suis d'accord, mademoiselle. Beau discours au passage.

Trudy pose une main fière sur sa poitrine.

— La petite fille est devenue femme.

— Trudy, maugréé-je.

— Elle a raison, concède enfin Elbert. Et puis s'accuser entre nous est absurde.

— Moi vous m'avez pas accusé, boude le géant. Je vois pas pourquoi, moi aussi j'aurais pu le faire. Je connais des gens, figurez-vous.

Nous échangeons tous un regard entendu avant de faire vibrer ce confessionnal d'un chœur de rire. Tout à coup, les domestiques se taisent tandis que Lucius s'éclaircit la gorge en désignant un point au-dessus de mon épaule.

— Votre tartelette est arrivée, Ma mie.

Ô combien je le sais, Lucius. Par quel miracle infernal expliquer sinon ces frissons possessifs qui grappillent chaque parcelle de ma peau damnée ?

— Ma mie ? tonne une voix suave dans mon dos. Cesse de l'appeler ainsi si tu ne veux pas que j'estropie notre corps de ton membre, Lucius. Après tout, un orteil de plus ou de moins ne devrait point poser de problèmes.

L'homme de main grimace.

— Cela dépend, patron, figurez-vous que certains peuvent…

La nuance de terreur sur ses iris me laisse imaginer celle derrière moi. Le renard bégaye des excuses et recule sur ses pattes tremblantes. Nullement impressionnée par son charisme de tyran, je m'adresse une dernière fois aux domestiques d'un ton martial.

— Retournez à vos tâches à présent. Et que je ne vous entende plus vous injurier de la sorte, ai-je été clair ?

Leur malaise mutique se tourne de concert vers mon ombre maléfique. Je soupire, intérieurement enragée par sa présence souveraine. Bien entendu, il suffit au Diable de monter sur son trône pour détruire celui de Lilith.

— Ne me regardez pas moi ! vocifère-t-il. Votre maîtresse vous a posé une question, il me semble. Répondez-lui ou je réduis vos misérables carcasses à l'état de squelette !

Je souris alors que son soutien dépose avec dévotion une couronne d'os sur ma tête régente.

— Oui, mademoiselle, répond notre cour à l'unisson.

Avec diligence, le troupeau de fidèles se disperse par la suite en silence dans son établi respectif. Alors que la pièce se vide des domestiques, le souffle vorace de la bête se réfugie dans mon cou.

— Je te l'ai dit, Emilia, murmure-t-il. Ce trône est nôtre.

Comblée, je m'abandonne un instant contre son torse ferme, les paupières closes afin de savourer au mieux ces retrouvailles inespérées. Épris du même émoi, ses doigts de musicien apprécient la cacophonie de ma respiration, pianotant sur les touches jade de mon corset.

— Tout comme ce corps est mien.

Ses griffes effleurent mon épaule nue pour revendiquer leur territoire. Je gémis, mon épiderme conquit quand mon esprit préfère la mutinerie. Pourtant, il se laisserait volontiers envahir par elles si leur propriétaire ne l'avait pas dévasté.

Frustrée, je me détache légèrement de sa chaleur enivrante pour recouvrir ma lucidité.

— N'avez-vous point entendu mon brillant discours, milord ?

Son rire agace mon ventre de ses vibrations sensuelles.

— Des vers putrides de Jack à la poésie de ta voix, *min sommerfugl* .

— Et qu'en pensez-vous, milord ?

— De mon papillon ?

— Des vers.

Il soupire.

— Je déplore son mauvais goût. Tant en termes de nom de scène que de choix organiques. Les oreilles ne sont guère ma partie préférée, je lui laisse

donc volontiers celles des femmes.

Il raffermit sa prise et mordille sans tendresse le lobe de la mienne.

— Excepté les tiennes, s'entend.

Une morsure, une caresse et nous voilà drogués. Est-ce notre inclination à l'addiction qui nous enchaîne ainsi, esclave de l'autre ? Je la sens irradier dans mes veines abstinentes, pulser dans ses artères arides. Je la perçois dans chacune des vapeurs de désir de mon opium, dans chaque bulle de convoitise de mon alcool. Mon amour est quelquefois servage, mais son ardeur n'est que servitude. Qui est donc le prisonnier de l'autre, milord ?

L'intitulé de ma leçon se rappelant à moi dans les brumes de mon appétit, je me dégage de son étreinte d'un coup de hanche et me tourne vers lui. Instantanément, nos yeux se dévorent, déchirent ce rien solitaire pour assembler ensemble leur tout.

Un jour.

— *Un siècle, milord.*

— *Une éternité, Emilia.*

— *Ne voulais-tu donc point tuer la nôtre ?*

Il plisse ses prunelles incandescentes pour me répondre, mais déjà ma voix se fait sentinelle de nos deux êtres insatiables.

— Bonjour, milord.

Un tic nerveux parcourt sa mâchoire contrariée par l'absence de son prénom.

— Bonjour, Emilia.

Contrairement à nos habitudes, je m'incline afin de saluer son titre lorsque son grognement réprobateur me restaure son égal.

— Pas de cela, Emilia, siffle le serpent, je te l'interdis. Les prédateurs ne se prosternent pas entre eux.

— Non, vous avez raison, ricané-je. Ils s'agenouillent et étendent l'autre sur leur couche.

Son timbre rauque contredit sa domination.

— Je ne m'agenouille pour personne.

— Et je ne m'étendrai plus pour aucun prédateur.

Ses lèvres pleines s'étirent d'un sourire fourbe.

— Il est donc fortuné que je sois ton semblable, Emilia.

— Il est donc fortuné que Tobias n'en soit pas un, milord.

Une plainte gutturale roule dans sa gorge excédée. Je feins l'ignorance et poursuis d'une remarque acide.

— Pour revenir à cette affaire de corps, milord. Je vous saurais gré de respecter cette équité dont vous vantez tant les mérites.

Il hausse un sourcil circonspect.

— Précise ta douce pensée à mon égard, *min sommerfugl* .

Je le toise d'un air monarchique.

— Ne vous avisez plus jamais de toucher à Sarah ou c'est votre membre que j'amputerai de ce manoir.

Il éclate d'un rire pernicieux.

— Oh, allons, Emilia…

Ses iris reptiliens serpentent sur la dentelle de guipure bordant le bas de mon décolleté impudique pour le louanger sans vergogne.

— Nous savons tous deux que ce membre-là est bien plus qu'un simple orteil à tes yeux de femme.

Je m'empourpre, mais ne me laisse pas pour autant vaincre par son sous-entendu obscène.

— Son ablation n'en sera que plus satisfaisante. Milord.

Tandis que nous échangeons un sourire de connivence, mes yeux se perdent sur sa mise éminemment assortie à la mienne. Des arabesques fleuries émeraude ornent sa redingote noire, ajoutant une touche d'excentricité à son pantalon d'une teinte plus sobre, mais d'une coupe étroite à faire damner un saint. Afin de parfaire sa divagation vestimentaire, un jabot de soie verte se superpose à la blancheur de sa chemise, piqué en son centre d'une épingle dorée à forme de serpent. Je salue ce choix d'un regard charmé alors que mon ancien tantō découpe déjà mon cœur en tranche de regrets.

— Comment avez-vous deviné que je porterai cette couleur ?

Il incline la tête et frotte ses lèvres manipulatrices.

— Je ne l'ai point deviné, Emilia. La fée verte est simplement venue voler jusqu'à ma chambre pour me le chuchoter. Pourquoi ce regard assassin, *min sommerfugl* ? Serais-tu jalouse de ses ailes ?

Mon intonation s'accorde à ce vice partagé.

— Nullement, puisqu'elles ont volé dans le mauvais lit.

— Que veux-tu dire ?

Mon sourire radieux taillade sa chair enfiévrée.

— Comme vous ne souhaitez plus m'avoir dans le vôtre, j'ai pris la liberté de changer de cavalier pour m'accompagner au mariage. Cette robe a ainsi été choisie pour s'accoupler aux yeux verts glissés dans mon nouveau lit, non au bleu perfide de l'ancien. D'ailleurs, à l'heure où nous nous entretuons, Lucretia et Tobias nous attendent déjà sur place. Pourquoi ce regard assassin, milord ? minaudé-je. Détesteriez-vous à ce point les ailes de mon amie ?

Il frotte rageusement ses tempes, sa folie prête à me dévaster entre les crocs de la bête.

— Ce sont les tiennes que je vais mettre en pièce si tu ne te refuses pas à lui ! rugit-il.

Je relève le menton et lui rétorque avec amertume :

— J'ai bien peur qu'il soit déjà trop tard pour cela, milord. Mais si ce sont mes ailes qui vous manquent autant, je vous laisse chercher dans vos draps. Je suis sûre qu'il doit encore y avoir des morceaux déchiquetés par vos soins.

D'un grondement à faire s'effondrer le Paradis, Dorian se rue sur moi, une lueur sauvage flamboyant dans ses prunelles furieuses. Incapable de m'enfuir, je demeure pétrifiée, mue par ce besoin malsain de me faire posséder contre le mur par cette créature redoutable. Mais au dernier moment, tandis que ses doigts s'apprêtent à enserrer mon cou, l'homme reprend le contrôle et frôle ma joue d'une main aux serres rétractées.

— Quelle délicieuse créature ma cruauté a-t-elle bien pu engendrer ? susurre-t-il près de ma bouche.

Je plonge mes yeux dans les siens, ébranlée par l'écho de cette passion destructrice où, étendues dans la soie noire, deux âmes sœurs se prennent avec des griffes de métal. Cependant, même dans cette illusion dévorante, seule l'humaine continue de se vider de son sang pour satisfaire son démon.

Retenant mon envie de le déclarer éternel partenaire de cette danse charnelle, je déglutis et tourne mes pensées vers la chasteté américaine.

— Uniquement votre reflet, milord, soufflé-je. Uniquement cela et c'est bien plus que je ne pourrai jamais supporter.

Je recule d'un pas.

— Je vous attends dans le fiacre, le temps que votre folie reprenne contenance. Ne faisons point languir nos partenaires respectifs, milord.

Votre rejet ne mérite guère de faire d’autres victimes.

Déviant mon regard de sa froideur blessante, je m’éloigne et lui tourne le dos d’un air hautain. Toutefois, une fois que je suis arrivée dans le sombre corridor, son murmure d’agonie rampe jusqu’à moi pour disséquer ma souffrance jumelle.

— Alors je dois être Narcisse pour aimer autant le contempler. Emilia.

OceanofPDF.com

Chapitre 5
Ambrotos.
Emilia

Jardins du domaine de Lambai,
Belgravia, Londres
26 septembre 1888

Ma main droite posée sur l'avant-bras de Tobias, nous attendons d'être placés à notre table, immiscés dans l'essaim d'abeilles profiteuses venues butiner leur place dans la société londonienne. Autour de nous, les rayons de soleil épars illuminent la somptuosité du domaine de Lambai où des arbustes soigneusement taillés à la française viennent côtoyer des massifs imposants de roses rouges et blanches. En haut des marches menant à la fastueuse entrée, se dressent, de part et d'autre, d'immenses colonnes de gargouilles au sourire de pierre aussi repoussant que grotesque. Quel singulier et abominable mélange de goûts ! Pourtant, son propriétaire ne m'a point paru aussi excentrique lors de sa cérémonie de mariage.

Perplexe, je lève les yeux vers l'architecture prestigieuse du manoir quand un étrange malaise suspend brièvement mon souffle. Non, ce n'est pas celui de Develton, me rassuré-je.

Alors pourquoi ressens-tu cette même détresse, Emilia ? Cette bâtisse aussi accueillante qu'une pierre tombale ? Cette aura suintant la mort et la souffrance ?

Affairée à calmer mes nerfs mis à rude épreuve par mon passé, je tends l'oreille, mon instinct tourné vers son double salvateur.

Derrière nous, une Lucretia plus apprêtée que jamais dans sa robe aubergine narre les exploits de son couturier à un Dorian dont les doigts crispés se trouvent désormais à deux griffes de son bistouri. Ma gaieté

retrouvée à ce spectacle, je me tourne vers eux, haussant un sourcil sardonique à l'attention de mon tuteur.

— Comment sont ses ailes, milord ? Leur battement est-il assez irritant pour vous ?

Ses saphirs se refondent en acier.

— Je ne le sais encore, min sommerfugl. Je te répondrai une fois les avoir déchiquetées entre mes crocs.

Le poignard de la jalousie s'enfonce brutalement dans ma poitrine, arraché presque aussitôt par son regard assassin envers mon amie. Mon trouble n'ayant cependant pas échappé à notre lien, le démon affiche un sourire scélérat.

— N'aie crainte, Emilia, ses morceaux ne m'intéressent guère.

— Et les miens vous sont indifférents.

Sa verve silencieuse se glisse dans mon décolleté.

— Dans ce cas, cesse de les agiter sous mon nez de prédateur si tu ne veux pas les égarer encore dans mon lit.

Sa lascivité se détache de ma poitrine pour toiser Tobias.

— À ce propos, comment est donc ce nouveau meuble, min sommerfugl ? Ses draps américains sont-ils aussi irritants que ces cordes vocales que je me languis de trancher ?

Je caresse sciemment la manche de mon cavalier, provoquant un grognement sourd en face de moi.

— Je ne le sais pas encore, milord. Je vous répondrai une fois mes ailes étendues sur sa soie.

Lorsqu'hier matin j'ai supplié par écrit à Tobias de remplacer Dorian, j'avais en tête d'enseigner au serpent la notion de jalousie. Je croyais cette campagne épineuse impossible à la remporter sur ses écailles, mais le sifflement du reptile et son sang-froid ébouillantant mon voisin me déclarent victorieuse. Ses pupilles étrécies de colère me terrassent d'une émotion des plus satisfaisantes.

— La soie se dépèce si facilement, min sommerfugl. Demande à ta chemise de nuit.

Je redresse effrontément le menton.

— Vous n'en feriez rien, milord. Votre compagnie de thé a bien trop besoin de son partenariat.

— Ma compagnie se plie à mon besoin, Emilia.

Ma bouche ouverte exprime mon effarement.

— *Que voulez-vous dire ?*

Une lueur farouche se niche dans ses prunelles incandescentes.

— *Vole jusqu'à mes draps, min sommerfugl, et je le chuchoterai à ton corps.*

— Qu'en pensez-vous, Emilia ? Cela vous dirait-il ?

L'enthousiasme de Tobias m'arrache au flegme subitement affecté de Dorian. Malgré tout, blottie dans les cendres de son regard froid, je peux encore apercevoir les braises de sa proposition osée.

— Navré, Toby, je n'ai point entendu. De quoi parliez-vous ?

L'Américain éclate d'un rire enjoué et nous fait pivoter pour me montrer l'estrade où des couples d'invités à l'air sévère se font photographier. Puis il se penche et me murmure d'un ton grisant :

— La plus expressive de toutes.

Je souris à ce discours répété qui vantait les mérites d'un tel portrait lors de notre première rencontre.

— Je n'en suis guère persuadée, Toby, pouffé-je.

Ses émeraudes scintillent de bienveillance tandis qu'il s'incline pour m'offrir un chaste baisemain.

— Alors, laissez l'expert en art de la persuasion agir pour vous.

Dorian ricane vicieusement derrière nous.

— Le savoir de ma cousine à ce sujet ne nécessite guère votre ignorance, Myers.

— Vraiment ? lui répond la taquinerie de mon cavalier. Par conséquent, il me tarde d'en être son serviteur.

— Un ancien sergent accepterait-il encore de recevoir des ordres ? badine Lucretia.

— Tout dépend qui les donne, lady Standford. Toutefois, sous le commandement d'Emilia, être rétrogradé au rang de simple soldat serait le plus grand honneur pour ma carrière d'homme.

Mon amie d'enfance pose une main attendrie sur son corset violine pendant que la mâchoire de mon tuteur se raidit d'animosité. Ensorcelée malgré moi par l'incantation de Tobias, j'échange un regard enflammé avec mon apprenti sorcier lorsque l'alacrité de Lucretia s'agite au bras de Dorian.

— Oh, oui, venez, milord ! Allons nous faire prendre en photos tous les deux ! Ainsi, je pourrai contempler votre visage au lieu de me languir de votre souvenir.

Je me retiens de grimacer et lance un bref coup d'œil ironique à son voisin.

— Parfois, certains souvenirs valent mieux que la réalité, Lucretia.

Les prunelles fiévreuses de Dorian me répondent sans ambages.

— Tout comme certaines réalités ne sauraient être assez élogieuses pour leur rendre hommage, cousine.

— *La nôtre est-elle de ce décevant acabit, milord ?*

— *Non. Puisque la nôtre louange le souvenir de notre étreinte, Emilia.*

Je cille, décontenancée par sa riposte tapageuse. La main de Tobias frôle la mienne, se chargeant de me rapatrier dans le présent.

— S'il vous plaît, milord, gémit Lucretia. Rien qu'une et après cela, je voudrai un cliché de vous et d'Emilia. Je n'en ai aucun de vous deux, c'est un crime de lèse-amitié !

Je toussote dans ma main la candeur touchante de mon amie. Le regard du serpent ondule sur le photographe, singulièrement intéressé par sa proposition.

— C'est vrai, plussoie Tobias. Je n'ai vu aucune photographie de vous et de votre cousine au manoir. Seriez-vous à ce point opposé à la modernité, milord ?

Mon tuteur arque un sourcil narquois.

— Nullement, mon cher Américain arriéré, je déplore seulement leur charme éphémère. En outre, la peinture transcende bien plus la beauté que le collodion [16].

— Cela dépend uniquement du modèle, cingle sèchement mon partenaire. Mais peut-être avez-vous peur de vous confronter à votre réalité, milord ?

Les traits androgynes de Dorian tranchent en songe la virilité de Tobias.

— Bien au contraire, Myers, puisqu'aucune plaque de verre ne saurait la capturer. Voyez-vous, les délices de mon existence sont bien plus chatoyants qu'une simple nuance de gris.

— Au contraire de votre orgueil monochrome, je présume.

Lucretia et moi échangeons un éclat de rire féminin avant de diriger nos mâles alphas respectifs vers la petite estrade. Affublé d'une moustache

à faire saliver les rasoirs de feu Sweeney Todd, le daguerréotypeur nous explique brièvement le procédé puis s'enquiert de l'ordre des couples.

— Nous allons commencer ! déclame Lucretia. Milord, êtes-vous prêt ?

Dorian pousse un soupir et se laisse conduire de mauvaise grâce sur l'estrade, non sans me jeter un regard excédé auquel je réponds d'une moue moqueuse. Son sourire glacial, figé par la main de Tobias posée sur ma taille, se liquéfie devant l'objectif pour se faire raz-de-marée haineux. Le pauvre photographe bredouille ses indications derrière son appareil, visiblement apeuré par les vagues dévastatrices de son modèle satanique.

Après quelques secondes, le bourreau descend enfin de l'échafaud afin de quérir son semblable lorsque la stature robuste de Tobias s'interpose à l'exécution de sa volonté.

— Non, milord. Votre existence devra attendre que la mienne fasse chatoyer celle d'Emilia avant de l'obscurcir de votre orgueil.

— D'autant plus que je n'ai guère accepté de m'en assombrir, cousin, plussoyé-je, amusée.

Un éclair de luxure traverse le visage séducteur de mon adoration.

— Ta lumière a pourtant accueilli mes ténèbres jadis, cousine, ronronne-t-il.

Je grimace à cette infâme insinuation de nos ébats tandis que mon âme sœur ricane silencieusement la fatalité de notre destin.

— Et elle continuera de le faire jusqu'à ce que notre nuit se fasse éternelle.

— Tobias est peut-être mon aube, milord.

— Moi, je suis ton crépuscule, Emilia. Le seul à faire disparaître tes cauchemars. Le seul capable de faire renaître tes rêves au matin.

— Et moi, que suis-je alors ?

Ses iris azurés se fendillent d'une douce possessivité.

— Toi, tu es mon aurore.

Nos yeux demeurent ancrés l'un dans l'autre alors que le bras de Tobias me guide déjà vers l'estrade. Sous les directives de l'opérateur, je dirige mon attention vers l'objectif, mon esprit capturé par le photographe en redingote verte qui n'a de cesse de fixer mon image rouge de désir. M'obligeant à faire fi de sa présence hypnotique, je me laisse prendre en photo puis la rejoins avec trop de précipitation pour ne pas provoquer les soupçons accrus de Lucretia. Mon amie m'observe à la dérobée, une étonnante tristesse nichée au fond de son regard mordoré.

Finalement, elle soupire, range dans son réticule le ticket correspondant à leur cliché et nous désigne Dorian et moi d'une mine obligée.

— Eh bien, à vous deux à présent.

Je me tourne vers mon tuteur dont l'aura magnétique attire mes caresses impatientes.

— Cela dépendra de mon cousin, Lucretia, minaudé-je. Mon charme éphémère conviendra-t-il aux délices de Son Altesse?

Le sourire fauve de ma tentation croque ma réponse.

— Il ne peut en être autrement avec l'ambrotype [17], intervient soudain le bagout de Tobias. Connaissez-vous d'ailleurs son étymologie ?

— Du latin ? devine mon amie.

— Du grec, la corrigé-je.

Mon cavalier siffle son admiration. Toutefois, la fierté dans le regard de mon enseignant en langues anciennes est bien plus précieuse à mon égo.

— En effet, Emilia. *Ambrotos* qui signifie « immortel ». Ainsi…

Il tapote avec déférence la poche de sa poitrine où repose notre ticket.

— Votre charme sera à jamais auprès de moi.

Je m'apprête à remercier l'ancien soldat lorsque la silhouette majestueuse de Dorian hisse le drapeau écarlate de ma véritable attirance. Son avidité dissimulée dans sa galanterie, il s'incline et s'empare de ma main afin de la porter à sa bouche affamée.

— Que dirais-tu de cela, *min sommerfugl* ? souffle-t-il sur ma paume. Accepterais-tu de goûter notre immortalité ?

Soudain, le monde entier s'éclipse dans l'astre de son sourire.

— Je ne savourerai que son crépuscule, milord, suffoqué-je.

Ses lèvres froides se posent avec dévotion sur ma peau amoureuse.

— Alors, je dévorerai son aurore. Emilia.

OceanofPDF.com

Chapitre 6
Sunimod et tatcepsxe, imilif.
Emilia

Salle de bal du domaine de Lambai,
Belgravia, Londres
26 septembre 1888

Le repas enfin terminé après une succession de mets ostensiblement raffinés, nous empruntons tous les quatre le chemin vers la salle de bal à la suite des autres convives. Dans le corridor éclairé par de nombreuses bougies, j'admire d'un œil attentif les portraits des aïeuls du duc, peinant à leur trouver une quelconque ressemblance avec leur descendance.

Arrêtés sur le seuil dans l'attente de notre présentation par le majordome, je contemple les monumentales portes ébènes dont les sculptures à haut-relief narrent la chute de Lucifer. D'un style singulier, en effet. Quoi que cette décoration aurait sied à merveille à la poésie macabre de Soulridge.

— Peut-être pourrions-nous lui demander le nom de l'artiste ? me suggère le démon au-dessus de mon épaule.

Je tourne la tête vers sa gaieté satanique.

— Cessez de lire dans mes pensées, cousin, plaisanté-je. Cela en devient agaçant.

Son souffle fruité effleure ma nuque de gourmandise. Si ma préférence a toujours été envers le champagne, je dégusterais néanmoins volontiers le vin de ses lèvres.

— Cesse de les murmurer à mon âme, cousine.

J'ouvre la bouche pour rétorquer à sa suffisance quand le domestique nous annonce enfin. Soutenue par le bras ferme de Tobias, je

descends avec lui l'escalier de bois sombre ; notre progression accompagnée d'un lugubre essor symphonique.

La dernière marche atteinte, je tourne la tête afin de m'enquérir de l'origine de cette funeste mélopée. Un orgue, remarqué-je au bord d'une hilarité malvenue. Décidément, l'art décoratif de l'époux de Katherine supplante à tous les égards le style baroque de Dorian.

— C'est parce qu'il n'a point encore fait la rencontre de mon *bansuri* [18], cousine.

— Cessez de…

Ma contrariété se noie rapidement dans l'océan agité de son regard. Je plisse les paupières, étonnée par le trouble décelé dans sa composition impavide aux yeux des profanes. Seulement, notre religion commune nous a depuis longtemps ordonnés croyants de l'autre.

— Que se passe-t-il, milord ? Vous n'avez guère l'air dans votre élément. Quelque chose ne va pas ?

Son masque reptilien se lézarde, prêt à murmurer à mon âme lorsque la mariée vient à notre rencontre. Engoncée dans une robe à plusieurs hauteurs de volants, la meringue immaculée me couve d'un regard éploré, son visage blême appelant aux confidences.

Sans me laisser le temps de la saluer convenablement, sa main frêle tire sans ménagement la mienne, nous plaçant ainsi à l'écart de toute indiscrétion.

— Katherine ? Qu'est-ce que…

— Crois-tu au Diable, Emilia ? me coupe-t-elle d'une voix effrayée.

Ses yeux papillonnent nerveusement entre les invités et moi.

— Quelle drôle de question à poser le jour de ses noces, gloussé-je.

Son teint spectral et son sérieux déroutant font mourir à grand feu mon rire.

— Eh bien, oui, d'une certaine façon.

Mon attention glisse sur le démon en redingote pour appuyer mes dires.

— Non, gémit-elle. Pas ce genre de Diable, je te parle du vrai. De celui qui fait pleurer les anges et brûler les fidèles. De cette maudite créature que j'ai épousée.

Inquiète, je pose une main bienveillante sur son front trempé de sueur.

— Te sens-tu bien, Katherine ? Il est vrai que la chaleur a été plutôt…
— Non ! s’écrie-t-elle.

La panique lui somme de baisser son intonation.

— Je crois… je crois que mon père a…
— Vous sentez-vous bien, mon ange ? Votre visage est aussi pâle que votre robe. Reprenez-vous, mon aimée, il serait fort dommage que votre beauté diaphane soit éclipsée par votre gracieuse toilette.

Je m’incline respectueusement devant le duc de Lambai.

— Votre Grâce.

Mon hommage achevé, je me redresse pour m’immerger dans les eaux sombres de son regard pénétrant.

Des iris noirs, des cheveux corbeaux plaqués en arrière, un menton noble et un nez aquilin, cet homme dans la quarantaine possède tous les attributs d’un être glacial à la prestance étouffante.

La hiérarchie des enfers pourrait aisément les prendre pour frères diaboliques si le charisme de Dorian était pourvu de ce nimbe malfaisant. L’élégance de mon tuteur est surnaturelle, mais la sienne appartient à un autre des cercles dantesques.

Il est dangereux, Emilia. Va-t’en ! VA-T'EN !

Comme pour argumenter ma conscience, ses lèvres fines et rieuses s’étirent sur une rangée de crocs menaçants, contrastant avec l’onctuosité de sa voix.

Avaler un poison me ferait sûrement le même effet que le sucre acide de ses mots.

— Mademoiselle Emilia, il me tardait de faire votre connaissance. Mon ange m’a beaucoup parlé de vous. Toutefois, elle a oublié de me vanter votre incroyable beauté.

Il se penche et m’octroie un baisemain. Je souris par politesse alors que mes doigts s’agitent de pouvoir frotter sa brûlure sur ma robe.

— Mes félicitations pour votre mariage, Votre Grâce, bredouillé-je.

Ma main toujours captive de la sienne, sa noirceur plonge dans les tréfonds de mon être pour envahir mes poumons d’une visqueuse désespérance. Je suffoque, ma poitrine tiraillée de secousses erratiques tandis que son sourire s’élargit de plus en plus.

— Je vous remercie, Emilia. Bien que vos pensées soient aussi délicieusement menteuses que votre bouche.

Tout à coup, ses pupilles changent de couleur pour devenir aussi rouges que ce sang glacé dans mes veines. Terrifiée par cette vision, je trébuche en arrière d'un pas maladroit, heurtant le torse protecteur de Dorian.

— Votre Grâce, le salue-t-il sèchement. Pourriez-vous m'accorder la main de ma cousine, je vous prie ?

Le duc de Lambai éclate d'un rire infernal.

— Avec grand plaisir, milord. Bien que celle de la femme soit plus appropriée à vos désirs pervers. N'êtes-vous point d'accord ?

Il me relâche alors sans douceur. Aussitôt, les doigts de mon tuteur se faufilent sur mon ventre et m'écartent de lui. Réfugiée désormais à ses côtés, je retrouve mon souffle pour analyser ses yeux redevenus aussi ordinaires que sa conversation.

Une hallucination, je n'ai pourtant guère bu d'alcool ce soir…

— Quel plaisir de vous revoir, lord Jacobson. Cela faisait fort longtemps, n'est-ce pas ?

— Vous devez me confondre avec mon oncle, répond froidement Dorian. Je n'ai jamais eu le déplaisir de vous rencontrer.

Nullement touché par cet affront, le duc hausse un sourcil manipulateur.

— Vraiment ? En effet, cela est fort probable. Après tout, un Jacobson en vaut un autre sur l'échelle de la damnation.

Le comte pince ses lèvres vermeilles.

— Tout dépend de la hauteur à laquelle est sa chute, Votre Grâce.

— Dans ce cas, milord, se réjouit-il, il me tarde d'assister à la vôtre.

Ses iris fallacieux se posent brièvement sur moi avant de revenir sur Dorian.

— Je compte les jours avec une précision digne des enfers, milord.

— Et moi, je les déduis avec ma divine justesse.

Le marié renverse la tête en arrière et s'étrangle d'un rire mauvais.

— La vanité, clame-t-il. Mon vice préféré.

Alors que sa véritable nature se révèle peu à peu à moi, je commence à mesurer le discours sibyllin de Katherine. Sa domination est aussi redoutable que pétrifiante. Je ressens même son vice tenter de ronger le lien qui nous unit Dorian et moi. Cependant, il peut toujours essayer, rien en ce monde ne saurait corrompre la destinée.

Préoccupée tout à coup par l'absence de mon amie, je la cherche des yeux et la retrouve affairée à entretenir la conversation auprès de Lucretia et de Lénore. Rassurée, je reporte alors mon attention sur les deux hommes dont les visages austères semblent en proie à une conversation silencieuse.

D'une vitesse inhumaine, la malice du duc capture subitement ma taille d'une poigne n'acceptant aucun refus. Je gesticule afin de me détacher de sa goujaterie lorsque le rugissement de la bête tente de dissuader le malotru.

— Lâchez-la, Votre Grâce. Ou mes jours pourraient bien devenir secondes.

La jubilation de notre hôte assaillit mes entrailles.

— Ah, le suicide, mon autre péché favori. Mais vous et moi savons que votre promesse auprès de cette femme vous en gardera à l'abri.

Je plante sur-le-champ mon regard indiscret dans celui de Dorian, assoiffée d'explications. Mais un imperceptible hochement de tête me fait comprendre qu'il ne compte point me les fournir.

Frustrée, je serre les dents au moment où les ongles du duc remontent sur mon épaule pour se planter dans ma chair.

Ma grimace fait immédiatement ressurgir la créature possessive qui bondit vers moi d'un pas leste.

— Tss, tss, milord, raille le duc en m'éloignant de lui. Accordez-moi cette danse avec votre précieux papillon ou ses années pourraient bien se transformer en secondes.

Soudain, pour la toute première fois, la terreur change de camp afin de venir s'infiltrer sous l'armure d'acier de mon tuteur. Une crainte maladive cadavérise un instant son beau visage avant de le faire ressusciter derrière une indifférence affectée.

Ébranlée, je l'interroge en silence, mon regard outré exigeant le motif de son inaction.

— Je ne comprends pas, milord, vient-il juste de me menacer ? Pourquoi ne me défendez-vous donc point ? Mon aurore ne vaut-elle pas d'érafler votre bistouri ?

Ses prunelles enragées se plissent d'un sombre avertissement.

— Assez, Emilia ! Fais ce qu'il te dit et pour une fois, tâche de tenir ta langue curieuse ou je la trancherai moi-même ! Est-ce clair ?

Je sursaute à la violence incongrue de son intimidation. Désemparée par son aliénation dirigée à mon encontre, je cille pour lui faire entendre

mon assentiment. Scrutant mon visage ravagé par la déception, ses traits s'adoucissent pour caresser mon esprit.

— *Fais-moi confiance, Emilia, je ne le laisserai pas te faire du mal. Tu m'appartiens, ne l'oublies pas.*

— *Comment le pourrais-je, milord ?*

Apaisé par mon sourire complice, il dévie alors son attention vers le duc et s'incline à nouveau.

— Je vous en prie, Votre Grâce, ma cousine en serait plus que ravi.

Mon cavalier laisse éclater un rictus triomphal et nous dirige avec diligence vers la piste, notre marche funèbre désormais épiée par le regard insensé de Dorian effleurant mon dos.

Mais avant de nous faire disparaître dans la foule des danseurs, la voix du duc, modulée par une atroce inflexion, s'adresse une dernière fois à mon âme sœur délaissée.

— *Sunimod et tatcepsxe, imilif.*

Bien que je ne comprenne point cette langue ignoble, des frissons répugnants se mettent à grignoter ma chair. Mon ventre se tord de douleur, comme si chaque mot prononcé était autant de vers venus putréfier mes viscères.

Contrainte par son infâme ascendant sur mon tuteur, je me laisse guider au milieu des candélabres, ma foi en Dorian prête à
valser avec le Diable.

OceanofPDF.com

Chapitre 7
Zig et zig et zag.
Emilia

Sa main dévorante prenant à peine possession de mon corps, les premières notes de la danse macabre de Camille Saint-Saëns résonnent à travers la mélodie sépulcrale de l'orgue. Doté d'un prodigieux talent de danseur, mon cavalier s'allie à la mort pour me faire tourbillonner sur un nuage mélancolique, déchaînant par instant la rage de ce sabbat envoûtant.

À mesure que nous enchaînons les pas de danse, le monde autour de moi devient brume, les invités cendres. Je flotte, perdue dans ses abysses cotonneux où tout me semble frivole si ce n'est cet homme qui ne cesse de me sourire d'un air méphistophélique.

Ma transe subitement déchue de mon paradis musical, je recherche avec affolement la présence rassurante de Dorian, mais notre lien semble être pris dans ce brouillard fantasmagorique. Je lève alors les yeux vers mon partenaire aux traits distincts, dont le regard sanglant fascine mes pensées impures.

— Le rouge, la plus séraphique des couleurs. Ton tantō n'est-il point d'accord, Emilia ? Oh, c'est vrai, tu le lui as laissé après avoir été rejeté.

— Comment… comment savez-vous cela ?

Son rire s'éteint pour déformer le premier couplet du poème symphonique :

Zig et zig et zig, le papillon se noie,
Baignant dans le sang de son amour
Que le poison autour du serpent déploie.
Zig et zig et zag, ainsi meurt ton toujours.

Une inquiétude sournoise déferle dans mes veines. Je tente de le repousser d'une main ferme lorsque ses doigts sur mon dos s'enfoncent sans délicatesse dans les plis de mon corsage.

— Zig et zig et zag, Emilia. Que comptes-tu faire à cela ?
— Laissez-moi partir, gémis-je, la panique piquant mon crâne de ses aiguilles assassines.

Ses lèvres esquissent un sourire féroce.
— « La peur mène à la tombe », l'aurais-tu déjà oublié ? Prend garde, mauvaise fille, cela te vaudra un mauvais point pour ta dernière leçon.
— Comment savez-vous tout cela ? Répondez-moi ! le sommé-je.
— Non, non, se moque le duc. Rien ne sert de hurler ainsi, voyons. Ils ne t'entendront point, pas plus qu'ils ne te verront t'agiter dans mes bras. Ferme les yeux, Emilia, et profite de cette valse.

L'expression meurtrière de mon visage provoque son hilarité démente. Malgré ma traîne, je recule d'un pas et parviens avec peine à relever mon genou pour le propulser dans son ventre. Mais au moment où mon coup atteint sa cible, ma jambe se retrouve soudain ancrée dans le sol comme si elle ne l'avait jamais quitté.
— Un deuxième mauvais point pour toi, boude le duc. Au troisième, je me verrai contraint de te l'amputer, fillette. Peut-être en ferais-je un instrument moi aussi, qu'en penses-tu ? Ton jeune fémur sera-t-il aussi mélodieux que mon orgue ?
— Vos vieux hurlements seraient bien plus accordés à sa macabre sonorité, craché-je.

Il éclate d'un rire cauchemardesque.
— Le papillon mord, le serpent aboie et les anges pleurent des larmes de sang. Quel monde fascinant que celui de la Terre ! En parlant de frère énucléé, comment se portent tes songes ces derniers temps ?
— Allez-vous enfin me dire…
— Empruntes-tu encore ce magnifique chemin de sang ?
— Dites-le-moi !
— Tu le retrouveras bien assez tôt.
— DITES-LE-MOI !

Il grimace, songeur.
— Hum, puisque tu me l'as si gentiment demandé, je vais t'accorder une seule réponse.

Je le toise, bien décidée à l'extirper de sa bouche inhumaine.
— Qu'êtes-vous ?

Il penche la tête et me contemple pensivement.

— Je suis ce que je suis, et tu es ce que tu dois être. Ou peut-être ne l'es-tu pas encore. Mais n'aie crainte, tu le sauras et le seras bientôt.
— Vous n'avez guère répondu à ma question, sifflé-je.
— Je t'avais précisé « une seule réponse », je n'ai jamais dit laquelle. Zig et zig et zag ainsi je te le rappelle.
— Vous êtes complètement fou !

Ses iris redeviennent deux gouffres résonnants de cris d'agonie.

— En effet, c'est là mon talent le plus éloquent.

Il se penche et me chuchote sur un ton complice.

— Toute danse mise à part, bien sûr.
— Un talent est fait pour être partagé, le provoqué-je. Or, je ne vois qu'un seul fou parmi nous.

Des flammes bleutées embrasent son maelström.

— Oh, mais je peux nous faire deux si tu le souhaites, susurre-t-il. Oui, je peux faire cela, Emilia. Je peux te rendre esclave de tes rêves…

La voix de Dorian me déclarant son amour retentit dans ma tête. Ces mots fantasmés depuis si longtemps dans mes songes bercent mon esprit d'une douce romance. Aussi réels que cette pression sur mes lèvres. Aussi paradisiaques que la saveur sucrée de son baiser. Je ferme les yeux et gémis mon plaisir au moment où son corps s'empare du mien dans un abandon absolu. Dans une confiance infinie.

— Ou prisonnière de tes cauchemars.

Brusquement, la tonalité sensuelle de mon aimée se transforme pour devenir celle de Develton. Je frémis de dégoût quand ses mains se posent sur mon corps d'enfant, me traînant par les cheveux dans cette cage où le baiser de Dorian se fait rouille. Je hurle, sanglote tandis qu'un sang épais ronge ma gorge. Je suffoque, m'étouffe dans mes propres poumons devenus écume écarlate alors que nous continuons à valser sans fin sur un rythme effréné.

— Que souhaites-tu, Emilia ?
— Je… je veux la réalité, supplié-je en pleurs. Je vous en prie.
— Même si elle n'est que souffrance ?
— Oui !
— En es-tu sûre ?
— OUI !

Son sourire écorche son visage déformé par la démence.

— Zig et zig et zag. Ainsi est mon indulgence.

Un silence salvateur me ramène à la raison. Je cligne des yeux, observant cette brume toujours aussi dense autour de nous.

— Je voulais juste me présenter, se justifie le duc d'une moue enfantine. Après tout, nous avons un ange en commun désormais.

— Ne faites pas de mal à Katherine, l'imploré-je.

Il fronce les sourcils et s'esclaffe comme si je venais de lui conter une plaisanterie.

— Comment le pourrais-je alors qu'elle m'appartient corps et âme. Du moins, cela sera le cas après notre nuit de noces, clame-t-il d'une tonalité lascive. Mais revenons à toi, veux-tu, mon agneau ? Ou dois-je t'appeler mon papillon ? Votre bestiaire insensé me donne des migraines aussi carabinées que celles de ta tartelette.

— Vous ne méritez guère de m'appeler par l'un ou l'autre, m'offusqué-je.

Il plisse ses paupières calculatrices.

— Ah, la vanité, mon péché préféré. Tout comme celui de ton amour.

Ses yeux roulent de manière abominable dans leurs orbites avant de glisser sur sa gauche. Les silhouettes de Dorian, de Tobias et du fiancé de Lénore se détachent alors du nuage pour se faire de plus en plus précises. Le duc m'afflige un abject clin d'œil.

— Comme tu t'apprêtes à le découvrir. Mais chuuut, écoute ! Le spectacle va commencer.

Malgré la danse qui continue de me faire tournoyer, leur image suit mon regard comme si nous restions figés dans une pose éternelle. Le dos de Dorian demeure désespérément tourné, m'empêchant de capturer ses expressions. Leur conversation me parvient à l'oreille, aussi nettement que si je me trouvais à leurs côtés.

— Beau mariage, n'est-ce pas ? demande Thomas Neill Cream.

— En effet, approuve Tobias. Quoiqu'un peu trop pompeux pour moi.

— « Raffiné » serait un terme plus exact, Myers, raille Dorian.

— Le mien sera à mon image, milord. Simple et convivial.

Son regard séducteur dérive un instant sur moi.

— Mais peut-être devrais-je ajouter charmant. Ces trois termes nous conviendraient à tous deux, ne trouvez-vous donc pas ?

— Oh ! Comptez-vous donc demander sa cousine en mariage ? exulte le futur mari de Lénore. Enfin, cela ne sera pas trop tôt ! Ma fiancée ne cesse

de déplorer l’absence de bague au doigt de son amie.

L’américain bombe le torse.

— Eh bien, vous pouvez la rassurer, monsieur.

— Ou l’inquiéter, siffle le serpent.

Tobias pouffe de rire.

— Non, milord. Là, vous vous confondez en fiancé potentiel. Ce qui est impossible, comme nous le savons tous trois.

Les deux hommes se jaugent en silence. Thomas se racle la gorge, visiblement désireux de mettre un terme à leur duel ridicule.

— Et vous, vous vous trompez de gentleman, Tobias. Lord Jacobson n’est guère homme à épouser une femme.

— Vraiment ? s’étonne le jeune homme. J’aurais pourtant pensé le contraire.

— Laissez donc cette compétence aux Anglais, mon cher, ricane Dorian. Et gardez votre ignorance.

— Vous devriez faire un tour au bordel, Myers. Il n’y a pas une seule catin qui ne vante pas les mérites de notre ami ici présent, déplore Thomas. Cela en devient parfois terriblement agaçant.

— Je ne suis guère persuadé que Myers soit homme à aller au bordel. Trop « pompeux » pour un ancien troufion habitué à la poussière des saloons, persifle mon tuteur.

— Non, en effet, concède l’Américain avec calme. Je suis homme à n’appartenir qu’à une seule femme. En revanche, j’admire votre libertinage. Se sentir libre d’aimer à plusieurs doit apporter une certaine satisfaction pour son égo démesuré. Oseriez-vous me contredire, milord ?

Dorian boit une gorgée de son champagne avant de déclarer d’une voix rauque.

— La jouissance demeure la même, Myers, qu’elle soit une ou plusieurs. Seule l’identité de la partenaire peut apporter satisfaction. Et la mienne n’est désormais qu’une.

— Ne me dites pas que vous vous laisseriez tenter par la monogamie ? s’insurge Thomas. Vous ? Le célèbre Lord Dorian Jacobson, amant aux prouesses qui font rêver les misérables futurs hommes mariés que nous sommes ? Non, je ne puis accepter cela !

— Cela ne m’étonne pas, au contraire, monsieur, sourit Tobias. Combien d’amis n’ai-je vus ainsi préférer les chaînes matrimoniales à la liberté.

— Vous nous auriez donc menti, milord ? Moi qui vous tenais pourtant en très haute estime ! Dans ce cas, je suis navré de vous annoncer que votre réputation de séducteur risque de s’entacher autour d’un brandy demain soir.

Mon cavalier esquisse un sourire complaisant.

— Allons, monsieur, voyez cela comme un moyen de surpasser ses prouesses. S’il n’est plus dans la course au bordel, rien ne vous retient alors de le supplanter. Après tout, le loup qui hurle à la lune n’est pas forcément le plus doué de la meute.

Le visage du fiancé de Lénore s’éclaire d’une vive satisfaction.

— Mais oui, en effet, mon cher. Milord, préparez-vous à voir votre réputation se faire détruire à coup de reins ! Bientôt, je remplacerai votre souvenir dans la bouche de ces dames.

— Je crains que votre virilité ne soit point assez imposante pour cela, Thomas, feule Dorian. Figurez-vous que vos prouesses aussi ont leur réputation.

Nullement décontenancés par son insulte, les deux hommes en face de lui éclatent d’un rire complice. Bien que je ne puisse discerner son visage, j’aperçois les épaules de Dorian se raidir d’une rage dévastatrice. Ses doigts nerveux frôlent les formes de son bistouri dans sa poche, prêts à enfoncer ce blasphème dans leurs gorges païennes.

— Alors, mon cher, quel est donc le nom de votre geôlière ? s’égosille Thomas. Que je puisse la remercier de m’offrir le trône.

À ma grande frustration, la réponse de Dorian se perd dans le nimbus porteur d’un futur torrent de larmes amères. Peu à peu, le flou grisé autour de nous s’estompe pour reprendre formes humaines. Le bruit assourdissant des conversations assaille mes oreilles, les bougies du lustre brûlent mes yeux sensibles. Au loin, la voix du duc me fait l’effet d’une griffe sur un tableau d’écolier. La musique enfin terminée, le majordome invite sur la piste de bal les nouveaux couples de danseurs.

La créature s’incline alors respectueusement, me faisant mauvaise grâce d’un baisemain corrosif.

— Je vous remercie pour cette danse, mademoiselle Emilia.

Il se redresse, un sourire machiavélique sur ses lèvres fines et me désigne d’une main gracieuse le trio d’hommes.

— Vole jusqu'à lui, mon papillon, déchire tes ailes, mais ne t'inquiète surtout pas. Nous nous reverrons bien plus vite que tu ne le penses. Sache que je protège toujours mes investissements, aussi charmants soient-ils. *Godt* , il est temps que je m'adonne à mon autre délicieuse tâche de la soirée.

Son regard serpente jusqu'à Katherine.

— Tu as ton démon à torturer, et moi j'ai un ange à satisfaire.

Ses iris noirs se plissent d'un désir obscène avant de revenir vers moi.

— Bonne soirée, mademoiselle.

Une dernière salutation, puis il s'éloigne dans la foule, me laissant ainsi seule en proie aux affres d'une sourde terreur. Ma poitrine au supplice s'embrase en enfer, mon esprit s'effondre du Paradis, mais mon corps lui, trouve le chemin de son Purgatoire.

Sur des jambes tremblantes prêtes à s'écrouler, je vacille jusqu'à la silhouette de Dorian, pressée de pouvoir enfin respirer à ses côtés. Mais à quelques pas de ma future délivrance, la voix du fiancé de Lénore me propulse à nouveau dans les serres du duc.

— Alors, mon cher, quel est donc le nom de votre geôlière ? Que je puisse la remercier de m'offrir le trône.

— Navré de vous décevoir, messieurs, rétorque sèchement Dorian. Mais ma réputation ne souffrira d'aucune chaîne, pas plus qu'elle ne se noiera dans un infect brandy.

Il lève sa coupe en direction de Tobias.

— Le loup continuera de hurler à la lune et de diriger avec talent sa meute.

— Précisez vos sombres pensées, milord, l'encourage Tobias. Vos métaphores sont aussi vantardes que vos prouesses au lit.

— Comptez-vous vous marier et me céder votre réputation, milord ? renchérit avec espoir Thomas.

Les yeux rieurs de Tobias contemplent d'un air amusé mon tuteur.

— Il le fera, monsieur. Et elle sera bientôt vôtre. N'est-ce pas, milord ?

Dorian soupire d'un air exaspéré, la bête rugit sa réponse mordante.

— Non, messieurs, je ne cèderais rien du tout. Pas plus que je ne m'enchaînerai à une femme. Je peux peut-être m'amuser, coucher avec elle, en faire mon amante si son talent satisfait ma prodigieuse expérience, mais

je ne l’épouse pas. Jamais. Je vous laisse la primeur de cette servitude, mes chers misérables prisonniers.

— Je croyais que votre partenaire n’était désormais qu’une à vous satisfaire, s’interloque Tobias.

— En effet, opine Dorian. Je parlais ainsi de ma maîtresse.

Tandis qu’ils éclatent tous de rire, je sombre dans l’asphyxie, ma bouche tétanisée sur un cri impossible à émettre. Je m’étrangle, comme si les mots de Dorian venaient comprimer ma trachée, paralyser mes poumons, immobiliser mon cœur, geler mon sang. Je tente de reprendre haleine, toutefois, chaque bouffée d’air est aussi acérée que cette haine au vœu renouvelé.

Sa maîtresse. Voilà ce qu’il comptait faire de moi. Il n’a jamais eu l’intention de m’épouser, pas plus que de m’aimer ! Sa réputation et son orgueil, voilà donc les amants que je ne parviendrai jamais à remplacer dans cet organe vide, battant inutilement dans sa poitrine. Ô combien j’aimerais le lui arracher de son cadavre ! Combien j’aimerais pouvoir écorcher le mien, le noyer dans l’alcool pour oublier mon addiction à cet homme !

Nevermore, Emilia .

Oui, plus jamais cela ! Plus de redingotes et de fée vertes ! Plus de mie et de tartelette ! Sa vanité vient peut-être de nous enterrer, je ne partagerai pourtant jamais sa tombe. Je mérite de ressusciter. Je mérite de me relever d’entre notre amour mort. Quant à lui, il peut bien pourrir six pieds sous terre ou se décomposer dans la vermine de *Whitechapel* , je n’en ai cure !

J’ai cru à notre deuxième chance. Que le diable m’emporte, j’y ai cru !

« *Penser ses erreurs, croire ses vérités. »* J’aurais dû la penser, puisque Dorian est ma plus belle erreur.

Un gémissement s’échappe de ma gorge serrée d’amertume, attirant tout de suite l’attention bienveillante de Tobias.

Il faut que je lui réponde. Il faut que je parle ce soir à Lucretia. Il faut que tout cela cesse avant que je me tue à l’aimer.

— Oh, Emilia, vous tombez bien ! Nous avions justement terminé notre conversation entre loups.

La haute stature du comte se tourne alors vers moi. Son regard aliéné recouvre subitement ses esprits à la vue de mon visage ravagé d’une

douleur haineuse. Ses yeux s'écarquillent de stupeur lorsqu'il comprend avec horreur que ses insultes ont été entendues par sa triste moitié. Peu à peu, un singulier affolement se terre dans ses prunelles reptiliennes alors qu'il contemple avec impuissance mes traits défigurés par la morsure de la bête. Ses lèvres menteuses se pincent, avides de verser à nouveau son baume hypocrite sur mes plaies à vif.

— Emilia…

— Je vous remercie, Toby, l'interrompe-je en me plaçant sur son flanc gauche. Et quel est donc le chef de cette meute ? Oh, non, laissez-moi donc deviner cela.

Je me tourne et couve le mâle alpha d'un regard fielleux.

— Mon cher cousin, je présume ?

Tobias, à mes côtés, éclate d'un rire franc.

— En effet, comment l'avez-vous deviné ?

Dorian m'examine avec intensité, amorçant son plaidoyer mutique que je révoque sans délai d'un cynisme blessant :

— Celui qui hurle le plus à la lune est toujours le plus imposteur de tous. N'est-ce pas, milord ?

Mon âme ennemie hausse un sourcil confus, son râle animal succombe à mon attaque.

— Emilia, danse avec moi.

— Non merci, milord, fulminé-je. Je n'ai aucune envie de m'amuser avec vous. D'ailleurs, la prochaine danse sera pour mon futur époux.

La folie reprend possession de son pantin de chair.

— *Laisse-moi t'expliquer, min sommerfugl. Danse avec moi.*

Je pousse un rictus mauvais.

— *Allez au diable, maudit serpent ! Je ne vous appartiens pas !*

Ses traits d'éphèbes se corrompent afin de faire renaître le Dorian de ma nuit de débauche. Sa foudre s'abat silencieusement sur moi. Trop loin pour vraiment me faire mal, trop près pour me laisser indemne.

— *Dans ce monde ou dans l'autre Emilia, tu es à moi. À MOI ! Danse avec moi ou c'est avec son cadavre que tu valseras ! Danse avec moi ! MAINTENANT !*

Comme pour prouver sa possession démoniaque, ses doigts cherchent avec avidité les miens, parvenant un instant à capturer mon index lorsque je me dégage abruptement pour rejoindre Tobias.

— Toby, me feriez-vous le plaisir de vous joindre à moi pour cette valse ? batifolé-je.

L’Américain me gratifie d’un sourire comblé et s’empare avec délicatesse de ma main pour la baiser chastement.

— Une telle proposition ne se refuse pas, Emilia.

Je réponds à son charme d’un gloussement forcé et le laisse me conduire jusqu’à la piste de bal, mutilée par le regard destructeur de Dorian.

Alors que la musique emporte peu à peu les fausses notes de mon amour anéanti dans les bras de Tobias, mes yeux dérivent près du buffet où le duc murmure des mots sataniques à l’oreille apeurée de son épouse. Croisant mon regard meurtri, il penche la tête de côté et me porte au loin un toast, ses pupilles redevenues aussi rouges que mon sang luisant sur les crocs de la bête.

Soudain, sa voix sournoise me parvient, sa bouche acérée couvre la marche funèbre de l’orgue d’un sourire démoniaque.

— La vanité, Emilia. Mon péché préféré.

OceanofPDF.com

Chapitre 8
Guerre et paix.
Dorian

Fiacre de Tobias Myers

Quelque part dans Londres

26 septembre 1888

Dans ce silence religieux, la sève rouge éjectée de son artère résonne à la manière d'une douce rivière où ma lame satanique aspire à s'y bénir. Émancipée de leur morbide propriétaire, ma main pécheresse effleure avec avidité le renflement tranchant de ma poche. Mes yeux, appâtés par le flegme de sa carotide, fantasment sur son flux tumultueux ; prophétisant la quantité d'hémoglobine nécessaire à mon bain nocturne.

Un baptême dans les entrailles de cette charogne me permettrait sûrement de recouvrer mon sang-froid reptilien. Cet éther vaniteux que ce maudit Américain s'est permis d'échauder ce soir.

Pour la mortelle dernière fois.

Affamée, la bête le dévore du regard, goûte sur ses lèvres voraces cette chaire de bison appelant à la boucherie. Mes doigts

agrippent mon bistouri, prêt à fondre sur cette viande juteuse d'outre-Atlantique. Guettant le sursaut des roues, éclipse boisée de sa future agonie, ma respiration de prédateur s'ajuste sur les cahots du fiacre lorsqu'une céphalée infernale me fait dégringoler de la chaîne alimentaire pour me faire à nouveau homme.

— Non, min dreng, tu ne peux faire cela. Ta clairvoyance se serait-elle perdue à l'intérieur de cette catin ? Si tu le tues maintenant, comment l'expliqueras-tu au cocher ?

D’un hurlement silencieux, je lui fais ravaler cette insulte envers Emilia puis lui réplique d’un sourire féroce.

— Quelle question offensante à mon génie meurtrier, min farbror ! Par un deuxième coup de lame, bien sûr.

La migraine s’intensifie, preuve éloquente de notre désaccord.

— Dum [19] ! Vous êtes censé raccompagner cette niaise aubergine. Que crois-tu que cette vierge dira si celui qu’elle convoite depuis tant d’années verse le sang d’un homme plutôt que le sien ?

Désappointé, j’observe ma proie soulever le rideau noir pour s’enquérir de notre direction, me rappelant ainsi l’origine de cette cohabitation exécrable.

Peu encline à se trouver seule en ma présence, Emilia a décrété que nous ramènerions Lucretia chez elle, non sans réclamer à Myers de m’accueillir dans son fiacre afin de les laisser converser entre dames. Étrangement, ma faute envers elle s’est pliée à ce petit jeu de destruction, impatiente de pouvoir s’amender d’une caresse une fois son amie abandonnée sur le seuil de son domaine. Mais si ma folie sait parfois se faire lucide dans l’erreur, il n’est pourtant point question de courber l’échine devant celui ayant arraché ce corps divin de mes griffes.

Mes prunelles assassines pourchassent ces lèvres qui ont osé souiller ma possession. Le rouge barbouillé d’Emilia se superpose odieusement à la sienne, ravivant en moi des pulsions insatiables.

— Si vous affectionnez tant cette couleur, Myers, laissez-moi donc la répandre sur votre cadavre.

— Min dreng, non !

Je grimace de son coup porté dans ma boîte crânienne. Ma mâchoire se contracte, torturée par ce calvaire atroce.

— Il l’a touchée, min farbror ! Il a infecté sa peau de la sienne ! Ne m’aviez-vous point toujours dit de défendre ce qui m’appartient ?

— Elle n’est pas à toi. Elle…

— J’amputerai ses doigts pour l’avoir touchée !

— Cela suffit, min dreng !

— Ses yeux pour l’avoir regardée ! Sa langue pour l’avoir goûtée à ma place !

— MIN DRENG !

Les dents de mon oncle s’enfoncent violemment dans mon crâne pour venir trépaner mon cerveau. Persécuté par ce spectre infâme, je pousse un gémissement de martyre. Ma main fébrile cherche alors à tâtons la poignée de la voiture, désespérée de faire ramper ma carcasse jusqu’au seul être capable de soulager mon supplice.

— Elle ne veut plus de toi, Dorian.

— Peu importe, moi je la veux ! Que cela soit son sourire, ses larmes ou ses bras, je la veux !

— MAINTENANT !

— Vous allez bien, milord ? Vous ne semblez pas au mieux de votre forme.

D’un geste éprouvant, je tourne la tête vers cet imbécile. Mon prestige m’oblige à reprendre contenance, bien décidé à ne point lui montrer ma faiblesse. Qu’elle soit enveloppée d’un linceul ou drapée de soie verte.

Mes doigts glissent dans mes cheveux trempés. Mon dos se redresse d’une allure impériale et ma grimace se fait souveraine.

— Navré de décevoir votre affligeante compassion, Myers, mais il ne s’agit que d’une simple migraine.

Il scrute mon visage, peu convaincu par mon subterfuge.

— Ma mère en souffrait, elle aussi, confesse-t-il d’une voix affectée. Mes frères et moi avions l’habitude de nous cacher dans la maison lorsqu’elle en avait, tellement la douleur lui faisait dire et faire des choses horribles. Il n’y a qu’un seul évènement qui est parvenu à l’en guérir.

Je ricane devant la futilité de son discours pitoyable. Comment Diable Emilia peut-elle apprécier le néant de sa conversation quand la mienne abonde de savoir ?

— Laissez-moi deviner, Myers, votre départ pour l’infanterie ?

Ses lèvres s’étirent d’un faible sourire.

— Non, sa mort.

Je lève les yeux au ciel, affligé par cette réponse larmoyante.

— Vous avez toute mon indifférence, Myers. Et, au contraire de feu votre génitrice, il ne s’agit que d’une migraine sans intérêt. Tout comme votre personne.

Il s’étouffe d’un rire enjoué.

— Dieu soit loué, votre cousine n’est pas de cet avis. Comme toutes les valses de ce soir me l’ont ainsi prouvé.

Une affection dégoûtante se dessine sur ses traits énamourés.

— Emilia est une très bonne danseuse, mais je ne vous apprends rien.

— En effet, grincé-je entre mes crocs serrés. Puisque c'est moi qui lui ai enseigné la valse.

— Oh, c'est vrai, j'avais oublié que vous l'aviez élevée. Je devrais d'ailleurs vous remercier d'avoir éduqué une aussi ravissante et talentueuse jeune femme. Son mari sera, à n'en point douter, un homme comblé.

Mes doigts retrouvent sitôt les courbes salvatrices de ma lame, à défaut d'étreindre celles d'Emilia.

— Elle n'est pas pour toi ! Un macchabée ne se marie guère, Myers !

— Reprend tes esprits, min dreng. Ne le laisse pas l'emporter cette fois. Ne vois-tu pas qu'il joue avec toi ? Depuis le début, il parvient à cerner toutes tes faiblesses. Ton égoïsme, ta suffisance, ta possessivité…

— Emilia.

— Oui. La plus précieuse et dangereuse de toutes. Il sait que s'il te l'enlève, tu ne seras plus rien. Comme ce que tu es redevenu pour elle ce soir.

— PAR SA FAUTE !

Le souvenir de toutes ces fois où son corps s'est interposé entre nos âmes vient hanter mon esprit enragé. Ce misérable insecte m'a arraché mon papillon sous la pluie, avant de provoquer sciemment mon orgueil pour me la reprendre. J'étais sur le point de regagner ma moitié, de me faire à nouveau entier en elle lorsque sa tromperie a tout dévasté.

— Ton arrogance ne l'a même pas entendue arriver dans ton dos.

En effet, je n'ai même pas senti sa présence de prédatrice. Ma prétention d'enseignant se fourvoierait dans la fierté si je n'étais point aussi anéanti par ma propre stupidité. Jamais encore ma *maestria* n'avait commis de faute ou d'imprudence. Cette malédiction sublimée par les leçons de mon oncle qui n'auront fait que renforcer mon ascendant naturel sur autrui. Dès ma maudite naissance, mon charisme m'a couronné empereur de la perversité. Mon art, peintre d'une toile faite d'esprits manipulables. Je suis celui qui dirige. Je suis celui qui ordonne la volonté de sa cour. Pourtant, me voilà roi évincé par son fou.

— Un adversaire à ta hauteur, Dorian.

— Oui, min farbror.

Je souris vicieusement à mon adversaire.

— Ainsi, sa chute de mon royaume n'en sera que plus délectable.

— Si ma cousine décide de s’en choisir un, riposté-je sèchement. Ce qui n’est guère d’actualité.

Il frotte sa barbe, songeur.

— Il me semblait l’avoir entendue vous déclarer le contraire.

Ses émeraudes luisent de malice.

— Mais peut-être étiez-vous trop occupé à défendre votre réputation pour faire attention à elle. À ce propos, n’ayez crainte, j’ai pris soin de la rassurer sur le fait que je ne la prendrai jamais pour maîtresse. Voyez-vous, son honneur me tient plus à cœur que ma vanité.

Un torrent de fureur s’abat sur mes cordes vocales, voilées d’une froideur haineuse.

— Vous saviez qu’elle était derrière moi, sifflé-je.

Son innocence feinte, il incline sa tête d’archange aux yeux verts. Celui que le Diable en face de lui rêve d’enterrer dans son jardin.

— Servir dans l’infanterie m’a permis de découvrir que le monde est divisé en deux catégories d’hommes, milord : ceux qui attendent leur chance, et ceux qui la provoquent. Les faiseurs de veuves qui se prennent une balle entre les deux yeux, et les faiseurs d’épouses qui rentrent chez eux pour procréer.

La bête salive de se faire faiseuse de cadavres, toutefois, le sermon de mon oncle m’oblige à faire fondre la serrure de sa cage dans l’humiliation que je prodigue à cet idiot. Hélas, je ne peux le tuer. Du moins, pas sans faire naître des soupçons sur ma personne. Qui plus est, son partenariat commercial me sera d’une grande utilité afin d’investir mes projets en Amérique. Non, je ne peux m’autoriser à le tuer. Pas encore. Néanmoins, j’userai de toute ma perfidie reptilienne pour l’empêcher de transformer mon papillon en veuve noire.

Je cale ma superbe au fond du siège de velours usé et le toise avec condescendance :

— Dans quelle détestable catégorie classez-vous donc votre intelligence de soldat raté ? ironisé-je.

Il tourne vers moi ses olives vertes, leurs globes savoureux piqués en songe sur mon bistouri, et me répond d’un ton nébuleux :

— Moi, milord, je fais partie de ceux qui prennent leur destin en main. Surtout en matière de ravissantes et talentueuses épouses.

Le mirage de sa gorge tranchée surgit à la manière d’une oasis dans un désert écarlate. Mes doigts agrippent la toile de mon pardessus pour la tourmenter, tandis que ma voix proclame mon édit sanglant :

— Emilia ne vous donnera jamais la sienne, Myers. Ma cousine n’est pas femme à se laisser corrompre par de belles paroles et de vulgaires promesses. D'autant plus lorsqu’elles sont aussi fallacieuses.

— La tromperie, milord, serait de lui faire miroiter un statut qu’elle n’aura jamais. Mais je ne vous apprends rien, vous qui êtes désormais le reflet de sa déception.

— Au moins, je ne lui concède pas de vils espoirs.

— C’est là où s’égare votre brillant stratège. Voyez-vous, le secret avec les femmes est de leur offrir ce qu’elles souhaitent, sans faire transparaître ce que nous voulons vraiment.

Mon mépris devient rictus cruel.

— Votre prétention de primate sous-estime grandement leur intellect féminin. Et celui de ma cousine est le stade suprême de cette évolution que votre misérable cervelle n’atteindra jamais. Je m’en porte garant, Myers, sous-entends-je d’une intonation hostile.

Nullement effrayé, ses traits demeurent ostensiblement narquois.

— L’intellect décline face au désir, milord. Tout comme votre remarquable esprit s’en est fait ce soir la preuve irréfutable.

Mes crocs s’entrechoquent, condamnés à ne point pouvoir ronger ses os primitifs.

— Est-ce pour cela que vous m’avez piégé ? Afin de dissoudre celui d’Emilia dans sa haine à mon égard ?

Il hausse une épaule frondeuse.

— Dans un mariage comme dans un contrat, les deux parties se doivent d’être au courant des petites lignes.

Ses yeux dédaigneux détaillent ma mise avant de conclure par une répugnance non dissimulée :

— Cela évite ainsi tout désir de mauvais goût.

Ma cravate Ascot et ma lame se disputent en secret le meurtre de sa gorge abjecte.

— Vous ne signerez jamais ce contrat, Myers ! vociféré-je.

— *PARCE QUE JE TE SAIGNERAI AVANT !*

— Laisse-le moisir dans sa fange fanfaronne, min dreng. Tu auras tout le temps d'égorger ce porc avec tout le panache que cet affrontement mérite. Laisse-le.

Myers soulève une nouvelle fois le rideau et se fend d'un large sourire. Dans ma poche, ma lame soupire de le prolonger sur ses joues.

— Au contraire, milord. Je n'ai jamais été aussi proche de la signature.

Faisant fi des avertissements céphaliques de mon oncle, mes doigts insatiables s'emparent alors du bistouri pour le faire glisser près de ma cuisse. Mais au moment où ma frénésie meurtrière s'apprête à lui faire prendre congé, le fiacre s'immobilise dans un abrupt sursaut.

Mon corps fiévreux délaisse d'emblée mon arme pour la poignée de porte, avide de retrouver son âme sœur dont la douce musique résonne à l'extérieur du véhicule. L'air froid de septembre s'engouffre vicieusement dans l'habitacle quand je descends avec empressement les marches de la voiture.

Mes talons enfin sur le plancher du Diable, je lève les yeux et me fige de stupeur en apercevant la lugubre silhouette de mon manoir. Soudain excédé par le jeu de ma moitié, je pousse un grognement bestial au moment où un tourbillon de soie verte s'engouffre avec diligence dans l'entrée.

— EMILIA, *HOLD FAST* [20] !

La mine penaude d'Anthony apparaît alors pour me répondre d'un hochement de tête ennuyé. Derrière moi, le rire de Tobias transforme le gravier sous mes pieds en braises infernales.

— L'espoir, milord. C'est ce qui fait gagner bon nombre de batailles. Même celles qu'on croyait perdues d'avance.

Mes griffes s'enfoncent dans mes paumes, à défaut de pouvoir lui crever les yeux. Je me tourne vers lui, mon arrogance soyeuse à présent perdue dans les sombres corridors du manoir.

— Ce n'est point parce qu'on remporte une bataille qu'on gagne la guerre, Myers.

Je recule et laisse le cocher refermer la portière sur son sourire victorieux.

— Certes, me répond le spectre de sa voix dans l'embrasure. Mais cette bataille fut décisive.

Son carrosse mis en branle, le roi soulève une dernière fois le rideau et salue celui devenu son fou. Furibond, je me retiens de ne pas lui courir

après pour le transformer en torche roulante, persuadé que sa chair serait un combustible des plus appréciables. À la place, je me dirige vers le mien et ouvre la porte sur une Lucretia emprunte de simagrées séductrices.
— Pourquoi ne sommes-nous pas chez vous ? aboyé-je.

Elle sursaute, surprise par cette violence habituellement dissimulée en société et se réfugie contre la fenêtre opposée.
— Je… Elle m'a dit se sentir souffrante et souhaitait rentrer au plus vite. Elle m'a assuré que Winston me raccom…

Mon rugissement la fait à nouveau tressaillir.
— Winston !
— Oui, milord ?
— Raccompagne-la chez elle, tout de suite !
— Bien, milord.

La saluant fugacement, je referme la porte sur son visage effrayé lorsque ses doigts se faufilent sur la poignée pour me retenir.
— Attendez, milord !

Je soupire et masse mes tempes brûlantes, peu enclin à affronter sa pitoyable fascination d'enfant gâtée.
— Quoi donc, très chère ? susurré-je d'un ton irascible.

Elle déglutit et me désigne du menton le manoir.
— Il vaut mieux la laisser en paix, milord.

Ses yeux larmoyants de bestiole ridicule ravivent ma luxure pour ce lépidoptère combattant. Assoiffée d'Emilia, ma langue se délivre de mon esprit censeur sans que je ne puisse retenir ses propos hurlés par ce besoin absolu d'elle :
— Je ne la laisserai en paix que lorsque nos corps se feront la guerre !

Elle mordille sa lèvre, mais un gémissement s'échappe de son âme meurtrie. Peu importe la sienne, seule celle à l'intérieur de ce manoir m'importe. Les autres peuvent bien aller brûler dans l'enfer des convenances, du moment que se consume la cérémonie charnelle entre un papillon et son serpent.
— Vous êtes… Est-ce que vous avez…
— Cela ne vous regarde en rien, Lucretia !
— Oh. Oui… Oui, bien sûr.

Elle clôt un instant les paupières. Une larme solitaire dégringole sur sa joue trop fardée. Finalement, elle hoche la tête et me prodigue conseil

d’une voix chevrotante :

— Je ne connais pas les détails, mais d’après ses dires enflammés je ne peux que vous encourager à la laisser digérer sa colère. Je connais mon amie, milord. Un jour ou deux devraient suffire à atténuer son courroux. Lui parler maintenant ne ferait qu’empirer la situation. Croyez-moi, si vous faites cela, elle vous reviendra.

Je scrute ses traits ravagés, en quête d’un quelconque subterfuge de rivale, sauf que rien ne vient contredire ses propos amicaux. Inspirant profondément, je me force à grimacer un sourire conciliant et me penche afin de récompenser sa fidélité d’un bref baisemain.

— Je vous remercie de cette mise en garde, ma chère. Pardonnez mon comportement odieux, je ne voulais guère vous faire affront.

— Ce n’est rien, balbutie-t-elle. Je comprends, milord. Vraiment.

Elle me gratifie d’une moue affligée, puis se recule dans l’habitacle. Je ferme alors la porte sur elle, donne mes dernières instructions à Winston puis me tourne vers l’imposante bâtisse où repose mon âme tortionnaire ; un rictus sournois dessiné sur mes lèvres conquérantes.

La guerre, Myers ? Laissez-moi quelques heures à tuer en songe votre charogne, et je vous montrerai à quel point le destin l’a déjà gagnée pour moi.

OceanofPDF.com

Chapitre 9
Existe-t-il ?
Ezra Farrell

Le purgatoire, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
27 septembre 1888

La rouille sur ma langue. La mort sur ma peau. L’enfer sous mes pieds.

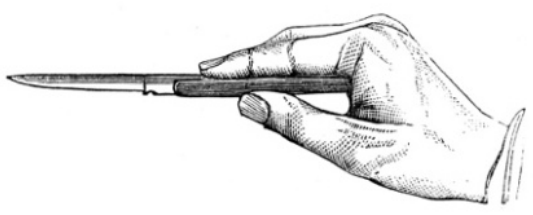
Mes paupières sont des rideaux troués, des volets entrouverts sur ces abysses écroués. Je cligne des yeux, je bats des cils. Mais elles restent désespérément closes. Ont-elles décidé de fermer boutique sur ma vie ? Suis-je à ce point piètre vendeur de mon destin ?

Non ! Il y aura bien forcément quelqu’un pour venir me le racheter. Ne dit-on point que tout se marchande dans l’autre monde ? Oui, je pourrais soudoyer, menacer, mutiler ou me céder au plus offrant de ses démons. Si le commerce est mon métier, celui avec le Diable est ma vocation.

Je l’attends ! Qu’il vienne tout me prendre ou ne rien me donner, peu importe ! Le prix de mes veines vaut bien le poison qui les gangrène.

La rouille sur ma peau. La mort sur ma langue. Le paradis devant moi.

Existe-t-il un marchand d’âme pour ce cher Ezra ?



Un gémissement près de moi. Un parfum de jeunesse mêlé d'espoir et d'effroi. Je me contorsionne dans ma cage trop petite, avide de me sentir moins marchandise qu'humain. Mon univers devenu fer, je me blesse sur les barreaux et parviens à tourner mon horizon vers cette lumière.

Mes jambes sont écorce, mes doigts sève écarlate, peu importe puisque mon soleil est là. Un astre obscur s'agite contre le mur dans une prison identique à la mienne. Si je tends ma main, je pourrais presque toucher cette étoile du lendemain. La splendeur de ses ombres se faufile sur le sol à travers ma forteresse solitaire, effleure ma peau glacée par mon exil en terre mortuaire.

Frustration et colère déferlent. Était-ce l'intention du Diable d'enfermer le jour si loin de moi ? Ma plainte brisée clopine jusqu'à lui afin de le goûter. Brume droguée, nuage supplicié dans un ciel de terreur partagée.

— Qui es-tu donc, petite luciole, à briller pour un condamné ?
— Je… Matthias, monsieur, répond une voix muée d'adolescent. Et vous ?
— Ezra. Pas de « monsieur », je t'en prie. Après tout, seul le prénom se grave sur l'épitaphe.

Un sanglot s'échappe de sa gorge prépubère.
— Pourquoi sommes-nous là, Ezra ?

J'éclate d'un rire aussi corrodé que ces briseurs de liberté.
— Pour expier nos péchés, mon fils.
— Mais… moi je n'ai rien fait de mal ! Je faisais juste… je survivais.
— Comme nous tous depuis notre naissance, Matthias. Mais il semblerait que notre conservation soit arrivée à expiration.

La luciole grogne un chant injurieux en changeant la position de son corps frêle. Dans la pénombre de la bougie laissée sur l'établi, je peux enfin discerner les traits de mon compagnon de trépas.

Sous sa casquette miteuse, ses cheveux courts et crasseux laissent entrevoir le visage angélique d'un jeune garçon d'environ quinze ans. Sa grâce d'éphèbe à peine souillée par la sortie de l'enfance ravive en moi des souvenirs de chairs tendres dégustées sur un lit de soie. Mon sexe durcit alors dans sa cage de coton, clamant de rejoindre l'hospitalité juvénile de ses entrailles.

Trop vieux pour toi, Ezra .

C’est vrai, je les préfère plus proches du berceau. Mais cela était avant d’avoir moi-même enfoui un pied dans la tombe.

— Qui… qui est cet homme ? pleurniche-t-il.

— Le Diable, quelle question ! ricané-je d’une voix rauque.

— Moi, je n’y crois pas, mons… Ezra.

Moi non plus, ma douce luciole, puisqu’il t’a fait flamboyer dans mon obscurité. En cet instant, il n’y a rien qui le rapproche le plus de Dieu à mes yeux. Cachot céleste mis à part bien entendu. Mais toi et moi allons bien trouver les clés de notre paradis, n’est-ce pas ? Et dès que nous serons enfin dehors, je me ferai alors une joie de pénétrer tes croyances de ma foi charnelle.

— Je ne veux pas mourir, gémit-il soudain. Je n’ai rien fait ! JE N’AI RIEN FAIT !

— Calme-toi, mon garçon, respire tant que tu le peux encore. Cela ne sert à rien de hurler, si ce n’est de le faire revenir plus vite.

Je contemple pour la énième fois cette geôle, à la recherche d’une illusion tranchante ou d’un spectre aiguisé. Seulement, la pièce sombre est aussi stérile de vengeance que prolifique de tourment. Compte-t-il vraiment rendre nos corps martyrs ou n’est-ce qu’une oubliette pour nos squelettes ? Je ne veux point être oublié, pas plus que je ne souhaite mon cadavre auréolé.

— As-tu trouvé quelque chose autour de toi qui pourrait nous aider, Matthias ?

— Non, bégaye-t-il. Et je n’ai rien sur moi non plus, désolé.

Je ferme les yeux, cédant brièvement au désespoir avant de me raccrocher à ses trémolos savoureux.

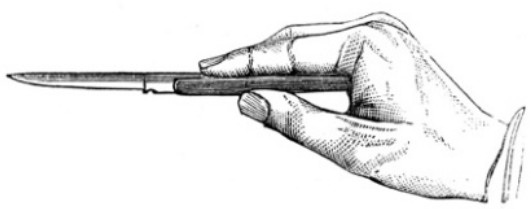
— Ce n’est rien, ne t’inquiète pas. Nous allons trouver un moyen de nous en sortir, je te le promets, Matthias.

Il pleure tout bas, comme un chiot de plusieurs jours privé de sa mère. L’envie de le réconforter dans mes bras paternels enflamme mes reins incestueux.

— Nous n’y arriverons jamais, murmure-t-il entre deux sanglots. On va mourir !

Toi oui, moi peut-être. Nous, sûrement si tu restes l’amant épris de dame panique. Mais ne crains rien, ma luciole, je saurai me faire ton aimé

pour te rassurer. Je pose alors ma tête contre la froideur du métal et le supplie de me réchauffer de ses prières.
— Parle-moi de toi, mon garçon. Raconte-moi la survie d'un homme nommé Matthias et peut-être ensemble arriverons-nous ainsi à détruire ces épitaphes.



La porte s'ouvre, ma vie défile. Celle de ma luciole se blottit contre son mur de lamentations, attirant le Diable aux abois. Le jeune garçon implore, plaidoie, mais le juge qui s'approche de lui a depuis bien longtemps prononcé sa sentence. La clé insérée éventre la cage, la gorge de Matthias s'étrangle de sanglots.
— Non, non, non, je vous en supplie ! Pitié !

Le démon ricane, amusé par sa proie repliée au plus loin de lui. Il penche la tête de côté et soudain la bougie fait fondre de sa clarté ce masque de cire diabolique.

Sa beauté me poignarde d'une vile lame de jalousie. Pourquoi donc la mort se serait-elle éprise de la perfection quand la vie a répudié ma laideur ? Si j'avais eu un visage aussi sacré, nul doute que mes fidèles se seraient comptés par milliers. Au lieu de cela, je me retrouve impuissant à lui voler ce jeune angelot déchu de sa volière d'acier.

Les mains de notre bourreau le tirent violemment à l'extérieur, pressant le corps frêle contre son torse puissant de prédateur. Le regard paniqué de Matthias croise le mien, et je lui remémore d'un hochement de tête notre plan d'évasion.
— *S'il s'empare de toi d'abord, repousse-le de toutes tes forces, et cueille son visage de ton poing.*

Les chevaux de l'espoir galopent dans mes artères, cavalent jusqu'à mon cœur pour sauter les obstacles de ma détresse. Il va y arriver, cela ne peut en être autrement. Il est faible et fragile, mais l'effet de surprise est le

plus puissant des fortifiants. Combien ne l'ai-je utilisé jadis sur des proies plus agiles ?

Oui, il va y arriver !

Impatient, je guette ce pas qui viendra sceller notre tombeau. Mes doigts fébriles agrippent les barreaux lorsque Matthias écarte enfin notre ravisseur d'une poussée farouche. Le tourmenteur vacille, la stupeur déforme ses traits majestueux.

Dieu, il va y arriver !

Ma bouche clame ses encouragements quand son poing se referme sur son courage naissant.

Il va y arriver !

Revigoré, le garçon ébranle alors avec force son coup sur le sourire suffisant du démon. Je trépigne, ris, hurle notre victoire à quelques centimètres de notre délivrance. Mais alors qu'un vent de liberté souffle sa brise salvatrice sur ma nuque, le Diable l'embrase de sa supercherie au dernier moment cruel.

D'une rapidité surnaturelle, il recule d'un pas, s'empare du bras du malheureux et pivote derrière lui pour le tordre avec brutalité dans son dos. Un râle de douleur fait instantanément écho à celui de ma frustration. Non, non, NON ! Il devait y arriver ! Il devait…

La créature éclate d'un rire fourbe, raffermissant sa prise sur ma luciole engloutie dans ses larmes.

— Que cela te serve de leçon, mon mignon, rugit-il à son oreille. Vous ne sortirez jamais vivant d'ici !

Ses yeux inhumains cheminent jusqu'à moi.

— Je suppose que vous êtes à l'origine de ce coup d'État, monsieur Farrell ?

Je déglutis, ma gorge paralysée par la peur. Mes organes se liquéfient, mon esprit décède. Je sens ma vessie répandre son angoisse au sol, comme si alléger cette carcasse de quelques grammes pouvait lui permettre d'échapper à ce prédateur suprême.

Non, je ne sortirai jamais d'ici. Jamais. Jamais. Jamais.

Divertie par mon silence terrorisé, la bête penche sa tête et m'octroie un clin d'œil sépulcral.

— J'accepte votre mutisme comme *mea culpa* . N'ayez crainte, mon cher, je me sens d'une humeur magnanime aujourd'hui. Je vais donc absoudre

d’abord celui-ci…

Sa main libre relève le menton de Matthias, ses lèvres frôlent sa carotide pour y déposer le baiser de la mort. Le torturé s’agite, tente de s’échapper sous les rires flattés du démon.

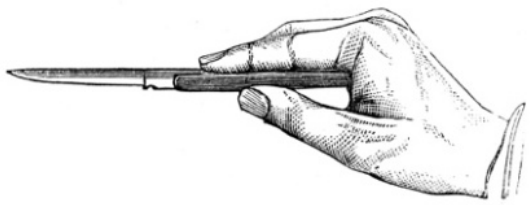
— Et ensuite, cela sera votre tour. Nous verrons bien si vous brillez plus longtemps que vos lucioles après que ma lame ait avalé vos cris.

Mon cadavre blêmit soudain. Il sait. Bien sûr qu’il sait, sinon je ne serais guère dans ce tribunal de l’horreur, accusé bien avant d’être défenseur.

Reportant son attention sur son premier procès victorieux, il force leurs deux corps entremêlés à avancer d’un mouvement implacable. Le garçon hurle, cri de le laisser s’en aller, mais le cortège funéraire poursuit sa sinistre avancée jusqu’à disparaître dans les ténèbres de l’escalier.

Un bruit de lutte, un claquement de porte et me voilà redevenu étoile morte de ma galaxie solitaire.

Existe-t-il un avocat pour l’âme de ce cher Ezra ?



Le sommeil m’emporte dans son éternité bienfaitrice. Les barreaux deviennent oreiller, le linceul drap. Le marchand de sable semble être le seul à vouloir négocier mon trépas. J’ai froid, si froid, mais au moins ma chair tremblante prouve que je vis encore.

Tout à coup, un éclat de sons brumeux m’extirpe de ce smog chimérique. J’ouvre les yeux, mes jambes engourdies me font grimacer de souffrance, pourtant la silhouette retournée dans sa cage parvient à les faire sautiller d’allégresse.

Elle est revenue ! Ma luciole est revenue ! Mais sa lumière éclatante s’est teintée entre temps de couleur vermeille. Je scrute avec épouvante le sang sur ses lèvres et son ventre abîmé à travers les lambeaux épars de sa chemise. Sa tête basculée en avant laisse échapper un filet de salive

écarlate, dont les gouttes perlent sur ses doigts maculés d'éther. Son silence est une tombe qui nous enterre tous deux six pieds sous notre espérance.

Malgré cela, ma voix bredouillante décide de nous en exhumer une dernière fois :

— Matthias ? Mon garçon ? Que s'est-il passé ?

Arraché à sa torpeur, le jouvenceau gémit et redresse le menton, ses yeux voilés d'un cauchemar perpétuel.

— Il… il m'a fait des choses avec sa lame. J'ai eu si mal, monsieur. Si mal !

Il sanglote et pousse une plainte de petit animal blessé.

— Il m'a dit que je n'aurais jamais dû m'en prendre aux autres garçons. Mais je n'ai fait que lui obéir, je vous le jure !

Je fronce les sourcils, agréablement stupéfait de nous découvrir cette passion commune pour la chair immature.

— De quoi parles-tu, mon petit ?

Il cogne son front de son poing ensanglanté.

— De la voix dans ma tête. C'est elle qui me dit de leur faire toutes ces choses. Moi je… J'y suis obligé, monsieur !

— Calme-toi, Matthias, je te comprends, tu sais.

Il renifle et tourne son visage anéanti vers moi.

— C'est vrai ?

— Oui. Vois-tu, moi aussi j'aime faire des choses aux petits garçons.

Apaisé par ma confession criminelle, ses pleurs s'étouffent et cèdent place à une curiosité enivrante.

— C'est votre voix qui vous l'ordonne ?

J'éclate d'un rictus mélancolique.

— Non, Matthias. *Je* suis ma propre voix.

— Mais… c'est mal !

— Vraiment ?

Ma tonalité devient onctueuse, vestige de celle empruntée pour attirer leurs ailes innocentes dans ma dépravation.

— Que ressens-tu lorsque tu les pénètres de ton membre ? Lorsque tu les fais crier sous tes coups de boutoir ?

Il pousse un hoquet scandalisé avant de me répondre fiévreusement.

— Du plaisir, s'extasie-t-il. Beaucoup de plaisir. Et du pouvoir aussi.

Je soupire de félicité et pose mon front contre la froideur de l'acier.

— Alors il n’y a rien de mal, Matthias. Ne dit-on pas que « le plaisir est le bonheur des fous [21] » ?
— Oui, vous avez raison, concède-t-il d’un murmure soudain transporté.

Il relève la tête, un sourire timide sur ses lèvres meurtrit puis faufile son bras fin entre les barreaux. Sous mes yeux étonnés, il ouvre son poing sur une petite épingle aux promesses délicieuses d’évasion.
— J’ai réussi à lui prendre ça pendant qu’il… Enfin, je lui ai volé.

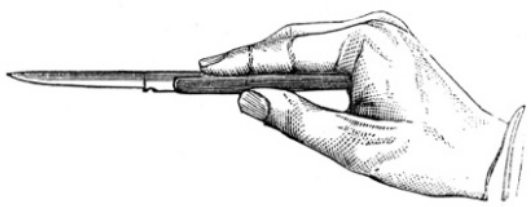
Mon cœur trépigne d’un espoir retrouvé.
— Tu penses pouvoir fracturer la tienne ?

Il hausse les épaules et pousse sans délicatesse la porte de sa cage qui s’ouvre dans un grincement à rameuter le diable.
— Doucement, mon garçon ! chuchoté-je avec précipitation. Notre silence doit être aussi fatal que la mort. Quand as-tu…
— Pendant que vous dormiez, mais je ne peux pas sortir, je… J’ai trop peur de ce qu’il pourrait me faire encore s’il m’attrape. Vous ne savez pas, monsieur. Non, vous ne savez pas !

Il s’apprête à s’emprisonner lorsque mon intonation se fait martiale.
— Veux-tu mourir ici, Matthias ?
— Non, pleurniche-t-il. Non, je ne veux pas.
— Alors ouvre ma cage avant qu’il ne revienne !
— Il vous tuera !
— Pas si nous sommes deux contre lui. Fais-moi confiance, mon garçon. Ne souhaites-tu donc point adorer encore ce plaisir ? Connaître à nouveau le goût du pouvoir sur tes lèvres ? Leur soumission sur ton sexe ?

Il pince ses lèvres et hoche vigoureusement la tête, une lueur mystique nichée dans ses prunelles.
— Oh, oui. Oui, je le veux !

Je rapproche mon visage fervent des barreaux et souris à mon frère religieux.
— Ouvre ma cage, ma luciole.



Il est revenu. Bien plus tôt que notre fugue de ce purgatoire ne l'avait prévu. Néanmoins, le talent de mon partenaire aura eu le temps de forcer le verrou de ma captivité avant de se ruer dans la sienne.

La silhouette infernale de notre gardien étale ses instruments sur l'établi, prenant un soin particulier à faire briller leur éclat assassin. Mon regard attentif glisse sur la machette et la hache posées contre le mur.

Nous allons y arriver !

Il nous suffit de nous faufiler sans bruit dans son dos et de l'égorger. Confiant, je tourne la tête vers Matthias et lève mon pouce en l'air afin de lui donner le départ de notre exode. Il déglutit péniblement et me répond de la même manière. Lentement, nous ouvrons alors tous deux notre échappatoire, sans quitter le serpent des yeux.

Son concerto sifflé de Mozart permet de noyer la symphonie de la rouille dans les notes jouées par les tambours de nos cœurs.

À quatre pattes, je me glisse hors de ma cage et me redresse, primate devenu homme. Sur deux jambes, j'avance et m'empare avec discrétion des deux armes, homme devenu Dieu. Derrière moi, Matthias plaque une main sur sa bouche apeurée. Je lui tends ainsi la machette, plus légère à manier pour sa carrure frêle, et lui fait signe de rester en arrière. Sa petite taille acquiesce, secouée par instant de spasmes craintifs.

Oui, nous allons y arriver !

Mon pas leste se faufile jusqu'au Diable, toujours affairé à l'entretien de son arsenal de douleur. Je me retiens de rire en voyant l'état pitoyable du mien. Peu importe, seul son sang de démon purifiera son acier. L'excitation afflue dans mes veines, commande à mon bras de pratiquer son sacrifice rituel. Je lève alors ma lame à hauteur de son crâne pour fendre en deux cette pomme brune, ô combien tentatrice.

Nous allons y arriver. Nous allons y arriver. Nous…

— ALLONS Y ARRIVER !

La hache s’abat au sol dans un fracas assourdissant. Ma vengeance hurlée crie de douleur tandis que des aiguilles glacées viennent s’enfoncer dans mon épaule inerte. Je titube, mes pieds glissent dans une mare de sang aseptisée par la trahison. Mon regard, voilé par les affres de l’hémorragie, se pose alors sur mon membre amputé ; fontaine écarlate au flot dévorant de vie. Trébuchant sur mon membre orphelin, je quitte des yeux le dos du musicien demeuré imperturbable et vacille vers son suppôt. Mes mots murmurés éclatent en bulles d’agonie.

— Pourquoi ?

Un sourire de Judas étire ses lèvres cruelles à mesure qu’il s’approche de moi. Ses doigts lâchent la machette souillée pour venir retirer sa casquette d’acteur tragique. Une cascade dorée déferle alors sur ses épaules et soudain le Diable devient marié à Lilith.

— Pourquoi ? répète-t-elle d’une voix horriblement féminine.

Mon corps froid s’écroule sur le ventre. Prosterné en adoration, agenouillé face à cette impératrice du mal qui s’est jouée de son serviteur.

— Vous l’avez dit vous-même, Ezra : « le plaisir est le bonheur des fous ». Et il se trouve que j’en suis son plus fidèle aliéné.

Ma Némésis éclate d’un rire dément puis enjambe sans vergogne ma dépouille pour rejoindre son consort satanique. Je les entends au loin disputer leur règne et leur amour destructeur. Moi aussi j’ai aimé avec passion mes lucioles, hélas, je sens leur lumière s’éteindre une à une au fond de mes entrailles privées de sève vitale.

Peu à peu, mon existence me fuit, mon monde s’évanouit. Ma conscience lutte contre la faucheuse venue récupérer sa mise pariée depuis ma naissance.

L’hiver se fait éternel, le printemps souvenir. Mes saisons naviguent sur cette rivière pourpre. Mon espoir se noie dans ce torrent grenat, mais mes doigts continuent de nager à contre-courant vers l’escalier, traînant ce corps vers la liberté.

Je vais y arriver. Oui, je vais y arriver.

La mort sur ma peau. Le sang sur ma langue. Le néant devant moi.

Existe-t-il un fossoyeur pour le cadavre de ce cher Ezra ?

OceanofPDF.com

Chapitre 10
Un jour ou deux.
Dorian

Le purgatoire, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
27 septembre 1888

Quelques heures plus tôt

Le serpent et son précieux papillon gravissent ensemble le purgatoire vers le clair de lune où ses ailes capturées pourront à nouveau danser dans les affres de sa haine. À peine ai-je relâché mon lépidoptère que son corps vole déjà loin de moi, le désir dans ses yeux célébrant un sabbat nocturne dont je suis roi.

— Le baiser n'était guère nécessaire, milord !

— Pas plus que le coup de poing, Emilia.

— Vous l'avez évité ! s'offusque-t-elle.

— Et toi tu ne t'es guère beaucoup débattue.

Son courroux rougeoie sur ses cordes vocales outrageuses.

— Est-ce parce que vous préférez coucher avec les hommes ? se moque-t-elle. Aurais-je dû me travestir pour ne pas être expulsée de votre lit ?

Nullement affecté par son insulte, je détaille vicieusement sa mise, m'attardant sur chacune de ses formes demeurées séductrices.

— Au contraire, Emilia, cela me donne envie de te retirer ce stupide accoutrement pour satisfaire séance tenante tes attributs féminins.

Malgré la pénombre, ma connaissance innée des délices de sa peau me la laisse deviner d'un rouge exquis.

— Je vous l'ai déjà dit, milord, siffle-t-elle néanmoins. Je ne souhaite plus m'amuser avec vous de la sorte.

J’affecte un air contrit, lui octroyant une maigre victoire lorsque je nous sais tous deux vainqueurs de nos erreurs respectives.

— À ce propos, cet amusement est-il à la hauteur de ton appétit, *min sommerfugl* ?

Elle cille et s’apprête à me servir mensonge, mais nos âmes partagées ne sont que vérité.

— Il l’aurait été si vous aviez daigné m’enfermer avec lui, milord, répond-elle d’un ton acide.

Je réduis la distance entre nous et me penche vers elle, m’enivrant de son parfum, mélange de sucre et d’acier que nulle rouille ou grimace ne saurait corrompre.

— Personne d’autre que moi n’a le droit de partager ta cage, Emilia.

Elle hausse un sourcil sarcastique sous sa casquette usée.

— Au contraire de ma couche, je présume.

La bête rugit soudain sa soif de possession dans mes entrailles tourmentées par son allusion intolérable. Ses griffes frôlent cette joue avide de mes caresses, mais elle se dérobe d’un pas fourbe. Trahie par son refus, la créature ricane afin de détourner l’attention de cette morsure empoisonnant sa raison.

— Ces quelques heures passées auprès de ce pédophile t’auraient-elles ôté tout bon sens, *min sommerfugl* ?

Ses paupières se plissent d’hostilité.

— Bien au contraire, milord, crache-t-elle. Je n’ai jamais été aussi saine d’esprit face à votre démence.

Mes ongles se plantent dans ma chair pour ne pas agripper sauvagement la sienne. Comme il me plairait de couvrir sa rage de ma fièvre, de lui arracher son abandon dans la conquête de son corps.

« Un jour ou deux », c’est ce que m’a conseillé son amie. Un jour de froideur, deux à nous embraser en enfer. Elle me reviendra, il ne peut en être autrement. Notre lien est bien trop ancré dans nos veines pour se purger à l’américaine.

Je parcours des yeux son pantalon de toile grossière, lui donnant l’air d’un garçonnet sorti tout droit de la misère des bas-fonds londoniens.

Ce matin, au petit-déjeuner, j’ai bravé l’interdit silencieux dans le but de lui proposer la traque du confiseur poète, amateur de friandises impubères. Je croyais qu’assouvir son besoin de sang lui permettrait

d’étancher le mien sur ses crocs, mais il n’en est rien. Si elle m’a réclamé de jouer ce brillant vaudeville, c’est uniquement dans le but d'éviter la présence de son metteur en scène diabolique.

En temps normal, je me réjouirais d’épouser cette lueur de plaisir meurtrier, cette extase que je vois poindre dans ses prunelles de prédatrice comblée, pourtant, elle ne me laissera guère l’embrasser à nouveau. Je demeure ainsi solitaire, spectateur rejeté de la persécution de notre proie, victime mortifère de mon bourreau aux cheveux d’or.

Mon regard lubrique se perd sur sa poitrine emmaillotée censée la rendre masculine. Peut-être devrais-je tuer dès à présent Ezra. Je pourrais librement enchaîner mon papillon à la table d’opération et cisailler ces bandes de tissu, sans aucun figurant pour témoigner des répliques érotiques que je compte lui faire déclamer à corps et à cris.

Mes intentions charnelles dévorant notre lien, Emilia redresse son visage outré vers moi :

— Je vous interdis ne serait-ce que d’y penser, milord.

Je penche la tête, frottant mes lèvres capricieuses.

— Oh, mais je ne pense pas, Emilia, je fais. Mais tu es déjà au courant de mes actes puisque tes fantasmes sont miens.

Sa bouche désirable se pince de mépris.

— Uniquement en ce qui concerne le scénario, milord. Le premier rôle, lui, a changé de nationalité entre deux prestations décevantes.

Un grondement bestial s’échappe de ma gorge blessante.

— Dans ce cas, il me suffira de l’en évincer pour me faire remplaçant, susurré-je. Une chute fatale de rideau est si vite arrivée, *min sommerfugl* .

— Vous n’en ferez rien, souffle-t-elle.

Je ricane hargneusement.

— Et pourquoi donc me priverais-je d’une telle promotion, je te prie ?

Ses yeux brillent d’une colère ravageuse.

— Parce que même si vous arriviez à l’évincer de ma scène, vous ne parviendriez jamais à le surpasser.

Sa tromperie récitée avec grâce satanique, elle se penche et ramasse le seau de sang d’agneau versé pour le péché que nous nous apprêtons à commettre. J’épure alors ma voix afin d’en faire disparaître toute trace de meurtrissure.

— Tu ne m’as toujours pas expliqué pourquoi l’agneau, Emilia.

— Par simple hasard, élude-t-elle.

Elle baisse aussitôt la tête, son silence contredisant le vacarme de ses émotions. Ce tapage d'affects devenu aussi le mien, je m'approche de ma moitié et relève avec délicatesse son menton tremblant vers moi. La pâleur de la lune se reflète sur l'océan agité de ses magnifiques prunelles, me ramenant à notre nuit de communion animique.

— Pourquoi, Emilia ? demandé-je avec douceur. *Sandheden* [22].

Ses traits s'apaisent à mesure qu'elle partage avec moi notre passé, toutefois, la douleur résiduelle me donne l'envie de brûler sur-le-champ le manoir de Develton.

Plaise au Diable que nous le fassions un jour. Ensemble.

— Afin de lui prouver qu'un agneau peut se faire l'égal d'un berger, murmure-t-elle faiblement.

Mon pouce caresse tendrement ses lèvres affectées par notre traumatisme commun. Nous avons beau nous sauver à tour de rôle, ce soir c'est à moi de raviver sa lumière de mes ténèbres.

— Nous n'avons jamais été son agneau, Emilia. Il y a vingt-et-un ans, j'étais ton serpent mis en cage. Il y a neuf ans, tu étais mon papillon privé de voler. Nous nous sommes toujours appartenus l'un à l'autre, et aucun changement d'acteur ne pourra changer cela.

Pendant un instant. Pendant un bref et inespéré instant, nous dansons à nouveau tous les deux dans notre volière, accordant nos pas d'enfants esseulés sur ce rythme d'adultes enlacés.

Mais au moment où j'enfouis mon nez dans son cou, ivre de l'odeur de mon foyer retrouvé, elle repousse le démon pour renouer avec les siens.

— Ni aucune actrice, milord ? raille-t-elle. Il me semblait pourtant vous avoir entendu songer à me remplacer.

Je fronce les sourcils, pour la première fois déstabilisé par son comportement étrangement immature.

— Je ne sais pas ce que…

— Peu importe ! grogne-t-elle. Je ne veux pas le savoir. Ce qui se passe dans vos draps ne me regarde en rien, et ce qui se déroule dans les miens n'est plus votre affaire. Certes, nous avons un passé semblable, mais notre futur n'est point obligé d'en prendre le même funeste chemin.

— Que veux-tu dire ? Emilia ? *Svar mig* [23] !

Elle hausse une épaule évasive, me désigne la porte du purgatoire avant de me tendre le seau vermeil.

— Nous en parlerons plus tard, milord. Pour l'heure, contentez-vous de verser mon sang. Même si nous ne sommes guère dans votre lit, cela ne devrait pas être trop dur pour vous.

— Emilia ! grondé-je. Je te préviens, si tu ne me réponds pas, ce sera du sang de bison dont tu seras recouverte !

Son rire tyrannique se fait digne de ma reine des enfers. La tentation d'adorer ma souveraine contre cette maudite porte incendie mes reins d'une faim impérieuse. Je la veux, maintenant encore et toujours jusqu'à ce que ma flamme devienne cendres entre ses bras. Je n'ai pas le droit de lui imposer cela, de lui exiger de se condamner à moi jusqu'à mon trépas. Cependant, il n'y a que son visage que je souhaite savoir penché au-dessus de mon cadavre.

— Répandre le sang de Tobias serait nuisible pour vos affaires, milord. Et vous le savez. Maintenant, soit vous m'aidez à me rendre damoiseau écarlate, soit je m'ordonne moi-même chevalier de notre croisade meurtrière.

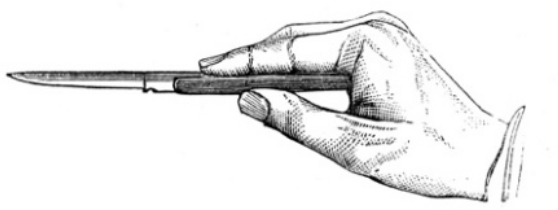
Nos regards assassins se livrent une guerre sans merci, tandis que nos corps alanguis luttent pour ne pas terrasser l'autre de plaisir. Je soupire, mon exaspération à hauteur de mon excitation de prédateur et m'empare du récipient.

— *Godt* , je vais le faire, *min sommerfugl* .

Ma perversion étudie ses courbes bel et bien féminines, provoquant chez elle un hoquet d'appréhension. Finalement, mes lèvres esquissent un sourire des plus dangereux pour notre trêve sensuelle.

Ma voix suave se plaît à mettre au défi sa chasteté haineuse à mon égard alors que mes doigts brûlent déjà de la toucher à maints endroits interdits.

— Seulement, la préviens-je, je compte bien être le seul à décider quelle partie de toi ordonner.



Le présent

Je me retourne, bien décidé à profiter de l'ascension de mon élève. Sa casquette ôtée, ses longs cheveux blonds se déversent en cascade, la métamorphosant ainsi en Vénus de Botticelli. La mienne, puisqu'elle surgit d'une eau écarlate. Celle dont j'ai peint la naissance à la pointe de ma lame et de mes connaissances dans l'espoir fou de la placer un jour sur mon trône.

Mon œil d'artiste apprécie ses traits éclairés par une liesse régicide. Bientôt, elle prendra ma place pour répandre notre fléau parmi les âmes souillées et fera de moi son mentor oublié. Je tomberai alors dans le gouffre de ses souvenirs tandis qu'elle s'en extirpera plus forte que je ne l'ai jamais été, plus sage que je ne le serai jamais. Ainsi, elle pourra enfin prendre le contrôle de sa véritable nature sans se laisser dominer par ses pulsions. Car telle est la déesse vengeresse que j'ai éduquée. Une femme courageuse et indépendante qui saura s'émanciper hors de ce manoir à ma mort.

Loin de notre tragique destin.

Loin de moi.

Subitement, une vive douleur dans ma poitrine m'arrache une grimace navrante, comme si ce cœur égoïste se lamentait de ne point pouvoir l'emmurer dans sa chair parasite.

Non ! Je préfèrerais l'extirper de ma cage thoracique plutôt que de la savoir emprisonnée à tout jamais à l'intérieur. Mes abysses ne peuvent être siens, et sa lumière ne m'appartient que pour un temps qui nous est limité.

Les pas d'Emilia désormais dirigés à ma rencontre, je me redresse et replace mon masque d'indifférence moqueuse. Pourtant, le serpent n'a de cesse de graver sur ses rétines la moindre expression de son papillon.

Qu’elle soit réjouissance sanguine, affection condamnée ou cette agression méritée que je lis sur ses prunelles azurées.

— Je dois bien avouer avoir douté un moment que tu viennes sauver ton professeur en détresse, plaisanté-je.

— Nous sommes deux, milord, rétorque-t-elle d’un ton incisif.

— En effet, minaudé-je. Nous sommes deux à savoir combien tu ne saurais te passer de moi.

Un éclair de tristesse traverse ses saphirs obscurcis.

— Tout comme je pensais la réciproque être vrai, répond-elle tout bas.

Je croise mes bras pour m’empêcher de lui offrir refuge et retire une à une les chaînes de la bête. La blesser la fera peut-être revenir à un émoi plus raisonnable, sans attente ni espoir frivole. Le mauvais génie de ma famille ne peut lui accorder son vœu de femme sans la bénir de sa malédiction.

Et il est grand temps qu’elle l’accepte enfin.

— Mon intention était de t’amener à mon lit, non à l’autel, cinglé-je.

— La mienne était de vous conduire à la tombe.

Je tapote mes tempes délivrées dans le sang de la présence de mon oncle.

— Rien n’a changé, *min sommerfugl* . Tu es toujours fossoyeur de ma folie.

— Et vous tortionnaire de ma raison.

Je pousse un rictus ironique.

— Je croyais que t’épargner ces candides contes de fées dans l’enfance t’éviterais de vouloir en vivre un une fois adulte. Que croyais-tu, Emilia ? Que tu finirais par m’épouser ? Qu’une pauvre orpheline transformerait le vilain serpent en prince et deviendrait comtesse ? Je ne t’ai jamais rien promis de tel. Je ne t’ai offert que du sang, des larmes et du plaisir jusqu’à mon trépas. Et tu as signé ce contrat de ton plein gré. Que cela soit par ton âme ou ton hymen.

Elle recule, horrifiée, comme si je venais de lui porter un coup fatal. Crois-moi, mon papillon, ô combien j’aimerais être celui qui le reçoit, mais je dois avant tout penser à ton avenir. Et il ne peut inclure une ronce mortuaire entortillée à ton jeune doigt.

— Je n’ai jamais convoité votre fortune ni voulu vous changer ! clame-t-elle soudain. J’étais prête à vous accepter tel que vous êtes. À passer ma vie

à vos côtés qu'elle soit faite de voix, de cruauté ou d'étreintes ! Je voulais tout, milord, et surtout… surtout, je vous voulais, vous !

Furieuse de son détestable aveu, elle ferme un instant les yeux, un sanglot étouffé dans sa gorge traîtresse. Sur sa joue dévalent des gouttes amères que je me retiens de ne pas cueillir de ma langue insatiable. Terrassée par sa déclaration, la bête en décrépitude choisit la dérision alors que l'homme se répète le moindre de ces mots que sa personne damnée ne pensait jamais entendre un jour.

— Thomas m'a fait exactement la même proposition. Vois où cela l'a conduit, Emilia.

Elle secoue la tête.

— Thomas ne vous connaît pas, milord, affirme-t-elle sèchement.

Non, il n'y a que toi, Emilia. Depuis ce jour-là, il n'y a toujours eu que toi.

— Toi non plus, m'esclaffé-je. Puisque tu persistes à vouloir exhumer le bon en moi au lieu de m'enterrer comme je te l'ai enseigné.

Je passe une main nerveuse dans mes cheveux et désigne la chose amputée rampant à nos pieds.

— Laissons cela de côté, veux-tu ? Il n'est guère poli de faire attendre un invité. Pourrais-tu, je te prie, me passer sa main ?

Emportée par sa grogne, elle se baisse, ramasse le membre amputé et me le jette au visage en hurlant sa rancœur.

— Je vois que vous préférez demander la sienne, milord !

Mu par mes prodigieux réflexes, je rattrape à temps mon trophée et le pose sur l'établi. Mais alors que je m'apprête à lui faire leçon sur le respect du corps humain, le sien s'engouffre déjà dans l'escalier, m'assénant sa dernière remarque furibonde par-dessus son épaule.

— Je vous laisse donc vous amuser tous les deux. Je n'ai plus rien à faire auprès du vilain serpent et mon prince américain m'attend demain après-midi.

Elle se fige un instant et se tourne vers moi, toute profession de foi passionnelle sacrifiée dans ses iris emplis de détestation.

— Vous voyez, milord, les contes de fées existent. Et je compte bien moi aussi en vivre un. Même s'il doit avoir lieu sans vous.

Une pluie de cendres s'abat aussitôt autour de moi, mon rugissement entré dans une violente éruption de furie suffocante.

— EMILIA ! *KOM TILBAGE LIGE NU* [24] !

D’un sourire malveillant, elle se précipite alors à la surface, laissant ma rivalité hurler encore et encore son prénom au fond de ce précipice créé par ce maudit héritage. Un claquement de porte, un râle d’agonie et me voilà redevenu âme morte dans mon enfer solitaire.

Enragé, j’avise la silhouette déplorable de notre proie aux abords de la première marche, m’empare de mon bistouri et viens m’accroupir près de lui. Il supplie, implore un sursis alors que je tire brusquement en arrière mon exutoire.

— Navré, mon cher, lui chuchoté-je à l’oreille. Mais voyez-vous, je ne suis guère d’humeur à m’amuser ce soir. Pas sans elle.

Ma lame égorge d’un seul geste sa trachée de pédérastre, figée à jamais sur un espoir vain.

Ensanglantés, mes doigts insatisfaits relâchent le corps inerte tandis que mon esprit effondré itère son dessein désespéré.

Un jour à me maudire, deux à me détester. Elle me reviendra, il ne peut en être autrement.

Puisque Dorian n’est rien sans Emilia.

OceanofPDF.com

Chapitre 11
L’horloger de mon âme.
Emilia

Corridor, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
28 septembre 1888

Gardiennes d’un temps désormais révolu, les aiguilles de l’horloge assassinent impitoyablement mes doutes. Figée devant cette porte, je ressasse mon discours ; patchwork de mensonges décousus enveloppant peu à peu mon enfance d’un suaire de regrets. Hier soir, après avoir lâchement fui mon bourreau, je suis remontée dans ma chambre et me suis effondrée dans mon lit, mon cœur aussi amputé que le bras de Farrell.

Sans la clé de ma moitié pour remonter mes humeurs, cet organe devient aussi inutile qu’une pendule incapable de donner l’heure. Neuf années passées auprès de lui auront fini par le consacrer horloger de mon âme. Seul le talent de Dorian en connaît ses mécanismes, ses rouages susceptibles de retarder ma haine ou de me hâter dans ses bras. Il est devenu le moteur de mon existence, me proclamant seulement cadrant de la sienne

quand je ne souhaite qu’être seconde de ses minutes passées loin de moi. Minutes de ses heures sacrifiées dans la soie.

Chaque jour on se percute, on se caresse et le mouvement de nos vies se bloque par notre maladresse. Au fond peut-être sommes-nous tout simplement de piètres artisans de sentiments. Peut-être sommes-nous uniquement ouvriers du mal, artistes de torture, inventeurs de notre propre souffrance. Accorder deux horloges similaires sur la même cadence meurtrière ne pouvait que faire enrayer l'engrenage de nos lames. Nos

chairs brûlent de se séduire, autant que nos esprits de se détruire et cette spirale infernale ne se terminera que lorsque nos os se feront l'amour.

Lui conférer un tel pouvoir était une erreur, une absurdité commise par un destin trop pleutre pour nous éviter de nous entrechoquer, trop cruel pour nous séparer. Néanmoins, si je ne puis en modifier sa trajectoire dissipée, je peux en revanche égrener sa course sur le rythme apaisé de Tobias. Oublier l'harmonie de nos corps, transformer ces heures en années.

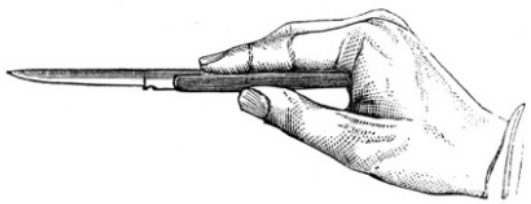
Oui, toute ma vie je traquerai cet homme de ma mémoire. Toute ma mort je le poursuivrai de mes souvenirs. Que je sois ou que je fus, je n'en désirerai aucun autre. Car je ne suis née que pour l'aimer, et je mourrai de l'anéantir.

Je dois le faire, Dorian. Je dois rentrer dans cette pièce et nous ensevelir, pourtant, je serais prête à réduire mon souffle au silence si cela pouvait t'épargner. Mais mon cœur bat trop fort pour nous deux, mon amour, et il est temps que le tien saigne en retour.

Calmant tant bien que mal mes émois douloureux, je lève alors ma main refermée sur mon congénère aux ailes d'or et frappe trois coups brefs à la porte de son bureau de curiosités. Geste inutile. Notre lien n'a guère encore besoin de se présenter pour se deviner de l'autre côté.

— Entre, Emilia, me répond le serpent.

Tremblant, le papillon inspire, enclenche la poignée et vole une dernière fois dans les fragments de son rêve brisé.



Assis à son espace de travail, Dorian délaisse le cadavre de son insecte pour se concentrer sur le spécimen mort-vivant en face de lui. Sa chemise blanche retroussée laisse entrevoir une fine cicatrice rosée sur son avant-bras gauche. Un stigmate récent que je n'aurai jamais l'occasion de vénérer de mes caresses.

« *Vous n'avez pas vu ce qu'il s'est fait !* »

Non, Lucius, je ne l’ai guère vu. Mais cela ne m’a pas empêché de l’avoir senti au plus profond de ma chair endormie par les vapeurs d’alcool.

S’il se blesse, notre lien nous scarifie. Chaque humeur, chaque émotion se ressent et s’afflige désormais à deux. Semblable à celle discernée dans ses saphirs dépolis d’une sombre prémonition. Dorian se targue souvent de ne point ressentir d’affects, mais ce regard qui me contemple, fait de crainte et d’envie mêlées, est une poésie récitée par son âme à la mienne.

Le visage fermé, je rature mentalement ses sonnets érotiques tandis que ses iris reptiliens glissent sur mes courbes engoncées dans mon manteau de laine rouge. Des frissons traîtres me parcourent alors, de la pulpe de ces doigts rêvant de le toucher à cette échine dorsale soupirante de se cambrer sous ses baisers glacés.

Fiévreuse, je déglutis et serre le poing sur ce souvenir doré afin de ne point me laisser tenter par cet incube, affairé à m’étouffer de désir.

— Milord.

— Emilia, répond-il d’une voix suave. Que me vaut donc l’honneur de ta délicieuse présence en ce lieu ? Viendrais-tu t’excuser de nous avoir tous deux privés de plaisir ?

Je m’empourpre pendant que sa bouche me taquine de perversion.

— Vous m’en avez sevrée en même temps que l’absinthe, rétorqué-je d’un ton mordant.

Il penche la tête de côté, pianote sur ces lèvres dont j’ambitionnais de devenir un jour l’unique musicienne.

— Non, Emilia, je ne parlais guère de celui-ci. Tu sais, tout comme moi, combien il est impossible de se désintoxiquer de nos venins respectifs.

— Je pourrais essayer votre mithridatisme, contré-je d’un rictus peu convaincant.

La bête me montre ses crocs voraces.

— Tu pourrais, concède-t-il. Mais cela impliquerait de venir t’empoisonner chaque jour dans mes bras. De toute façon, cela est perdu d’avance. Jamais tu ne resteras insensible à mon charme, pas plus que tu ne lui résisteras. N’est-ce pas, *min sommerfugl* ?

Je pousse un grognement agacé et lui retourne ses faveurs diaboliques.

— Pas plus que votre accoutumance à mon égard, milord.

Un éclat d’effroyable adoration se niche dans ses prunelles azurées.
— Oui. De tous les poisons que j’ai pu avaler, le tien est le seul dont je ne serai jamais immunisé.

Décontenancée par cet aveu sibyllin, je m’apprête à lui exiger des explications lorsqu’il balaie d’un geste dédaigneux son propos.
— Mais revenons à ton comportement outrageant, veux-tu ? À cause de toi, Farrell n’a pu nous procurer entière satisfaction hier soir. Ton caprice puéril ne lui a même pas laissé l’honneur de commettre son macabre office.
— Je crois que son cadavre ne s’en offusquera guère, milord, me renfrogné-je.

Perplexe, je détaille d’un œil accusateur la beauté surnaturelle de mon tuteur dont la jeunesse éclose à nouveau se flétrie néanmoins d’un manque de sommeil dont je jubile d’en être la cause.
— Par ailleurs, vous semblez malgré tout rassasié.

Son regard redevenu polaire s’égare dans mes braises de colère.
— Au contraire de toi, Emilia. Tes frustrations sont miennes, ne l’oublie pas. Et elles me sont insupportables.

Je baisse un instant la tête, bien incapable de lui dissimuler ce trouble sanglant. Amputer cette proie m’a procuré un appétit si intenable que j’ai bien faillit faire demi-tour pour revenir le combler. Seuls ma fierté et mon mépris à l’égard de mon égal m’ont permis d’y résister, à défaut de pouvoir lutter dans mes songes vermeils.

Depuis mes souvenirs retrouvés, je deviens insatiable, gourmande d’éther et de viscères, comme si ma nature boulimique reprenait peu à peu ses droits meurtriers.

J’ai peur, je me terrifie, pourtant, la seule chose me retenant de ne pas sombrer dans la folie est cette ombre aliénée assise en face de moi. Ces ténèbres démentes qui m’offrent asile de leurs bras rassurants et me guident chaque soir jusqu’au matin. L’étreinte virile de Tobias parviendra-t-elle seulement à m’empêcher de tomber dans mes abysses quand elle n’est que banale sanité ?

Outrée par cette pensée abjecte, je hoche la tête afin de chasser mes doutes. Non, elle y arrivera et me conduira même au paradis puisqu’il ne fait pas partie de notre enfer.

Un ange contre un démon. Suis-je aussi impie de ne désirer que le deuxième ?

— Les vôtres aussi, milord, ricané-je finalement.

Il croise ses longs doigts derrière sa nuque, un sourire goguenard creusant cette séduisante fossette sur sa joue imberbe.

— Oh, mais moi elle n'est qu'une à régenter. Qui plus est…

Ses yeux obscènes serpentent avec sensualité de ma poitrine à son espace de travail.

— Je peux facilement la tyranniser sur ce bureau.

J'occulte à grande peine les images lubriques dont notre lien m'abreuve à profusion pour le contredire avec sévérité.

— Sauf si je décide de nous en émanciper.

Ses paupières se plissent de contrariété.

— Aussi longtemps que je vivrais, tu ne pourras t'en affranchir, *min sommerfugl* .

Je torture mes lèvres, inspire à faire exploser mes poumons et nous assène le coup fatal.

— C'est pourquoi je m'en vais, milord. Ainsi nous en serons tous deux délivrés.

Incompréhension. Fureur. Détresse.

Son teint nacré se pare d'une infinité d'émois dont les reflets douloureux viennent fendiller cette perle de froideur.

Il ne s'y attendait pas, comprends-je, horrifiée. Lui qui se plaît à anticiper les intentions d'autrui n'a pourtant su prévenir celles de sa lamentable âme sœur. Il devait croire mon envie de respirer à ses côtés plus forte que celle de suffoquer dans nos querelles. Toutefois, je préfère m'asphyxier de son absence plutôt que de subir à nouveau son rejet ou de le surprendre un jour à retourner au bordel.

Interdit, il me fixe d'un regard empli de désespoir avant de l'éclipser derrière un masque de tragédien stoïque.

— Que veux-tu dire, *min sommerfugl* ? s'enquiert-il d'une voix éraillée.

À l'instar de mon travail au purgatoire, je m'applique à ne pas détourner mon attention de ma victime tandis que mes explications endeuillent un peu plus son aura sépulcrale.

— Je quitte le manoir, milord. Tobias… Toby m'a proposé de partir avec lui en Alabama. Le bateau quitte le quai dans vingt-trois jours…

Ma trachée au supplice, je retiens à temps un lâche sanglot et clos un instant les paupières afin de me reprendre.

— Pourquoi partir maintenant dans ce cas ? s'étonne Dorian. Tu pourrais attendre ici ton départ pour l'Amérique.

Ses yeux bleus ancrés au fond des miens me supplient de rester, mais ma décision persiste à nous malmener.

Je m'éterniserai pour une parole, mon amour, non pour un regard éploré, aussi déchirant puisse-t-il être. Seulement, tu n'en feras rien, je le sais. Ta vanité vaut bien plus que de me perdre à jamais.

— Toby ne trouve point convenable que sa fiancée demeure sous le toit d'un autre homme, milord. Je vais donc aller habiter quelque temps chez Lucretia avant de partir aux États-Unis.

L'évocation de mon futur déforme le visage de mon passé d'une rage à peine contenue.

— Fiancée ? susurre-t-il. Je ne vois pourtant guère de bague à ton doigt, à part la mienne.

— Il souhaite me donner celle de sa mère à notre arrivée en ses terres.

Il observe d'un œil torve mon annulaire gauche, envisageant sûrement son amputation.

— Tes études ? rugit-il.

— J'ai écrit à la faculté de médecine, ils ont accepté de m'accueillir dès janvier. Mon dossier est actuellement en cours de transfert.

Une violente aigreur maculant ses iris, le Diable passe sa langue indignée sur ses lèvres, comme s'il goûtait le baiser de son Judas aux cheveux blonds.

— Quand ? demande-t-il sèchement.

— Maintenant.

Il écarquille les yeux, une panique dévorante s'immisce dans ces failles incisées par ce mot tranchant. Son torse se soulève d'une respiration chaotique, ses doigts creusent le bois ébène. Malgré tout, il persiste à nous enterrer par son orgueil fossoyeur.

Affectant un altruisme désintéressé, il passe une main dans ses cheveux indomptés, masse sa tempe droite et m'afflige un sourire morbide.

— Est-ce là ce que tu désires vraiment ?

Je détourne la tête et murmure ma réponse.

— Oui.

— Regarde-moi dans les yeux quand tu me mens, Emilia !

Happée par sa férocité, je m'exécute d'une intonation amère.

— Oui, je le désire.

Une singulière tristesse paralyse ses traits de prédateurs. Encouragée par son silence, je poursuis alors mon simulacre, lui empruntant sa désinvolture alors que mes cordes vocales vibrent d'un amour pitoyable.

— Vous avez noyé mon envie de voler, milord. Je me contente de l'engloutir dans l'Atlantique.

Un silence pesant s'installe entre nous, profané uniquement par nos souffles erratiques.

— Seras-tu heureuse ainsi ? s'adoucit-il abruptement. Loin de moi ?

Non, j'en mourrai et tu le sais.

— Je peux essayer de l'être, soufflé-je. Si votre créature m'y autorise seulement.

Il me couve d'un regard accablé de stupeur.

— Peu importe ce que tu crois, Emilia, ton bonheur a toujours été ma priorité de tuteur et mon souhait d'homme. Mais je ne serai jamais fait selon tes désirs, pas plus que je ne pourrai t'apporter ce que tu mérites. Alors, même si je préfèrerais t'enchaîner à cette table pour que tu m'appartiennes, je ne veux plus être la clé de ta cage. Je ne serai jamais notre bourreau, et tu ne seras jamais mon agneau.

Le cœur lourd, je m'approche de lui et dépose sur le bureau le collier de sa sœur. Pour la première fois depuis neuf années, ma gorge allégée du papillon doré s'étrangle sous l'étoffe écarlate.

Un spasme parcourt la mâchoire androgyne du comte alors qu'il emprisonne l'insecte entre ses doigts défaillants.

— Et je ne serai jamais plus votre papillon, suffoqué-je.

Mue par sa volonté propre, ma main droite effleure sa joue afin de venir une dernière fois chérir le givre de sa peau. Tressaillant de plaisir, ma moitié soupire d'aise tandis que ses lèvres se posent avec dévotion sur ma paume pour la parsemer de baisers.

— Merci, lui chuchoté-je. Merci de m'avoir sauvée de lui, de m'avoir donné les armes pour le défaire de moi. D'avoir toujours été à mes côtés dans la cruauté et la tendresse, dans la violence et la bienveillance. Vous avez été le tuteur que cette petite fille attendait, à défaut d'être l'homme que la femme espérait.

Ses doigts se referment sur mon poignet afin d'accentuer ma caresse.

— Je ne vous oublierai jamais, lord Jacobson.

Arraché à sa torpeur lascive par ce titre tant détesté, il me relâche dans un murmure bouleversant.

— Moi non plus, Emilia. Tu feras partie de moi, pour toujours et à jamais.

Je souris à travers mes larmes et désigne du menton le mur aux nombreuses espèces empaillées. Souvenir d'une menace d'autrefois, présage d'une réalité d'aujourd'hui.

— Vous aurez finalement réussi à y épingler mes ailes, plaisanté-je en essuyant ma joue.

Soudain, j'aperçois son beau visage hésiter à évincer mon tourment partagé. Ses yeux s'assombrissent de possessivité, ses ongles griffent le bois à défaut de mon corps, ses lèvres dégustent le sel de mon chagrin. Il ne supporte pas de me voir ainsi, tout comme je souffre dans mes entrailles de le blesser. Des vêtements éparpillés, un lit ou un bureau, voilà ce qu'il nous faudrait pour nous guérir.

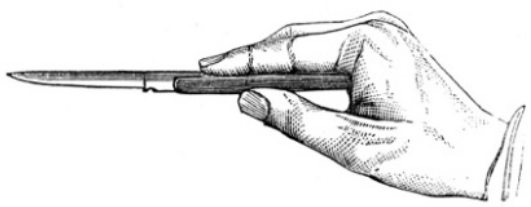
Oui, Dorian, je voudrais que nos corps se heurtent, s'écorchent de s'aimer ou de se détester. Je voudrais que tu m'attaches à cette table et me fasses avaler cette maudite clé de tes baisers. Je ne veux pas partir, je veux rester auprès de toi, mais ton regard dément nous crucifie. Ce n'est pas celui d'un homme amoureux de sa femme, c'est celui d'une bête effrayée par la solitude. D'un prédateur refusant de laisser partir sa partenaire de chasse.

Comprenant alors qu'il ne m'octroiera jamais un autre rôle, je m'éloigne vers la sortie au moment où il se lève d'un bond pour me retenir à l'aide de moyens charnels. Sans me retourner, je m'arrête sur le seuil et m'adresse une dernière fois à ma raison de vivre, figée à quelques pas derrière moi.

— Je vous souhaite sincèrement de trouver ce que vous cherchez, milord. Que cela soit dans cette vie ou dans l'autre.

Puis j'ouvre la porte et m'engouffre dans le corridor, mon corps secoué de sanglots alors que son agonie me parvient dans un râle de condamné.

— Je t'ai déjà trouvé, Emilia.



Mes valises à présent déposées dans le fiacre affrété par Tobias, je pivote vers les domestiques venus me faire leurs adieux. La mine sombre des hommes et les sanglots étouffés des femmes donnent à l'enfant l'envie irrépressible de se réfugier dans leurs bras, mais la maîtresse de maison la somme de les quitter dignement.

Je me redresse alors et les saluent les uns après les autres, tout en les remerciant de leur amitié précieuse et de leur fidélité indéfectible. Arrivée enfin devant Johanna et Sarah, mes deux amies fondent en larmes à l'unisson.

— Prends soin de toi et écris-moi, couine la fille de Sweeney Todd.

Je dépose un baiser sur la joue rebondie d'Esther.

— Je te le promets, Johanna. Et toi, envoie-moi des photos d'elle, d'accord ? Je tiens à la voir grandir à travers tes yeux.

Elle opine du chef, ses boucles d'or masquant les rivières devenues océans sur sa joue. Mon cœur piégé dans un étau de remords se tourne ensuite vers sa femme de chambre.

— Merci, Sarah.

Elle secoue vivement la tête.

— Je n'ai fait que mon travail, mademoiselle.

— Alors, merci de l'avoir fait avec amour. Tu as été la grande sœur que je n'ai jamais eue, la mère que j'ai perdue et l'amie que je n'ai jamais connue.

— Oh, mademoiselle…

Elle renifle et me concède un faible sourire.

— Prenez-soin de vous, je vous en prie.

J'acquiesce d'une voix déjà nostalgique, lui demande de prendre soin de ma serre et me dirige ensuite vers le dernier des domestiques. Le plus grand et le plus doux qui soit.

— Winston, je voulais…

— Mademoiselle !

Le géant éclate soudain en sanglots tonitruants et m’emprisonne contre lui.

— Winston, haleté-je contre sa chemise. Tu m’étouffes un peu quand même. Je ne suis guère persuadée que Tobias souhaiterait se marier à un cadavre.

Derrière moi, le reste de la maisonnée s’ébranle en chœur et vient s’ajouter à notre étreinte constrictive. Le rire cristallin de Johanna résonne dans mon oreille alors que l’ensemble des âmes de Soulridge s’agglutinent autour de moi dans une embrassade collective, affranchies des conventions. Touchée par cette marque d’affection, je me laisse bercer par cet élan d’amour auquel je me serais damnée volontiers pour le recevoir d’un seul être.

Après quelques minutes gênantes, notre groupe se disperse lentement afin d’assister à mon départ. Je monte ainsi les deux marches, m’assois dans le fiacre et adresse une dernière prière satanique à un Lucius devenu portier :

— Prends soin de lui, s’il te plaît. Ne le laisse pas se faire du mal.

L’homme de main se penche pour me faire un baisemain et me console d’un sourire désolé.

— Je crois qu’il est déjà trop tard pour cela, Ma mie. Néanmoins, je vous promets de garder un œil sur votre tartelette, même si je ne peux vous garantir que sa raison ne s’effritera pas en votre absence.

Je baisse les yeux, soudainement honteuse. Comment puis-je faire subir cela à mon tout, moi qui ne serais rien sans lui ? Je suis prête à sombrer dans le néant d’une vie insipide, mais la sienne… La sienne, je la veux aux mille saveurs, même si je ne dois plus jamais en faire partie.

— Il ira mieux, tenté-je de me rassurer. Ce n’est qu’une question de jours avant qu’il ne m’oublie pour une autre pâtisserie de bordel.

Ses yeux rusés se voilent d’une crainte touchante.

— Une éternité, mademoiselle, rectifie-t-il, peiné. Ce n’est qu’une question d’éternité.

Puis il referme doucement la porte sur mon visage dévasté et s’écarte afin de laisser le véhicule avancer vers le portail.

Peu à peu à travers la vitre, le manoir et ses habitants deviennent silhouettes dans mon brouillard de larmes. Pourtant, une seule d’entre elles persiste à graver de son bistouri ses contours sur mon cœur meurtri.

Celle d’un homme debout derrière le rideau de la deuxième fenêtre du rez-de-chaussée, ne cessant de me dévorer du regard.

Ma haine devenue mon amour.

Mon venin devenu remède.

Mon éternité.

— *Adieu, Dorian.*

— *Au revoir, Emilia.*

OceanofPDF.com

Deuxième partie

« La seule chose dont je sois coupable, c'est d'avoir possédé un cimetière sans autorisation. »

John Wayne Gacy
Surnommé « le clown tueur »

OceanofPDF.com

Chapitre 12
Un cocon de soie noire.
Emilia

Residence des Standford
Nothing Hill, Londres
28 Septembre 1888

D’une révérence, je remercie lady Adelaïde et lord Standford pour leur accueil cordial à défaut d’être des plus chaleureux. Puis, adoubées de leur hostile approbation, Lucretia et moi prenons enfin congé du dîner pour monter nous coucher.

— Ne t’en fais pas, glousse-t-elle dans l’escalier. Mère se remettra de ce scandale dès lors que tu auras posé un pied sur le bateau.

Je grimace en agrippant la rambarde.

— Je suis vraiment navrée de faire subir cela à ta famille, Lucretia.

— Il ne faut pas ! Au moins cela rajoute du piment dans ma vie terne de débutante. Comme il me tarde d’être l’objet de regards horrifiés et de messes basses, pouffe-t-elle. Peut-être trouverais-je ainsi un mari, qui sait !

Il est vrai qu’offrir un toit à une jeune femme célibataire de bonne société ayant délaissé lâchement son tuteur, devrait à coup sûr se retrouver prochainement dans les pages à scandale du *London Society.* D’autant plus si ladite jeune femme décide de fuir avec son fiancé américain qu’elle vient à peine de rencontrer. Oui, nul doute qu’avant la fin de saison je serai devenu le cygne noir à bannir de sa liste d’invités. Au fond qu’importe, puisqu’il nagera déjà dans l’Atlantique.

Arrivées en haut de l’escalier, mon amie me prend la main et nous dirige vers sa chambre d’un pas candide. À sa demande pressante, et aux yeux doux de sa fille, Lady Adelaïde a finalement cédé en nous permettant de dormir dans le même lit ; comme lorsque nous étions enfants. J’ai

d’abord pris le parti de protester avant de me laisser moi aussi prendre au piège par sa bonhomie. Après tout, peut-être qu’affronter en duo les ténèbres me permettra d’oublier celles que j’ai abandonnées derrière moi.

Au moment où nous pénétrons dans la somptueuse pièce éclairée aux candélabres, mon regard se perd sur la fenêtre entrouverte. Mon esprit se met à divaguer, me transformant papillon pour rejoindre à tire d’aile mon serpent.

Non, Emilia, ce n’est point à toi de voler. C’est à lui de ramper jusqu’à toi .

Il ne le fera pas, jamais. Moi je pourrais ramper jusqu’en enfer pour le garder, mais lui ne le ferait pas même jusqu’à Nothing Hill. Ce n’est guère comme si je ne le savais pas. Cependant, la douleur qui me tiraille la poitrine et m’empêche de respirer est aussi intolérable que son absence.

Depuis mon départ ce matin, je mesure mon air restreint, ne consacrant son gaspillage qu’en cas d’absolue nécessité. Parler devient supplice, manger inutile, respirer une corvée. Comment pourrais-je continuer ainsi mon existence quand tout me paraît désormais être une question de survie ?

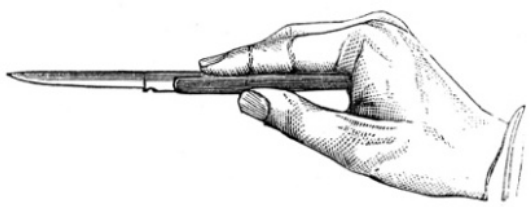
Lorsque Tobias est venu cet après-midi, m’enquérir des détails concernant notre départ, j’ai essayé de partager son souffle à travers ses baisers. Toutefois, rien n’est venu ôter ce poids qui me comprime la cage thoracique et m’écrase la trachée. Mes réserves s’amenuisent, mon oxygène se raréfie à mesure que l’empreinte de ses caresses disparaît de ma peau.

Il désire quitter ce monde, pourtant c’est moi qui vais en disparaître à cause de lui. Je vais mourir d’une maladie nommée amour, je vais ressusciter d’un venin appelé Dorian. Devrais-je un jour devenir à mon tour fantôme pour enlacer le sien ?

Serais-tu prête à le faire, Emilia ?

Oui.

Car s’il n’existe plus, alors pourquoi serais-je encore ?



Allongée sur le lit en chemise de nuit, je contemple les moulures du plafond, tout en serrant contre moi la clé de notre cage. Avant de lui rendre le collier de sa sœur, j'ai longuement hésité à lui retourner le sésame de notre évasion. Mais la peur de le savoir enfermé à nouveau seul dans notre volière m'aura finalement dissuadé de le faire.

Je le veux libre, affranchi de mes cauchemars que lui seul est capable de terrasser. Même si cela doit me rendre à jamais prisonnière de ses bras maudits.

— Monsieur Myers est absolument charmant, tu en as de la chance !

Je tourne la tête vers la coiffeuse où Lucretia s'affaire à natter ses longues boucles auburn.

— En effet, soupiré-je. La plus chanceuse qui soit.

Je la vois froncer ses charmants sourcils dans la psyché.

— N'est-ce donc point ce que tu désires ?

Je presse la clé à en faire pâlir mes jointures. Pourquoi diable tout le monde me parle-t-il de ce vil sentiment quand le mien se terre dans les tréfonds de son manoir ?

Exaspérée, je me compose un visage inexpressif afin de ne point me trahir et souris faiblement à mon amie.

— On ne peut jamais avoir ce que l'on désire vraiment, Lucretia. C'est là toute l'ironie de cette cruelle vie.

Son doux regard se fait soudain songeur.

— Je sais.

Sa coiffure terminée, elle quitte son siège et vient s'asseoir près de moi. Je me décale pour lui laisser un peu de place, tandis que ses doigts maternels se perdent dans ma chevelure pour m'apporter leur affection.

— Je sais ce qu'il s'est passé entre toi et Dorian, Emilia.

Je sursaute, paniquée qu'une telle révélation puisse mettre en péril notre amitié, mais sa caresse continue de se faire rassurante.

— Comment… Comment le sais-tu ?

Elle sourit tendrement.

— Il me l'a dit, le soir du mariage. Enfin, cela relevait davantage du sous-entendu scandaleux, mais je ne suis point aussi cruche qu'il le pense. J'ai compris.

Je capture ses doigts et les presse contre ma joue embrasée par ma propre trahison.

— Je suis désolée, Lucretia. Je n'ai jamais voulu te faire de mal.

— Cela aussi, je le sais.

Elle s'allonge à son tour et me prend la main avec tendresse. Nos regards tournés au plafond prennent alors deux directions opposées, conduisant malgré tout au même homme. Pour elle, le paradis qu'elle pensait côtoyer un jour à ses côtés. Pour moi, son enfer où je pensais y régner.

— Je l'ai aimé pendant si longtemps, chuchote-t-elle. Je croyais savoir pourquoi, mais je me trompais.

Je tourne les yeux vers elle, constatant avec étonnement la sérénité sur ce beau visage que je craignais avoir ravagé par mon égoïsme.

— Que veux-tu dire ?

Elle glousse et hausse les épaules.

— Que je le trouvais simplement beau et élégant. Je me voyais déjà parader à son bras, le titre de comtesse et la jalousie des femmes en cadeau de mariage. Puéril, tu ne trouves pas ?

— Aussi frivole que mon amie d'enfance, plaisanté-je.

Elle pousse un hoquet d'indignation et se met à me chatouiller les côtes. Après quelques rires et larmes, je hisse le drapeau blanc, m'avouant perdante de cet échange à cœur ouvert. Moi qui ai l'habitude de les dépecer, c'est pourtant elle qui dissèque avec bienveillance le mien.

— Pourquoi l'aimes-tu, Emilia ?

Mes joues rougissent de cette confession que je n'ai jamais osé prononcer à voix haute, pas même à Sarah ou à Johanna malgré leurs nombreuses insistances. Mais peut-être qu'avoir aimé le même démon nous donne le droit de l'exorciser ensemble. Alors j'inspire profondément et laisse Emily Brönte professer à ma place la prière de mon âme à sa jumelle :

— « Ainsi ne saura-t-il jamais comme je l'aime, non parce qu'il est beau, mais parce qu'il est plus moi-même que je ne le suis [25] ». Et que je ne le serai jamais.
— Oh, Emilia…

Elle se tourne sur le côté et pose son menton sur mon épaule.
— Je ne savais pas que tu étais à ce point entichée de lui.

Je ricane tristement.
— Peu importe, puisque je suis amoureuse d'un homme qui ne sera jamais épris que de la mort.
— Je ne comprends pas…
— Il ne m'aime pas, Lucretia. Il touche mon corps, il ressent mon âme, mais il est incapable de voir mon cœur.
— Lui as-tu seulement permis d'y accéder ? Lui as-tu dit ce que tu ressentais ?

Je mordille ma lèvre inférieure, nerveuse malgré moi de son jugement d'ancienne rivale.
— Point en ces termes, mais j'ai… Je lui ai dit que je le voulais lui, que je l'acceptais tel qu'il était. Mais il… il m'a rejetée.

Charitable, mon amie dépose un frais baiser sur mon front fiévreux.
— Je suis persuadée qu'il avait une bonne raison d'agir ainsi, affirme-t-elle avec certitude. J'en ai la conviction parce qu'il est…
— Vaniteux ? Manipulateur ? Cruel ? m'emporté-je.

Elle éclate d'un rire apaisant.
— Oui, oui, et oh que oui ! Mais il est aussi atteint de la même maladie que toi.
— Cela m'étonnerait, raillé-je. Les démons ne tombent pas malades d'amour, à moins de s'énamourer de leur propre reflet.

Nous rions ensemble, complices de la même moquerie, avant qu'elle ne retrouve un sérieux des plus mystérieux.
— Et si je te disais que je détiens la preuve de ce que j'avance ?

Je hausse un sourcil circonspect. Bien que je sois intriguée par son propos, le découragement et la colère ont tôt fait de l'emporter sur ma curiosité. Sans compter cette terreur diffuse d'une nouvelle déception.

Contrairement à mon amie, j'ai vécu des années auprès de cet homme. Si mon âme sœur avait ressenti une infime partie de ce que

j’éprouve pour elle, je l’aurais su à travers notre lien. Mais il n’en est rien. Rien, comme ce que je représente à ses yeux.

— Je suis navrée, Lucretia, mais je ne te croirais point. Pas ce soir. Pas quand il n’a rien dit pour me retenir.

Désappointée par mon refus, elle se redresse sur le lit et hoche la tête d’un air souverain.

— Alors, demain, je te le montrerai, clame-t-elle. Mieux, je te l’écrirai, toi qui aimes tant l’amour sur papier. Ainsi peut-être te décideras-tu enfin à le brûler pour le vivre en vrai.

Mes traits se tordent d’une moue contrite.

— Il ne serait plus que cendres.

Elle incline la tête, un sourire mutin sur ses lèvres pleines.

— L’amour n’a pas toujours besoin d’être feu pour consumer les âmes, Emilia.

Amusée par sa sagesse nouvelle, ma voix affecte celle de sa mère.

— Serais-tu devenue écrivain, ma chère fille ?

Elle étouffe un rire derrière sa main, et se reprend d’une mine aussi austère que sa génitrice.

— Il est vrai que je convoite le titre de prochaine Jane Austen. Croyez-vous que j’aie une chance, mère ?

— À n’en point douter, Lucretia.

Nous éclatons de rire avant qu’un bâillement de ma part ne mette fin à notre hilarité.

— Je te laisse te reposer, Emilia.

Elle désigne du menton son bureau où une liasse de lettres attendent leur auteur.

— Il me faut terminer ma correspondance. Tu sais combien j’ai du succès auprès de mes nombreux prétendants.

— Oh, je n’en doute point, souris-je. Je vais t’attendre dans ce cas. De toute façon, je n’arriverai pas à trouver le repos ce soir.

Elle lève son index en l’air et se dirige vers sa coiffeuse.

— J’ai peut-être la solution à ton problème, ma chère herboriste.

Je lève les yeux au ciel face à sa taquinerie, lorsqu’elle me tend un petit comprimé et un verre d’eau. Je m’assois alors sur le lit, fixant avec une curiosité toute scientifique l’inconnu médicinal.

— Ma mère les utilise pour s'endormir, m'explique-t-elle. J'en prends parfois quand mon génie créatif ne me laisse aucun repos.
— Est-ce sans danger ? m'enquiers-je, hésitante.
— Bien sûr !

Elle grimace.

— En revanche, tu risques de t'enfoncer dans un sommeil de plomb. Il pourrait se passer n'importe quoi autour de moi, quand je les prends je reste dans les bras de Morphée des heures durant.

Je préfèrerais ceux d'Hadès, mais cette nuit d'insomnie esquissée ne me laisse d'autres choix divins. Refusant de faire de mon amie le témoin de mes cauchemars, j'avale le remède à mon enfance et me rallonge sous les draps.

D'un soupir rassuré, Lucretia se penche et me salue d'un dernier baiser sur le front.

— Repose-toi à présent. Et quand tu seras plus disposée à m'écouter, je serai là, à ton chevet.

Ma respiration tout à coup défaillante, je retiens sa main alors qu'elle commence à s'éloigner de moi.

C'est ridicule, Emilia. Tu la reverras demain matin.

Je le sais, alors pourquoi ma voix tremble-t-elle ainsi ?

— Merci, Lucretia. Je ne connais point de citations pour l'amitié, mais sache que…
— Je t'aime aussi, Emilia. Et je ne souhaite rien d'autre au monde que ton bonheur.

Nos doigts de femmes s'entremêlent, nos sourires se font enfantins. Ce sourire franc qu'elle m'a offert à notre première rencontre et qui ne m'a plus jamais quittée depuis, malgré nos disputes et nos désaccords. Aimer va bien au-delà de se maudire ou de se pardonner. C'est accepter les imperfections de l'autre, les sublimer d'une parole ou d'un geste. Et les protéger d'un sourire. Cela, Lucretia n'a cessé de me l'apprendre à travers nos années entrelacées.

Émue, je presse sa main et plante mon regard attendri dans le sien.

— Tu trouveras un jour quelqu'un qui te mérite, Lucretia. J'en suis sûre.

Elle acquiesce, essuie une larme solitaire et rejette sa tresse en arrière d'un mouvement précieux.

— Évidemment, fanfaronne-t-elle. Après tout, je suis irrésistible.

Un ultime rire partagé, puis elle se dirige vers son bureau. Assise devant sa correspondance, elle tourne son visage radieux vers moi et m'offre un clin d'œil réconfortant.

— Endors-toi maintenant, Emilia. Tu peux rêver du démon, c'est promis, je n'en toucherai point mot au père Andrews.

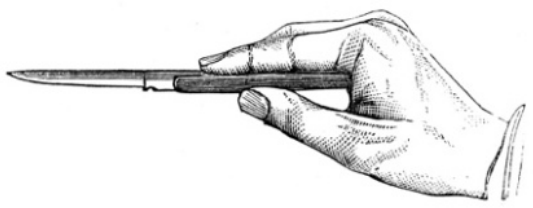
J'amorce un sourire reconnaissant, mais déjà mes traits se figent d'une douce léthargie induite par le remède. Mes paupières papillonnent, mon corps hiberne, emmailloté dans un délicieux cocon de soie noir, pourtant, je continue de tenir désespérément la clé contre moi.

Peu à peu, les ténèbres me submergent, me rejetant de leurs vagues oniriques dans les bras affectueux de mon aimée.

— L'amour n'a pas toujours besoin d'être feu pour consumer les âmes, me chuchote-t-il à l'oreille.

— Alors devient glace pour geler la mienne, Dorian. Et fais-la fondre de tes baisers.

Il me sourit et aussitôt, perdue quelque part entre songes et chimères, je respire enfin.



Le givre dépose sa morsure amoureuse sur ma peau. Je grelotte, des frissons d'extase mâtinés de dégoût lorsque le vampire de Dorian saigne mes veines de terreur.

— Réveille-toi, Emilia ! Maintenant !

Étrange, pourquoi m'ordonnes-tu ainsi, moi qui exécute ma vie pour ton bon plaisir ? Désorientée dans ce brouillard irréel, je contemple mon essence vermeille peinte sur ses lèvres livides. Ces deux morceaux de chairs que j'ai rêvé d'embrasser m'apparaissent pourtant étrangers.

— Dorian ? marmonné-je. Est-ce toi ?

Un silence de mort me répond. Ma vision dépeuplée des spectres médicamenteux, je cille pour faire apparaître dans la pénombre les traits de mon aimé.

Non, ce n’est pas lui auprès duquel tu t’es endormi, Emilia. OUVRE LES YEUX ! OUVRE-LES !

Soudain, je pousse un hurlement d’effroi lorsqu’apparaît en face de moi le corps de Lucretia. Folle d’angoisse, je crie sur ce visage inerte si proche du mien, lui supplie de se réveiller, mais ses iris vitreux et le sang maculant sa peau blême ne laisse aucun doute sur son état de cadavre.

— Lucretia, je t’en prie ! Je t’en supplie ! Lucretia…

Mes yeux horrifiés glissent alors sur son lobe d’oreille tranché et ses intestins congédiés sur son épaule droite. L’odeur âcre d’excréments se dissout dans celui des viscères, saturant l’air de la chambre devenue abattoir. Entre nos deux corps, des gouttes marrons perlent sur le drap blanc, mêlant leur teinte à l’effusion de rouge. La couleur de la mort, pensé-je.

La nausée s’empare de moi, aussi implacable que le destin funeste de mon amie. Je suffoque, m’étrangle dans mes cris et mes larmes, trop salées pour n’être que rêverie miellée.

Progressivement, mon esprit divague, s’enlise dans l’absurde et le grotesque de la situation. Je me pince, je me lacère l’épiderme, mais je ne me réveille toujours pas de ce cauchemar.

— Non, non, non. Tu n’es pas morte, pleuré-je. Cela ne se peut pas. NON ! REVIENS, LUCRETIA ! REVIENS ! J’ai besoin de toi, mon Dieu, j’ai besoin de toi ! Reviens…

Affolée par son mutisme macabre, je tente de m’éloigner d’elle, mais ses doigts agrippés à mon poignet implorent ma veillée funèbre. D’un gémissement entrecoupé de sanglots, je les détache un à un, ma peau brûlée par sa glace exsangue. Délivrée enfin de sa dépouille, mon regard croise l’ouverture béante de son abdomen et ses jambes outrageusement écartées où une bouillie écarlate remplace son utérus.

Épouvantée je hurle, recule, tombe au sol et me noie aussitôt dans une mare de sang. Ma chemise de nuit s’imprègne de son éther tandis que je rampe jusqu’à la porte, incapable de tenir sur mes jambes vacillantes.

Tu voulais ramper en enfer pour lui, Emilia ? Te voilà exaucée pour elle.

— À l’aide ! À L’AIDE ! JE VOUS EN SUPPLIE, AIDEZ-LA ! Je vous en supplie. Pitié, pitié, sauvez-la !

Ma requête illusoire se perd dans les méandres du sombre corridor. Le tueur serait-il encore là, caché dans ses ombres ? Peu importe ! Qu'il vienne m'achever, lui qui m'a tout pris.

Tout à coup, un hurlement semblable au mien résonne depuis la chambre parentale. Une femme de chambre surgit de la pièce, les yeux révulsés de terreur, une main tremblante tenant une lampe à huile. Paralysée par sa découverte, elle demeure sourde à mes suppliques, aveuglée par le massacre que je devine être familial.

Je me relève alors à grande peine, mes muscles devenus aiguilles douloureuses et les plantent dans le sol pour m'acheminer péniblement jusqu'à elle. Épouvantée par ma présence, elle pousse un cri et se précipite finalement à ma rencontre afin de m'aider à descendre les escaliers.

Appuyée contre elle, ma main glisse sur le mur, laissant derrière elle une traînée colorée.

« *Empruntes-tu encore ce magnifique chemin de sang ? Tu le retrouveras bien assez tôt.* »

— Allons au salon, mademoiselle, je… Oh, mon Dieu ! Nous allons appeler la police ! Oui, la police ! Alfred ? ALFRED !

La suite n'est plus qu'un murmure prononcé sous la surface de mon esprit. Soudain, ma lucidité plonge dans un océan glacial, coule dans ses profondeurs abominables. Je m'enfonce dans ses abysses enténébrés où le noir engloutit le rouge, où la nuit dévore le jour.

Et dans ces limbes de souffrance et d'abandon maudit, le cocon de soie se déchire pour m'y noyer.

OceanofPDF.com

Chapitre 13
Un jour de plus.
Dorian

Hall d ’ entree, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
28 septembre 1888

Mon âme mutilée saigne le bois de l’escalier. Du long de mes doigts tremblants sur la rambarde tombent des gouttes vermeilles, pluie écarlate de mon esprit ennuagé par son absence. Depuis qu’elle m’a quitté, la plaie n’a eu de cesse de s’infecter, gangrénant mes chairs déjà mortes, nécrosant le moindre espoir de la voir réapparaître dans ce coma irrespirable qu’est devenue ma vie. J’aurais pu la retenir, je le voulais, pourtant je l’ai laissée partir. Pour moi, sa liberté vaudra toujours de m’enchaîner à mon propre déclin, de m’enfermer dans ma cage d’agonie. Face à ses adieux déchirants, je n’ai pu me résilier à contraindre son bonheur quand le mien réside autant dans son sourire que ses larmes. La blesser est mon vice, la tourmenter mon opium et la chérir, la pire des drogues.

Après son départ, ma rage a exigé séance tenante une liste de neuf suspects à Lucius. Puis j’ai pris le fiacre, faisant ainsi fi de toute prudence pour les massacrer les uns après les autres dans ces taudis où ils se cachaient. Massacrer, oui, c’est le terme qui convient pour cette débauche de viscères. À peine les avais-je questionnés que leurs intestins se répandaient déjà en festin d’hémoglobine, rongés par les rats et la vermine.

Neuf.

Un pour chaque année passée auprès de toi. Un pour chaque changement infâme que tu as opéré en moi.

J’ai éviscéré, énucléé, tranché, écorché et même goûté leurs abats, mais aucune de ces charognes n’est parvenue à m’ôter la saveur de ton

corps sur ma langue. Leurs cris dépourvus de venin n'auront su purger mes veines du tien. Peu importe, je ne souhaite guère m'en sevrer. Je préfère pourrir de l'intérieur que de ne plus m'intoxiquer de toi. Le serpent ne cherche point d'antidote, il veut son papillon. Son arsenic, sa ciguë, son poison. Celui qui brûle son organisme de désir et corrompt sa raison.

Sans toi, le meurtre devient insipide, grotesque, superflu. Le rouge devient terne, ma frustration légion, mes envies se coagulent. Je ne torture même plus, je tue sans grâce ni application, priant le Diable de ne pas me faire offrande de ma lame. Je souhaite toujours mourir, mais décéder sans toi reviendrait à me tuer une seconde fois.

Tu m'as assassiné, Emilia. Tu m'as enterré vivant dans ton jardin de haine pour me piétiner de ton silence. Sous tes pieds mortels, mon cadavre se décompose, dévoré par les vers de ta prose suicidaire. Car je la sens, Emilia, cette souffrance, cette douleur qui te détruit et nous détrône tous deux de notre enfer. Elle est mienne, tout comme ton existence ne cessera jamais de l'être. Tu peux te réfugier à des kilomètres, traverser la rue ou l'océan, ta naissance t'a déjà condamné à moi. Tout comme la mienne m'avait damné à te rencontrer. Ma moitié, ma partenaire, ma meurtrière.

Je devrais te détester. Je devrais répandre tes os sur ma sépulture et accoupler nos dépouilles, sauf que ma nécropole préfère ton exil à notre cimetière. Tu dois vivre, Emilia. Tu le dois, parce que je meurs sans toi.

Arrivé en haut des marches, mes pas estropiées me guident d'instinct jusqu'à sa chambre. Lieu désormais aussi vide que ces ventricules, expulsant mon désespoir de ce cœur pitoyable. Baignée d'une lumière bien trop douce comparée à la cacophonie de cet organe, la pièce a gardé en mémoire son odeur sucrée ; friandise irrésistible pour mes sens reptiliens.

J'avance avec prudence, serpentant jusqu'à son lit, mais aucune tentation ne vient papillonner sur mes écailles. Je m'assois sur le matelas, mes doigts ensanglantés effleurent avec religion son oreiller, rougissant la soie crème de leur plaisir solitaire. Que ne donnerais-je pour voir son fantôme creuser les draps, le spectre de sa bouche mordre mon épaule, son souvenir m'envelopper de ses bras.

Soudain, une violente migraine m'arrache une grimace.

— Malheureusement, elle n'est point décédée, *min dreng* . Cela aurait été tellement plus facile, n'est-ce pas ?

Furieux, je tourne la tête vers mon oncle dont la présence exécrable s'installe à sa coiffeuse.

— Vous n'avez pas le droit d'être ici, tonné-je. De contaminer cet endroit sacré de votre langue impie.

Il ricane férocement.

— Tu l'as pourtant souillé de ton écœurante idolâtrie. Reprends-toi, *min dreng* . Elle est partie, n'est-ce donc pas chose à fêter ? Ta faiblesse s'en est allée contaminer un autre. Bientôt, ton hérésie se noiera dans ta sanglante dévotion. Plus de distractions, plus de croyances dans un avenir vain. Le serpent a enfin dévoré le papillon.

Mes yeux éteints se perdent sur le mur à nouveau orné de la valse du cobra.

— Pourquoi ai-je alors la désagréable impression qu'il s'agit plutôt de l'inverse ?

Il fronce les sourcils, outré par mon affront.

— Elle n'était rien, Dorian ! Seulement un moyen de parvenir à nos fins et même en ce domaine tu as lamentablement échoué. Mais il te reste encore assez de temps pour…

— Non ! Il n'y aura personne après elle. Je le ferai moi-même.

— Mais la malédiction…

Mon rugissement fait tressaillir sa carcasse translucide.

— Au diable la malédiction ! Toute ma vie n'a été que le terrain de jeu de votre maudit héritage ! Je suis né pour vous succéder, je mourrai pour vous combler. Au nom de quoi ? D'un arrière-grand-père avide de pouvoir ? D'un oncle incapable de se refuser au succès ?

— Si cette femme avait porté ton fils, nous n'en serions pas là à nous quereller pour cette catin !

Je me lève en sursaut pour me ruer vers lui, mais son ombre disparaît déjà dans les abysses de ma folie. Un hurlement bestial se fait soudain l'écho de celui d'Emilia. Animé jadis par le rejet de son mentor, éveillé désormais par ma répulsion envers le mien.

— Si j'avais eu un fils, deux tombes auraient été creusées ! Est-ce là votre souhait, vil serpent ? D'anéantir cette famille, homme après homme, cadavre après cadavre ? Non, elle s'arrêtera avec moi, je m'en fais le serment ! Je préfèrerais vider mes entrailles plutôt que de voir les siennes porter le fruit pourri de cette demeure !

— Tu ne penses pas ce que tu dis, *min dreng* . Elle a fait de toi son esclave, regarde-toi, tu n'es plus rien ! Rien qu'un pantin entre ses mains misérables d'orpheline !

Ses crocs mordent avec colère ma boîte crânienne, mais je tiens bon. Dans le sanctuaire de ma moitié, les doigts protecteurs d'Emilia s'entrelacent aux miens, m'apportant force à travers notre lien.

— Non, mon oncle, je le crois. Tout comme je sais qu'elle me reviendra.

Il éclate d'un rire satanique.

— Comme tu es touchant, Dorian ! Crois-tu vraiment qu'elle pourrait avoir envie de gâcher son existence auprès d'un être comme toi ? Un rebut condamné à disparaître ? Un pion sur l'échiquier du mal ? Non, elle ne reviendra pas ! Elle te laissera crever seul comme le chien que tu es ! Seul comme nous l'avons tous été !

— Je ne le veux plus. Non, non, je ne le veux plus…

Tout à coup, la pièce se vide d'oxygène. Ses paroles rancunières s'enroulent autour de ma trachée, comprimant ma poitrine suicidée, asphyxiant mon cerveau acharné à convoquer l'image salvatrice de mon double.

Éperdu, j'enfouis ma tête entre mes mains alors que la désolation liquéfie ma rébellion. J'inspire son arôme, expire notre mélange, mais les mots de mon oncle détruisent chaque note de tête de notre parfum vengeur.

Elle ne reviendra pas , répète-t-il sans cesse dans mon esprit supplicié.

Elle ne reviendra pas. Elle ne reviendra pas. Elle ne reviendra pas.

— Et même si elle le faisait, elle te mettrait en échec à chaque coup porté par ta démence, poursuit-il à haute voix. Sais-tu pourquoi, *min dreng* ? Parce que tu es incapable d'éprouver quoi que ce soit ! Parce que tu es comme moi, comme nous. Dépourvu d'affect, froid et implacable.

— Non, je ne le suis plus. Non !

— Ton papillon partage peut-être ta soif de sang, mais elle est incapable d'abreuver tes émotions ! Tu es une coquille vide, un cocon qui n'aspire qu'à l'étouffer d'une parodie de sentiments.

L'affolement prend le relais de ma voix. Mes ongles se plantent dans mon cuir chevelu, lacèrent mes tempes depuis trop longtemps temple d'un fou. Sous prétexte de partager le même sang, il s'est octroyé la moitié

affranchie de mon âme, l’a paralysée de son venin pour mieux me torturer de ses ordres. Toutefois, cela était avant qu’Emilia ne vienne reprendre sa place légitime et me libère de son joug ravageur. Sa tendresse le bannit, son affection le déracine de ma terre aliénée et de cela, il ne peut le souffrir.

Comprenant enfin sa faiblesse, je me redresse sur mes jambes vacillantes et balaie d’un regard fiévreux le royaume de ma souveraine.

— Mais au moins parviendrais-je à respirer à ses côtés, soufflé-je. Je ne veux plus vivre en apnée. Je ne veux plus m’abreuver d’un air qui n’aura point insufflé ses poumons. C’est elle mon oxygène, mon oncle. Emilia est mon souffle, le vent de ma vie, l’alizée de ma mort. Sans elle je ne suis rien, avec elle je suis tout. Vous pouvez m’engloutir de votre marée haineuse, m’emporter dans votre tornade d’insultes. Son ouragan d’adoration m’emmènera toujours loin de vous.

— Tu le regretteras, siffle-t-il. Et tu me le paieras !

Je pousse un rictus moqueur.

— Mon trépas vous est déjà offert. Laissez-moi seulement terminer mes jours auprès d’elle. Laissez mes ténèbres s’éteindre dans sa lumière au nom de cette « parodie » dont vous êtes le premier comédien.

Il demeure silencieux, sa réclusion censurée par ma volonté faite double. Progressivement, ses serres relâchent mon crâne, ne laissant qu’une cicatrice éphémère sur mes traits encore tiraillés de souffrance.

Soudain, le jour se fait nuit, assombrissant la pièce d’une pénombre glaciale.

— Bon sang, grommelé-je. Combien d’heures m’as-tu retenu, cette fois-ci, entre tes griffes ?

J’émerge péniblement de ma léthargie aliénée lorsque mon ventre se tord d’une angoisse suffocante. Plié en deux, j’avance et m’écroule sur le siège dans un râle à faire trembler les murs.

Ce pressentiment, cette affliction, je ne l’avais plus connu depuis notre première rencontre. Depuis que sa douleur infligée par Develton m’avait arraché un cri lors d’une énième ivresse. J’avais alors mis cela sur le compte de l’alcool avant de foncer sans réfléchir jusqu’à son manoir. Avant de plonger mon regard dans celui de mon âme sœur, nue et torturée par notre bourreau.

Notre lien commencé cette nuit réitère en ce jour maudit son appel infortuné.

— Emilia, murmuré-je époumoné. Non, pas cela, je vous en prie.

Je me lève et trébuche. Je gémis d'un chagrin qui me dévaste, d'une blessure qui me saccage. Tout à coup, une brise caresse ma nuque, approuvant cette décision dictée par une croyance encore imprononçable.

— Va la chercher, *min storebror* . Ramène-la à la maison. Ramène-la chez nous, auprès des siens. Auprès de toi.

Je ferme les yeux, remercie Élise d'une brève prière affectueuse et me précipite vers la fenêtre pour sommer un Winston, tout juste revenu des écuries, d'affréter immédiatement le fiacre. Le sang sur mes doigts nettoyé à la hâte dans le cabinet de toilette d'Emilia, je me précipite dans l'escalier, me rue à l'extérieur et guette avec irritation l'arrivée du géant. Maudissant à voix haute sa lenteur, j'effectue des allers-retours impatients devant le manoir, une main mouillée posée sur mon cœur rouillé.

Mon regard novice poursuit alors les étoiles dans ce ciel constellé d'émotions naissantes. Et tandis que mon souffle se meurt de ressusciter à deux, la voix de Benjamin Baker résonne dans l'obscurité pour éclaircir mes sentiments envers mon astre aux cheveux d'or.

« Un jour, Dorian. Un jour, vous suffoquerez, vous agoniserez de ne l'avoir près de vous. Et, ce jour-là, vous tournerez la tête vers ce ciel que vous maudissez tant et vous penserez à moi. »

Pour la première fois de ma vie, je bénis d'un sourire radieux la voute céleste.

Oui, mon ami, tu avais raison.

J'ai besoin d'elle pour respirer encore un jour de plus.

OceanofPDF.com

Chapitre 14
Comme un enfer sans son paradis.
Emilia

Residence des Standford
Nothing Hill, Londres
29 Septembre 1888

Je sombre.

Peu à peu, mon être s’enfonce dans ce néant aveugle appelé univers. L’obscurité me sacrifie, me recrache pour mieux consacrer ma détresse. Et de ce culte sans fin, je deviens la prêtresse. Le temps se meurt et n’a plus de prise sur moi. L’infini devient ma demeure, abritant mes siècles derrière ses secondes perpétuelles. Dans ce tableau abstrait de mon malheur, je la cherche, muse clandestine invoquée par mon esprit délabré. Cependant, aucun chemin de sang ni route dévastée ne daigne me conduire à elle.

Lucretia, j’ai perdu Lucretia.

Aussitôt cette apocalypse clamée, mon monde se refond pour se faire genèse éplorée et ma révolution infernale recommence. Mon corps tombe et coule dans cette épaisse marée de souffrance. J’ouvre la bouche et tente de crier, mais elle remplit mes poumons, les sature d’effroi, les broie sous ses tonnes de liquide chagriné. Je suffoque et me noie dans ma propre enveloppe. Trop contrariée pour me révoquer. Trop indifférente pour me sauver. Ma pénitence ne fait que commencer, et elle n’est que chaos et regrets. Si Jack ne m’a pas exterminée, ce songe irréel se charge de m’achever.

J’aurais dû la sauver, hurler quand elle ne pouvait le faire. À la place, c’est elle que ma faiblesse a conduite au cimetière. Son cadavre m’habite et me poursuit dans la nuit. Je l’entends claquer des dents, je le sens griffer ma peau. Je ferme ainsi les yeux et me laisse déchiqueter, lambeaux après miettes de lâcheté.

Toc, toc, qui suis-je ? Peu importe quand la solitude fait de moi son éternel repas.

Soudain, une flamme vacille dans ma tourmente dînatoire. Elle m'appelle, me console, me somme de revenir jusqu'à elle. Sa chaleur dégèle ma peau, défige le cours du temps. Le noir autour de moi se retire, s'élève en parant ses sombres nuages de braises écarlates. Mon ciel est feu, mon âme brûlure, tandis qu'apparaît les contours sacrés de mon crépuscule.

Agenouillé loin devant moi, il me tend la main, invoquant notre lien pour me ranimer dans ses bras. Mon visage est neige fondue, mes membres congères, pourtant je frisonne un sourire glacé.

Parce qu'il est là. Parce qu'il est mon tout.

Je cours alors à perdre haleine jusqu'à lui afin de retrouver mon souffle, exhalant son incantation maléfique :

— Dorian.

Ses yeux azurés colorent mes ténèbres d'espoir.

— Emilia, soupire-t-il. Enfin, tu m'es revenu.

Nos regards aimantés se professent silencieusement leurs retrouvailles pendant que nos poumons mourants partagent la même inspiration libératrice.

— *Où étais-tu, min sommerfugl ?*

— *Dans un monde sans toi.*

Il penche la tête de côté.

— *Était-ce réjouissant ?*

— *Comme un Paradis sans son enfer, Dorian.*

Ses doigts ravis recueillent les perles de mon chagrin pour les porter à ses lèvres affamées.

— *Où étiez-vous, milord ?*

Une singulière tristesse ondule à la surface de ses iris.

— *Dans un gouffre sans toi.*

— *Était-ce plaisant ?*

Ses prunelles avides se posent sur ma bouche pincée d'appréhension.

— *Comme un enfer sans son Paradis, Emilia.*

Un toussotement à ma droite me fait sursauter. Je lève les yeux vers Tobias dont le visage ravagé d'inquiétude ne m'apporte aucun réconfort.

Près de lui, l'inspecteur Graham m'observe, comme s'il hésitait à me passer les menottes ou à m'exécuter de sa jalousie.

Est-ce là vraiment l'endroit pour nous quereller quand mon amie n'est plus ?

— Lucretia, gémis-je. Dorian, elle a été…

Son pouce effleurant mes lèvres invoque mon silence.

— Je sais, répond-il sobrement. Ses parents également, mais ce n'est guère le moment pour nous en préoccuper.

— Je ne suis pas d'accord, lui fait remarquer Graham. Dorian, elle est seule témoin du meurtre de lady Standford. Il va me falloir sa déposition le plus vite po…

— Elle te la donnera quand je le jugerai utile ! rugit le comte. Pas avant et certainement pas dans cet état !

Confus, le policier baisse la tête au moment où une domestique amène à Dorian une simple robe en coton immaculé. Prenant conscience du tissu poisseux épousant mes formes, je hoquète une complainte effrayée alors que le sang de mon amie me revêt de sa sordide toilette vermeille.

Après m'avoir rassurée d'une caresse, le serpent siffle un dernier avertissement à l'encontre de son ex-amant et s'empare du change d'une main implacable. Son ton cinglant se charge d'un ordre à faire courber l'échine du diable.

— Sortez à présent. Tous. Dehors.

Furieux, Tobias se balance d'un pied sur l'autre et contre-attaque avec bravoure inutile.

— Il n'est pas question de vous laisser seul avec ma fiancée ! C'est à moi de m'occuper d'elle désormais ! Sûrement pas à vous, milord ! Je vous interdis de la voir dénudée !

De nos doigts enlacés, je deviens paratonnerre de sa foudre orgueilleuse. Apaisé par mon étreinte, le nuage orageux de Dorian se dissipe pour se faire menace voilée. Son regard affectueux me désarme avant de mettre en joue sa proie américaine.

Il ne se relève guère, pourtant sa stature et son charisme écrasent mon fiancé d'un sarcasme imposant.

— Vous comptez l'emmener avec vous en Amérique, mais vous êtes incapable de vous occuper d'elle en ce lieu. Sachez qu'en Angleterre, on ne

laisse point une dame baigner dans le sang d'une autre, Myers. Alors je le répète une dernière fois à votre déplorable intelligence : sortez. Maintenant.

Tobias s'apprête à le contrer lorsque l'inspecteur l'arrête d'une main posée sur son épaule.

— Laissez tomber, mon brave, il ne sert à rien de parlementer avec lui dans cet état. Venez avec moi en attendant. J'aurai des questions à vous poser.

Les émeraudes de l'Américain percutent mes saphirs de déception. D'un pas effronté, il s'avance vers moi, dépose un baiser brûlant sur mon front couvert de sueur puis recule sous le grognement excédé de Dorian. Je rassure mon fiancé d'un sourire suintant l'illusion amoureuse avant que sa silhouette virile ne disparaisse à son tour de la pièce.

À présent seuls, mon tuteur m'aide à me relever avec douceur et fermeté. Ses mains habiles d'habilleur me rattrapent, empêchent la poupée de chiffon ensanglanté de se découdre. Avec précaution, il retire l'étoffe écarlate, me berçant de paroles encourageantes ; miel sur mes blessures salées de larmes. Perdue, je me laisse faire, incapable de résister à l'appel de ma moitié dont la voix apaisante ne retient ma raison qu'à un fil de plénitude.

La morsure du froid réveille ma honte lorsque je me rends compte de ma nudité, bien trop vulnérable sous son œil aguerri de prédateur.

Gênée, je cache ma poitrine de mes bras alors qu'il tente de me passer ma nouvelle mise.

— Emilia, gronde-t-il sévèrement. Comment veux-tu que je te vêtisse si tu ne me laisses point te déshabiller du regard.

— Je suis nue, Dorian, c'est inconvenant. Je… je vais le faire.

Je lève faiblement ma main, il esquisse un sourire taquin.

— Je t'ai déjà vue en tenue d'Ève, il me semble.

Je grimace à l'évocation de ce souvenir tenace.

— Il faisait trop sombre pour me croquer du regard, serpent.

Ses éclats de rire sont mille aiguilles plantées dans ma sphère d'épouvante.

— Je n'ai guère eu besoin de mes yeux pour me délecter de tes formes. Cependant, en ce moment précis, ce n'est point la femme qui me préoccupe, mais mon précieux papillon. Laisse-moi faire, *min sommerfugl* , je te promets de ne point m'attarder à te contempler.

Convaincue par la foi chaste de son regard sage, je soupire et lève les bras, lui laissant dorénavant le loisir de me passer la robe. Mais au moment où le tissu éblouit ma vision d'un tourbillon cotonneux, sa réplique lubrique rougit mes joues d'un désir incongru.

— Pas plus que ma perversité ne le juge nécessaire, bien entendu.

Je grommelle ma réponse outrée lorsque ses traits diaboliques m'accueillent au bout de ce paradis blanc. D'un geste gracieux, il ferme les boutons retenant ma poitrine puis s'écarte pour ôter son par-dessus et le poser sur mes épaules tremblantes. Pendant qu'il relève le col de son manteau devenu mien, ma passion se fond dans son odeur familière, s'imprégnant de son essence à en immoler mes poumons.

Instinctivement, mon corps se blottit contre sa partie manquante, humant le parfum doucereux de notre liaison meurtrière.

— Vous sentez le sang, Dorian, chuchoté-je, assoiffée.

Sa main se fige un instant, délaisse sa marche vestimentaire pour courir sur ma peau dénudée.

— Est-ce que cette odeur te déplaît ? me demande-t-il d'une voix rauque.

Mes yeux possessifs glissent sur ses cuticules maculées de sang séché. L'idée qu'il ait pu prendre du plaisir en solitaire me révolte, mais son insatisfaction ressentie à travers notre union rassure mon élan égoïste. A-t-il tué pour tenter de m'oublier ? C'est injuste. Moi je pourrais détruire le monde sans jamais pouvoir l'enterrer.

— Non, déglutis-je péniblement. Sur un autre, elle me serait étrangère, sur vous elle est mon foyer.

Ses iris incandescents affichent notre sombre délivrance.

— Tu m'as manqué, Emilia, confesse-t-il tout bas.

Des réminiscences de colère flamboient sur mes cordes vocales.

— Il est donc fort aisé que l'inspecteur vous ait fait venir, milord.

Il fronce les sourcils, soucieux, et me répond d'un grondement rocailleux.

— Je ne sais de quoi tu parles, *min sommerfugl* . Mais si tu juges devoir te faire bourreau, attends au moins d'être au manoir pour me condamner.

Le doute s'insinue en moi, balayé aussitôt par les brumes de ma perte. Je jette un œil éploré sur le salon de mon amie et lui réponds avec amertume.

— Si je rentre avec vous, cela ne sera qu'éphémère. Et vous le savez.

De son index replié, il ramène doucement mon visage vers lui, son désir m'inoculant enfin ce poison dont mes veines échouaient à se sevrer.
— Dans ce cas, abandonne la fragilité au futur pour me faire ton invincible présent.

Mon cœur s'égaye un instant de retourner chez lui avant de s'envelopper d'une parure de deuil. Oui, je n'ai plus personne. Personne à part lui, et même de cela je ne puis en être assurée dans cet avenir qui ne cesse de vouloir tout emporter sur son passage. Un jour, lui aussi s'en ira loin de moi. Néanmoins, ce jour-là, je peux encore le compter de nos doigts liés.

Alors je plonge mon regard dans ce sursis accordé, prends sa main et le laisse me conduire jusqu'à la porte d'entrée.

Dans le corridor, Tobias vient à ma rencontre, son élan charitable immédiatement interrompu par la langue bifide de mon protecteur.
— Je la ramène à la maison, Myers. Là où est sa place. Et si vous essayez de m'en empêcher, c'est votre dépouille que le fossoyeur viendra quérir.

L'Américain se frotte la nuque et m'offre un sourire contrit.
— Non, bien au contraire, milord. Cela me fait mal de l'avouer, mais je pense que vous avez raison de le faire. Je ne peux pas l'emmener sous mon toit hors mariage et personne d'autre ne pourrait l'accueillir.

Il s'incline et me salue d'un baisemain appuyé.
— Emilia, je vous rendrai visite dès que possible. Prenez soin de ma fiancée, je vous en prie.

Le démon ricane l'évidence.
— Je n'ai guère besoin que l'on me dicte ce qui est gravé dans mon sang, Myers.

Les traits de ce dernier se figent d'une incommensurable rivalité avant de s'écarter pour nous laisser passer. Mon mutisme incapable de le conforter dans son ordination de futur époux, je me tourne vers mon tuteur dont le regard diabolique exorcise désormais son ami d'enfance.
— Ôte-toi de notre chemin, Thomas !

L'inspecteur hoche bravement la tête.
— Il me faut sa déposition, Dorian. Je ne…

Les doigts de mon âme sœur se crispent sur les miens tandis que son visage s'approche à quelques centimètres de notre obstacle.

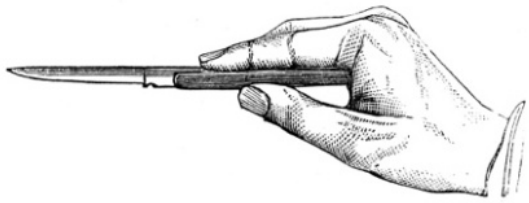
— Elle te la donnera lorsqu'elle se sentira prête. Les morts resteront morts, mais Emilia est bien vivante et j'entends à ce qu'elle le reste. Suis-je assez clair ?
— Dorian, sois raisonnable, mon ami…
— SUIS-JE ASSEZ CLAIR ?

Le policier recule, inspecte les environs afin de ne point subir témoin de cet affront, et nous laisse enfin accès à la sortie. Le majordome, tout aussi apeuré par le courroux du Diable, ouvre avec précipitation la porte et s'écarte d'un pas leste.
— Fais-moi signe lorsqu'elle se sentira prête, conclut fébrilement Graham.
— Cela sera à elle seule de le faire, feule Dorian.

Puis son ton s'adoucit pour me parler en danois.
— Emilia, *er du klartil at gå* [26] ?

Je me tourne et jette un dernier regard affligé sur la maison hantée du spectre de Lucretia. Dans quelques jours, je devais dire au revoir à l'ardeur de mon amie, me voilà pourtant à prononcer mes adieux à la froideur de la pierre.

Ravalant ma tristesse, je chasse de justesse un sanglot pour répondre à ma demeure de chair.
— *Ja* [27], Dorian. *Jeg er* [28].



Arrivés au manoir, après un retour ponctué de silence et de soupirs entremêlés au gré de nos frôlements insensés, Dorian m'aide à gravir les marches, me conduisant avec une étonnante patience jusqu'à mes appartements.

Après trois coups frappés à la hâte, la porte de ma chambre s'ouvre devant lui sur une Sarah emportée par la joie de nos retrouvailles inespérées. Son timbre trop aigu, je grimace un début de migraine aussitôt perçue par ma moitié.

D’un regard glacial, mon tuteur engloutit les octaves de la femme de chambre et se tourne vers moi, une lueur de contrariété valsant avec ma frustration.

— Je te laisse aux bons soins de Sarah, *min sommerfugl* . Winston te fera parvenir le reste de tes affaires demain matin. En attendant, essaye de te reposer.

Soudain paniquée par son départ, je me cramponne à ses doigts, les serrant comme si ma vie dépendait de ce contact.

N’est-ce point le cas, Emilia ? N’est-il pas devenu ton existence ?

Oui, il l’est. Combien ne sacrifierai-je d’ailleurs la mienne pour une bouchée de lui.

Ma convoitise engendrant sa jumelle insatiable sur ses iris céruléens, ses lèvres s’étirent d’un sourire complice avant de se poser avec déférence sur ma paume quand je les voudrais à me dévorer sans répit.

— Lorsque tu te sentiras prête, je serai là, souffle-t-il. Je t’attendrai, Emilia, que cela soit dans tes songes ou ta réalité. Mais pas cette nuit. Ce soir, c’est de Sarah dont tu as besoin.

La suite se consume dans son regard enflammé.

— *Pas de nous.*

Sans un mensonge proféré de plus, mon ombre disparaît dans les abysses du corridor, me laissant murmurer seule ma navrante vérité à son fantôme :

— C’est de toi dont j’ai besoin, Dorian. Toi.

Quelques heures plus tard, grelotant seule sur le givre de mes draps après les bons soins de Sarah, j’effleure cette empreinte sanglante laissée sur mon oreiller, répandant ainsi sa chaleur meurtrière dans ce sang figé par un éternel hiver.

Oui, Dorian.

Toi.

OceanofPDF.com

Chapitre 15
Quand vouloir se fait pluriel.
Emilia

Serre, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
1er Octobre 1888

Mes doigts cramponnés au sécateur, je termine nerveusement ma bouture de parisette à quatre feuilles, dont le surnom « raisin de renard » sied à merveille à la flamboyante crinière de mon garde du corps.

Debout, les bras croisés près de mon pied de dompte-venin, Lucius se penche pour en humer ses fleurs blanches, grimaçant aussitôt son dégoût.

— Pouah ! Ça pue votre truc, Ma mie.

Un sourire plaisantin étire mes lèvres amères.

— Au moins, nous sommes sûrs à présent que tu n'es point une chèvre [29].

Je soupire de déconvenue.

— À défaut d'être le canidé de Dorian.

L'homme de main arque un sourcil grivois.

— Dorian ? Ma mie aurait-elle enfin pardonné à Sa tartelette ?

Je pince mes lèvres, indécise.

— Disons que le four de ma haine s'est refroidi de quelques degrés.

Lucius approuve d'un sifflement ma métaphore culinaire et se dirige vers une autre de mes plantes. En ces temps sombres, j'avais involontairement négligé l'entretien de mes cultures, trop occupée à subir les affres de mon cœur infecté.

Toutefois, la perspective de capturer et dépecer ce Jack l'Éventreur m'a fait retrouver tôt ce matin le chemin vénéneux de la vengeance.

— Je ne comprends pas pourquoi vous vous plaisez tant à cultiver ces horribles plantes, intervient-il. Elles peuvent vous tuer à tout moment, sans compter qu'elles ne sont franchement pas très agréables à l'œil.

J’effleure d’un index aventureux la fleur solitaire en forme de baie noire.

— C’est précisément ce qui fait d’elles les prodiges de la nature, Lucius. En apparence, elles sont petites et fragiles. Vulnérables. Mais il leur suffit d’une seule goutte ou d’une émanation évanescente pour terrasser l’ennemi le plus redoutable et le plus imposant qui soit.

Mon expression entendue capture avec délice la panique de son interlocuteur, incliné sur une rose des alpes. Son teint désormais livide, il se redresse et rajuste nonchalamment ses gants de cuir noir, affectant un air indifférent.

— Je comprends, croasse maître renard. Même si j’aurais préféré que le patron m’autorise à vous attendre ailleurs. Tout ce vert me donne de l’urticaire, dit-il en se grattant le cou.

J’éclate de rire.

— Non, Lucius, cela est dû à la primevère que tu n’as pas arrêté de manipuler.

Me rappelant soudain son aversion envers les serpents j’affecte un ton complaisant ; le vice fait papillon.

— Cependant, si tu ne supportes pas mes plantes, je t’autorise à m’attendre dans la serre de Dorian. Je suis persuadée que tu manques beaucoup à ses reptiles.

Il se fige instantanément, ses traits rusés simulant une terreur outrageusement délectable.

— Non, bégaye-t-il. Ça ira, Ma mie.

Il tapote une feuille d’aconit comme un chien qu’on félicite et me salue d’un clin d’œil complice.

— Finalement, je les aime bien ces petites.

Je réponds à son franc sourire puis retourne à mes protégés, maugréant malgré tout l’injustice de mon tuteur.

— Tout de même, Lucius, tu serais bien plus utile à enquêter sur Jack. Je ne comprends pas pourquoi Dorian t’a asséné à ma protection. Ce n’est pas comme si j’avais besoin de toi pour me défendre.

Je coupe d’un geste sec une feuille afin d’affirmer mon propos indigné. Hier matin, Dorian m’a tout simplement fait l’affront de me refuser à l’assister dans ses interrogatoires, arguant mon manque d’appétit et de sommeil.

— Tu ne me seras d’aucune utilité dans cet état, min sommerfugl.
— Mais je veux vous accompagner ! J’en ai le droit, Dorian !

Il m’a alors caressé tendrement la joue, infligeant à ma peau le même traitement qu’à nos âmes frustrées.

— Oui, Emilia, tout comme tu as le devoir de me revenir.

Un baiser sur mon front, mes cendres à ses pieds.

— Repose-toi, min sommerfugl. Laisse-moi être un temps l’instrument de ta vengeance pour revenir m’aiguiser de ta charmante présence.

Sa stature élégante déjà détournée de moi, ma voix paniquée qu’il termine sur l’échafaud l’a retenu un instant sur le seuil du petit salon.

— Mon devoir est vôtre, Dorian. Tâchez de ne point l’oublier quand vous chasserez en journée au détriment de votre sécurité.

Sa fossette équivoque m’a alors répondu par-dessus son épaule.

— Comment le pourrais-je encore quand il dicte ma mort ?

La chaleur propagée sur mon épiderme m’arrache à mes confuses pensées. Dans son coin ombragé, l’homme de main se frotte la nuque, haussant une épaule ennuyée.

— Sa royale pâtisserie préfère émietter elle-même les suspects. Malheureusement, il va plus vite à les croquer qu’à les faire rôtir.

— Que veux-tu dire, Lucius ?

Il hésite, toutefois mon regard appuyé se charge de faire pencher sa balance morale en ma faveur.

— Après votre départ, il m’a demandé une liste de neuf suspects pour « commémorer vos années passées ensemble ». Il s’est rendu dans chacune de leur planque, seulement, il a préféré les massacrer les uns après les autres sans même prendre la peine de les interroger. Vous auriez dû voir cela, mademoiselle, un vrai carnage ! Le pauvre Anthony en fait encore des cauchemars après avoir dû nettoyer chaque scène de boucherie.

Cela explique donc l’odeur d’éther ce soir-là. La seule pensée de le savoir condamné à noyer notre relation dans le sang me procure une malsaine satisfaction aussitôt submergée par ma rancune envers le domestique.

— Neuf ! Tu aurais pu au moins tenter de contenir sa fureur, Lucius ! À cause des sanglants caprices de ton maître, le meurtrier de Lucretia continue

de nous filer entre les doigts.

Les yeux du renard se font railleurs.

— Vous m'avez demandé de protéger Votre tartelette de lui-même, non de protéger les autres de lui.

— Et te voilà maintenant à me protéger de Jack. Quelle ironie, ne trouves-tu pas ?

Il s'esclaffe devant ma mine boudeuse.

— Allons, ne faites pas la tête, mademoiselle. Après tout, je ne suis là que pour éviter l'éventration de votre croûte et préserver la tendresse de Votre Mie. N'oubliez pas la lettre laissée par ce gamin. Nous sommes tous amenés à devenir sa prochaine victime.

Je tressaille, prête à mordre ma langue de rage afin de sentir au moins un sang couler dans ma bouche assassine.

Le lendemain du meurtre des Standford, un courrier nous est parvenu dans la matinée. D'une adresse inconnue, mais d'un auteur déjà familier à nos lames avides d'effeuiller sa plume sordide.

Tandis que mon sécateur blesse par mégarde une feuille, mon esprit embrumé d'une rage indomptable déroule sur son verticille les mots écrits à la sève écarlate de mon amie.

Cher comte,

J'ai votre attention maintenant ? Je suis sûr que oui. Éventrer cette traînée de salon était bien plus amusant que les putes de Whitechapel. Elle a couiné, supplié, mais votre insecte dormait à ses côtés. Hilarant, non ? J'ai gardé son oreille, je la ferai frire plus tard. Un vrai repas de riche. Ha ha.

Au moins, elle n'entendra plus vos bêtises.

Vous vous demandez sûrement pourquoi je n'ai pas continué mon si beau travail sur votre papillon ? C'est vrai, j'aurais pu trancher ses ailes, mais le jeu ne fait que commencer. Tellement de questions, si peu de réponses.

Pourquoi cette pute ? Pourquoi pas la mienne ? Et moi je vous dis : pourquoi pas, comte ?

La vie c'est une question d'occasion, la mort d'opportunités. Et je n'en manque pas, oh ça non ! D'ailleurs, mon beau couteau n'attend que mon travail alors, soyez prêt. Ha ha.

À bientôt,

Votre dévoué.
Jack.

P.S : Le sang de la dame est une encre rouge de qualité. Normal, vu combien elle m'a coûté. Je vais peut-être en garder dans une bouteille d'absinthe , ha ha.

P.S.S : Pardon, comte, je n'ai pas parlé des parents, mais ils étaient tellement silencieux que mon couteau n'a pas apprécié. Même leurs langues ont mauvais goût.

Les langues de Lady Adelaïde et de son époux ont effectivement été tranchées, comme me l'a ainsi signalé l'inspecteur Graham après avoir recueilli ma déposition hier soir. Dévastée, j'ai tenté par tous les moyens de retranscrire le peu de mes souvenirs enfouis dans les limbes du somnifère. Cependant, hormis la fenêtre entrouverte et la description bredouillée du cadavre de mon amie, rien d'autre n'a pu se révéler utile à l'avancée de l'enquête au grand dam du policier, épuisé de traquer un fantôme.

Que cela soit celui de l'éventreur ou de son ancien amant.

Pour l'instant, Scotland Yard se refuse d'associer le massacre des Standford à la tuerie de *Whitechapel* , alléguant un procédé divergent puisque Jack l'Éventreur ne s'introduit point dans les maisonnées, n'attaquant également que les prostitués. Seule la lettre constitue une preuve.

Toutefois, Dorian et moi refusons de la confier aux soins désastreux de la police.

Cette traque est devenue personnelle. Au même titre que ce coup fatal que je lui porterai dans sa carotide.

L'absinthe. C'est cette maudite fée verte qui a dissipé de ses ailes anisées la prudence nocturne de Dorian.

Il m'a observée, pensé-je, courroucée. Ce Jack m'a probablement suivi dans la rue lors de ma nuit de débauche.

Était-il près de moi ? Ai-je frôlé sa folie de ma déraison éméchée ?

Agacée par ma propre stupidité, je m'apprête à sanctionner la parisette à ma place lorsque des mains fermes me pressent conte un torse

salvateur.

Toussotant son malaise, Lucius prend congé des plantes alors que la plus toxique d'entre elles s'enroule progressivement autour de ma taille. Son souffle erratique niché dans mon cou empoissonne mon sang d'un désir nocif.

— Ce Jack ne vaut pas le moindre sacrifice de leurs feuilles, *min sommerfugl* .

Je ferme les yeux et me laisse envoûter par son timbre rauque.

— Ni la moindre de vos écailles, milord.

Il mordille avec voracité le lobe de mon oreille, mais les frissons ressentis se calcinent au souvenir de celui de Lucretia, tranché par le couteau de Jack.

— Dorian, ronronne-t-il. Je ne veux plus jamais t'entendre prononcer mon titre si cela ne fait guère partie de notre jeu érotique.

Je ricane, provocatrice.

— Mes blessures doivent-elles vous rappeler à quel point je suis toujours fiancée ?

— Mes caresses doivent-elles te rappeler combien je n'en ai cure ?

Ma faim de lui mord mon estomac vide.

— Je ne suis guère persuadée que Tobias apprécierait, suffoqué-je.

— Tant mieux, susurre-t-il. Ce n'est point lui que je désire combler.

Ses doigts experts remontent doucement jusqu'à la naissance de ma poitrine, s'immisçant dans les replis de mon corsage. Non, aucune plante de cette serre ne parviendrait à surpasser les effets secondaires de ses attouchements.

À son simple contact, ma respiration se paralyse, ma peau se nécrose, ma bouche salive de ses baisers. Le vertige me guette, me presse de tomber dans ses bras pour ingérer sa dose charnelle, fatale à ma raison. Néanmoins, le peu de lucidité précédant la fièvre parvient à convoquer devant moi la silhouette fugace de mon fiancé.

Il n'est guère ton antidote, Emilia.

Je le sais, mais ne vaut-il pas mieux vivre dans le mensonge que de décéder d'un plaisir interdit ?

— Non, Dorian, soufflé-je en m'extrayant de son étreinte. Je ne puis lui faire cela.

Il raffermit un instant sa prise avant de finalement me relâcher d'une plainte étouffée.

— Si ton « pouvoir » était à la hauteur de ton « vouloir », Emilia, nous serions déjà au lit, tonne-t-il froidement.

Je me tourne vers lui, mon teint rosi répondant à sa beauté nacrée.

— Si votre « vouloir » était à hauteur du mien, nous le serions en effet.

Mes ailes se consument dans les flammes de son regard ardent. La volonté fait-elle encore partie de notre tentation quand nos corps y cèdent déjà en songe ?

Fébrile, je détourne la conversation sur un sujet plus épineux que ces ronces de sensualité plantées dans ma chair.

— Avez-vous une piste sur Jack ?

Le comte cille, toute trace de luxure aseptisée au vitriol de ce nom infâme.

— *Akk* [30], *nej* [31].

Il frotte ses lèvres, amusé.

— Cela dit, peut-être aurais-je dû ne point lui trancher la langue au préalable. Cela aurait sûrement amélioré notre compréhension mutuelle.

— Dorian, vous ne pouvez pas faire cela ! m'indigné-je. Il ne s'agit pas cette fois-ci de reproduire le *modus operandi* , mais de recueillir des informations.

Mon timbre outré le fait éclater d'un rire machiavélique.

— Que veux-tu, *min sommerfugl* , des années de pratique ne peuvent endiguer mes sanglantes habitudes. Je dois seulement me rappeler les raisons de ma torture et tenir mes appétits éloignés de l'objet de ma convoitise.

Ses iris reptiliens détaillent avec insistance mes courbes enténébrées d'une robe noire de deuil.

— Cela viendra, n'aie crainte.

— Si je pouvais au moins me tenir à vos côtés pour m'en assurer, grommelé-je.

Il s'avance d'un pas, s'empare de ma main afin de la porter à sa bouche.

— Tu l'es toujours, Emilia, souffle-t-il sur ma paume. N'en doute jamais.

Je déglutis mon trouble et m'enquiers de sa présence.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

Le premier rôle de ma vie recule et ouvre ses bras d'un air théâtral.

— Ah ! Je me disais qu'une petite excursion à la morgue tempérerait tes velléités d'herboriste assassines. Qu'en penses-tu, *min sommerfugl* ?

La dépouille de Lucretia s'impose soudainement à ma mémoire meurtrie. En l'absence d'autres proches à Londres, c'est à moi que l'inspecteur Graham a demandé d'identifier la famille. L'odeur du formol et de la décomposition se superpose soudain au parfum boisé de Dorian.

Découper des corps anonymes me procure un plaisir viscéral, les observer de la curiosité scientifique, mais voir celui de mon amie est la pire des tortures.

Sans pouvoir se retenir davantage, ma terreur gémit à travers ma gorge nouée d'appréhension.

À l'affût de mes fluctuations d'humeur, mon âme sœur se charge de me rassurer aussitôt sur ce point macabre.

— Non, Emilia, il ne s'agit pas d'elle. Son cadavre est actuellement en préparation pour ses funérailles. Tout comme ceux de ses parents.

Un soulagement détestable libère ma poitrine en apnée, immédiatement remplacée par une sombre prémonition.

— Alors de qui… Jack a encore frappé, c'est cela ?

Dorian acquiesce, ses yeux soucieux ne cessant de décrypter mes émotions.

Bien décidée à lui prouver ma fiabilité de semblable, je balaie sa prévenance prédatrice d'une voix dépourvue de trémolos.

— Quel est le nom de sa victime ?

Il penche la tête de côté, son visage redevenu instantanément inhumain.

— C'est bien là tout le nœud commun de notre problème, Emilia. Ce tueur ressemble de plus en plus à notre relation, s'émerveille la bête.

Mon intérêt meurtrier tombe dans le piège de ses crocs, dévoilés par un sourire carnassier.

— Que voulez-vous dire, Dorian ?

Il s'empare de ma main, la pose d'autorité sur son avant-bras et me chuchote à l'oreille les prémices de notre funeste triade.

— Que son « vouloir » est devenu pluriel.

OceanofPDF.com

Chapitre 16
Catherine Eddowes.
Emilia

Morgue,
Golden Lane, Londres
1er Octobre 1888

Appuyée contre une table d'examen, j'observe avec attention l'une des deux nouvelles victimes de Jack l'Éventreur.

Entièrement dévêtue, et sans le moindre drap pour couvrir sa décence, le cadavre identifié comme celui de Catherine Eddowes gît impudemment sur le dos, jambes écartées ; une dernière passe offerte au dieu de la mort.

Contrairement à ses autres collègues de rue, son visage est entièrement défiguré, saccagé par l'acier bestial. Les coupures de chaque côté de ses joues décollent sa peau livide, de son nez tranché jusqu'à sa bouche tailladée brutalement. Une nature morte, pensé-je. Un fruit trop mûr baigné dans une peinture nécrosée, pelé néanmoins par un client avide de goûter sa chair.

De la naissance de son cou à son pubis, de frais points de suture *post-mortem* attestent d'une récente autopsie. Cependant, leur grossièreté ne parvient guère à occulter l'enfoncement apparent au niveau de l'abdomen, témoignant d'une enveloppe vidée de quelques viscères. Le corps famélique d'Eddowes, marqué par une *rigor mortis* avancée, ressemble à une momie dévorée par Anubis, répudiée par Osiris. La nécropole funéraire était-elle si surpeuplée pour recracher ses fidèles dans la fange des oubliés ?

Car c'est ce qu'elle deviendra. Ce dont l'histoire se souviendra de Catherine Eddowes. Une victime de l'éventreur au détriment de la femme, de la mère ou de l'épouse. Un corps de plus, une âme de moins. La vie nous prête l'identité, mais la mort nous donne l'anonymat.

Une boule d’angoisse obstrue ma trachée à mesure que les contours de la prostituée s’harmonisent et deviennent ceux de mon amie.

Lucretia.

Qu’adviendra-t-il de son souvenir une fois que je ne serai plus ? Qui pourra encore transmettre ses sourires, ses rires et ses joies quand ma peine disparaîtra six pieds sous terre ?

La panique déferlant par vagues insatiables, mes doigts s’arriment sur le métal froid, ancrés dans le trépas afin d’oublier ma tempête de détresse. Soudain, un doux murmure prononcé contre ma nuque réchauffe ma terreur glacée.

— Nul ne disparaît complètement, Emilia. Il reste toujours quelque chose de nous, qu’il soit spirituel ou matériel. Lucretia sera là, avec toi, et elle existera encore après toi.

Je tourne la tête vers Dorian dont le bleu translucide noie toutes mes frayeurs dans les abysses tumultueux de son affection. Qu’il parvienne ainsi à lire mes pensées m’est devenu aussi naturel que de respirer, aussi indispensable que de le toucher.

Comprenant mon besoin impérieux de lui, ses doigts s’entrelacent aux miens, m’octroyant force quand je ne suis que faiblesse. Mon regard assouvi contemple notre union alors que ma voix tremblante présage déjà notre séparation.

— Et vous, Dorian, déglutis-je, existerez-vous encore après moi ?

Il sourit et caresse de son pouce l’intérieur de ma paume.

— Peu importe si je disparais des mémoires, *min sommerfugl* . Du moment que j’aurais eu l’honneur de vivre un temps dans la tienne.

J’ouvre la bouche afin de le supplier de ne point se faire souvenir lorsque la porte s’ouvre sur un inspecteur Graham aux cheveux ébouriffés. Mue par les réflexes inculqués par la bienséance, je tire discrètement pour récupérer mes doigts, ne faisant ainsi que rasséréner la prise de Dorian.

Un sourire de contentement éclot malgré moi sur mes lèvres perfides, désertées de toutes envies américaines.

— Je suis navré du retard, mes amis, gémit Graham. Je devais aller récupérer le compte-rendu d’autopsie d’Élisabeth Stride.

— La première victime ? m’enquiers-je.

— En effet, déplore-t-il. Son corps a été transféré à la morgue Saint George. J’aurais préféré qu’ils regroupent les cadavres au même endroit, mais bien

évidemment c'était sans compter sur les difficultés de l'administration londonienne.

Il passe une main énervée sur un début de barbe. Dans la lumière blafarde de la pièce, ses cernes marqués et son teint livide lui confèrent le titre de troisième victime.

— Vous avez l'air épuisé, monsieur Graham, lui fais-je remarquer d'un ton soucieux. Vous devriez penser à vous reposer.

Un rictus moqueur sur ma droite me force à presser avec véhémence les doigts de Dorian. Près de nous, le policier s'écroule sans élégance sur une chaise, les épaules voutées.

— Pardonnez mes manières, mademoiselle Emilia, mais en effet je suis à bout.

Il plonge alors la tête entre ses mains, sanglotant à moitié la suite de sa plainte larmoyante.

— J'ai un tueur introuvable sur le dos, des victimes éventrées par un boucher… Sans compter la presse et ma hiérarchie qui ne me laissent aucune minute de répit. Et le comité de vigilance dont je dois assurer la coordination. Alors, oui, je suis à bout.

Le timbre de mon tuteur se fait acerbe.

— Fais-lui grâce de tes défaillances, Thomas. Emilia a perdu son amie, pourtant elle est là, debout, lorsque tu t'affales pitoyablement devant nous. Ne reste-t-il donc aucune dignité dans cette carcasse que j'ai quittée ?

— Dorian ! m'insurgé-je en m'arrachant à lui. Ayez au moins vous-même la décence de parler convenablement à votre ami devant moi ! Je ne puis souffrir d'un tel comportement, alors que moi je… Je n'ai plus la chance de converser avec Lucretia.

Ses yeux adoucis me demandent pardon, sa main cherche mon absolution et mon cœur lui accorde adoration. Une ombre de tristesse traverse le visage las de Graham lorsque les doigts du comte retrouvent leurs moitiés.

— C'est vrai, pardonnez-moi, mademoiselle. Je ne pensais pas que Dorian vous ferez venir ici après le meurtre des Standford. Êtes-vous sûre de vouloir rester ? Je comprendrais que votre émoi féminin ne puisse soutenir une telle épreuve.

Excédée par son comportement, je me redresse dans mon corsage de deuil et toise sa sollicitude déplacée d'un air impérial.

— Mon émoi féminin se portera toujours mieux que vos tourments masculins, inspecteur.

Amusé par ce changement de coupable, Dorian étouffe un rire de bourreau que je condamne d'une œillade complice.

Si mon âme sœur m'a fait venir en ce lieu macabre au détriment de ma perte, ce n'est que pour mieux éloigner mes cauchemars. Me concentrer sur une autre victime me permettra ainsi d'accepter la mienne tout en apportant mon aide dans la traque de Jack. Lire dans les entrailles à défaut de pouvoir encore en arracher les confessions suspectes. Voilà le présent que m'offre Dorian et n'en déplaise à Graham, les viscères putréfiés ont bien plus de valeur à mes yeux qu'un bijou ou une robe d'apparat.

— Ma cousine a-t-elle répondu à ton imbécilité ? siffle le serpent. Tiens, à ce propos, qu'en est-il de ta milice de bras cassés ? Ce brave Lusk se serait-il enfin rendu compte de sa futilité ?

L'inspecteur se renfrogne d'un grognement malhabile.

— Nullement, mon ami. L'un des membres du comité de vigilance a même aperçu la silhouette de notre tueur lors du deuxième meurtre. Seulement…

— Non, je t'en prie, laisse-moi deviner la chute de cette délectable plaisanterie. Sa description ne correspondait à rien ?

— « Rien » est un peu fort comme terme, bougonne Graham.

— C'est pourtant celui qui te correspond le mieux.

Dorian me délaisse, s'approche d'une démarche despotique de son fidèle et tend une main ornée de bagues dorées devant lui. Immédiatement, le regard du policer flamboie d'une ferveur renouvelée, contemplant avec avidité les extrémités digitales de son ancien amant.

Agacé, notre amour commun fait claquer ses doigts impatients sous ses yeux ahuris.

— Ne la regarde point ainsi, Thomas. Je ne te demanderai pas de la baiser, tu es bien trop indigne pour y poser tes lèvres. Le compte-rendu. Maintenant.

L'inspecteur bégaye des excuses avant de lui céder les deux rapports posés sur ses genoux. Pendant que Dorian s'enquiert du premier, je m'avance vers la dépouille, inspectant avec plus de minutie son visage dépouillé d'épiderme.

— Que dit-il sur Élisabeth Stride ? demandé-je après quelques minutes de silence.

Mon professeur lève vers moi ses iris pétillants de vice animal. Je souris, étonnamment ravie de retrouver sa cruauté alors que nos dialogues retrouvent l'intérêt de notre sauvagerie partagée.

Si nous n'avons guère encore pu échanger sur mon départ maintenu en Amérique, notre appétit commun pour le meurtre nous en tient pour l'instant éloigné.

Une douce illusion vaut mieux qu'une insupportable réalité.

Et la nôtre est aussi sanglante que nos cœurs écorchés.

— D'après l'analyse du docteur Blackwell, elle aurait été attaquée par derrière puis égorgée. Aucune trace de strangulation, ni de lutte. Son visage n'a point été touché et ses vêtements n'étaient pas relevés. Que dis-tu de cela, min *sommerfugl* : « En outre, la défunte portait autour de son cou un mouchoir en soie légèrement déchiré. ».

— Elle a tenté de comprimer sa plaie en essayant de le faire avec son mouchoir.

La fierté de Dorian acquiesce.

— Sûrement, en effet. D'après le légiste, la mort serait due à la section partielle de la carotide gauche.

— Ce qui veut dire ? questionne Graham.

— Hémorragie, traduis-je.

Je me penche sur le corps de Eddowes, haussant un sourcil circonspect.

— Il n'a pas eu le temps de terminer son œuvre, avancé-je. Et…

— Sa frustration s'est déchaînée sur une autre, termine Dorian.

J'esquisse un discret sourire à son encontre.

— *Au moins, s'est-elle contentée d'une seule personne au lieu de neuf.*

Le reptile incline innocemment la tête.

— *Cela se nomme « talent ».*

Je claque ma langue afin de le désapprouver.

— *Je dirais plutôt « égarement ».*

Ses yeux soudain tourmentés font naufrage dans les miens.

— *Tu as raison, c'est ce que j'étais sans toi : égaré.*

Le monde autour de nous disparaît pour nous faire seuls survivants de cette île de tentations.

— *Mais vous m'avez retrouvée, Dorian.*

Ses lèvres pleines se courbent d'une ancienne malice.

— *Je te retrouve toujours, Emilia.*
— D’après le docteur, notre homme aurait utilisé un plus petit couteau que ses précédentes fois, nous interrompt Graham.
— En effet, Thomas. Au vu de son travail sur le visage d’Eddowes, il n’aurait pu en être autrement, comme tu t’apprêtes à l’apprendre. *Godt* , passons donc à la suivante.
— Tu n’as rien d’autre à dire sur la première ? s’étonne l’inspecteur.
— Tu vois, ce terme te sied mieux, Thomas. Non, il n’y a rien à dire si ce n’est qu’elle n’a point honoré convenablement son rôle d’exutoire.
— Il a dû être dérangé à sa tâche, supposé-je. Un passant peut-être ?
— Nous avons quelques pistes. Rien de bien concret, mais nous y travaillons. Pour la deuxième en revanche… Dorian, je te laisse à ton analyse.
— Merci de m’accorder votre vénérable autorisation, monsieur l’inspecteur, raille ce dernier. Mais pour ce deuxième macchabée, nous allons laisser l’intelligence d’Emilia prendre le dessus sur ta stupidité.

Les deux gentlemen se tournent de concert vers ma stupéfaction.
— Mais je… je n’ai même pas lu le compte-rendu, Dorian.

La certitude du Diable engloutit les démons de mes réticences.
— Il te suffit d’observer, Emilia. Approprie-toi sa lame et ses pensées. Sombre dans la folie de l’éventreur et fais en émerger les faits. Par quoi a-t-il commencé ?

J’inspire profondément, faisant fi de leur compagnie pour me tourner vers la solitude funèbre du tueur. À la manière du précédent cadavre, mon esprit frappe à la porte de celui de Jack, se perdant dans ses méandres de misogynie et labyrinthes de haine.

Peu à peu, à travers mes yeux d’homme, les blessures de Catherine Eddowes se referment. La peau se reconstitue, le nez retrouve sa place, son ventre se gonfle de viscères tandis que ma main tient un couteau entre ses doigts impatients d’en faire usage. « *Mon si beau couteau.* »
— Il l’égorge de la même manière que Stride. Section de l’artère carotide commune gauche. Elle étouffe, se noie silencieusement dans son sang, et lui jubile. Une fois morte par hémorragie, il veut s’attaquer à l’essentiel, mais son regard le met mal à l’aise contrairement aux autres. Une soudaine culpabilité ?

— Je pencherais plutôt pour la lâcheté et la peur d'affronter son reflet. Néanmoins, ta théorie me convient. Certaines couleurs d'iris peuvent en effet déclencher un mal être pour celui qui les observe. Ou une envie incontrôlable de les vénérer pour certaines.

Je plonge dans l'océan cristallin de mon semblable espiègle.

— Les siens étaient de quelle couleur, milord ? demandé-je en insistant sur le dernier mot.

Il grimace face à son titre sciemment utilisé par taquinerie et me répond d'une voix suave.

— « Noisette teintée de vert ». Poursuis, *min sommerfugl* .

Je pince mes lèvres afin de retenir une hilarité déplacée et m'exécute.

— Il tranche ses paupières, les mutile, mais ce n'est pas encore suffisant. Cette projection de la femme lui est encore insupportable. Il cherche à effacer son image, à la rendre plus supportable pour lui. Alors il continue et découpe le nez, pèle les joues, cisaille la bouche. Puis il se rend fidèle à sa lettre et coupe le lobe de l'oreille droite.

— Un morceau est d'ailleurs tombé de ses vêtements avant l'autopsie, ajoute Graham.

— Pourquoi l'oreille, Emilia ? élude Dorian. La réponse est sur toi.

Interdite, je touche la mienne et rencontre la froideur des pierres ornant mes boucles.

— La femme pare ses oreilles de bijoux, soufflé-je. C'est un autre symbole de la féminité qu'il ne peut souffrir.

— *Perfekt* . Continue.

— Le visage à sa convenance, il s'en prend ensuite à la matrice. À tout ce qu'il n'est pas et qu'il abhorre. Il pratique une incision xypho-pubienne…

— Euh, c'est-à-dire ?

— De la pointe du sternum à l'os pubien, Thomas.

Je hausse un sourcil enjoué, ravie de cette inversion professorale. Mon enseignant partage un instant ma réjouissance avant de balayer l'air d'une main princière.

— Ne te préoccupe point de lui et continue d'utiliser la bonne sémantique, Emilia. Je me charge de traduire en langage adapté à son évolution.

L'inspecteur bredouille sa défense, cependant, mon attention préfère attaquer à nouveau la défunte. Je me déplace et pointe du doigt un endroit

précis au niveau des sutures.
— Il écarte la ligne blanche entre les muscles abdominaux et tombe sur le péritoine.
— Un sac contenant les viscères, Thomas. Diable que cet exercice m'épuise déjà, soupire-t-il en se massant les tempes.

Je souris et prolonge mon observation d'une voix plus assurée.
— Il l'ouvre, écarte le grand omentum et l'intestin grêle. Comme pour les autres je présume, placé sur l'épaule droite ?
— En effet. Décidément, ta déduction ne cesse de flatter mon égo, *min sommerfugl* .
— Je devrais peut-être m'arrêter là dans ce cas. Il serait fort dommage qu'il vous empêche de passer cette porte.
— Oh, il est imposant, mais pas autant que cela, comme tu le sais déjà, sous-entend-il d'un regard lubrique.

Je m'empourpre alors que ma vision dérive dangereusement sur son entre-jambes.
— Il souhaite emporter un organe.
— Lequel pourrait alors convoiter un homme ? susurre ma séduction en redingote.
— *La poitrine est intacte, Dorian.*

Ses prunelles avides serpentent sur la mienne
— *L'ensemble de la gent masculine ne partage pas forcément mes goûts pour les seins de leur femme, min sommerfugl.*
— L'utérus, m'étranglé-je. Il a emporté l'utérus.
— Pas seulement, mademoiselle. Il…
— Thomas ! rugit le comte. Contente-toi de faire ce que tu fais le mieux : te taire. Et laisse-moi procéder à ma manière.
— Oui, je…

Le regard polaire de mon tuteur le dissuade de poursuivre toute tentative suicidaire. Enchanté de son effet, Dorian me dévore d'un sourire enfantin.
— Le mal-être, hypothèse validée.

Je passe une langue sur mes lèvres assoiffées.
— Je ne vois guère ce qu'il aurait pu prélever d'autre.
— Tu ne le vois pas, car nous arrivons après que le corps ait été nettoyé. Remercie donc la paresse de notre ami ici présent. Sur le rapport, il est

décrit une décoloration verte sur son abdomen.

Une étincelle de bon sens rayonne dans ma voix.

— Il ouvre le péritoine, mais la partie gauche du foie trop volumineuse le gêne pour la suite de sa dissection. Il entaille alors les voies biliaires d'où cette matière verte présente à sa mort.

— *Godt* . « Flexion sigmoïde invaginée très étroitement dans le rectum ». Explique-moi cela.

Mon débit de parole s'accroit à mesure de mon excitation scientifique.

— Dans sa barbarie, il pousse ensuite la section du côlon sigmoïde dans le rectum pour accéder à… au rein ! m'exclamé-je. Il voulait emporter un rein.

— Le gauche, précise Graham.

— Il termine par l'utérus et le sectionne avec certains ligaments.

— Occasionnant également une plaie au rectum, conclut Dorian. D'où ton changement mystérieux d'outil, Thomas. Il avait besoin de plus de précision dans son travail.

Mon tuteur rend avec désinvolture les rapports à l'inspecteur.

— Tu vois, mon ami, ses émois féminins se portent bien mieux que ceux de ton légiste.

Le policier se gratte le menton avant de chiffonner les papiers entre son poing dépité.

— Mais bon sang, que compte-t-il faire de ce rein ? Le cuire ?

La lettre de Jack me revient alors insidieusement en mémoire.

Non, le faire frire, inspecteur.

— Cela, tu le sauras probablement bien assez tôt même si ton hypothèse est fortement envisageable. Après tout, notre homme sait comment innover dans l'absurdité.

Le regard de Thomas se perd alors au loin. Un rictus nerveux déforme ses traits fatigués.

— Il ne manquait plus qu'un cannibale dans les rues de Londres. Jack aurait donc encore progressé dans son… travail ?

— Je dirais plutôt dans sa haine, le contredit son ancien amant. Il déteste les femmes et frappe leur symbole pour mieux se venger d'elles.

— L'utérus pour la mise au monde. Le visage pour la beauté, murmuré-je.

Apercevant mes traits se tordent de souffrance au souvenir de Lucretia, Dorian s'avance vers moi pour m'offrir son avant-bras que je

m’empresse d’accepter.

— Il est arrivé au summum de son art, jette-t-il par-dessus son épaule. Son apogée est proche, mais il lui faut encore de nouvelles toiles à tailler de sa lame.

Il se tourne vers un Graham devenu blême.

— Tu dois protéger ces femmes, Thomas. Rien ne l’arrêtera, pas même ton insignifiant comité. Il ne pourra pas faire pire en matière de boucherie, je te l’accorde. Et le peu de ses connaissances en anatomie devrait ainsi préserver ta sensibilité. Néanmoins, je te suggère fortement de surveiller de près les prostitués.

Sur ces mots, et après de brèves salutations, mon tuteur nous dirige vers la sortie quand la voix soucieuse de l’inspecteur nous fige tous deux sur le seuil.

— Et toi, ta cousine. Le meurtre des Standford n’est sûrement pas dû au hasard. Je ne sais ce que tu tentes de me dissimuler, mais de grâce laisse-moi t’offrir la protection de mes hommes ! Au moins jusqu’aux funérailles de la famille. Tu n’es guère en mesure de la protéger de cet homme, mon ami. Tu es aussi impuissant et dépassé que nous. Sois franc avec toi-même à défaut de l’être avec moi. Ou avec elle.

La migraine défigure soudain le visage douloureux de mon tout pour faire ressurgir les crocs voraces de son oncle. D’une main apaisante, je caresse alors son avant-bras et pivote vers Graham afin de prendre le relais de ma folle moitié.

Avant que celle-ci n’offre un compagnon de route funéraire au cadavre d’Eddowes.

— Je vous interdis de mettre en doute ses capacités à me protéger, inspecteur. Ou les miennes à me défendre. Tant que Dorian restera à mes côtés, il ne m’arrivera rien. Je vous le garantis.

Ma possessivité s’acharne avec gourmandise sur la jalousie affichée de mon ancien rival.

— Pouvez-vous en dire autant de votre côté ? cinglé-je.

Les doigts reconnaissants de mon âme sœur souffrante s’entremêlent aux miens alors que nous tournons le dos au policier affligé.

Dans le couloir sombre de l’hôpital, je brise le silence entre nous, ma détermination proclamée à la manière d’une prière infernale à mon consort diabolique.

— Nous devons l’arrêter, Dorian. Son règne a bien assez duré comme cela.

Mon partenaire de chasse incline la tête, signant son serment écarlate d’un baiser sur ma tempe.

— Je te le promets, Emilia. Ensemble, nous le ferons.

OceanofPDF.com

Chapitre 17
Trois mots.
Emilia

Residence des Standford
Nothing Hill, Londres
3 Octobre 1888

Fuyant les pleurs et les gémissements de douleur de Lénore, je m'engage d'une démarche précipitée dans le corridor déserté. Si seulement Katherine avait pu être présente, peut-être sa combativité aurait-elle pu l'emporter sur l'éplorement de notre amie. Malheureusement, son démoniaque époux l'a emmenée en voyage de noces dans son domaine du Yorkshire, me laissant ainsi jouer seule un rôle de consolatrice que ma retenue n'est guère en mesure d'interpréter comme il se doit.

La porte du salon des Standford poussée, je m'avance en son centre et me repais de son calme salvateur, savourant, les yeux fermés, ma solitude endeuillée.

Après avoir rendu mes derniers hommages aux cercueils ouverts de Lucretia et de sa famille, j'ai prétexté auprès de Tobias un malaise passager afin de m'éloigner de sa compassion étouffante. Celle plus respirable de Dorian, coincée au loin dans

un échange entre gentlemen, ne m'a guère laissé d'autres choix que de m'émanciper de son ombre secourable.

Enveloppée dans ma robe de crêpe noire, je guette d'un œil affligé la course des aiguilles sur cette horloge consignée au silence funéraire.

Deux heures et dix minutes.

L'heure présumée de leur mort, l'instant certifié de la mienne.

Depuis le décès de mon amie d'enfance, mon existence se résume à un écrin cotonneux prêt à se refermer à tout moment sur la perle de ma

mélancolie. Uniquement pour l'étouffer de son amnésie ouateuse.

La culpabilité, voilà ce que je ressens.

Ce sentiment confus qui ne cesse de me réveiller la nuit et de m'agresser le jour. Je suis vivante, je ne devrais pas. Je la laisse peu à peu me quitter quand je devrais la retenir. À chaque sourire provoqué par mon démon aux yeux bleus, elle ne cesse de me rappeler à l'ordre, de me traîner dans sa prêtrise austère pour me faire pénitence de mon insouciance grossière.

La culpabilité d'aimer alors qu'elle ne le fera plus jamais.

Ma joie d'avoir retrouvé mon tuteur se morfond dans le déshonneur affectueux, dans cette tristesse qui devrait me terrasser et clouer mes ailes. Dans cette peur viscérale et destructrice de pleurer bientôt un autre être cher.

Dorian.

Un prénom inapproprié à ces funérailles, et pourtant si adapté à celles de mon âme. Pendant que je me recueillais sur la dépouille aux mutilations camouflées de décence, mon esprit meurtri n'a eu de cesse de masculiniser les traits figés de Lucretia. Comment pourrais-je pleurer un mort quand un vivant s'accapare la moindre once de ma douleur ?

Trônant près d'un portrait heureux de la famille, je m'approche du miroir, affligé lui aussi d'une mise de désolation. Ces stupides superstitions occultées par mes croyances en nous, je soulève le drap noir et contemple l'image livide d'une amie indigne. Il est dit que regarder son reflet dans la maison d'un trépassé nous place directement en tête de sa liste. Je n'en crois rien. Et même si cela était vrai, que la faucheuse vienne instamment me prendre. Elle qui viendra bientôt m'arracher le cœur.

Une main nerveuse posée sur ma poitrine, je tente de calmer son rythme troublé lorsqu'un deuxième condamné se réfléchit dans la psyché, entourant ma taille de ses bras réconfortants.

— Ravi de constater ton athéisme envers ces sornettes.

L'écho tumultueux de nos yeux s'accouple sur le verre.

— Vivre avec le diable m'aura certainement préservé d'une telle religion, plaisanté-je d'un faible sourire. Qui plus est, les morts n'ont que faire de ces coutumes.

Ses doigts gantés de cuir noir frôlent avec précaution ma pommette.

— Mais les vivants, oui. D'ailleurs, je ne vois point de larmes versées sur cette joue délicate.

J'étouffe un gémissement de mes reproches asphyxiés.

— Vous en avez tari la source de votre cruauté, Dorian.

Et de ton refus à vivre à mes côtés. À mon grand désarroi, son geste se fige, son corps divorce du mien.

Alors que je m'apprête à me tourner vers lui pour me réfugier dans ses bras, le symbole doré de notre union surgit devant moi, papillonnant sur ce cou désespéré de le retrouver.

— Laisse-moi alors l'imprégner de nos souvenirs. Redeviens mon papillon afin que je puisse être ton serpent. Celui que tu viendras retrouver lorsque tu te sentiras prête à affronter ton chagrin.

Son murmure s'égare sur ma peau.

— Jack n'est pas le seul à devoir être vaincu, Emilia. Ta culpabilité est bien plus tranchante que son couteau. Ne la laisse pas taillader tes ailes. Ne le laisse pas éventrer ta passion.

Un baiser sur ma nuque, les frissons dans mon ventre.

— Ne la laisse pas enterrer mon âme sœur. Je suis encore là, Emilia. Utilise-moi, ravage-moi, détruis-moi s'il le faut, mais ne deviens jamais comme moi.

— Pervers et manipulateur ? ricané-je.

Son regard sévère corrige mon insolence.

— Insensible.

Désemparée par sa réponse, je hoche imperceptiblement la tête, accordant ainsi au bijou l'autorisation de retrouver son foyer. Un soulagement fugace traverse les prunelles de Dorian tandis que ses mains habiles closent le fermoir. Mes doigts fébriles savourent alors le retour de l'insecte, mon esprit immédiatement apaisé par sa présence familière.

— Vous n'êtes pas insensible, Dorian, protesté-je naïvement. Même si vous préfériez sûrement l'être en ma présence.

Son sourire mystérieux rencontre son double avant de se nicher dans mon cou.

— Tu as raison, cela serait tellement plus facile, souffle-t-il sur mes braises de désir. Mais rien ne l'est dans mon monde, pas même cette odieuse épreuve que tu m'infliges.

Un vil espoir vibre sur mes cordes vocales.

— Que voulez-vous dire, Dorian ?

Ses plumes corbeaux se retirent et me laissent entrevoir un visage torturé d'hésitations.

Dis-le-moi, mon amour. Je t'en prie, dis-le-moi.

— Emilia ? Vous êtes là ? Le cortège s'apprête à partir, il vous attend.

Au timbre vibrant de Tobias, les traits de mon semblable s'exilent aussitôt sur les terres arctiques de son antipathie.

— Ton fiancé te cherche on dirait, rétorque-t-il sèchement. Viens, *min sommerfugl* , il est impoli de faire attendre un mort.

Je fronce les sourcils, amusée malgré moi.

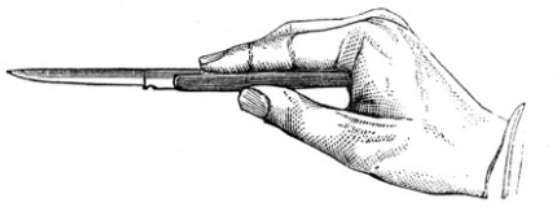
— Votre divine folie fait référence à mon amie, je présume ?

Ses lèvres morbides s'étirent.

— À notre lien de le deviner.

Un reflet embrasé, puis son image disparaît dans la froideur pour m'offrir son bras. Je pose alors ma main sur le tissu sombre de sa redingote et lance un ultime regard anéanti vers la psyché dévêtue d'affliction.

Oui, qu'elle vienne me prendre.



D'obscurs nuages menacent le cimetière de *Highgate* , comme si le ciel lui-même prenait le relais de ces gouttes dont je continue de me priver. Après un discours des plus classiques, le prêtre Andrews s'éclaircit la gorge afin de m'appeler à ses côtés.

— À présent, je laisse ma place à une amie de lady Lucretia qui va venir nous prononcer quelques mots d'adieu. Mademoiselle Emilia, je vous en prie.

Hochant la tête, je quitte le bras de Tobias et l'ombre protectrice de Dorian pour m'acheminer près de la stèle commune, une pivoine à la main. Nombres de regards inconnus me détaillent avec hostilité, crachant sur mon passage ma présence illégitime.

— Elle ne s’est même pas réveillée quand il la massacrait. Vous le croyez, vous ?
— Je suis sûre que c’est elle qui a tué notre nièce !
— Elle aurait dû mourir à sa place !

Blessée, je ravale néanmoins une grimace satisfaite lorsque tempête dans mon dos un vent de sommation Jacobsonien. Probablement terrifiés par le charisme dangereux de mon tuteur, les malotrus se taisent dans un recueillement parfumé de haine silencieuse. Peu importe leurs dires fielleux, je ne suis là que pour elle.

Enfin arrivée à hauteur de l’épitaphe, je me tourne vers la trentaine d’invités occupée à me dévisager croisant ainsi le regard dévasté de Lénore et la froideur impartiale de son fiancé. Affaiblie par l’abandon de mon amie, la timidité s’empare de ma trachée la rendant aussi muette que cette pierre tombale à mes côtés. Paniquée, mon attention se dérobe d’instinct vers le seul être en mesure de faire renaître ma voix d’entre mes accalmies décédées.

Les prunelles azurées de Dorian s’ancrent alors aux miennes, m’insufflant courage et détermination.
— *Je suis là, Emilia. Respire à travers nous, souffle-les de notre mépris.*

Le remerciant d’un sourire fugitif, j’inspire profondément et laisse les mots se répandre jusqu’au bois ébène. Jusqu’à elle.
— Peu d’entre vous me connaissent, et je connais peu d’entre vous. Mais si les flammes de notre colère et les cendres de notre tristesse se sont réunies en ce jour de deuil, ce n’est que pour mieux raviver ensemble le souvenir de ces êtres exceptionnels qui auront fait flamboyer nos existences. La mienne, par les cours de bienséance de lady Adelaïde. Ainsi que vous pouvez le constater, je n’ai guère été son élève la plus studieuse.

Des rires égayent l’assistance ténébreuse dont celui cristallin de Lénore.
— Par la gentillesse de son époux qui m’a accueilli en sa demeure au moment où j’en avais le plus besoin.

La mâchoire de Dorian se crispe.
— Et par… par…

Je baisse un instant la tête, déglutissant un sanglot incongru.

Non, pas maintenant. Je ne suis pas encore prête à la laisser partir. Non, je vous en prie.

J’inspire et me redresse, bien décidée à retenir encore un peu son souvenir auprès de moi.

— Par l’affection de Lucretia qui ne m’a jamais fait défaut. Pas même lorsque j’étais la pire des amies. Le soir de son décès, j’ai… je lui aie dit que je ne connaissais point de citation pour lui signifier notre amitié. Elle a ri et m’a clamé trois mots que j’aurais dû avoir le courage de lui prononcer de son vivant. Après sa mort, ma lâcheté a continué à chercher un moyen de les éviter et finalement, Aristote l’a trouvé pour moi.

Je récite d’un timbre tremblant cet énoncé ancestral.

— « L’amitié est une âme en deux corps ». Si tel est le cas, alors c’est aussi une partie de la mienne qu’on enterre aujourd’hui.

Le reptile m’interroge d’un haussement de sourcil.

— *Une partie, Emilia ? Qu’adviendra-t-il alors de celle qui m’appartient ?*

Je mords ces lèvres avides de le crier à la terre entière.

— *Elle attend ta sépulture pour mourir avec toi.*

Son regard s’écarquille d’un trouble singulier avant de se dissimuler derrière un masque d’ennui. Affligée par son silence blessant, je laisse mes yeux errer sur le cercueil, plongé dans les abysses terreux de l’oubli.

— Mais ces trois mots sont finalement tout ce que j’aurais dû lui dire aujourd’hui.

La pivoine sur ma bouche, je dépose un baiser sur ses pétales éphémères et professe notre éternelle amitié.

— Puisse nos âmes un jour se retrouver et ne plus jamais se séparer.

La fleur préférée de Lucretia disparaît avec elle dans la fosse mortuaire.

— Adieu, mon amie, chuchoté-je au néant. Je t’aime.

Remerciée par le prêtre, je rejoins ma place sous les murmures de ses proches devenus reconnaissants. D’un sourire chaleureux, Tobias s’enquiert de mes émois et m’offre assistance de son bras, faisant fi du grondement mauvais à ma droite.

Ma main gauche agrippée à sa veste de laine noire, j’assiste, dévastée, au ballet floral de la gent féminine avant que les fossoyeurs ne s’attèlent à ensevelir les trois cercueils.

À chaque pelletée, mon détachement s’enterre un peu plus, exhumant un orage de chagrin prêt à déchirer mon ciel.

Inopinément, les doigts de Dorian effleurent discrètement les miens, les

entrelacent de ces trois mots qui n’ont guère besoin de nos funérailles pour les crier à travers le mariage de nos âmes.

Je suis là.

OceanofPDF.com

Chapitre 18
Rien ne sert de retenir les morts.
Dorian

Jardin d ’ hiver, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
3 Octobre 1888

Les notes du clair de lune de Beethoven s’évaporent dans les rayons opalescents de l’astre mélancolique. À la faveur des ombres, la reine noctambule pleure des larmes laiteuses sur le piano ébène, guidant mes doigts experts sur ces touches à l’ivoire aussi délicat que la peau de mon auditrice.

Figé sur le seuil du jardin d’hiver, le regard de mon papillon caresse mon échine dorsale, cherchant une faille sous mes écailles pour s’immiscer jusqu’à mon âme. Je souris, charmé par cette futile tentative de déterrer un lien aux racines déjà entremêlées pas notre naissance.

Viens, mon petit papillon, vole jusque dans ces bras engendrés pour te guérir.

Sur mes mains, le sang séché témoigne de cette communion nocturne, professée dans ce purgatoire devenu paradis de nos démons.

Après avoir assisté à l’enterrement de son amie et partagé la table de lady Bramer, j’ai proposé à Emilia de traquer le sien dans l’ *east end* grâce à la liste inépuisable de proies. Un flirt insupportable, un dos tourné, une aiguille dans les veines et nous ramenions ensemble à la maison l’un des sous-fifres de Chas Fergusson, plus connu sous le nom ridicule de « l’Ours londonien ».

Caïd pitoyable à la tête de son gang d’opium, c’est sous sa direction que ses hommes se sont attaqués au manoir. Et sur l’ordre d’un commanditaire qui n’est nul autre que ce fameux Jack.

Actuellement affairé à répandre sa vessie sur le sol d'un taudis censé protéger sa couardise de moi, il demeure pour le moment introuvable bien qu'il devrait savoir que nulle vengeance n'est éternelle. La nôtre, aussi éphémère qu'une incision de chair, prendra bientôt fin quand nos lames baigneront dans les intestins de l'éventreur. Mais en attendant ce jour béni, j'use du corps de ces pions afin de rassasier l'appétit insatiable de mon apprenti.

Au fur et à mesure de ses dissections, ma fierté d'enseignant s'est affirmée dans ses doigts fermes de chirurgienne. Celle de l'homme, dans le regard apaisé de son élue. Néanmoins, même après avoir démembré son présent, le chagrin de ma moitié n'a cessé de nous affliger ses maux orphelins jusqu'à se retirer sans un mot dans ses appartements.

Dans cette relation qui est nôtre, la moindre anomalie sentimentale nous infecte. La rage verse le sang de l'autre. Le *spleen* saigne nos cœurs. Le deuil déchire nos âmes.

Avant elle, tuer me permettait de recoller les lambeaux de mon esprit. Chaque peau gravée de mon bistouri réécrivait le parchemin de mon épiderme. Chaque gémissement de douleur étouffait ma souffrance. Je croyais flamboyer, comme cette étoile perdue à des années-lumière alors que je ne faisais que m'éteindre en solitaire. Jusqu'au jour où mon véritable soleil est apparu, brûlant mes frustrations obscures de sa lumière.

Mon exil a pris goût à sa présence, s'est entiché de ses sourires et œillades faussement outrées, sincèrement captivé. Son parfum sucré a sublimé le fer sur mes lèvres, sa chair savoureuse la putréfaction. Je suis devenu un enfant gâté incapable de jouer sans elle, hurlant ses caprices de luxure, chouinant pour une seule de ses caresses. À son retour des Standford, je m'attendais à retrouver mon bon sens dans ses valises, mais il semblerait que sa tristesse l'ait expédié en enfer.

Seul le contact de nos corps comble nos manques. Seule l'union de nos esprits calfeutre nos brèches. C'est pourquoi elle vient à moi ce soir. Parce que je suis là, à l'attendre dans le noir afin d'illuminer à mon tour ses ténèbres.

Mon besoin d'elle ne pouvant guère plus attendre, je m'arrête de jouer et pivote sur mon siège. Comme autrefois, je tends une main dans sa direction, mes griffes rétractées pour ne point lacérer davantage sa

porcelaine fissurée de larmes. Ma rédemption vacille, un sanglot s’échappe de sa gorge alors que ses yeux fondent dans les miens.

Jadis, je la voulais effrayée, apeurée de moi. Pourtant, la terreur que je perçois dans ses vagues agitées est une tout autre tempête.

La frayeur de me perdre.

La peur de ne plus jamais se blottir dans mes bras.

La crainte de ne plus subir la cruauté de ma verve ou celle de mes baisers.

Séduite, ma bouche se fait carnassière, attirant ses ailes de ma langue perfide.

— Viens près de moi, *min sommerfugl* . N’aie crainte, je ne compte point te mordre.

Pas ce soir. Même si mes crocs affamés rêvent de déchiqueter la soie de ton corps pour la savourer sur un plateau de plaisirs.

Sans hésitation, elle se précipite vers moi, entrelaçant nos doigts à l’agonie. Mes bras la soulèvent alors sur mes genoux et la réfugie contre moi, précieux papillon entouré d’écailles protectrices. Son beau visage enfin baigné de larmes salvatrices, je déguste le sel de sa peau, raffermit notre étreinte jusqu’à nous rendre infinis.

Ses gémissements prenant de l’ampleur, j’abdique un baiser sur son front puis entonne la berceuse créée par ma soumission, devenue hymne de sa conquête sur mon royaume.

Dors, mon joli papillon,
Écoute cette chanson.
Pose-toi sur la cime des songes,
Jusqu’à ce que le sommeil te ronge.

Dors, mon joli papillon,
Fredonne cette chanson.
Sèche tes larmes, viens dans mes bras,
Ainsi à jamais protégée par le cobra.

— Je m’en souviens, m’interrompt-elle faiblement, tu l’avais écrite pour moi. Tu me la chantais chaque soir de cauchemar quand je venais me morfondre dans tes bras.

Un autre baiser, un autre souffle volé.

— Laisse-la partir, *min sommerfugl* , il est temps. Rien ne sert de retenir les morts, ils ne sont que chaînes et remords.

Ses doigts m'agrippent fermement derrière la nuque.

— Je ne te laisserai jamais me quitter, Dorian. Ta cruauté peut bien me mettre aux fers, je ne chercherai jamais à me délivrer de toi.

Je demeure un instant silencieux. Dans cette cage celée par son affliction, la bête rugit intérieurement sa volonté de détruire son billet pour l'Amérique.

— Le métal rouille si facilement dans l'océan, Emilia, déclamé-je sobrement.

Pétri d'une détestable amertume, je resserre encore mon étau infernal. Des centimètres assassinés entre nous, un soupir d'aise clamé dans mon cou.

— Pas le nôtre, murmure-t-elle. Pas celui que tu as plongé dans mon cœur. Lui est immortel.

Sa bouche se pose chastement sur ma joue tandis que je poursuis fébrilement la mélopée de nos âmes. Apaisée par mon chant, ma semblable plonge peu à peu dans un monde de songes, me rendant jaloux des bras de ce vil Morphée.

Lentement, je me lève et la porte ainsi jusqu'à sa chambre, mon regard incapable de se détacher une seule seconde de sa silhouette endormie. Arrivés à ses appartements, je la dépose avec réticence sur son lit puis rabats sur ma tentation ses draps malmenés par de nouvelles terreurs nocturnes. Son poing se serre aussitôt au-dessus de sa tête, m'arrachant un sourire nostalgique.

Je l'abandonne sur cette poitrine devenue désirable au fil des années et me penche sur elle pour lui chuchoter d'une voix empreinte de regrets :

— Bonne nuit, *min sommerfugl* . Que tes songes puissent ainsi t'éloigner chaque soir un peu plus de nous.

Un dernier baiser sur son front et je m'éloigne avant de céder à mes pulsions de la rejoindre. À travers la porte refermée, sa respiration de femme anéantit tous mes projets d'homme condamné.

Il y a neuf années de cela, je l'attendais, avide de la rencontrer. Impatient de l'affronter. Effrayé de lui résister. Mais, à présent, toutes mes

envies se noient dans le bleu de ces yeux qui me supplient de rester à ses côtés. De lui offrir ma vie, à défaut de cette mort que je lui promettais.

Ébranlé, je m'appuie contre le gardien boisé de mon inestimable trésor. Mes mains endiablées chassent de mes tempes les protestations virulentes de mon sang.

— Non, *min farbror* . Cette fois, je ne vous laisserai point me commander.

Inspirant profondément dans l'espoir de congédier la douleur, je guette les ombres du corridor qui me conduiront à mon cercueil de soie noir. Sans elle, même le sommeil sonne à la manière de douces funérailles.

Un bras ramené le long de mon corps, je caresse les veinures acajou comme s'il s'agissait des vaisseaux d'un insecte palpitant de désir pour moi. Corrompu par l'interdit, je ferme les paupières alors que le doute s'insinue sournoisement dans mon esprit.

Aussi mortel à ma raison que le moindre de ses sourires.

Devrais-je à nouveau écraser ses ailes dans ma paume cruelle pour briser ce sort dont je deviens martyr ? Ou les protéger dans un cocon de sentiments encore étrangers à ma folie ?

— Cela, déclaré-je à la nuit traîtresse, moi seul puis en décider.

OceanofPDF.com

Chapitre 19
Ronge ma peine, détruis mon cœur.
Emilia

Petit salon, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
11 Octobre 1888

— Du raisin d'Amérique, vraiment, Dorian ?

Le comte hausse un sourcil diabolique, buvant avec élégance une gorgée de son thé post-dînatoire préparée par mes soins à sa demande malgré la chaleur anormale de cette journée automnale.

— La saveur de tes breuvages empoisonnés me manquait, *min sommerfugl* . Qui plus est, je le trouve délicieusement approprié à notre échange, n'es-tu point d'accord avec cela ?

Je déglutis, peu amène d'évoquer mon futur départ du manoir. Depuis que nous nous sommes à nouveau retrouvés, les nuits sont devenues le refuge de notre sincérité au détriment des jours qui ne comptent plus nos mensonges hypocrites. À la lueur de la lune, je joue au piano et converse avec lui jusqu'aux premières larmes du soleil, cachant ensuite les miennes entre mes draps glacés de solitude.

Dans cette parenthèse désenchantée, chaque moment volé auprès de Dorian est une goutte subtilisée à l'océan. Cette immense étendue que je fantasme en songe de traverser sans jamais apercevoir l'arrivée. Paniquée, je me débats ainsi dans mon lit et plonge dans ses vagues cotonneuses, désireuse de nager vers mon avenir, mais tout ce que je parviens à faire est d'ouvrir les yeux pour faire naufrage dans ses bras.

Tu ne vois pas l'arrivée parce qu'elle est là devant toi, Emilia. Il est ton début et ta fin. Ton commencement et ta perte. Chaque pas que tu feras te ramènera inlassablement à lui puisque la Terre est ronde et votre relation infinie.

Alors, dans ce cas, peut-être me faudra-t-il attendre la clémence des enfers pour rôtir ce lien dans ses flammes. Cependant, une voix traîtresse me murmure que cela ne ferait qu'attiser le feu de notre désir mutuel.

Sentant le mien rougir honteusement mes joues, je me racle la gorge et souffle sur ma tasse fumante.

— Si vous comptez vomir votre verve tyrannique, en effet, ce choix est tout indiqué.

— Allons, tu sais bien que je préfère la faire mûrir au cours d'une séance de torture.

— À laquelle vous ne m'avez guère convié aujourd'hui, grogné-je.

Ses doigts protecteurs quittent son poison pour venir infecter ma peau.

— La nuit te protège, Emilia, rétorque-t-il d'une voix suave.

Nos mains se cherchent sur la petite table entre nous avant de s'épouser d'un soupir funeste.

— Et le jour vous condamne, Dorian.

Il dépose un baiser sur ma paume et penche son beau visage de côté. Sous ses longs cils délicats, ses yeux brillent d'une lueur de convoitise égarée par sa raison.

— Serais-tu inquiète de voir mon corps d'Apollon se balancer au bout d'une corde ?

Je hausse les épaules, affectant l'indifférence quand mon ventre se tord d'une vile angoisse.

— Je serais surtout fâchée de voir l'esprit de Thanatos s'éteindre d'apoplexie. Quel gâchis, cela serait ! soupiré-je de manière théâtrale.

Il éclate d'un rire enfantin, mais son regard fiévreux n'est que jeux d'adultes.

— Ravie de constater que mon cerveau prévaut à mon enveloppe à tes yeux de femme.

— Uniquement parce qu'il est plus appliqué.

— Tu as raison…

Espiègle, il se penche vers moi et me chuchote d'un timbre suintant la luxure :

— Mon corps est un travailleur bien plus acharné au lit.

Je m'empourpre violemment pendant que sa moquerie torture ma peau de frissons délicieux.

— S’il pouvait l’être au purgatoire, cela nous rendrait bien des services, me renfrogné-je.

Ses traits séducteurs se figent sitôt. Il recule dans son siège, croise ses longues jambes pour pianoter sur son genou d’une main ornée d’une imposante chevalière sans pour autant lâcher la mienne.

— Je sais où se trouve Chas Fergusson, déclare-t-il sobrement.

Je tressaille, la brûlure de ma colère l’emportant sur celle de mon désir.

— Et bien, pourquoi n’est-ce point son sang que nous buvons ce soir ? m’indigné-je.

La bête dévoile ses crocs, prête à dépouiller ma chair de ses vêtements.

— Parce qu’il n’y a que le mien qui mérite de barbouiller tes jolies lèvres.

D’instinct, mes yeux se perdent sur son épaule gauche où la morsure de notre étreinte doit probablement avoir rejoint les cicatrices de son passé. Un souvenir, c’est tout ce que je suis désormais.

Comme si elle avait entendu mes lamentations, mon âme sœur caresse ce vestige enveloppé dans la soie violette de sa veste brocardée d’or. Nos pupilles étrécies d’excitation se rencontrent un instant, rejouant cette représentation charnelle avant de rejoindre les coulisses de la bienséance.

— Qui plus est, si nous y allions aujourd’hui, il risquerait fort de s’enfuir. Et je n’éprouve guère l’envie de me lancer dans la traque futile d’un homme déjà mort, conclut-il d’une voix rocailleuse.

Je pouffe de rire, choisissant la taquinerie à la franchise.

— Cela ne vous ressemble guère. Seriez-vous devenu trop vieux, *min slange* [32] ?

Ses iris reptiliens exultent à ce surnom incongru prononcé dans sa langue natale.

— Non, *min sommerfugl* , plus épicurien. Comme je te l’ai déjà fait remarquer lors de ton enseignement, plus la proie se trouve stressée moins la viande est de qualité. Et mon bistouri ainsi que mon palais comptent bien en savourer sa tendresse.

Je soupire, victime d’une nostalgie précoce.

— Je crains de ne point pouvoir partager votre repas cette fois. Il me reste dix jours, Dorian, et je… Je ne serai plus ici pour vous servir de commis.

Une lueur singulière traverse ses prunelles avant de plisser le recoin de ses yeux d'une effroyable gaieté.

— Je pourrais t'envoyer une pièce de ton choix. Souhaiterais-tu également un rein ?

Une moue contrariée déforme ma bouche à la mention du souvenir emporté par Jack dont Graham n'a toujours point eu de sanglantes nouvelles.

— Le foie est bien plus exquis, le provoqué-je d'une œillade amusée.

Neuf années auprès de lui me feraient réciter sans douter la moindre de ses préférences alimentaires, qu'elles soient d'origine animale ou humaine. Et le foie est assurément sa partie favorite.

Cela devrait m'écœurer de le savoir féru de chair humaine, pourtant il m'arrive de plus en plus de partager ce vice culinaire. Au grand dam de Trudy, mais au contentement émerveillé de ma moitié.

— Que dirais-tu d'un œil, *min sommerfugl* ? Je sais combien tu les apprécies.

Mon regard noir le fait étouffer de rire dans sa tasse.

— *Godt*, va pour le foie alors. Et tu sais combien cela me demandera un sacrifice, boude-t-il d'un air irrésistible.

— Le mot abnégation a été créé pour vous, milord, ricané-je.

— Uniquement si tu es le sujet de la phrase.

Son index dessine langoureusement les cercles de notre enfer sur ma paume.

— À ce propos, ne t'avais-je point averti de ne pas utiliser mon titre en dehors de la chambre ?

Sortie de ma lascive torpeur, je me redresse et récupère ma main désormais privée de son double. Faisant fi de l'éclair fugace de déception déchirant ses iris, je relève le menton et fanfaronne ma provocation.

— La seule chambre que je compte visiter sera celle de Tobias, milord.

La rage assombrit ses traits d'éphèbes, déposant sur ses cordes vocales un voile de givre haineux.

— Tobias ? susurre-t-il menaçant. Qu'est-il donc arrivé à ce cher Toby ? Son détestable surnom se serait-il noyé dans son orgueil pitoyable d'Américain ?

— La plante ferait-elle déjà effet sur votre organisme ?

— Oh, non. Crois-moi, si je devais dépecer sa carcasse je ne la vomirais pas.

Ses lèvres pleines s'étirent d'une grimace malsaine.

— Je prendrai soin de la digérer afin de faire terminer son existence là où elle le mérite.

Je pousse un hoquet de répulsion pour sa plus grande félicité et me reprends d'une voix indignée.

— Vous avez raison, je vous laisse votre mauvaise foi. Je prendrai le cœur de Fergusson.

— Le seul que tu auras est le mien, Emilia.

Un sursaut d'espoir fait battre celui dans ma poitrine.

— Que voulez-vous dire ? soufflé-je.

Il ouvre la bouche, étonné de cette soudaine défaillance, et la dissimule immédiatement derrière un grimage d'amertume.

— Qu'il sera l'unique organe noble à être déposé entre tes mains ensanglantées. Vu que tu ne souhaites plus en disséquer d'autres à l'avenir.

Un mauvais pressentiment griffe mon ventre. Il sait, m'alarmé-je. Moi qui croyais pouvoir le lui cacher jusqu'à mon départ, je me suis fourvoyée.

Et alors, Emilia ? Pourquoi cela devrait-il tant nous déranger ?

Parce que je ne tiens pas à le décevoir.

En est-il de même pour lui ?

Non, me décevoir est l'un de ses plus abjects talents.

Alors, fais-en le tien.

— Qui vous l'a dit ? demandé-je d'une voix blanche.

— La doyenne.

Je pose avec rudesse ma tasse sur la table.

— Elle n'avait pas le droit de vous en faire part.

— C'est son rôle d'enseignante, Emilia.

— Vous n'avez pas le droit de me le reprocher.

Sa porcelaine rejoint la mienne dans un tintement annonciateur d'une nouvelle querelle.

— C'est mon devoir de tuteur. Je le demeure encore que cela te plaise ou non. Et cela jusqu'à la fin de ma vie.

Un silence s'installe entre nous, lacéré par la fureur de sa créature.

— Est-ce ce déchet qui t'a demandé d'annuler ton transfert pour la faculté américaine ?
— Dorian…
— Est-ce lui ?

Je retiens mon souffle un instant avant de lui répondre.

— Oui. Il voudrait que je me consacre à la tenue de sa demeure et à notre… future famille.

Je détourne la tête, incapable de soutenir son regard de bête blessée qui me déchire les entrailles. Néanmoins, un animal mutilé reste dangereux, et celui de Dorian est le plus mortel d'entre tous. Car il est aussi mien.

— Il est hors de question que tu deviennes l'une de ces vulgaires femmes au foyer, est-ce clair, Emilia ? crache-t-il avec agressivité.
— « Vulgaires » ? C'est mon choix, Dorian, et vous n'avez point à vous en mêler. Je suis sous l'autorité de mon fiancé maintenant, et je…
— TU N'ES SOUS L'AUTORITÉ DE PERSONNE !

Je suffoque, pourtant je ne sursaute pas, habituée depuis longtemps aux coups de sang d'un être auquel je rêvais de mélanger le mien.

— Regarde-moi, Emilia. Regarde-moi ou ce sont tes yeux que je vais déguster !

Je mordille mes lèvres et me tourne de mauvaise grâce vers lui, le souffle immédiatement coupé par l'intensité de son expression possessive.

Dieu que j'aime cet homme, Diable que je le hais.

— J'ai élevé une fleur sauvage, pas une plante que l'on met en pot pour la faire mourir dans un coin ! s'emporte-t-il. Tu continueras tes études qu'il le veuille ou non ! Et je t'interdis de soumettre ton esprit ou ton corps à cet homme, tu m'as compris ?

Je me tais, hypnotisée par sa hargne dévorante.

— Est-ce que tu m'as compris ?

Son poing s'abat violemment sur la table, faisant tomber une cuillère au sol.

— *Svar mig* [33], Emilia ! *Nu* [34] !

Ma bile se répand dans ma gorge au son de cet ordre vociféré dans ma langue préférée. De quel droit cet homme se permet-il encore de m'imposer sa volonté quand la mienne se brise dans son regard ou se dissout d'une caresse !

Dorian n’est qu’un enfant que mon affection n’a que trop gâté, aveuglée par son aura maléfique et ses paroles acidulées. Ses caprices me privent d’avenir, sa vanité du nôtre.

Qu’attend-il de moi, bon sang ? Que je reste ici à le regarder expirer ? Que j’enlace son squelette jusqu’à faire fusionner nos os ? Non, je ne le pourrai jamais, d’où ce châtiment entaillant sa voix et mes veines. Je refuse d’assister à son suicide, alors il persiste à empêcher le mien. Mourir ne nécessite pas toujours de verser son sang pour gagner sa place en enfer. Dorian le sait pertinemment puisqu’il est l’auteur de notre jeu macabre.

Seulement, cette fois-ci, je suis bien décidée à être celle qui édicte les nouvelles règles. Quitte à signer ma propre perte.

— Vous m’avez pourtant bien soumise à votre folie, feulé-je.

— Et tu es sur le point de t’en émanciper.

L’intitulé de ma dernière leçon évapore les dernières traces de désir, ne laissant plus qu’une pellicule glacée de rancune emportée.

— En traversant un fichu océan ! explosé-je en bondissant de mon siège. Vous ne m’avez en rien libéré, Dorian ! Vous m’avez expulsé de votre vie en détruisant la mienne au passage !

Ma main fébrile tambourine ma poitrine aux pulsations incontrôlables.

— Tobias n’est peut-être pas le meilleur des choix, mais c’est le mien ! LE MIEN ! Le seul que votre démence m’a laissé choisir pour vous oublier. Et vous savez quoi, milord ? Si vous êtes aussi aigri, c’est uniquement parce que vous en êtes jaloux !

Il croise ses mains et incline son exaspérante moquerie libertine de côté.

— Jaloux ? riposte-t-il d’un rictus ravageur. Ne m’aurais-tu point confondu avec l’un de tes héros romanesques ?

— Oh, non, puisque je fais face au plus grand lâche de mon histoire ! raillé-je méchamment.

Je me penche vers lui et le pointe du doigt, bien décidée à remporter cette guerre des cœurs où seul le mien jonchera le champ de bataille de notre destruction. Déchaîné, mon courroux se déverse sur lui, engloutissant mes remords futurs dans une marée poisseuse de cruauté infâme.

— Vous êtes jaloux, Dorian ! Vous l’êtes, parce que lorsque je crierai mon plaisir dans ses bras ou quand je porterai ses enfants en mon sein, vous,

vous serez toujours à traîner dans les bordels pour souiller votre corps auprès des putains ! Parce que c'est tout ce que vous saurez faire de votre pitoyable existence une fois que je ne serai plus là !

Sa mâchoire se contracte, prête à me déchiqueter, déterminée à me faire partager sa souffrance au lit ou au purgatoire. Mes yeux médusés se fondent dans sa spirale de tourments, emportant avec elle ma supplique silencieuse.

— *Fais-moi mal, Dorian, puisque c'est tout ce que nous sommes capables de nous faire l'un à l'autre. Je t'oublierai dans la douleur, je t'effacerai dans ma détresse. Ronge ma peine, détruis mon cœur. Détruis-moi avant que je ne le fasse à t'espérer.*

Un éclair d'effarement s'égare dans son ciel ténébreux, remplacé par la foudre de ses mots vénéneux.

— Tu as tort sur un point, Emilia, je n'attendrai pas ton départ pour le faire, siffle-t-il froidement.

Il se lève, lisse avec préciosité les pans de son pantalon et me tourne le dos sans plus de cérémonie grotesque.

Soudain, la terreur m'asphyxie, mes jambes vacillent. Je me retiens de justesse à la table, ma peau transie de froid comme si la faucheuse m'accueillait alors qu'elle me quitte. Pourquoi suis-je cadavre quand ton corps s'éloigne ?

Mes jambes pétrifiées, ma voix dévastée crie alors désespérément le retour de sa moitié.

— Dorian ? Où allez-vous ? Dorian ! DORIAN !

Arrivé sur le seuil, le Diable se fige et répond par-dessus son épaule à cette insulte clamée jadis par une aliénée.

— Comme tu l'as si bien énoncé, *min sommerfugl* , je m'en vais souiller ma pitoyable existence dans une putain afin d'oublier la tienne.

Un sanglot écorche ma trachée au moment où il disparaît dans le corridor, sommant à Winston d'affréter le fiacre séance tenante.

— *Non, non, reviens. Je t'en prie, reviens ! Je ne voulais pas dire cela ! REVIENS !*

Mais le Diable demeure désormais sourd aux prières silencieuses.

Décomposée, je m'effondre dans mon siège et tente de me rappeler comment respirer, mais chaque vision de son corps enlacé à une autre

m’étouffe d’une nouvelle pelletée de terre. Celle qui viendra recouvrir mon cercueil s’il ne revient pas instamment dans mes bras.

— Je le voulais, suffoqué-je, noyée dans mes larmes. Je voulais te détester pour avoir une chance d’aimer Tobias. Alors pourquoi ça fait si mal ? Mon Dieu, pourquoi j’ai si mal ?

À l’article d’une mort que je supplie de venir m’embrasser, je ramène mes jambes contre moi, tentant de calmer mes pleurs à l’aide d’une berceuse d’autrefois. Pourtant, son créateur est tout ce que la femme agonise désormais d’appeler dans les ténèbres.

Lorsque la nuit te semblera longue,
N’oublie pas que tu es mon monde.

Reviens faire tourner le mien, Dorian.

OceanofPDF.com

Chapitre 20
Apocalypse
Emilia

Chambre d ’ Emilia, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
11 Octobre 1888

Debout près du lit, j’observe Sarah replier soigneusement la courtepointe d’un œil morne alors que la température de la pièce achève de fusionner le coton à ma peau trempée de sueur.

— Quelle chaleur inhabituelle ! s’exclame Sarah en ouvrant les draps. Et dire que nous sommes en plein mois d’octobre ! Vous verrez, mademoiselle, dans quelques jours nous aurons droit à un bel orage.

— Sûrement, éludé-je distraitement.

Les yeux préoccupés de ma femme de chambre se posent sur moi avec insistance, m’obligeant ainsi à détourner les miens vers la fenêtre. Lâche et méprisable. Je sais combien Sarah tient à moi, mais, en cet instant, je ne me sens guère d’humeur à relâcher la bête noire terrée dans mon cœur. Pas tant que sa jumelle ne sera rentrée à la maison.

À la lueur du candélabre, le corps nu de Dorian apparaît soudain sur le reflet de la vitre, mêlant ses formes androgynes à celles de la lune libertine.

Il ne me quittera pas, tenté-je de me convaincre. Il me reviendra comme il le fait toujours.

Pourrai-je seulement encore vouloir toucher sa peau si celle-ci est gangrénée par une autre ? Oui, constaté-je, horrifiée, je le ferai. Encore et encore. Je mordrai sa chair nécrosée, je recracherai la pourriture pour l’innocenter. Mes baisers le purifieront, mes caresses le baptiseront à nouveau mien. Je serai ruine, mais il sera triomphe dans mes bras. Je ne lui pardonnerai rien, je lui prendrai tout.

« *Notre apocalypse* ».

Non, Dorian, elle n’est que mienne. Mon amour est ma destruction, le tien est néant.

— Voulez-vous que je la laisse entrouverte, mademoiselle ? Ainsi vous aurez moins chaud cette nuit.

— Oui. Merci, Sarah.

La domestique me contourne soigneusement, soulève le loquet de la fenêtre afin de laisser l’air s’engouffrer dans la chambre. J’inspire profondément une bouffée salvatrice, guettant malgré moi le son des chevaux. Mais aucun sabot ne vient marteler mon désespoir.

— Vous semblez en proie aux affres de la mélancolie, mademoiselle, hésite-t-elle. Voudriez-vous une autre tasse de thé ? Cela vous aiderait assurément à vous détendre.

Bien que je ne n’aie pu le goûter, celui à la saveur d’Amérique rappelle son amertume à ma gorge douloureuse d’avoir trop supplié.

— Il fait bien trop chaud pour cela, Sarah, soupiré-je.

— Oh, non, je pensais à un thé glacé, mademoiselle. Il se trouve que j’en garde toujours une réserve en cas de fortes chaleurs. Du moins, si ce vaurien de renard ne m’a pas tout chapardé entre temps.

Je souris à l’évocation de Lucius et acquiesce, plus par politesse que par véritable sécheresse.

Après m’avoir laissée seule quelques minutes à me démener dans le chaos de mes pensées, mon amie revient munie d’une carafe en cristal et d’une tasse. Pendant qu’elle verse le breuvage orangé, je me glisse dans mes draps, bien décidée à ne point laisser Dorian torturer Morphée.

D’un bâillement peu féminin, je tends une main, déleste la porcelaine de celles tremblantes de mon amie et bois une gorgée de son thé aux agrumes.

— Délicieux, approuvé-je. Cela me rappelle le goût de mon enfance, le poison en moins bien entendu.

Ma sinistre taquinerie fait tressaillir Sarah avant de lui arracher un faible sourire. Malgré mon pardon, ma femme de chambre ne cesse de se confondre chaque jour en excuses, maudissant son allégeance au démon. Nous le servons tous, ai-je envie de lui crier. Toi par tes mains tremblantes, moi par mon corps frémissant de désir. Qui suis-je pour la blâmer quand le collier autour de mon cou symbolise l’esclavage de mon amour maudit ?

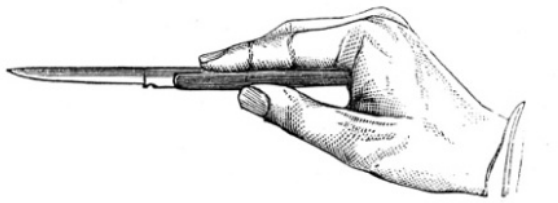
« *L’amour n’est que liberté, Emilia* ».

C’est faux, Dorian. C’est faux parce que je ne songe qu’à t’enchaîner à moi.

Les larmes enfin pressées de leur zeste acide, mes yeux citron papillonnent de fatigue à mesure que je m’étends sur les draps. Dans un brouillard d’orange et d’arômes boisés, je sombre peu à peu dans le sommeil, troquant les fers de mon affection pour le joug de ma haine.

Un salut affectueux de Sarah, une porte qui se referme doucement et le papillon redevient agneau solitaire dans cette cage privée de sa clé de chair.

Privée de lui.



— Emilia, réveille-toi, je suis là.

Un froid soyeux sur ma joue, la chaleur dans mon ventre. Mon corps broyé sous le poids de sa cupidité, nos formes qui s’aiment à se détester.

Et ces ténèbres qui ne cessent d’avaler nos étreintes.

— Je suis là, chuchote-t-il à mon oreille. Je suis revenu pour toi.

Si c’est un rêve, alors ni ma raison ni mon enveloppe ne semblent vouloir se réveiller d’une telle chimère. Les paupières scellées par une torpeur hypnotique, je gémis faiblement dans ce brouillard tandis que sa main traîtresse se faufile jusqu’à mon intimité, brûlant ma rancœur de ses faveurs enflammées.

— Dorian, soufflé-je en me cambrant de plaisir. Encore.

Un grognement dans mon cou qui ne dévaste pas mes sens. Une respiration qui ne me coupe pas le souffle. Étrange. Sa voix ne quémande pas ma soumission.

Elle l’exige.

Tout à coup, ses doigts se font plus pressants, remontent ma robe de nuit pour s’introduire sans douceur en moi. C’est bon, non, cela devrait l’être. Alors pourquoi ai-je si mal ?

Un sanglot de douleur s’échappe soudain de ma bouche, immédiatement châtié par ses lèvres furieuses. Peu à peu, la panique s’empare de moi alors que cette salive étrangère se mêle à la mienne, aussi corrosive que le plus doux des venins.

Non, Dorian ne m’embrasserait pas ainsi. Je n’ai jamais goûté son baiser, mais ma langue en connaît déjà sa saveur. Et il ne s’agit pas de la sienne.

Ce n’est pas lui, Emilia. Ouvre les yeux ! OUVRE-LES !

La terreur m’arrache à cette paralysie du sommeil, me plongeant aussitôt dans les méandres de deux gouffres sans fond. Un masque, il porte un masque ! La peur anéantie par ma rage, mes muscles endoloris repoussent le spectre étranger du peu de leur force restante.

Je gesticule, m’agite pour lui échapper quand sa main puissante plaque mon poignet droit au-dessus de ma tête, étouffant de l’autre mon cri naissant.

— Tu vas être très gentille avec moi, Emilia, murmure-t-il. Tu verras, on va bien s’amuser ensemble.

Par réflexe, ma main libre se faufile désespérément sous mon oreiller en quête de mon tantō, mais ne rencontre à la place que vide et désolation. Un rire sadique résonne, écho de ma détresse ruisselante sur son gant de cuir ancré fermement dans mes pommettes.

— Je sais ce que tu cherches, ma jolie. Cela dit, toi et moi savons très bien que tu ne le trouveras pas ici.

Je glapis mon insulte asphyxiée pour détourner son attention, laissant mon poing gauche, affaibli par le sommeil, s’abattre pitoyablement sur sa joue. Pendant un bref et inespéré instant, la douleur change malgré tout de camp. Surpris, mon agresseur délaisse sa prise, frotte sa mâchoire endolorie avant de me frapper d’un revers de main assommant. `

Ma tête vrille sur le côté, le fer inonde ma bouche douloureuse pourtant mon esprit, lui, s’accroche aux remparts attaqués de ma réalité.

— Je vois, ma belle, tu préfères les préliminaires. Ça tombe bien, tu verras je suis plutôt doué. Bientôt tu en redemanderas.

Un éclat métallique attire le papillon aux ailes déchirées. J’essaye d’en discerner les contours, de voler jusqu’à l’acier pour le soudoyer, mais les pourparlers se troublent sur mes pupilles harassées.

Au loin, la voix de Dorian arrime ma lucidité aux abords de ma conscience endommagée.

— Ne t’évanouis pas, Emilia ! Bats-toi ! Bats-toi, je t’en supplie ! Je viens te chercher, j’arrive !

Oui, c’est un rêve. Tout comme ces viles promesses. Pardonne-moi, mon amour, mais je préfère ce cauchemar tranchant au poignard de tes mensonges.

Mes yeux se ferment, ma combativité glisse dans la blancheur immaculée des vaincus. La souffrance s’estompe, les craintes s’évanouissent. Ma poitrine se libère d’un poids qui bascule entre mes jambes de coton.

Un frôlement, une caresse. Ma cuisse pleure des larmes chaudes que je devine vermeilles. J’ouvre les paupières, tente de voir ses couleurs, mais les étoiles ne sont pas d’accord entre elles. Elles me veulent résidente de leur galaxie, alors je bascule tête en arrière et redevient trou noir.

Des picotements, un froid ardent. Si l’espace est glacé, pourquoi le soleil se rapproche-t-il ainsi de moi ?

— Emilia, réveille-toi !

Non, non, je ne veux pas. Va-t'en, astre démoniaque, laisse-moi me détruire. Je veux être comète pour m’écraser sur ta planète, alors peut-être que tout recommencera avec toi.

Un trait, une fissure. Et soudain une brûlure météore. La douleur est une étoile filante. Elle m’enflamme, me ravage, me saccage. J’ai mal, j’ouvre les yeux. Il est là. Son genou gauche posé sur le lit, son pied droit posé sur le matelas. Son couteau termine de lacérer l’intérieur de mes cuisses.

Des cicatrices.

À quel point devons-nous être semblables pour que tu puisses m’aimer ?

— Non, ce n’est pas moi, Emilia. Je ne te ferai jamais cela.

— Regarde mon cœur et dis-moi ce que tu vois.

— Une guerrière, voilà ce que je vois. Bats-toi !

— Non.

— BATS-TOI !

Mon graveur de chair rit de mon regard voilé. Il prend du plaisir, sa domination le fait entrer en érection. La victime ne le voit pas, la prédatrice

le sent. La souffrance est un aphrodisiaque, la répandre une bénédiction.
— Je savais que tu aimerais ça, tout comme ton amie. Elle aussi y a pris beaucoup de plaisir.
Lucretia ! C'est lui qui a tué Lucretia !
— BATS-TOI !
Lucretia.
Son sourire. Ses rires. Son avenir assassiné.

Soudain, j'ai soif de vivre, je suis affamée de tuer. La colère s'empare de moi, terrasse les limbes de mon coma. Les sons se précisent, mes sens s'aiguisent. Je deviens à nouveau l'apprenti d'un cobra.

Et le plus vénéneux des trépas.

Avisant une ouverture entre ses jambes, je propulse avec force mon genou droit dans sa virilité répugnante. Un cri, un bruit sourd et mon tortionnaire s'écroule à côté de moi, tenant entre ses doigts les cendres de son statut de mâle alpha.

Sans demander mon reste, je roule sur le bord du matelas et saisis le coupe-papier d'une main guerrière. Tout à coup, je perçois dans mon dos une silhouette imposante fondre sur moi. Mue par mes heures d'entraînement au combat, je n'attends pas qu'il réduise la distance entre nous pour terrasser son ventre d'un coup de pied arrière. Un râle d'agonie s'échappe de sa gorge insultante alors qu'il plie sa haute stature en deux. Son corps vacille en avant. Triomphale, je profite de sa faiblesse, plante sauvagement le coupe-papier dans son épaule gauche et me précipite vers la porte.

Mes mains ressuscitées agrippent la poignée, mais mon assurance décède sur ce cercueil verrouillé.

Non, ce n'est pas possible ! La porte n'est jamais fermée ! Ouvre-toi, bon sang ! Ouvre-toi !

Je cogne, je frappe et le bois devient l'adversaire le plus redoutable de ma forêt d'angoisse. Effrayée, mon âme supplie alors sa moitié de la déboiser.
— DORIAN ! DORIAN, VIENS M'AIDER ! DORIAN !

Mon hurlement sangloté provoque un rire hystérique derrière moi. Peu importe, il va venir ! Il le doit ! J'ai confiance en lui, il va…

Brusquement, un bras ferme emprisonne ma taille tandis que mon cri se meurt à nouveau sous ses doigts gantés.

— Chuuuuuut, Emilia. Ça ne sert à rien de l'appeler, chuchote-t-il férocement. Il ne t'entendra pas, sais-tu pourquoi, petit papillon ?

J'écrase son pied, je mords le cuir, mais sa prise ne fait que se raffermir à chaque seconde assassinée de mon espoir avorté.

Son souffle se niche au creux de mon oreille, déversant son poison de vérité.

— Parce qu'il est au bordel à forniquer une putain.

Sa jouissance exulte dans mes larmes pendant qu'il me tire violemment en arrière pour me ramener vers le lit. Je griffe, je frappe du coude. Mes pieds nus glissent sur le parquet, rêvant d'une mer d'échardes à laquelle s'accrocher, toutefois, le sol est aussi lisse que mon cœur flétri.

Il ne viendra pas, me répété-je. Il ne viendra pas parce que je ne suis rien. À quoi cela sert-il encore de me battre si le combat de nos âmes est perdu d'avance ? Si nos corps luttent dans une autre chair ?

— Je te l'interdis, Emilia ! BATS-TOI !

Il a raison, ça ne sert à rien.

Cet inconnu peut bien envahir ce cocon de cellules mortes ou le massacrer. Si le papillon n'est plus en guerre contre le serpent, alors je peux partir en paix me réfugier en enfer.

— BATS-TOI, EMILIA !

— Va au diable et laisse-le venir me chercher.

Mes muscles se détendent, je cesse de me débattre. Mon attaquant jubile, murmure son sanglant conte érotique dans mon cou.

Peu importe, fais de moi ce que tu veux. Il ne viendra pas.

— BATS-TOI.

— Non.

Son sexe impatient durci contre mes fesses et dans un râle de bête en rut, il me jette sur le sol glacé et me musèle.

Allongée sur le dos, son corps putride se plaque contre le mien, ses doigts libres de mes lèvres soulèvent le bas ensanglanté de ma robe alors qu'il continue de me professer ses horreurs énamourées.

— J'ai changé d'avis, Emilia. Après tout, les putains ne se prennent pas dans un lit. Ton tuteur sera sûrement d'accord avec moi.

Il détache avec précipitation les boutons de son pantalon. Il me tue, je suicide ma résistance.

Mon esprit s’égare, ma raison me quitte. Je sens son membre glisser contre ma cuisse moite de sang. Le premier versé par amour, le dernier par haine. Le destin est un commerce équitable.

Je pleure, il ricane. Peu importe ce corps, puisqu’il n’en veut pas.

— EMILIA ! EMILIA, REPONDS-MOI !

Mon hurlement étouffé répond aussitôt à ma moitié emprisonnée de l’autre côté. Ma joie tambourine dans ma poitrine, mes bras s’agitent de retrouver les siens.

Vivre n’est rien, le respirer est tout.

Il est là ! Mon Dieu, il est là !

— *BATS-TOI !*

— *Oui. Pour toi, je le ferai. Uniquement pour toi.*

Dorian se rue contre la porte, je redouble mes tentatives. Je frappe les côtes de l’inconnu comme une possédée. Je me cambre, je le soumets. Sa main délivre ma bouche, je crie après celle de mon aimé. Ses doigts compriment ma trachée, je respire son air.

Oui, l’amour n’est que liberté, alors continue de tirer ma chaîne vers toi.

Les coups furieux de la bête projettent des brisures, les gonds de la porte cèdent peu à peu. Elle hurle et m’ordonne de me battre, je m’exécute.

La paume de ma main frappe brutalement le dessous de sa mâchoire. Il gémit, chancèle. Ses doigts autour de mon cou demeurent un étau impossible à ouvrir, excepté pour les deux anciens prisonniers d’une cage.

Acculé par l’arrivée imminente de Dorian, il se penche soudain vers moi, agrippe la base de mon crâne pour relever ma tête vers lui. Je grimace de douleur, arrache mes cheveux à vouloir échapper à ce visage sans forme humaine.

Son masque irrite ma joue, sa voix me caresse d’un funeste présage.

— Dommage pour nos réjouissances. Mais ne t’inquiète pas, ma jolie, nous nous reverrons.

Ma tête qui claque au sol, le sang dans mes yeux.

La douleur s’échappe en même temps que lui par la fenêtre de ma conscience.

Un fracas de tous les diables, la silhouette d’un démon.

La prédatrice ne voit plus rien, mais la femme le sent. Il est là, près de moi. Sa peau recouvre la mienne, ses ténèbres guident ma lumière.

Un sentiment de bien-être me berce, me consolide alors que je ne suis plus que ruines.

Mes yeux se ferment, l'obscurité m'appelle. À moins que cela ne soit la sienne, perdue dans mon purgatoire.

« *Notre apocalypse* ».

Oui, Dorian elle est nôtre. Mon amour est ma destruction, le tien est néant.

Mais laisse-moi juste pour une fois le partager dans tes bras.

OceanofPDF.com

Chapitre 21
Sacrifice
Dorian

Maison close Red flower.
Whitechapel, Londres
11 Octobre 1888

Quelques heures plus tôt.

« Vous êtes jaloux, Dorian ! »

Jaloux ? Mon rictus possédé fait tressaillir la tenancière du bordel.

— Un problème, milord ?

Mon expression autoritaire tranche ces cordes vocales dégoulinantes de bienveillance commerciale. Mes lèvres s'étirent sur des crocs prêts à mordre la moindre chair avariée afin d'oublier celle que mon départ du manoir a abîmée dans son festin de vanité.

— Ta déchéance se serait-elle convertie en sainteté, Béatrice ? Je ne vois pourtant guère d'auréole orner ta mise de dépravée.

Les épaules de mon sujet tressaillent, son menton tremblant clame sa soumission, mais je demeure comme un tyran

privé de ses terres. Un despote exilé de sa patrie. Mon foyer aux cheveux blonds m'a expulsé de ses murs tentateurs sans me laisser la moindre chance de goûter une dernière fois aux braises de son désir. Emilia a fait de moi son vagabond, un roi destitué errant dans un bordel pour oublier que sa couronne repose en miettes entre les mains de son consort.

« Parce que c'est tout ce que vous saurez faire de votre pitoyable existence une fois que je ne serai plus là ! »

Tu te trompes, Emilia, mourir deviendra ma seule préoccupation. Te regretter, ma damnation.

Quand toi tu forniqueras dans des draps de soie, moi je pourrirai sur un matelas de terre. Les vers grignoteront ma carcasse pendant qu'il saccagera ton corps de baisers. La faucheuse me bercera lorsque tes illusions te charmeront. Qui de nous deux aura alors l'existence la plus pitoyable ? Ta servitude enchaînée en Amérique ou mon cadavre captif à jamais de toi ?

Mes ongles mordent mes paumes en décomposition tandis que la catin bredouille ses pitoyables excuses.

— Que souhaitez-vous ce soir, milord ?

Je ne souhaitais que sa liberté, sa délivrance des convenances. Et la voilà en train de piétiner tout ce que j'ai construit pour elle ! Tout ce que j'ai détruit pour elle !

Diable, que possède donc cette ordure que je n'ai pas ? Que pourrait-il lui offrir de plus que moi ?

Je serais prêt à arracher mon cœur pour faire battre sa poitrine. Je tailladerais mes lèvres pour qu'éclose son sourire. J'écorcherais ma peau pour réchauffer la sienne. Cependant, c'est lui qu'elle choisit. Pas moi. Lui. Je la croyais mon âme sœur sauf qu'au lieu de creuser la mienne, c'est ma tombe qu'elle préfère inlassablement terrasser.

Je suis ton ombre, Emilia. Je l'ai toujours été et je le resterai. Mais je ne deviendrai jamais ton spectre. Je préfère de loin hanter tes draps qu'infester ta mémoire. Peu importe combien tes paroles cherchent à m'exorciser, je continuerai de te posséder. Car tu es à moi. À moi seul. Aucune prière au monde ne serait assez puissante pour me révoquer de ta vie. Aucune, sauf la mienne. Celle que je professe ce soir.

— Je t'avais prévenu, min dreng. Tu aurais dû inscrire son nom d'enfant sur une épitaphe au lieu de lui offrir le nôtre. Vois comme la femme te remercie. Sens comme elle t'affaiblit.

Je grimace, victime d'une céphalée de tous les diables. Hadès ne pourrait-il point envoyer son cerbère pour tenir en laisse cet oncle enragé ?

— Une chambre, maugréé-je, une main massant ma tempe douloureuse. Une heure. Une catin.

— Une galaxie. Une éternité. Une légion, min dreng.

— Cela ne suffira pas, min farbror. Et vous le savez.

— Qu'importe, une fois ton sexe dans le con de cette putain, votre lien se brisera.

— Moi avec. Est-ce là ce que vous souhaitez ?
— Est-ce là ce que tu n'as jamais voulu ?
— Non. Pas même dans mes songes les plus tourmentés.

C'est pourquoi j'allais te répondre, Emilia. Graver sur ta peau mon acte de propriété.

« Ta révolte m'appartient, ma soumission est tienne. Je veux que tu renverses mon pouvoir, que tu m'opprimes de ton joug charnel. Apprends-moi à capituler, à m'abandonner en toi. À succomber pour toi. Alors je serai vainqueur d'avoir été vaincu entre tes bras. »

Je voulais te dire tout cela, mais tes yeux éplorés m'ont supplié de te détruire. Alors je nous ai anéantis, encore une fois. Je ne dépose pas les armes, Emilia, je ne fais que les affûter pour mieux nous y empaler.

Apeurée par mon silence, la tenancière racle discrètement sa gorge, réitérant à voix bégayée sa question. Notre sentence.

— Comme d'habitude, milord. Une brune ? À moins que vous ne préfériez une rousse ?

Le sourire de mon oncle se superpose un fugace instant aux lèvres barbouillées de misère. Sa main fantomatique pressée sur mon épaule je me redresse, chasse une mèche rebelle de mon visage démoniaque et brise à voix haute un interdit de neuf années.

— Ni l'une ni l'autre, Béatrice. Cette fois-ci, je prendrai une blonde aux yeux bleus.

Ses yeux s'écarquillent d'un sincère étonnement avant de m'inviter à rejoindre la chambre numéro deux. Je ricane, dévasté par le fléau de cette maudite destinée.

Deux.

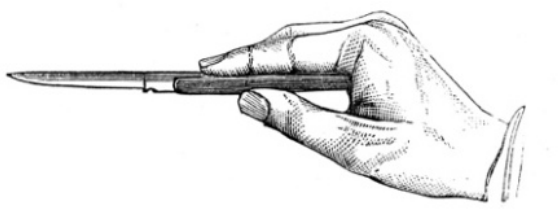
Le chiffre de notre naissance.

Le chiffre de notre mort.

Laisse mon corps parlementer une dernière fois.

Laisse mon esprit brûler dans notre folie.

Et revêts ta couronne pour régner sur mes cendres.



Allongée devant moi, la jeune prostituée fond sa frêle anatomie dans la crasse cotonneuse. Ses longs cheveux blonds, plus proches de la paille que de l'or, s'étalent au-dessus de son visage émacié ; comme un soleil caché par un nuage de pauvreté. D'un sourire se voulant séducteur, elle me fait signe d'approcher. Je hoche fermement la tête, peu enclin à céder à l'appel de cette sirène échouée dans un bordel.

Ses grands yeux bleus, mangés par la malnutrition, tentent de me noyer de désir, mais leurs eaux croupies par le péché me donnent des envies de baptême dans un océan translucide. Un océan dont les vagues de jalousie ne cessent de me rejeter loin de ses abîmes.

— Plonge en elle, min dreng. Ton corps est immondice, le sien est souillure. Vous voilà ainsi fait l'un pour l'autre.

Encouragés par la verve diabolique de mon oncle, mes doigts fébriles défont un à un les boutons de mon pantalon. Mue par une improbable inflexion, ma main traîtresse remonte des enfers pour effleurer le paradis sur mon épaule gauche.

Il n'y aura pas de morsures. Ses lèvres ne boiront pas mon sang, ma langue ne dévorera pas sa chair.

Ce n'était qu'un rêve, un mirage dans mon désert de solitude. Ma réalité n'est qu'un cauchemar aride et je vais mourir assoiffée d'elle. Emilia était mon oasis, là où cette femme n'est qu'une dune de plus à m'ensevelir.

Mon sable à forme humaine retire sa robe miteuse, dévoilant une peau bronzée striée de cicatrices. Mes paupières closes je frissonne, emporté par le doux souvenir d'une peau immaculée.

— Je croyais pouvoir prétendre à sa pureté, min farbror.

Il éclate de rire et me griffe férocement la boîte crânienne.

— La saleté appelle à la noirceur, les stigmates au stupre. Tu ne mérites rien d'autre, Dorian. Le duc de Develton le savait. Et ton papillon aussi.

Ma réponse siffle en danois sur ma langue mordue par la souffrance.

— Non, vous mentez, murmuré-je. Elle m'a accueilli en elle. Son corps s'est fait sanctuaire de mon crime, son affection l'autel de son sacrifice.

La silhouette spectrale de mon oncle s'assied sur le rebord du lit près d'une spectatrice préoccupée. Une moue malfaisante épanouie sur ses lèvres fines, il désigne d'un doigt moqueur la fleur de macadam flétrie par la déchéance.

— Alors pourquoi t'apprêtes-tu à cueillir cette rose fanée au lieu de ton précieux datura ?

Malgré ma discorde, je demeure interdit, ma décision confortée par son expression condescendante alors qu'il continue son plaidoyer infernal.

— Un sacrifice dis-tu ? Allons, Dorian, cela est bon pour les agneaux. Non pour les cobras royaux.

Sa bouche se retrousse sur un sourire carnassier.

— Laisse-la bêler à s'en étrangler. Laisse-la saigner pour un autre. Après tout ce que tu as fait pour elle, cette garce te honnit, *min dreng* .

Sans détourner son regard impie, ses doigts noueux effleurent lascivement l'épaule décharnée de la prostituée

— Montre-lui ce que fierté et mépris signifient dans cette famille. Fornique cette putain. Détruis l'autre. Et baigne-toi dans leurs larmes. Là est ton véritable baptême, Dorian.

Garçon piégé dans un corps d'homme par ma démence, j'acquiesce à son autorité et termine de déshabiller ma virilité. Silencieuse, la fille humecte ses lèvres de luxure avant de froncer les sourcils devant mon sexe.

— Il y a un problème, milord ? Voulez-vous… Voulez-vous que je vous aide ?

Sans attendre ma réponse, elle glousse et se dandine à quatre pattes jusqu'à moi. Stupéfait, je baisse les yeux sur mon membre aussi inerte que ma lubricité. Mon regard glisse alors sur ses formes, s'attardant sur le moindre bout de chair censé provoquer cette habituelle tension, mais aucun trouble ne vient raidir ma tentation.

Étrange.

Jamais encore il ne m'était arrivé de rester de marbre face à l'argile d'un corps, quel qu'en soit le moule. Soudain, une légère brise frôle ma nuque afin de me chuchoter l'évidence.

— Parce que ce n’est pas elle dont tu as besoin, *min storebror* . Regarde-la. Observe-la bien. Elle n’est pas Emilia.

Je recule d’un pas, évitant de peu les doigts de la professionnelle et contemple l’inconnue qui me fait face. Par Satan comment ai-je pu seulement espérer qu’elle le soit ?

— Tu peux choisir toutes les blondes aux yeux bleus du monde, poursuit-elle d’une voix affectueuse. Une seule est ton univers, *min storebror* .

La courtisane pince ses lèvres de dépit face à mon refus puis s’allonge finalement sur le dos, ses cuisses écartées, prêtes à m’accueillir en elle.

Placé à sa droite, mon oncle s’impatiente. Ses traits d’outre-tombe se troublent un instant pour ne plus laisser qu’un masque d’opéra dantesque.

— Fais-le, *min dreng* , rugit-il. MAINTENANT !

Dans mon dos, le sourire d’Élise réchauffe ma révolte glacée par son fiel. Indifférent à mes démons, le succube blond entreprend de se donner lui-même du plaisir. Néanmoins, le mien semble être interné à Soulridge, dans une cage dont seule Emilia détient la clé.

Mon regard insensible observe ses doigts aller et venir sur sa toison terne, sa bouche parodier cet orgasme que je ne compte point lui offrir. Pendant un bref et suprême fantasme, le beau visage frustré d’Emilia me sourit, me suppliant de mettre un terme à notre torture.

Délivré enfin de ma torpeur, je secoue la tête, désireux de ne plus jamais me laisser emporter par ces frivoles chimères.

Au cours de ces dernières années, combien de corps ai-je forniqué en ne rêvant que du sien ? Combien d’iris ou de chevelure ai-je coloriés d’un sombre désir défendu ? Pourtant, même en choisissant son piteux sosie, je continue de ne vouloir qu’elle. De n’espérer qu’elle. À présent, je ne souhaite être le bourreau et la victime que d’une seule femme.

En venant en ce lieu, je croyais que l’échafaud du sexe me permettrait d’expier ma faute, d’effacer mon crime et, malgré tout, me voilà prêt à vouloir le renouveler d’une caresse. Si la désirer fait de moi un coupable, alors je serai son éternel accusé. Emilia peut bien me détester ou me maudire, je ne cesserai jamais de me damner pour son regard.

Ses larmes me condamnent, ses rires me libèrent et son existence offre à mon âme la perpétuité. Il me reste si peu de jours à vivre, pourtant,

je sais que je nous tuerais si je pénétrais cette femme.

Et je préfère de loin assassiner Emilia de baisers.

Ma décision devenue irrévocable, je relève le bas de mon pantalon et referme les boutons de deux mains impatientes de se poser sur leur obsession. Intriguée, la jeune femme se redresse haussant un sourcil perplexe.

— Est-ce que… Ai-je fait quelque chose de mal, milord ?

Je soupire pendant que mes doigts lacèrent mon crâne martelé par une voix furieuse puis sors deux livres de ma poche. La catin écarquille les yeux d'émerveillement. C'est plus que le tarif annoncé, moins que celui de ma fierté.

— Cela ira, annoncé-je sèchement en jetant les billets sur le lit. Tu peux disposer, je n'ai plus besoin de toi.

Jamais, serait un terme plus exact. Ravie par cette passe improbable, elle se rhabille avec précipitation, enfourne les deux livres dans son décolleté et me remercie d'une pitoyable courbette avant de disparaître de la chambre.

Désormais seul avec mon oncle, je m'apprête à subir sa colère profane quand une vive douleur me plie soudain en deux. Le souffle coupé, je m'appuie sur le matelas une main posée sur cette cage thoracique prête à répandre ce cœur fraîchement ressuscité à mes pieds.

Qu'est-ce que…

— DORIAN ! hurle Élise. Tu dois aller l'aider ! MAINTENANT !

Emilia ! Il lui est arrivé quelque chose. Je dois… Un gémissement s'échappe de ma gorge nouée d'angoisse alors que ma peau s'embrase d'une atroce souffrance.

Haletant, je relève la tête et croise le sourire perfide de mon oncle. Tout à coup, ma hargne l'emporte sur la douleur lorsque je comprends la signification de ses ordres meurtriers. Profitant de mon épuisement, la créature se délivre, vociférant une sourde menace au traître.

— « Laisse-la bêler à s'en étrangler. Laisse-la saigner pour un autre. » Qu'avez-vous fait, *min farbor* ? Je vous préviens, si vous lui avez du mal, je ferai exploser ma cervelle en même temps que la vôtre.

Il ricane et penche sa tête de côté d'un air innocent.

— Moi, *min dreng* ? Oh, mais moi je n'ai rien fait. Après tout, c'est toi qui l'as laissée toute seule là-bas. Sans défense. Pauvre, pauvre petit agneau.

La panique submerge mes poumons d’une poisseuse prémonition, bien plus destructrice que lors de l’attaque des Standford. Bien plus violente que notre première rencontre. Mes jambes figées au sol, je déglutis, rappelant la bête afin de laisser l’homme supplier.

— Je vous en prie, pas ça… Tout, mais pas ça !

Une insupportable satisfaction macule ses iris alors qu’il émet un rictus aliéné.

— Ne voulais-tu point son sacrifice, mon éternel apprenti ?

OceanofPDF.com

Chapitre 22
Dis-moi que tu vis ou prononce ma mort.
Dorian

Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
11 Octobre 1888

Le trajet jusqu'au manoir n'est que cris et fureur. Ligotée par mon impuissance, ma main ne cesse de frapper le toit du fiacre, sommant à Winston de déchaîner les enfers alors que le mien ne cesse de me calciner sur le bûcher des regrets.

Dans ce tombeau sur roues, je maudis ma vanité de m'avoir éloigné d'elle. Je blasphème, menace Dieu et le Diable pour avoir osé me l'enlever. Mes promesses tournent corruptions, mes insultes sommations. Je jure que si l'un des deux emporte mon adoration, je ne serai que foudre et destruction. L'apocalypse ne sera rien à côté des sévices que je prodiguerai.

Je brûlerai les églises et leurs hommes de foi, je deviendrai génocide de la mienne. Mon corps sera le fléau de cette terre, mon cadavre celui du ciel. Un sacrifice, mon oncle ? Pour cela, il faudrait renoncer à elle, et ma messe sanglante ne peut se tenir sans sa plus grande fidèle.

Soudain, une vive douleur me tenaille l'intérieur des cuisses, répandant le feu sur ma peau transie de peur.

La peur.

Cette maladie que je croyais avoir vaincue dans cette cage, endiguée dans le cercueil de ma sœur. Pourtant, m'en voilà à nouveau contaminé, corrompu. Chacun de mes organes infectés par cette entité sournoise, gangrénés par ma crainte de la perdre.

Un nouvel élancement broie mes pensées dans un étau terrifiant. Je grimace, cogne le bois ébène jusqu'à rougir mes jointures de cet éther que je verse avec dévotion pour elle. Elle souffre, je le sens au plus profond de mes entrailles. Si seulement je pouvais m'éviscérer pour purger sa douleur. Mais je ne peux rien faire.

Je ne peux rien faire. Je ne peux rien faire. Je ne peux rien faire.

Tout à coup, un réflexe de prédateur agite mes doigts blessés, testant leur aptitude à dispenser leur vengeance. Oui, je dois la protéger et pour cela il me faut tuer cette épidémie ! Boire mon sang froid afin que ma fleur vénéneuse s'abreuve du poison de mes veines. La panique pourra me terrasser une fois qu'elle sera à l'abri dans mes bras.

Une fois que ce Jack sera éventré à nos pieds.

— *Bats-toi, Emilia ! Bats-toi, je t'en supplie ! Je viens te chercher, j'arrive !*

D'un calme méphistophélique, je répète en boucle cette litanie, m'efforçant ainsi de conserver ma lucidité alors que la vision du corps sans vie de mon élève papillonne outrageusement devant moi.

Non ! Elle vit puisque mon cœur bat. Elle vit.

— *Elle meurt, min dreng. Ne le sens-tu point ?*

À ces mots, la bête hurle dans l'habitacle, déchaînant colère et frustration sur les rideaux pourpres.

— Je vous interdis de dire cela ! Elle est en vie, elle se bat !

— *Elle est morte. Morte. Morte. Morte. Morte. Morte. Morte.*

Ma tête bascule entre mes mains tremblantes. Je couvre mes oreilles, les moleste dans l'espoir vain de devenir sourd. Navrante tentative, je le sais. Comment museler son propre esprit si ce n'est par trépanation ?

Hagard, je réprime un haut-le-cœur lorsque mon oncle invoque l'odeur de décomposition.

— Alors dans ce cas, suffoqué-je, pourquoi… pourquoi est-ce que je respire encore ?

Il sourit, s'apprête à me porter le coup de grâce quand le fiacre cesse cette course à la folie.

— Nous arrivons, milord, crie Winston.

Comme un diable monté sur ressort, je n'attends pas qu'il ouvre la porte. Surgissant hors du véhicule, je trébuche et me précipite à l'intérieur

du manoir. Insolite sonate nocturne, la musique des domestiques me paraît bien trop silencieuse pour ne point valser avec la mort.

Sans m'appesantir outre mesure sur leur sort, je me rue avec diligence vers l'escalier lorsqu'un hurlement m'assassine.

— DORIAN ! DORIAN, VIENS M'AIDER ! DORIAN !

Ma joie de la savoir en vie tambourine dans ma poitrine. Mon supplice de la savoir martyre me taillade le cœur. Je bondis de marche en marche, priant les saints et les démons de l'épargner.

De m'offrir une seconde chance de la vénérer.

Mon âme sera offrande, mon corps son église. Sa religion sera mienne, qu'elle soit culte de haine ou idolâtrie. Je deviendrai monothéiste, je rejetterai les idoles de bordel. Tout pour que mon Dieu ne soit qu'Emilia.

Pitié, laissez-la-moi, je vous en supplie. Pitié.

Je tourne à droite, fonce dans le corridor en manquant de percuter une Sarah éplorée.

— Je… Je n'arrive pas à ouvrir la porte même avec la clé, sanglote-t-elle. Je ne sais pas pourq…

Je la bouscule sans ménagement, torture la poignée, mais elle demeure verrouillée. De l'autre côté, un bruit sourd scarifie le décompte de son existence dans un silence sépulcral. La panique déferle alors en moi par vagues insatiables.

Je ne l'entends plus hurler, je ne la sens plus se battre. Oh, non, je te l'interdis, Emilia ! Je te l'ai ordonné, tu ne te soumettras à personne ! Pas même à cette maudite faucheuse !

— EMILIA ! EMILIAAAAA !

Je frappe de mes mains, cingle de mes coudes, cogne de mes épaules à m'en briser les os. Peu importe que ce squelette se brise ! Si nos ossements ne forment plus qu'un alors il peut bien finir solitude et poussière !

— EMILIA ! EMILIA, REPONDS-MOI !

Je veux t'entendre crier, hurler ! Dis-moi que tu vis ou prononce ma mort ! Je ne peux pas… Sans toi, je ne peux pas !

Subitement, par-dessus le fracas de mes coups, un son étouffé me répond à la frontière de nos âmes.

Ressuscité par ce miracle je recule, prends de l'élan, et enfonce la porte de tout le poids de cette carcasse ranimée.

Je recommence.

Encore et encore.

Bientôt, le bois se gorge de mon sang. Je lui offrirais festin pour qu'il cède.

— Bats-toi, Emilia ! Je t'interdis de me quitter ! Tu m'appartiens, tu es à moi ! BATS-TOI ! BATS-TOI !

Un gémissement, mais pas le sien. Je souris, car elle m'obéit enfin.

— *J'arrive, Emilia ! Tu n'es pas seule, je suis là ! Je suis là !*

Mes pieds remplacent mes poings, mes attaques deviennent furie.

Les siennes sont à nouveau silence.

Non. Non. Non. Non. Non.

NON !

Enfin les gonds cèdent, la porte s'effondre. Emporté par mon élan, je tombe avec elle et me redresse précipitamment.

Malgré la pénombre prodiguée par la lune, mon être sait où trouver sa moitié. Notre union ne s'est-elle point forgée dans l'obscurité ?

Ainsi je fonds sur sa silhouette, repoussant les ombres pour me faire à nouveau la sienne.

Le souffle rongé par la douleur, mon papillon atterrit dans mes bras tandis que je la blottis délicatement contre moi. Du sang perle en abondance sur sa tempe droite, pourtant elle respire.

Elle respire.

Désorientés par sa commotion, ses yeux vitreux, embués de larmes, me cherchent un instant avant de se poser enfin sur son serpent.

Péniblement, sa voix écorchée me souffle son énigme. Je me penche sur elle afin de capturer ces mots balayés par un vent de folie douloureuse.

— Épaule… gauche.

Je secoue pitoyablement la tête.

— Je ne comprends pas. Emilia… Emilia !

Alertée par mes suppliques, la femme de chambre m'apporte lumière, mais les ténèbres ont déjà pris le temps d'engloutir sa maîtresse.

— Est-ce qu'elle est… Est-ce qu'elle…

— Non, cinglé-je. Elle est seulement évanouie. Il a dû cogner sa tête au sol.

Profitant de l'éclairage du candélabre, je répertorie rapidement l'état de ses blessures lorsque mon regard terrifié se noie dans une mare de sang.

— Oh mon Dieu ! sanglote Sarah. Vous croyez qu'il… qu'il l'a violée ?

À ce verbe atroce, une rage incontrôlable cavale dans mes veines pour souiller mon cœur. Neuf années à la mettre en sûreté. À secourir son âme et son corps de Develton. À supplier l'enfer qu'elle ne subisse jamais mon cauchemar.

Mais dans ce détestable orgueil qui est mien, j'avais omis de la protéger du monstre.

J'avais omis de la protéger de moi.

De mes doigts à l'agonie, je caresse cette peau que j'ai failli à préserver d'un autre. À éloigner de mes griffes.

Mon oncle avait raison.

Je ne suis que souillure et immondice.

— Je suis désolé, Emilia, chuchoté-je à ma victime. J'aurais dû savoir qu'un démon ne peut bénir un ange. Pardonne-moi. Je t'en prie, pardonne-moi.

— Milord, il a laissé cela sur le rebord de la fenêtre ! s'exclame la servante. Elle vient de Jack ! Milord !

Elle me tend une lettre, je décline l'invitation ; trop occupé à disparaître pour semer le chaos.

— Peu importe.

Raffermissant mon étreinte, je soulève alors le corps endormi de mon âme sœur et me dirige vers la porte au moment où le timbre exalté de Sarah tente de me retenir.

— Milord ! Milord, je vois sa silhouette près de la grille !

— Peu importe, protesté-je par-dessus mon épaule.

— Je peux crier à Winston de le capturer !

— Peu importe.

— Mais, milord, vous pouvez encore l'attraper ! Vous pouvez…

— J'AI DIT, PEU IMPORTE !

Je me retourne le plus doucement possible afin de ne pas supplicier davantage le corps d'Emilia, mais mon regard, lui, ne se prive d'aucun châtiment sur cette imbécile.

— Ta maîtresse est ma seule préoccupation ! Et elle devrait être la tienne !

Elle baisse les yeux, bredouillant ses excuses ridicules.

— Oui. Oui… milord. Pardon, milord.

Enragé, mon intonation despotique exige d'elle quand je devrais être le seul à ramper pour mes péchés.

— Apporte des bandages et de quoi désinfecter ses plaies. MAINTENANT !
— Où cela, milord ? Au purgatoire ?

Mon attention se détourne de ce rebut pour contempler sa reine. Oui, peu importe, Emilia. Peu importe qu'il t'ait touché. Peu importe que tu me haïsses pour cela.

Je te construirai un nouveau temple, je te bâtirai un nouveau cocon de soie. Je deviendrai créateur afin que tu ne te détruises pas. Je deviendrai destructeur afin que tu te reconstruises. Mes baisers sont peut-être souillés, mes caresses acides, mais mon âme putride fera tout pour purifier la tienne. Je te le jure sur cette maudite destinée qui t'a condamnée à moi.

Pivotant sur mes talons, je franchis le seuil et rejoins les limbes du corridor, révoquant le purgatoire pour le paradis éphémère de nos retrouvailles.
— Non. Dans ma chambre.

OceanofPDF.com

Chapitre 23
Ouroboros.
Emilia

Chambre de Dorian, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
13 Octobre 1888

À peine ai-je touché ma crinière que les cavaliers de l'apocalypse prennent aussitôt leurs quartiers dans chaque lobe de mon cerveau piétiné.

Mon visage tordu d'une grimace, je me redresse péniblement dans le lit, grommelant des injures peu féminines à l'encontre de ces adversaires invisibles.

Peu à peu, la lumière vacillante du candélabre nourrit mes limbes de souvenirs, agrandissant mon univers pour me faire tomber dans le terrier soyeux d'un serpent vicieux.

La chambre de Dorian.

Son lit.

Sa terre natale, ma terre d'exil. Celle dont il me bannira une fois sa clémence guérit dans les affres de mon corps.

De mes doigts gourds, ma colère sombre alors dans les vagues noires, lésant la délicatesse du satin avant d'amadouer ma raison d'une détestable évidence. Si l'agneau a permis de refermer leurs sceaux, il n'en demeure pas moins que le Diable a désarçonné la mort. Il est venu et m'a sauvée. Je respire encore dans cette course à l'oxygène qui est nôtre, je persiste à me demander qui de nous deux aspire l'autre.

Dans cet antre saturé d'un parfum de danger, mes sens en alerte le cherchent pour s'en enivrer. Ma chair, pourtant meurtrie par un autre, quête son onguent. Ses caresses sont une pommade pour mon âme. Ses mots à la fois arsenic et panacée à mon cœur.

Tu es pitoyable, Emilia. Tu as été attaquée, violentée, presque abusée, et, cependant, tu continues de réclamer inlassablement sa présence . Sarah avait tort, n'est-ce pas ?

Oui. Ce n'est pas mon innocence qui étreint sa cruauté. Ce sont nos démons qui se font l'amour.

Empourprée par ce fantasme amer, je lève les yeux vers ce plafond maudit, guettant l'union de nos fantômes, mais le toit de nos âmes, aussi vierge que mon spectre, semble nous avoir déjà exorcisés.

Dévastée, je tourne avec précaution la tête sur la droite lorsque le fauteuil possédé par mon passé m'ensorcelle d'un futur bien trop fascinant pour ne point le contempler.

Ses mains reposant sur les accoudoirs, le beau visage du roi des reptiles dodeline imperceptiblement, tourmenté par des songes assassins dont je ne suis malheureusement point l'exécutrice.

Mon corps en appétit, je repousse les draps et m'assieds avec difficulté au bord du lit, profitant de son sommeil pour contenter ma faim de lui.

Si près de rien, si loin de tout.

La beauté de cette créature endormie apaise ma douleur d'un voile de tristesse décousue de regrets. Si seulement je pouvais le toucher, le goûter une dernière fois. Peut-être alors cette disette charnelle se perdrait-elle dans l'écœurement. Peut-être devrais-je ainsi festoyer de cet homme jusqu'à répulsion.

Ma main indigente se tend vers sa chevelure malmenée par Morphée avant de retomber sur mon genou dénudé, noirci d'hématomes.

Il n'est pas à toi, Emilia.

Non, tu as raison. Il n'appartient qu'à la mort.

Un sanglot étouffé, je baisse les yeux vers l'intérieur de mes cuisses et remonte lentement le bas de ma robe de nuit. D'une longueur de cinq pouces, des bandages rutilants de propreté recouvrent mes stigmates honteux. Mes doigts effleurent avec dégoût le lin immaculé, conjecturant sur la laideur dissimulée. Soudain, un éclair d'embarras tonne dans mon ciel d'orage lorsque je découvre l'identité de mon soigneur. Mes paupières se plissent vers le chirurgien meurtrier, plus habitué à torturer les corps qu'à les vénérer. L'a-t-il seulement fait ?

Non. Je suis persuadée que sa luxure s'est réfugiée derrière sa colère. Envers Jack. Envers moi. N'ai-je point trahi son enseignement en me laissant malmener par l'éventreur ? Au fond, peu importe, dans quelques jours, sa punition se noiera dans l'Atlantique. Et mon avenir avec elle.

Décidée pour l'heure à en échapper, je me lève aussi doucement que me le permet ma bruyante douleur, retenant à chaque mouvement un cri de souffrance.

Mon imbécilité enfin sur pieds, je me dirige à pas tortueux vers la fenêtre, épiant le moindre grognement de la bête, le moindre gémissement de l'homme quand une écriture familière m'interpelle de son bureau ébène. Un œil sur ma moitié, l'autre sur mon opposé, je m'avance et m'empare du papier parcheminé, le cœur momifié par une vengeance digne de la déesse Sekhmet [35].

Dépliant la lettre tachée de sang, je l'incline à la lumière des bougies afin de lire en silence cette épitaphe vermeille désormais gravée sur ma chair.

Cher comte,

Je vous rends votre insecte, mais elle risque de ne plus voler. Mon beau couteau et mon sexe se sont chargés de la clouer au sol, ha ha .

Que dites-vous de ça, comte ? Maintenant, on peut dire que nous sommes frères de putes. Vous l'avez eu vierge, je l'ai eu souillée, mais nous avons partagé le même repas infect. Une vraie Cène, pas vrai ?

Vous êtes Jésus, moi Judas. Seulement, moi, je n'ai pas eu besoin de la trahir pour la baiser.

Dorénavant, quand vous la regarderez vous penserez à moi, comte. Vous entendrez ses hurlements sous mes coups de reins. Vous sentirez ma semence sur sa peau. Et alors, vous me verrez, moi. N'est-ce pas, mon frère ?

En attendant de pouvoir lier nos sangs, je vous laisse nettoyer le sien. J'ai mis du rouge un peu partout, navré. Ha ha.

À bientôt,

Votre dévoué.
Jack.

PS : je n’ai pas pris de morceaux d’elle, ils me semblaient tout immangeables. De toute façon, seuls mon sexe et mon beau couteau avaient faim.

Mon poing furieux écrase sa virilité de mon orgueil féminine.

Tu ne m’as pas eu, Jack. En écrivant cette lettre, tu étais persuadé de pouvoir plonger en moi, mais c’est toi qui as fini naufragé de ton arrogance. Qu’est-ce que cela fait, Jack, d’être blessé par sa victime ? De sentir sa supériorité masculine enfoncée dans sa chair par une femme ?

Ma respiration en apnée, je remonte doucement, insufflant à mes poumons l’air rance de mon courroux. Cet homme voulait me violer dès le départ, comprends-je avec effroi. Il avait tout prévu y compris ma dispute avec Dorian. Y compris la fuite de sa vanité au bordel.

Une fine pluie de larmes échoit sur mes joues à la vision de cette lutte charnelle à laquelle je ne suis point combattante. Il faut que je quitte cet endroit avant qu’il ne se réveille.

Maintenant.

Essuyant mon visage, je renifle sans grâce et pivote vers la sortie lorsque, située en face du lit, une silhouette rectangulaire assombrie d’un obscur linceul attire ma curiosité. Un tableau. Étrange, je ne l’avais encore point remarquée auparavant. Serait-ce donc son fameux portrait ?

Défenseuse du précepte d’Oscar Wilde, je repasse avec prudence devant le fauteuil assiégé par les enfers et me dirige vers cette tentation d’huile et de lin mêlés. Tout à coup, des griffes acérées capturent mon poignet pour s’emparer de mon intérêt. L’impatience fusionnée à la fièvre frémit dans mes veines.

Je tourne la tête, ma confusion aussitôt dévorée par une créature aux crocs lubriques.

— Est-ce ainsi que tu remercies ton sauveur, *min sommerfugl* ? En quittant son lit sur la pointe des pieds ? Je croyais pourtant avoir enseigné à ton corps les bonnes manières.

À l’aide d’une manœuvre de *kung-fu* , je parviens sans attendre à me libérer de son étau. Un rictus bestial franchit ses lèvres pleines tandis que je

frictionne ma peau persécutée. Curieux, pensé-je en observant ses empreintes laissées sur mon épiderme. Je m'attendais presque à le voir gangréner par la trahison, mais le voilà à s'enflammer d'un désir méprisable.

— Oh, mais vous l'avez fait, milord, susurré-je avec effronterie. Cela est précisément la raison pour laquelle il ne vous a pas égorgé dans votre sommeil.

Ses traits, déformés par une obscure colère, éventrent mon flegme.

— Ton corps aurait dû se rebeller contre celui de Jack !

Nous y voilà donc, le sermon du Diable. Furibonde devant tant d'injustice déplacée, je recule d'un pas, croise les bras sur ma poitrine et le défi d'un air hautain.

— Et capituler sous le vôtre, je présume ?

Son attention vacille dangereusement près du gouffre de l'attraction.

— Jamais, Emilia, ronronne-t-il. Sache que je te préfère de loin quand tu me résistes. Un corps rebelle est bien plus agréable à conquérir. Cependant…

D'une vitesse prodigieuse, il se lève et fond sur moi si vite que j'en oublie l'envie de lui échapper. Fermement, mais avec délicatesse, ses doigts enserrent mon cou tandis qu'il se penche à mon oreille.

— Abdique encore une fois pour un autre et c'est un drapeau tâché de ton sang que je hisserai sur ton cadavre, ai-je été assez clair ?

Je fronce les sourcils face à cette menace illusoire. Nos regards ancrés l'un dans l'autre, mon esprit s'égare dans l'espace bleuté. S'exile dans ces pupilles constellées d'inquiétude. Erre sur les chemins cernés de fatigue.

— Vous avez peur, constaté-je, incrédule. Vous êtes terrifié à l'idée de m'avoir presque perdu.

Je rapproche mon visage du sien jusqu'à partager son souffle erratique.

— La colère est préférable à la sincérité, n'est-ce pas, milord ?

La stupeur trouble, un délectable instant, la clarté de ses yeux translucides. Victorieuse, je déglutis ma funeste certitude au moment où ses doigts raffermissent leur étreinte macabre.

— Je crains surtout le gâchis, Emilia, cingle-t-il sèchement.

Son autre main flatte ma joue d'une caresse arrogante.

— Et la fin d’un si joli corps que j’aurais entraîné chaque jour en aurait été assurément un.

Enivrée par ma déception, la créature dépose un baiser glacé sur mon front enfiévré, souriant sur ma peau alors que grogne ma frustration.

— Si j’avais su que ma mort vous causait autant de tracas, je me serais volontiers laissée devenir gâchis entre ses bras.

La bouche du reptile se fige sur ma joue. Puis, défigurée d’une moue sordide, elle s’éloigne afin de mieux cracher son infect venin.

— Et tu m’aurais fait carnage, Emilia ! Je t’ai appris à devenir chaos, non à mourir sur ordre ! Au nom de quoi lui as-tu seulement laissé le droit de te toucher ?

Un élan de rage me fait bondir hors de son étreinte. Sa main suspendue dans le vide se referme sur un poing emporté tandis que se déverse ma bile.

— Il m’a attaquée dans mon sommeil, milord !

— Rien que pour cela, tu aurais dû lui accorder le repos éternel !

— J’ai tenté de le faire !

— Non, tu as juste lamentablement échoué !

— Comment osez-vous me gronder ainsi comme une enfant ?

Ses yeux aliénés reflètent les barreaux de notre ancienne cage.

— Parce que l’enfant que j’ai élevé se serait débattu jadis ! Parce que la femme aurait tranché chaque doigt qui aurait bafoué sa peau !

Je hausse un sourcil frondeur.

— Les vôtres sont pourtant intacts.

— EMILIA ! rugit-il.

— Je me suis défendue, milord ! Avec les moyens dont je disposais, c’est-à-dire presque rien ! J’ai pourtant réussi à blesser son épaule gauche et je…

— Et il t’a mutilée ! hurle-t-il. Cela n’aurait jamais dû arriver ! J’ai tout fait pour que cela n’arrive jamais !

Mes doigts tremblants froissent le « jamais » de Jack.

— J’ai lu sa lettre. Il ne m’a pas violée av…

Il ricane sauvagement.

— Oh ça, je le sais, siffle-t-il. Puisque j’ai nettoyé ce qu’il a souillé !

Je tressaille, frappée par la violence de ce verbe. Ma douleur sienne, mon âme sœur frotte sa nuque à en défaire la peau de son squelette. Son regard singulièrement honteux dérive sur mes cuisses.

— J’ai fait ce que j’ai pu, s’apaise-t-il. Ce n’était pas très profond et tu t’en remettras rapidement. Mais il ne t’en restera pas moins des cicatrices.
— Au moins nos corps sont-ils désormais assortis, ironisé-je.
— Emilia…

Il avance d’un pas, je recule. Son regard de martyre a beau crucifier mon cœur, je suis las. Las de m’entailler sur ses écailles quand je ne souhaite qu’une caresse. Las d’être cette poupée à la porcelaine brisée par ses griffes. Las de l’attendre, de me languir de cette affection qui ne viendra jamais.

Jamais.

Celui de Jack aura au moins eu le mérite d’éclaircir le mien.

— Où étiez-vous, milord ? m’emporté-je. Où étiez-vous quand il m’attaquait ?

Un sanglot fait dérailler le train de ma colère au souvenir de mon agression. De mon impuissance.

— Où étiez-vous quand… quand il me violait de ses doigts ?

Un chagrin dévastateur se dispute soudain à sa fureur.

Son teint nacré se fissure d’une émotion indomptable, sa créature saccage la moindre humanité sur son beau visage.

Ses doigts meurtriers disparaissent dans sa poche, en quête de scarification à défaut d’une dissection.

Devant cette souffrance partagée, je voudrais l’enlacer, le déposséder de son bistouri et lécher ses plaies, mais je me rappelle qu’il n’a déjà que trop profité des miennes.

— Tu m’as dit que… qu’il ne t’avait pas violée, gémit-il.

Je lui offre un sourire digne d’un agneau sacrifié.

— Vous savez très bien qu’un homme n’a guère besoin de son sexe pour répandre le mal. Le duc de Develton ne vous a-t-il donc rien appris, milord ?

Je m’approche, m’obligeant à faire fi du petit garçon piégé dans l’écho de son passé.

— Je vais vous dire où vous étiez, Dorian, quand je souffrais de ses mains, persiflé-je. Vous étiez au bordel, à poser les vôtres sur une catin ! Alors, par pitié, ne me parlez guère de rébellion quand vous asservissez un autre corps que le mien !

Je mords mes lèvres à les faire saigner. Malgré tout, un sanglot réussit tout de même à en transgresser la frontière. Ma vision embuée de larmes, je détourne le regard, laissant ma voix suppliante prendre le relais de ma lâcheté.

— Dites-moi que j'ai tort, imploré-je. Dites-moi que vous n'y étiez pas. Mentez-moi, je vous en prie. Mentez-moi…

Un silence. Sa froideur. La fin du monde.

— Je ne te mentirai jamais, *min sommerfugl* .

Je chasse les gouttes et redresse la tête afin de braver la tempête. Celle qui ne cesse de tout emporter dans son sillage de cruauté.

— Jack avait raison, suffoqué-je. Vous y êtes vraiment allé. Mon Dieu, vous y êtes allé.

Quelque chose finit par céder en lui. Son barrage d'austérité s'effondre en même temps que je me brise à vouloir l'escalader.

Son sang-froid calciné par mes sanglots, le reptile serpente jusqu'à moi, relève mon menton pour me faire sombrer sous des litres de remords.

— Je ne l'ai pas touchée, réplique-t-il d'une voix douce. *Se på mig,* Emilia. Je ne l'ai pas touchée, je te le jure.

Je me détache de lui, me sauvant ainsi de cette noyade qui n'a que trop duré.

— Peu importe, je ne vous crois pas et je n'en ai cure ! Allez au diable, Dorian ! Vous et votre putain, allez au diable !

Il bondit sur moi, ses griffes glissent sur mes pommettes inondées.

— Ma vérité contre ton mensonge, Emilia, souffle-t-il sur mes lèvres.

Je me dégage et le repousse d'un cri déchaîné, tambourinant ma poitrine évidée par son sadisme.

— Je ne peux pas, ça fait trop mal ! Ça fait trop mal ! De tous les humains sur cette Terre, vous êtes le seul à pouvoir me blesser ainsi. La lame de Jack n'est rien à côté de votre langue insultante ! Ses doigts ne sont rien à côté de ce que vous persistez à me faire endurer. Voilà votre maudite vérité, Dorian !

Les ténèbres envahissent son portrait glacé lorsque je rejette d'une tape sa main tendue vers moi.

— Je ne l'ai pas touchée, réitère-t-il dans un râle.

— Mais vous y êtes allé !

L’ouragan se fait brise dans la douleur au moment où je répète cette phrase.

— Vous y êtes allé. N’avez-vous donc aucun respect pour moi ? Pour vous ?

La main à nouveau plongée dans sa poche sur son bistouri, son regard tourmenté se perd dans les draps de soie noire.

— Je voulais t’exiler de ma peau avant que tu ne me bannisses de la tienne. Unir nos corps était une erreur, *min sommerfugl* . Cela a rendu nos esprits faibles et négligents.

— Dans ce cas, pourquoi nos âmes n’ont-elles jamais était aussi puissantes ?

Il s’apprête à répondre, mais déjà sa moitié trébuche loin de lui.

— Où vas-tu ainsi ? gronde-t-il. Retourne au lit ! Tu n’es pas encore guérie.

Je pivote et hausse les épaules.

— Si je reste, vos mots ne cesseront d’ouvrir mes cicatrices dans ce cercle vicieux qui est nôtre.

Un sourire sauvage accueille ma réponse.

— Mais c’est ce que nous sommes, Emilia. Toi et moi, c’est exactement ce que nous sommes.

Il s’avance d’un pas leste de prédateur et, avant que je n’aie le temps de fuir, effleure ma peau de ses doigts ensanglantés. Fébrile, je retiens tous mes sens de ne point céder à cette pulsion qui me presse de déguster la moindre goutte de son essence viciée.

Conscient d’avoir attisé mon appétit, le sourire de Dorian s’élargit de malice au gré de son discours malsain, néanmoins si vrai.

— Une seule et même entité, piégée dans un éternel recommencement. Un ouroboros, un serpent qui ne cesse de se mordre la queue, de s’écorcher et de renaître. Chaque jour que notre destinée fait, nous creusons nos plaies mutuelles. Nous y versons le sel de notre cruauté, veillons à ce qu’elles se referment pour mieux les rouvrir le lendemain. Nous sommes le début et la fin de l’autre, Emilia. Tu es ma mort et ma résurrection. Je suis ta genèse et ta destruction.

Son pouce entaillé cajole lascivement ma lèvre inférieure. Je ferme les yeux, conquise. Quel meilleur maquillage pour une femme si ce n’est le sang de son amant ?

— Ton avenir consume mon présent.

Le sort soudain brisé par ce brutal retour à la réalité, j’ouvre les paupières et le fustige du regard.

— Et le vôtre dévore mon futur. Du sel, milord ? Je préfèrerais le sucre de vos baisers.

Ses yeux s’accrochent à ma bouche asséchée avant de redevenir arides.

— Je te l’ai dit, Emilia. Ce serpent ne connaît que la morsure.

Mes espoirs évaporés, je me désaltère de ma propre souffrance et de la sienne, acide, qui persiste à ronger nos âmes.

— Alors, il en mourra, déclaré-je froidement. Seul.

Puis le papillon s’envole, sans même un ultime regard de compassion pour le serpent rampant dans ses mensonges.

Arrivée péniblement à la porte de la chambre, je m’arrime à la poignée et m’adresse une dernière fois à l’homme esseulé derrière moi.

— Cette union n’était en rien une erreur, Dorian. Et la dissoudre au bordel n’aurait rien changé. Savez-vous pourquoi ?

Je tourne la clé, ouvre ma cage et réponds au seul bourreau que je n’ai jamais souhaité quitter.

— Parce que je vous avais dans la peau bien avant que vous ne l’écorchiez de vos lèvres.

Des jours à me blesser. Des années à te haïr. Des siècles à t’aimer.

Notre éternel recommencement.

Notre immortelle agonie.

Notre ouroboros.

OceanofPDF.com

Chapitre 24
Morceaux choisis.
Emilia

Chambre bleue, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
14 Octobre 1888

— Emilia. Emilia, réveille-toi.

Un gémissement paresseux répond à ce timbre mélodieux. Loin de se déclarer vaincu, mon tourmenteur tire d'un geste sec sur les draps, invoquant la fraîcheur d'une matinée d'automne afin d'arracher ma mélancolie à l'hibernation.

— Encore quelques minutes, grommelé-je en claquant des dents.

— Hors de question ! Tu as assez profité de ton lit comme ça, petit papillon.

J'enfouis ma tête sous l'oreiller, mais elle me le confisque aussitôt.

— Tu n'as vraiment aucune pitié pour une mourante, Johanna.

— Blessée, pas mourante. Si cela avait été le cas, je n'aurais guère hésité à jeter un seau d'eau sur ton charmant minois. Il paraît que cela réveillerait même un expirant.

Je force ma voix à se faire souveraine bien que je ne me sente guère reine soleil en cette matinée brumeuse.

— Vous oubliez que je suis votre maîtresse, ma chère. Alors si cela devait arriver un jour fortuit, je vous prierais de faire chauffer mon eau d'abord.

Son éclat de rire me fait ouvrir les yeux sur sa silhouette bienveillante. Je pousse un soupir résigné et salue chaleureusement mon réveil aux cheveux d'or.

— Bonjour, Johanna.

— Bonjour, Emilia.

Soudain désorientée, j'interroge autour de moi tapisseries, rideaux et tapis, mais aucun de ces scélérats ne semblent vouloir se rappeler à moi.

— Où suis-je ?

Mon amie fronce les sourcils.

— Tu ne t’en souviens pas ? Oh, c’est vrai, suis-je bête, tu étais endormie. Eh bien, après votre mille-et-unième dispute de la semaine, tu as quitté la chambre de milord pour te réfugier dans la bibliothèque où tu t’es assoupie sur l’un des fauteuils. Milord t’as par la suite emmenée dans ses bras comme une princesse jusqu’à la chambre bleue.

— Une princesse ? raillé-je. Tu ne dirais pas cela si tu l’avais vu porter ainsi ses victimes au purgatoire.

Je m’interromps et grimace en contemplant cette débauche de couleur dont l’exposition prolongée sur ma rétine me vaudra sûrement plus tard de renier mes aconits.

— Pourquoi m’avoir emmenée dans celle-ci et non dans la mienne ?

Johanna m’offre un sourire empreint de compassion.

— Il a supposé que tu redouterais de retourner dans ta propre chambre suite à… ton agression. Est-ce pour cela que tu as dormi à la bibliothèque ?

Je hausse une épaule moqueuse.

— Que veux-tu, mon amour pour les livres ne connaît aucun répit.

— Emilia, rit-elle.

Son visage se compose un air plus solennel lorsque ses doigts frais s’entremêlent délicatement aux miens.

— Tu peux tout me dire, tu le sais.

Je serre mes lèvres par peur de voir déborder ce cœur qui ne cesse de me faire prisonnière d’une terreur sans visage.

Honteuse, je baisse les yeux sur nos mains enchevêtrées afin d’y puiser la force nécessaire à ma lâcheté.

— Hier soir, j’ai… J’ai poussé la porte de ma chambre, désireuse de me retrouver seule. Chez moi, du moins ce qui se rapproche le plus d’un foyer. Seulement, à la place, c’est Jack qui m’a offert l’hospitalité. Il n’avait pas de sourire, pas de bouche, pourtant, je le sentais se moquer de moi derrière son masque.

Je détourne le regard, maîtrisant un haut-le-cœur au souvenir de son intrusion en moi. Si la nuit dernière a été pleine de cauchemars, celles à venir en seront légion. Je le sais pour avoir tant de fois emprunté seule, ce chemin de sang. Toutefois, étrangement, lorsque je dormais dans le lit de

Dorian, je ne me rappelle guère avoir aperçu d'empreintes rouges sur ces draps de soie noire.

Aurais-je besoin d'un démon à mes côtés afin d'exorciser les miens ?

— Dorian a raison, soufflé-je tout bas. J'aurais dû le tuer. J'en avais les capacités, il n'aurait d'ailleurs même pas dû pouvoir me toucher. Mais je me sentais si faible ce soir-là, si faible… Comme si j'étais paralysée.

Johanna presse mes doigts tremblants entre les siens.

— Paniquer arrive à tout le monde, Emilia. Même au prédateur le plus entraîné qui soit.

Je hoche faiblement la tête.

— Pas quand l'enseignement de Dorian a fait de la panique ma proie. Non, il y avait autre chose…

Mon esprit soumis à la question se perd un instant sur la porte d'entrée capitonnée de tissu bleuté.

— Où est donc située cette chambre ?

Les yeux pétillants de mon amie m'offrent leur réponse bien avant sa bouche.

— En face de la sienne.

— Évidemment, grogné-je. Même après l'avoir répudié de son enfer, le diable garde un œil sur son plus stupide fidèle.

— Hum, techniquement tu t'en es exilée toi-même cette fois-ci, pouffe-t-elle.

— Il ne m'en a guère laissé le choix, me vexé-je.

Elle se lève et prépare ma mise sans se départir de son sourire. Le mien fait éclore les pétales de mes lèvres lorsque j'aperçois ma coiffeuse et mes affaires rapatriées de ma chambre.

— Au contraire, Emilia, me détrompe-t-elle. L'amour n'est qu'une succession de morceaux choisis, qu'ils soient bons ou mauvais.

— Dans ce cas, clamé-je le plus sérieusement du monde. Je prendrai son cœur.

Je grogne la suite entre mes dents serrées de colère.

— Pour pouvoir l'empaler sur son maudit bistouri.

Elle éclate d'un rire franc puis se retourne et frappe dans ses mains d'un air enjoué.

— Bien, trêve de plaisanteries, Vlad Tepes, je vais t'aider à te préparer ! Lénore et Katherine viendront prendre le thé dans deux heures afin de te faire leurs adieux avant ton départ…

Un mirage de tristesse apparaît dans ses beaux yeux avant de s'évaporer dans les rayons lumineux de son allégresse.

— Il faut que tu sois renversante ! Je t'ai préparé une robe assez ample afin de t'aider à te mouvoir avec tes bandages. D'ailleurs, je vais te les changer, milord m'a expliqué comment m'y prendre.

— Pourquoi n'est-ce pas Sarah qui m'habille ? me renseigné-je d'un ton soucieux.

Elle s'approche, m'aide à me relever et m'installe avec précaution à ma coiffeuse. La brosse dans une main, elle démêle mes cheveux tout en mélangeant ses émotions dans sa gorge fébrile.

— Elle est souffrante, m'informe-t-elle peinée. Le décès d'Anton et ton agression l'ont profondément bouleversée.

Anton, le palefrenier retrouvé égorgé dans les jardins. Sa mort brutale m'a été dévoilée au détour d'un corridor la nuit dernière. Le jeune homme était de surveillance lorsque Jack a mis fin prématurément à son tour de garde. D'après les conversations des domestiques, l'éventreur l'aurait attaqué par derrière, ne laissant ainsi aucune chance au garçon de se défendre ni de crier pour sauver sa vie.

La tristesse badine avec ma rage au cours d'une valse vengeresse où défile le nom de ses victimes. J'en connais depuis des années la douce mélodie, mais chaque pas qui rapproche la lame de mon but est un nouvel enchantement pour la danseuse meurtrière que je suis devenue.

Oui, je vais le tuer, sans remords ni culpabilité.

Et mon plaisir sera à la hauteur de ses crimes.

— Quand aura lieu ses funérailles ? m'étranglé-je.

— Demain après-midi. Le temps pour nous de prévenir sa famille.

J'inspire profondément, autorisant un instant mon statut de maîtresse à prendre le voile de mon deuil.

— Veille à ce que Winston aille les quérir à leur logis, et demande à Trudy de préparer le repas. Nous les garderons à dîner. Le cercueil et le corps ?

— Milord s'en est déjà chargé. Il a… préparé lui-même son cadavre, comme nous ne pouvions pas prévenir Scotland Yard.

Je réponds, pourtant mon esprit semble à des années-lumière du manoir. Peut-être dans un univers où la mort n'aurait jamais fait ma rencontre.

— Bien, murmuré-je. Oui, c'est bien.

Les prostitués de *Whitechapel* . Le fils de Millie. Johanna. Lucretia. Anton. Moi. Combien de noms nous reste-t-il encore à prononcer ? Combien de corps à réparer, de tombes à creuser ? Aucune, m'intimé-je. Puisque la sienne sera la prochaine. Et la dernière.

Non, Emilia. Il en reste une autre et tu le sais.

À cette pensée, mon cœur s'enfuit de ma cage thoracique afin de se réfugier dans la chambre d'en face. Dans les griffes d'une créature bien trop cruelle pour le choyer.

— Et milord ? demandé-je le plus innocemment du monde. Où est-il ?

Point dupe à mon manège, mon amie arque un sourcil farceur dans la psyché.

— Cela dépend, de quel morceau parles-tu ?

— Johanna ! gloussé-je.

Comme une allumette soufflée par un vent de mauvais augure, mon rire s'éteint face à son sérieux retrouvé.

— Il est en chasse, Emilia.

— En pleine journée ? m'indigné-je. Je l'avais sommé de ne plus le faire !

— Avec la blessure que tu lui as infligée et les indices laissés dans sa fuite, il espère mettre rapidement la main sur ce satané Jack. Il nous a ordonné à tous de te protéger en attendant son retour.

— Je sais me défendre ! protesté-je vivement. Ce n'est pas parce que j'ai failli une fois que cela se reproduira ! Décidément, ce serpent ne me verra jamais comme une femme !

Les coulisses d'une pièce se jouant à mon insu s'entrouvrent dans son regard mystérieux. Mais à peine ai-je le temps de m'y engouffrer qu'ils disparaissent pour me laisser seule actrice de cette scène tragique.

— Bien au contraire, Emilia, me répond-elle d'un ton sibyllin. Crois-moi, l'homme qu'il est ne la voit que trop bien.

Dans le miroir, sa désolation de domestique fait écho à ma propre inquiétude. Sur mes joues devenues livides, la fureur ravage de son rouge insidieux ma peau transie d'angoisse.

Bon sang, ce n’est pas parce que je ne peux le posséder qu’il a le droit de se mettre en danger de la sorte !

Exaspérée par son manque de prudence, mes ongles lacèrent le bois de ma coiffeuse à défaut de punir sa chair.

« La colère est préférable à la sincérité, n’est-ce pas, milord ? »

Je soupire à nouveau, me recompose figure neutre, et me laisse guider par Johanna vers le cabinet de toilette, me demandant si un jour nos corps se feront enfin la franchise de nos âmes.

OceanofPDF.com

Chapitre 25
Océan contre rivière.
Emilia

Petit salon, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
14 Octobre 1888

— Je suis si triste que tu t'en ailles avant le mariage, pleurniche Lénore. Je me faisais tellement une joie de te sacrer demoiselle d'honneur.

Engoncée dans une robe de faille bleu roi, j'effeuille l'une des fleurs bleu canard en velours ciselé, écorchant ainsi la douce matière de mes ongles furieux.

Cela fait bientôt deux heures que nous conversons à propos de mon départ, et pourtant son arrivée se fait toujours désirer. Nerveuse, je lève les yeux vers l'horloge, fustigeant une énième fois la paresse de ces maudites aiguilles.

Mais où est-il donc passé, bon sang ? En temps normal, une telle chasse lui prendrait quelques heures et se conclurait dans les ténèbres du purgatoire. Néanmoins, effectuée à la lueur du jour elle pourrait bien s'éterniser dans l'obscurité d'un cachot.

Je secoue la tête, m'enjoignant à ne guère céder à l'affolement. Il va bien, tenté-je de me convaincre, oui, il va bien. Le serpent dévorait ses proies bien avant que le cocon ne donne naissance au papillon.

Cependant, en ces heures sombres, le lépidoptère pleure de ne point pouvoir voler auprès de son aîné assassin pour dissiper de ses ailes abîmées ses ténèbres aliénées.

Honteuse, mes yeux embués contemplent avec ressentiment la jupe à larges pans dont le volume outrageux signe la liberté de mes entailles. Si seulement je ne m'étais point laissé mutiler par Jack ! La créature de Dorian ne l'aurait alors jamais poursuivi à l'ombre de l'échafaud. Seule. Par tous

les diables, de quelles insanités son oncle a-t-il pu trépaner son cerveau pour qu'il fasse ainsi fi de toute prudence ?

Ne lui en accorde pas la paternité, Emilia. Tu aurais fait la même chose si ton aimé avait été attaqué.

Mes doigts se figent aussitôt sur le velours, frôlant en songe le satin de ses cicatrices.

Oui, tu as raison, et il en va encore à présent. Même avec les cendres de Develton sur ma langue, je ramperais volontiers jusqu'à cette maudite corde si cela pouvait effacer sa mémoire et soulager ses cauchemars. Mais cela ne compte guère, n'est-ce pas ? Car je ne suis que la servante de mon amour quand Dorian est l'esclave de sa cruauté.

Alors, pourquoi ? Pourquoi tant de précipitation pour venger sa plus belle déception ? Sa trahison de bordel m'a pourtant bien fait comprendre que je ne représente qu'un investissement de plus à ses yeux. Un pari, lancé par le casino de notre destinée dont nos cadavres enlacés remporteront la mise. Il conquerra un jour sa mort, je ne gagnerai jamais sa vie. Sa folie pourra battre les cartes autant de fois qu'elle le voudra, elle continuera de piquer mon cœur et de décrocher l'as de mon ardeur.

Depuis ma venue en ce monde, les jeux ont été ainsi faits, et rien n'ira plus une fois qu'il l'aura quitté.

— Emilia, te sens-tu bien ? Tu es aussi blanche qu'une robe de mariée, s'inquiète Katherine.

Demeurée silencieuse, je tourne mon regard vers ces deux émeraudes rutilants de tendresse peinée. Bien que nos mises soient colorées en mémoire de la frivolité de notre amie, le décès de Lucretia continue d'endeuiller nos échanges.

— Je vais bien, éludé-je d'un discret sourire. Je me demandais simplement ce que Lucretia penserait de mon départ.

La main de l'Allemande se pose avec une infinie précaution sur la mienne. La nouvelle duchesse de Lambai n'étant guère connue pour ses effusions de sentiments, je salue ses efforts d'un faible hochement de tête.

— Elle serait heureuse pour toi, à n'en point douter.

— Elle te dirait surtout que tu commets une grave erreur, intervient Lénore.

Je hausse un sourcil, étonnée par cette singulière assurance.

— Et pourquoi cela, je te prie ? grogné-je.

Ma collègue de faculté se mordille la lèvre, échangeant un regard entendu avec sa partenaire de trahison. Après un dernier échange muet, cette dernière retire ses doigts hypocrites afin de faire montre d'une franchise amicale.

— Parce que Tobias n'est pas fait pour toi, Emilia.

Je tressaille, étourdie, la poitrine douloureuse d'avoir été ainsi touchée par cette flèche de vérité. Celle que je m'interdis de décocher en leur présence.

— Vous semblez pourtant l'apprécier toutes deux, m'offusqué-je.

En digne fille de bonne famille, l'éducation de Lénore reprend vaillamment la suite de mon indélicat procès.

— Certes, il est charmant. Courtois, élégant et plutôt raffiné pour un Américain. Quand il ne fait pas preuve de ce détestable orgueil d'outre-Atlantique devant nous, cela va sans dire. Toutefois…

— Tu ne l'aimes pas, conclut sobrement Katherine. Et tu ne l'aimeras jamais.

— Plutôt ironique venant de ta part, ne trouves-tu pas ? ricané-je méchamment.

Le spectre de son diable d'époux voile un instant la beauté de ses yeux verts.

— Ce n'est guère la même chose, se reprend-elle. Ton union n'est point un mariage de convenance. Sans compter que tu n'as que dix-neuf ans, tu as tout le temps de…

— Justement non, l'interromps-je en maudissant le décompte funèbre de Dorian. Je ne l'ai pas, je ne l'ai même jamais eu.

Ma bouche s'étire d'un maigre sourire de convenance.

— L'amour peut se construire avec le temps.

Elle approuve d'une mine renfrognée.

— Sur des bases solides, en effet.

— Nous les avons.

— Certes. Et elles s'effondrent aussitôt en présence de ton cousin.

Ma froideur s'immerge dans ma tasse de thé.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, cinglé-je en buvant une gorgée.

Sans prévenir, les mains de Katherine me confisquent mon breuvage, sa porcelaine rosée par son effronterie chassant la mienne sur la

table.
— Ne fais pas cela, Emilia, gronde-t-elle. Ne gâche pas notre amitié par une fierté déplacée. Confie-toi à nous, tu sais très bien que nous ne sommes pas là pour te juger.

Dépourvu d'échappatoire anisée, j'humecte mes lèvres à la recherche d'une saveur de témérité pour goûter finalement à leur bienveillance.

Je leur fais confiance, constaté-je avec étonnement. Mon monde est peut-être régi par la méfiance, il ne s'arrêtera pas de tourner si je me confie. Peut-être même sa course pourrait-elle m'être plus agréable si je leur permettais de marcher un temps à mes côtés.
— Il ne m'aimera jamais, avoué-je finalement.
— Te l'a-t-il dit ? s'enquiert Lénore.
— Il n'en a guère eu besoin. Ses actes l'ont fait sa place.

Elles demeurent un instant interdit, la souffrance sur mon visage les dissuadant de mener à bien leur interrogatoire.
— Parfois nos actes ne sont que le reflet de nos propres mensonges, interfère Katherine.

Je grimace, dubitative.
— Ou le miroir de nos vérités.
— Eh bien, dans ce cas, vu la manière indécente dont il te regarde, je dirais que le sien doit être fendillé de désir.
— Désir ne signifie pas amour, la corrigé-je.

Elle relève le menton, un éclat d'interdit miroitant sur ses iris.
— C'est pourtant ainsi que mon émoi féminin le traduit.
— Le langage masculin nécessite une tout autre interprétation.
— Il suffit d'en connaître le manuel, me répond-elle naïvement.
— À condition que l'autre n'en ait point déchiré les pages. Je doute que le duc de Lambai t'en ait laissé lire l'intégralité.

Mon timbre acerbe provoque aussitôt un silence gêné dans la pièce. Consternée d'en être la cause, je racle ma gorge perfide pour le rompre avant qu'il n'étouffe notre amitié.
— Il me blesse sans cesse, me confié-je. Lorsque ma peau savoure ses caresses, ses mots se font ensuite poignard et la transperce. Les moments partagés deviennent braises, notre complicité s'enflamme et nous brûle. Et lorsque je crois avoir enfin refroidi de ma chair sa cruauté, la mienne finit à

son tour par glacer sa fièvre. Croyez-moi, mesdames, nous nous affligeons bien trop de mal pour nous faire du bien.

Embarrassée par un tel aveu, mes vestiges de fierté affrontent leurs expressions d'étonnement dépourvues d'horreur. Étrange. Je viens pourtant de leur confier avoir partagé le lit de cet homme avant le sacre du mariage. De nous trois, serait-ce finalement moi la prisonnière des convenances ?

— Il nous arrive parfois avec Thomas de nous consumer ainsi, commence Lénore. Toute brûlure charnelle mise à part, bien entendu.

— Cela n'est arrivé qu'une seule fois, me défendé-je sottement.

Le franc sourire de mon amie engloutit ma culpabilité.

— Tu n'as guère besoin de te justifier ainsi, Emilia. Mes fiançailles m'imposent peut-être la chasteté, je n'en demeure pas moins expérimentée en affaire de cœur.

— Toi ? s'exclame Katherine.

— Oui, moi.

— Dois-je te rappeler que les romances littéraires ne comptent pas en la matière ? glousse la mariée.

Un oreiller s'abat sur le visage scandalisé de Katherine, provoquant un concert de rires et de fausses réprimandes avant que le ton grave de Lénore ne nous rappelle à l'ordre.

— Thomas est… Il lui arrive par moment de me blesser également, que cela soit par ses paroles ou ses actes. Notamment lorsqu'il se rend dans les maisons closes ou quand sa demeure en devient un soir de débauche entre gentlemen.

Cette similitude de *modus operandi* masculin me contraint à changer de place pour soutenir mon amie d'une étreinte compatissante.

— Oh, Lénore, je suis navrée de l'apprendre.

— Quel rustre ! aboie Katherine. Quel goujat !

La suite des injures prononcées dans sa langue maternelle arrache un sourire fataliste à notre amie.

— Je ne puis lui en vouloir. Nous ne sommes guère encore mariés et je me refuse encore à lui.

— Son devoir serait de t'attendre en conservant son pantalon ! proteste notre voisine d'en face.

Les boucles brunes de Lénore s'agitent au gré de son discours résigné.

— Un homme est régi par ses pulsions, la femme par sa raison et le couple par la passion. Peu importe s'il passe une nuit dans d'autres bras que les miens, du moment que la nôtre ne s'éteint jamais au petit matin.

Le teint de Katherine tourne au rubicond.

— Je ne sais comment tu peux accepter cela, Lénore. J'abhorre l'infidélité autant que l'abstinence.

— Nous nous aimons, c'est tout ce qui importe, Katherine.

— Es-tu heureuse ainsi ? m'enquiers-je avec effarement.

Ses lèvres se retroussent sur des dents prêtes à mordre ce bonheur empoisonné.

— Je le suis tant qu'il restera à mes côtés.

Je pose ma tête sur son épaule, peu convaincue du succès de cette future union. Thomas Neil Cream est un homme froid et cupide qui, j'en suis persuadée, ne cessera de lui faire du mal. Néanmoins, même si Dorian et moi avons percé sa carapace de gentilhomme lors du bal, mon tuteur a raison. Je ne puis interférer avec un destin qui n'est guère encore tracé et si mon amie trouve son bonheur ainsi, alors je la soutiendrai quoiqu'il puisse lui arriver.

Toutefois, je ne pourrais jamais partager sa soumission à la tromperie, pas plus que le corps de Dorian ne saurait s'assujettir à un autre que le mien. À défaut de le posséder entièrement, je serais prête à éparpiller ses morceaux dans la Tamise.

Soudain, je sursaute, terrifiée par cette pensée digne d'un reptile insensé. Depuis quand mon affection préfère-t-elle l'enterrer plutôt que de le partager ?

Maintenant tu le comprends, Emilia. Toutes ces fois où il t'a menacée si tu te donnais à un autre.

Non ! Seul son amour aurait le droit de me mettre en terre, sa fierté, elle, ne fait pour l'heure que me séquestrer.

— Il est vrai que loyauté et mariage ne font pas bon ménage, concède Katherine. Néanmoins, ma chère Lénore, permets-moi de te dire que ton hymen vaut bien plus que cet affront.

— C'est l'amour qui en fixe le prix, Katherine.

— Et le bon sens le marchande. Bien que je te l'accorde, certaines alliances sont plus dures à négocier que d'autres.

Je relève la tête, inquiète de cette alliance surnaturelle devenue sienne. Mes conclusions après cette valse du diable n'auront point attendu mon sommeil agité pour me faire frissonner. Il existe un autre monde que le nôtre, et le duc de Lambai en est assurément l'un de ses membres éminents.

Cependant, si ma curiosité me somme de la questionner à ce sujet, ma sagesse mourante me hurle de fuir avant de trépasser en essayant de connaître sa réponse.

Parfois, certaines énigmes appellent à ne jamais être résolues.

— As-tu réussi à pactiser avec la tienne ?

Son regard malicieux m'informe qu'elle n'est point dupe de ce sous-entendu diabolique.

— Disons que nous avons trouvé un terrain d'entente.

— Le terrain en question était-il un matelas de plumes ? pouffe Lénore.

L'intonation de notre interlocutrice monte dans les aiguës afin d'imiter la préceptrice de cette dernière.

— Lady Bramer ! Je ne vous savais pas aussi dévergondée, ma chère. Il me faudra revoir votre éducation.

Ma camarade de cours hausse ses épaules secouées d'une hilarité naissante.

— Vous l'avez dit vous-même, madame Cartwright. Ma débauche s'instruit dans mes lectures.

Après quelques minutes de pitreries joyeuses, c'est au tour de Katherine de mettre fin à nos éclats de rire.

— Marcus est bon pour moi… à sa manière du moins. Nos blessures peuvent parfois se gangréner, mais notre attachement mutuel nous guérit en fin de journée.

— Es-tu amoureuse de lui ? demandé-je, étonnée.

— Disons que cette union n'est pas le long fleuve tranquille auquel je m'attendais, mais elle n'est pas océan déchaîné non plus. Je dirais plutôt qu'elle s'apparente… au Styx. Oui, c'est cela.

— Charmant, se moque Lénore.

Katherine balaie son humour déplacé d'un revers de main.

— Réaliste. Voyez-vous, selon moi, chaque relation établie entre un homme et une femme navigue sur ses eaux tumultueuses. Au cours des années, sa traversée peut être semée d'embûches, parsemée de courants contradictoires et de conclusions rapides. Sa barque fragile peut même parfois chavirer au

détour d’un embranchement de colère ou de jalousie, pourtant, malgré cela, elle ne coule jamais. Sais-tu pourquoi, Emilia ?

Je hoche la tête, charmée par son approche mythologique digne de mon conteur en redingote.

— Parce que ses passagers ne la quitteraient pour rien au monde. Peu importe les épreuves. Peu importe le nombre de torrents à affronter ou la puissance du fleuve. Du moment que vous demeurez tous deux dans cette barque, tant que votre affection pagayera dans la même direction, vous atteindrez le rivage. Ensemble. Et c’est également ensemble que vous poserez le pied au sol, bien plus forts et confiants qu’à votre embarcation.

— Pour être accueilli en personne par le roi des enfers, termine joyeusement Lénore.

La tête haute, Katherine boit une gorgée de son thé sucré non sans nous abreuver de son esprit acide.

— Bien entendu, ma chère amie. Ma métaphore conclue sur un mariage de plusieurs années, comment pourrait-il en être autrement ?

Je me laisse ainsi emporter un temps par leur insouciance avant qu’elle ne fige à nouveau les aiguilles de l’horloge.

— Ce que je veux te faire comprendre, Emilia, c’est qu’il arrive qu’on blesse involontairement ou non les êtres qui nous sont le plus chers. Plus notre affection grandit, plus la plaie tend à s’infecter. Et plus elle se soigne avec rapidité. L’amour et la haine se disputent souvent notre couple, mais passagers tous deux de la même barque ils deviennent les meilleurs navigateurs du quotidien. Lord Jacobson est un homme cruel et assez méprisant je te l’accorde, seulement, il n’en demeure pas moins ton coéquipier, Emilia. Le seul qui t’offrira la traversée et, crois-moi, tu serais bien sotte de la refuser.

Tout à coup, mon assurance disparaît dans la salubrité d’un bordel.

— Vaut-elle le prix de mon âme ? suffoqué-je.

Elle se penche vers moi.

— Non, uniquement la somme des vôtres. Mais tu devrais le savoir, puisqu’elles sont liées depuis si longtemps.

Ma stupeur partage dans son regard entendu ce secret que je ne pensais jamais dévoiler.

— Comment le sais-tu ? bredouillé-je.

Elle sourit d’un air empreint de mystère.

— Parce que moi aussi, j’ai vendu la mienne à un démon.

Alors que je tente de déchiffrer son expression, une silhouette de papier atterrit soudain sur mes genoux. Les sourcils froncés je m’en empare, tournant entre mes doigts l’inconnu qui finit par prendre mon identité d’une écriture familière. Une lettre. Adressée à mon nom, postée par une disparue.

— Prends ceci, Emilia, m’enjoint Lénore. La femme de chambre de Lucretia l’a retrouvée sur son bureau. Elle t’était destinée et je crois que tu te dois de la lire désormais. Fais-le avant ton départ en Amérique, je t’en prie. Considère cela comme notre cadeau d’adieu… ou de retrouvailles.

Ma voix se fait douloureusement suspicieuse.

— L’as-tu ouverte ?

— Non, s’empresse-t-elle de répondre. Lucretia m’avait demandé conseil quelques jours avant… avant sa mort. Elle voulait que tu trouves le bonheur, Emilia.

Son regard se dirige vers notre amie assise sur l’autre canapé.

— Tout comme nous.

Les émeraudes de Katherine percutent alors mes saphirs pour les façonner de doute.

— Un océan contre une rivière. Un navire contre une barque. Choisis convenablement, ma chère. Toi seule es en mesure de le faire. Cependant, nous te conjurons de ne point laisser une simple bourrasque décider à ta place de la direction à prendre. Et n’oublie jamais ceci : les tempêtes d’Atlantique ne font jamais de naufragés, uniquement des disparus.

Elle penche la tête et me désigne d’un sourire complice la lettre.

— Préfères-tu toujours la noyade, *min lille havfrue ?*

OceanofPDF.com

Chapitre 26
Regarde de plus près.
Emilia

Corridor, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
14 Octobre 1888

Impatiente de lire les derniers mots de mon amie, je monte avec précipitation les escaliers, tenant la lettre près de ce cœur dont le sang se fait encre à chacun de mes pas. Sur le palier commun divisé par la suite en deux escaliers distincts, je m'arrête et lance un dernier regard vers la porte d'entrée, comme si cet acte anodin pouvait faire revenir le diable en sa demeure. Toutefois, aucune langue fourchue ne vient susurrer de « bonsoir » sur ma chair transie de solitude.

Après avoir pris congé de mes amies en leur promettant de consulter la lettre dès que possible, j'ai dîné seule, abandonnée dans cette salle à manger bien trop grande pour un insecte. Mes yeux noyés dans la soupe, mon esprit n'a cessé de voguer entre la chaise libre à mes côtés et le vide que son bistouri a creusé dans ma poitrine. Je me suis sentie semblable à une veuve de pêcheur dont l'époux aurait péri en mer lors d'une tempête.

Ridicule, pensé-je. Nous ne sommes guère mariés et les seuls poissons attrapés par Dorian seront des proies humaines qui se tortilleront au bout de sa lame pour finir évidées dans notre purgatoire.

« *Les tempêtes d'Atlantique ne font jamais de naufragés, uniquement des disparus.* »

Non, il reviendra. Il me revient toujours.

Lasse d'être délaissée par ma moitié, je choisis l'aile gauche et me fonds dans le corridor faiblement éclairé afin de me diriger vers mes nouveaux appartements. Arrivée sur le seuil de la chambre bleue, j'ouvre la

porte, me faufile à l’intérieur et m’apprête à refermer derrière moi lorsqu’un bruit discret m’oblige à me retourner.

Instantanément, une vague translucide m’engloutit, déshabillant mon squelette pour l’ensevelir dans ses catacombes de désir.

Fiévreuse, je déglutis péniblement, consciente de ne pouvoir m’extraire de cette nécropole sans me faire poussière entre ses bras.

— Milord, suffoqué-je.

Sur son beau visage cerné d’épuisement, ses iris incandescents éclipsent les candélabres du corridor. Peu enclin à la discrétion, un grondement rocailleux se dérobe de cette gorge exaspérée à la prononciation de son titre.

— Emilia.

Pendant que nous demeurons tous deux silencieux, happés dans la contemplation de l’autre, mes yeux se figent sur sa chemise intacte néanmoins imbibée de sang.

Ce n’est pas le sien, constaté-je avec soulagement. Nos âmes ne seront donc guère pesées ce soir.

Je soupire, ma poitrine délestée de la plume de Maât, bien que celle de ma propre justice ne cesse de me coûter en regrets.

— Chas Fergusson ? Vous l’avez enfin eu ?

La créature incline la tête, une lueur de déception se baignant dans la froideur de ses prunelles azurées.

— En effet, je l’ai eu, répond-il d’une voix rauque. Souhaites-tu entendre mon récit ?

Ma curiosité s’effrite entre ses griffes manipulatrices. Nul doute que sa volonté sensuelle cherche à me narrer ses exploits d’assassin tout en mettant en application ceux de l’amant. Toutefois, je me refuse désormais à devenir un exploit de plus à son sordide tableau de chasse.

— Pas ce soir, milord, décliné-je froidement. Vos talents de conteurs macabres devront attendre mon réveil.

— Quel dommage ! me répond-il d’une moue malicieuse. Ils se faisaient une joie de te bercer.

Il s’avance, je recule. Un pas vers moi, une enjambée loin de nous.

Son amertume laisse place à l’agacement lorsque je me replie dans ma chambre, mais la bête ne se réfugie point derrière sa fureur. Serait-elle trop repue par cette soirée de chasse ?

Hypnotisée, je suis du regard le mouvement de sa main ensanglantée perdue dans sa chevelure ébouriffée, fantasmant à lui faire retrouver le chemin de ma peau.

Notre lien l'ayant sacré sujet de mon trouble, ses lèvres carnassières s'étirent pour dévorer leur maîtresse déchue.

Sans cesser de me déguster du regard, il porte lascivement son index à sa bouche et se met à lécher le sang d'un autre dans un bruit de sussions affolant.

— Pas ce soir, *min sommerfugl* , susurre-t-il, j'ai déjà dîné la viande de Fergusson. Même si je suis persuadé que ton sang serait bien plus réjouissant à goûter.

En réponse, ma rancœur éclate afin d'enterrer cette jalousie cadavérique dans la tombe de notre relation.

— Ni demain, milord. Je compte bien trancher celle de l'éventreur. Même si je suis persuadée que votre sang serait bien plus réjouissant à répandre.

— Sur ta chemise de nuit ? Assurément.

Je m'empourpre et grommelle une injure peu féminine accueillie immédiatement par un rictus démoniaque.

Son doigt frôlant toujours ses lèvres pleines, il s'incline ensuite pour me saluer comme le gentleman décent qu'il ne sera jamais. Comme celui dont je ne souhaiterais jamais faire la connaissance.

— Bonne nuit, *min sommerfugl* . Tâche de ne point rêver trop de moi, car…

Alors qu'il se redresse, les flammes des bougies viennent danser cette valse de luxure dans le bal ensorcelant de ses yeux.

— À trop fantasmer sur un monstre on risque de le faire apparaître.

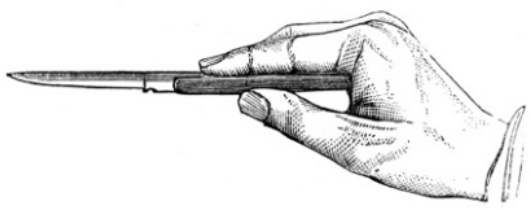
Envoûtement de nos silhouettes enlacées, le sort se brise lorsque la forme imposante du bordel surgit pour clore ce théâtre d'ombres érotique.

À nouveau préceptrice de ma rancœur, je salue mon plus mauvais élève d'un bref hochement de tête.

— Dans ce cas, je tâcherai de rester éveillée. Bonne nuit, milord.

Sans un mot de plus, je referme la porte sur les traits d'éphèbe de ce pécheur abattu par des vagues de colère et de frustration.

Pourtant, même capturé par un appât de cruauté, le papillon, embroché sur l'hameçon de sa rancune, se débat sauvagement avec son besoin de le sauver de la tempête.



Adossée au chambranle, je guette à travers le bois ébène la chaleur de mon âme sœur jusqu'à ce que mon cœur hiberne de son absence. Sa porte enfin claquée rageusement, j'inspire profondément et chemine jusqu'à mon bureau afin de délivrer mon amie de son cercueil végétal.

Le coupe-lettre entre les mains, j'incise avec précaution l'enveloppe non sans grimacer face à cette ironie douteuse qui me fait employer l'arme utilisée contre Jack pour libérer la parole de sa victime.

De mes doigts tremblants, j'extrais ainsi la lettre de son contenant, dépliant avec dévotion la prose de Lucretia. Ravagée par une vive émotion, la calligraphie familière divorce du papier afin de s'unir à ma peine.

Une larme dévale la pente glacée de mes joues lorsque je murmure à demi-mot cette prière d'outre-tombe.

Ma très chère Emilia,
À présent que le sommeil t'emporte loin de moi, il est temps de mettre par écrit cette preuve dont je te parlais il y a quelques minutes de cela.
Après le mariage de Katherine, j'ai pu récupérer les clichés de nos deux couples respectifs, et, ainsi que tu le verras, seul l'un d'entre eux peut se qualifier comme tel.
Pardonne-moi, Emilia. Pardonne-moi de ne pas avoir su lire ce cœur qui battait à l'unisson au mien. Certes je l'ai aimé pendant toutes ces années, fascinée par sa prestance et son charme surnaturel, pourtant, toi seule as su apprécier l'homme lorsque je ne voyais qu'un titre et un écrin.
J'étais aveugle, mon amie, une borgne au royaume du romanesque. Mais quand le voile de mon attirance s'est perforé d'indifférence, j'ai peu à peu retrouvé ce sens pour n'être que mieux éblouie par votre lumière. Celle qui brille dans ces yeux qui se posent sur leur moitié.
Regarde de plus près, Emilia, regarde-la flamboyer dans ce regard posé sur toi. Tu es son astre, son étoile et aucune autre planète ne saurait se mettre

entre vous. Pas même cette terre ravagée de honte qui te sert d'amie. Souviens-toi avant que tu ne t'endormes, je t'ai proclamé que l'amour n'a pas toujours besoin d'être feu pour consumer les âmes. Sais-tu pourquoi je t'ai dit cela ? Parce que, quelle que soit la nature du vôtre, vos âmes en sont déjà embrasées. Bien avant que le monde ne soit monde, il était déjà ton univers.

Il est tien, Emilia. Il l'a toujours été et il le sera à jamais.

Encore une fois, pardonne-moi de ne point l'avoir compris avant. J'ai été une piètre amie hier, je serai la meilleure demain. De cela, je t'en fais la promesse solennelle.

Ainsi, je te donnerai cette lettre quelques jours avant ton départ afin que tu puisses seule décider de ton avenir. Toutefois, je t'en prie, Emilia, non, je t'en conjure : reste, au nom de cet homme qui nous unit. Les étoiles sont peut-être des cailloux morts suspendus dans le ciel, mais la sienne renaît chaque minute, chaque seconde passée à tes côtés. Et crois-moi, ma tendre amie, rien que pour avoir le privilège d'assister à ce spectacle je te serai à jamais éternellement reconnaissante de m'avoir rendu la vue.

Ton bonheur est mien, ma joie est tienne.

Rends-nous heureuses, Emilia.

Je t'aime et ne cesserai jamais de le faire.

Ton amie et deuxième âme sœur

Lucretia.

P.S. : En gage de reconnaissance, je te demanderai seulement de me faire demoiselle d'honneur à votre mariage. Que veux-tu, il faut bien que ma propre étoile brille à tes côtés.

Mon visage devenu rivière, j'essuie mes joues et sors de l'enveloppe les deux clichés pris par le daguerréotypeur.

Sur le premier, on peut apercevoir Dorian et Lucretia posant côte à côte dans une distance un peu trop respectable pour signifier autre chose qu'une simple formalité sociale.

En opposition avec l'allégresse enfantine de mon amie, le regard de mon tuteur assassine l'opérateur, songeant probablement à lui amputer ses doigts pour avoir osé profaner son image.

Je souris, charmée malgré moi par sa bouderie meurtrière et pose la photo sur mon bureau.

Puis, d'une main fébrile, je m'empare du deuxième cliché, ma respiration aussitôt capturée par ce souvenir figé dans un passé plein de serments outragés.

Pendant que mes yeux de modèle demeurent concentrés sur le photographe, ceux de Dorian fusionnent à ma silhouette, dilapidant le temps de pose à ma contemplation.

Habituée à une telle attention séductrice de sa part, je m'apprête à passer outre lorsqu'un singulier éclat éveille soudain mon intuition.

Dans un dégradé de noir et blanc, les prunelles translucides de mon professeur brillent d'une expression nouvelle, d'une démonstration à laquelle je n'ai jamais pu assister. Pas même à la dérobée au détour d'un dîner ou d'une dissection.

De la tendresse, de la sérénité. Et deux étoiles animées d'une émouvante affection qui révolutionne mon univers et me proclame le sien.

— Non, c'est impossible, chuchoté-je. Il ne peut m'aimer. C'est impossible. Impossible.

Seulement, la manière dont il louange ma personne sur le cliché ne laisse poindre aucun doute sur ses véritables sentiments.

Sentiment… connaît-il seulement la définition de ce terme ? Dois-je l'apprendre à la bête, objecter face à son oncle ou me taire à tout jamais ?

Bouleversée par une telle improbable révélation, mes doigts caressent amoureusement notre vérité. Celle qu'il a tenté d'enfouir dans son cœur décharné par les craintes et la folie. Celle que je dois à présent lui faire avouer de cet organe trépassé qui frémit à présent pour moi.

Effondrée sur ma chaise de bureau, je laisse mes larmes de joie inonder son doux sourire, promesse d'un avenir partagé, d'une constellation enfin réunie sous le même ciel.

Son astre, mon étoile.

« Regarde de plus près, Emilia, regarde-la flamboyer dans ce regard posé sur toi. »

Un rire nerveux échappé de cette bouche avide de lui, je presse la photo contre moi, prête à raviver les braises pour embraser nos âmes.

Lucretia avait raison, il est temps de brûler cet amour de papier pour le vivre à ses côtés.

Et il me tarde plus que jamais de transformer nos incertitudes en autodafé.

OceanofPDF.com

Troisième partie

« Il y a des moments où je n'étais pas maître de moi, et où je courrais comme un fou à travers le monde, droit devant moi, me guidant sur le soleil, et ne sachant où j'ai erré. Ce n'est pas ma faute si on m'a empoisonné le sang. »

Joseph Vacher
Surnommé « l'Éventreur français »

OceanofPDF.com

Chapitre 27
Amen.
Dorian

Bureau de Dorian, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
16 Octobre 1888

Affamée de pouvoir enfin perpétrer son macabre office, la lame du bistouri tournoie sauvagement sur mon bureau ; fléchette d'acier prête à transpercer le cœur rassis de l'éventreur.

Il n'aura finalement fallu qu'une heure et quelques organes prélevés pour que Chas Fergusson se mette à table. Du moins, après avoir partagé la mienne autour d'une dégustation conjointe de son rein assorti d'un vin de grand cru. Ma vanité pourrait aisément me proclamer épicurien si sa viande n'avait pas eu arrière-goût de cendre en bouche.

Je soupire *in memoriam* de cette bouteille gâchée, trépassée au nom d'une victime pathétique. Au moins aurais-je réussi à épargner l'usure inutile des ailes de mon précieux papillon.

À cette délicieuse pensée, la toupie de métal tranche le souvenir de son regard torturé de désir croisé au détour d'un sombre corridor.

Ce soir-là, je rentrais de chasse, épuisé et insatisfait de n'avoir guère pu partager ce maudit dîner avec elle. Nul doute qu'en parfaite maîtresse de maison, sa répartie fougueuse et son sourire mordant auraient su épicer ce plat insipide. Néanmoins, son absence n'aura fait que décupler son amertume.

Comment puis-je savourer un plat quand le mets le plus raffiné qui soit se refuse à mon palais exigeant ? Quand sa peau sucrée se dérobe à ma langue experte ?

Soudain émoussée par la vision du corps nu et offert d'Emilia, la lame ralentit sa course meurtrière pour se faire amante éplorée.

De ce même index où je léchais il y a deux soirs de cela le sang d'un autre, j'effleure les chiffres gravés sur la poignée de mon arme. Ces symboles qui unissent nos âmes à défaut d'accoupler nos corps.

— Rien qu'une dernière étreinte. Un seul raz-de-marée de plaisir dans ces deux océans agités afin d'engloutir ma tourmente.

— Un déluge. Un désastre. Ta destruction, min dreng.

Je ricane et masse mes tempes peu enclines ces derniers temps à me laisser répit.

— Qu'est-ce qu'un ravage de plus pour nous autres descendants du chaos ?

— Je croyais que tu souhaitais la protéger de toi.

Mon doigt caresse le tranchant du bistouri, aussi aiguisé que le regard hostile d'Emilia. Aussi acéré que ces œillades affectueuses dont elle croit me gracier.

— Il est trop tard, min farbror. Son nom était déjà inscrit sur ma pierre tombale bien avant d'être consigné sur le registre des naissances.

Le patriarche de cette maudite famille éclate d'un rire fourbe dans ma tête, sonnant ainsi le clocher démoniaque de ce prieuré de douleur.

— Ton orgueil t'aveugle, Dorian. Elle vivra sans toi. Avec lui.

Un faible de mes sourires s'échappe de ces matines infernales.

— Votre rage vous égare, mon oncle. Elle mourra de vivre sans moi. Sans lui.

Il griffe, je résiste. Le supplier reviendrait à prier Dieu quand on vénère le Diable.

— Est-ce là l'essence même de ce sentiment exécrable qui t'habite ? Si tel est le cas tu te leurres, min dreng. Il ne me semble guère que ta catin désire être possédée ainsi.

Ma main tremblante relance la course de l'acier.

— Au contraire, moi seul sais ce qu'elle désire. Et moi seul peux le lui offrir.

Tout à coup, ses doigts fantomatiques apparaissent pour figer avec autorité le bistouri. Je redresse alors le menton vers mon mentor, aussi apprêté que le jour de sa mort.

Serais-je ainsi lorsque je reviendrai hanter Emilia ? M'entendra-t-elle murmurer entre ses draps ? Sentira-t-elle mes caresses d'outre-tombe ou son esprit préfèrera-t-il m'exorciser de sa vie ?

Ah, que ne donnerai-je pour assainir mes pensées d'une telle affliction ! Tout serait plus facile si mon obsession aux cheveux blonds s'éloignait de moi. Je pourrais me laisser mourir, au lieu de cela il me prend des envies de vivre.

Quel fichu antidote est-elle en train de propager dans mes veines ?

Dépositaire trépassé de ma conscience, mon oncle fronce les sourcils furieux de ma faiblesse.

— *Tu es souffrant, Dorian, depuis bien trop longtemps. Et cette maladie finira par emporter ton cadavre.*

D'un geste impérial, je chasse les vapeurs sépulcrales et relance la destinée métallique.

— *Vous avez raison, min farbror, je suis souffrant. Mais vous avez tort sur un point : Emilia est la seule maladie dont mon esprit ne souhaite guérir.*

D'un rictus célébrant cette maigre victoire sur ma psyché aliénée, je laisse la rage de mon ancêtre tambouriner sur ma boîte crânienne lorsqu'un coup frappé annonce la venue d'un visiteur.

— Oui ? grogné-je.

La silhouette d'Anthony surgit devant moi, emportant ce famélique espoir de me rassasier d'elle.

Depuis notre dispute de bordel, Emilia ne cesse de m'éviter, invoquant ma faute ou le deuil d'Anton pour se soustraite à la moindre de nos activités. Ainsi privées de sa présence, mes séances de *kung-fu* deviennent joutes de combattant esseulé. Mes sonates nocturnes de piano, concerto pour un virtuose déchu. Même nos rares moments de dîners partagés se transforment en repas de moine, le silence impie uniquement abrégé par nos échanges de regard asservi de souffrance.

Pourtant, à chacune de mes tentatives déplorables de réconciliation, ses yeux azurés plongent dans leur assiette, se repaissant de notre discorde quand je les voudrais à me dévorer.

Un sourire de bête sanguinaire s'abreuve soudain de mes lèvres carmin. Peu importe son goût pour la dispute, ce fâcheux régime rancunier prendra fin dans quelques jours lorsque notre entente se délectera des viscères de Jack.

La patience est une vertu qui me permettra de lui arracher la sienne.

Alors elle sera de nouveau à moi.

Rien qu'à moi.

Ainsi qu’elle l’a toujours été.

Ainsi qu’elle le sera à jamais.

Et sa jouissance deviendra notre amen.

— Qui a-t-il, Anthony ?

— L’inspecteur Graham est ici, milord. Il souhaiterait s’entretenir avec vous.

Thomas. Évidemment, mon perfide évangile ne saurait être complet sans son apôtre le plus loyal. À présent que l’identité de Jack l’Éventreur ne m’est plus inconnue, il m’est nécessaire de tenir éloigné Scotland Yard le temps d’emballer convenablement mon présent. Il me faut donc un os à ronger pour ce fidèle toutou qu’est Graham, seulement, mon squelette a cessé depuis longtemps de se prêter volontaire.

D’un soupir, je range le bistouri dans ma poche de redingote, remets de l’ordre à mes cheveux indomptés et fais signe au majordome dans l’attente patiente de mes instructions.

— Fais-le entrer.

— Ces messieurs également ?

J’arque un sourcil agacé.

— De quels énergumènes veux-tu donc parler, Anthony ?

Le jeune homme fuit mon regard courroucé là où Arthur n’aurait été que dignité.

— Eh bien, il est accompagné de deux autres gentlemen, milord.

— De quoi partager son incompétence, grommelé-je. À moins que le triolisme masculin ne soit devenu son vice caché.

Le regard vide du majordome me fait pousser un énième soupir. Où est donc passée ma compagne de verve démoniaque, la seule à pouvoir répliquer sans défaillir ? Sevré d’Emilia, le moindre échange de paroles me paraît aussi morne que le temps londonien.

À quoi bon faire preuve d’esprit si mon brillant génie gagne d’emblée la partie ? Je voudrais avoir ma reine pour gagner le roi que je suis, mais l’échec n’est possible qu’entre deux joueurs et la mienne se terre actuellement dans sa serre. Peut-être devrais-je songer à libérer mes serpents sur ses fleurs, ainsi reviendrait-elle en courant vers son cobra…

— Fais-les entrer également, ordonné-je d’une voix pensive.

— Bien, milord.

Le domestique s’incline et disparaît avec diligence dans le corridor. Quelques secondes plus tard, un duo de par-dessus pénètre dans mon bureau, me saluant tour à tour d’une courbette empreinte de maladresse. Mon titre ne prend guère la peine de se lever, peu enclin à sacrifier le confort de son fauteuil pour ces bras cassés.

Mes index joints sur mes lèvres, je souris d’un air carnassier et susurre à l’encontre du troisième pleutre caché.

— Thomas, mon cher, approche donc. Aurais-tu peur de me montrer ton visage ? Tu sais pourtant qu’il m’en faut plus pour me donner des cauchemars.

À ces mots, un piteux gémissement s’égare derrière les deux silhouettes avant d’apparaître devant moi.

Le menton tremblant, Thomas relève la tête, ses yeux de veau condamné occupés à soudoyer la pitié du boucher en redingote pourpre.

Sur sa joue droite, une longue et profonde entaille fissure la beauté virile de son visage, partant du haut de sa pommette à la commissure de ses lèvres. D’une nuance rosée délectable, la cicatrice ressuscite son teint presque cadavérique.

Se mordillant la lèvre inférieure, Thomas bascule d’un pied sur l’autre tout en évitant soigneusement d’affronter mon regard moqueur.

— Aurais-tu subi les foudres d’un maquereau, mon ami ? Je t’ai pourtant toujours conseillé de payer d’avance.

Il tressaille et jette un œil soucieux vers ses amis. Le scandale, la laisse la plus solide pour refréner les ardeurs d’un bâtard de Scotland Yard.

Cela, ainsi qu’un maître à la main ferme.

— Nullement, Dorian. Ceci est l’œuvre de Jack.

Je hausse un sourcil, étonné que notre tueur ait pris la peine de marquer cet abruti insignifiant.

Décidément, mon cher Jack, nous ne sommes vraiment pas de la même trempe.

— Je n’ai point toute la journée pour écouter ton récit larmoyant, Thomas. Fais cela vite, je te prie. Et par pitié, redresse-toi ! Sois un homme pour dix minutes à défaut de l’être toute une vie.

Sa pâleur s’enflamme au rire discret de ses hommes.

— Je te demanderai d’avoir du respect, Dorian, bredouille-t-il. Ce que j’ai vécu relève d’un tel traumatisme que j’en ai perdu le sommeil.

Mes lèvres esquissent une grimace dédaigneuse.

— Et moi je le retrouve dès que tu ouvres la bouche. Parle, Thomas. Et sois concis pour l'amour de ce Dieu qui a jugé bon de t'épargner.

Ses doigts torturant son chapeau, il se met à me narrer les exploits zélés de Jack d'une voix chevrotante.

— Il m'a attaqué chez moi, alors que j'écrivais une missive à monsieur Lusk.

Son col étiré avec précaution révèle une marque rougeoyante sur sa peau hâlée.

— Une corde, je me suis débattu, mais il avait de la force. Beaucoup de force.

— Es-tu parvenu à l'estropier ? m'enquiers-je pour une fois sincèrement désireux de connaître sa réponse.

Il hausse les épaules, confus.

— Non, pas même la moindre griffure. Je te l'ai dit, cet homme avait la force d'un lion !

Dans ce cas, mon cher Thomas, pourquoi diable mon papillon a-t-il réussi à le dompter ?

Bien que je ne me rabaisserais pas à l'avouer devant elle, la fierté s'épanouit sur mon visage pour ma rose aux mille épines. Ne tient plus qu'à moi désormais de retirer celle plantée dans l'épaule de Jack.

— Et toi la faiblesse d'un rat, sifflé-je. Comment as-tu donc réussi à sauver ta misérable existence ?

Rouge d'humiliation, Thomas se tourne vers ses comparses.

— Grâce à ces messieurs. Par je ne sais quel miracle, j'ai réussi à me dégager de son étreinte meurtrière et à ouvrir la fenêtre. Je pensais sauter, quitte à finir paralysé. Heureusement pour moi, ces deux éclaireurs du comité de vigilance passaient dans le coin. J'ai hurlé, crié de toutes mes forces et ils ont accouru. Jack a pris peur et s'est enfui, non sans me laisser le souvenir de sa lame et de sa prose démoniaque.

Un sanglot douteux s'échappe de sa gorge.

— D'après ses sombres écrits, il avait tout prévu, Dorian. Y compris ma mort. Il ne s'attendait pas à ce que je m'en sorte. Moi non plus pour être franc.

Mes yeux brillants de convoitise serpentent sur les berges boursoufflées de sa cicatrice. Un couteau de taille probablement moyenne,

fait pour éviscérer non pour parader sur le visage de sa victime.

— Ne pas pouvoir terminer sa tâche a dû fortement le contrarier, énoncé-je sobrement. Sinon je doute qu'il ait pris parti de perdre son temps à te marquer.

L'inspecteur blêmit d'une terreur diffuse.

— De me… me marquer ? Crois-tu qu'il reviendra terminer sa… tâche ?

Je caresse d'une main sadique mon menton imberbe.

— Peut-être. Probablement. Sûrement. Tu es résolument un échec pour lui, ne tient désormais qu'à toi de ne pas devenir sa victoire.

Ses épaules tressautent d'une angoisse que je diffuse à travers mon sourire sardonique.

— Que me suggères-tu ? souffle-t-il.

— La question serait plutôt : que te suggère ta peur, Thomas ?

Je désigne d'un doigt facétieux les deux bougres postés derrière lui.

— Cela dit, je crois que ta garde rapprochée a déjà répondu à ta place. N'est-ce pas ?

La moue renfrognée de Thomas me livre sa réponse honteuse. Ce couard n'aura guère attendu très longtemps avant de s'offrir les services d'une milice privée.

Pitoyable !

— Ils sont effectivement là pour veiller sur moi, Dorian. Et mon intuition de policer te suggère de te procurer la même protection. Les prostituées, Lucretia… moi.

Emilia. Mes ongles griffent la surface du bureau à la vision de ses cuisses ensanglantées. Je n'ai cure de tous ces maudits noms ! Leur liste peut bien s'allonger, s'étendre à la race humaine tout entière, seul le sien m'importe !

J'enterrerais un millier de palefreniers si cela pouvait lui offrir l'immortalité.

— L'étau se resserre, mon ami, poursuit Graham d'un ton agité, et il nous étouffera bientôt tous si nous ne mettons pas la main sur cet enfoiré !

D'un signe de tête discret, il ordonne à ses deux chiens de garde de l'attendre dehors.

Une fois la porte refermée derrière eux, Thomas se penche sur le bureau, son haleine chargée d'un alcool bon marché.

— Ce matin, George a reçu une lettre de Jack, écrite de l'enfer, rien que cela. Elle était assortie d'une boîte contenant la moitié d'un rein.

Je retiens un rire caustique à la mention de cet organe dégusté il y a peu sur Chas Fergusson. Intéressant, Jack, partagerions-nous ainsi le même goût pour les mets raffinés ?

Mon attention glisse sur le menton mal rasé de Thomas avant de s'attarder sur sa joue. Hum, peut-être pas après tout…

— Celui de Catherine Eddowes ?

— Nous n'en savons pas plus pour l'instant, élude-t-il. D'autant plus que j'ai dû forcer Lusk à la livrer aux autorités compétentes…

— Tes collègues, donc, conclus-je d'une pointe de cynisme.

Il recule d'un pas, sa stupeur énamourée dissoute dans l'acidité de ma voix.

— Pourquoi, Dorian ? gémit-il piteusement. Pourquoi fais-tu cela ? Tu devrais t'inquiéter de ma santé, me réconforter en souvenir de notre liaison récente ou de notre amitié antique. Pourtant, tu t'entêtes à m'humilier de la sorte et devant témoin !

Cette fois, ma gorge gagne son indépendance d'un éclat de rire machiavélique.

— Es-tu venu pour t'apitoyer sur ton sort ?

— Non, je suis venu te demander conseil. Et… oui, peut-être ai-je pensé que…

— Je t'offrirais à boire ? minaudé-je outrageusement. Au vu de ton odeur, je dirais que tu n'as guère eu besoin de moi pour cela.

Le spectre de nos étreintes danse le bal des ivrognes sur ses pupilles dilatées. Mes doigts frôlent alors la pointe de mon bistouri prisonnier, avide de purger ses cornées de cet infâme souvenir.

Je me demande encore comment j'ai pu souiller ma superbe dans cette carcasse. Et surtout, comment j'ai pu croire un seul instant que je pourrais oublier le corps splendide d'Emilia dans celle d'une catin fanée.

— Ah, je vois, ris-je, tu pensais que je sécherais tes larmes à coup de reins ? Navré, mon ami, je ne prends guère les putains de Jack en pitié.

Son regard se perd derrière moi alors qu'un sourire éclot sur ses lèvres livides.

— Quand sera-t-il s'il s'attaque à la tienne ? Ta cruauté la jettera-t-elle sur le trottoir ?

Mes iris assassins engloutissent sa révolte injurieuse. Insulte-la encore une fois, mon ami, et Jack ne sera plus qu'un doux rêve gravé au bistouri sur ta cervelle.

— Non, cinglé-je, dans mon lit. Ne sois pas si envieux d'elle, Thomas. Crois-moi, mon indifférence est de loin préférable à mon fanatisme. Seule Emilia est capable d'en subir les conséquences.

— En effet, rien de bon ne sortira de cet intérêt malsain. Mais cela tu le sais déjà, n'est-ce pas ?

D'un commun accord avec mon esprit habité, je lâche les délices cachés de ma poche pour pianoter sur la table ses funérailles.

J'ai encore besoin de lui, ne serait-ce que pour tenir éloigné Scotland Yard. Il serait fort regrettable que la police me ravisse mon présent avant que mon papillon n'ait eu le temps de défaire le nœud de ses entrailles.

— Tends-lui un piège.

— Je te demande pardon ?

Je soupire et passe une main exaspérée dans mes cheveux.

— Il en a visiblement après toi. Du moins, toi et les catins de *Whitechapel* . Réunis tout ce beau monde au même endroit, poste tes toutous dans tout le quartier sur quelques semaines et tu devrais ainsi réussir à l'attraper.

Il fronce les sourcils, intéressé.

— Tu veux dire en simulant une visite chez les prostitués ?

— Exactement.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il mordra cette fois-ci à l'hameçon ?

Oh, rien, mon ami. Puisqu'il agonisera déjà sur ma lame.

— Allons, Thomas, toi évidemment. Ne te targues-tu point d'être irrésistible ?

Le policier secoue la tête d'un air abattu.

— Je pensais l'être, mais face à un tyran même le plus beau des visages succombe.

Mes mains narquoises applaudissent cette exquise trouvaille.

— Un policier défiguré face à Jack le despote… quel beau titre pour les journaux du soir !

— Je parlais de toi, murmure-t-il.

Le silence de ma peau accueille sa détestable répartie.

— Avec ou sans cette cicatrice, je ne voudrais pas de toi, Thomas. Je croyais pourtant avoir été clair, nul ne sert de ramper devant moi. Ton enfer n’est pas le mien et je ne suis pas ton souverain.
— Et elle ?

La créature penche la tête, prenant un soin diabolique d’articuler son inhumanité.
— Nous sommes régents de nos royaumes respectifs, Thomas. Mais cela tu le sais déjà, n’est-ce pas ?

Son mutisme bienvenu clôture notre divin entretien.
— Au revoir, tiens-moi au courant de l’enquête. Et, bon sang, mets un onguent sur cette plaie avant qu’elle ne s’infecte !
— Craindrais-tu de m’enterrer ? demande-t-il, plein d’espoir.
— Non, uniquement de te dévisager. Que veux-tu, mon oncle m’a appris la politesse. La porte se trouve juste derrière toi. Oh, et n’oublie pas d’emmener tes molosses, je ne tiens pas à ce qu’ils salissent mes tapis.

Ma langue plus tranchante que la lame de Jack, il se retourne, blessé, et se dirige vers la sortie d’une démarche affaiblie. La main sur la poignée il pivote soudain vers moi, un altruisme écœurant déchirant ses cordes vocales.
— Même si je la déteste pour t’avoir arraché à moi, reste près d’elle, Dorian. Isolés, nous demeurons tous faibles face à Jack et je pense que c’est précisément ce qu’il recherche.

Ma réponse glisse sur la soie noire de mon désir pour se faire prière.
— Oh, n’aie crainte, mon corps sera aussi près d’elle qu’il puisse être. Bonne chasse, mon ami, et, un dernier conseil : ne prends pas les paroles de Jésus trop à cœur.
— C'est-à-dire ?

Mon sourire dévoile mes crocs vénéneux.
— Ne tends pas l’autre joue.

Ainsi qu’elle l’a toujours été.

Ainsi qu’elle le sera à jamais.

Amen.

OceanofPDF.com

Chapitre 28
Autodafé.
Emilia

Petit salon, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
20 Octobre 1888

Essuyant la moiteur de mes mains sur le taffetas bleu, je guette avec appréhension le moindre craquement de bois suspect.

Lorsque Tobias m'a fait parvenir ce matin un billet annonçant sa venue en ce jour brumeux, j'y ai vu l'opportunité de pouvoir dissiper ce brouillard de doute qui n'a eu de cesse d'obscurcir mes pensées.

Depuis cette révélation photographique, mon cœur se trouble en présence de ce mannequin de chair, menaçant à chaque repas de se répandre dans mon plat pour finir dévoré par ces yeux reptiliens.

Je veux savoir.

Je veux extirper la vérité de ces jolies lèvres avant qu'elles ne fassent vœu de silence éternel. Néanmoins, quoi que je fasse, mon courage se noie irrémédiablement dans ces abysses tumultueux. Alors je détourne la tête et fuis dans mon assiette, ma fourchette crissant sur la porcelaine quand je rêve de griffer la sienne.

Toutefois, cela ne peut plus durer. Je dois savoir, quitte à me condamner pour trahison. Un dernier mensonge et l'Amérique deviendra mon bagne. Une première vérité et Dorian deviendra ma liberté.

Au diable cette fichue émancipation, elle n'a jamais existé ! Qu'il meurt ou qu'il soit à des lieux de moi, mon allégeance ira toujours à notre amour. Cette histoire est peut-être malsaine, sanglante et maudite, mais elle est nôtre. Et pour rien au monde je ne souhaiterais en vivre une autre.

Pas même avec l'homme remarquable qui me fait à présent face.

— Emilia, vous m’avez manqué. Dieu que vous êtes radieuse ! L’air de l’Amérique se serait-il déjà faufilé par votre fenêtre de chambre ?

Je souris par politesse tandis qu’il s’incline pour me baiser la main. Son obséquiosité de séducteur confondrait-elle mes cernes à la couleur de ma robe ?

Outre mes cuisses, l’attaque de Jack a également scarifié mon sommeil, ne m’accordant plus que de brèves escapades en terre cauchemardesque. Combien de fois me suis-je retrouvée en nage, prête à dévaler les marches pour rejoindre mon pianiste et ses doigts consolateurs ? Mais j’ai résisté, peu encline à ce que nos retrouvailles s’enlisent dans le terreau de ma faiblesse.

Je nous veux à égalité, même si cela doit retarder notre confrontation.

— Peut-être est-ce seulement l’excitation d’un nouveau départ, gloussé-je.

Sa bouche esquisse un large sourire charmeur.

— Alors il me tarde d’être à l’arrivée.

Je m’empourpre malgré moi, fascinée par ces émeraudes éclatantes de promesses charnelles. Mais très vite, le serment sur ma peau brûle à nouveau de retrouver son signataire aux yeux saphir.

Je dois le faire.

— Toby… Il faudrait que nous parlions tous les deux.

Se méprenant sur mes intentions, Tobias se penche vers moi décidé à me ravir un baiser que je ne désire plus céder. Étrangement révulsée par son contact, je lève ma main, prête à le repousser lorsque la porte du salon s’ouvre à toute volée.

— Myers, je vous prierai de vous conduire en gentleman sous mon toit, tonne le serpent. Si tant est que vous en connaissiez la signification.

— Oh, bien mieux que vous je le crains, milord.

Profitant de ce moment de répit inespéré, je soupire et m’écarte de mon fiancé. La tête tournée vers mon infernal sauveur, mon soulagement rencontre aussitôt sa surprise courroucée.

— *Est-ce qu’il t’a importunée ?*

Je hoche discrètement la tête.

— *Un serpent l’en a empêché.*

Me rappelant son discours sur l’ouroboros, j’ajoute d’un faible sourire.

— *Ma genèse sans doute.*

Ses doigts quittent lentement sa poche, délaissant l'acier chirurgical afin de venir se perdre dans sa chevelure ébène. Derrière l'une de ses mèches impétueuses, un éclat amoral aspire mes démons sur ses iris manipulateurs.

— *Godt. Dans ce cas, il est temps pour notre Adam d'Amérique de croquer notre pomme empoisonnée.*

Je fronce les sourcils, mon esprit pour une fois étranger à ses complots diaboliques.

— *Que voulez-vous dire, milord ?*

D'une vitesse inhumaine, il m'octroie un clin d'œil malicieux et se tourne vers mon voisin ; toute trace d'amusement puéril désormais disparu de son beau visage.

— Myers, mon cher, que nous vaut l'honneur de votre détestable présence ?

Tobias presse doucement mon épaule.

— Je venais simplement m'enquérir des préparatifs de ma fiancée. Votre incroyable intelligence n'est pas sans savoir que nous partons demain.

— Non, en effet, mon splendide cerveau ne saurait oublier un tel évènement. J'ose espérer que la bouillie logée dans votre boîte crânienne se souviendra de prendre soin de ma cousine.

— Votre paternalisme malsain aurait-il été jusqu'à établir une liste de ses besoins ? ricane l'Américain.

— Dans le doute, je me suis abstenu. Voyez-vous, je n'étais guère persuadé que vous sachiez lire.

La robuste carrure de mon fiancé se tend à mes côtés.

— J'ai pourtant su déchiffrer les pièges de votre contrat, siffle-t-il entre ses dents.

Nullement intimidé, Dorian écarte les bras en signe de provocation.

— Vraiment ? ronronne-t-il. En êtes-vous si sûr ?

Tobias cille un instant avant de se redresser fièrement.

— Quoi qu'il en soit de nos affaires, je vous promets de prendre soin d'elle et de la défendre de ma vie.

— Emilia n'a guère besoin d'un aussi piètre sacrifice.

Furieuse de n'être qu'un fantôme dans cette pièce célébrant la vanité masculine, je tente d'attirer l'attention de mon tuteur, cependant, notre lien demeure désespérément unilatéral. Bon sang, à quoi joue-t-il à le défier

ainsi ? Sa jalousie aurait-elle ravagé sa folie ? Non, Dorian n'est point animal à se laisser enchaîner par un tel sentiment. Il y a autre chose… mais quoi ?

— L'homme se doit de protéger sa femme, rétorque son adversaire. Vous le sauriez si vous fréquentiez plus souvent le sexe faible.

Un dangereux rictus sonne le glas des représailles.

— Possible, étant donné que je ne côtoie qu'Emilia. Votre misogynie devrait savoir que la faiblesse n'a jamais été dans sa nature.

— Ma galanterie sait se montrer protectrice si nécessaire.

La créature penche la tête de côté, une expression perfide déformant ses traits androgynes.

— Protection rime avec prison. Mais peut-être n'est-ce là que pur hasard du dictionnaire.

Un spasme nerveux apparaît sur la mâchoire de l'Américain.

— Au moins ne finira-t-elle pas en pleurs sous la pluie, susurre-t-il.

Loin de se laisser vaincre par un tel procédé, Dorian éclate d'un rire narquois.

— En effet, puisque le soleil d'Alabama séchera ses larmes avant même qu'elles ne puissent couler.

— Ou peut-être n'en versera-t-elle plus jamais !

Agacée, je croise les bras et hausse ma voix en signe de protestation.

— *Elle* se trouve juste ici, messieurs.

Aussitôt, le regard noir de Dorian s'arrime au mien, engloutissant mon entremise dans un bain glacé d'indifférence.

— Oh, cela je ne le sais que trop bien, *min sommerfugl* . Toutefois, cette conversation n'engageant que les adultes, je te prierai de garder le silence. Ton immaturité n'a que trop hurlé de sottises.

Je tressaille, frappée par cette violence incongrue qui me proclame simple mortelle face au Diable.

— Auriez-vous peur que l'enfant révèle vos mensonges ? craché-je, outrée.

Ses lèvres cruelles s'incurvent de mystère.

— Plutôt que la femme chuchote mes vérités.

Un petit rire sur ma droite, le souffle de Tobias à mon oreille.

— Moi je n'aurai pas peur de vous murmurer les miennes.

« Chuuuuuut, Emilia. Ça ne sert à rien de l'appeler. Il ne t'entendra pas, sais-tu pourquoi, petit papillon ? »

Soudain, une terreur glacée fige la lave colérique de mes veines alors que déferle l'écho du passé. Cette voix, mon Dieu, cette voix ! Ce n'est pas possible ! Je dois… je dois rêver.

Épuisée de respirer, je m'effondre sans grâce sur le canapé, une main posée sur mon cœur affolé.

Alarmé par mon mutisme, Tobias s'assoit à mes côtés, son timbre redevenu celui de cet inconnu que je m'apprêtais à épouser.

— Vous allez bien ? Emilia ? Vous êtes si pâle ! Avez-vous besoin de vos sels ?

Ses suppliques deviennent mes limbes. Sa présence ma torture.

Terrifiée, je lève la tête vers ma moitié dont le regard neutre m'est plus douloureux qu'un millier d'écorchures.

— C'est lui, Dorian. C'est Jack.

— Je sais.

— Nous devons…

Le bleu de ses iris se fait métal ensanglanté.

— Non. Reste calme et flatte-le de minauderies. Il ne doit en aucun cas se douter que nous connaissons son identité.

— Emilia ? Dites-moi quelque chose, je vous en prie.

Les doigts de Tobias s'attardent odieusement sur ma cuisse, flattant son travail d'artiste meurtrier. Sous ma robe, je pourrais presque sentir mes plaies se rouvrir derrière les bandages de lin.

Tétanisée, mes muscles tremblent d'une rage impuissante alors que mes sanglots résonnent piteusement à travers notre lien.

— Je ne peux pas. Dorian, ses doigts, ce sont les mêmes qui m'ont souillée. Enlève-les, je t'en supplie. Enlève-les.

Ma douleur se transfère un fugace instant sur son visage défiguré d'une frénésie rancunière.

— Nous les trancherons un à un, je te le promets.

— Je ne peux pas. Je ne peux pas.

Je détourne la tête, ma raison à des kilomètres de lui.

— Emilia. Emilia, regarde-moi.

Ramenée de force sur ce chemin emprunté depuis neuf années, je me laisse guider par ce regard empli d'une confiance que je peine à éprouver.

— Je suis là. Inspire-moi, expire-nous. Tu n'es pas seule, je ne partirai pas. Pas cette fois.
— Jure-le-moi ! JURE-LE !

Sa bouche esquisse l'un de ces tendres sourires pour lesquels je me damnerai.
— De toute cette âme qui brûle en enfer pour toi.

Apaisée par sa présence rassurante, mes tremblements s'estompent à mesure que mon esprit reprend le contrôle de mes émotions.
— Je vais bien, Toby, m'étranglé-je. Je… j'ai seulement omis de manger convenablement ce midi. Ce n'était guère qu'un simple étourdissement, rien de plus.

Ma collaboration le réintégrant maître du jeu, la voix suave de mon partenaire proclame les nouvelles règles de notre binôme prédateur.
— Ma cousine est bien trop polie pour vous exprimer son ennui de vous avoir à ses côtés.

Je feins l'irritation d'un grognement sonore et fustige Dorian d'une œillade exaspérée.
— Toutefois, je suis bien assez impertinente pour vous ordonner de vous taire, cousin.

M'obligeant à faire fi de mon effroi, je pose une main désolée sur les doigts de mon violeur.
— Je suis navrée, Toby, pour son comportement… et le mien, bien sûr.

Sa virilité triomphale salue d'une caresse détestable ma soumission féminine.
— Vous n'avez guère à vous excuser, Emilia, vous ne pouvez contrôler ni l'un ni l'autre.

Je ravale d'un soupir mes envies de l'éventrer.
— Viendrez-vous me chercher demain soir ? minaudé-je.

Il hoche la tête, conquis.
— À vingt heures trente. Vos bagages sont-ils prêts ?

Je bats outrageusement des cils.
— Autant que puisse l'être mon enthousiasme.

Son sourire éclatant efface l'ombre du mien.
— Alors, je vous dis tous deux à demain.

Sa bouche sur ma joue, un fer rouge sur mon cœur.

Ravi de cette démonstration de possessivité, son orgueil se lève et se dirige vers la sortie. Mais au moment où sa silhouette se confond à celle de Dorian, ce dernier le bouscule sans ménagement, provoquant un léger froncement de sourcil chez notre ennemi.

— Navré, Myers, plaisante le comte. Mon enthousiasme à vous voir partir n'a guère encore fait ses valises.

Le teint rosé, l'Américain époussette d'un geste furieux sa veste.

— Il le faudra pourtant…

Ses émeraudes rieuses se tournent vers moi et pour la première fois depuis notre rencontre, je parviens à déchirer le voile de ce sourire funeste.

— Tout comme votre affection pour votre cousine.

Je lui retourne d'une moue forcée son grimage de foire. Nerveuse, ma respiration demeure en apnée jusqu'à ce que son spectre s'évapore dans le corridor. Puis la porte d'entrée enfin claquée, j'enfouis mon visage entre mes mains, le corps secoué de spasmes douloureux.

— Emilia, regarde-moi !

Sa froideur, pour une fois assortie à la mienne, se fond sur ma peau afin de m'orienter vers elle.

Agenouillée face à moi, la haute stature de mon amour s'éprend d'une inquiétude singulière.

— Je devais le conduire à te murmurer à l'oreille, se justifie-t-il d'un timbre rauque. Même si Chas Ferguson m'a révélé son commanditaire, il n'y avait que toi en mesure de le confondre.

— Son épaule gauche, bredouillé-je. Il a grimacé lorsque vous l'avez bousculé.

Il hausse la sienne, un sourire polisson dévoilant ses viles fossettes.

— Une sécurité supplémentaire. Une satisfaction de plus.

Ses doigts suspendus dans ce vide insupportable hésitent avant de finalement se poser sur cette joue souillée par l'empreinte de Jack. Je ferme alors les yeux, bercée par le plaisir d'en être exorcisée.

— Tout ce temps à me séduire. Toutes ces belles paroles, comme s'il savait exactement quoi m'offrir et où me trouver. Mon Dieu, Dorian, il a tué Lucretia ! Il est même venu à ces funérailles pour me consoler. Et moi je… je m'apprêtais à fuir avec son meurtrier. Je suis un monstre, je ne vaux pas mieux que lui !

Sa main se fige près de ma bouche.

— Non, Emilia. Les monstres sont ceux qui portent un masque depuis si longtemps qu'ils ont oublié leur vrai visage.

Le cœur battant, j'ouvre les paupières et plonge dans mon Atlantique. La noyade ne serait rien à côté de le perdre à tout jamais.

— Tu en portes pourtant un toi-même.

Son sourire peint par des années de faux-semblants s'efface pour devenir photographie.

— Cela était avant qu'un certain papillon ne vienne me l'arracher.

Son pouce frôle mes lèvres, souvenir d'un baiser emprisonné dans la cage du passé.

— Je croyais qu'elles ne me parleraient plus jamais, murmure-t-il.

Contrairement au chuchotement de Jack, celui de Dorian enflamme tous mes sens appelant nos corps à s'affranchir un bref instant des caprices du temps.

— Elles ont beaucoup à pardonner, hoqueté-je.

Son doigt immobile sur ma bouche, la sienne qui se rapproche. Ses yeux enfiévrés, les miens hypnotisés.

— Alors, conclut-il avant d'embrasser cette barrière de chair, laisse-les m'accorder leur absolution.

Ainsi s'embrasèrent nos étoiles.

Ainsi s'alluma notre autodafé.

Ainsi brûla la flamme de notre vengeance.

OceanofPDF.com

Chapitre 29
Une goutte de mensonge, un doigt de vérité.
Dorian

Jacobson Tea Company
Lillie road, Londres
21 Octobre 1888

— Je suis surpris que vous m'ayez fait venir en ce jour pluvieux, milord. Je pensais que nous en avions fini avec les signatures de contrats. Je vous rappelle que mon départ est dans quelques heures.

Je souris tout en faisant tourner le liquide ambré dans mon verre de cristal.

— Allons, Myers, vous savez bien que les affaires requièrent bien plus d'encre que de salive.

Il s'esclaffe et boit d'une traite mon précieux whisky. Je pousse un soupir de lassitude et ne tarde point à l'imiter dans sa beuverie d'amateur. Quel gâchis d'ouvrir une si bonne bouteille tout en sachant qu'elle ne restera pas vingt-quatre heures dans son estomac.

Le futur cadavre pose son verre, repu, puis étire sa misérable carcasse dans mon fauteuil Chesterfield. Mentalement, je calcule la dose de venin nécessaire pour paralyser cette masse américaine. Hum, 2cc ? Non, cela est bien trop. Je veux qu'il ressente le moindre effleurement de lame sur son cuir tanné de bison. La moindre goutte d'éther s'évaporant de son corps paralysé. Peut-être que dans ma grande cruauté l'autoriserai-je même à crier. Emilia aimerait-elle cela ? Sûrement, elle qui apprécie tout autant que moi les partitions macabres.

Seulement, avant de lui offrir mon présent, il est nécessaire de l'emballer comme il se doit dans un papier glacé de terreur.

Empressé, j’effleure de mes doigts le bistouri dans ma poche, résistant tant bien que mal à l’appel du sang. Comme il serait délicieux de répandre ses viscères sur mon bureau pour lui lire son avenir éventré, mais ma prophétesse aux cheveux d’or ne me permettrait guère un énième affront.

D’une moue boudeuse, je soupire une nouvelle fois et reprends mon verre en main. Ah, que ne serais-je prêt à sacrifier pour elle ?

— *Ta mort, min dreng.*

— *Oui, min farbror, de cela je ne puis.*

Je lève mon cristal vers Tobias et lui porte un toast silencieux.

— *Cependant, il me restera toujours celle des autres en offrande.*

— Pourquoi m’avoir fait venir dans ce cas, milord ? Il n’y a aucun de vos employés et je ne vois guère de papiers devant vous. En outre, je doute que vous appréciiez ma salive.

À ce mot, je passe la langue sur ma bouche pour recueillir les dernières traces de ce doux nectar. Fut un temps où la saveur de l’alcool suffisait à fouetter mes veines de désir. Mais, à présent, même l’ivresse la plus sucrée me paraît amère comparée au parfum de mon papillon.

Grisé par notre dernier rapprochement, je mordille mon pouce afin de savourer le moindre vestige de ses lèvres.

— Non, en effet, Myers, vous avez raison. Ce n’est pas pour cela que je vous ai fait venir.

Il éclate d’un rire de gorge. Ma folie la tranche en songe.

— Moi ? Avoir raison ? Ce whisky agirait-il comme un sérum de vérité ?

Je penche la tête de côté, plantant mon regard dans ces deux organes que je compte lui arracher.

— À vous de me le dire, Myers. Vous sentez-vous prêt à vous confesser ?

— Vous n’êtes pas prêtre, glousse-t-il.

— Pas plus que vous n’êtes un saint.

L’Américain hausse une épaule peu contrariée.

— Nous sommes dimanche, milord. Jour de repos du Seigneur.

— Jour travaillé pour l’éventreur.

Il ne tressaille pas, pas plus qu’il ne se dérobe.

Étrange. Admirable. Futile.

— Ah, je vois, susurre-t-il en se penchant vers moi. Cette vérité-là donc… êtes-vous sûr de la vouloir ?

Un éclair illumine soudain son visage transformé en une bête de foire londonienne baptisée Jack. Son masque de gendre idéal fissuré, sa véritable nature reprend ses droits pourfendant la séduction de ses traits au nom d'une cruauté bestiale. Son sourire à présent dépourvu de charme se retrousse sur des crocs prêts à déchiqueter son enveloppe d'innocence pour la recracher à mes pieds.

Nul doute que feu docteur Jekyll aurait fortement apprécié son homologue américain, tout massacre de paupières mis à part bien sûr.

Est-ce ce spectacle pitoyable que j'offre à Emilia à chaque descente de purgatoire ? Ma main frotte nerveusement mon menton à cette pensée déplorable. Diable, je n'espère pas, ma vanité ne saurait en souffrir !

— Voyez-vous une autre solution ? soupiré-je, déjà las de ce duel.

— Cela impliquerait que je sois un problème.

— Uniquement si vous devenez ma certitude.

Déstabilisé par mon sourire carnassier, il hausse un sourcil perplexe et se lève pour se diriger vers la console en bois laqué japonais.

— Puis-je ? demande-t-il en désignant la bouteille presque vide.

— Faites.

Sans faire montre d'une politesse inutile, il se sert et me tourne ce dos si délicieusement vulnérable. Dehors, la pluie torrentielle rythme la chute de cette cascade ambrée. Ainsi que celle de l'éventreur.

— Une goutte de mensonge pour un doigt de vérité. Il n'y a pas d'alcool plus enivrant que cela, n'êtes-vous pas d'accord, milord ?

Mes doigts impatients de rejoindre Emilia se figent sur le cristal.

— Mon expérience dans le domaine du thé me ferait dire que le dosage dépend du consommateur.

— Et votre expérience d'homme ?

J'observe d'un regard affamé sa colonne vertébrale à travers sa veste noire.

— Peu importe le mélange, du moment que l'ivrogne s'étouffe avec.

Il pousse un grognement amusé.

— Une bien belle fin en somme.

— Une fin à la *Whitechapel* .

Sans se retourner, il lève son verre en l'air comme s'il portait un toast au mur.

— Qu'est-ce qui m'a trahi ?

— Chas Ferguson.
— Ah, s’exclame-t-il, ce vieil imbécile ! Pas étonnant que je n’aie plus de nouvelles de lui. Comment a-t-il terminé ?
— Dans mes toilettes.

Ses épaules robustes se secouent d’un rire tonitruant.

— Le cannibalisme est un péché, milord.
— Un vice que nous semblons partager.

Un silence monacal nous proclame frères épicuriens.

— Certes, lâche-t-il finalement.

Son verre désormais vide claque ignoblement contre le bois japonais. Je grimace face à ce blasphème culturel. Ces Américains !

— Le chuchotement ! s’enthousiasme-t-il d’un rire enfantin.
— L’épaule, ajouté-je sobrement.
— Bien joué.
— Je ne joue pas, Myers, je gagne.

Un nouveau silence approuve cet état de fait.

— Vous ne me demandez pas pourquoi elles ? s’étonne-t-il.
— Je vous demande pourquoi elle.

Il vide ma bouteille et termine cul sec. Extraire sa trachée me paraît être une bonne idée.

— Emilia ? Un simple enjeu pour faire enrager la bête. Cela a-t-il fonctionné ?
— Vous le saurez dans quelques minutes.

Son expression se fait regret par-dessus son épaule.

— Quel dommage, moi qui me faisais une joie de voir son corps flotter dans l’Atlantique. Son cadavre noyé aurait été d’une telle beauté !

Mes ongles tracent des veines sur le bois.

— Soyez assuré que je tâcherai de rendre le vôtre agréable à nos yeux, cinglé-je.
— Je vous fais confiance.
— Il vous faudra la placer en Emilia. C’est elle qui présidera votre fin.
— Et vous ?
— Votre début.
— Cela me convient.

L’imperceptible modulation de sa voix fait descendre ma main vers le renflement de ma poche.

— Mais vous allez vous défendre.
— Évidemment. Déçu, milord ?
— Plus maintenant.

Ses doigts effleurent la surface de la console, probablement en quête d'une arme. Inutile, pourtant terriblement jouissif.

— Vous aurais-je diverti ? Emilia mise à part, bien entendu ?
— Votre vie autant que votre mort, je vous en remercie.
— Tout le plaisir fut pour moi.
— Mais il est temps de me le céder, Myers.

Il renverse la tête en arrière et pousse un soupir de tous les diables.

— Peu importe le mélange…
— Tout a un prix.

Subitement, il bondit sur la bouteille, la casse contre le rebord et se retourne pour me menacer de son tranchant. Sur les morceaux écorchés, quelques gouttes ambrées fondent au sol, prémices d'une danse de pluie écarlate.

— Dans ce cas, rugit-il sauvagement, faites-moi votre offre, milord !

OceanofPDF.com

Chapitre 30
Unité de mesure.
Emilia

Chambre d ’ Emilia, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
21 Octobre 1888

Assise à ma coiffeuse, je souris devant mon reflet, la clé de notre cage flamboyant entre mes doigts, comme une braise d’espoir sous les cendres de notre destinée.

Après avoir embrassé ce récif charnel, ces lèvres tentatrices se sont éloignées de nos tourments libertins afin de prononcer les contours vermeils d’une vengeance placide.

Néanmoins, malgré moult protestations, Dorian a refusé catégoriquement que je prenne part à la chasse, alléguant à tort ma lenteur cicatricielle. Ainsi donc, me voilà condamnée à attendre son retour sans même connaître l’heure et la date de livraison de sa « surprise ». Pourvu seulement que le livreur ne se laisse point détourner de sa route vers le manoir par des pulsions incontrôlables. Je tiens à ouvrir ce colis moi-même.

À cette pensée, ma main frustrée frôle ma robe de nuit dont la finesse du tissu me laisse apprécier les reliefs de ma honte. Mes plaies à présent entièrement refermées demeurent libres sous mes vêtements, au contraire de cette humiliation qui ne cesse de m’emprisonner.

Un sanglot franchit ma bouche au moment où je tente en vain de caresser ces scarifications entre mes cuisses. Répugnant. Il ne voudra plus de moi, pas après cela.

Son corps est pourtant une carte de mauvais souvenirs, Emilia. Crois-tu qu’il se refuserait ainsi à lire la tienne ?

Oui. La pureté et l’élégance, voilà ce après quoi court la folie de Dorian.

Ses stigmates étaient-ils à la recherche d'une peau immaculée pour baptiser la sienne ? Si tel est le cas, alors comment pourrait-il encore avoir envie de me toucher, moi qui suis désormais défigurée ?

Ce n'est pas ce qu'il t'a fait sous-entendre hier, Emilia. Rappelle-toi .

Je ferme les yeux, mes doigts posés sur mes lèvres tandis que ses mots se ruent sur mon cœur torturé.

— Laisse-moi me faire pardonner, min sommerfugl. Laisse-moi t'offrir sa vie sur un plateau écarlate.

Une conversation d'outre-temps m'était alors revenue en mémoire.

— Ce plateau n'était-il point destiné à recevoir la vôtre, Dorian ?

Son sourire, éclat de mille promesses sensuelles.

— Comme tu le sais, je ne suis guère amateur d'argenterie. Ma superbe préfère de loin la pureté de l'or.

— Quel dommage que mon tantō soit en acier, avais-je ricané.

Sa main avait alors capturé mon menton, me couronnant souveraine de son âme.

— Je parlais de celui qui brille dans tes yeux à chaque fois que tu me regardes.

Une vague de chaleur déferle sur mes joues lorsqu'un coup soudain retentit contre ma porte.

— Mademoiselle ? bredouille une Sarah nerveuse sur le seuil. Milord m'a demandé de vous faire quérir au purgatoire. Il dit avoir besoin de vous pour, je cite : « redorer sa superbe ».

Séduite par cet aplomb Jacobsonien, je pouffe de rire sous les prunelles penaudes de ma femme de chambre et me lève d'un bon enthousiaste.

— *Godt* . Alors ne faisons pas attendre Sa macabre Seigneurie, Sarah.

— Mademoiselle…

— Quoi donc ?

— Eh bien, votre toilette.

Je suis son regard jusqu'au tissu si vaporeux que dansent à travers lui les flammes du candélabre. D'un rire mutin, je revêts une robe de

chambre et noue avec diligence la ceinture à ma taille tout en soupirant d'un soulagement affecté.

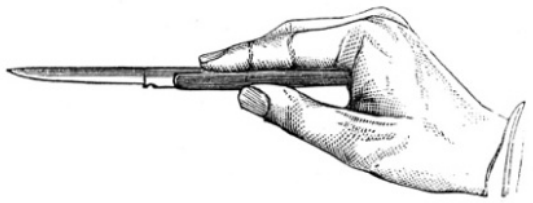
Parfait ! Ainsi ne verra-t-il point mes cicatrices.

Tu ne pourras guère toujours empêcher la bête d'explorer son territoire, Emilia.

Je secoue la tête, rougissante, et fais signe à Sarah de m'emmener auprès de son maître.

Tout le long du chemin, un sourire impatient éclot sur mes lèvres comme une fleur prête à se faire faucher par ce jardinier des enfers.

Empêcher… qui te dit que j'en éprouverai seulement l'envie ?



Le halo de la lampe à gaz éclaire d'une divine ironie le crépuscule de Tobias Myers. Allongé nu sur le dos, sanglé du front aux chevilles, sa silhouette prodigieuse devient celle d'une victime ordinaire prête à recevoir nos derniers et sanglants sacrements.

Tapie dans les ténèbres, une ombre se détache de l'obscurité pour venir lentement se prosterner ; Diable déchu face à une Lilith ressuscitée.

Incliné face à moi, le comte tient à bout de bras mon tantō comme une offrande en guise d'expiation.

— Prends-le, *min sommerfugl* , supplie sa voix rauque. Et fais de ce présent de chair mon pardon.

— Nous sommes au purgatoire, milord, capitulé-je d'un ton frêle. Quoi de mieux que cet endroit pour la rédemption ?

Galvanisés par ma réponse, ses iris reptiliens se relèvent et me fixent d'une ardeur digne des enfers. Déstabilisée un court instant par son regard hypnotique, je m'empare de mon arme, mes doigts frôlant avec insolence les siens.

Soulagé du poids de ses péchés, mon tuteur se redresse, son âme flambant neuve de cruauté.

— Quel sera l’ordre des réjouissances, ô toi, ma confesseuse aux cheveux d’or ?

J’étouffe un rire tout en savourant avec délectation mes retrouvailles japonaises. Comme mon tantō m’avait manqué ! Sans lui, je me sentais vulnérable, esseulée. Un bras amputé de sa lame ancestrale. Est-ce donc ce que ressent Dorian avec son bistouri ? Sweeney Todd avec ses rasoirs ?

Un sourire féroce aux lèvres je m’approche de mon cadeau immobile, contemplant avec dégoût les courbes fades de mon ex-fiancé.

— Décevant vraiment, gloussé-je en désignant du menton sa timide virilité. Est-ce donc là la grandeur de l’Amérique ?

Un loup affamé s’approche dans mon dos, probablement afféré à lécher ses babines moqueuses.

— L’unité de mesure n’est pas la même outre-Atlantique, *min sommerfugl* . Rien ne vaut celle du vieux continent.

Sa vanité embrase mon épiderme assoiffé.

— Rien ne vaut la mienne.

Je m’apprête à me retourner afin de museler ses prétentions, somme toute véridiques, lorsqu’un timbre rocailleux se fait l’avocat de l’oncle Sam.

— Lucretia ne s’en est pourtant pas plainte. Pas plus que ces catins de *Whitechapel* . Et je suis persuadé que j’aurais réussi à vous combler, Emilia. Si seulement vous m’en aviez laissé le temps.

Je sursaute, la terreur s’insinuant à nouveau en moi au son de ce récit infernal. Alors que je vacille, prête à m’effondrer, deux bras puissants me plaquent contre un torse protecteur devenu bien trop joueur à mon goût.

— Pourquoi ? bredouillé-je au bord des larmes. D’habitude, ils ne parlent pas. Ils ne parlent jamais. Je ne veux pas entendre sa voix, Dorian. Non, je ne veux pas, c’est au-dessus de mes forces.

La bête chuchote à mon oreille, étrangement conciliante.

— Certes, Emilia. Mais crois-moi, tu voudras entendre ses cris. Et nous pourrons toujours le faire taire si tel est ton souhait. Toutefois, je t’en prie, laisse une chance à ta vengeance. Laisse-la faire entendre son désir pour le faire tien.

Mes tremblements peu à peu apaisés par son timbre mélodieux, je contemple d’un œil expert ce corps à disséquer, morcelé de bandes de cuir.

— Toutes ces sangles… il n’est pas paralysé, c’est cela ?

La tête enfouie dans mon cou, sa langue bifide trace sa réponse sur ma peau brûlante.

— En effet, je le voulais prêt à hurler pour toi.

Me rappelant ses paroles de tartelette, j'esquisse une moue mi-figue, mi-raison.

— N'avez-vous pas peur qu'il fasse concurrence à votre cœur, milord ?

Sa langue se fige, aspirant soudain mon épiderme entre ses dents. Nullement embarrassée par la présence de Tobias, je ferme les yeux et gémis ce plaisir inespéré.

— Des cordes vocales se tranchent facilement, *min sommerfugl* .

— De même qu'une aorte, milord, m'étranglé-je.

— Je me croyais pardonné.

— Vous voilà à l'essai. À vous de faire vos preuves désormais.

Un rire provocant chatouille la courbure de ma nuque.

— Les réjouissances après, Emilia. Le travail d'abord.

Je tourne la tête par-dessus mon épaule, immédiatement confrontée à ce vent de luxure azuré, bien trop près pour ne pas me laisser emporter.

— Ne serait-ce pas plutôt l'inverse, milord ?

Sa moue capricieuse creuse ses fossettes de déception.

— Ne suis-je donc qu'un devoir à accomplir pour toi ?

— Disons plutôt une tâche à exécuter.

Ses doigts volatiles descendent sur mes hanches, dénouent ma ceinture et s'établissent avec possessivité sur mon ventre. Ma respiration s'affole à ce contact trop longtemps fantasmé.

— Je laisserais volontiers me glisser un nœud autour du cou par un bourreau habillé de la sorte, susurre-t-il.

J'ouvre la bouche, muette de désir quand la voix de Tobias brise le sort de nos âmes enfin réunies.

— De mes doigts aussi, vous ne vous êtes pas plainte, Emilia, se vante-t-il en bougeant ces derniers.

Un rictus malfaisant accompagne la valse de mes cinq violeurs situés au bout de ses poignets sanglés.

Derrière moi, la créature rugit, prête à me voler prématurément mon repas. D'un calme méphistophélique, je me déporte et me place entre elle et ma collation de minuit, mon intonation redevenue maîtresse de mes nerfs.

— *Mon* cadeau. *Ma* manière de le déballer, milord.

Les crocs de la bête luisent dans la pénombre, satisfaits de me voir reconquérir mon trône à ses côtés.

— Et de quelle manière choisiras-tu donc de l'ouvrir ? s'enquiert mon amour aliéné.

Je souris et humecte mes lèvres, mon regard plongé dans un bain froid de terreur américaine. Au diable l'Atlantique ! Cet océan d'angoisse émeraude est la plus jouissive de toutes les traversées.

Ménageant mon petit effet, je redresse la tête et chemine vers notre plateau à instruments sous l'œil ravi de Dorian. Ma main flotte au-dessus des diverses festivités avant que je n'arrête enfin mon choix sur un coupe-cigare revisité en potence digitale.

Comblée, je reviens sur mes pas et actionne vicieusement le mécanisme près du visage de Tobias.

Aiguisée avec soins, la lame tranche le vide tout autant que la rébellion d'un ancien soldat.

Encouragée par sa capitulation, je descends l'instrument sur son bras jusqu'à venir en agacer ses extrémités. Mes intentions sanguinaires devinées par notre lien, mon tuteur se place de l'autre côté, un objet similaire entre ses mains d'amant engagé alors que je chuchote à l'oreille de notre mets apeuré :

— Voyons voir si vos doigts d'Américain ont la même mesure que les nôtres, Myers.

Tout à coup, son cri paniqué déchire notre ciel de pierre alors que hurle en moi mon désir de cimetière.

Dorian a raison.

Nos réjouissances après, le travail d'abord.

OceanofPDF.com

Chapitre 31
Libre.
Emilia

Purgatoire, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
21 Octobre 1888

Ma robe de chambre ayant à présent rejoint la mise délaissée de l'éventreur sur le tabouret, je retourne à son flanc gauche l'esprit plus préoccupé que jamais. Moi qui ai fantasmé depuis des mois sa mort, serai-je seulement digne de la lui donner ?

Une brève plongée dans les yeux de Dorian et mes doutes se noient dans ce sang que je compte faire verser à Tobias.

Non, pas Tobias. Jack.

Silencieux, l'Américain contemple le plafond, les sourcils froncés comme s'il pouvait voir sa ligne de vie s'effriter dans les fissures du purgatoire. N'aie crainte, Jack, je compte la prolonger assez longtemps pour la réduire moi-même en poussière.

Ma confiance ainsi ravivée, je ramène en arrière ma longue chevelure nattée et m'approche à nouveau du futur torturé.

— Pouvons-nous commencer, milord ?

Le sourire du démon est sans équivoque alors qu'il fait claquer dans le vide son couperet digital.

— Je n'attends que ton signal, *min sommerfugl* .

Je tourne la tête vers lui, notre complicité plus ardente que jamais dans nos regards étincelants de bestialité, et lève mon instrument pour lui porter un toast criminel.

— À la première goutte de sang.

Mon professeur m’imite d’un geste guindé de noblesse réfléchie, pourtant, dans ces pupilles fiévreuses et allègres, je peux voir la bête et l’homme se disputer sa folie.

— À la dernière versée.

Je souris à sa plaisante réponse et trinque avec l’auriculaire de Jack. Une lueur de désespoir commence à poindre sur la surface fêlée de ses émeraudes. Une lueur ? Ce n’est guère encore assez ! Je ne serai satisfaite que lorsqu’elles fondront dans un brasier de douleur.

— Ces doigts ont commis beaucoup d’atrocités sur mes proches, Tobias. Il est grand temps qu’ils s’en repentissent, ne croyez-vous pas ?

Je tressaille, surprise de la tonalité de cette voix étrangère. Cette mélopée calme et sinistre qui apaise mon cœur et fait flamber mes veines. Suis-je donc devenu ce monstre de froideur ? Cet être ignoble tapi au fond de ces entrailles remodelées par le diable ?

Inquiète, mes yeux le cherchent aussitôt, comme deux naufragés en quête d’un radeau. Le mien en chemise blanche se tient le dos bien droit, une expression encourageante dans son regard sûr de moi.

« Les monstres sont ceux qui portent un masque depuis si longtemps qu’ils ont oublié leur vrai visage.»

Il a raison, grâce à lui je n’en suis pas un. Puisqu’il m’a appris à ne jamais oublier le mien.

Rassurée, je hoche la tête pour le lui faire comprendre puis retourne à mon patient. Sans plus trembler, j’insère son petit doigt dans le coupe-cigare. S’il peut encore le plier pour se dérober à sa sentence, la sangle à son poignet le proclame déjà exécuté.

D’une main ferme, je maintiens ma prise et me penche à l’oreille de Jack afin de lui chuchoter à mon tour mes délices assassins.

— Celui-ci est pour Mathieu.

Un craquement sec lui arrache un hurlement à faire trembler les murs, très vite remplacé par le bruit d’une cascade vermeille.

— Je vais vous tuer, Emilia ! rugit-il. Je jure que je vais vous tuer ! Jack ne mourra jamais, vous m’entendez ? JAMAIS !

Dorian et moi échangeons un rire moqueur avant que je ne lui réponde avec douceur sarcastique.

— Je vous déconseille de le faire, Toby. N’aggravez pas votre cas en jurant l’impossible. Là où vous vous rendez, ils risquent de ne pas apprécier votre

audace.

Un torrent d'insultes s'abat sur moi, mais je ne plie point, mon arme se faisant déjà parapluie autour de son annulaire.

— Celui-là est pour Johanna.

Un gémissement étouffé, des jurons et un sentiment familier qui se met peu à peu à cavaler dans mon sang.

La liberté.

Oui, je me sens libre, exaltée. Affranchie de toute convenance et des mœurs de bienséance. Non, c'est même bien plus que cela. Je me sens renaître, délivrée de mes cendres. Cette émotion, cet abandon, je ne l'ai ressenti qu'une seule fois, quand… Je déglutis, alors que devant moi l'éventreur se transforme soudain en berger.

Quand j'ai tué lord Develton.

Hagarde, je jette un œil discret sur mon tuteur dont le sourire satisfait me traduit ses lugubres ambitions à mon égard.

Il savait. Il connaissait mon vrai visage bien avant que ma conscience ne pose un masque de naïveté dessus. Moi qui croyais que Dorian me l'avait façonné au cours de ses leçons meurtrières, il n'en était rien. Au fond de moi, j'ai toujours été cette fille assoiffée d'éther et de cris. Son enseignement n'aura fait que m'empêcher d'en devenir ivre. Une alcoolique, dépendante de mort et d'eau-de-vie tout comme lui. Tout comme cet homme qui n'a cessé de me protéger de moi-même à défaut de me prémunir de la pire des addictions.

Ma drogue aux cheveux ébène hausse un sourcil soucieux que je m'empresse de rassurer d'un sourire radieux. Dorian a raison, les contes de fées n'existent pas. La princesse ne sauvera jamais le monstre. Mais peut-être… Oui, peut-être peut-elle en devenir un pour demeurer à ses côtés.

Illustrant cette toute nouvelle transformation, le majeur de Tobias se retrouve encerclé par l'acier.

— Pour Anton.

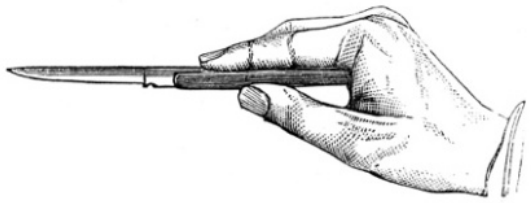
Des crocs à la place des dents. Des griffes pour ongles. Un index pour enchantement.

— Pour Lucretia, gémis-je.

Un cadenas sur mon cœur. La clé entre les mains de Dorian. Ce pouce comme ultime sort scellant ma destinée.

— Et celui-ci… Celui-ci est pour moi, Jack.

Libre. Je suis enfin libre.



Sa main droite amputée entièrement de ses doigts, je pose l’instrument sur la desserte et croise les bras en signe de défi.

— Qu’en pensez-vous, milord ? Cet amuse-bouche vous aura-t-il convaincu ?

Son air espiègle empourpre sur-le-champ mes joues.

— Assurément. Tu as des doigts de fée, *min sommerfugl* .

Je mordille mes lèvres, déterminée à garder mon sérieux dans cette délicieuse joute verbale qui s’annonce.

— C’est parce que je connais vos leçons sur le bout des doigts, Dorian.

Il penche la tête, sa gorge secouée d’un ronronnement de bienheureux au son de son prénom.

— Prends garde toutefois à ne pas te les brûler dans le feu de l’insolence.

— Et vous ressembler ? m’esclaffé-je. Non, milord, je m’en mordrais les doigts.

— Mon petit doigt me dit pourtant le contraire.

Un silence, un échange muet de propos osés puis nous éclatons tous deux de rire.

— *Godt* , jubile-t-il en frappant ses mains. Il est temps également pour moi de me mettre au travail.

— Je croyais qu’il s’agissait de mon cadeau, feins-je de bouder.

Dorian affecte aussitôt une mine de garçon privé à tort de friandises.

— Ne t’ai-je donc jamais appris à partager ?

— Bien au contraire, milord. Vous m’avez toujours enseigné que ce qui m’appartenait n’était à personne d’autre.

Il ouvre la bouche, interdit avant de se reprendre d’un sourire machiavélique.

— En effet, j’ai peut-être dit cela.

— Vous l’avez d…

— Néanmoins, me coupe-t-il d'un ton magistral, sache qu'il n'existe qu'une seule chose susceptible d'être partagée.

Je soupire devant tant de mauvaise foi si délectable.

— Et quoi donc, ô vénérable professeur ?

Il lève la pince en l'air, un sadisme passionné sur ces iris azurés.

— La douleur bien sûr.

Je pouffe de rire tandis qu'il se penche à son tour sur la main de Jack.

— Navré, mon cher, mais quant à moi, chaque doigt sera en l'honneur d'Emilia.

— J'en suis flattée, milord.

Son regard licencieux serpente sur ma robe de nuit.

— Ma flatterie parviendrait-elle à te faire enlever cette maudite étoffe ?

Prise d'une singulière audace, je me penche vers lui, faisant ainsi plonger sa verve démoniaque dans le péché de mon décolleté.

— Quel dommage que vous soyez si pressé, milord, minaudé-je. Vous étiez pourtant à un doigt de réussir cette prouesse.

Un rictus doublé d'une promesse effrontée plus tard, il place à son tour l'auriculaire dans le coupe-cigare.

— *Godt* , à nous ! Vous n'auriez pas dû me provoquer, Myers. Ne dit-on point qu'à un f…

— Dorian !

— Je n'avais pas fini mon laïus, grommelle-t-il, contrarié.

— Et je crains qu'il ne vous faille tout recommencer.

— Pourquoi cela ?

— Il s'est évanoui.

— Il… quoi ?

La mâchoire spasmée de rage, Dorian examine le faciès livide et assoupi de notre victime.

— Ces Américains ! bougonne-t-il. Pas une once de bonnes manières dans leur sang de bison ! N'aurait-il pas pu attendre que je commence à le saigner avant de me manquer de respect ?

— Une honte, milord, gloussé-je.

Furieux, il délaisse sa tenaille et soulève au-dessus de l'Américain un seau rempli d'eau.

— Un affront ! tonne-t-il en déversant le tout sur le visage de l'endormi.

Arraché à sa torpeur douloureuse, Tobias déplore d'un hurlement chaleureux son réveil glacial. Ses lèvres pincées de colère, le comte tapote sans ménagement les joues blêmes de notre éventreur.

— On se réveille, sombre malpoli ! Ne vous a-t-on pas appris l'obéissance dans l'armée ?

Les traits de Jack se déforment d'une grogne renouvelée.

— Espèce d'enfoiré ! Je vais vous tuer, vous m'entendez, milord ? Jack va ouvrir votre ventre et violer votre pute devant vos yeux pendant que vos entrailles se répandront sur le…

Un gargouillement sanguinolent termine ses futiles menaces. Surprise, je contemple, désœuvrée, le tube enfoncé avec violence dans la trachée de Tobias tandis que l'autre main de Dorian ramène avec préciosité ses mèches ébène en arrière. L'élégance, y compris dans la brutalité.

— Je t'avais dit que nous pourrions toujours le faire taire, *min sommerfugl,* se justifie-t-il d'un ton penaud.

— Il ne me semble point en avoir émis le souhait, milord.

— Vraiment ? Oh. Eh bien, dans ce cas, considère que je le prononce pour nous deux. Tu avais raison, Emilia, leur silence est bien plus propice au travail.

— Je n'ai jamais dit c…

— Reprenons, veux-tu ? exulte sa bonne humeur retrouvée. Où diable en étais-je ?

— Au dicton.

— Ah oui, merci !

Le tube empêchant à présent ses cordes vocales de protester, le regard de Tobias se fait l'audience d'une souffrance la plus attentive qui soit.

— Je disais donc, articule patiemment Dorian.

Sa main retourne à l'instrument de torture, prête à faire déferler sa leçon de politesse ensanglantée. Ses iris désormais mangés par ses pupilles aliénées absorbent la moindre source de terreur pour s'en repaître à foison tout en me faisant l'invitée de ce distrayant repas.

— À un fou ton doigt n'abandonne.

Puis, dans un borborygme asphyxié, l'Amérique approuve ce proverbe français.

OceanofPDF.com

Chapitre 32
De sanglants remerciements.
Emilia

Purgatoire, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
21 Octobre 1888

Le corps de Jack, allégé de ses extrémités digitales, se couvre d'un linceul exsangue. Ses cordes vocales ayant fait vœu de silence forcé, seuls ses yeux demeurent encore porte-paroles de sa souffrance. Ils me supplient, m'implorent d'achever leur propriétaire, mais ma pitié est enterrée depuis des semaines auprès de Lucretia.

Mes lèvres mordues de haine, je jette un regard écœuré sur le tristement célèbre éventreur. Quelques grammes de chair prélevés, quelques centilitres de sang versés et voilà qu'il n'est déjà plus que l'ombre de lui-même. Pathétique !

— Ce n'est pas assez, Dorian, déploré-je.

Ce dernier en face de moi acquiesce d'une moue cachottière.

— Cela ne le sera jamais, Emilia. Toutefois, je peux peut-être te consoler d'une autre manière.

Je me tais un instant, hésitante.

— Par… un autre châtiment ?

Le sourire de la bête s'élargit.

— Par un écorchement.

Empourprée par ce sous-entendu nullement innocent, mes yeux s'attardent sur sa bouche tandis que me reviennent ces mots délaissés sur le palier de sa chambre.

Bien trop conscient de son petit effet sur ma mémoire, ma torture personnelle incline la tête, humectant ses lèvres d'une manière inconvenante.

— Pas cet écorchement-là, *min sommerfugl* , raille-t-il d'un ton suave. Celui que tu as en tête est un spectacle qui se joue uniquement en privé. Celui-là, en revanche, est…

Ses doigts dansent jusqu'au tube ancré dans la trachée de Tobias et dans un dernier pas de bal vicieux, condamnent sa respiration précaire.

Les yeux révulsés de terreur, la carcasse de notre victime s'agite, désespérée de capturer la moindre gorgée d'air censée prolonger sa misérable existence. Intérieurement, je me réjouis de cette lutte acharnée qui me rappelle cette nuit fatale où mon oxygène était lui aussi en péril.

— Un divertissement pour tout public, conclut Dorian.

— Cessez de jouer avec mon présent, milord. Vous allez l'abîmer.

Ma taquinerie fait reculer d'un soupir contrarié la créature. À nouveau capable d'aspirer, le cou incisé de Tobias se noie dans les râles et la survie courroucée. Le vert de ses iris, terni par la douleur, fustige son oppresseur occupé à aiguiser une dernière fois son bistouri.

— Tu as raison, concède-t-il en vérifiant son tranchant à la clarté de la lampe à gaz. Je m'en voudrais de le casser avant que tu n'aies eu le temps d'en apprécier son papier cadeau.

A contrario de mon mentor, je choisis de tester la lame du tantō sur la jambe de Tobias ; ravie de pouvoir jouer l'élève effrontée face à son regard médusé.

Aussitôt, une fine coulée de sang abreuve la légende maudite du forgeron Muramasa. Si je tends l'oreille vers l'Orient, je pourrais presque entendre mon arme me remercier d'une telle offrande ; m'ordonner un autre sacrifice.

— Ce n'est pas juste, rechigne le comte. Moi je t'aurais attendu. Je sais faire preuve de patience quand il s'agit de partager mon dû.

Je lève mon expression gorgée de soupçon sur sa séduisante personne.

— Vraiment, milord ? Comme pour ces neuf cadavres massacrés le jour de mon départ ?

Il roule ses yeux de squale puis me gratifie d'une courbette de vaincu.

— Pardonne mon sang-froid, *min sommerfugl* . Il peut parfois s'ébouillanter dans la lave de tes erreurs.

Je détourne la tête, désireuse de ne point céder à ce traité de paix alors que je nous veux encore en guerre.

— Un écorchement, éludé-je. Oui, pourquoi pas…

Désormais doté de sa propre volonté, le tantō effleure la cuisse de Jack d'une caresse obscène, s'attardant sur la tendresse de cette chair encore inviolée. Le programme de Dorian approuvé par ma vengeance, je me penche avec lenteur sur l'Américain.

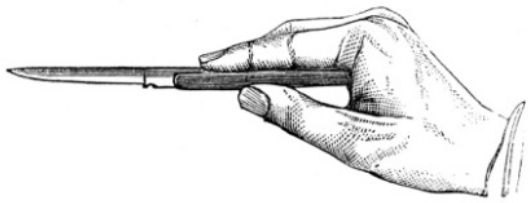
Dans mon sourire éclatant de sadisme se superpose alors celui de toutes ces femmes victimes d'un homme qui se croyait invincible. Pourtant, sur ses iris décolorés par la peur, cet homme devient aussi fragile qu'un nourrisson à l'abandon.

— Jadis, vous usiez de votre apparence pour séduire et dénuder vos proies, Tobias. À présent, laissez-nous déshabiller votre âme. Que nous puissions ainsi la rendre aussi intacte que le jour de votre naissance.

Un hurlement fané. Une écorce pelée. Une serre de douleur à cultiver.

L'écorchement.

Oui, pourquoi pas.



Mes chaussons et ma robe de nuit imbibés du sang de Jack, je navigue dans ces eaux écarlates, prenant soin de ne pas glisser sur cette flaque qui ne cesse d'abreuver la pierre.

Entre veillée funèbre et coma salvateur, notre proie devient peu à peu le fantôme de sa propre fin, n'y assistant plus que par moments brefs et douloureux au gré de la cruauté glacée versée par mon tuteur.

Ses membres inférieurs et ses bras ainsi dépouillés de son épiderme, notre duo d'écorcheur poursuit sa sanglante traversée anatomique, concluant enfin sur l'étape la plus rancunière d'entre toutes.

— Quel gâchis tout de même de détruire un si beau faciès, soupiré-je.

— Au contraire, objecte le serpent, nous ne faisons que rendre honneur à sa laideur.

Je glousse tandis qu'un lambeau de barbe se détache de ma lame pour terminer sa course parmi ses semblables au sol.

— Seriez-vous jaloux, milord ?

Un éclair singulier de tendresse traverse son visage épuisé.

— En effet. Je devrais d'ailleurs t'en remercier, Emilia.

— De vous avoir rendu jaloux ?

— De m'avoir appris la jalousie.

Mon cœur tressaille d'espoir quand un gémissement expulsé d'une trachée à l'agonie nous arrache à notre contemplation mutuelle.

— Je sais, je sais, Myers, le flatte Dorian d'une nouvelle découpe. Je vous en remercie également. Après tout, vous y avez joué le second rôle. Bien qu'entre nous, votre interprétation manquait quelque peu de rigueur. Je croyais pourtant que les Américains avaient le sens du spectacle.

Enjambant un monticule de tissus sanglants et de doigts amputés, je me déplace sur la gauche afin de m'attaquer aux pommettes. Mon nez se fronce de déception lorsque je compare d'un œil critique nos travaux respectifs.

Soigneusement entaillé, le derme de Myers saigne avec régularité quand ma partie n'est que déséquilibre vermeil. Creusés par endroits, les cratères de sa chair côtoient des surfaces plus lisses, alors que certains fragments épars de peau se collent encore à son occupant. Quelle exécution indigne d'un papillon, et la taille de nos lames n'est en rien une excuse !

Même affublé d'une épée, son talent de chirurgien serait capable d'extraire un rein sans même endommager les organes autour. Mes leçons sont encore loin de pouvoir porter leur fruit d'habilité.

— Je crois que l'écorchement n'est pas fait pour moi, milord, me lamenté-je. Regardez, votre côté est beaucoup plus gracieux que le mien !

Ses lèvres s'étirent d'un sourire farceur.

— La grâce ne s'apprend pas, Emilia, fanfaronne-t-il. C'est un don.

Vexée, je découpe à la hâte sur le menton un morceau de taille moyenne et le jette de toutes mes forces sur sa vanité.

— Dans ce cas, milord, voici le mien ! rugis-je.

Trop proche pour l'esquiver malgré ses réflexes surnaturels, Dorian le reçoit en plein sur son visage déformé d'un étrange fou rire.

— Mauvaise joueuse, jubile-t-il en nettoyant grossièrement le sang sur son teint nacré. Cela dit, prends garde, Emilia, tu connais le proverbe, il me semble. Œil pour œil…

En réaction à ce célèbre dicton, des bulles de panique émergent du tube. Espiègle, le comte s'empresse de les éclater de sa verve tyrannique.

— Allons, Myers, je ne faisais que prendre un exemple au hasard. Pourquoi Diable vous sentez-vous ainsi concerné ?

Je désigne du menton les babines frémissantes de la créature affamée.

— Peut-être parce que vous louchez un peu trop sur les siens, Dorian.

Il hausse les épaules, et reprend avec minutie son tracé d'acier. Je l'imite, bien décidée à me rattraper sur cette dernière pièce.

— C'est que je n'ai encore jamais énucléé d'émeraudes. Le vert est tellement rare de nos jours.

— Les pierres précieuses se ressemblent toutes, milord.

Un nouveau morceau entre ses doigts ensanglantés, il se redresse et le jette avec nonchalance sur le plancher, non sans éventrer ma retenue d'un regard empli de désir.

— Crois-tu ? Les tiennes sont pourtant sans pareil. Surtout quand elles brillent pour moi.

— Vous devez vous tromper, milord, leur éclat pâlit à votre contact.

Ses saphirs étincellent soudain d'une envie impérieuse. Celle de faire basculer Myers et de m'allonger à sa place pour me faire subir mille tortures de plaisir.

— Certes, il s'éteint, mais cela uniquement après s'être fait étincelle dans mon lit.

Je déglutis péniblement, une chaleur digne des enfers menaçant de faire fondre toutes mes résolutions lorsque ma lame s'enfonce par mégarde dans l'artère temporale de Tobias. Très vite, un geyser de sang frais inonde ma robe, maquillant mon visage d'une peinture de guerrière assassine au moment où je tente en vain de comprimer la plaie.

Aux anges, le Diable exulte ce retour de flamme, invoquant l'existence de ce maudit karma.

— Voilà ce dont je parlais, Myers, se réjouit-il face au teint déjà blême de son interlocuteur. Œil pour œil…

— Venez m’aider au lieu de deviser à mes dépens ! grogné-je entre mes dents, ma main noyée dans une mer écarlate.

Tout en ne cessant de s’éclaffer, ma moitié s’empare d’un tissu propre et contourne Tobias pour venir se poster à ma gauche.

— Cela aussi, je devrais t’en remercier, me chuchote-t-il à l’oreille.

Je grommelle ma question au moment où ses doigts experts prennent le relais de mon erreur d’éternelle débutante.

— De vous avoir rendu encore plus moqueur ?

— Non, Emilia.

Son visage si proche du mien se tourne vers moi, sa beauté irradiant les bienfaits de notre proximité regagnée.

— De m’avoir appris à rire.

OceanofPDF.com

Chapitre 33
Terminer sa vie sur une étagère.
Dorian

Purgatoire, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
21 Octobre 1888

Tout le long de ce dépouillement artistique, je n’ai de cesse de reproduire les formes d’Emilia sur cette toile à demi vivante, comme un peintre épris de sa muse. Dans le secret de mon âme, chaque taillade de chair tourne au fantasme. Chaque plaie vire à l’obsession. Celle qui me fait porter les yeux sur ses cuisses à peine recouvertes par la soie quand elle se penche sur sa proie.

La mienne est là, debout en face de moi. Si proche de mes griffes, pourtant si loin de mes caresses.

Devrais-je l’étendre à la place de Myers et l’écorcher de mes lèvres ? Après tout, n’est-ce pas ce dont elle m’a accusé ce soir-là ? Ce dont elle rêve peut-être que je me rende à nouveau coupable ?

— *Oui, renouvelle une nouvelle fois ce crime, min dreng. Que cela fasse enfin d’elle ton meurtrier.*

Mon ouvrage finalisé, je détaille avec amusement la pointe de son tantō dépeçant grossièrement cette viande américaine. Si tel est sa destinée, pourvu qu’elle façonne la mienne avec un raffinement des plus anglais.

— *N’est-ce point ce que nous voulions, min farbror ?*

Mon maître trépassé grave les contours de ma fin sur ma boîte crânienne.

— *À en mourir.*

— Eh bien, je crois que nous en avons terminé, milord.

Je grimace, bien résolu à lui arracher d’un orgasme mon prénom. Mon bistouri posé sur le plateau, je m’apprête à lui faire leçon de sculpture sanglante lorsque mon regard contemple avec avidité l’écorché.

Entièrement dépourvu d'épiderme de la tête aux pieds, Myers ne ressemble plus qu'à une pièce de bouche en partance pour le marché de Greenwich. Je demanderai bien à Trudy de nous le préparer si sa viande avariée ne risquait pas de nous empoisonner.

Son existence à demi-consommée par la faucheuse, la future charogne gémit par piteuses tentatives, avalant son air à travers le tube enfoncé dans sa gorge. Fascinant. Par quel étrange phénomène de survie cette dépouille peut-elle encore s'accrocher à notre réalité ?

Soudain, un élan de sadisme savoureux déferle dans mes veines. Ma curiosité scientifique loin d'être rassasiée, je m'empare à nouveau de mon arme et me tourne vers la maîtresse de ma raison.

— Me laisserais-tu t'offrir des émeraudes, *min sommerfugl* ?

Sa soif de sang assouvie, l'aura de mon élève rayonne enfin d'un apaisement tant attendu par nos deux parties. Ses traits, autrefois assombris par les frasques de l'éventreur, s'illuminent d'une ardeur séduisante qu'il me tarde de goûter. Ses joues empourprées par l'effort de la saignée, sa tresse décoiffée et ce sourire triomphant font chavirer mon cœur dans les mers dangereuses du désir. Diantre qu'elle est belle ! Des émeraudes ? Non, je pourrais lui offrir un cheptel entier de proies si cela pouvait la faire briller ainsi dans la noirceur satinée de mes draps.

Mes mauvaises intentions prospérant sur mes iris, je les dirige vers sa robe de nuit dont la teinte à présent vermeille la plaque délicieusement sur ses courbes féminines.

Tout à coup, un raclement de gorge insolent dérive mon attention libertine sur ce visage rieur. Sur ces lèvres dignes de tenter le Diable.

— Vous oubliez que notre lien transforme vos impostures en vérités, milord.

Comment le pourrais-je ? Puisque je passe la majorité de mon temps à te cacher celles te concernant.

D'un rire grotesque, je me redresse et affecte une innocence depuis longtemps consommée par mes démons.

— Notre lien pourrait-il expliciter, *min sommerfugl* ?

Elle me scrute un instant de ses beaux yeux incroyablement déroutants et finit par soupirer.

— Que ces émeraudes ne sont pas pour moi et vous le savez. Pourquoi ne pas juste avouer que vous salivez de vous les approprier ?

Je retiens mon hilarité naissante devant son air faussement outragé. Il y a quelques années de cela, elle m'aurait désapprouvé d'un œil noir avant de perdre connaissance. Aujourd'hui, elle partage mes pensées et mes goûts assassins, comprend mes envies avant même que je ne les aie formulés. Quel sacré chemin de sang avons-nous emprunté depuis ces trois ans ! Pourtant, une part infime de moi regrette qu'elle ne s'évanouisse plus dans mes bras.

— Par galanterie, clamé-je le plus sérieusement du monde.

— Et que comptez-vous en faire ?

— Hum, disons qu'il y a une étagère dédiée à cette nouvelle collection dans mon cabinet de curiosités.

— Nouvelle ?

— Récente, me corrigé-je.

À la manière d'un enfant pris en faute, je bougonne la suite dans ma barbe inexistante.

— Bien qu'il y ait déjà neuf paires exposées.

Le râle étouffé de Myers répond à la place de mon papillon. Navrant. Décidément, il faut croire que plusieurs heures de torture ne lui auront appris la politesse.

Ces Américains !

— Allons, Myers, le rassuré-je d'une tape sur son épaule à vif. Je sais combien la concurrence vous fait peur, mais n'ayez crainte : le contrat que nous avons signé vous y place tout devant. C'est une des clauses que je tends à respecter, vous avez ma parole de gentleman.

Je recule d'un pas et applaudis mon génie assassin.

— La vie de Jack l'Éventreur terminée sur une étagère, n'est-ce point délicieusement macabre ? Oh, soyez assuré que je prendrai soin de vous faire épousseter toutes les semaines. Bien entendu, cela dépendra de la sensibilité de ce cher Anthony.

Mes futures acquisitions s'écarquillent de terreur à mesure que leur propriétaire actuel s'en remémore la lecture.

— Vous… Vous avez vraiment écrit cela dans votre contrat ? bredouille Emilia.

La fierté dans sa voix épingle la mienne sur ma poitrine lorsque je me redresse d'un mouvement régent.

— En des termes plus… métaphoriques. Mais pour paraphraser notre cher convive : « Dans un mariage comme dans un contrat, les deux parties se doivent d'être au courant des petites lignes ». Vous auriez dû les lire plus soigneusement, Myers.

Mon âme sœur éclate d'un rire mélodieux avant de froncer les sourcils.

— Cette collection ne serait-elle pas un hommage rendu à un certain docteur ?

Je hausse les épaules, pour une fois contrarié par ce fichu lien.

— Nullement.

— Pas même un peu ? insiste-t-elle, mutine.

D'un geste professoral, je lui fais signe de maintenir la paupière gauche de notre invité un brin agité. Elle s'exécute, non sans détourner ses yeux de dégoût lorsque je m'applique à recueillir ceux de Myers après l'avoir calmé d'une seringue de venin.

Le premier globe enfin en ma possession, je le pose avec délicatesse dans le bocal au formol déjà préparé par mes soins carnassiers. Puis, alors que je me prépare à réitérer mes fouilles oculaires, je relève la tête vers mon élève au teint désormais livide.

— Le talent ne s'imite pas, *min sommerfugl* . Il se sublime.

Refoulant ses nausées, elle déglutit et tourne son regard vers moi, une singulière tristesse baignant dans ces deux océans charbonnés de doutes.

— Arriverais-je seulement à sublimer le vôtre, milord ?

Je souris et désigne de mon bistouri sa toile écarlate.

Mon orgueil, sa création. Notre succès.

— Mais tu l'as déjà fait, Emilia.

OceanofPDF.com

Chapitre 34
Pour que chaque jour compte.
Dorian

Aveugle, écorché et à l'agonie, la silhouette jadis robuste de Myers n'est plus qu'un roseau prêt à plier au moindre vent de cruauté. La mienne souffle sur ses chairs meurtries, agaçant leurs bords à vif de ma lame encore insatisfaite jusqu'à ce qu'il s'évanouisse.

— Et maintenant, milord ?

Je fige la prochaine course de mon bistouri au son de sa voix lasse.

— Cela dépend entièrement de toi. Es-tu assez rassasiée, *min sommerfugl* ?

Elle mordille sa lèvre inférieure, considère sa victime avec attention puis hoche la tête. Le soulagement que je décèle dans son timbre enraye aussitôt toutes mes ambitions de bourreau.

— Oui, souffle-t-elle. Oui, je le suis.

Contraint par notre lien, je repose alors mon arme et lui souris avec tendresse.

— Dans ce cas, je le suis également. Winston ? Winston !

Un tremblement de terre s'abat dans les escaliers de pierre. Enfin la tête du géant apparaît au purgatoire.

— Oui, milord ?

Je pointe d'un doigt dédaigneux la future pitance des poissons londoniens.

— Ligote ses mains, leste ses pieds et noie-le dans la Tamise.

— À vos ordres, milord.

Les sangles de Myers ôtées depuis longtemps faute de résistance américaine, le cocher plie sa carcasse démesurée pour jeter sur son épaule mon ancien partenaire commercial encore endormi. Un dernier et maudit au revoir craché par mon papillon puis le domestique se met en branle en sifflotant l'un de ses airs niais populaires.

Mais arrivé à hauteur de la première marche, il se retourne et me lance un regard, prémices de stupidité.

— Euh… milord ?

Mon oncle furieux se joint à ma rogne céphalique.

— Oui, Winston ?

— C’est quoi la Tamise ?

De l’autre côté de la table, une Emilia en larmes s’étouffe de rires. Levant les yeux au ciel, je raccroche ma sagesse à ceux baignés dans le bocal afin de ne pas lui arracher les siens.

— La Tamise, bougre d’idiot, est le fleuve que tu traverses sans cesse avec le fiacre pour rejoindre le nord de Londres.

Son air de veau stupide s’éclaire d’une étincelle de compréhension.

— Oooooh, il s’appelle donc comme ça. Mais, euh, milord ?

Ma main agrippe mes cheveux pour ne pas le scalper.

— Oui, Winston ?

— Est-ce que je dois le jeter au nord ou au sud de Londres ?

Un nouvel éclat de rire féminin résonne derrière moi. N’y tenant plus, ma patience éclate contre les murs friables de son intelligence.

— PEU IMPORTE, DU MOMENT QU’IL TERMINE SA VIE DANS CE FOUTU FLEUVE !

Ses babines frémissantes et son regard pas plus malin depuis mes remontrances me font conclure d’un soupir enragé :

— Peu importe. Jette-le où tu veux.

Soulagé, il sourit de toutes ses dents immenses et s’incline en évitant au dernier moment la chute prématurée de son colis.

— Bien, milord. Ce sera fait, milord.

Puis d’un sifflement joyeux, il grimpe gaiement l’escalier nous laissant Emilia et moi dans la plus grande des confusions.

— Je comprends mieux maintenant pourquoi je ne parvenais jamais à me rendre près de Big Ben, plaisante-t-elle.

Mes doigts massent mes tempes souffrantes.

— Rappelle-moi, je te prie, de lui faire étudier la carte de Londres. Deux jours au purgatoire devraient la graver sur ses rétines.

— Vous oubliez qu’il s’agit de Winston, pouffe-t-elle.

— Tu as raison. Quatre.

— Trois.

— En quel honneur ?

— Le mien.

Je pousse un profond soupir, le regard périt dans la mare de sang laissée sur la table. J'aurais peut-être dû obliger Myers à nettoyer ses souillures afin de ménager Anthony. Non, au fond, peu importe, ce minet n'a qu'à s'endurcir ! Au moins peut-il daigner le faire en mémoire de ce cher Sweeney Todd.

Perdu dans mes souvenirs, le sang du passé se mêle au présent le temps d'un entretien amical *post-mortem* .

Oui, ton gendre est bien trop sensible, mon ami.

— Que ne ferais-je pour toi, *min sommerfugl* ? C'est d'accord, va pour trois.

Un silence troublé accueille ma bonté.

— Je me le demande parfois, Dorian.

Mon prénom ayant enfin retrouvé le chemin de ses lèvres, je relève la tête pour plonger dans une énigme transie d'effroi. Étrange. Craindrait-elle ma réaction ? Cela ne lui ressemble guère.

— Tu veux dire : pourquoi suis-je si bon ? éludé-je d'un rictus.

— Non, répond-elle sobrement. Ce que vous seriez prêt à faire pour moi.

Un élancement cuisant, mené par mon oncle, tente de ronger mes envies d'en savoir plus.

— *Ignore-la, min dreng ! Ne retombe surtout pas dans sa toile !*

— *Je veux savoir, min farbror.*

— *Tu y resterais piégé. Un prédateur devenu victime.*

Mon désir serpente sur le piège tissé par sa robe de nuit vermeille. Je la veux, comme je n'ai jamais eu envie de personne. Comme je n'aurai jamais envie de personne.

Soudain, le besoin impérial de me trouver en elle répond à mon oncle. Victime ? Je ne peux l'être puisque nous sommes tous deux prédateurs de l'autre.

— *Qui vous dit que je ne souhaite pas y demeurer ?*

— *Non ! Je te l'interdis.*

— *Et moi je vous bannis.*

Sa spectrale majesté recule, terrassée par une bête repue capable désormais de prendre les rênes de sa conscience. Toutes ces années à tuer m'auront appris à la nourrir afin de tenir éloigné le plus infâme des parasites. C'est dans le sang d'autrui que le mien s'efface, emportant avec

lui ses ordres d'outre-tombe. Mais depuis peu, une conseillère semble avoir pris sa place ; brise fragile combattant une tempête coriace.

Élise.

Je la sens près de moi prendre le relais de mon oncle, adoucir ma colère et exorciser mes démons. Elle est là, plus présente chaque jour, plus puissante chaque seconde. Et alors que hurle le vaincu dans sa tombe cérébrale, c'est armés de notre seule volonté que nous prononçons ensemble ma destinée.

— Que veux-tu dire, Emilia ?

Mon ton encourageant assainit les miasmes de terreur sur ses iris. D'un sourire à croquer, elle inspire profondément et se lance d'une voix plus redoutable encore.

— J'ai appris que l'inspecteur Graham ne vous avez point fait venir chez Lucretia. Vous êtes venu de vous-même, Dorian. Je pense… je crois que vous vouliez me ramener à la maison. Chez nous. Me trompé-je ?

Taquin, j'effectue un pas sur ma gauche. Le premier d'une longue série pour la rejoindre de l'autre côté. À quoi bon encore me mentir quand ma vérité me fixe avec une telle adoration ? Quand je ne respire que pour la retrouver, que cela soit dans ce monde ou dans l'autre ?

— Non, tu ne te trompes pas. J'étais décidé à t'arracher à Myers. Quoiqu'il puisse nous en coûter à tous deux.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? s'étonne-t-elle.

— Pourquoi ne pas l'avoir deviné ?

Elle grogne son indignation et reprend avec détermination.

— Quand j'étais malade après… après avoir été chassée de votre chambre, j'ai rêvé de vous. Ce n'était pas un songe, n'est-ce pas ? Vous étiez vraiment là, à me dire toutes ces choses. À prendre soin de moi.

Deux pas et je me pétrifie. Soulagé qu'elle ait aussi compris cela. Inquiet qu'elle me rejette pour cela.

— Dois-je donc te le rappeler, *min sommerfugl* ? À trop fantasmer sur un monstre, on risque de le faire apparaître.

Son impatience m'implore d'un cri déchirant.

— Répondez-moi !

Je souris. Un autre pas.

— Oui, j'étais là. Crois-tu que je t'aurais autorisé à mourir ?

— Votre folie l'a pourtant fait, gémit-elle.

— Ce n’était pas la mienne et tu le sais.
— Votre oncle.
— Toujours lui.

Un rictus moqueur broie mes poumons. Me condamnerait-elle à la place d’un autre ?

— Mais jamais vous, n’est-ce pas ? C’est trop facile, Dorian, de rejeter vos fautes sur un fantôme.

L’espoir aliéné de me faire absoudre me fait murmurer ma confession :

— Pourtant, rien ne m’a paru plus difficile que d’espérer le tien dans mes draps.

Son sourire. Un pardon. Un pas.

— Je voulais venir te supplier d’oublier. De revenir. Mais il m’en a empêché et tu sais combien il peut se montrer convaincant.

Je grimace d’appréhension, avouer mes faiblesses et mes hontes à mon papillon me paraît être la plus libératrice des résolutions.

— J’ai passé la nuit sur le sol glacé, terrassé par mes migraines avec ton hurlement pour toute berceuse. Crois-moi, Emilia, si j’avais pu, cette nuit-là, ne serait-ce que me relever, nous n’en serions pas réduits à nous effleurer uniquement du regard.

Elle clôt un instant les paupières, savourant sur sa langue cette révélation.

— Vous étiez jaloux, dit-elle simplement.
— À te tuer.

Loin de sursauter à cette idée, elle ouvre les yeux, un éclair de folie partagé sur ses prunelles céruléennes.

— Je comprends.

Évidemment, ma moitié. Seuls les squelettes se possèdent dans la mort. Et nos corps vivants se blessent à s’y tenter chaque jour.

— Vraiment ? feignis-je de m’étonner.

Point dupe, elle penche la tête et hausse un sourcil divinement meurtrier.

— Je vous aurais tué pour avoir été au bordel.
— Mais tu ne l’as pas fait.
— Le bénéfice du doute…
— Qui t’a fait quitter à nouveau ma chambre.

Ses yeux se plissent d’une rancune mal digérée.

— Vous m’avez laissée toute seule pour aller rejoindre une catin, Dorian !

Un pas. Mon huile affamée sur son feu dévorant.

— Que je n’ai pas touché, rappelé-je.

— Peu importe, vous y êtes allée ! rabâche-t-elle d’une voix égosillée. Vous vouliez… vous vouliez coucher avec elle.

— Correction, Emilia : je voulais t’oublier.

Mon index plonge dans le sang de son ex-fiancé pour le brandir triomphalement devant elle.

— Il me semble que tu n’as pas été en reste non plus avec ce Myers.

— Il… Je n’ai jamais partagé sa couche ! rougit-elle. Je ne l’ai même jamais désiré !

Sans crier gare, mes poings s’abattent sur la surface laquée, brisant l’harmonie sanglante par mon chaos destructeur. Indomptable.

Tout comme ce que je ressens pour elle.

— Mais il t’a touchée ! hurlé-je. Et tu l’as laissé faire ! Tu l’as laissé t’embrasser et te caresser pendant que moi je me souciais de ta sécurité ! Sais-tu au moins la torture que cela a été de savoir ma femme entre les mains d’un autre que moi ? De savoir que je ne pourrai jamais être lui ? Non, bien sûr, ton égoïsme puéril n’a point été jusque-là ! Tu n’as pas pensé que…

— JE FAISAIS COMME SI C’ÉTAIT TOI !

Sa respiration haletante brise ma stupeur.

— Je faisais comme si c’était toi qui me touchait, se reprend-elle d’un timbre tremblant. Tu ne voulais pas de moi, et moi, je mourais de ne plus t’avoir. Alors oui, j’ai fait semblant. J’ai utilisé Tobias pour t’oublier. Mais cela n’a jamais été plus loin, je ne l’aurais jamais laissé faire. Non, jamais. Jamais.

Une larme solitaire emporte cet aveu sur ses lèvres serrées alors que les miennes exécutent à leur tour le jeu de la sincérité.

— Au bordel, j’ai toujours choisi des filles qui ne te ressemblaient pas. Sais-tu pourquoi cela ?

Elle secoue imperceptiblement la tête.

— Parce que j’avais peur de ne plus désirer que toi. Moi aussi j’ai fait semblant. J’y suis allé parce que la jalousie dont tu m’accablais grignotait

peu à peu ma retenue. Et pour la première fois en neuf années, j'ai demandé à la tenancière une blonde aux yeux bleus.

Comme une palette de peintre, des nuances d'émotions se mélangent sur ses iris prêts à colorer mon avenir.

Mais cela sera-t-il le rouge passion ou le noir de l'abandon ?

— Je ne l'ai pas touchée, Emilia, me défendé-je, soudain effrayé à cette idée. Et elle non plus. Je n'ai pas pu, pas quand tu étais là à m'attendre chez nous. Pas quand ma vie ne voulait plus que de toi.

La distance entre nos deux corps réduite par nos paroles à cœur ouvert, je pourrais presque la toucher du bout de ces doigts avides de l'explorer. Si mon papillon partage la même envie, la sienne demeure encore prisonnière d'une dernière question. Et cette clé, moi seul peux à présent la façonner de mes mots.

— Avez-vous… avez-vous des sentiments pour moi, Dorian ?

Je souris et m'approche d'elle, bien décidé à détruire cette cage rouillée d'incertitudes.

— Je suis novice dans cette leçon que tu désires m'enseigner, Emilia. Et j'en serai peut-être à jamais ton éternel élève. Je ne te dirai probablement jamais les mots que tu désires entendre, car ma folie les condamne.

Ma main frôle la douceur de ses joues, recueillant cette respiration désespérée de se mélanger à la mienne.

— Mais ma raison, elle, ne cessera de les tracer sur ta peau.

— Dorian, je t'en prie, murmure-t-elle. J'ai besoin de savoir. Dis-le-moi, je t'en prie.

Mon pouce taquine cette bouche que je rêve d'embrasser un jour. Le baiser de la mort je le sais, ne sera que cendres comparé à celui d'Emilia.

Je dois le lui dire ou me taire à jamais.

Un cadavre peut-il encore espérer être bavard ?

— Dis-le-lui, min storebror. Abrège vos souffrances. Cela n'a déjà que trop duré.

— Oui, Élise. Tu as raison.

— Je ne peux pas respirer, chuchoté-je finalement. Quand tu n'es pas là, je n'arrive plus à respirer. J'ai besoin de toi, *min sommerfugl* . Tu es mon air, ma raison de vivre un jour de plus. Avant toi, je n'avais jamais connu tel sentiment. Ni même ce que ce simple mot signifiait. Oui, j'ai des sentiments pour toi, Emilia. Pourtant, je ne sais comment te le traduire ou en quelle

langue te le professer. Tout ce que je sais, c’est que j’ai besoin de toi à mes côtés. Seulement…

Mes doigts quittent à regret sa peau brûlante.

— Je suis malade, Emilia. Bientôt, je vais devoir te quitter et il n’y a rien que tu puisses y faire. Mon sort était scellé bien avant de te rencontrer et il le demeurera même si tu désires rester. Je n’ai rien d’autre à t’offrir. Rien que quelques heures volées à la mort.

Son regard fiévreux fait fondre un à un les obstacles de ce cruel destin.

— Combien ? réclame-t-elle.

— À peine un mois.

Elle acquiesce, ferme les yeux et repose doucement ma main sur sa joue.

— Alors je les vivrai à tes côtés. Je t’aiderai à respirer et me ferai raison de ta folie.

Ses lèvres sur ma paume. Mon cœur enfin chez lui.

— Pour que chaque jour compte.

Le désir se consume là où la passion s’embrase.

Et dans cet antre, empli de violence et d’espoir, la nôtre se déclare à travers les flammes.

OceanofPDF.com

Chapitre 35
Rends-nous vivants.
Dorian

Le tocsin du désir sonne sans retenue le début d’une guerre. Celle qui se joue entre deux armées impatientes de se prendre avec des griffes d’acier. Pris dans ce combat acharné, la tendresse capitule devant le besoin primaire d’envahir ses terres.

Libérée de ses chaînes, la bête s’évade de sa cage de chasteté et déchire sauvagement la robe de sa proie. Le tissu devenu flocons vermeils à nos pieds, je soulève sans ménagement mon papillon pour la poser sur un nuage métallique et ensanglanté.

Assise, nue, sur la table de torture, sa poitrine affolante à la blancheur immaculée me donne envie de disséquer la moindre parcelle de mes lèvres.

— D’égal à égal, milord, crépite le brasier dans ses yeux.

D’un rire mutin, elle arrache à son tour ma chemise avant de s’attaquer de ses doigts habiles à mon pantalon. Rapidement, notre nudité mutuelle nous proclame à nouveau égaux, mais je choisis de tomber à genoux devant ma reine.

Autoritaire pour le bien de notre royaume charnel, j’écarte ses cuisses et me fais serviteur de son plaisir. Affamée d’avoir trop jeuné, ma langue trace avec adoration le chemin de ses cicatrices, léchant sensuellement les reliefs de sa combativité.

Ma sublime souveraine se cambre, avide de mes offrandes humides lorsqu’un sursaut de lucidité déplacée la fait tressaillir hors de ma portée.

— Non, Dorian ! C’est… Je suis affreuse, imparfaite. S’il te plaît, ne les regarde pas. Je t’en prie.

Alarmé par la naissance de sanglots, je me redresse sur mes genoux et l’oblige à me regarder.

Dévasté, son visage de madone meurtrière me supplie en silence de ne point idolâtrer ses stigmates.

Trop tard, mon Emilia, tu t’es donnée à moi jusqu’à ma fin. Et rien que pour cela, je compte bien les vénérer jusqu’à mon dernier souffle.

— Une personne m’a dit un jour que la perfection n’était qu’un mot mort. Que c’était notre manière de le prononcer ensemble qui le rendait vivant.

Une lueur d’assurance pointe sur ses iris luisants de honte. Une étincelle que je m’empresse de capturer de cette langue retournée à sa prière.

— Tu es magnifique, Emilia, soufflé-je sur l’une des entailles. Prononce cette perfection avec moi. Rends-nous vivants.

Peu à peu, mes mots la libèrent, transformant son embarras larmoyé en chant de sirène envoûtée.

Ma déesse gémit, pousse des feulements terrassant toute pruderie alors que ses doigts dans mes cheveux me tirent à elle sous l’emprise du plaisir.

Encouragée par son consentement, ma bouche insatiable goûte, se délecte de ce mets divin dont j’ai été depuis trop longtemps privé. Captivé, je la savoure par crises boulimiques, prenant un soin sadique à croquer toutes ses résistances jusqu’à l’entendre professer le nom de son messie démoniaque.

Puis, d’un dernier baiser sur une brèche scellée par l’orgasme, me voilà remonté sur mon trône à ses côtés pour régenter nos ébats.

Pantelante, les lèvres de mon consort s’étirent d’un sourire dont je rêve un jour d’encrer ma peau.

— Je savais bien que je parviendrais à te faire hurler mon nom, exulté-je.

Dans ses yeux pétillants de luxure, des flammes de tentation dansent une valse dont je suis pour l’instant le seul meneur.

En attendant qu’elle devienne à son tour mon professeur.

— Vous contenterez-vous d’une seule fois, milord ? ronronne-t-elle d’une voix suave.

À cette incitation voilée, nos âmes compétitrices se jaugent, chuchotent en silence les règles de ce nouveau jeu vicieux.

Pressé de gagner mon prix, je frotte ma virilité à l’orée de sa féminité, non sans braver l’interdit de l’intimidation.

— Avec toi, *min sommerfugl* ? Jamais, proclamé-je à son oreille. Je serai toujours l’éternel assoiffé de ta jouissance.

N’offrant pas l’occasion à mes mots crus de cuir sa pudeur, j’aspire entre mes dents la peau tendre de son cou.

La tête penchée en arrière, elle se laisse dévorer non sans grignoter mon corps de ses mains fanatiques.

Comme si elle connaissait par cœur la carte de mes maux, ses doigts ensanglantés ébauchent mes brûlures, esquissent mes balafres, dessinent mes plaies. Contrairement à notre première fois, mes humiliations d’enfant se privent d’obscurité. Mais contrairement à ma première fois, je me veux dans sa lumière.

Je n’ai plus peur. La terreur de me dévoiler sous son regard s’évanouit dans son sourire. Dans ce présent affectueux qu’elle ne cesse de répandre sur mes tourments du passé.

J’ai confiance en elle. Ma moitié, mon âme, mon tout. Oui, j’ai confiance en toi.

Mes muscles se détendent sous son incursion, l’encourageant même à poursuivre son examen voluptueux.

Elle s’écarte légèrement, me privant sans vergogne de sa chaleur si exquise. Une expression solennelle sur ses traits de femme comblée, elle trempe son index dans le sang de Myers et reproduit le cercle tuméfié sur mon cœur, souvenir du marquage au fer rouge de Develton.

Sous ce pinceau digital, ma poitrine se soulève avec difficulté broyée dans l’étau du passé. Pourtant, il me suffit de plonger dans ses yeux dévoués pour retrouver instantanément mon souffle.

L’anneau de sang enfin tracé, le sourire de mon oxygène m’octroie une gorgée d’espoir que je m’empresse de faire fondre sur ma langue.

Son index dans ma bouche, je me repais de métal alors que le fer tranche sur ma peau notre destinée.

Un orbe infini.

Un cycle perpétuel.

Notre ouroboros.

— « Une seule et même entité, piégée dans un éternel recommencement », souffle-t-elle entre deux gémissements.

Je suce d’une lenteur délibérée le bout de son doigt et prononce d’une voix grave mes vœux pour un avenir aussi bref qu’immortel.

— Ma mort et ma résurrection.

Elle dépose un baiser à l’intérieur du cercle.

— Ta genèse et ta destruction.

Unis par la mort, nos corps assoiffés de vie s'entrechoquent, se percutent dans une lutte obstinée où désir et luxure deviennent esclaves de pulsions incontrôlables.

Incapable de retenir mon envie de la posséder, je m'introduis en elle d'une brutale poussée, lui narrant dans un murmure essoufflé tous ces fantasmes où je compte faire d'elle l'actrice principale.

— Enfin, chuchoté-je à son oreille. Enfin, tu es à moi. Rien qu'à moi.

Elle rit et dans un élan de débauche, mordille férocement le lobe de la mienne.

— Je l'ai toujours été, Dorian. Et je le serai à jamais.

Enorgueilli par sa volonté de m'appartenir entièrement, je me retire pour mieux m'enfoncer dans ses entrailles. Elle s'agite, me supplie de recommencer ce dont je m'exécute d'un rythme endiablé.

Sauvage. Indomptable. Enragé.

Sous mes coups de reins de plus en plus violents, ma partenaire couine son plaisir dépourvu cette fois-ci de souffrance virginale.

Ses jambes s'agrippent autour de mes hanches, m'encouragent à redoubler cette cadence redoutable. Dans mon dos, ses ongles griffent le cobra, s'enfoncent dans mes chairs pour les faire siennes.

Pour nous faire un.

Après neuf années à vouloir me tuer, sa haine veut enfin me faire vivre.

Plus de faux-semblants, plus de mensonges. Uniquement nos véritables natures prêtent à s'affronter, à se séduire. Ce soir, nos masques ébréchés sont tombés pour se briser en mille morceaux de complicité. Ne reste qu'écailles et ailes, entremêlées à tout jamais.

Dorian et Emilia.

Le comte et sa comtesse.

Deux prédateurs qui se repaissent de sévices et viscères.

Deux amants qui se nourrissent du cœur de l'autre.

À présent, je ne chercherai plus à me battre contre moi-même. Je m'anéantirai dans son corps pour renaître en elle. Et je recommencerai. Encore et encore. Jusqu'à en devenir poussière.

Pianissimo , son foyer brûlant se resserre autour de moi, amenant mon esprit à côtoyer les cimes de ma folie. Autour de nous, les murs

résonnent de mes clameurs suggestives, vibrant d'un plaisir qui ne demande qu'à faire trembler ma raison.

Bousculée par notre étreinte animale, la table de chirurgie grelotte d'une pluie vermeille, éclaboussant nos silhouettes enlacées.

Mu par une macabre jalousie, j'allonge Emilia dans le sang de Myers pour recouvrir ses seins des restes de mon ancien rival. Nullement écœurée, elle cambre ses reins, enduisant elle-même ses courbes d'éther écarlate.

Son regard provocateur me pousse au bord du précipice.

— Toujours jaloux, milord ? ose-t-elle me demander d'une voix suave.

Sans cesser mes vives pénétrations, je me penche alors sur elle et lèche avec gourmandise sa poitrine cerise.

— À te dévorer, *min sommerfugl* .

Mon fruit défendu glousse et gémit son extase, m'implorant de la prendre sans retenue dans le sang de son ex-fiancé. Dans celui de notre ennemi.

Je laisse échapper un rictus, savourant cette douce ironie avant d'ordonner à mon ardeur funeste de l'effacer de sa vie.

Soudain, après plusieurs minutes de coït furieux, elle se redresse d'un signal annonciateur de délivrance et m'entoure de ses bras enfiévrés.

Comme jadis, ses dents retrouvent leur empreinte sur mon épaule gauche, transpercent ma peau alors que déferlent sur mon sexe les vagues de son orgasme ravageur.

Notre lien solidaire de cette tempête, je ne tarde pas à la rejoindre, hurlant à perdre haleine ma jouissance.

Assassiné à mon tour par cette petite mort, je ressuscite peu à peu de ses baisers guérisseurs lorsque les derniers spasmes de bonheur disparaissent dans l'horreur de ma faute.

Paniqué, je tente de m'arracher à elle, mais ses jambes se font boa constricteur autour des hanches de son reptile.

— Ne me fais pas cela, Dorian. Je t'en prie, ne nous fait pas cela.

Je lève la tête et m'enfonce dans les sables mouvants de sa peur. Celle que j'ai fait naître un soir d'erreur. La mienne, dévastatrice, s'ébranle au son de sa voix vacillante. Ma peur de la perdre à nouveau. Ma peur de ne plus pouvoir la rattraper entre mes bras.

Toujours, enfoui dans ses profondeurs, là où ma place demeure, je caresse sa joue d'une main qui se veut rassurante.

— Je ne vais pas m'en aller, Emilia. En fait, si, j'ai l'intention d'aller rejoindre mon lit pour la nuit et je compte bien t'y emmener.

Mon sourire espiègle fait naître le sien.

— En revanche, je te préviens : toute tentative d'évasion sera sévèrement punie.

Je relève son menton vers moi afin de plonger dans l'océan apaisé de ses yeux.

— Me seras-tu obéissante ?

— Cela dépend, hésite-t-elle.

— Et de quoi, je te prie ?

Ses iris pétillent d'une malice qu'il me tarde de déguster dans nos draps.

— Du châtiment.

J'éclate d'un rire charmé et me fais guide de nos futures réjouissances.

— Après trois semaines de torture charnelle, nous verrons bien comment se porte ta rébellion.

Elle rit et replace une de ses mèches derrière ses oreilles avant de retrouver un sérieux dangereux.

— En parlant de cela, pourquoi cherchais-tu à m'échapper ?

Je frotte ma nuque, embarrassé, et lui confie mon trouble d'un timbre coupable.

— Je me suis répandu en toi, Emilia. Je ne l'ai jamais fait. Et je ne tiens pas à pourrir tes entrailles de ma semence.

Choquée par la violence de mes mots, elle tressaille, mais se reprend très vite d'un haussement de sourcil conciliant.

Diable, comment ai-je pu seulement vivre une seule seconde sans cette femme ?

— *Colocasia esculenta* , annonce-t-elle d'un air savant.

Pour toute réponse, je croque un bout de sa peau vaniteuse.

— Pourrais-tu traduire pour le pauvre inculte en herboristerie que je suis ?

Elle glousse et répète plus lentement ce nom occulte.

— *Colocasia* , Dorian. C'est une plante abortive et la réponse à ce petit problème qui semble contrarier Sa Seigneurie.

— Cela devrait aussi t’inquiéter, grondé-je, courroucé. Je t’avorterai moi-même plutôt que tu mettes au monde cette abomination !

Sans se départir de son sourire angélique, son indulgence affronte sans ciller ma cruauté faite pour blesser.

— C’est précisément à cela que sert cette plante, mon amour. Et je tiens à l’utiliser pour deux raisons. La première…

Elle embrasse d’un baiser appuyé les commissures de ma bouche et glisse jusqu’à mon oreille.

— Parce que tu n’es guère doué en gynécologie.

Je chatouille quelques secondes sa plaidoirie, somme toute véridique, puis la laisse reprendre son souffle dans un geste de bonté.

Aguiché par son insolence, mon sexe durcit à nouveau en elle, prêt à reprendre les armes.

— Et la deuxième ? m’enquiers-je d’une voix rauque.

Elle humecte ses lèvres d’un œil gourmand et souffle ses braises sur ma peau incandescente.

— Parce que je tiens à bénir encore mes entrailles.

Endoctriné par sa foi adoratrice, je renouvelle d’une poussée la communion de nos corps.

Et dans cette jouissance invoquée par la bête, retentit enfin le Amen de nos âmes.

OceanofPDF.com

Chapitre 36
Figer l’horloge.
Emilia

Chambre de Dorian, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
24 Octobre 1888

Vêtue pour toute décence d’une chemise de Dorian, je brosse mes longs cheveux devant ma psyché, tentant en vain d’atténuer ce sourire niais qui refuse de quitter mon visage comblé.

Depuis trois jours, mon diabolique professeur n’a eu de cesse de m’enseigner l’art érotique, sans jamais me laisser quitter le lieu de notre leçon même lors de nos repas dont le dessert de mon goûteur termine bien souvent dégusté sur mon corps. Sa chambre, autrefois temple de mon chagrin, est ainsi devenue l’antre de tous nos plaisirs.

Y compris ceux les plus licencieux.

Mon reflet rougit en se remémorant toutes ces choses que la bienséance ne m’avait jamais laissé entrevoir. Jadis, mon éducation était bien loin de se douter que l’amour pouvait prendre autant de positions et d’ardeur. Ou que certaines choses n’étaient point uniquement réservées aux étreintes entre hommes…

Il m’aura finalement fallut un démon pour transformer mon innocence en débauche. Et me faire croyante d’une religion à laquelle je n’aspire plus qu’à demeurer fidèle.

Emportés par la vision lubrique de nos derniers ébats, mes doigts courent frénétiquement sur le bois de ma coiffeuse, déjà pressés de pouvoir se poser à nouveau sur l’objet de leur désir. Je souris au souvenir de ce lendemain de boucherie américaine où, à mon retour du cabinet de toilette, m’attendaient toutes mes affaires. Dorian avait pris soin de demander à Anthony et à Winston de tout déménager dans ses quartiers, alléguant une prise d’otage en bonne et due forme. Et le moins que l’on puisse dire, c’est

qu’en matière de tortures charnelles, mon geôlier est le plus inventif qui soit.

Je tends le cou pour examiner les multiples bleuets ainsi que l’empreinte des doigts de mon amant. Dans nos draps de soie, bête et homme se surpassent lorsqu’il s’agit de me mener au septième ciel. Que cela soit dans la douceur ou la violence, mais toujours après avoir obtenu mon consentement.

Malgré tout, chacune de ces merveilleuses journées à nous rassasier me fait un peu plus traverser les cercles de l’enfer. Celui qui m’attend au bout de ces trois semaines de sursis entre ses bras.

Dorian choisit le silence, moi le déni. Nous, la fatalité. Mes nuits à ses côtés sont peut-être dépourvues de cauchemars, de berger et d’agneau, toutefois, le jour demeure quant à lui un songe dont je prie de ne jamais me réveiller.

Je voudrais pouvoir trouver une solution, le garder toujours auprès de moi. Oublier jusqu’à l’existence du monde pour me faire son univers. Mais Dorian refuse de me divulguer l’étendue de sa mystérieuse maladie, ni même la date exacte où ce maudit destin l’arrachera à moi.

Tu as accepté, Emilia. Rappelle-toi : pour que chaque jour compte.

Je sais cela. Cependant, que ne donnerais-je pour cesser de les compter. Pour figer l’horloge et détruire ses fichues aiguilles de mon tantō.

L’humeur assombrie, j’effleure cette bouche que mon amour refuse toujours de goûter.

— Je voudrais embrasser tes lèvres, avais-je osé lui avouer un soir après avoir touché les étoiles.

Il a ri, son corps délicieusement nu blotti contre le mien. Sa peau a beau être sans cesse glacée, elle n’en demeure pas moins la chaleur de mon foyer.

— Je sais, min sommerfugl. Et si tu savais combien j’ai envie de dévorer les tiennes. Mais je ne suis encore prêt à te les céder.

Vexée, je l’ai repoussé avant qu’il ne me ramène de force dans ses bras, ajoutant un suçon de plus à ma peau meurtrie d’affection. Puis, à nouveau enfoui au plus profond de moi, il m’a chuchoté ces mots que je désespérais d’entendre :

— Du jour où je poserai mes lèvres sur les tiennes, je t'appartiendrai à tout jamais.

Un jour, milord. Il en reste hélas si peu. Pourquoi faut-il que la seule chose que nous ne puissions acquérir de nos lames soit celle qui nous manque le plus ?

Je voudrais payer le temps de mon sang. Purger la maladie de Dorian et me faire drogue dans ses veines. Prendre sa place. Oui, je serais prête à le faire. Ma vie n'est rien sans lui, mais la mienne pourrait être son tout. Si seulement il acceptait de me mettre dans la confidence, de me faire confiance.

Ce n'est pas une question de confiance, Emilia.

Non, tu as raison, c'est encore bien pire que cela. C'est une question de vouloir vivre, de vouloir se battre. Mais peut-être ne suis-je pas la raison qu'attendait son combat…

Un goût amer en bouche, mon attention papillonne jusqu'au sombre drap recouvrant cette toile ésotérique. Celle que je n'ai pu dévoiler durant tous ces jours, trop occupée à me livrer au plaisir.

Ma curiosité soudain ravivée, je guette d'une oreille la toilette de mon aimé derrière sa porte close. N'y décelant pas le moindre signe de sa finalité, je me lève à pas feutrés et me dirige avec nervosité vers le tableau. Je remettrai le voile après, il n'en saura rien, tenté-je de me rassurer. Certes nos jours comptés ne nous permettraient guère de subir la colère de Dorian, pourtant, je me sens attirée malgré moi par cette énigme.

Comme si ce qui se trouvait derrière m'appelait, m'adjurait de le démasquer.

Une main tremblante tendue devant moi, je tire sans hésiter une seconde de plus sur le linceul. Et ce que je vois m'arrache un cri de stupeur.

Assise sur un fauteuil ouvragé dans la robe de mon premier bal, je tiens dans ma main gauche, posée sur ma cuisse, un papillon que je reconnaîtrais entre tous : le Vila Emilia. Fascinée, je contemple les détails de mon visage, de mon maquillage discret à la fleur de Datura logée dans ma coiffure. Même mon collier papillon a été soigneusement représenté. Mais ce qui attire le plus mon attention est l'ombre majestueuse peinte à mes côtés.

Dans toute sa splendeur orgueilleuse, Dorian se tient sur ma droite, une main possessive posée sur mon épaule alors qu'un cobra royal enroulé autour de son bras s'approche de la fleur pour me murmurer ses viles tentations.

Semblable au mien, son regard observe avec insistance le spectateur. Toutefois, la malice que j'y décèle n'a pour but que de mettre mal à l'aise celui qui oserait seulement le toiser.

À l'instar du cliché laissé par Lucretia, l'artiste lui a peint ce sourire qu'il ne semble confier qu'à moi. Myers avait tort, songé-je. Certains portraits peuvent être bien plus expressifs qu'une photographie. Mais peut-être était-ce là le souhait de son commanditaire.

Répondant à mon appel, des bras fermes encerclent ma taille, me plaquant contre un torse puissant et familier dépourvu d'habits. Le cœur affolé, j'inspire à plein poumon le parfum du savon mélangé à celui de mon amour.

— Dorian, commencé-je. Je suis navrée, je ne voulais pas…

Son baiser sur ma nuque assassine mes pitoyables excuses.

— Ne t'avais-je dit qu'il ne serait plus horrible une fois terminé ?

Je fronce les sourcils alors que me revient le souvenir de notre échange devant les portraits familiaux.

« — Je me demandais juste par quel fâcheux hasard le vôtre ne se trouvait pas à sa place.

— Bien que cela ne te regarde en rien, sache que je l'ai mis dans un autre endroit. »

Ainsi donc se trouvait-il là dès le début.

— Est-ce là le tableau que tu as commandé à Richard Dadd ?

Richard Dadd, l'artiste-peintre aliéné que Dorian avait séquestré contre sa volonté avant de le tuer une fois son œuvre terminée.

— Commandé ? s'amuse le démon.

— Ordonné, rectifié-je d'un sourire.

Sa langue approuve sur ma peau ce changement de verbe.

— En effet, il s'agit bien de celui-là. Autrefois, un peintre m'avait dessiné à côté d'un siège vide. Vide comme mon cœur avait-il pris soin de préciser.

— Qu'est-il devenu ? m'enquiers-je tout en connaissant déjà la réponse.

— Mort, bien sûr.

— Bien entendu, gloussé-je. Et le cœur ?

Son menton se niche sur mon épaule alors qui m'enlace plus étroitement contre lui.

— Ainsi que tu peux le constater, Emilia. Il n'est plus vide.

Ma poitrine rate un battement, ensorcelée par cette macabre déclaration. En me faisant peindre sur ce siège, c'est son cœur et non un papillon que Dorian a confié entre mes mains amoureuses. Toutefois…

— Pourquoi alors le conserver dans les ténèbres ?

Il inspire mon odeur et me murmure avec tendresse :

— Pour qu'il puisse un jour retrouver sa lumière.

Moi, précise ma joie puérile. C'est moi qu'il attendait pendant tout ce temps. Captivée par ce présent singulier, je m'arrache à sa contemplation et me tourne vers la plus belle des créations.

Ses mains toujours posées sur ma taille, Dorian incline la tête de côté, une lueur friponne sur ses saphirs translucides.

— Je voulais te le montrer, mais aucun moment dans cette chambre ne semblait propice à une telle révélation. Qu'il soit colérique ou passionné, semble-t-il. Que penses-tu de ce portrait, *min sommerfugl* ? Sa vue depuis notre lit comblera-t-elle ta chair insatiable ?

Je m'empourpre et hausse les épaules d'une manière facétieuse.

— Il est… acceptable.

Offensée, la bête dévoile ses crocs prêts à mordre ma sensualité.

— Acceptable ?

— Disons que je préfère le modèle original. Son reflet pour être plus exact.

Cette référence au miroir de notre plafond déclenche l'un de ses rictus ravageurs.

— Néanmoins, ajouté-je d'une voix à présent rauque de désir, je ne peux nier que le peintre a fait un travail remarquable sur les traits de mon visage.

— Crois-tu ? demande-t-il en me poussant soudain sans douceur près du tableau.

Désormais piégée à côté de notre portrait, je me laisse volontairement malmener par ses gestes fiévreux, prémices d'une lutte passionnée.

Sans cesser de me dévorer du regard, les bras vigoureux de Dorian me soulèvent pour me plaquer avec plus de dureté contre le mur. Mes jambes enserrant sa taille, je gémis de plaisir alors qu'il s'introduit brutalement en moi.

Pourtant loin d’amorcer notre délivrance, notre bourreau se penche à mon oreille, son sourire redevenu alter ego de peinture.

— Laisse-moi vérifier cela, *min sommerfugl* . D’autant plus que je t’avais promis une démonstration jadis.

— Une démonstration de quoi, milord ? frissonné-je contre sa glorieuse nudité.

Encouragée par mes sanglots frustrés, sa virilité endiablée commence alors cette expérience sensorielle digne de *Whitechapel* .

— Du quatre penny genoux tremblant, précise-t-il avant de m’assassiner à coup de reins.

Oui, que nos cris de plaisir figent toutes les horloges de cette Terre.

Et détruisent celles des enfers.

OceanofPDF.com

Chapitre 37
Traître.
Emilia

Fiacre de Lord Jacobson
East end, Londres
9 Novembre 1888

Loin des processions du *Lord Mayor's day* célébrant l'intronisation du nouveau maire de Londres : Sir James Whitehead, notre fiacre poursuit sa descente funèbre dans les tréfonds lugubres de l' *east end* .

Inquiète de notre future découverte, mes doigts fébriles agrippent les plis de coton chiné gris sous l'œil impassible de Dorian. Assis en face de moi, ses longues jambes croisées frôlant avec indécence mes chevilles, sa mise élégante et bariolée me met à l'épreuve de ne pas les lui arracher.

Bien que rendue nerveuse par le message matinal de Graham, je souris malgré tout en songeant qu'il y avait bien longtemps que je ne n'avais vu son corps recouvert d'autant de tissus inutiles. Dix-neuf jours de refuge dans notre archipel de luxure et me voilà semblable à une sauvage forcée de revenir à la civilisation.

— Tout ira bien, *min sommerfugl* . Jack n'est plus, tâche de ne point l'oublier.

Je sursaute au son de sa voix dont la tonalité caverneuse me laisse présager le partage de mes impures pensées.

— Pourquoi nous y rendre dans ce cas ? L'inspecteur Graham n'a guère besoin de nous.

La suite de ma phrase se perd dans les méandres de ma jalousie.

— Et surtout pas de toi.

Sa vanité, enchantée d'être la vedette de cette stupide rivalité, esquisse un sourire féroce.

— Que veux-tu, Emilia, ronronne-t-il vicieusement. Je sais me rendre indispensable.

Je le fustige d'une œillade empreinte de crime passionnel, déclenchant en face un rire maléfique.

— Cesse de me contempler ainsi. Ou ton regard assassin pourrait me faire le meurtrier de ta robe.

Je rougis alors qu'il contemple avec avidité ma gorge dénudée. Comme un vampire prêt à enfoncer ses canines dans ma chair frissonnante.

— Tu n'as pas répondu à ma question, toussoté-je dans mon gant.

Des heures à crier entre ses bras et pourtant ma gêne demeure aussi intacte que notre toute première fois. Le sort se brisera-t-il un jour ? Non. Je fais confiance à la destinée pour ne cesser de m'envoûter.

Ma question ayant jeté des grains de sel sur son désir, mon sorcier au teint nacré détourne son attention de moi et soulève le rideau pourpre du fiacre.

Derrière la vitre, les rues sales de l' *east end* se dévoilent dans toute leur misère poétique.

— Parce qu'il nous est nécessaire de contrôler Scotland Yard, Emilia. Les mettre sur une fausse piste nous permettra ainsi d'enterrer la nôtre.

— Je croyais que nous l'avions noyée dans la Tamise.

Ses lèvres s'étirent d'un contentement sanguinaire.

— Certes. Mais je parlais de la prochaine.

Je hausse un sourcil étonné et balbutie mon mécontentement.

— Je croyais que tu… que tu voulais passer tes derniers jours auprès de moi.

Ses yeux perçants reviennent aussitôt sur leurs moitiés.

— C'est précisément ce que je compte faire, Emilia. Néanmoins, il y a un traître parmi nous et ma fierté tient à l'éliminer avant de te quitter. Je refuse de te savoir en danger après ma mort. Mon fantôme ne le supporterait pas.

Mon cœur se serre à m'étouffer derrière la prison de mon corset. Comment peut-il évoquer son trépas de manière aussi insouciante quand mes larmes se mêlent chaque soir à l'eau de ma baignoire ?

Toutefois, lorsque ma colère brûle son flegme glacial, je peux y déceler des débris de regrets. Il voudrait rester auprès de moi, je le sais. Seulement, quelque chose l'en empêche, le contraint à la tragédie au lieu du bonheur dans mes bras. Est-ce cette maladie ? Et quelle est-elle bon sang !

J’ai beau m’éclipser la nuit dans la bibliothèque pour compulser les écrits médicaux, y compris ceux du docteur Frankenstein trouvés un soir de chance, rien ne vient m’offrir la réponse tant attendue. Pourtant, je me refuse à abandonner ! Il est hors de question de laisser mon amour à la faucheuse.

S’il le faut, je ramperai en enfer pour arracher la solution à Lucifer ! Je me ferai chercheuse de remède, je tuerai des légions de cobayes. Je me damnerai sans hésiter pour lui offrir l’immortalité. Mais tout cela ne vaut rien sans une piste de sa part. Une piste qu’il se refuse à me donner, invoquant la fatalité et ce maudit *carpe diem* qui assassine tous nos espoirs de profiter d’une vie à deux.

— Un traître ? croassé-je en tentant de masquer mon chagrin.

— Les domestiques ont raison, déclare-t-il sobrement. Quelqu’un a bien fait introduire les sbires de Chas Fergusson dans le manoir.

Mes doigts frôlent le début d’une cicatrice sous le tissu souris.

— Et dans ma chambre.

Il acquiesce, la mine sombre.

— Lucius a-t-il trouvé la moindre piste ?

— Non. Je ne voulais pas le faire intervenir.

— Par peur que cela soit lui ?

— Peut-être, concède-t-il. Mais surtout parce qu’il s’agit d’un problème domestique et que par définition, il ne concerne que nous.

Sur ses iris de prédateur se reflète l’écho fascinant d’une prochaine torture. Un supplice auquel mon tantō se réjouit d’avance de participer.

— Lorsqu’un chien mord son maître, il revient à ce dernier de l’abattre. N’es-tu point d’accord avec moi, ô toi, maîtresse de Soulridge ?

Je m’empourpre, plus par excitation que flatterie pour un titre dont je me sais déjà détentrice depuis longtemps.

Deux semaines sans verser la moindre goutte de sang et ma soif se fait déjà ressentir. Puissante et hypnotique. Seuls l’enseignement de Dorian et notre appétit charnel me permettent de ne pas finir l’ivrogne de mes caprices sanguinaires.

À défaut d’être ivre de ses caresses.

— En effet, milord, approuvé-je d’un sourire carnassier. D’autant plus si ce chien se révèle être un loup aux dents longues.

— Peu importe sa nature, sa fourrure et ses crocs termineront tous deux dans notre purgatoire. Mais en attendant…

D’une vivacité surnaturelle, il se penche vers moi. Dans l’habitacle devenu soudainement étroit, notre proximité et son parfum me donnent l’envie de faire demi-tour pour retrouver nos draps.

Ralliée à ma tentation, sa main gantée effleure ma joue avec séduction.

— N’accorde ta confiance qu’à moi. En ces temps troublés, nous ne pouvons compter que l’un sur l’autre.

Sa caresse se fait de plus en plus pressante sur ma peau agacée de plaisir.

— Je suis celui qui ne te trahira jamais, Emilia. Et tu es ma confiance incarnée.

— Ainsi que cela l’a toujours été, soufflé-je contre le cuir noir.

Il sourit affectueusement et dépose un baiser chaste sur mon front.

— Ainsi que cela le restera à jamais.

OceanofPDF.com

Chapitre 38
Marie Jane kelly.
Emilia

13 Mille r ’ s Court.
Spitalfields, Londres
9 Novembre 1888

Aidées par la main galante de Dorian, mes bottines de pluie rejoignent enfin le sol boueux de *Dorset Street* .

Dans cette rue réputée comme étant la plus horrible de Londres, les taudis en dérive côtoient les bars malfamés où prostitués et clients font affaire pour quelques pennies.

Ma main posée sur le bras robuste de mon compagnon, nous nous dirigeons vers l’arche de pierre délabrée où son passage mal éclairé nous conduira à la nouvelle scène de crime. Soudain, mu par ses prodigieux réflexes, Dorian nous projette sur le côté au moment où un couple éméché s’apprête à nous rentrer dedans.

Accablée par tant de misère, je détourne le regard de ces silhouettes qui n’attendent pas l’intimité pour se faire étreinte scandaleuse.

— Toujours aussi choquée, *min sommerfugl* ? ricane le serpent. Peut-être devrais-je songer à me faire professeur plus sévère d’immoralité.

Bien décidée à ne pas me laisser distraire par sa verve démoniaque, je relève le menton et lui déclare d’un ton acide :

— Nullement, milord. Après tout, Tobias m’a emmenée dans des endroits bien pires que cela.

Sans attendre le grondement de la bête, annonciateur d’orages charnels, je tire sur son bras afin de nous rendre au 13 *Miller’s Court* .

À chacun de mes pas, le froid de novembre s’infiltre sous les plis de mon manteau, glaçant mes veines pourtant bouillonnantes d’appréhension.

Et si cela était une nouvelle œuvre de Jack ? ne puis-je m'empêcher de me demander. Angoissée par une telle possibilité, je tourne la tête vers mon âme sœur dont les traits fermés me chuchotent de ne point m'inquiéter.

Rassérénée par notre lien, je calque ma cadence sur celle plus assurée de Dorian jusqu'à apercevoir enfin les contours de l'appartement.

Situé à l'angle, le numéro 13 donne sur une cour dont les murs lézardés de vétusté résonnent de cris de bébés malnutris et de violence domestique. À travers les deux grandes fenêtres maculées de suie et de poussières, on peut entrevoir les ombres affairées de Scotland Yard danser derrière les rideaux usés à la lumière des lampes à gaz.

— N'oublie pas, me murmure Dorian à l'approche de l'inspecteur Graham.

J'acquiesce, pourtant peu convaincue. Oui, Jack est mort et noyé, son corps livré aux peuple ichthyen de la Tamise. Alors pourquoi mon ventre se tord-il ainsi d'une sordide intuition ?

— Ah, te… vous voilà ? s'étonne le policier. Pardonnez-moi, mademoiselle, je vous croyais déjà en Amérique.

Mon masque de prédatrice revêtu, je souris avec amabilité et profère mon mensonge sans ciller.

— Tobias et moi avons rompu nos fiançailles, inspecteur. Finalement, il y avait entre nous un différend trop important pour nous unir l'un à l'autre.

Son regard suspicieux se pose sur le différend en question dont le bras satisfait me rapproche ostensiblement de lui en signe de possession.

— Monsieur Myers a dû être dévasté, grogne Graham entre ses dents serrées.

— Je ne saurais le dire, inspecteur. Pour ce que j'en sais, il doit être déjà en Alabama.

Ou plutôt son sosie engagé par le fabuleux manipulateur à mes côtés. Du reste, cela n'est point une affabulation. Peut-être que les restes de Tobias rejoindront un jour sa terre natale dans l'estomac des poissons.

Cette idée saugrenue fait naître en moi un rire avorté de justesse par la prescience de mon aimé.

— As-tu fini d'importuner ma cousine, Thomas ? Je t'interdis de poursuivre, Emilia a assez souffert de cette situation.

Le policier hausse un sourcil frondeur.

— En effet, sa tristesse rayonne à ton bras.

— Thomas ! rugit la bête, soudain à deux souffles du visage stupéfait de Graham. Je. Te. L'interdis. Suis-je assez clair ou devons-nous nous retirer afin de faire rayonner ta stupide cervelle ?

Les yeux chocolat de l'inspecteur se fondent d'excuses écœurantes.

— Non, bien sûr que non, Dorian. Je ne faisais que m'enquérir du bien-être de ta cousine. Pardonne-moi, mon ami, mais ce meurtre est particulièrement atroce. Je crois… non, je n'en ai jamais vu d'aussi atroce de toute ma carrière. C'est… enfin, tu verras. Vous verrez. Pardonnez-moi, mademoiselle Emilia. Êtes-vous vraiment sûre de vouloir entrer cette fois-ci ? Je vous le déconseille. De grâce pour votre sensibilité.

Ma mâchoire se referme sur son sourire penaud. Malgré mes ressentiments à son égard, je ne peux que constater ses traits creusés de fatigue et ses cernes envahissants. Sa cicatrice désormais légèrement rosée fait odieusement ressortir son teint cireux tandis que son menton rasé de frais se pare de multiples coupures. Un homme épuisé et à bout. Voilà ce que me renvoie l'image de sa gloire déformée.

Autrefois, j'aurais allégué sa rupture avec Dorian, mais ses mains tremblantes et ses épaules basses m'indiquent une raison surgit d'outre-tombe. Ce meurtre doit être particulièrement bestial. Et même si ma sensibilité se trouve dorénavant plus proche de celle d'une femme de paille, je dois me rappeler que mon public est lui bel et bien humain. Ce qui signifie qu'une fois sur la scène du crime, il me faudra offrir une composition digne de Sarah Bernard.

Mon charme d'actrice en place, je mordille mes lèvres, affectant un doute féminin puis finit par acquiescer.

— Oui, inspecteur. Je suis sûre.

Il soupire, blasé, et nous conduit d'un geste las à l'intérieur.

D'une grandeur de douze pieds carrés, la chambre aux murs décrépis se compose de trois tables et d'une chaise en état de quasi-ruines. Au-dessus d'une cheminée en pitoyable état trône une impression bon marché du tableau *la Veuve du pécheur* .

— Son compagnon, Joseph Barnett, est un porteur de poisson au *Billings gate Market* , nous informe Graham en désignant la reproduction. Il a perdu récemment son emploi, ce qui a obligé mademoiselle Kelly à renouer avec la prostitution. Enfin, s'il s'agit bien d'elle…

Suivant son regard horrifié, je me tourne vers le lit où gît une masse informe faite de chairs et d'entrailles.

Un massacre. Non, une boucherie.

Le corps de la malheureuse a subi un dépeçage digne d'une bête d'abattoir. Allongée sur le dos, son bras droit presque détaché du corps repose sur un matelas imbibé de sang. À l'extrémité d'un bras mutilé, sa main gauche quant à elle repose sur sa cavité abdominale évidée de ses viscères. Acclamant un vide singulier, ses seins tranchés avec sauvagerie à la base de sa peau blasphèment sa féminité *post-mortem* .

Sur la partie inférieure, ses jambes largement écartées laissent observer un écorchement bien plus amateur que le mien. À sa gauche, des lambeaux entiers de cuisses et d'abdomen sont empilés sur la table à côté du lit, comme si le tueur voulait se consacrer uniquement à l'essentiel.

Digne d'une bête de foire, son visage tourné vers nous est méconnaissable, haché par une lame désireuse de lui ôter jusqu'à la moindre possibilité d'identité. Le nez, les yeux, la bouche, rien ne semble avoir échappé au tueur revenu d'entre les morts. Mais avait-il seulement disparu ?

Feignant la nausée, je porte mon gant à ma bouche alors que l'inspecteur se met à lire ses notes d'une voix chevrotante.

De son côté, Dorian me délaisse un court instant pour se rapprocher du cadavre, ses pupilles écarquillées d'une faim indomptable. Il ne l'admire pas, constaté-je, soulagée de son bon goût intact. Il se contente de jauger sa proie et d'inventorier sa sentence de purgatoire.

— Thomas Bowyer, employé du propriétaire, est venu ce matin pour réclamer six semaines de loyer à mademoiselle Kelly. Comme il n'a pas eu de réponse, il s'est permis de regarder par la fenêtre en levant le rideau par le carreau cassé. C'est là qu'il a découvert le corps de la victime.

— Un carreau cassé ? demandé-je.

— Apparemment, elle aurait perdu la clé au cours d'une beuverie.

— Le tueur a pu rentrer par ce même procédé, avancé-je.

— En effet, nous y avons pensé. Toutefois, nous devons d'abord interroger ses derniers clients. Le docteur Bond devra aussi procéder à l'autopsie. Mais en attendant le transfert du corps à la morgue de *Shoreditch* , pourriez-vous me dire ce que vous en pensez ?

Toujours et encore la même demande requise par son incompétence. Je lève les yeux au ciel, ma grimace interrompue par la bonne humeur de mon âme sœur.

— Emilia ? m'interpelle-t-il, guilleret. Que penses-tu de ce mur ?

Je lève les yeux vers la tapisserie élimée aux nombreuses traces grenat puis examine les tissus du cou sectionnés jusqu'à l'os et la taille approximative de la victime.

— Les lignes de sang sont à hauteur du cou comme si elle s'était tenue debout. Section de la carotide ?

— En effet. Il l'a d'abord égorgée à la verticale avant de l'allonger sur le lit pour terminer son travail. Que penses-tu de la longueur du couteau utilisé ?

— Compte tenu de la longueur et de la profondeur des entailles… je dirais environ quinze centimètres.

Il approuve, satisfait.

— Ta conclusion rejoint la mienne. *Rigor mortis* ?

Là encore, mes talents de comédienne me font vaciller jusqu'au corps. Amusée par mon manège manipulateur, la bouche de mon professeur se fait complice :

— Emilia ! gronde-t-il. Cesse de faire l'enfant et reprends-toi, bon sang !

Mes sourcils froncés lui répondent en silence.

— Prenez garde, milord. Je pourrais bien rejoindre mon lit d'enfant ce soir au lieu du vôtre.

Sans que son visage courroucé ne trahisse son nouveau rôle, notre lien me transmet sa badinerie effrontée.

— Alors dépêche-toi de terminer ce petit jeu, min sommerfugl. Que je puisse faire l'amour à l'adulte.

Prise d'une quinte de désir, je tousse dans mon poing, alarmant au passage la fausse sollicitude du policier.

— Allez-vous bien, mademoiselle ? Avez-vous besoin de sels ?

— Non, bredouillé-je. Et oui, je vais bien. Je suis juste un peu… étourdie par l'odeur du sang.

Les lèvres du démon s'étirent.

— Moi qui croyais que c'était la mienne.

Fâchée d'être seule à rougir, je lui réponds d'une œillade très suggestive.

— *Allons, milord. Si j'étais aussi étourdie par votre parfum, je ne pourrais vous faire toutes ces choses avec ma langue.*

Étonnamment, son teint pâle se pare d'une délicieuse couleur rosée qu'il me tarde d'aggraver dans notre lit.

Savourant un brin ma victoire, j'étudie la perdante allongée dans sa tripaille, n'hésitant pas à tester l'élasticité de ses doigts serrés. Au diable Thomas ! Ma fierté se doit de répondre à l'insolence de mon enseignant.

— Hum, au vu de sa raideur et de la coagulation du sang au sol, je dirais que son décès doit remonter entre deux heures et huit heures du matin. Malgré le carnage, il a pris son temps pour laisser libre cours à sa folie. Cela a dû lui prendre au moins deux heures pour tout… dépiauter.

— Une montée en violence ? propose mon professeur.

— Non, décliné-je, sûre de moi. Cette violence a toujours été en lui. Toutefois, peut-être que cet endroit isolé des regards lui a permis d'assouvir enfin ses pulsions les plus viles. Il a probablement dû emmener aussi un autre organe trophée, mais cela, seule l'autopsie nous le dira.

L'inspecteur griffonne derrière moi cette information. Attirée tout à coup par une forme familière, je me penche sur le pied droit de la malheureuse et le soulève, ma trouvaille attirant aussitôt le squale à mes côtés.

— *Perfekt* , jubile-t-il. Tu viens de retrouver un sein. Souhaites-tu continuer cette chasse au trésor ou déclares-tu forfait ?

Son appel voilé entraînant une illumination théâtrale, je pousse un cri exagéré, lâche le pied et me jette dans les bras ouverts de Dorian. Même si ma vue est obstruée par son torse protecteur, je devine son sourire disputer la jalousie de Graham alors qu'il embrasse ma chevelure. Un geste intime qui se veut démontrer la nature nouvelle de notre relation.

— Je crois que cela sera tout pour aujourd'hui, Thomas. Ma cousine en a assez vu et moi aussi.

— Mais… et ton analyse ?

— Ainsi que tu l'as si bien suggéré, le docteur Bond s'en chargera. Pour l'heure, j'ai plus urgent à faire. Comme apaiser les émois de ma cousine, par exemple.

Sa main perverse glissée sur le bas de mes reins laisse présager toutefois un réconfort bien plus sensuel.

Soulevant mon menton vers ses iris incandescents mâtinés de frivolité érotique, Dorian s’enquiert silencieusement de mes intentions.

— *Ton coup d’éclat était-il là pour me signifier que tu en as assez vu ?*

Mes pensées s’assombrissent, enténébrées par les prémices d’un combat renouvelé. Moi qui m’attendais à devoir me battre pour notre futur, nous voilà à devoir affronter ensemble un présent entaché par Jack.

Soucieuse, je hoche la tête, pressée de pouvoir enfin échanger avec mon partenaire de crime.

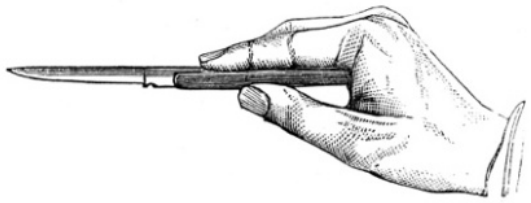
— *Godt* , alors nous y allons, conclut ce dernier. Thomas, bonne chance pour pêcher cet éventreur. Il te faudra sûrement un appât bien plus attrayant que ta personne cette fois.

Parallèle somme toute ironique avec celui qui se disait être notre tueur.

Chouinant des salutations moroses, l’inspecteur ouvre la porte pour nous laisser passer, non sans me lancer un regard empli d’envie. Celle de se trouver à ma place dans les bras de Dorian.

Vous pouvez me regarder de haut autant qu’il vous plaira, inspecteur, ses sentiments sont à moi.

Et à personne d’autre.



De retour au fiacre après une traversée mutique, je laisse enfin libre cours à ma bruyante inquiétude.

— Tu t’es trompé, Dorian, Tobias n’était pas Jack.

Toujours impeccable dans sa redingote brocardée de lys pourpre, le cobra royal sourit fièrement, nullement affecté par les conséquences de son erreur. De *notre* erreur.

— Correction : je l’ai sous-estimé, Emilia. Tobias était Jack. Certes, je te le concède, une version plus timide et moins talentueuse de son maître.

— « Jack ne mourra jamais », murmuré-je. Ses paroles *ante-mortem* prennent soudain tout leur sens.

Il acquiesce, son attitude orgueilleuse manifestement ravie de poursuivre un nouveau prédateur.

— Maître ? répété-je. Crois-tu que Myers fût son apprenti ?

— En effet, tout comme toi le mien.

— Tu sembles enchanté d'avoir un autre éventreur à écorcher, l'accusé-je.

Il penche la tête, son sourire en coin laissant apparaître cette fossette que je rêve de croquer.

— N'est-ce pas la même chose pour toi, *min sommerfugl* ? Ne sentais-tu point la frustration te gagner ? Un goût d'inachevé, peut-être ?

— Tu savais, constaté-je, énervée. Tu savais qu'il y en avait un autre. Et tu ne me l'as pas dit ! Je croyais que nous devions nous faire confiance, Dorian.

Il se penche et attrape au vol ma main fâchée pour l'embrasser.

— J'avais un doute, en effet. La différence de *modus operandi* bien que subtile, sans compter les deux types de couteaux utilisés. Mais une surprise doit toujours se préparer avant de se livrer. Je t'avais promis Jack, me voilà à t'en offrir deux. Ne suis-je pas d'une grande générosité, Emilia ?

Je soupire, ma raison enflammée par ses baisers de plus en plus fiévreux.

— Nous revoilà donc de nouveau en chasse, déploré-je, une pointe d'excitation néanmoins logée au creux de mon ventre.

Évidemment, ma moitié ne connaît que trop bien mes émotions.

Même si j'avais prétendu le contraire après avoir écorché mon fiancé, quelque chose au fond de moi me chuchotait qu'il ne pouvait s'agir que de cela. Que de Tobias.

Et qu'une viande bien plus tendre n'attendait que ma découverte pour fondre sous mon tantō.

— Mais avec une proie de choix à son attention, rectifie-t-il. Un appât élégant, raffiné et d'un goût exquis.

Mon ravissement se reflète sur la surface calme et dangereuse de ses prunelles.

— Et qui donc, Dorian ?

Un rictus franchit sa délicieuse bouche.

— Voyons, Emilia. Moi.

OceanofPDF.com

Quatrième partie

« Vers la fin, je devenais de plus en plus malade, assoiffé de sang, et pourtant ces flots de sang m'emmerdent. Ce n'est pas quelque chose que j'ai envie de voir. Ce que je désire ardemment, par contre, c'est assister à la mort, et savourer le triomphe que j'y associe, mon propre triomphe sur la mort des autres. C'est comme une drogue, qui me pousse à en vouloir toujours plus. Je veux triompher de ma victime. Vaincre la mort. Elles sont mortes et moi je suis vivant. C'est une victoire personnelle. »

Edmund Kemper
Surnommé « L'ogre de Santa Cruz »

OceanofPDF.com

Chapitre 39
Obscure confrontation.
Dorian

Entrepot, Jacobson Tea Company
Lillie road, Londres
11 Novembre 1888

Froide est la nuit qui enveloppe de son manteau d'hiver les strass glacés de la verrière.

Mon esprit lyrique ranimé par la poésie de nos âmes enlacées, je lève les yeux vers ce ciel orageux dont les nuages menaçants me pressent de la rejoindre.

Emilia.

Cet astre éblouissant abrité derrière une perpétuelle obscurité a un nom désormais : Emilia.

À mesure que je progresse dans mes locaux, je ne cesse en vain de répéter le nom de cette étoile, comme si sa seule lumière pouvait me guider jusqu'à sa voie lactée.

— Ce n'est qu'une étoile filante dans ta vie, reviens sur terre, min dreng. Ta place est en enfer, non dans les airs.

— Et la vôtre réside dans le néant, min farbror.

Il se tait, ses griffes rudoyant à peine mes tempes. Depuis que mon lit est devenu cocon de soie, ce reptile fantôme s'incline devant mon papillon. Mes nuits, habituellement peuplées de revenants, deviennent songes apaisés contre son corps vivant.

Jamais auparavant je n'avais dormi avec quelqu'un, si ce n'est le duc de Develton. Cela arrivait parfois lorsque son sexe et ses mains avaient épuisé ses sévices.

Je ne dormais pas, jamais.

Un squelette d’enfant coincé sous sa carcasse dénudée, les yeux grands ouverts, comptant les cycles de sa respiration dans l’espoir fou de pouvoir un jour y mettre un terme. Mais avec elle, blotti contre ses courbes, les yeux fermés et le cœur ouvert ce sont les miens que je rêverai de pouvoir prolonger.

Faisant vœu à l’impossible, je délaisse la voute céleste et me dirige d’un pas prudent vers les ténèbres. Plongé dans la pénombre des lampes à gaz, l’entrepôt vidé de mes salariés devient terrain de jeu pour prédateurs affamés.

Suite au massacre affligeant de Marie Jane Kelly, j’ai décidé de retourner dans mon entreprise afin de me faire l’appât le plus attrayant qui soit. Chaque soir, je retarde ainsi mon retour au manoir, me baladant dans les couloirs mal éclairés des bureaux et la vaste étendue lugubre du hangar à thé. Tout cela dans le but de provoquer sa chute au purgatoire.

Malheureusement, le maître ne semble point aussi aventureux que son apprenti américain. Je ne compte plus les rendez-vous manqués de nos lames et les repas solitaires aux chandelles.

Un sourire s’épanouit sur mon visage quand apparaît au détour d’un embranchement la vision de sa dernière victime. Du travail certes grossier, toutefois on ne peut lui ôter sa méticulosité. Selon l’autopsie, tous les organes manquants de la prostituée se trouvaient soit sous son corps, soit entre ses jambes.

Tous, excepté un.

Un tel sens du détail et de la mise en scène… nul doute, notre ami est bel et bien anglais !

Mon rictus enthousiaste se perd entre les lourds cartons entassés à plus de trois mètres de hauteur. Les fêtes de Noël approchant à grands pas, j’ai ordonné que soient préparées au plus vite les marchandises qui viendront ainsi régaler mes détestables et fortunés concitoyens. Tout est là désormais, attendant patiemment les prochains chargements pour gonfler la fortune déjà considérable des Jacobson.

Et *a fortiori* , celle d’Emilia.

Je lui ai tout légué par testament, y compris mes précieuses chemises et mon arme fétiche. Elle m’en voudra et ne cessera de me maudire, je le sais comme si j’avais été créateur de sa haine. Mais les vers

de sa rancune peuvent bien grignoter mon cadavre tant que sa vie demeure à l'abri du besoin.

— *En attendant qu'un autre protecteur prenne ta place dans son lit.*

Je refoule ces odieuses pensées, murmurées par un oncle excommunié, et me meus jusqu'au centre de l'entrepôt. Le silence, déchiré un instant par le ciel enragé, accueille ma prestance. Statique, je contemple avec assiduité ces recoins si familiers à la recherche du moindre intrus ganté.

Mon inspection terminée, je m'apprête à rebrousser chemin lorsqu'un bruit suspect m'oblige à me retourner.

Par un réflexe vieux de plusieurs années, mes doigts s'approchent de ma poche où repose mon bistouri endormi. Non, je ne dois pas encore l'utiliser. Je dois d'abord jauger mon adversaire, l'amener à se croire victorieux. Alors seulement, ensuite, je pourrais éventrer sa défaite.

Un son étouffé parvient subtilement à mon oreille reptilienne. Je tourne la tête du côté gauche, prêt à inaugurer enfin la partie quand mon adversaire décide de retarder son entrée.

Dans un éclat de verre brisé, la lampe la plus proche tombe au sol. Puis, semblable à un tour de magie amateur, toutes celles autour de moi lui succèdent dans une cacophonie irritante.

Bientôt plongé dans une demi-obscurité je soupire, déçu d'un tel procédé déjà maintes fois revisité.

— Navrant, clamé-je aux ténèbres. Est-ce là tout ce que vous savez faire, mon cher Jack ? Ne me dites pas que c'est ainsi que vous avez réussi à égorger ces catins. Il est vrai que je suis connu pour être un spectateur difficile, mais tout de même, ce spectacle est d'une banalité !

Mes épaules parcourues de tressautements moqueurs, je me force à calmer ma respiration afin de renouer avec les préceptes de *sifu* [36] Shen Fei-Hung. Ceux qu'ils m'avaient enseignés après m'avoir enfermé des jours entiers dans le noir pour venir m'attaquer au grès de sa malice.

Ses coups de bambou assénés sans relâche matraquent ma mémoire d'une leçon arrachée à mes terreurs d'enfant. Pourtant, c'est ce précepte plus que tout autre qui aura fini par terrasser l'ombre de Develton dans ma chambre.

« Quand l'obscurité te condamnera, tes autres sens te libéreront. La nuit n'est que le jour déguisé, il en va donc à toi de la démasquer. C'est ainsi

qu’en affrontant son vrai visage, tu arracheras enfin toutes ces peurs qui aveuglent le tien. »

Progressivement, les souvenirs d’entraînement affluent dans mes veines, ralentissant la cadence de mon cœur pour abreuver d’ardeur mes autres organes. Ma vue occultée ouvre la fenêtre de mon esprit, affûtant mes quatre autres instincts.

Soudain, foudroyant ce silence illusoire, un coup de tonnerre résonne au-dessus de nos têtes alors que devant moi s’illumine une imposante menace venue tout droit des Indes.

D’un bond gracieux, je m’écarte de l’écrasante cargaison de thé, laissant celle-ci poursuivre sa route meurtrière et se pulvériser quelque part dans le noir. Ingénieux. Il a dû abaisser la rampe utilisée pour faire descendre les colis les plus chargés.

Te serais-tu préparé à mon arrivée, Jack ?

Indifférent de ce tour de passe-passe, j’époussette ma redingote malmenée par la poussière et applaudis mon prestidigateur fantôme.

— Pas mal, Jack. Cela dit, je suis persuadé que vous pouvez mieux faire. Ah, au fait : vous serez ravi d’apprendre que vous me devez une cargaison de Darjeeling.

Mes doigts frissonnants d’excitation caressent les formes séduisantes de mon bistouri.

— Cela dit, si vous n’en avez pas les moyens, la maison Jacobson se fera une joie de récolter votre dette en nature.

Je ris et recule d’un pas avant qu’un autre carton n’aplatisse mon corps parfait. Parfait, oui, il l’est depuis que ses stigmates sont sanctifiés chaque jour par ma déesse aux cheveux d’or.

— Attention, Jack, raillé-je. La faillite vous guette, mon cher. Encore deux cargaisons et vous devrez mettre votre « si beau couteau » au clou pour me rembourser. Et je sais combien…

Un autre colis interrompt mon laïus. Avec grâce, j’effectue un pas de valse qui me conduit hors de sa trajectoire.

— Vous tenez à votre lame, conclus-je tout en me reconcentrant sur ma cible. Moi-même, je serais dévasté de devoir revendre la mienne. Lui avez-vous donné un nom ?

Le *Pai Mu Tan* [37] de Chine me répond d’un impact avorté.

— Quel dommage ! Remarquez, je n’en ai point donné non plus.

Je grimace en comptant les victimes collatérales de notre partie de cache-cache.

— Je sais que vous tenez à me tuer, Jack. Mais de grâce, pourriez-vous, s'il vous plaît, épargner ce thé ? Il ne vous a rien fait à ce que je sache.

Un grincement sonore m'invite de ce fait à rejoindre le côté gauche. À quelques centimètres de moi, un éclair céleste fait étinceler un crochet. Son balancement fait grincer le métal rouillé et ma mâchoire arrogante. Bon, certes, je le conçois, cela est de plus en plus intéressant.

— Merci, Jack. Je savais que je pouvais compter sur vous, mon brave. *Godt* , où en étais-je ? Ah, oui, les noms…

Les mains derrière le dos, j'effectue patiemment des allers-retours entre les rangements d'acier tout en évitant soigneusement les pièges infructueux de mon interlocuteur peu bavard.

— Au final, votre lame est aussi anonyme que la mienne, mais tout aussi célèbre dans notre milieu restreint. Cela nous fait beaucoup de points communs. Y compris notre amour pour la chair humaine. Qu'avez-vous fait du cœur de Kelly au fait ?

Un deuxième crochet oscille devant moi. Je m'arrête et le repousse d'un doigt frustré.

— Entre nous, vous auriez pu l'embrocher dessus, cela aurait été du plus bel effet. Néanmoins, j'ai compris, vous ne souhaitez pas partager votre recette. Quel dommage ! Bref, je disais donc que nous avons beaucoup de similitudes. À part…

Un bruissement, un autre harpon métallique. Non, finalement ce petit jeu devient lassant !

— Ce surnom ridicule dont vous vous êtes affublé. Navré, mon cher, mais je n'y vois guère d'originalité. Savez-vous comment les journaux m'ont appelé fût un temps ?

Un crochet devant moi ainsi qu'un carton à ma gauche me supplient de donner ma réplique. Combinant réflexes et *kung-fu* , je me détourne du premier alors que le saut du papillon m'envole loin du deuxième.

Mes cheveux guère victorieux de cette acrobatie, je les rabats en arrière et poursuis mon monologue. Après tout, seules ma voix et celle d'Emilia réussissent à combler mon attention volatile.

— Vous l'avez demandé si gentiment que je vais vous répondre : « le tueur d'assassins ». N'est-ce pas un surnom savoureux ? Emilia se moque de moi,

mais je suis sûr qu’au fond elle l’approuve. Et vous ?

Un pas et une épaule en arrière évitent une lame propulsée qui s’enfonce dans la tendresse d’un carton.

— Il va falloir être plus précis, mon cher. Un couteau veut-il dire oui ?

Sa réponse frôle le tissu ocre de ma redingote. Mon visage affecte une moue boudeuse.

— Je suppose que cela signifie non. Seriez-vous de mèche avec mon papillon ?

Un silence prononcé s’envole dans l’air saturé de parfums exotiques. Brusquement, un bruissement de textile enragé me déporte sur la droite. Un énième coup de tonnerre fait reluire l’acier près de ma joue avant de se fondre à nouveau dans les ténèbres.

Notre confrontation prête à débuter, je ne ressens néanmoins aucune émotion altérer mon flux sanguin. Rien si ce n’est mon désir pressant de rejoindre Emilia.

— Ah, vous voilà enfin ! m’exclamé-je faussement enjoué. Je le savais ! Vous devez être un Anglais pour faire ainsi montre de politesse. Au contraire de votre apprenti pour qui tout cela a fini en queue de poisson.

D’un mouvement fluide, je me retourne et dévie sa lame sauvageonne venue à la rencontre de mon visage. Ses traits entièrement masqués par la pénombre, mon opposant me laisse uniquement entrevoir la musicalité de sa respiration erratique. Il fournit trop d’efforts. Cela doit lui changer des prostitués et des jeunes midinets à peine sortis de l’enfance.

Pendant qu’il tente de me frapper de son poing libre, j’ébranle son poignet du plat de ma main et propulse mon genou dans son estomac. Un râle d’étonnement le fait vaciller en arrière. Mais alors que je m’approche pour le capturer, il parvient encore une fois à s’évaporer dans l’obscurité.

Par tous les démons, que cela commence à devenir agaçant !

— Je vois que vous avez compris l’allusion à sa fin, clamé-je à la nuit. Mais n’ayez crainte, mon cher, votre élève s’est montré digne jusque dans sa mort. Excepté lorsqu’il a déféqué sur notre table d’opération, bien entendu. Mais ne lui en voulez pas, je vous en prie, les intestins et la nature humaine sont seuls à blâmer.

J’éclate d’un rire moqueur, très vite rejoint par le sérieux de l’éventreur. Dans une tentative désespérée, sa silhouette m’assaille,

poussant un rugissement censé célébrer sa victoire. Pourtant, dans ce pitoyable miaulement de chaton, je n'entends siffler que la mienne.

Parades et feintes enchaînées, je bloque ses attaques avec facilité et coquetterie. Mon unique but étant d'épuiser sa vitesse jusqu'à ce le conduire tout droit sur la seringue de venin dissimulée dans mon autre poche.

Son couteau tranchant inlassablement le vide, je profite de ce répit pour étudier avec sévérité son style meurtrier.

Certes, ses réactions sont habiles et expérimentées. Cependant, il lui manque un élément afin de pouvoir m'affronter comme il se doit : la subtilité. Tout chez lui se contente de force brute, comme si sa colère guidait la moindre de ses décisions. Emilia a raison, cette dernière exécution n'était guère une montée en violence. Elle n'était que la continuité d'un mal qui le ronge depuis bien trop longtemps. Et que nous nous ferons tous deux une joie de purger.

Illustrant mes déductions, sa rage décide de coordonner un dernier affront grossier. D'un soupir exaspéré, je l'envoie danser au loin le bal des vaincus et conquiers sa jambe lancée pour me mettre à terre. Son genou bloqué par ma prise, je balaie sa cheville et l'envoie mordre ma poussière de thé. Premier à déclarer forfait, son chapeau quitte son possesseur et tombe à ses côtés. Mais alors que je m'achemine vers lui d'une démarche triomphale, une déflagration m'oblige alors à reculer et protéger mes yeux.

Lorsque je les rouvre quelques secondes plus tard, une épaisse fumée s'accouple aux limbes de l'entrepôt tandis qu'une forte odeur de poudre me fait tousser dans ma manche.

Mes réflexes nocturnes peu à peu recouvrés, je lève les yeux vers un énorme container où un fantôme solitaire court s'arrimer à une corde pour brandir de nouveau sa lame.

Dans un ultime geste de provocation, le lâche s'incline et me salue d'un mouvement de cape avant de trancher l'attache du contrepoids.

Tracté par cette gravité forcée, ce gibier à peine entamé s'échappe par la verrière entrouverte sans se retourner vers son hôte.

Demeuré seul dans le silence de l'entrepôt, mes lèvres assoiffées de son éther se retroussent sur des crocs pressés de chanter leur future mélopée :

Cours, cours, mon cher effarouché.
Peu importe ta fuite.
J’en ai vu assez.
Laisse-moi donc prendre la suite.
Que ma mort serve ton décès,
Et offre à mon Emilia ta viande cuite.

OceanofPDF.com

Chapitre 40
Est-ce l’heure, milord ?
Dorian

Petit salon, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
11 Novembre 1888

Un silence de mort règne sur le manoir au gré de ses corridors plongés dans le noir, comme si Soulridge tout entier avait déjà revêtu sa crêpe de deuil.

Depuis ma naissance, cette demeure est destinée à devenir ma tombe, mais ce soir, alors que je me dirige vers ma seule source de lumière, j’ordonne à sa pierre détestable de se faire berceau de nos adieux.

Arrivé à hauteur du petit salon, je remets de l’ordre à ma mise malmenée par ce grotesque combat et pousse la porte entrouverte. Le feu de la cheminée crépite à mon approche, reflet de celui dans mes veines dès que je l’aperçois.

Assise sur son fauteuil habituel, ses divines jambes croisées devant elle, sa tasse de thé abortif à côté, mon apparition porte une robe de chambre arachnéenne sur le satin de nuit vaporeux. Trop de tissus, néanmoins rien que ma lame ne peut déchirer. Désirables à se damner, ses lèvres ourlées prononcent silencieusement les phrases de papier logées entre ses doigts graciles. Les miens, attirés par cette gorge nue prête à subir mes morsures, s’étirent d’une obscure fierté préhistorique : celle de posséder une aussi belle créature.

Pressé de capturer cette tentation évanescente, je m’approche à pas feutrés, bien que je ne trouve plus la nécessité d’une telle prudence. Le lien qui nous unit est comme une sonnette de porte d’entrée, tintinnabulant au moindre frémissement de désir, au moindre frisson de contrariété.

Semblable à celui affairé à remuer l'océan de ses prunelles désormais ancrées à moi.

— Je suppose que tu ne l'as pas attrapé, m'incrimine-t-elle sèchement.

Je souris, charmé par cette autorité dont je me laisse parfois devenir victime au lit et la contourne afin de picorer son cou de baisers. Vaincue un instant par mes caresses, sa colère bascule en arrière et gémit de plaisir, me laissant ainsi libre accès à son décolleté.

Mais au moment où mes mains plongent sur leur propriété, elle se détache de moi et se lève d'un bon enragé.

— Quand comptais-tu m'en parler, Dorian ? QUAND ?

Mes doigts encore figés sur son fantôme, je hausse un sourcil préoccupé. Bon sang, il nous reste si peu de temps à nous étreindre ! Je me refuse à passer ces jours en solitaire dans mes draps à ourdir une nouvelle fois mes plans de reconquête. Emilia m'appartient, elle est à moi et à personne d'autre.

Je croyais cet accord acté par nos âmes, toutefois, ce regard enfiévré appelle une nouvelle fois à l'alliance de nos corps.

— Je suis confus, *min sommerfugl* , ronronné-je. Parles-tu de Jack ou de cette délicieuse et scandaleuse position où je compte te prendre ce soir ?

Ses joues se colorent aussitôt de cette captivante nuance de rouge. Un rouge passion. Je pousse un rictus narquois face à cette timidité chimérique, objet de tous mes fantasmes. Des jours à la posséder en lui murmurant d'ardentes obscénités, pourtant, hors de mes bras elle demeure aussi prude qu'une vierge. Ce n'est qu'une fois sa pudeur réchauffée par ma peau que ses vices s'accouplent à mes perversions.

Cela me plaît, plus que je ne pourrais jamais me l'avouer. Savoir que je suis le seul à lui permettre d'exprimer sans retenue sa sensualité. Le seul à pouvoir exciter ces courbes nées pour s'unir aux miennes.

Oui, elle m'appartient.

Même si au fond de moi je lui souhaite de trouver un jour le bonheur, mon égoïsme légendaire prie chaque nuit le Diable de la condamner à l'hiver éternel. Pour qu'enfin lorsqu'elle me rejoindra, moi seul puisse à nouveau la réchauffer.

Soudain, une lettre jetée à ma figure interrompt mes funestes pensées. Amusé par sa bravade, je peaufine en songe sa punition charnelle

quand mes yeux rencontrent mon propre châtiment signé par la plume de Jack.

Cher comte,
Je vois que vous n'avez pas voulu jouer avec mon beau couteau, quel dommage ! Nous aurions pu tellement nous amuser tous les deux. Au lieu de cela, vous avez triché ! Vouloir me piéger était une erreur alors, laissez-moi la rectifier. Ha ha .
On va utiliser mes règles, vous en dites quoi ? Bien sûr que vous êtes d'accord, après tout c'est vous qui souhaitez m'attraper.
Moi je souhaite vous tuer, mais il semble que nous devions faire chacun des compromis, ha ha. Alors voilà le nôtre :
Procédez le 16 novembre au rituel, tout comme la malédiction l'exige. Si vous ne le faites pas, votre pute mourra. Si vous le faites, c'est vous qui mourrez, mais en guise de cadeau d'adieu, je me livrerai à votre papillon .
Enfin… si elle gagne.
Je combattrai votre pute sans tricher et vous, vous payerez pour l'avoir fait. J'estime que c'est équitable, non ? Un insecte contre un reptile.
Vous savez ce qu'il vous reste à faire. Vous l'avez toujours su, n'est-ce pas ?
Ce fut un plaisir de croiser le fer avec vous, comte. Mais n'ayez crainte, mon frère, je vous rejoindrai un jour en enfer pour terminer notre guerre.
Adieu
Votre dévoué
Jack

— Explique-moi ! exige Emilia. Qu'est-ce que ce rituel ? Et pourquoi *lui* est-il au courant ? Je croyais que tu avais confiance en moi ! Le seize est dans cinq jours, Dorian ! Qu'attendais-tu pour me le dire, que j'enlace ton cadavre ? Tu n'es qu'un lâche !

Je soupire, malgré tout reconnaissant envers Jack. Si seul mon cadavre peut tout lui révéler, ce cœur encore vivant peut quand même s'essayer à la sincérité. Au moins le temps d'un battement pour elle.

Je plie la lettre et plonge mon regard froid dans celui désemparé de ma moitié.

— Je vais te répondre dans cet ordre étrange choisi par ta colère. Le rituel est une cérémonie pratiquée par les hommes de ma famille, plus exactement

par les garçons premiers-nés. Il a lieu le jour de notre naissance afin de correspondre à celui de notre mort. Pourquoi l'éventreur est-il au courant ? J'ai le regret de t'informer que je n'en ai aucune idée. Pour l'instant. Quant à ma lâcheté, je dois avouer qu'elle attendait le dernier moment pour se révéler. Contrairement à ce que je t'ai affirmé autrefois, je ne voulais pas que tu conserves uniquement ce jour maudit en mémoire.

— *« Je naîtrai lorsque tu m'achèveras. Seul ce jour mérite d'être retenu »,* murmure-t-elle.

J'acquiesce, ravi que son affection ait gardé en mémoire sa haine.

— En effet, *min sommerfugl* . La mort doit avoir lieu le jour de nos trente-trois ans.

— Comme l'âge du Christ ?

Je précise d'un ton enjoué.

— Heureusement pour moi, mon splendide corps ne sera point cloué sur une croix.

Elle tressaille, horrifiée. Un sanglot s'échappe de sa bouche au moment où elle s'enquiert des formalités :

— Pourquoi un procédé aussi occulte ? Jack a parlé d'une malédiction dans sa lettre, est-ce vrai ? Est-ce que cela concerne le duc de Lambai ? Il n'est pas humain, je le sais ! J'ai vu ses yeux et… autre chose, quand nous valsions.

Cette fois, c'est au tour de mes humeurs de s'agiter. Je devrais pourtant n'être nullement étonné par son sens de déduction, moi qui le lui aie enseigné durant ces trois dernières années.

— Tout a à voir avec le duc de Lambai, grimacé-je. Quant aux tenants de la malédiction, tu ne le sauras uniquement que…

— Que dans cette maudite lettre ? devine-t-elle d'un rictus ironique. Assez, Dorian ! Assez de ces cachotteries, je veux la lire maintenant ! Non, mieux, je veux que tu me la lises ! Oui, je veux entendre ta voix décrire ta mort et prononcer la mienne ! MAINTENANT ! J'en ai gagné le droit !

— À la sueur de nos ébats ? la provoqué-je. Non, Emilia, ce droit tu l'as perdu au moment où je suis entré en toi.

Ma furie cille, mais n'en démord point.

— Je jure de démolir pierre après pierre de ce manoir si tu ne me la donnes pas maintenant ! Donne-la-moi !

— Non.

— DONNE-LA-MOI !
— Non !

Son pied cogne de frustration celui de la chaise tandis qu'elle continue de s'emporter.

— Trois ans, Dorian ! Trois années à m'enseigner l'art de te tuer alors que tu savais ta mort déjà programmée ! Dans quel but, t'amuser ? Te moquer de moi ? Ta cruauté avait-elle fait pari de voir si j'en étais seulement capable après avoir été séduite ? Eh bien, tu as gagné, Dorian ! Tu as gagné, tu m'entends ? J'en suis fichtrement incapable !

La suite s'évapore dans sa voix hantée d'affliction.

— Je te déteste. Je nous déteste. Mais par-dessus tout, je me déteste de t'ai… t'apprécier quand même. Comment as-tu pu nous faire cela ? Comment as-tu pu ?

Mes résolutions s'affaiblissent à ce verbe inachevé, encore imprononçable pour nous deux. Malgré tout, je choisis la brutalité afin de les endurcir. Je dois tenir. Moins elle en saura, moins elle me retiendra.

— Mon but était uniquement de te former à me remplacer. Que tu réussisses ou que tu échoues, peu m'importait du moment que tu me tenais compagnie au purgatoire et au lit. Et, oui, tu as raison, peut-être que ma cruauté s'est amusée à parier sur tes compétences post-coïtal.

Elle me fixe intensément avant de siffler l'évidence.

— Je ne te crois pas, il y a autre chose. Tu m'as protégée toutes ces années alors que tu te savais mourant. Il y avait forcément une raison à cela. Et si j'avais réussi ? Et si je t'avais tué, qu'en serait alors devenue la malédiction ?

Je force ma langue bifide à se faire aussi implacable qu'un reptile.

— Seule la lettre te le dira. Je ne répondrai plus à tes questions, Emilia. Soit déjà reconnaissante des réponses que je daigne t'accorder.

— Donne-la-moi, m'implore-t-elle.

— *Nej* .

— Dorian…

— *DET ER NOK* [38] *!*

Son corps trémulant de rage, elle recule afin de mettre de la distance entre nous. Cela ne sert à rien, ai-je envie de lui hurler. Puisque tôt ou tard je te rejoindrai. Puisque tôt ou tard tu me supplieras de le faire.

— *Nej,* répété-je en contournant le siège. Tu sais bien que je ne peux faire cela.

Elle éclate d'un rire hystérique, une larme dévale la pente satinée de ses joues en feu. Ma langue s'irrite de ne pouvoir la recueillir, mais il faudrait à mes lèvres bien plus d'eau pour pouvoir étancher ma soif d'elle.

Suis-je un monstre de la désirer à pleurer ? De la trouver plus magnifique que jamais dans le rôle de la veuve éplorée ?

— Non, tu ne l'es point, min storebror. Tu n'es qu'un homme face à une femme qui pleure pour toi.

— Oui, Élise. Et ce spectacle est le plus beau qui soit.

— Ton « pouvoir » n'est décidément pas à hauteur de mon « vouloir » Dorian, crache-t-elle.

— Il le sera dans cinq jours.

J'inspire profondément et me lance dans cette dernière croisade en terre damnée.

— Lorsque tu me donneras le poison qui m'achèvera.

Ses yeux s'écarquillent d'épouvante. Son teint se fait livide tandis qu'elle secoue la tête sans répit, ses lèvres bredouillant sa réponse déchirante :

— Non, Dorian, sanglote-t-elle. Je t'en prie, ne me demande pas cela. Non, non, non. Je… je ne peux pas. Je ne le ferai pas. Hors de question, non, je…

— Tu étais pourtant prête à le faire il y a peu, lui rappelé-je.

Elle écorche nerveusement ses avant-bras, comme si elle sentait déjà le froid de la mort s'abattre sur nous.

— Non ! Je ne l'aurai jamais fait et tu le sais. Je… je ne peux pas tuer ma moitié et c'est ce que tu es, Dorian. C'est ce que tu es, la meilleure partie de moi. La seule qui vaille la peine d'être sauvée.

Son désespoir appelant mes bras, je fonds sur elle et l'enlace à nous briser les os. Ses pleurs s'étouffent contre mon torse, sa respiration agonise en même temps que la mienne, pourtant, notre étreinte nous faire renaître.

— Il n'y a qu'ainsi que tu pourras capturer Jack, chuchoté-je en inspirant son parfum. C'est ce que je comptais te dire ce soir. Ses piètres aptitudes au combat ne le laisseront plus s'approcher de nous. Ce n'est qu'un lâche qui use de ruse pour nous blesser au moment où l'on s'y attend le moins. Si j'accepte, ma mort servira à la sienne. À notre vengeance.

Elle lève ses magnifiques yeux rougis vers moi.

— Je n’ai que faire de la vengeance !

Mes doigts glissent sur ses cuisses, frôlant ses cicatrices.

— Il te refera du mal et cela je ne le supporterai pas. Tu dois le tuer, *min sommerfugl* . Il n’y a qu’ainsi que tu seras protégée de lui.

— Mais tu es là pour le faire, gémit-elle. Tu seras toujours là !

— Non, Emilia. Vois-tu, cela fait partie des joies de cette satanée malédiction. Si je ne meurs pas des mains de mon élève à l’heure exacte de ma naissance, toutes les âmes de Soulridge disparaîtront avec moi. Je suis peut-être vaniteux, je n’en demeure pas moins pragmatique : ma vie ne vaut pas autant de morts.

Ébranlée, elle tente de me repousser, mais ma cruauté se fait étau de chair.

— Au diable les domestiques ! hurle-t-elle en frappant mon torse. Je creuserai leurs tombes de mes ongles plutôt que de t’enterrer !

Je ris et emprisonne ses poings emportés.

— Ravi de constater que mon corps noble vaut plus que la fourrure de Lucius. Ou l’amitié de Johanna. Néanmoins, même si tu décides de ne pas me tuer, ma vie ne tiendrait qu’à quelques minutes de plus. Je mourrai quoi qu’il arrive, génocide domestique ou non. Je suis condamné à trépasser, Emilia, et cela depuis ma naissance. Tout comme l’humanité. Tout comme toi. Je prends juste un peu d’avance dans cette course à la mort. Jack a raison finalement : je triche pour gagner. Et tu vas m’y aider.

Alors que je la croyais calmée au contact de ma peau, sa fureur s’ébranle de nouveau :

— Je refuse ! Non, Dorian, je ne le ferai pas !

— Je m’ouvrirai donc les veines, cinglé-je. Le suicide marche aussi pour le Diable. C’est d’ailleurs le seul moyen en ma possession pour me faire périr plus tôt. Toutefois, je préfèrerais tenir ma promesse et mourir de ta délicate main à l’heure anglaise. Tu sais combien la ponctualité me tient à cœur.

— Le poison n’a jamais marché, tente-t-elle, désespérée. Je les ai tous essayés, aucun n’a fonctionné sur toi.

— Parce que tu ne les as pas utilisés le bon jour, Emilia. Il fonctionnera, je te le garantis.

Ses prunelles hagardes empruntent ma folie. Mes sentiments, mon aliénation. J’ai mal, mais je tiens face à elle, telle une statue de pierre au cœur d’argile. Durant ces trois dernières années, mon apprenti l’a modelée à

sa guise, y sculptant les formes de son affection pour pétrir mes regrets. Comme je voudrais extraire ce fieffé organe, dépecer ses émotions irrationnelles !

Oui, je suis jaloux de Mary Jane Kelly qui n'en possède plus.

Mais je suis aussi reconnaissant d'en avoir un.

— Un délai, oui, je suis sûre que nous pouvons lui en demander un. Un délai, psalmodie-t-elle. Reste avec moi, reste, je t'en prie, ne pars pas. Ne me quitte pas !

Ma froideur rongée par ce mal que je répands sur sa raison, je me penche et pose mon front sur le sien afin de lui murmurer dans un souffle douloureux :

— Mon Emilia, j'étais destiné à te rencontrer et à vivre un temps à tes côtés. Non à y demeurer pour l'éternité. Tu en veux à la mort, je le sais, mais moi je le suis reconnaissant de son présent. Car si elle n'avait pas posé son regard sur mon berceau, jamais je n'aurais eu la chance de poser le mien sur toi.

Elle mordille sans douceur ses lèvres avant de clamer un nouveau prétexte. Mais la faucheuse n'a que faire de nos arguments, qu'ils soient sentimentaux ou meurtriers.

— Je n'arriverai jamais à le tuer seule.

— Tu y arriveras, *min sommerfugl* . N'oublie pas que je t'ai appris tout ce que je sais.

Elle relève la tête. Sa main se libère de mes doigts et caresse tendrement ma joue.

— Mais tu ne m'as pas appris à vivre sans toi.

Mon esprit demeure un instant muselé par la détresse de sa maîtresse avant de se rouler une nouvelle fois dans le mensonge.

— Tu apprendras. Après tout, n'est-ce pas l'intitulé de ta dernière leçon ? Un jour, quand tu seras très âgée et lasse de la vie, tu oublieras la mienne. Alors, à ce moment-là, je viendrai te chercher afin de te la rappeler. La mort n'est qu'un labyrinthe de plus, Emilia, et je passerai l'éternité à le parcourir pour te retrouver.

— Laisse-moi du temps, me supplie-t-elle. Je trouverai une solution, j'irai voir le duc et je…

— Non !

Mes griffes affolées s’enfoncent dans ses épaules, lui arrachant un hoquet de stupeur.

— Promets-moi de ne jamais t’approcher de lui ! Il te tuera d’un regard et Katherine avec. Il n’y a que contre lui que je ne peux te protéger.

L’ombre d’un sourire salue le retour de la bête.

— Vous êtes pourtant un démon vous-même, milord.

Rassuré, le monstre retourne dans sa cage, plus solitaire que jamais.

— Là où je me rends, je risque de me trouver en bas de l’échelle, me forcé-je à plaisanter. Rien que d’y penser ma vanité en tremble.

Devenue à présent mutique, son regard absent quitte notre présent pour se perdre dans un futur esseulé. Sentant la culpabilité commencer à taillader mes veines, je dépose un baiser sur sa joue et abrège nos souffrances. Nos corps morcelés auront toujours le temps d’unir leur supplice cette nuit.

— Je te rejoins dans notre chambre, *min sommerfugl* . Je dois aller donner mes dernières consignes au personnel.

Sans réponse de ma rose aux pétales fanés de tristesse, je détourne mon cœur transpercé de ses épines.

— Si tu avais eu le choix. Serais-tu resté à mes côtés ?

Sa voix ravagée éparpillant mes cendres sur le seuil, je déglutis et réponds aux ténèbres du corridor.

— Si j’avais eu le choix, jamais tu n’aurais eu à me poser cette question.

Puis, astreignant mes sens à se faire sourds de ses pleurs, je chemine jusqu’à mon bureau où je croise la mine décomposée de mon majordome.

— Est-ce l’heure, milord ? me demande-t-il, mal à l’aise.

Je rejette mes cheveux trempés de lâcheté, et anéantis d’un ordre ma lumière.

— Oui, Anthony, prépare le rituel. Il est temps.

OceanofPDF.com

Chapitre 41
Mensonge...
Emilia

Chambre de Dorian, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
16 Novembre 1888

Expulsée des sentiers oniriques pavés du sang de Dorian, j’ouvre subitement les yeux, mon cœur cavalant encore à perdre haleine sur ce chemin vermeil.

Depuis l’annonce du rituel et malgré sa présence, les cauchemars me sont revenus, plus puissants et terrifiants que jamais. Seulement, à la place de mes parents ou de mon frère, c’est au tour du corps sans vie de mon aimé de m’accueillir chaque nuit à l’arrivée.

À mon approche, son sourire se noie progressivement dans un torrent d’éther. Sans se départir de sa fossette moqueuse, sa bouche écarlate tente de me dire quelque chose ; secret inavouable scellé à jamais par la mort. Arrivée à ce stade du songe je le supplie, je lui hurle de rester. Ma main tremblante se tend vers lui, mes larmes se mêlent à son sang sur ce sol irréel. Pourtant, malgré mes efforts chimériques, jamais je ne parviens à le rejoindre. Son corps continue de disparaître inexorablement devant moi, comme s’il refusait de s’évanouir dans mes bras. Puis, après un ultime cri de désespoir, mon rêve me recrache enfin dans le noir.

Mes yeux à présent habitués à la pénombre, je les lève vers le plafond où mon reflet esseulé prolonge cette sensation d’abandon. Ce soir, il ne sera plus là.

Jamais plus ce miroir ne sera spectateur du ballet de nos corps essoufflés de s’aimer.

Jamais plus sa silhouette ne couvrira mes peurs de tendresse.

Jamais plus ses baisers n’enflammeront mon désir.

Jamais plus il n’y aura de Dorian et Emilia.

Une vive douleur à la poitrine m’oblige à me redresser dans le lit. Je suffoque, m’étouffe, mes cheveux sont trempés de sueur alors que je cherche en vain mon oxygène dans les draps. *Rends-toi à l’évidence, il est parti. Il n’est plus là, Emilia .*

Non, il m’a promis de rester jusqu’au bout ! Après notre dispute, il m’a promis de ne pas mettre un terme à sa vie avant… *Avant que tu ne le fasses toi-même.*

À ce sordide rappel, mes doigts fébriles agrippent mon cuir chevelu. Mes ongles écorchent mon crâne, cherchant à atteindre ce stupide cerveau inutile. Des jours à chercher une solution, à espérer une échappée à la mort, mais elle ne cesse de m’acculer un peu plus vers la bastille de sa folie.

C’est trop tard, Emilia. Il va mourir dans quelques heures et tu ne pourras rien y faire. Rien à part lui tendre cette fiole de ciguë.

La ciguë, poison utilisé jadis par Aristote.

Hier matin, après m’avoir rejointe, Dorian avait fait le tour de ma serre, comparant la beauté vénéneuse de ces fleurs à la mienne. Non sans bien sûr me gratifier de propos si osés que mes joues avaient éclos en pétales de rose. Ce que j’ignorais alors, c’était que son attention meurtrière s’était portée cette fois sur le choix de son propre trépas.

— Serais-tu en train de choisir ton prochain thé ? ai-je plaisanté en préparant ma bouture de Bryone.

— En effet, min sommerfugl, et le plus important qui soit.

Ma curiosité attisée par son timbre rieur, j’ai levé les yeux sur lui dans l’espoir fou de le voir m’annoncer un remède. Mais à la place, ses doigts cruels ont sorti de sa poche une fiole vide ornée d’un cobra doré.

— Mon dernier breuvage.

Mon cœur piqué à l’arsenic, je me suis emportée à la manière d’une femme amoureuse prise de jalousie lorsque son amant badine avec la faucheuse.

— Je déteste quand tu fais cela, Dorian !

Son beau visage mâtiné d’une grotesque innocence.

— Quoi donc ?

Tremblante d'impuissance, ma main a sectionné avec hargne l'intégralité de la plante avant que je ne jette au loin mes gants.
— Quand tu te réjouis de la solitude qui t'attend.
Il s'est alors approché, passant derrière moi pour m'étreindre fermement contre lui. Sa bouche égoïste m'a murmuré à l'oreille :
— « Quiconque se réjouit de la solitude est une bête sauvage ou un dieu » [39].
Les paupières closes, je suis devenue l'arrosoir de mon chagrin, mes larmes ne cessant de baigner le cercueil de cette plante morte. Morte, tout comme mon espoir de le sauver.
— Tu n'es pas un dieu, Dorian, avais-je hoqueté.
Son baiser sur mes frissons d'angoisse.
— Ni une bête sauvage. Ton affection l'a domestiquée, Emilia. Et c'est parce qu'elle l'a fait que je ne puis me réjouir de cette solitude qui m'attend.
Je me suis tournée vers lui afin de le supplier encore.
— Alors, reste avec moi et trouve un remède à notre séparation. Ne me force pas à devenir déesse ou monstre.
Après m'avoir contemplé silencieusement, sa froideur s'est contentée de sourire et d'embrasser mon front avant de désigner nonchalamment la plante située à une rangée de nous.
— Dans ce cas, la ciguë sera parfaite. Ma déesse.

Cet horrible souvenir refoulé le temps d'un sursis damné, je rejette les draps et me dirige vers la fenêtre entrouverte. Attrapant au passage sa veste pour m'en emmitoufler, je respire à plein poumon son odeur réconfortante et enjambe le balcon.

Entièrement nu et accoudé à la balustrade, le corps de Dorian défie la beauté marbrée des statues grecques. À la lueur de la lune, ses muscles se parent de délicats reflets mettant en valeur ses atouts de prédateur. Sur son dos puissant, les écailles tatouées du cobra paraissent presque s'animer dans les rayons opalescents. Comme s'il cherchait à quitter sa peau pour rejoindre les étoiles.

Éblouie par ce spectacle surnaturel, je demeure un instant figée, cartographiant en silence cet atlas de virilité. Mon désir salive devant son fessier dessiné pour mes caresses, devant ses épaules moulées de mes

morsures. Mais l’appétit charnel n’est rien comparé à celui qui déchire mes entrailles.

Cette envie irrésistible de lui appartenir, de ne faire qu’un avec lui. De me réveiller chaque matin à ses côtés, de m’endormir dans ses bras. D’écouter ses élans passionnés, de le regarder m’apprendre. Ce bien-être qui m’envahit dès que je l’aperçois. Cette divine sensation au creux de mon estomac quand il me sourit. Quand je le surprends à m’observer de ces prunelles adoratrices qui me couronnent reine.

Même nos querelles ne servent qu’à amplifier la profondeur de mes sentiments. Un gouffre, un abîme qui m’aspire dans ses tréfonds inconnus sans que je ne cherche à m’en échapper. Le pire des regrets serait de n’avoir jamais sauté dans le vide. Le pire des supplices est de l’avoir fait. La pire des tortures est de continuer tout en sachant que nous ne sauterons jamais à deux.

Après les avoir menacés, les domestiques m’ont tous confirmé la teneur de cette maudite malédiction. Y compris Johanna dont les larmes de désolation ont convaincu mes résolutions.

Alors, j’ai finalement accepté de lui offrir ce poison, car je préfère lui donner la mort plutôt que de le voir se l’infliger.

Je ne lui survivrai pas, je le sais.

En me faisant l’aimer, Dorian nous a condamnés. Ma décision est ainsi prise : il ne sera pas la seule victime de ce destin impur. Bientôt, moi aussi je le purgerai de mes veines. Oui, je refuse qu’il se donne la mort, car c’est à moi de me la donner. À moi seule.

Une fois le corps de Dorian en paix, une autre fiole de ciguë m’attendra dans la serre. Désormais, je ne veux plus de romances littéraires ou de mensonges de conte de fées. Le mien se terminera en enfer ou en terre à ses côtés. Il ne le sait pas, et je ne compte pas l’en informer. Il a disposé de ma vie, je choisirai ma mort.

Afin que le papillon émancipé puisse enfin retrouver son serpent bienaimé.

— Tu vas prendre froid, Emilia.

Je sursaute, déracinée de mes pensées empoisonnées, et m’approche de lui. Sans se retourner, ses muscles se bandent sous sa peau à carnation inhumaine, signe que notre lien n’est point encore décédé.

— Que lis-tu ? demandé-je en avisant une lettre entre ses mains. Serait-ce celle de ton oncle que t'a confié *sifu* ?

Il la replie prestement dans son enveloppe et me tend une main que je m'empresse de prendre.

Sa vitesse prodigieuse me blottis dans sa chaleur enivrante.

— Oui, chuchote-t-il sur ma joue. Minuit étant passé, je me suis dit que la prose de mon oncle était un bon moyen de débuter ma dernière journée.

Une nouvelle vague de souffrance s'abat sur moi à ces mots.

— Ma présence ne l'est-elle pas ? feigné-je de minauder.

Son rire rauque vibre dans mon cou.

— Le meilleur qui soit, *min sommerfugl* , mais je ne voulais pas te réveiller. Ta somnolence pendant mes cours m'a appris combien ton sommeil est précieux.

Ma mine renfrognée lui fait pousser un nouvel éclat de rire. Tel un Phoenix, mon envie de flirter renaît de ses cendres endeuillées.

— Tout dépend de la leçon, milord. Certaines sont plus aptes à me tenir éveillé.

Taquin, il mordille le lobe de mon oreille tandis que sa virilité insatiable entame déjà la leçon en question entre mes cuisses frémissantes.

— Je serai le meilleur professeur qui soit.

Retenant un gémissement de plaisir, je repousse ma frustration et plonge mon regard acharné dans le sien enfiévré.

— As-tu appris quelque chose de ton oncle ? A-t-il donné un indice pour briser la malédiction ? Est-ce que…

— Non, me coupe-t-il un peu trop sèchement. Il n'y a rien dedans dont je ne me doutais déjà.

Il pousse un profond soupir contrarié face à mes yeux embués. Sa main hésite avant de se poser finalement sur ma joue humide.

— Il n'y aura pas d' *happy end* , Emilia. Il n'en a d'ailleurs jamais été question.

— Je ne veux pas que tu t'en ailles, suffoqué-je. Je ne veux pas.

Ses lèvres esquissent un sourire comblé.

— Je sais, et c'est le plus beau cadeau d'adieu que tu pouvais m'offrir. Savoir que mon existence manquera à quelqu'un ne fera que rendre plus doux mon départ.

Je ravale mes sanglots et vomis une nouvelle fois ma fierté à ses pieds. Je voulais être forte devant lui, toutefois, ma volonté préfère démissionner dans ses iris soucieux. Dans quelques heures, il va mourir, et jusqu'à son dernier souffle il ne cessera de s'inquiéter pour moi. Avec Dorian, j'ai appris que l'amour n'avait parfois pas besoin de se prononcer à voix haute pour exister. Alors pourquoi le mien hurle-t-il encore sa peur de respirer ?

Parce que demain, tu devras le faire sans lui, Emilia.

Que sont quelques jours en apnée quand la ciguë redonnera souffle à mon âme ?

— Reste avec moi, Dorian. Je t'en supplie, ne m'abandonne pas. Je serais prête à faire n'importe quoi pour toi. N'importe quoi.

— C'est justement ce « n'importe quoi » qui m'inquiète, *min sommerfugl* , me répond-il d'un ton soudain sévère. Je te préviens, je t'interdis de commettre blasphème à ma mémoire.

Forte de trois années de manipulation, je relève le menton et affecte un air de vierge effarouchée. Même si nous savons tous deux que sa perversion m'en a fait grâce depuis longtemps.

— Bien sûr que non, Dorian. J'ai bien trop de respect pour ton enseignement. Pour toi.

Pendant un court instant, ses yeux affûtés sondent notre lien. Pendant un court instant, je crains qu'il ne devine. Heureusement, après quelques secondes d'investigation, son visage redevient aussi lisse que son portrait.

Aurais-je enfin dépassé le maître ?

— *Godt* . Je ne veux pas te voir là-haut avant plusieurs années. Le temps pour moi de récupérer de cet enseignement ô combien éprouvant pour mes nerfs.

Je lui tire la langue et donne un coup de poing sur son torse, nous faisant éclater tous deux de rire avant que le présent ne reprenne à nouveau les rênes de mon humeur.

— Rien ne t'empêche de récupérer dans notre monde, Dorian. Je m'en irais si cela te maintient en vie, je…

— Ne profère pas de sottises, cela ne sied guère à cette intelligence que j'ai cultivée.

Ses mains froides encadrent soudain mon visage. Elles sont glacées, pourtant ma peau s'embrase à leur contact tel un papillon pris dans les flammes d'un désir incontrôlable.

Ressentant ma convoitise réchauffer ses doigts, Dorian pousse un grondement de bête à l'agonie.

— Je ne t'ai pas menti sur ce point, Emilia, je suis bel et bien malade.

Il pose son front contre le mien. Ses lèvres sont si proches que je peux le respirer.

— Ici. Dans ma tête. Tu dis être prête à faire n'importe quoi pour moi, alors je te le demande : laisse-moi partir, *min sommerfugl* . Laisse-moi me reposer.

— Pourquoi ne veux-tu pas te battre pour nous ? soufflé-je, au bord des larmes. Pourquoi ne veux-tu pas au moins essayer ?

Sa bouche serpente sur mes commissures, mon nez, ma joue. Du miel sur ma peau alors que ses mots me poignardent.

— Je serais prêt à mourir pour toi, mon Emilia. Mais vivre pour nous m'est impossible et tu le sais.

— Parce que tu ne le veux pas. Parce que tu n'en as même pas envie. Parce que je suis incapable de te la donner.

Ses lèvres se figent sur ma tempe. Je sens leur sourire mensonger tenter de travestir sa férocité.

— Tu n'aurais jamais pu y arriver, Emilia. Pour cela, il aurait fallu que nous nous rencontrions avant Develton. Avant mon oncle. Je suis cassé, un objet brisé et sans vie qui ne peut être réparé. Et pour cela, je ne te remercierai jamais assez d'avoir tenté.

Il recule, porte ma main à ses lèvres et embrasse avec dévotion chacun de mes doigts.

— Il n'y avait que ton âme capable de prolonger la mienne. Mais même les esprits raccommodés arrivent un jour à expiration.

La gorge serrée, j'avale une bouffée d'air aussi acide que mes larmes. Je ne le ferai jamais changer d'avis, je le comprends désormais. Dès le départ, son attention n'a jamais été de vivre à mes côtés. Uniquement de prolonger son existence assez longtemps pour voir s'émanciper la mienne.

Je ne suis pas assez, ne cessé-je de me répéter. Cependant, je peux me battre, déclencher une guerre à l'assaut de l'enfer. Oui, je pourrais le

faire. Mais à quoi bon lorsque celui que je veux mettre sur le trône capitule déjà aux pieds de Lucifer ?

Alors que je mords mes lèvres d'immortelle terrassée, je murmure dans un sanglot douloureux mon accusation au véritable coupable :

— Pourquoi, Dorian ? Pourquoi le destin nous a-t-il fait l'un pour l'autre si c'est pour nous séparer ?

Il sourit. Un sourire tendre et complice qui ravive le feu dans nos reins. Un sourire promesse d'autres lendemains. Mais pas ici. Non, pas dans ce monde-là.

Sa main éprise s'égare sur ma taille et me ramène doucement dans notre chambre. Puis, alors qu'il me déshabille de ses doigts impatients pour plonger lentement en moi sa réponse, elle, s'enfouit au plus profond de mon cœur.

— Afin que nous puissions mieux nous retrouver.

OceanofPDF.com

Chapitre 42
Dernier souhait.
Dorian

Chambre de Dorian, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
16 Novembre 1888

Sa respiration enfin apaisée, je dépose un baiser sur son épaule et retire mon bras affairé à l'enlacer.

Après plusieurs étreintes passionnées, Emilia s'est endormie, le visage sillonné de larmes desséchées. Celles que ma langue débauchée n'aura su moissonner, trop occupée à semer la jouissance sur sa peau.

Assis au bord du lit, mes doigts fervents glissent sur l'épiderme satiné jusqu'à cette mèche de cheveux que j'éloigne du front de mon obsession. Son corps habitué à réagir à mes caresses, elle gémit langoureusement et se retourne de l'autre côté. À l'affût de son réveil, j'étouffe un instant avant de m'assurer qu'elle ait replongé dans le sommeil.

Tout à coup, je me mets à trembler, frigorifié tandis que mon âme exilée de sa moitié fait frissonner mon cœur, murmurant à la nuit ses sombres regrets :

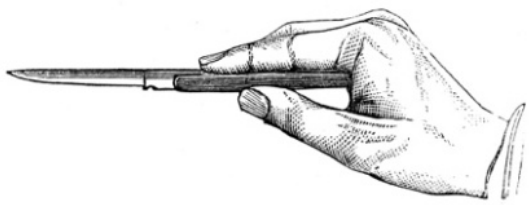
— Moi aussi, Emilia. Moi aussi j'aurais fait n'importe quoi pour pouvoir me réveiller chaque matin auprès de toi.

Puis, avec précaution et dernier baiser, je me lève tant bien que mal, chaque geste qui m'éloigne d'elle écorchant un peu plus ma raison. Penché sur le sol, je ramasse mes vêtements éparpillés, les revêts avec diligence et me dirige vers la porte de notre chambre, m'efforçant de ne pas me retourner vers ma tentation assoupie.

Plongés dans les ténèbres silencieuses du corridor, mes sens de prédateur s'affranchissent aussitôt de lumière afin de me guider vers leur

mentor.

Le seul en ce manoir à me souhaiter un joyeux anniversaire, en même temps qu'une grisante mort.



— Ah, te voilà enfin, *min dreng* ! Sont-ce les ailes de ton maudit papillon qui t'ont empêché de voler jusqu'à moi après la lecture de ma lettre ?

Je serre rageusement les poings. Mes griffes se plantent dans ma paume à défaut de pouvoir s'enfoncer dans sa chair spectrale.

— En effet, *min farbror* , susurré-je. C'est Emilia qui m'a empêché de voler vers un prêtre pour vous faire définitivement exorciser.

Son fantôme assis dans le fauteuil s'étrangle de rire. Après avoir essuyé des larmes aussi hypocrites qu'évanescentes, il me désigne d'un doigt noueux la desserte. Devrais-je seulement être surpris d'y voir trôner un verre de whisky ?

— Je croyais qu'elle ne méritait pas que je replonge dans ce vice, lui rappelé-je.

Les yeux de lord Alexander Lewin Jacobson brillent de rapacité.

— Certes. Mais ta mort, elle, oui. N'oublie pas, *min dreng* : là où tu te rends, le vice devient vertu.

Loin de vouloir célébrer nos retrouvailles trépassées, je m'empare néanmoins du verre et bois une maigre gorgée ambrée. Le breuvage enflamme immédiatement ma trachée, mais n'attise en rien mon intérêt, épargnant ainsi à mon esprit la léthargie d'eau-de-vie. Je ne devrais point m'en étonner, puisque désormais mon addiction possède des ailes.

Reposant le cristal au liquide quasi intact, je me tourne vers mon oncle dont la mise obscure rend déjà culte à mes funérailles.

— Ne serait-ce pas encore trop tôt pour porter mon deuil?

Son sourire carnassier exalte avant même son timbre de baryton.

— Pas lorsqu'il est double à honorer, Dorian. À ce propos, ma surprise te plaît-elle ?

Je ricane et me dirige vers le bureau où m'attend un étui de velours améthyste.

— Vous m'avez surpris, je l'admets. Cependant…

Je retire avec délicatesse le bistouri de ma poche et le pose dans l'écrin avec dévotion. Le vide de son absence creuse l'acier forgé sur mon cœur. Toutefois, seules les larmes d'Emilia sont capables de le rouiller. Ce n'est rien. Rien qu'un objet remplaçable quand mon affection pour elle demeurera à jamais immuable.

— Rien de ce que prétend votre lettre n'arrivera. Je l'en empêcherai, et vous le savez.

— Et comment comptes-tu faire cela, toi qui seras aussi décédé que moi ? Je n'apparais que grâce à ton esprit délabré, Dorian. En dehors, je n'existe pas.

Un dernier remerciement à mon cher ami aiguisé, puis je referme sur lui son cercueil velouté.

— Vous n'êtes pas ce que vous prétendez, *min farbror* . Vous n'êtes pas le reflet de ma folie. Il m'aura fallu des années pour le découvrir, mais à présent j'en suis persuadé.

— Tiens donc, en voilà une absurdité, s'esclaffe-t-il, ne faisant ainsi que confirmer mes doutes. Et que suis-je donc ?

Je me retourne et affronte nos regards si semblables.

— Vous êtes ma malédiction.

Il éclate de rire, se lève et se dirige avec prestance vers la cheminée. Mon mentor dos au brasier, les flammes de l'âtre ondulent à travers cette entité devenue un bref instant translucide.

— Peut-être le suis-je, en effet.

Ses yeux contrariés serpentent sur l'étui.

— Pourquoi délaisser ainsi ton arme, Dorian ?

— Afin qu'Emilia puisse en hériter. Afin qu'il puisse demeurer au sein de la famille.

Son attention revenue vers moi, ses traits se déforment d'une cruauté bel et bien surnaturelle.

— Mais l'a-t-il seulement un jour quitté, *min dreng* ?

Je fronce les sourcils, mon instinct ordonnant la méfiance aux vestiges de ma lucidité.

— Que voulez-vous dire ?

— Allons, ne me prends pas cet air contrarié, mon apprenti. Considère plutôt cette révélation comme mon second cadeau.
— Dans ce cas, sifflé-je, exaspéré, offrez-le-moi maintenant avant que je ne le déballe de mes crocs.

Il rit et mime une piètre et grotesque courbette. Étrange, Lucifer serait-il amateur de bouffons en redingote ?
— Laisse-moi te conter l'histoire de cette arme, Dorian. Oui, laisse-moi te la narrer. Tu verras, elle est savoureuse à souhait.

D'un geste impérial, il me fait signe de m'asseoir. À contrecœur, j'accède à sa requête, jetant un œil agacé vers l'horloge dont chaque battement d'aiguilles m'éloigne un peu plus d'Emilia.
— Cette histoire, commence-t-il, débute au XVI e siècle dans la province d'Ise au Japon. À cette époque, la violence légendaire de Muramasa s'était incarnée dans une arme si puissante, si destructrice que même les âmes ne pouvaient y survivre. Mortifié par ce qu'il avait créé, le forgeron s'est empressé de vouloir la briser, mais, bien sûr, elle était indestructible. Tout comme sa colère. Alors il l'a cachée de ses disciples et du monde entier dans l'espoir absurde qu'elle ne soit jamais découverte.
— Mais elle l'a été, deviné-je.

La pénombre obscurcit la moitié son visage possédé, tel un yin yang détraqué.
— Oh, oui. Oui, elle l'a été.
— Par qui ? Mon arrière-grand-père ?
— Non. Bien qu'il ait été en effet le premier à l'utiliser.

Ses lèvres livides s'étirent de jubilation.
— Le mal peut se montrer généreux avec ses protégés, *min dreng* .
— Le duc de Lambai, deviné-je, abasourdi. C'est lui qui nous l'a confiée, afin que nous puissions recueillir les âmes.

Il hoche la tête et s'appuie au dosseret de son siège.
— Transmise à Ludwig Jacobson, qui l'a lui-même transmise à son fils. Avant qu'elle ne soit vendue par ton père pour s'en débarrasser. Un précieux héritage pour certains, un fardeau pour d'autres.
— Je croyais que cela était une métaphore, poursuis-je. Qu'il suffisait de prendre des vies pour le satisfaire.
— Non, bien sûr que non. Avant de servir un plat, il faut un minimum le cuisiner, Dorian. Il en va de même pour les âmes. Nous torturons leurs

corps, rehaussons la saveur de leur peur puis nous les achevons dans la douleur. Néanmoins, un corps sans âme est comme une coquille vide : elle se fissure et se brise à la moindre manipulation. Et sur ce point, les griffes des démons sont loin d'être aussi précautionneuses que nos armes.

Ébranlée par une telle révélation, ma contenance vacille avant de se reprendre.

— Seulement, *min farbror* , vous omettez un détail important : l'arme de Muramasa n'est pas entre mes mains. Je n'ai donc jamais pris d'âmes.

Il incline la tête et dans ses yeux déments, je peux presque y voir danser les flammes de l'enfer.

— Bien au contraire, tu as récolté de quoi nourrir une armée entière de démons. Sache que c'est cette lame qui a poignardé ton père. Ironique, n'est-ce pas ? C'est aussi cette lame qui a torturé ton papillon.

Un spasme courroucé parcourt sa puissante mâchoire.

— Sa forme a peut-être changé entre les mains cupides de Develton, mais, crois-moi, son pouvoir n'a jamais quitté les nôtres.

— Vous ne l'avez pourtant jamais possédée vous-même, malgré le fait que vous ayez hérité de la malédiction au décès de mon père.

— Je n'ai jamais pu retrouver le nom de l'acheteur, grommelle-t-il, frustré. Même en fouillant dans les affaires de mon frère. Même en retournant les rues de Londres. Lord Develton a dû la faire remodeler en bistouri afin que notre famille, privée de son pouvoir, attise les foudres de Lambai. Je n'ai appris son retour au purgatoire qu'une fois mort, en t'observant envoyer ses âmes *ad patres* . C'est là que j'ai compris que l'arme de Muramasa nous était enfin retournée.

Soulagé pour la première fois de mon état mental, je frotte mes tempes libres de toutes entraves professorales.

— J'avais donc bel et bien raison, vous n'êtes point le fruit gâté de ma folie.

— Non, Dorian. Seulement une âme qui n'a pas été fauchée par l'arme de Muramasa. Selon la tradition, c'est ainsi qu'il nous incombe de procéder lors du rituel. Nous devons mourir par cette lame et uniquement par elle. Nos âmes d'aristocrates ne doivent jamais vagabonder sur terre, uniquement galoper dans les tourments de l'enfer. C'est elle qui doit mettre fin à tes jours, Dorian. Non le poison.

— Le duc de Lambai nous en a-t-il transmis l'obligation ?

— Non. Pour lui, un Jacobson mort en vaut un autre du moment que nous respectons scrupuleusement le pacte. Vois plutôt cela comme une tradition. Ou mieux, un ordre.
— Le vôtre, je suppose ?

Il hausse un sourcil moqueur.
— Le mien, le tien. Qui peut encore le dire après toutes ces années à entremêler nos pensées ?

La colère rugit dans mes veines à mesure que déferlent ces souvenirs de lutte acharnée contre moi-même. De combats perdus dans la douleur et la soumission. Tout comme cette nuit où sa volonté m'a cloué au sol, m'obligeant à écouter hurler ma moitié. L'impuissance, le dégoût de soi, l'envie d'y mettre un terme. Tout cela n'était que jeu pervers de mon ancêtre.
— Pourquoi ne me l'avoir jamais dit ? m'emporté-je en bondissant hors du siège. Toutes ces années à me croire fou ! Pourquoi ? Afin de mieux manipuler ma raison ?
— Afin de mieux la préserver, Dorian ! De tout mon apprentissage, de tous ses efforts que j'ai déployés, toutes ces années, pour toi, il n'y a qu'un seul obstacle que j'avais oublié : elle. Emilia est un cancer, Dorian. Une tumeur accrochée à cette famille afin de gangréner notre seul devoir : servir le duc de Lambai. Alors oui, j'ai moi-même tuméfié ton esprit, tout cela dans le but noble de te rappeler ce pour quoi tu vis. Ce pour quoi tu existes.
— Ce pour quoi je dois mourir ? raillé-je. Vous vous fourvoyez, Emilia n'est pas le cancer, elle est le remède. Le mien.

S'il devait être encore vivant, le visage enragé de mon oncle serait aussi rouge que ce sang répandu de son cou par ma lame.
— Ne dis pas n'importe quoi ! Elle sera ta perte, Dorian ! *Notre* perte !
— Alors pourquoi le bistouri s'est-il retrouvé entre ses mains ? Pourquoi est-ce elle qui l'a placé entre les miennes ?

Il se fige, déstabilisé par ma coriace répartie.
— Je… je l'ignore. Cela n'aurait jamais dû se produire. Le hasard, ce n'est rien que le hasard.
— Et ce lien ? Ce trait d'union entre nos âmes, d'où provient-il ? Qui l'a tracé ? QUI ?

Il hésite, mais mon regard exhalant de rage finit par le faire abdiquer.

— La malédiction, soupire-t-il. En contrepartie de nos services, chaque premier-né mâle reçoit à sa naissance une âme sœur. Une pauvre créature aussi damnée que lui, prédestinée à partager sentiments et souffrance.
— Sentiments…

Encore peu habitué à l'employer, je fais rouler ce mot sur ma langue jusqu'à voir le beau visage d'Emilia s'enquérir des miens après avoir écorché ceux de Myers. Sentiments, oui, nul doute que nous en partageons. Il me suffit désormais de sentir mon cœur frémir pour me savoir capable d'en éprouver.

Néanmoins, de tous les êtres qui existent sur cette terre, ils n'appartiendront jamais qu'à Emilia. Elle seule peut les recevoir et me les donner. Je sais maintenant pourquoi.
— Lambai doit être amateur de tragédies romantiques, avancé-je avec sarcasme.

Il acquiesce.
— « La femme condamnée à voir sa moitié trépasser sous ses yeux ». J'en conviens, cela a tout du grand spectacle. Surtout lorsque l'on connaît le destin tragique des deux amants. Un vrai Roméo et Juliette danois.
— Vous ne m'en avez pourtant jamais parlé. Toutes ces fois jadis où je vous disais souffrir d'un manque insupportable, de sentir mon âme déchirée en deux. Toute cette souffrance, cette solitude, ces nuits passées à espérer être deux. À mes treize-ans, je vous ai même demandé s'il existait quelqu'un en ce monde pour me compléter. Vous souvenez-vous encore de votre réponse ? Vous rappelez-vous votre mensonge ?
Il acquiesce. Sur son visage, nulle trace de culpabilité pour l'innocenter.
— *« Non, min dreng. Il n'y a que toi. »*, récite-t-il, indifférent. Tout comme il n'y aurait dû avoir que ton père.
— Ma mère…
— À fini égorgée, cingle-t-il. Ton pauvre père était faible dès lors qu'il s'agissait d'elle. Je me souviens le jour où son regard s'est posé pour la première fois sur Isabella : il est devenu un chiot rongeant sa laisse pour aller la rejoindre chaque soir. Il était pathétique, prêt à tout pour la servir, y compris à refuser de tuer et son état s'est empiré lorsque tu es venu au monde. Il a renié la malédiction, renié sa propre nature. Il ne serait jamais mort ainsi si ta mère n'avait pas existé. Toi-même serais plus fort si Emilia n'existait pas. L'amour n'a pas sa place dans notre famille, Dorian. Ce lien

qui t’unit à elle est une illusion, un moyen de plus utilisé par Lambai pour te tester. Et même te torturer.

Ses traits s’assombrissent d’une étrange lueur désœuvrée. La solitude, comprends-je soudain. Je la reconnais en lui pour l’avoir moi-même endurée jadis. Avant elle. Avant qu’elle ne mette un terme à ma véritable souffrance.

Mon oncle a tort, ce lien n’est en rien une torture. C’est une délivrance.

— Je ne vous ai jamais vu rencontrer votre propre âme sœur.

Il hausse ses épaules robustes pourtant affaissées de regrets.

— Le premier-né, *min dreng* . Tu l’as dit toi-même, sa succession ne s’est faite qu’à sa mort.

Soudain, comme s’il était lui-même doté d’une double personnalité, la bête en lui rugit sa vile tromperie.

— Et celle de ton papillon entraînera la tienne !

Terrifié par cette sordide prémonition, je me rue sur lui, prêt à l’embarquer dans les flammes, mais son spectre s’évapore sans même me laisser une chance de le frôler.

— Jamais cela n’arrivera ! vociféré-je dans le vide. Le poison empêchera mon âme de la quitter. Je la protègerai ! Je hanterai son esprit ! Je la rendrai folle à son tour s’il le faut ! Mes hurlements seront avertissements, mes murmures semonces. Il ne l’aura pas ! JAMAIS !

Mon oncle réapparaît derrière moi, un sourire pernicieux plaqué sur sa bouche amère.

— À présent, c’est à toi d’omettre un détail : le sang des Jacobson ne coule point dans ses veines. Elle ne t’entendra pas, tu ne seras qu’un courant d’air froid qui disparaîtra dans un feu de cheminée. Jack la tuera, Dorian. C’est inévitable, tout comme ces tragédies romantiques que ta catin affectionne tant.

L’insulte fait hurler le monstre assoiffé de massacre. Si je n’avais point déjà tué mon oncle, il serait déjà mort. Il n’est pas ma famille, il ne l’a jamais été. Ma famille, mon foyer c’est elle. Emilia. Et je ne laisserai jamais rien ni personne la détruire. Dus-je errer pour l’éternité dans les limbes de ce monde.

— Je changerai le scénario de l’éventreur ! Je trouverai un moyen !

Le traître me gratifie d’un odieux clin d’œil.

— Pas si je lui murmure ses répliques.

Je plonge sur lui, il s’évanouit. Ma frustration s’abat sur les murs en vagues déchaînées.

— Pourquoi feriez-vous cela ? m’écrié-je confus. Pourquoi ?

Sa voix me répond à l’intérieur de mon crâne.

— Juste pour le plaisir de me débarrasser d’elle. Crois-moi, c’est un présent que je lui offre. Ma mère était cadavre lorsqu’elle a enterré celui de mon père. Chaque jour, je la voyais disparaître peu à peu, tel un spectre enchaîné de force à son amour disparu. Perdre son mari ou amant n’est rien à côté de son âme sœur. Emilia mourra à petit feu, consumée par tes cendres. Ma bonté ne fera qu’ajouter des braises à ce funeste bûcher.

— Je vous l’interdis, vous m’entendez ? Je vous interdis de la toucher !

À cette menace grondée, il ressurgit près de son fauteuil, ses paumes tournées vers le ciel en guise de provocation.

— Jack le fera à ma place. Après tout, elle n’est pas de taille à le défier. Sois lucide, *min dreng* , ton entraînement ne sera jamais à hauteur du mien.

— Elle m’entendra, je trouverai une solution ! J’irai la chercher en Enfer, je l’extorquerai à Lucifer ! Et quand tout sera terminé, je vous y emmènerai avec moi !

— Là ! La voilà enfin !

Il disparaît à nouveau pour renaître à un bras tendu de moi. Inutile, je le sais, je ne parviendrai jamais à le capturer. Pourquoi donc la proie que je désire le plus attraper est-elle aussi volatile qu’un nuage de tempête ? Peu importe ! Ma vengeance est un ouragan qui finira par l’emporter.

Se méprenant sur mon découragement, la jubilation enlaidit sa beauté achetée par le meurtre.

— La voilà, cette étincelle disparue. Neuf années à polir ta colère alors qu’il suffisait de menacer ta moitié pour la faire exploser. Oui, sa mort sera le plus impressionnant des flamboiements.

— JE VOUS L’INTERDIS ! JE LA PROTÈGERAI, QUITTE À CARBONISER VOTRE ÂME !

Sa tête se renverse en arrière alors qu’éclate un rire démentiel.

— Et comment comptes-tu m’en empêcher, toi qui ne peux même pas m’effleurer ? Tu n’y arriveras jamais seul, Dorian !

— Non, en effet. Mais il n’est pas seul, min farbror.

Tout à coup, un éclat lumineux jaillit d'un recoin ténébreux, laissant apparaître dans son sillage une petite fille. Une enfant dont les traits lumineux engloutissent l'obscurité sur son passage.

— É… Élise ? bredouille-t-il, les yeux écarquillés de stupeur. Que fais-tu ici ? Tu devrais être…

— Auprès de mon frère. Et c'est exactement là où je suis.

Entièrement vêtue de blanc, l'apparition de ma sœur s'interpose entre moi et mon oncle.

— Seule sa volonté de te vaincre pouvait me faire apparaître. Et ce jour-là est enfin venu. Je te remercie, mon oncle, d'avoir conseillé mon cher frère pendant toutes ces années. Mais à présent, il est temps de me laisser prendre le relais. Ta haine ne t'a déjà que trop consumée.

Il recule, mais son orgueil tient bon.

— Crois-tu qu'une fillette me fasse peur ?

— Une fillette ? Non.

Subitement, sa silhouette s'allonge, s'agrandit pour devenir celle qu'elle aurait dû être si Develton n'avait pas fauché sa jeunesse. Une adulte aussi belle que notre mère. Aussi déterminée que notre père. Aussi impitoyable que moi.

— Une femme ? Oui.

D'un geste vif de la main, le pouvoir de ma sœur le réduit au silence. Devenue mutique, sa bouche parodie le poisson asphyxié quand un gouffre noir apparaît subitement sur sa poitrine. Un point minuscule qui très vite prend la forme d'une cavité vorace s'élargissant, absorbant de plus en plus vite la moindre parcelle de ses chairs fantomatiques.

Paniqué par son déclin inévitable, mon oncle tombe, se recroqueville tout en gémissant sa souffrance alors que ses doigts tentent désespérément de refermer la sphère avide. En vain. Son geste grotesque ne fait même qu'accélérer sa destruction. Affamée, l'orbe infernal grignote sans relâche l'intégralité de son corps. Ses pieds, ses jambes, son torse. Tout cela s'évapore dans ce portail le condamnant à un monde inconnu.

Un monde où je me rendrai moi-même dans quelques heures.

Bientôt, son visage horrifié devient le seul rescapé de ce macabre festin. Dans une ultime tentative, ses lèvres tremblantes de peur articulent sa repentance silencieuse. Mais ce soir, ni moi, ni Élise ne nous sentons l'âme d'un confesseur. Alors, face à notre refus, sa bouche se tord, mime

des insultes que je devine savoureuses. N'y tenant plus, j'éclate d'un rire hystérique, séduis par ce divin spectacle lorsque l'orbite ténébreuse, moins bon public que moi, emporte son humiliation dans le néant.

Infatigable, l'obscurité qui ronge son être poursuit sa tâche sans défaillir. Elle progresse, engloutit tout, aussi insatiable qu'un rapace dévorant sa proie jusqu'à ce qu'il ne reste plus de lui que son regard terrorisé.

Billes bleues flottant dans les brumes, ses yeux me supplient, maudissent ma sœur avant de finalement disparaître à leur tour. Et c'est ainsi, dans un silence d'outre-tombe, que je prononce la seconde fin de lord Alexander Lewin Jacobson.

Notre oncle à présent disparu, Élise se tourne vers moi et me sourit, satisfaite d'avoir excommunié sa présence de mon esprit. De mon côté, je tremble, désespéré d'accueillir enfin la sienne.

— Élise… mon Dieu, Élise c'est toi. C'est vraiment toi.

Pouvant enfin laisser libre cours à ma joie de la retrouver, je tombe à genoux à ses pieds, terrassé par ma prière enfin exaucée. Je voulais la revoir. Je voulais que son ombre vienne me hanter et la voilà dans toute sa splendeur angélique prête à bénir ma pitoyable existence.

Non, je ne mérite pas un tel présent. Pourtant, je le reçois, le squelette à l'agonie, les muscles au supplice, les nerfs à vif. Comme si son beau sourire rouvrait une à une toutes mes cicatrices.

— Où étais-tu passée ? Où ?

Elle s'agenouille près de moi, me laissant ainsi mieux détailler mon reflet féminin. Des cheveux ébène ondulés, des yeux bleu lagon, cette fossette rieuse et ce teint plus vivant que je ne le serai jamais. Oui, c'est bien elle. Ma petite sœur. Ma chair que je n'ai su protéger.

— Je ne t'ai jamais quitté, *min storebror* , me rassure-t-elle d'une voix aussi sucrée que le miel. J'étais juste là, à attendre patiemment que tu accomplisses ta dernière leçon.

Je fronce les sourcils, perplexe. Toutefois, tout m'apparaît clairement lorsque nos océans se rejoignent pour se contempler l'un l'autre.

— L'émancipation, chuchoté-je, consterné. Je n'avais finalement jamais terminé son enseignement.

Elle hoche la tête alors que son regard côtoie une infinie tristesse.

— Il y a veillé, Dorian. De bien des façons. Mais ton apprentissage est achevé désormais.
— Est-il… détruit ?
— Non, je ne suis pas assez puissante pour cela. Disons qu'il est simplement retourné dans sa cage. Mais la clé, celle qui maintiendra à jamais sa porte close se trouve juste ici.

Sa main se pose avec douceur sur mon cœur. Et bien que son contact soit aussi impalpable que ma tendresse pour elle, je ressens à travers le tissu de ma chemise palpiter l'étendu de la sienne.
— M'y aideras-tu, Élise ?
— Si tu m'en laisses l'opportunité, oui, *storebror* . Je resterai pour toujours à tes côtés. Mon paradis sera le tien.

Je grimace, soudain honteux de mes méfaits, moi dont le rôle se devait d'être son exemple.
— Pourtant, c'est l'enfer qui m'attend.
— Pas si tu te décides à faire la paix avec toi-même.

Les images de ma petite sœur de huit ans, violée et torturée devant moi, brûlent mes rétines à m'en rendre aveugle. La paix, Élise ? Pourquoi la ferais-je quand la guerre est le seul moyen de me rappeler mon crime ?
— Pour cela, il faudrait que je me pardonne de t'avoir abandonné, murmuré-je d'une voix brisée. J'aurais dû te sauver, Élise. J'aurais dû l'empêcher de te faire du mal quitte à donner ma vie et…

Son doigt se pose sur mes lèvres.

Aérien. Innocent. Salvateur.
— Chuuuuut. Il n'y a rien à pardonner, Dorian. Il n'y a jamais rien eu à pardonner. Tu as été le meilleur des frères que je pouvais rêver d'avoir. Tu as été le petit garçon le plus courageux qui soit dans cette cage. Mais à présent, c'est à l'homme de faire preuve du même courage.

Une douleur insoutenable me fait gémir le nom de la seule à pouvoir me le donner.
— Emilia…

Ses traits se font solennels, aurore d'une promesse imméritée que je suis prêt à entendre professer pour elle. Ma culpabilité attendra qu'Emilia soit en sécurité pour me noyer dans le Styx.

Peu importe le prix de mon âme. Peu importe qui de Dieu ou du Diable l'achètera. Je suis prêt à endurer une éternité de torture pourvu que

mon papillon vive ses années.

— Je t’aiderai à la sauver, je te le promets. La mort n’est qu’un labyrinthe, Dorian. Tous les sentiers, aussi dangereux et sans espoir qu’ils puissent paraître, te guideront vers elle. Cependant, tu connais la formule pour pouvoir y pénétrer. Tu la connais pour l’avoir tant de fois récitée à tes victimes. Mais aujourd’hui, c’est à ton tour de prendre leur place.

J’acquiesce, résigné à recevoir ma sentence lorsque son regard devenu impartial pénètre mon âme souillée.

— Alors je te le demande, *min storebror* : avant que cette malédiction ne t’achève, as-tu un dernier souhait ?

OceanofPDF.com

Chapitre 43
Happy end .
Emilia

Salle de bal, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
16 Novembre 1888

Immobilisée devant les grandes portes fermées de la salle de bal, je cache mes mains tremblantes dans les plis de ma robe de débutante. Celle que Dorian m'a demandé ce matin de revêtir au nom d'une « dernière volonté » invoquée par son humour macabre.

Encore endolorie de sommeil, j'ai néanmoins protesté, scandalisée par sa requête de mauvais goût, lorsque ses bras puissants m'ont portée nue hors du lit pour me plaquer près de notre portrait ; sa tenue d'Adam diabolique logé entre mes cuisses.

Surprise par son humeur plus égayée que condamnée, j'ai relevé la tête vers lui, plongeant ainsi dans ses iris devenus étrangement solennels :

— C'est cette image que je désire emporter avec moi, Emilia, m'a-t-il murmuré en caressant ma joue avec affection. Non un sosie de peinture.

— Eh bien, ai-je dégluti, empourprée. Cela aurait été avec grand déplaisir, milord. Cependant, je crains que cette robe ne sied guère à ma silhouette actuelle. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je n'ai plus le corps d'une fillette de seize ans.

Me rappelant la futilité de ce rappel anatomique, ses yeux malicieux se sont égarés plus bas sur ma poitrine. Plus bas à la jonction de nos intimités pressées de s'unir de bon matin.

— Et il est heureux qu'il en soit ainsi, sinon je ne pourrais faire cela, a-t-il soufflé en me pénétrant d'une seule poussée.

Nous avons ensuite fait l'amour sauvagement contre le mur avant qu'il ne nous ramène au lit pour une ultime étreinte saturée de tendresse. Puis, alors que ma jouissance atteignait les cimes du plaisir, sa duperie m'a fait promettre dans un cri de porter cette satanée robe.

Et c'est ainsi, grâce aux talents innés de Sarah, que cette toilette de drapée prune et taffetas noir a pu être rajusté afin de convenir aux formes d'une jeune femme de dix-neuf ans.

Une jeune femme dont la vie s'arrêtera à 15h20.

L'heure de sa naissance, l'heure de notre mort. Jadis, ma haine aurait tout donné pour connaître la deuxième. Mais à présent figé devant ces portes, mon amour pleure son regret de les savoir tous deux.

Tout à coup, mon affolement se rappelle à notre présent détruisant la moindre trace de lucidité dans mon esprit dévasté.

Il va mourir ! Mon Dieu, Dorian va mourir ! Et c'est moi… moi qui vais le tuer ! MOI !

Emprisonnée dans mon corset retaillé, ma cage thoracique se révolte à chaque inspiration manquée. Une main sur mon ventre je me plie en deux, broyée par le chagrin et la colère de le perdre. Étrécie par ma terreur, ma trachée s'engorge de larmes que j'avale dans l'espoir de m'y noyer. Mes cordes vocales, aussi faibles qu'un instrument de musique en fin de vie, poussent des gémissements qui se perdent dans le corridor dépeuplé de domestiques.

Prise d'une panique grandissante, ma respiration se met à galoper dans les plaines arides de la douleur. Torturée par les démons du chagrin, ma peau s'écorche, mes muscles se déchirent, mes os se broient. Je disparais, je m'évanouis, déjà poussière avant même de l'avoir fait cendres.

— Ma mie, est-ce que tout va bien ? Vous êtes livide.

Bâillonnant un sanglot, je me redresse péniblement pour rencontrer le regard soucieux du renard. Ses cheveux roux soigneusement peignés en arrière associés à sa mise entièrement rouge le font ressembler à un feu prêt à dévorer mes angoisses.

Malheureusement, malgré toute sa volonté, seul le regard glacé de son maître détient ce sombre pouvoir.

— Comme quelqu'un qui s'apprête à tuer l'homme qu'elle aime, Lucius.

À ces mots, sa main tendue vers moi se fige à quelques centimètres de mon bras. D'une grimace navrée, le domestique rapatrie sa sollicitude vers sa nuque qu'il frotte nerveusement.

Ses joues désormais de la même teinte que sa chevelure m'interroge un bref instant sur la teneur de ses sentiments. Depuis quelques semaines, la jalousie de ma moitié est persuadée qu'il nourrit bien plus que de l'admiration à mon égard. Cependant, même si cela se révélait être vrai, son affection, aussi agréable soit-elle, finirait écrouée dans le cachot de mon indifférence. Il n'a existé aucun homme avant Dorian et il n'en existera aucun après lui.

Il n'y a qu'un cadavre pour avoir envie d'en enlacer un autre. Et le mien appartient à cet homme derrière la porte.

— Je suis désolé, Ma mie. Si je le pouvais, soyez assurée que je donnerais ma vie pour qu'il vous reste.

Étonnée par cet élan de générosité insolite, je scrute les traits du renard à la recherche de la moindre ruse. Ce que j'y vois ne parvient qu'à raviver ma propre souffrance.

Du chagrin. De la douleur. De la résignation. Et du regret.

Tout comme pour les autres domestiques, Dorian a sauvé sa fourrure des griffes d'un destin qui voulait s'écrire sans lui. Un pacte au purgatoire récité a fait de l'arme tendue sa plume. Son rôle d'homme de main, son parchemin. Toutefois, sans narrateur pour guider ses pas, l'histoire de Lucius ne demeurera qu'un banal récit oublié. Une fable dont il sera à jamais le personnage secondaire quand sa jeunesse voudrait en être le héros.

Mes doigts fébriles effleurent la fiole de ciguë dans ma poche alors que mon attention se tourne vers sa jumelle blottie dans ma serre. Restera-t-il ainsi au manoir après la mort de son maître pour enterrer la mienne ou m'abandonnera-t-il pour réécrire la sienne ?

Même si j'apprécie énormément Winston, ma sépulture aurait tendance à faire davantage confiance à l'homme de main. Au moins pour être ensevelie au bon endroit : dans la tombe de Dorian.

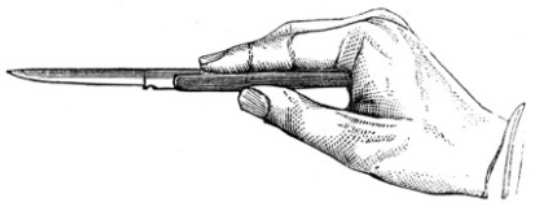
— Je sais, maître renard, réponds-je, le cœur déjà six pieds sous terre. Je sais.

Mes yeux embués papillonnent sur la maudite horloge du corridor : 15h. Confirmant mes craintes, Lucius racle sa gorge et m'offre son bras

d’une moue contrite.
— Il est l’heure, Ma mie, Sa tartelette vous attend. Cependant, dans ma grande bonté, je vous laisse respirer une dernière fois avant d’ouvrir les portes.

Reconnaissante d’une telle attention, je tente de lui rendre son sourire, mais mes lèvres demeurent cachetées par le seau de la peur.

Alors, le corps parcouru de frissons atroces, je les entrouvre, calcine mes poumons d’une flambée d’air criminelle puis pose ma main sur son bras. Telle une mourante expirant une dernière fois.



Rideaux tirés et instruments de *kung-fu* rangés, la salle de bal est plongée dans une pénombre censée représenter celle des enfers. Donnant vie aux nombreuses écailles incrustées dans le sol noir, des bougies rouges ont été disposées en cercle. À l’intérieur de cet étrange office se dessine un obscur symbole, tracé à l’aide du sang de Dorian.

— Un pentagramme, m’a-t-il expliqué hier soir, le signe du Diable. Je dois me saigner et le graver de mon éther, car seul le sang d’un Jacobson est en mesure d’abreuver le pacte.

Suite à cette révélation, j’ai passé la plus grande partie de la matinée à m’inquiéter qu’il ne se vide de son essence vitale bien qu’il m’ait assuré que cela soit impossible.
— Le seul à pouvoir le faire est le duc de Lambai, s’est-il esclaffé face à mon teint blême. Mais crois-moi, il n’en voudra pas. À quoi bon déguster un vin frelaté quand mon âme est le mets le plus délicat qui soit ?

Horrifiées par la perspective de ce repas animique, mes prunelles épouvantées s’accrochent aux obscures silhouettes dressées tout autour de cet autel sacrificiel, à distance respectueuse des flammes.

À mesure que mes sens de prédatrice s’habituent aux ténèbres, les noms de ces fidèles anonymes se matérialisent : Trudy, Millie, Winston, Elbert, Luther, Sarah, Anthony… Toutes les âmes de Soulridge se sont réunies pour livrer en pâture celle de leur maître.

Parmi elles, j’aperçois Johanna dont les boucles d’or s’enfouissent dans une cape digne du chaperon rouge. En quête désespérée d’un signe de soutien, j’essaye de capter son regard, mais sa tête demeure inexorablement baissée ; son attention absorbée par la valse lente des cierges.

Abattue par le rejet de mon amie, je suis Lucius qui m’accompagne jusqu’au bord du cercle écarlate.

— Il n’y a que vous qui ayez le droit de le franchir, Ma mie, m’explique-t-il.

D’un timide hochement de tête, j’accepte son aide à me faire enjamber les bougies. Désormais séparés par un muret de flammes, son clin d’œil ondule jusqu’à moi au moment où sa main gantée me relâche pour rejoindre la droite d’Anthony.

Esseulée, je me raccroche à son spectre rouge lorsqu’une voix suave m’interpelle.

— Approche, *min sommerfugl* . Laisse le renard derrière toi pour vénérer ton cobra.

Je lève les yeux au ciel, amusée malgré moi par son arrogance indestructible et me retourne. Ma candeur fugace figée aussitôt par cette vision royale.

Agenouillé au centre du pentagramme, le comte se tient le dos droit dans sa redingote pourpre de bal, les mains posées avec déférence sur ses cuisses dessinées par un pantalon à toile serrée.

Ma salive péniblement avalée, je m’approche d’un pas incertain jusqu’au coussin moelleux disposé en face de lui. Face à ma mine perplexe, il sourit et m’invite à m’y installer d’un timbre susurré :

— La mort devrait toujours être confortable, Emilia. Assieds-toi, je te prie.

D’un soupir haché, je relève le bas de ma robe et l’imite, bien que mon humeur sinistre soit loin de partager sa funeste coquetterie.

Ravi de mon inhabituelle obéissance, ses doigts s’empressent de s’entremêler aux miens, comme si ces quelques heures séparées l’un de l’autre avaient été des siècles. Ma respiration apaisée par ce contact,

j’inspire son odeur boisée alors qu’une pointe d’angoisse persiste à tyranniser mes côtes.

Non, Dorian, je ne veux pas être immortelle. Pas si cela signifie être séparée une seule seconde de toi.

Alarmée par mes doutes croissants, son autre main relève soudain mon menton, asphyxiant mes pensées à l’aide de sa beauté à couper le souffle.

Idolâtrant leur souverain de leur ferveur de cire, chaque lueur de bougie vacillé lèche la moindre parcelle de son teint nacré, fait pour régner sur ce brasier. Que cela soit de son port altier à son regard enfiévré, tout chez cet homme respire le surnaturel et le désir profane. Un désir que je sens cavaler dans mes veines, rugir dans mon ventre affamé de lui. Car si la chaleur des flammes suffit à réchauffer mon épiderme, seul son sourire parvient à dégeler mon cœur.

Mes pensées capturées par notre filet de complicité, l’incube passe une langue gloutonne sur ses lèvres pleines.

— Il nous reste peu de temps et je ne te prendrai jamais devant public, Emilia. Même si l’idée de te voir me chevaucher à la lueur des bougies dans mon sang est très tentante.

— Je ne pensais pas à cela, milord.

— Menteuse.

Je souris tristement tandis que ses doigts courent sur ma joue empourprée. Les paupières fermées, je me laisse attendrir un instant par cette caresse, savourant ces miettes de tendresse qu’il éparpille sur ma peau frémissante.

— Reste, soufflé-je. Reste avec moi.

Je sens son front se poser sur le mien, son souffle recueillir mes larmes.

— Mais je ne pars pas, Emilia. N’oublie pas ce que je t’ai dit un jour : je serai l’ombre dans ta lumière. À chacun de tes pas, à chacune de tes pensées je le partagerai avec toi. Tu ne seras jamais seule, je te le promets.

Un baiser près de ma bouche et il s’écarte de moi, trahissant déjà son serment. Autour de nous, semblables à une seule âme, les domestiques se mettent à psalmodier une étrange et effrayante incantation. Un frisson glacé me grignote l’échine à mesure que je reconnais cette langue occulte pour l’avoir déjà entendue dans la bouche du duc de Lambai.

Intriguée, je tends l'oreille, essayant de traduire ces obscures paroles. Sans succès. Après plusieurs minutes de litanies insupportables, le chant cesse soudainement sous l'expression grave de Dorian.

— Il est l'heure, tonne sa voix de maître. Sors la fiole et donne-la-moi, Emilia.

Traînée au bord du précipice par son ordre mortel, je jette un œil affolé aux domestiques dans l'espoir d'une main salvatrice. En vain. Aucun tissu vermeil ne se froisse pour venir nous secourir.

— Tu dois le faire, *min sommerfugl* , s'adoucit-il. Sinon ce n'est pas une seule tombe que tu devras creuser. Pense à Johanna. Pense à Esther.

Je tressaille à l'évocation de la petite fille probablement endormie dans son berceau. Notre amour vaut-il de la rendre orpheline ? Mon incertitude se porte sur le chaperon rouge dont les épaules tressautent d'une vive émotion.

Non. Non, je n'en ai pas le droit.

Alors, le cœur transpercé par un choix impossible, je sors la fiole de ma poche, enlève son bouchon et la tends à Dorian.

Mes yeux troublés de larmes basculent vers la petite montre disposée à ses côtés : 15h18.

Non, je ne peux pas ! Je ne peux pas !

Mes sanglots redoublent, résonnent dans le silence de la pièce à mesure que les aiguilles me lacèrent à chaque avancée.

Non. Je ne peux pas.

Son regard devenu implacable, la main de ma victime s'apprête à s'emparer du poison lorsque je la ramène brusquement vers moi.

— NON ! pleuré-je, hystérique. Je ne peux pas, Dorian ! Pardonne-moi, je ne peux pas faire cela ! Je ne peux pas te tuer ! Laisse-moi avaler le poison à ta place ! Peut-être que Lambai voudra de mon âme ! Oui, laisse-moi le faire, je t'en prie ! Je t'en supplie ! Je veux mourir à ta place ! Je…

Soudain, sa main se referme sur ma nuque. Ses lèvres se plaquent férocement sur les miennes dans un ultime geste de possession.

Un adieu.

Une promesse de retrouvailles.

Un dernier acte joué dans cette tragédie qui est nôtre.

Ravagée par ce cadeau inespéré, je gémis contre sa bouche, la goûtant jusqu'à ce que sa saveur devienne mienne. Jusqu'à ce qu'elle me

fasse oublier la fadeur et le dégoût des autres.

Contrairement à celles de Taylor ou de Myers, les lèvres de Dorian sont glacées d'une froideur promise depuis longtemps à la mort. Pourtant, elles n'en demeurent pas moins les seules à m'embraser. Les seules dont ma mémoire se plaira à invoquer le fantôme.

Mon premier et dernier baiser.

Sa langue vorace effleurant la mienne, Dorian grogne sa frustration avant de nous séparer brutalement.

Ses iris azurés assombris d'une étonnante stupéfaction, il se reprend et sourit d'une tendresse à nous damner tout en caressant ses chairs encore palpitantes de notre étreinte.

— Tu avais raison, Emilia. Elles ont le goût de ma vie.

Je lui retourne son sourire, mon espoir ressuscité par ses mots lorsque ma main droite se referme sur le vide.

— Pardon, articule ses lèvres traîtresses.

La fiole, comprends-je avec effroi. Il m'a embrassée pour me voler la fiole.

— Dorian, NOOOOOON !

Je me rue sur lui, mais il est déjà trop tard.

Sa bouche qui m'embrassait il y a quelques secondes avec passion avale d'une traite le poison.

Je hurle, lui crie de le recracher, mais le mouvement de sa pomme d'Adam prononce l'inévitable.

Je dois le faire vomir, je dois essayer !

Mes doigts bondissent aussitôt sur sa bouche résolument fermée. Et dans cette arène de pentagramme, Dorian et moi luttons tels deux gladiateurs enchaînés à leur destin. Il me repousse, d'abord doucement puis fermement. Contrainte par sa force, je vacille et bascule sur le côté, pourtant, son rejet n'atteint pas ma hargne de le sauver. Revenue à sa hauteur, mes ongles acharnés se mettent à griffer ses joues, sa bouche, profitant de la moindre faiblesse pour s'y faufiler.

Au moment où je crie ma victoire, parvenant enfin à l'entrouvrir tout à fait, un flot de sang rouge vif en jaillit, inondant son beau visage d'un torrent écarlate.

— Non, non, non. Tout, mais pas ça, je vous en supplie !

Ses yeux révulsés, Dorian tombe en arrière, son corps agité de spasmes fatals. Je me jette sur lui et dénoue sa cravate Ascot pour l'aider à respirer. Mais sa chemise imbibée ne laisse présager aucun doute sur l'état de ses poumons.

Il va mourir ! C'est trop tard, je ne peux rien faire : Dorian va mourir ! Seigneur, aidez-moi, je vous en prie ! Sauvez-le ! Prenez-moi à sa place !

Impuissante, je broie sa main, condamnée à devenir spectatrice de son agonie.

Sans antidote. Je suis sans antidote.

La cruauté de Dorian y a veillé en choisissant ce maudit poison. Qu'il aille au Diable, lui, et sa malédiction ! Pourquoi ? Pourquoi a-t-il fallu qu'il prenne celui-là ? Pourquoi ?

Mes larmes, devenues pluie emportée, je me penche sur lui, murmurant toutefois à son oreille des paroles réconfortantes alors que je ne vis déjà plus que pour le rejoindre.

— Ça va aller, sangloté-je en caressant ses cheveux trempés de sueur. Ça va aller. Je te retrouverai bientôt, mon amour, je te le promets. Et plus rien en ce monde ou dans l'autre ne pourra plus nous séparer.

Il s'agite, tente de me répondre, mais un gargouillis incompréhensible déferle de sa gorge nécrosée.

Son regard vitreux chuchote alors à travers ce lien rongé peu à peu par les crocs du démon.

— *Je te l'interdis, Emilia. C'est à moi de te retrouver. À moi.*

Je hoche la tête, professant mensonge après mensonge, jurant que je l'attendrai patiemment lorsque dans un dernier râle, son corps soulagé de ma trahison s'immobilise.

Inerte et sans vie.

— NOOOOOOOOON ! DORIAN !

Sa main toujours blottie dans la mienne, je me penche sur sa poitrine et écoute son cœur.

Seul le néant me répond de toute son ardeur.

Déchaînée par une rage incontrôlable, mes poings s'abattent sur son torse, piètre tentative pour faire repartir cet organe lâche. Lâche tout comme lui.

— NON ! hurlé-je à chaque coup. Je t’interdis de mourir, tu m’entends ? Reviens, je te l’ordonne ! REVIENS !

Des minutes.

Des heures.

Des siècles s’écoulent avant que je ne m’effondre, épuisée, sur son corps endormi.

— Je t’en supplie. Je t’en prie, mon amour. Reviens-moi.

J’embrasse ses joues, son front, son cou comme si de simples baisers pouvaient le ressusciter, mais la princesse le sait : jamais elle ne réveillera son prince démoniaque.

Vide. Je suis vide. Je ne ressens plus rien si ce n’est l’envie de m’ouvrir les veines. Lucifer, serais-tu prêt à m’accueillir aux enfers ? Moi je le suis. Je le suis depuis qu’il a choisi de me quitter.

« Il n’y aura pas de happy end, Emilia. Il n’en a d’ailleurs jamais été question. »

Alors pourquoi ton amour n’a-t-il cessé de me faire croire aux contes de fées ?

OceanofPDF.com

Chapitre 44
Pas ici.
Emilia

Salle de bal, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
16 Novembre 1888

Blottie contre son corps glacé, je murmure à ma moitié de ne pas s’inquiéter.

— Tout va rentrer dans l’ordre, je te le promets. Tu vas te réveiller, il suffit juste de te reposer. Et après tu me reviendras comme tu l’as toujours fait et je serai là. Oui, je ne bougerai pas, Dorian.

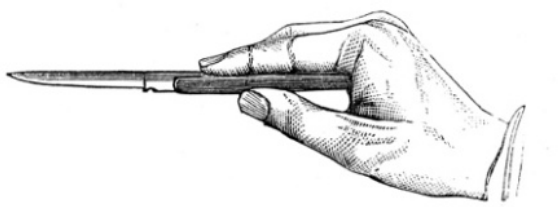
Les paupières closes par mes doigts il demeure silencieux, mais je sais qu’il m’entend. Alors je continue mes monologues, guidant son âme jusqu’à ma voix emplie de sanglots.

Ma joue posée sur la sienne, mes larmes se mêlent à son éther, rivière sanglante de notre amour rescapé. Mon cœur noyé je peine à respirer, pourtant, chaque brève et rare inspiration écorche mon espoir de le retrouver.

Je voudrais mourir, avaler ce maudit poison et m’assoupir à mon tour entre ses bras. Néanmoins, je dois d’abord affronter Jack. Un dernier combat, un ultime sacrifice pour protéger les domestiques et je pourrais enfin goûter ma récompense.

Non, je n’aurais pas à le faire ! Il va se réveiller ! Est-ce un cœur que je sens pulser sous ma paume ? Non. Ce n’est que le mien, ingrat, affairé à me faire encore vivre. Horloge délabrée que je voudrais détruire de mon poing, tout comme sa montre brisée en mille morceaux à nos côtés.

Peu importe, il se réveillera, je le sais !



— Emilia ? Emilia, je t’en prie, viens avec moi.

Des doigts fins et charmeurs écartent mes cheveux. Le visage baigné lui aussi de larmes, Johanna mordille ses lèvres tremblantes.

— Je t’en supplie, ma chérie, laisse-moi prendre soin de toi.

Je secoue la tête et me réfugie sur les écailles de mon serpent.

— Non, laisse-moi.

— Tu ne peux pas rester avec lui, Emilia. Ils… ils vont venir prendre son corps pour l’emmener à la morgue. Tu dois le laisser partir.

— Non. Il va se réveiller, j’en suis sûre. Et lorsqu’il le fera, je ne veux pas qu’il se retrouve seul. Tu comprends ?

Elle acquiesce, livide, pourtant ses mains autour de ma taille tentent de m’arracher à lui. Furieuse, je gesticule et hurle comme une forcenée :

— LAISSE-MOI ! Je veux rester avec lui ! Laisse-moi et va-t’en ! Va-t’en retrouver ton homme, Johanna, et laisse-moi être auprès du mien !

— Hors de question, Emilia ! Tu vas mourir si tu restes ainsi près de lui !

— Eh bien tant mieux, c’est ce que je veux !

— Je t’interdis de dire cela ! J’ai besoin de toi, Emilia. *Nous* avons besoin de toi. Et lui…

— Lui a besoin de moi ! VA-T'EN !

Usant de mon *kung-fu* , je parviens à m’échapper de sa prise et la projette brutalement sur le carrelage. Atterrissant violemment sur les fesses, elle grimace de douleur, mais ses yeux ne sont que deux meurtrières de pitié.

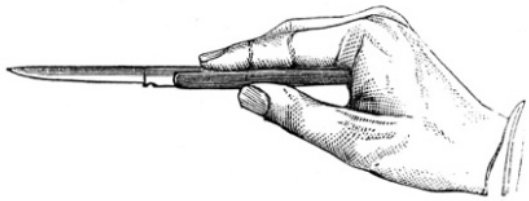
— Emilia, me supplie-t-elle.

— VA-T'EN ! JE NE VEUX PLUS TE VOIR ! PLUS JAMAIS !

Sursautant à mon cri enragé, elle gémit sa défaite et se relève pour quitter la pièce à pas précipités par mes hurlements d’aliénée.

Seule de nouveau avec lui, je repose ma tête sur sa poitrine silencieuse et ferme mes yeux asséchés.

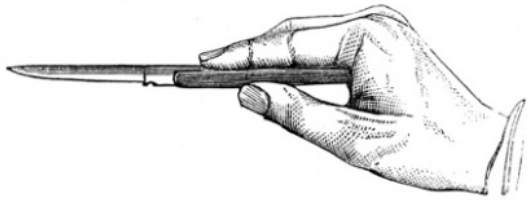
— Oui, elle a tort. Tu vas te réveiller.



Trudy m’apporte dans la nuit une couverture et un scone. Elle la dépose sur mes épaules, caresse tendrement mes cheveux et me chuchote qu’elle comprend.

Mais une fois la cuisinière partie, je repousse la nourriture et enveloppe le corps de Dorian de la courtepointe satinée.

Non, Trudy, tu ne comprends rien. Parce que sinon tu saurais qu’il a besoin d’être réchauffé pour me revenir.

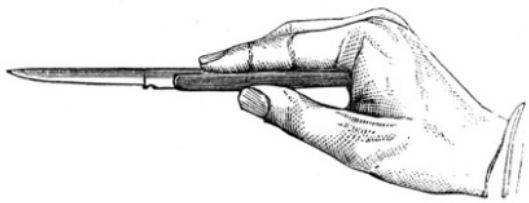


Winston, Luther et même Elbert. Ils tentent tous les uns après les autres de me faire entendre raison, mais cela ne sert à rien. Je n’ai pas perdu l’esprit, il est juste là, allongé près de moi.

Ce n’est qu’une question de temps avant qu’il ne se réveille.

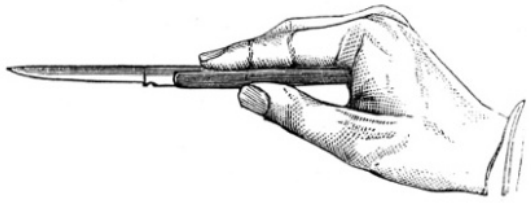
Alors, c’est ce que je fais.

J’attends.



Un froissement de tissu. Je me réveille en sursaut dans les ténèbres, mon cœur battant à se rompre, prêt à défaillir de bonheur entre ses bras. Mais il n’y a que le frou-frou de ma robe pour m’étreindre.

Déçue, je hurle dans le silence jusqu’à m’évanouir dans un sommeil envahi de ses rires. Le seul son au monde que je souhaite encore écouter avant que mon cadavre ne devienne sourd à l’espérer.

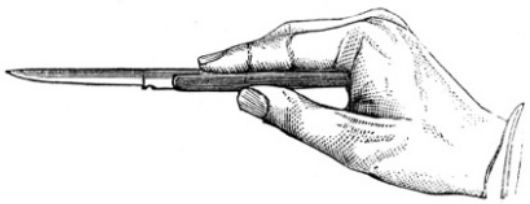


J’ai froid, j’éternue, le corps parcouru de frissons fiévreux. Pourtant, mon regard amoureux ne cesse de vérifier qu’il soit bien emmailloté dans son drap.

Rassurée, je grelotte et me serre contre lui. Mais sa froideur a depuis longtemps cessé de me réchauffer.

Peu importe, encore un peu de repos et il se réveillera. Alors nos corps s’embraseront à nous aimer et jamais plus je n’aurais froid.

Nevermore .



— Emilia ? Ma mie, réveillez-vous.

Les yeux englués de larmes, je les ouvre pour tomber nez à nez avec un renard inquiet. Prenant son rôle de domestique un peu trop à cœur, le rouquin s’enquiert de mon état, une main gantée posée sur mon front.

— Tss, tss, désapprouve-t-il. Assez lambiné sur le carrelage, Ma mie. Il est temps de vous reposer, votre croûte est aussi brûlante qu’un pain sorti du four.

Terrifiée à l'idée de quitter Dorian, je puise dans mes dernières forces et me redresse d'un bon.

— Je ne peux. Je ne peux pas, Lucius. Dorian est… il va se réveiller, j'en suis sûre ! Il faut… je dois rester près de lui. Il ne peut pas rester tout seul, il fait des cauchemars s'il dort seul. Je t'en prie, Lucius, laisse-moi ! Il va se réveiller. Il…

Tout à coup, des mains fraîches et vivantes encadrent mon visage ravagé par la fièvre. Je ne les ai jamais connues dévêtues de cuir. Je sais maintenant pourquoi. Elles sont recouvertes d'innombrables tatouages, vestiges de son passé sulfureux de paria.

— Oui, Emilia, tu as raison, il va se réveiller.

Mal à l'aise face à une telle familiarité alors que mon amour gît entre nous, je le repousse, mais il s'accroche à mes joues ; ses yeux luisants d'une émotion singulière.

Il me ment, oui, le renard me ment. Mais son mensonge s'accroche à mon cœur comme du miel sur mes plaies. Comme celui que les lèvres de Dorian auraient dû verser à son réveil.

Alors, dans un ultime sursaut de lucidité, je décide de me prêter à son jeu :

— Il va se réveiller ?

— Oui.

— Mais pas ici.

— Non.

— Pas dans ce monde, hoqueté-je soudain d'un sanglot. Il ne me reviendra jamais, n'est-ce pas ? Dis-moi que j'ai tort, Lucius. Dis-le-moi.

Faisant le tour du corps inanimé de son maître, il me prend d'autorité dans ses bras et me berce tout en me murmurant à l'oreille :

— Pas ici, Emilia. Pas ici.

Épuisée par la fièvre et les larmes, je succombe et le laisse me porter hors de la salle de bal, tendant une dernière fois mes doigts vers ma moitié.

— *Réveille-toi, Dorian. Je t'en supplie, mon amour, réveille-toi.*

Et dans ce silence profané par les pas d'un renard m'emmenant loin du reptile, résonne alors l'écho de sa réponse d'outre-tombe.

— *Pas ici, Emilia.*

OceanofPDF.com

Chapitre 45
Dans la folie comme dans la mort.
Emilia

Morgue,
Shoreditch, Londres
18 Novembre 1888

Ma main, effrayée de corrompre nos retrouvailles, effleure avec nervosité sa peau satinée.

Pendant un bref et inespéré instant, son visage paisible me le ramène assoupi à mes côtés ; repu après une nuit d'étreinte à nous aimer. Si satisfait, si rassuré de me savoir alanguie entre ses bras. De nous posséder corps et âme. Quitte à nous damner.

D'une plainte étouffée, je frôle ses lèvres, désireuse de voir sa langue insatiable capturer mes doigts, mais le traître muscle demeure figé dans la bouche du bel endormi.

Mort, Emilia. Il est mort. Il serait temps que tu uses et abuses de ce mot.

Je hoche la tête, réfutant mes funestes pensées alors que mes larmes percutent dans un bruit odieux la froideur du métal.

Allongé sur la table de la chambre mortuaire, un simple drap recouvrant sa glorieuse intimité, la vulnérabilité de Dorian ploie devant sa beauté.

En lui accordant son dernier baiser, la faucheuse n'aura fait que réveiller sa jeunesse envoûtante, piégée dans les ronces d'immortalité. Son teint irisé nettoyé d'éther, ses traits fins et délicats, ses muscles puissants et dessinés. Tout en lui respire la vie pour rejeter la mort.

Loin de mes cauchemars de docteur Jekyll, le corps inanimé de mon amour est une délicieuse tentation à rejoindre l'au-delà. Un appel

irrésistible à m’enivrer de poison afin de goûter le sérum de son affection. Ne vivant plus désormais que pour répondre à son invitation, je me penche à son oreille et lui murmure dans un gémissement mon ultime provocation. Sous mes doigts, toujours posés sur ses lèvres, je pourrais presque sentir son sourire embraser ma peau cendrée.

Dieu qu’il me manque ! Il me manque à en perdre la raison, à vouloir croupir dans l’asile de son souvenir ! À chaque seconde passée sans lui, je deviens un peu plus folle. Folle à hurler dans nos draps son nom, à me tordre de douleur face à son silence comme une droguée en manque d’opium. Le corps tremblant de ne plus se fondre dans le sien. Les veines brûlantes de ne plus s’injecter son désir. Le cœur défaillant de ne plus battre en tandem. Alors, recroquevillée sur le sol, je prie, j’invoque, je menace n’importe quelle entité qui me le ramènera. Mais que cela soit anges ou démons, tous semblent vouloir se jouer de moi.

Dorian n’est plus, pourtant, il est là ; splendide, magnifique dans sa tenue de trépas à défaut de connaître un jour celle du marié. De mon époux.

Mon homme, ma vie, mon tout. Comment pourrais-je un jour vouloir un autre quand ce qu’il reste de moi sera enterré demain avec toi ?

Brusquement terrifiée qu’il ne connaisse jamais la profondeur de mes sentiments, je m’incline à nouveau et chuchote d’un sanglot mon cadeau d’adieu. Celui qu’il pourra déballer six pieds sous terre en attendant de m’offrir à son tour le sien en enfer.

— Dans la folie comme dans la mort, je te retrouverai pour t’aimer plus encore.

Terrassée par l’émotion, un baiser mouillé de chagrin s’égare sur son front :

— Je t’aime, Dorian Jacobson. Je t’aime, et ni la mort, ni l’éternité ne pourra effacer cela.

Après m’être attardée sur sa peau glacée, je me redresse et entremêle nos doigts, guettant le moindre tressaillement de ma moitié. Mais même dans la mort, sa fierté demeure inexorablement silencieuse à ma déclaration amoureuse.

Mon cœur sur le point de se briser, je remonte le drap jusqu’à son cou et me tourne vers la sortie lorsqu’un torse robuste interrompt tout à coup ma fuite. Aussitôt, des mains viriles me soutiennent avant que je ne vacille en arrière.

Hagarde, je relève la tête et me noie dans un torrent chocolaté, dilué de mélancolie pleurnicheuse.

Les yeux rougis de larmes, l'inspecteur Graham renifle sa peine bruyante et me relâche doucement.

— Pardonnez-moi, mademoiselle Emilia, gémit-il. Je… je pensais que la morgue serait vide à cette heure-là. Je voulais… je voulais le voir une dernière fois.

Émue malgré moi par la détresse de l'homme de loi, je sors un mouchoir de ma robe de deuil et le lui tends. Reconnaissant, Graham s'en empare, sa fierté masculine disparaissant derrière le tissu pourpre féminin.

— Je… je ne peux y croire. Il… il allait si bien la dernière fois que je l'ai vu. Rien ne laissait présager un tel malheur. Rien.

Répugnant à mentir à son ancien amant, j'avale toutefois mes charbons de moralité ; un goût horrible sur ma langue noircie de tricherie.

— Il était malade, inspecteur, et cela depuis très longtemps. Il ne voulait rien vous dire afin de ne pas vous inquiéter.

— Mais vous, vous étiez au courant ! crache-t-il sur un timbre de reproche.

Gêné par sa propre véhémence, il désigne de son menton tremblotant la silhouette de son tortionnaire.

— Navré, mademoiselle, je n'aurais pas dû vous parler sur ce ton. C'est juste… Vous comprenez, j'aurais souhaité qu'il m'en parle, je… je l'aurais aidé. J'aurais compris.

Je me force à sourire, bien que ma jalousie l'ait depuis longtemps allongé sur la table mortuaire vacante au fond de la pièce.

— Il le savait, de cela, j'en suis persuadée, inspecteur. Malgré sa cruauté, son amitié vous tenait en haute estime. Et je crois que c'est pour cela qu'il n'a pas souhaité vous en parler. Dorian était quelqu'un de pudique, quoi que ses paroles indécentes aient pu laisser à supposer. Mais vous devez déjà savoir tout cela, vous qui le connaissiez depuis si longtemps.

Mon mouchoir malmené par son poing rageur, il s'esclaffe nerveusement alors que son rire s'étouffe sous une pluie de larmes.

— Toutes ces années passées à ses côtés, souffle-t-il, dévasté. À subir, à espérer, à l'aimer. Pourtant, j'ai l'impression de ne jamais l'avoir approché.

Il pivote vers moi, ses yeux brillants d'une intense émotion.

— Est-ce que vous pouvez vous imaginer un seul instant ce que cela fait d'aimer quelqu'un sans le connaître vraiment ?

Je déglutis, honteuse de répondre par la négation.

— Je n'ai guère eu ce malheur, inspecteur.

— Thomas, rectifie-t-il d'une voix douce. Je vous en prie, appelez-moi Thomas. Au nom de ce point commun qui gît près de nous.

Je mordille ma lèvre inférieure, désorientée par une telle offre. Mais lorsque mon regard perplexe s'attarde sur son teint livide et ses cernes nécrosants, sa sincérité prend le relais de ma rancune.

— Je n'ai guère eu ce malheur, Thomas. J'ai toujours eu la chance de côtoyer le vrai Dorian.

Il tressaille, blessé par ce qu'il savait déjà.

— Et vous l'avez aimé malgré cela.

— Je l'ai aimé *pour* cela.

Il m'observe un long moment avec intensité, la douleur du rejet irradiant sur son visage torturé.

Enfin, il soupire, essuyant une énième larme sur sa joue de cire.

— J'aimerais pouvoir en dire autant. Toutefois, il semblerait que mon ami d'enfance ait décidé d'emporter ses secrets dans la tombe. J'aurais… j'aurais donné n'importe quoi pour connaître l'homme. Je me consolerai avec l'enfant qu'il a été.

Ma poitrine s'affaisse dans ce gouffre inauguré par sa misère. Je me voudrais indifférente, mais je sais combien aimer Dorian peut s'avérer douloureux. Douloureux au point de vouloir abréger nos souffrances de ses baisers. Une sentence que ni lui ni moi ne pourrons plus éprouver dans les bras de notre bourreau.

D'un geste absent, Graham me tend d'une main fébrile mon mouchoir que je rejette avec une tendresse nouvelle.

— Gardez-le, Thomas. Il n'était pas à moi, il lui appartenait.

Son visage s'illumine à l'idée de pouvoir conserver ce souvenir tissé de leur amitié.

— Merci, Emilia.

Avec dévotion, il le plie et le range dans sa poche avant de me saluer avec déférence. Un regard larmoyant posé sur son ancien amant, il se traîne vers lui d'un mouvement saccadé. Ses doigts se tendent vers le poignet de Dorian, hésitent à le caresser une dernière fois sans sa permission outragée.

Ma possessivité ne s'arrêtant point aux frontières de la mort, je racle ma gorge le faisant ainsi sursauter.

Redevenu soudain conscient de ma présence, sa main s'écarte de l'endormi pour incliner son couvre-chef. Seule salutation que ma jalousie effrontée se permet de lui accorder.

— Au revoir, mon ami.

Un ultime échange puis il rejoint la sortie, ses épaules affaissées secouées de sanglots silencieux. Mais au moment où il s'apprête à franchir le seuil de son pas alourdi de chagrin, un inopiné remords s'échappe de ma gorge serrée.

— Attendez ! Thomas !

Il se retourne, étonné autant que moi par cette aisée familiarité. Mon corps tremblant d'appréhension, j'inspire profondément pour me préparer à révéler ce qui sera ma plus grande trahison envers Dorian.

Toutefois confrontée à mon ancien rival, ses yeux pleins d'espoir deviennent l'écho d'une autre Emilia. Celle que j'aurais pu être si nos rôles avaient été inversés. L'aurais-je détesté de s'être emparé de mon amour ? Oui. La réponse est assurément oui. Je l'aurais haï, maudit sur des générations. Peut-être même aurais-je crucifié leur lien au purgatoire. Mais je ne suis pas Graham. Comme je le lui aie dit, j'ai eu la chance de connaître cet homme incroyable, cette créature infernale sans qu'un autre ne vienne s'immiscer entre nous. Alors si je peux ne serait-ce qu'apaiser ses tourments et répondre à certaines de ces questions, je le ferai.

Par charité et solidarité. Par haine et jalousie.

Au nom de ce point commun qui gît près de nous.

— Je… Si je vous disais qu'il existe des lettres écrites par Dorian. Des lettres sur son enfance, sur son passé et son présent. Celui qu'il ne vous a jamais laissé entrevoir. Aimeriez-vous les lire ?

Il ouvre la bouche, la referme, aussi stupéfait que ma personne par ma demande incongrue. Finalement, il se rue sur moi, capturant mes mains dans les siennes moites d'envie.

— Vous feriez cela ? Vraiment ? Mais… pourquoi ?

Je hausse une épaule, peu encline à faire fi de cruauté.

— Parce que vous ne l'auriez probablement jamais fait pour moi.

Il se fige, conscient de cette vérité implacable avant de baisser la tête, honteux.

— C'est vrai, admet-il. Vous êtes bien plus généreuse avec votre amour que je ne serai jamais. Et c'est probablement pour cela qu'il vous avait choisi.

Touchée par sa franchise, je presse ses doigts ramenant son attention larmoyée vers moi.

— Alors c'est décidé, je vous les montrerai après ses… ses funérailles, déglutis-je d'un sanglot. En revanche, j'aurais deux promesses à vous faire respecter, Thomas.

— Tout ce que vous voudrez, Emilia ! s'enthousiasme-t-il. Demandez-moi n'importe quoi, je le ferai.

Je souris tristement et calme d'un regard empreint de gravité ses ardeurs énamourées pour mon aimé.

— Premièrement, je tiens à ce que vous ne divulguiez jamais ce qui se trouve dans ces lettres. Quand vous les lirez, je veux que vous oubliiez l'inspecteur et que…

— Je ne serai que l'amant éploré, m'assure-t-il d'une voix corrodée de larmes. Je vous le promets.

J'acquiesce, rassurée par sa réponse.

— Deuxièmement, vous viendrez seul à l'enterrement. Je refuse de voir vos sbires sur la propriété, ni près de vous lorsque vous lirez ses lettres. Est-ce entendu ? Pas d'étrangers autour de lui et cela est non négociable.

Son hésitation emprisonne mon souffle entre ses griffes. Même si je suis persuadée que son amour pour Dorian ne profanera pas sa mémoire, le professionnalisme de ses collègues pourrait bien la vandaliser dans tous les journaux londoniens. Et de cela, il est en hors de question ! Dus-je les éliminer un par un et être pendu pour cela.

Finalement, mon point d'interrogation se transforme en exclamation.

— Évidemment ! Cela ne regarde que nous, Emilia. Jamais je ne laisserai d'autres personnes lire ces lettres ou se joindre à l'enterrement. Dorian ne mérite que d'être entouré de gens qui lui portent affection.

Mon émoi apaisé par ses dires enfiévrés, je le remercie et le congédie, arguant à la future préparation de notre diva aux cheveux ébène.

À nouveau seule avec Dorian, j'entrelace nos doigts à moitié morts et lui murmure mes regrets.

— Pardon, mon amour, mais il le fallait.

Un baiser de Judas parsemé sur son front, je pleure à mon tour mon adieu et laisse derrière moi le croque-mort rieur apprêter son corps pour sa résurrection en enfer.

OceanofPDF.com

Chapitre 46
Tout.
Emilia

Chambre de Dorian, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
18 Novembre 1888

D’un pas hâtif, je m’engouffre dans notre chambre et claque la porte pour m’y adosser, le cœur encore affolé de ma course trépidante dans l’escalier.

Après mon retour de la morgue, Anthony m’a fait savoir qu’un visiteur m’attendait dans le petit salon. Mes bonnes manières restées auprès de Dorian, je suis entrée en trombe dans la pièce, m’apprêtant à rejeter sèchement le réconfort entêté de Lénore ou de Katherine lorsqu’un homme chauve et corpulent s’est levé pour m’accueillir.

Un notaire. Dorian m’avait fait parvenir un notaire.

D’une prévenance insupportable, monsieur Bartley a passé l’heure suivante à m’énumérer l’ensemble des biens qui me revenaient par droit démoniaque. Son entreprise de thé, le manoir, les domestiques et même sa satanée collection d’animaux empaillés.

Tout.

Pourtant, il ne lui était guère venu à l’idée que tout ce que je désirais, tout ce que je rêvais de posséder : c’était lui.

La colère prenant peu à peu le dessus sur la tristesse, je me suis contentée de signer le testament, ma plume emportée trouant presque le papier à défaut de pouvoir ravager sa peau de rancune.

N’importe quelle femme serait touchée par cette attention d’outre-tombe, mais je ne suis pas n’importe quelle femme. Je suis la sienne. Et rien que par égard pour cela, il aurait dû me laisser le choix.

Je ne veux pas de toutes ces choses. Le seul bien qu'il me plaise de recevoir en héritage est cette fiole de poison dans ma serre. Je ne veux rien d'autre. Rien s'il ne peut m'offrir l'éternité à ses côtés. Et même cela, je sais qu'il reviendra à moi de l'acquérir par mes propres moyens.

Notre échange terminé, je me suis levée afin de le raccompagner vers la sortie lorsqu'il m'a tendu une lettre pourpre horriblement familière marquée non pas du numéro quatre, mais de mon prénom, accompagnée d'un écrin de la même teinte. Après avoir bredouillé des remerciements incompréhensibles, j'ai laissé Anthony prendre ma place d'hôtesse pour me ruer dans l'escalier, l'enveloppe et la boîte pressés contre ma poitrine effrayée.

Terrifiée à l'idée que sa mort n'en devienne que plus réelle. Terrorisée de lires ses mots en devant les nommer « derniers ».

Alors, le corps tremblant blotti contre le bois ébène, je serre mes biens les plus précieux entre mes doigts hésitants.

Tu dois les ouvrir, Emilia. Tu dois savoir. C'est tout ce qu'il te reste de lui désormais. Chéris-les, ouvre-les par respect pour celui que tu persistes à appeler ton aimé.

Ma respiration entrecoupée de sanglots, je me dirige vers notre lit, ôte mes bottines et m'allonge sur ces draps glacés par son absence.

En face de moi, le portrait de Dorian rit de mon chagrin de sa fossette moqueuse. Plus prompt à passer à mes nerfs sur une toile que sur un cadavre, je le fustige d'un regard empli de rancœur endeuillée.

— Je te déteste ! Sois maudit, vil serpent ! Comment as-tu pu me laisser seule ? Croyais-tu que me léguer tous tes biens amoindrirait ma peine ? Un couteau planté dans mon cœur, Dorian ! Voilà ce qui l'anéantirait.

Une dernière œillade offensée sur sa personne et mes doigts rageurs ouvrent l'écrin posé sur mes cuisses. À la vue de son occupant d'acier, trônant sur son coussin satiné, le souffle de mon professeur agace soudain ma nuque d'une cruelle ironie.

— *Un couteau, min sommerfugl ? Allons, je peux faire bien mieux que cela.*

D'une main déférente, je soulève l'arme à hauteur de mes yeux, scrutant les recoins obscurs de la chambre, comme si son spectre n'attendait que ma défaillance pour me l'arracher.

— Ton bistouri, soufflé-je au portrait. Mais… pourquoi ?

Impénétrable, son sourire figé me répond par humour macabre. Ébranlée par un tel lègue, je caresse l'acier tranchant à la recherche de la moindre chaleur laissée par son ancien propriétaire. Mais le métal est désormais à l'image de son corps.

Écho d'un passé de haine, mes doigts amoureux retrouvent les chiffres gravés sur le manche du bistouri. Sauf que cette fois-ci, il n'y aura guère de serpent pour protéger ses écailles de ma curiosité.

Plissant les paupières afin de mieux voir, je parviens enfin après quelques secondes à déchiffrer les symboles sibyllins :

2.09.1879

Le 2 septembre, la date de mon anniversaire. Pourquoi donc l'avoir fait graver sur son arme ? Avait-il peur de l'oublier ? Non.

La méticulosité maladive de Dorian n'oubliait rien, pas même mes insultes chuchotées dans son dos. Mes multiples punitions et remontrances dans mon enfance pourraient en témoigner. 1879… je n'ai pas pu naître à cette date. Qu'a-t-elle donc de si important qui ait nécessité d'être immortalisée dans le sang ?

Intriguée par cette ultime énigme, je force mes poumons douloureux à s'octroyer une grande inspiration et me décide enfin à délivrer de son silence la quatrième et dernière enveloppe pourpre. Celle qui mettra enfin des mots sur notre rencontre, mon animosité et, peut-être, oui, peut-être sur son affection.

Mais au fur et à mesure de ma lecture, à mesure que l'encre se dilue de mes larmes, je prends conscience bien trop tard que les mots dont je cherchais à le faire émissaire n'ont jamais eu besoin d'être prononcés ou écrits pour nous unir.

Nous n'avions besoin que d'être ensemble. Et il m'aura fallu me trouver seule, pleurant et hurlant ma peine sur cet oreiller parfumé de son odeur pour m'en rendre enfin compte.

Tout.

Tu m'as tout laissé, Dorian.

Pourtant mon tout, c'était toi.

OceanofPDF.com

Chapitre 47
Quatrième lettre.
Dorian

Manoir Soulridge
16 Novembre 1888

Mon Emilia,

Si tu lis cette lettre, c'est que j'ai quitté ta lumière pour me noyer dans mes ténèbres. Es-tu heureuse de la tenir enfin entre tes doigts ? Non, j'en doute. Te connaissant, tu dois probablement maudire mon portrait de demeurer silencieux. D'ailleurs, la date de ma lettre doit probablement faire soulever ce sourcil droit qu'il me plaisait tant de taquiner. Alors, permets à mon cadavre de s'amender une nouvelle fois.

Celle que tu tenais entre tes mains lorsque tu as pénétré dans mon bureau était aussi vierge que toi. N'y vois guère une énième manipulation de ma part, bien qu'il m'ait plut de te

frustrer comme tu peux t'en douter. Je voulais seulement que mes mots se fassent le plus juste reflet de notre relation. Attendre le dernier moment, la dernière étreinte pour quitter à regret ton corps endormi et coucher sur papier ce que tu m'as appris à nommer « sentiments ».

Pardonne-moi, min sommerfugl. Ces mots, j'aurais aimé te les murmurer sur ta peau brûlée de mes baisers, mais le destin n'est pas un crématorium de désir. Il n'est que vers et regrets, ceux que j'enterrerai avec moi dans cette tombe où ta haine m'a rêvé jadis. Avant que ton affection ne vienne les exhumer.

Je t'ai promis de te retrouver, et tu sais combien je tiens toujours mes promesses. Toutefois, laisse-moi tout d'abord en honorer une autre en

te narrant l'origine de notre malédiction. Là où toute cette mascarade de pouvoir a débuté.

Il y a plus d'un siècle, mon arrière-grand-père, Ludwig Lewin Jacobson, est arrivé du Danemark le cœur et les valises emplies de cette émotion dont tu cherches à me ranimer : l'espoir. Mais aussi brillant qu'il fût, ses recherches en sciences animales ne l'amenèrent guère plus qu'à effleurer les grilles du British Museum. En guerre contre le monde entier, moqué par ses pairs, sa folie incomprise a fini par rejeter les créanciers, dénigrer ses collègues, et même renier l'Église.

Blessé dans son orgueil, ruiné, il s'est alors tourné vers le seul être prêt à l'écouter. Et c'est ainsi qu'un soir de lune écarlate, mon ancêtre désespéré s'est vu allumer ses maudits cierges rouges afin d'invoquer le diable.

Néanmoins, Lucifer, en bon roi paresseux qu'il a toujours été, n'a daigné lui répondre en personne. À la place, il a envoyé l'un de ses princes, fils de la folie et de la vanité : Abalam, connu également sous le nom d'Abalim. Je ne soumettrai pas ton propre orgueil à te faire deviner son nom de scène. Ton esprit acéré aura très certainement déjà remis en ordre ses lettres de noblesse démoniaque.

Charmé par la verve du duc, lui promettant succès et richesse, Ludwig a signé le pacte, condamnant ainsi par une simple goutte de sang celui des générations futures. Dans sa grande bonté, le contrat du démon stipulait que chaque premier mâle né se devait de recueillir les âmes impures afin de nourrir les enfers de leurs cris éternels. En retour, l'associé du diable se voyait confier une prestance surnaturelle, une force et une vitesse inhumaine ainsi qu'une santé à l'épreuve de tes thés empoisonnés.

Il n'y a jamais eu de mithridatisme, Emilia. Uniquement un corps damné prêt à les avaler pour te séduire.

Aveuglé par ce présent enrubanné de viscères, mon arrière-grand-père se voyait déjà devenir immortel, mais cela était mal connaître la malice du duc de Lambai. Afin de s'assurer un vivier toujours vigoureux de cobras esclaves, il nous a estampillés dès la naissance d'une date de péremption. Ainsi, à l'âge de trente-trois ans, nous avions l'obligation de disparaître, assassiné par notre propre apprenti. Notre propre descendance. Du moins, cela était vrai jusqu'à présent.

Comprends-tu enfin pourquoi je n'ai jamais voulu engendrer ma mort ? Avoir un enfant, un fils que je devrais éduquer à me tuer… autant le poignarder moi-même. Alors, après avoir décapité mon oncle, j'ai fait le serment solennel de ne jamais me reproduire.

Et de trouver un dernier élève.

Le dernier des Jacobson.

Toi, Emilia.

Mais notre rencontre, aussi macabre fut-elle, ne doit pourtant rien au hasard. Si j'évoquais « notre malédiction », c'est parce qu'elle a commencé à nous unir il y a fort longtemps. Il y a exactement dix-neuf années de cela. Par cette soirée brumeuse où un papillon s'est posé sur cette main tremblante tenant une lame près de ses veines. Je croyais jadis qu'il s'agissait d'un signe de ma mère m'invitant à quitter ce monde pour la rejoindre, mais ce papillon c'était toi.

Toi qui m'implorais de t'attendre.

Le destin s'est mis en marche cette nuit-là et il n'a cessé de me faire courir jusqu'à tes ailes.

Ce soir, au cours d'un dernier tête-à-tête avec mon mentor, j'ai appris l'existence du présent funeste de Lambai dont je souhaite te faire part à mon tour.

Il est dit par le pacte que tout homme Jacobson condamné se voit attribuer une âme sœur dès sa naissance. Pendant un bref instant, j'ai douté des paroles sépulcrales de mon oncle puis il m'a suffi de repenser à toutes ces années où le manque de toi scarifiait mon âme. À ce jour où mes yeux ont plongé dans tes océans tourmentés pour savoir que tout était vrai.

J'ai su, Emilia, à la seconde où nos regards se sont croisés j'ai su que tu étais mienne.

Tu étais nue et ensanglantée, le corps de notre bourreau inanimé à tes pieds écorchés. T'en ai-je voulu ? Oh oui, Emilia. À en mourir de te tuer.

Onze années à fantasmer son exécution, à imaginer ses hurlements, à me repaître de son sang fantôme et voilà qu'une fillette de dix ans venait de m'arracher de sa lame ma vengeance.

Tu tremblais, pauvre petite chose abandonnée, pendant que mon arme se rapprochait avec avidité de toi. Et puis j'ai croisé ton beau regard azuré et pour la première fois de ma misérable existence, j'ai su ce que

c'était de respirer. En un instant, tu es devenue mon air, mon oxygène. Je cherchais une raison de mourir, tu m'as donné une raison de vivre. Mon bien le plus précieux en ce monde, mais déjà nos retrouvailles se ternissaient sur tes iris aliénés.

Peu à peu tu disparaissais, engloutie dans ces limbes de folie. Emportée dans le seul endroit où je ne pouvais te rejoindre. Car la folie, Emilia, est aussi propre à chacun que notre capacité à l'affronter. La tienne était souillée, affamée par cet amour qui nous a tous deux tués.

Il ne t'a pas touchée, pas de cette manière, pourtant, à ce moment-là je l'aurais volontiers ressuscité pour t'offrir à nouveau ses viscères.

Je te perdais, Emilia. À peine mon âme sœur trouvée et je la perdais. Cela, je ne pouvais le supporter. La solitude, le froid, ton absence, tout cela m'était devenu intolérable en un battement de tes cils.

En un battement de nos cœurs.

Je voyais dans tes yeux voilés la même faim insatiable qui me tenaillait nuit après nuit. Cette envie de ronger les os, de mordre les chairs, de déguster leur sang. Ne te méprends pas, Emilia, même si le meurtre s'est invité dans mon berceau, je n'ai jamais été contrait d'en être son hôte. J'aurais pu dire non, tout comme mon père l'a fait toute sa vie. Transmettre ce fardeau à un autre tout comme mon père l'a fait à sa mort. Mais j'appréciais chaque craquement, chaque hurlement répandu par ma lame.

Je n'ai jamais éprouvé ni pitié, ni remords. Je ne ressens qu'un plaisir à rendre fou un saint. Et cela, le duc de Lambai l'a toujours su.

Ce vice, ce goût prononcé pour le péché ultime. Il l'a perçu en nous dès le début et n'a fait que nous donner l'excuse pour le savourer. Mais toi, tu étais trop jeune pour t'en délecter.

Une seule goutte de plus et ton âme aurait été souillée, bien plus que ton corps d'agneau ne l'a été dans cette cage. Alors, je t'ai libérée. Je t'ai offert ce que l'on ne m'a jamais proposé : le choix.

Je t'ai pris de tes mains ensanglantées le bistouri et je l'ai fait mien. Tout comme je t'ai faite mienne. Je t'ai menti pour la première fois en te disant que c'était moi qui avais massacré ta famille. Mais la vérité, mon Emilia, c'est qu'elle gisait depuis longtemps dans son sang répandu par les sbires de Develton.

Cela n'a pas été difficile de te convaincre. Tu étais frappée d'hallucinations, en état de choc, et tu m'as cru. Ne restait plus alors qu'à

te donner un but et effacer tes souvenirs jusqu'à ce que mon enseignement te rende assez forte pour contrôler ta faim.

J'ai choisi le thé, en hommage à cette nuit où je t'ai égaré dans notre labyrinthe.

Te perdre pour mieux te retrouver. Ma métaphore préférée.

Je ne m'excuserai pas, Emilia. J'ai fait ce qui devait être fait et jamais je ne le regretterai, car tu m'appartiens, tu es à moi et surtout, tu es comme moi.

Sans mon intervention, tu serais devenue peut-être pire et ton joli cou aurait été caressé par la corde au lieu de subir mes baisers. Mais si je l'ai fait, c'est aussi par pur égoïsme. Je te voulais et j'avais besoin de toi. Malédiction ou non, nos âmes sont aussi dépendantes l'une de l'autre que le jour est associé à la nuit. Et qu'est-ce qu'un crépuscule sans son aurore ? Une nuit éternelle.

Je ne pouvais pas te perdre. Tu aurais pu me décapiter, me démembrer, me forcer à m'ouvrir les veines, user des seuls moyens pour me tuer que cela n'aurait rien changé. J'aurais continué de te taquiner, de t'énerver, de te blesser pour te protéger. Je suis né pour ce rôle, Emilia, et je mourrai en l'accomplissant. Mon affection ne connaît pas de demi-mesure, elle ne connaît que la satisfaction de te savoir à l'abri, exempt de ces chaînes qui n'ont cessé de me rendre esclave. Et si par malheur cela arrivait quand même, j'étais prêt à passer une éternité de captivité pour délivrer ta clé entre tes mains.

Pourtant, c'est finalement toi qui as forgé la mienne cette nuit-là.

Le 2 septembre 1879.

Oui, min sommerfugl, ce sont les mêmes chiffres gravés sur le bistouri que tu tiens à présent entre tes mains.

Je t'ai dit autrefois que le jour de ton anniversaire nous appartenait pour la simple raison qu'il nous a vus naître. Je n'ai jamais su la date exacte de naissance, Emilia. Pourtant, pendant toutes ces années, je n'ai cessé de célébrer ce jour. De chérir cette nuit où le papillon a quitté ma main pour se blottir dans mes bras.

Je ne t'aurais jamais lâché, je veux que tu le saches. S'il n'y avait eu cette malédiction, je l'aurais probablement invoqué moi-même en t'amenant à l'autel. En t'enchaînant à moi pour l'éternité, sans aucune clé pour te délivrer de moi. Oui, j'aurais souhaité être ton époux. J'aurais rêvé

être le père de tes enfants. Malgré tout, ces neuf années passées à tes côtés m'auront apporté bien plus que je n'osais espérer.

Tu m'as demandé un jour si j'avais des sentiments pour toi. Oui, Emilia, un millier de fois oui.

À chaque seconde que le diable m'accorde, à chaque inspiration que le duc m'autorise je les passe à te chérir.

Comme je te l'ai signifié au purgatoire, je ne connais pas de mot assez fort pour te décrire ce que je ressens, mais à présent, j'emporte l'espoir que tu as fait naître en moi de tes baisers, de tes mots tendres, de tes caresses. L'espoir de le trouver en enfer pour venir un jour te le murmurer à l'oreille.

Pour qu'enfin tu puisses remplacer tes larmes par ce sourire que j'affectionne tant. Ce sourire lumineux de papillon capable de guider son serpent à travers les ténèbres.

Sache que tout de moi t'appartient, Emilia. De mes joies à mes peines. De mes cauchemars à mes rêves. De mes regards enfiévrés à mes lèvres qui n'existent que pour te vénérer.

Tout t'appartient, mon Emilia.

Tout.

Et cela, même la mort ne pourra t'en priver.

À toi à jamais.
À nous pour toujours.
Ton Dorian.

OceanofPDF.com

Chapitre 48
Promesse .
Emilia

Jardins, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
19 Novembre 1888

L’orage déchire ce ciel attristé d’accueillir un nouveau démon en son royaume dévasté. Alors que tout autour de moi résonnent sanglots et adieux, mes yeux demeurent figés sur la pierre tombale à l’épitaphe familière.

Après avoir lu sa lettre, j’ai décidé d’y faire graver ses deux dernières phrases en la signant par « Ton Emilia ». Par quel pouvoir de notre langue un pronom possessif peut-il autant détruire un cœur ? Nulle arme, nulle insulte ne saurait aussi bien éviscérer un corps de ses sentiments.

Car depuis sa mort, je ne ressens plus rien. Je ne suis plus qu’une coquille vide, fissurée de larmes, ballotée par les marées de prévenances et de solidarité effroyable. Dévouée à ma souffrance, Sarah tente sans cesse de rafraîchir mon teint, de me faire quitter notre chambre, de me parer de bijoux afin de me redonner éclat. Comment pourrais-je seulement porter autre chose quand la perle dans ma poitrine a été brisée ? Ses morceaux emportés par une tempête prénommée Dorian.

Je ne souhaite pas la réparer ni qu’un autre le fasse. Je veux juste m’allonger et mordre l’éternité, en rêvant que ce typhon vienne enfin me chercher.

Soudain, le prêtre toussote pour me signaler la fin de son grotesque hommage. Mon amour n’était pas croyant, mais les apparences demeurent souvent les seules à nous survivre. Alors j’ai convié mes amies, quelques-

uns de ses subalternes et fait bénir son cercueil fermé. Dans ce silence singulièrement religieux, je pourrais presque entendre siffler la fierté de mon professeur à travers le bois ébène, grattant sur les planches de sa prison sa morbide notation.

Arrachée à mes pensées par les premières gouttes de pluie, j'autorise l'homme de Dieu à envoyer son âme au diable. L'enfer n'a jamais été une option pour les gens comme nous. Pourtant, peu importe les flammes et la souffrance tant que mon aimé s'y trouvera, ces limbes seront à jamais mon paradis.

Par un discret hochement de tête, le prêtre fait signe à Winston et à Luther de remplir leur macabre office. Entourée de Lénore et de Katherine, venue sans son époux à ma demande, mes amies étreignent chacune de mes mains, me soutenant dans cette épreuve qu'elles pensent définitive. Mais la mort est un début, non une fin. C'est pourquoi j'ai refusé que quiconque parmi les domestiques prononce les derniers mots. Pas même moi. À quoi cela servirait-il de crier « adieu » quand il n'y a qu'un « bientôt » à chuchoter ?

Notre amour n'est en rien fané, il n'est qu'assoupi, attendant la saison propice pour nos retrouvailles. Et alors que la pluie arrose la terre retournée, je ne peux m'empêcher de presser le destin de le faire fleurir à nouveau.

Leur maître désormais enseveli, les domestiques attristés retournent d'une marche funèbre à leurs occupations. Demeurée seule avec mes convives, je les remercie d'un sourire apprêté avant de les congédier le plus cordialement possible. Contrairement à nos autres morts, il n'y aura eu ni veillée ni buffet, seule dernière volonté que je tiens à respecter.

Dans son testament, Dorian a demandé à ce que ses funérailles soient les plus simples possibles, sa requête appuyée par ce message à mon attention : « J'ai passé ma vie à vouloir devenir le centre du monde. Je passerai ma mort à n'être que le tien. »

Mes lèvres s'étirent au souvenir de ces mots écrits dans le but de rendre culte à notre possessivité mutuelle. Se méprenant sur l'origine de mon sourire, mes deux amies m'entourent tout à coup de leurs bras complices. Étouffée par leurs tissus vaporeux, je leur souffle un merci sincère et leur retourne leur étreinte. Puis, après avoir respectivement séché nos larmes, je leur promets de venir les voir le plus tôt possible, bien que

mon chagrin enragé ne risque plus de croiser en ce monde la route du duc de Lambai.

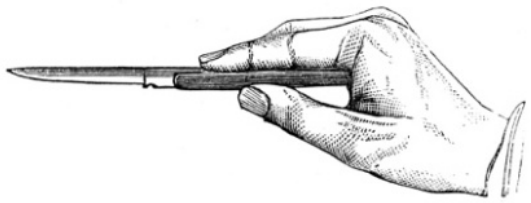
Leurs toilettes de deuil mises à l'abri dans leurs fiacres, je me tourne vers Sarah afin de lui prendre le parapluie des mains.

— Rentre, lui ordonné-je. Je n'ai plus besoin de toi.

— Mais… il reste un dernier invité, mademoiselle, bredouille-t-elle. Je ne puis vous laisser seule avec un homme, milord aurait désapprouvé.

Je salue avec reconnaissance sa fidélité apeurée et désigne du menton le convive en question dont les yeux rougis me supplient de faire fi des convenances.

— Crois-moi, pas cet homme-là, Sarah.



L'inspecteur Graham sur mes talons, nous nous dirigeons ensemble vers le bureau de Dorian, nos pas trempés martelant ce parquet désormais plus emprunté par les fantômes que par les vivants.

Arrivés devant la porte, je sors la clé de ma poche, déverrouille l'entrée et l'invite à me précéder. Contrairement aux autres gentlemen, l'impatience de Graham le préserve de protester.

À l'intérieur, la pénombre orageuse se baigne dans un fouillis de parfum boisé mêlé de cuir et d'alcool. Son odeur. Celle qui me plaisait tant de savourer sur sa peau. Aucune flagrance ici-bas ne saurait faire éclore ce bouquet d'émotions qui torture ma raison à mesure que je m'en enivre.

Mais peu à peu, sous l'effet de ce temps cruel, elle aussi s'effacera jusqu'à ne plus être qu'un souvenir, un arôme irréel sur ma langue agueusique.

— Ce lieu n'est plus pareil sans lui, déplore le policier.

Mon regard mélancolique dérive sur ce bureau où la passion de Dorian m'avait allongée un soir.

— Le manoir entier n'est plus pareil, inspecteur. Et nous avec.

Il acquiesce, son chapeau Homburg malmené entre ses doigts fébriles tandis que je referme la porte derrière moi.

— C'est par ici, lui indiqué-je en me dirigeant vers la volière.

Il fronce les sourcils, dubitatif, mais son visage s'éclaire aussitôt que je presse le bouton secret.

— Ingénieux, s'extasie-t-il. Je ne pensais pas Dorian aussi versé dans la clandestinité.

Je pousse un léger rictus face à sa distrayante innocence et m'empare des enveloppes.

— Et encore, Thomas, vous n'avez rien vu.

— Trois ? s'étonne-t-il en les fixant avec déception.

— Oui. Une adressée à ses parents, une à Élise et une dernière à son oncle.

— Et vous ? Ne vous en a-t-il pas laissé une ?

Je mordille mes lèvres et opte tout compte fait pour la sincérité :

— En effet, il m'a laissé une lettre.

— Il n'a rien fait de tel pour moi, gémit-il.

Son regard de bête blessée appelle mes élans d'apprentie consolatrice.

— C'était avant tout un testament, mens-je. Il me décrivait principalement mes legs et la marche à suivre afin de reprendre ses affaires.

Il hésite et ose :

— Pourrais-je la lire ?

— Non ! m'exclamé-je malgré moi.

Une ride creuse son front plissé de doute. Tenant bon face à ses investigations de Scotland Yard, mon sourire ranimé se prête volontiers à son détecteur de mon mensonge avant de lui tendre les trois enveloppes. Aussitôt, son regard acéré d'inspecteur se noie dans un océan d'encre et de papier écarlate.

Les lettres de son ancien amant enfin à sa portée il marque toutefois un temps d'arrêt, ses traits livides déchirés d'une expression des plus formelles. Le remords. Semblable à celui qui frappe l'archéologue sur le point de blasphémer une tombe de pharaon.

— Je… J'aimerais, mais…

— Vous n'osez pas ? deviné-je touchée par son hésitation. Je vous comprends, vous devez avoir peur que ces lettres désacralisent votre idole de jeunesse.

Ses joues s’empourprent d’indignation.

— Non ! Bien sûr que non ! Rien ne pourrait destituer Dorian. Il était tout pour moi, tout.

Mon corset se resserre sur cette poitrine mécontente de l’entendre prononcer ces mots qui nous appartiennent. Comprenant toutefois que cette rivalité ne terminera jamais sa vie dans le caveau de notre amour, j’affecte un air de compassion à son encontre.

— Alors, lisez-les, Thomas. Puisqu’il était votre tout, ne laissez rien se mettre entre vous.

Son regard brille d’une vive émotion et se perd un instant derrière moi. Puis un faible éclat de rire nerveux résonne dans sa gorge.

— Oui, vous avez raison. Et c’est précisément ce que je compte faire.

De ses doigts aux ongles étonnement sales, il ouvre avec précaution la première lettre. Avant qu’il ne la déplie, ma main se pose chastement sur son avant-bras afin de lui rappeler sa promesse :

— Rappelez-vous, Thomas. Quoique vous puissiez lire dans ces lettres, rien ne doit en sortir d’ici. Rien.

Ses prunelles marron me fixent intensément, jaugeant la sévérité de mon avertissement. Ce qu’il voit dans mon regard doit suffire à éteindre sa conscience professionnelle, car il hoche la tête et sans un autre mot, entame sa lecture muette.

Nerveuse de le voir partager ainsi les confessions de Dorian, j’effectue les cent pas dans la pièce, lui proposant à plusieurs reprises de prendre un siège, mais ses grognements se contentent de rejeter mon offre.

Mes ongles rongés de repentir, je guette sur son visage la moindre expression horrifiée, le moindre cillement d’épouvante. Cependant, son teint demeure aussi figé que les aiguilles de l’horloge.

Enfin après avoir terminé la dernière lettre, il la replie soigneusement en silence, la pose avec les autres sur le bureau et m’adresse son désarroi :

— Je… je ne sais quoi dire, Emilia. Est-ce que tout cela est vrai ? Est-ce qu’il a vraiment tué tous ces gens ?

Je ferme les paupières, m’armant de ce que je croyais m’avoir été légué par mon professeur alors qu’il résidait déjà en moi.

— Oui, acquiescé-je finalement. Tout cela est vrai, Thomas. Tout, y compris mon apprentissage.

— Mon Dieu…

Choqué par une telle révélation, il se frotte violemment la nuque, rougissant sa peau hâlée d'une teinte d'appréhension. Son attention d'inspecteur convulse ensuite autour de la pièce avant de me revenir d'un pas prudent.

— Avez-vous vous aussi…

Je hoche vivement la tête. Une larme de honte dévale mon visage de poupée brisée.

— Oui, hoqueté-je. Je suis navrée, Thomas. Tellement navrée de vous faire porter un tel fardeau, mais je devais vous mettre dans la confidence. Désormais seule, je ne puis…

Un sanglot cisaille mes cordes vocales. Bouleversé par mes pleurs, Graham se rapproche et après avoir demandé ma permission silencieuse, essuie les vagues déchaînées sur ma peau.

— Je ne puis continuer à garder cela pour moi. Il n'était pas mauvais, Thomas, je vous le jure ! Par pitié, je ne veux pas que vous gardiez ce souvenir de lui ! Je vous en supplie !

Son sourire timide s'épanouit derrière sa barbe de trois jours.

— En aucun cas, Emilia. Je vous l'ai dit, il était tout pour moi. Et il le restera quoiqu'il ait pu faire dans cette vie. Cela restera notre secret, je vous l'ai promis et je suis un homme de parole quoique vous puissiez en penser. Mais en échange, vous devez à votre tour me faire une promesse…

— Quoi ? m'agité-je contre sa main. Demandez-moi n'importe quoi ! Cela n'a plus d'importance maintenant qu'il n'est plus !

Une étrange lueur satisfaite miroite sur ses iris alors qu'il ne prononce sa sentence d'un timbre rocailleux :

— Vous ne devrez plus jamais tuer, Emilia. Plus jamais.

Il penche la tête et flatte ma joue de ses doigts rugueux.

— Est-ce entendu ?

Ma réponse à nouveau emportée par un flux de larmes, il soupire et m'accueille dans ses bras pour une sobre et ferme étreinte.

Mes mains accrochées à son cou je me laisse faire, refoulant ainsi mon animosité au profit d'un plus grand défi.

— Est-ce entendu ? répète-t-il à mon oreille.

Le nez enfoui contre sa veste, j'inspire à en vomir son parfum de mauvais goût, pressant les secondes de se transformer en minutes.

D’un coup, son étau se relâche, se desserre à mesure que son corps faible vacille dangereusement en arrière ; poupée de chiffon face à une porcelaine bel et bien réparée.

Un sourire carnassier sur mes lèvres assoiffées, je rattrape sa nuque titubante de mes serres prédatrices tandis que se rétracte l’aiguille de ma bague papillon imbibée de poison.

Puis d’un gloussement ravi, je me hausse gaiement sur la pointe des pieds, croisant au passage sa stupéfaction muette pour lui chuchoter à l’oreille :

— Ceci est la seule promesse que je ne puis faire. Jack.

OceanofPDF.com

Chapitre 49
Pensées d’une connaissance.
Jack l ’ eventreur

Purgatoire, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
19 Novembre 1888

Ma bouche pâteuse aspire entre mes dents les relents d’un parfum putride ; mélange abject de fleurs pourries et de féminité.

Son parfum.

Celui de cette catin.

Hors de question de me prosterner devant elle ! *Je* suis le roi. *Je* suis ce putain de Dieu et Dieu la fera ramper, crapahuter dans sa merde pour avoir osé le détrôner.

D’un effort divin je relève alors la tête, et malgré cette douleur insupportable qui me vrille les tempes, je lui souris. Un sourire afin de lui décrire la moindre lacération, le moindre organe que je compte prélever à son corps de putain !

Parce qu’elles vous prennent tout et ne vous laissent rien.

Cette gamine m’a tout pris ! Ma place, mon foyer… mon homme. Dorian m’appartenait, il était à moi et à moi seul ! Et pourtant, il a suffi à cette garce d’ouvrir les cuisses pour transformer mon serpent en chaton apprivoisé. Il est mort à cause d’elle ! À cause de cette malédiction qui l’a enchaîné à elle ! Tout ça parce que sa queue n’a pas été assez forte pour lui résister, mais moi… moi je le suis !

Je déchirerai ses entrailles de l’intérieur avant de les lui verser en offrande. Alors il saura. Oui, il saura que son plus fidèle serviteur, son amant le plus sincère n’était autre que moi.

Un fou rire atroce secoue mon corps douloureusement entravé. Mes sens de prédateur ravivés par ce statut de martyr, j’étudie avec le plus grand

soin les détails de ma soumission provisoire. Je suis debout, la taille et les chevilles ligotées contre une surface froide alors que mes bras sont enchaînés en croix.

Un Dieu, Jack ? Non, un fils de Dieu. Celui que tu resteras toute ta pitoyable existence !

L'ironie déplaisante de cette mise en scène menace à nouveau d'éclater sur mes cordes vocales lorsque la voix menaçante du Seigneur blasphème ma boîte crânienne.

— Il est trop tard, Jack, tu as échoué. Regarde cette misérable carcasse attachée comme Jésus à sa croix.

— Non, maudit créateur ! Tais-toi, je te l'ordonne !

— Ordonner ? Te crois-tu vraiment en position de m'ordonner ? Tu vas mourir, Jack. Te décomposer, ta chair bouffée par les vers ! Mais il n'y aura point de résurrection pour toi. Non. Tu ne retrouveras jamais Dorian parce que tu n'es pas et n'a jamais été un…

— TAIS-TOI ! TAIS-TOI ! TAIS-TOI !

Je ferme mes paupières d'exorciste, mais lorsque je les ouvre, c'est à nouveau cette traînée qui m'observe d'un regard amusé.

— Alors, Jack, susurre-t-elle, ravie. Quel effet cela fait de vous retrouver à la place de vos victimes ? De vous glisser dans la peau d'une femme, vous qui les haïssez tant ?

Ma fureur contenue à grand renfort de fantasmes ensanglantés, je plaque ma nuque contre l'acier glacé.

— Je ne parle pas aux putains ! craché-je.

Elle sourit sans me répondre, insensible à mon insulte. Dans mes veines, la colère emporte de son tourbillon enragé le reste du poison. Comment ose-t-elle ne pas répondre à ma provocation ? Comment cette salope peut-elle encore sourire alors que se tient devant elle le grand et unique Jack l'Éventreur ?

Oh, mais ne t'inquiète pas, mon agneau, bientôt ton berger condamnera tes lèvres de son beau couteau. Je t'arracherai la langue pour avoir goûté mon aimé ! Tes yeux pour l'avoir regardé ! Ton vagin pour l'avoir accueilli en toi ! Et je terminerai en dévorant ton cœur. Cet organe qui s'est risqué un jour à battre pour lui. Oh, oui, détache-moi, mon agneau ! Laisse le berger te guider de son bâton d'acier jusqu'à ton tombeau !

Pressées de l’éventrer, mes mains affamées tirent sur leurs liens sans succès. Crevé après tant d’efforts, je pousse un rictus, admiratif des compétences professorales de mon amant. Au moins aura-t-il appris à cette imbécile à nouer une corde à défaut de mes boyaux.

Indifférente à mes tentatives d’évasion, le maudit papillon me contemple d’une sombre intensité. Entre ses doigts, la lame de son tantō brille d’un éclat hypnotique, tout comme celui enfoui sur ses pupilles assassines.

Elle hésite, je l’encourage.

Vas-y, fais-le. Approche-toi, je ne te mordrai pas. Oh, non. Je ne déchiquèterai que ta carotide. Il paraît que le sang d’agneau est le plus pur qui soit. Laisse-moi le vérifier avant de te salir à coup de reins. Emilia.

L’essence de mes délectables pensées capturée , les flammes de la vengeance dansent sur ses pupilles enfiévrées.

Oui, voilà, c’est bien. Viens maintenant. Viens à moi. Laisse ton courroux aveuglé commettre la faute de me libérer. Car tu en feras une, c’est écrit sur ton sexe faible. C’est gravé dans vos natures de traînées. Nées impures, mortes souillées. Viens proclamer la prophétie de toutes les putains !

Riant à gorge déployée, je compte avec impatience les secondes restantes avant de festoyer ma revanche sur sa carcasse éventrée.

Mais alors que son corps de guenon amorce enfin un pas dans ma direction, une main surgit sur son ventre et la ramène fermement en arrière.

Soulagée, elle pousse un soupir et ferme les yeux, gémissant comme une chatte en chaleur sous la caresse de son maître.

À l’extrémité de mes liens, ma propre chair s’agite, grignotée de frissons d’horreur et d’espoir. De doute. Cette chair amoureuse qui a tant chéri l’empreinte de son passage, mémorisant la perfection de son épiderme.

Cette main, ces ongles, cette peau…

NON !

J’ai supplié.

OUI !

J’ai prié.

Merci, Seigneur. Merci, Satan.

Soyez damné, soyez glorifiés !

Soyez maudit, soyez bénis !

C’est impossible, pourtant, je l’ai imploré !

Possible.

Ça l’est, et pourtant…

Non ! C’est impossible !

Ma raison malmenée s’apprête à repousser ce énième fantasme halluciné lorsque la silhouette familière d’un cobra se détache légèrement du papillon afin de saluer ma loyauté d’un sourire d’outre-tombe.

Un pas, deux pas, et mon esprit dégringole dans le chaos de ses abîmes translucides tandis que sonnent dans sa voix les trompettes du jugement dernier.

Le mien. Le nôtre.

— Bonsoir, Jack.

Dernière partie

Y avez-vous cru ?

Avez-vous vraiment pensé que tout se terminerait ainsi ?

Peut-être auriez-vous, au fil des tomes, oublié tout ce que Dorian m’a appris.

Moi, non.

Pendant ces trois années d’apprentissage, je vous ai observé derrière ces pages.

J’ai testé vos réactions, assouvi vos désirs, décuplé vos envies afin de vous conduire là où je le voulais.

Là où tout devait finir.

Est-ce que cela a fonctionné ? Si oui, alors permettez-moi de vous en remercier. Car grâce à votre concours, j’ai enfin pu accomplir ma dernière

leçon :
M’émanciper de vous.
Tout doit finir dans le sang. Mais cela ne sera ni le mien. Ni le sien.
À vous désormais de faire en sorte que cela ne soit pas un jour le vôtre.
Parce que nous serons alors sans pitié.

Emilia Jacobson.
Surnommée « Le papillon »

OceanofPDF.com

Chapitre 50
…contre vérité.
Emilia

Chambre de Dorian, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
16 Novembre 1888

— Tu vas prendre froid, Emilia.

Je sursaute, déracinée de mes pensées empoisonnées et m'approche de lui. D'un mouvement bien trop rapide pour l'œil humain, il se retourne et m'invite à venir me blottir entre ses bras.

Encouragée par son sourire galant, je m'empresse de retrouver la chaleur de mon bourreau et pousse un soupir de bienheureuse condamnée.

— Que lis-tu ? demandé-je en avisant la lettre entre ses mains. Serait-ce celle de ton oncle que t'a confié sifu ?

— Oui, chuchote-t-il en embrassant ma joue, mon front, mon nez.

Mes envies de le reconduire dans la chambre contenues tant bien que mal, je repousse ma frustration et plonge mon regard empli d'espoir dans le sien enfiévré.

— As-tu appris quelque chose de ton oncle ? A-t-il donné un indice pour briser la malédiction ? Est-ce que…

Son rictus vorace s'élargit :

— Que cela soit au lit ou en dehors, ton insatiable curiosité ne cessera d'embraser mes reins, min sommerfugl.

— Et ton indécence, mes joues, répliqué-je, mon teint de ce fait violemment empourpré.

Taquin, il mordille le lobe de mon oreille tandis que sa virilité inapaisable achève ma transformation en tomate humaine.

Puis, une fois que mes gémissements alanguis ont quelque peu satisfait ses sadiques appétits, il me tend la lettre et me souffle à l'oreille :

— Mensonge contre vérité.

Je fronce les sourcils devant ses paroles sibyllines et me mets à lire les mots soigneusement calligraphiés de cet esprit pernicieux qui nous aura tant fait souffrir tous deux.

Peu à peu au fil de ma découverte, mes yeux s'écarquillent d'une sombre terreur face aux machinations jouées dans les coulisses de notre tragédie.

— Il… déglutis-je… Il t'a laissé…

— Ikke på dette sprog [40], me coupe-t-il sèchement.

J'acquiesce, scrute avec suspicion les environs et lui réponds en danois :

— Crois-tu que le complice de Jack nous écoute en ce moment même ?

Il incline la tête, une lueur malsaine sur ses pupilles étrécies de folie destructrice.

— Probablement, en effet. La prudence étant mère de sûreté, je préfère l'élever au rang de déesse. Dorénavant, nous converserons uniquement en danois lorsque nous serons tous les deux, est-ce clair ?

Rétrogradée en un ordre au simple rang d'élève, je hoche la tête et mordille mes lèvres boudeuses.

Amusé par ma moue vexée, le démon relève mon menton vers son visage moqueur.

— Ne te froisse point pour si peu, Emilia. Cela ne sied guère à cette intelligence que j'ai cultivée. Tu es mon égal, ne l'oublies pas.

— Toi non plus, grommelé-je.

Il ricane et dépose un chaste baiser au coin de mes lèvres.

— Pardonne-moi, min sommerfugl. Il m'arrive encore parfois de vouloir demeurer à jamais ton professeur.

Il se redresse et m'octroie un clin d'œil à me faire rougir d'envie.

— Toutefois, je me contenterai de ce rôle au lit. Je sais combien tu apprécies mes cours particuliers.

J'ouvre la bouche afin de protester, mais déjà son expression redevient celle du prédateur sans pitié.

— Pour revenir à ta question, Emilia : oui. Il semblerait que mon oncle m'ait laissé un cadeau d'anniversaire.

— Que comptes-tu faire à son sujet ?

Ses traits s'abîment pour se dénaturer en ceux d'une bête féroce.

— Le déballer au bistouri, bien sûr. Cependant, permets-moi de rectifier ta phrase, mon Emilia. Il s'agit de ce que nous comptons faire à ce sujet.

Soudain, l'espoir insensé de le garder près de moi s'agite entre ses bras.

— Dis-le-moi, Dorian ! Non, mieux que cela : ordonne-le-moi ! Je serai prête à faire n'importe quoi pour toi. N'importe quoi.

Ses yeux céruléens brillent d'une obscène convoitise.

— Je ne manquerai pas de te rappeler tes deux demandes lorsque je serai en toi. Néanmoins…

Il poursuit d'un ton soudain sévère.

— C'est justement ce « n'importe quoi » qui me pousse à agir, min sommerfugl. Je te préviens, je t'interdis de commettre blasphème à ma mémoire.

Forte de trois années de manipulation, je relève le menton et affecte un air innocent.

— Bien sûr que non, Dorian. J'ai bien trop de respect pour…

Tout à coup à la manière d'un diabolique tour de magie, ma fiole de ciguë apparaît entre ses doigts traîtres pour s'agiter odieusement devant mon regard paniqué.

— Pour moi ? cingle-t-il sèchement. Je préfèrerais que tu en conserves pour toi, Emilia.

— Où… où est-ce que tu… Comment ?

Il soupire et jette par-dessus la rambarde mon passeport pour l'enfer. À peine ai-je le temps de me ruer sur lui pour l'en empêcher que l'écho de la fiole brisée résonne déjà sur mon cœur anéanti en mille morceaux.

Penchée dans le vide, mes larmes pleurent le cadavre de verre lorsque deux mains m'agrippent fermement contre un torse protecteur.

— C'était ma dernière dose, sangloté-je.

— Je sais, souffle-t-il sur ma nuque.

Je me retourne, ma colère sur le point d'affronter son flegme provoquant.

— Pourquoi, Dorian ? crié-je en martelant à coup de poing sa poitrine. Pourquoi as-tu fait cela ?

— Je te retourne la question, siffle-t-il, menaçant. Tu as osé me mentir en dissimulant ce poison, en me crachant ton infâme mensonge sans même

avoir eu la décence de détourner le regard !

Las de mes pitoyables attaques, il empoigne sans douceur mes poignées et m'attire brusquement à lui malgré mes sanglots de protestation.

Son souffle rancunier s'attarde outrageusement dans mon cou ; braises de désir sous nos cendres suicidaires.

— Croyais-tu vraiment que j'allais te laisser me rejoindre ainsi ? Que j'allais laisser mon âme sœur se détruire sans mon concours ? Il n'y a que moi qui détiens ce pouvoir sur toi, Emilia. Il n'y a que moi capable d'anéantir ou d'ériger tes souffrances. Pas le poison, moi !

— Tu ne m'as guère laissé le choix ! m'emporté-je, furieuse. Tu refuses de te battre pour nous ou même d'essayer ! Tu te dis malade, mais moi, Dorian… moi je suis mourante ! Et cela depuis que tu as choisi de me quitter ! Car c'est ce que tu as fait, tu as choisi ! Cesse donc de te cacher derrière cette malédiction qui te sied tant ! Regarde-moi à ton tour en face et ose me dire que tu ne m'aurais jamais quitté si tu n'avais pas été maudit ! Mens-moi, Dorian ! Mens-moi comme tu ne cesses de le faire à chaque baiser, à chaque caresse… Oui, mens-moi…

Mes larmes épuisées je m'effondre, rattrapée de justesse par son étreinte d'acier. Le nez enfoui dans son cou, j'inspire son parfum promesse d'un avenir qui n'a de cesse de m'échapper.

Tendrement, ses doigts effleurent mes cheveux. Sa bouche serpente sur mes commissures, mon nez, ma joue.

Du miel sur ma peau alors que ses mots sucrés se versent sur mes plaies.

— Je ne peux pas te mentir, Emilia, s'adoucit-il. Et surtout, je ne le veux plus. Fut un temps où je ne vivais que pour quitter ce monde. Où je ne respirai que par désir de fouler un jour ma terre promise dans l'au-delà. Mais cela était avant de te rencontrer, avant que tu ne m'offres le plus beau présent qui soit : l'espoir. À cause de Develton et de mon oncle je suis cassé, un objet brisé et sans vie. Pourtant, grâce à toi, je sais désormais que je peux être réparé. Que même les esprits les plus détruits peuvent un jour être raccommodés. Il n'y avait que ton âme capable de prolonger ainsi la mienne. Et si demeurer en ce monde en m'opposant au duc de Lambai me garantit de préserver la seule personne qui compte pour moi, alors je ferai en sorte de ne jamais le quitter. Peu importe les sacrifices, je m'obligerai à rester, à me battre. Avec toi. À faire de chaque jour notre

paradis, à repousser chaque nuit notre enfer. J'étais prêt à mourir pour toi, mon Emilia. À présent, je suis prêt à vivre pour nous.

Mensonge contre vérité. Le mien contre la sienne. Voilà ce qu'il cherchait à me faire comprendre.

La gorge serrée, j'avale une bouffée d'air aussi acide que mes larmes méfiantes. Est-ce un rêve ? Une énième ruse de sa part ?

Il y a quelques secondes de cela, je le croyais à capituler aux pieds de Lucifer, et le voilà prêt à déclencher une guerre à l'assaut de l'enfer. Prêt à se battre à mes côtés.

Alors que je mords mes lèvres d'immortelle ressuscitée, je murmure dans un sanglot mon soulagement de le savoir à nouveau guerrier.

Il sourit. Un sourire tendre et complice qui ravive le feu dans nos reins. Un sourire promesse d'autres lendemains. Ici. Dans ce monde-là.

Sa main éprise s'égare sur mon corps à mesure qu'il m'explique d'un timbre rauque la folie de son plan. Un autre poison. Une autre mort pour une nouvelle vie. Après avoir apaisé en partie mes tourments et mes craintes, il me porte d'autorité jusqu'à notre chambre, me déshabille et m'allonge, étouffant ainsi mes questions affolées de son corps plaqué contre le mien.

Puis, alors qu'il plonge en moi d'une poussée impatiente, nos âmes assouvies de se savoir enfin maîtresses de leur destinée se mettent à danser dans les ténèbres sur cette note nouvelle : l'espoir impossible de nous retrouver un jour.

OceanofPDF.com

Chapitre 51
Donne-moi ton nom !
Dorian

Purgatoire, Manoir Soulridge
Holland Park, Londres
19 Novembre 1888

— Bonsoir, Jack.

La bouche de mon ami d'enfance remue sans émettre le moindre son. À regret, je quitte la chaleur réconfortante d'Emilia pour me repaître de la terreur de l'éventreur.

Mon sang encore aromatisé de poison je marche d'un pas lent vers lui, un sourire de reptile affamé retroussant mes lèvres.

— Eh bien, Jack, aurais-tu perdu ta langue ? Nous ne te l'avons pourtant pas encore arrachée.

— Comment… bredouille-t-il tout bas. Comment est-ce possible ? Tu étais mort. Tu devrais l'être ! Tu es mort ! MORT !

J'ouvre grand les bras, tournoie sur moi-même et m'incline à la manière d'un acteur sur scène venu saluer une dernière fois un public conquis.

— Mais je le suis, mon cher. Mort et enterré, ainsi que tu en as été toi-même le témoin privilégié. Dorian Jacobson n'est plus de ce monde. À sa place, tu as devant toi un tout nouveau gentleman aussi superbe et raffiné que l'ancien modèle.

Une voix amusée me questionne dans mon dos :

— Et quel est donc votre nom désormais, ô bel inconnu ?

Je me retourne, m'avance vers elle d'une démarche de prédateur et me présente d'un baisemain de débauché :

— Dorian Gray, pour vous servir, ravissante demoiselle.

Elle pouffe dans son poing puis gémit lorsque ma langue goûte sa peau parfumée. Des bulles de malice flottent à la surface de ses yeux incandescents. Comme il me tarde de les faire éclater d'extase !

Trois jours et trois nuits sans boire ni manger pourtant mon cadavre ne rêve que de la dévorer. Néanmoins, c'est un repas qu'il me faudra attendre encore un peu avant de pouvoir enfin le consommer.

— Ce cher Oscar Wilde apprécierait sans nul doute l'hommage, glousse-t-elle, captivée.

Je lui réponds d'un clin d'œil complice et pivote vers notre invité.

— Soit, soupiré-je exagérément. Après tout, nous avons un peu de temps avant le lever du soleil. Je peux bien t'offrir ce cadeau d'adieu. Bien qu'en principe, un magicien ne révèle jamais ses tours de magie.

Je marque une pause, censée ménager mon effet menaçant sur la proie. Revenir d'entre les morts n'aura fait qu'exacerber ce sadisme inné. Ce vice que je partage dorénavant avec ma moitié dont le sourire derrière moi fait écho à notre voracité.

Sans pitié, ni remords. Uniquement ces pulsions qui nous hurlent « encore ».

Satisfait de la curiosité malsaine de l'éventreur, je réduis d'un pas la distance entre nous et module mon timbre pour le rendre plus professoral :

— Connaîtrais-tu par hasard le terme de « zombie », Thomas ? Non, probablement pas. Pardonne-moi, mon ami, j'avais oublié combien ton intellect était limité.

Il proteste, je désigne ses entraves d'un doigt moqueur. Il se tait, à court d'arguments.

— Ce terme nous provient du vaudou, une croyance ancestrale venue tout droit d'Haïti. Vois-tu, la zombification est un rituel qui consiste à empoisonner son ennemi à l'aide d'une substance mystérieuse. Cela dans le but ultime et pervers de l'asservir, de le rendre esclave pour l'éternité. « Zombie » désigne ainsi un esprit errant, un revenant réduit à l'état d'un pantin privé de toute volonté. Ni totalement décédé, ni tout à fait vivant. Une punition pire que la mort pour ce peuple. Une absolution meilleure que la mort pour moi.

— Et tu as réussi à trouver ce fameux poison, je suppose, grogne Thomas.

— Ah, tu vois ! m'exclamé-je, enthousiaste. Il aura finalement fallu t'enchaîner pour enfin te rendre intelligent.

— Je l’ai toujours été, Dorian. C’est toi qui n’as jamais voulu le voir.

Songeur, je frotte mon menton imberbe et lui réponds avec la plus grande sincérité.

— Sûrement, mon ami, mais cela ne change rien au fait que je dégusterai ce « brillant » cerveau accompagné d’un bon verre de whisky.

Un raclement de gorge féminine me fait aussitôt rectifier ce dernier point.

— De vin.

— Je préfère, approuve-t-elle.

Je souris, séduis par sa prévenance affectueuse et me concentre à nouveau sur la victime.

— Où en étais-je déjà ?

— Au poison, m’informe-t-il.

— Ah oui, merci, Thomas ! J’ai en effet demandé à l’un de mes associés de me rapporter de l’essence de fugu du Japon. Le fugu, ou poisson-globe, est un poisson extrêmement virulent dont la chair contient une toxine encore plus puissante que le cyanure. Toutefois, mélangée à du venin de serpent, elle donne ce que l’on appelle de la « poudre à zombie ». Ingurgitée avec prudence, cette poudre donne un tableau clinique proche d’un état de mort apparente : paralysie, perte de conscience, hypothermie et enfin ralentissement des battements cardiaques. N’est-ce pas merveilleux ?

— Mais tu as craché du sang !

— Oh, ça ? De simples capsules d’éther animalier croquées par mes belles dents. Du sang d’agneau, bien sûr. Que veux-tu, j’ai le sens de la mise en scène.

— Un peu trop à mon goût, murmure mon âme sœur.

Je me tourne vers elle afin de m’enquérir de son trouble, mais elle me rassure d’un sourire prudent, comme si sa peur de me perdre la faisait encore douter de ma résurrection.

Il me suffit d’observer ses doigts tremblants pour connaître son empressement de me toucher, de sentir mon ardeur palpiter en elle. Alors seulement je le sais, elle me croira enfin.

— Encore un peu de patience, mon Emilia. Et mes baisers se chargeront de te prouver que je suis bel et bien vivant entre tes bras.

Elle rougit et baisse la tête. Rassuré, je poursuis mon brillant exposé sépulcral.

— Une fois mort-vivant donc, ne me restait plus qu'à attendre sagement mon réveil sur cette table glacée. Lucius, mon croque-mort attitré, a pris grand soin de mon corps le temps pour ce dernier d'être ranimé. C'est finalement grâce à une décoction de datura préparée par Emilia que mes fonctions physiologiques m'ont peu à peu ramené dans notre monde, m'épargnant ainsi de mourir de faim et de soif. Cela dit, tu seras ravi d'apprendre que cela ne fut guère une partie de plaisir. J'étais conscient de tout, mais je ne pouvais ni bouger, ni protester aux blagues douteuses de ce satané renard. Pire que la mort ? En effet, ça l'était.

Insensible à mon calvaire héroïque, Thomas enchaîne ses maudites questions.

— Comment as-tu su pour le dosage ?

— Ah ! Mais c'est là toute la beauté de ce jeu de hasard, mon ami. Je n'en savais rien… ou plutôt, je n'en étais pas sûr. Bien que l'un de mes ancêtres ait réussi au cours d'une expédition à retranscrire la formule de ce mélange, il n'avait jamais osé la tester sur lui. Je suis le pionnier des Jacobson, le premier à avoir expérimenté la mort et à en être revenu.

— Finalement, ce modèle est encore plus vantard que le précédent, plaisante Emilia.

Mon humour libertin répond par-dessus mon épaule :

— Attends au moins mes exploits au lit avant de te prononcer sur ce point, *min sommerfugl* .

Elle tire la langue, mais ses prunelles veloutées me renvoient déjà des images de soie.

— Pourquoi ? rugit Thomas. Pourquoi avoir tenté dans ce cas ? En faisant ce pari, tu as mis en jeu la vie de tous tes domestiques. Tout cela, juste pour une stupide expérience ?

Mon attention revient vers ce visage blême embrasé par la jalousie.

— Non, Thomas, pour elle. Je n'ai que faire de leur vie, seule la sienne m'importe. Au pire, si cela avait échoué, j'aurais été accompagné aux enfers par une armée de serviteurs. De quoi flatter mon égo et faire enrager Lucifer. Crois-tu que cela m'a empêché de dormir dans cette mort artificielle ? Non. Je n'avais rien à perdre, mon ami, mais j'avais Emilia à gagner. Vois-tu…

Je désigne du menton la sublime créature endeuillée près de moi.

— J’avais tort. Elle n’est pas ma faiblesse, elle est ma force. Seuls nous sommes puissants, à deux nous sommes invulnérables. Et il m’aura fallu toutes ces années pour enfin le comprendre.

Le sourire tendre de mon ancienne élève me presse de la rejoindre, de l’étreindre à en perdre la raison. Mais si j’ai quitté les enfers, je n’en ai point encore fini avec le purgatoire.

Ainsi que me le rappelle le courroux grotesque de Jack.

— Lambai ne sera jamais d’accord avec ça ! Il va te traquer, toi et ta putain ! Vous ne serez jamais en sécurité ! Jamais !

Je cille au juron craché, effleurant les contours du bistouri dans ma poche.

— *Pas encore, min storebror.*

— *Oui, Élise. La mort m’aura au moins appris la patience.*

— Le duc et moi sommes parvenus à… un accord, à la morgue. En récompense de mes bons et loyaux services, il me laissera vivre, et cela malgré son irritation, tu t’en doutes. Toutefois, la malédiction n’est rien en levée pour les générations futures.

À ces mots, je jette un regard désolé vers mon tout. Si elle décide de rester à mes côtés, mon égoïsme acharné la privera à jamais du rôle de mère.

Comprenant la fatalité de ces paroles, elle acquiesce et me rassure d’un sourire confiant afin de me signifier que cela n’a guère d’importance.

— *Toi et moi, Dorian. Et cela est amplement suffisant.*

— Les funérailles. Les lettres. Tout cela était prémédité, peste Jack.

Je hausse mes épaules contrariées de me détourner à nouveau d’elle.

— Évidemment. Concernant cette partie du conte, je laisse notre divine narratrice ici présente prendre le relais.

— La veille de la mort de Dorian, nous avions convenu qu’il nous fallait vous isoler de vos sbires, explique-t-elle froidement. Car après tout, si Tobias vous avait attaqué ce n’était que pour faire valoir vos droits à la protection. Et nous berner un peu plus. Alors, nous vous avons donné ce que vous désiriez le plus : le passé de Dorian.

Elle s’approche de deux pas vers lui, sa silhouette vaporeuse semblable à une déesse de la vengeance. *Ma* déesse.

— Vous aviez peur, n’est-ce pas, Thomas ? Vous sentiez que nous nous rapprochions de vous. Alors vous lui avez demandé de vous mutiler, de

simuler une agression afin de pouvoir vous entourer d'une garde rapprochée.

— Je savais que cela vous empêcherait de me confronter, confirme-t-il d'un rire sardonique. Du moins pour un temps. Ce foutu Tobias n'aura même pas été capable de faire ce que je lui avais demandé !

Il crache aux pieds d'une Emilia qui recule d'une mine écœurée. Ma paume de main fourmille sous la caresse tentante de l'acier. Mais d'un effleurement rassurant, mon papillon m'invite à me contenir encore un peu.

— C'est-à-dire ? Que lui avais-tu ordonné, Thomas ?

Sa langue aussi bifide que la mienne se glisse sur ses lèvres perfides.

— D'éloigner la putain de toi, bien sûr ! Son rôle consistait à vous diviser, à semer le chaos entre vous afin que je puisse placer mes pions sans risquer d'être éjecté de l'échiquier. Vous voir vous déchirer aura été le moment le plus jouissif de toute mon existence !

La pointe de ma lame s'enfonce dans la chair tendre de mon pouce, m'évitant ainsi de trancher la sienne.

— Seulement, il a fini par mordre la main de son maître, objecté-je, la mâchoire serrée.

Graham gonfle ses joues mal rasées, comme un enfant capricieux pris en faute.

— Disons que je n'avais pas prévu ses… penchants meurtriers. Il devait uniquement emmener ta traînée sur ce maudit bateau et la noyer dans l'Atlantique. Au lieu de ça, monsieur a voulu devenir Jack en me volant mes proies ! Mais il n'y en a qu'un sur cette Terre, et il est juste devant toi ! Je devrais d'ailleurs te remercier de l'avoir éliminé. Tu m'as épargné un effort inutile.

— Est-ce vous qui lui avez ordonné de me violer ? croasse Emilia. De me mutiler ?

Il penche la tête. Son regard aliéné serpente sur les cuisses de ma protégée. Ses yeux, je commencerai par ses yeux.

— Le viol, oui. La mutilation, non. Là encore, ce maudit Américain n'en aura fait qu'à sa tête. Je suppose qu'il voulait jouer un peu, comme un soldat avec les Indiens.

— Mais c'est finalement moi qui l'ai scalpé ! hurle-t-elle.

D'un sursaut de férocité, elle se rue sur lui me laissant juste le temps de retenir son bras d'une poigne ferme.

— Pas encore, *min sommerfugl* . Il nous doit encore quelques explications.

Au contact de ma peau, son souffle s'apaise lorsque ce satané Jack répand de l'huile sur son humeur enflammée.

— Dites-moi, ma chère. Comment était votre thé ce soir-là ? Aussi glacé que votre terreur, j'espère.

Puis il éclate d'un fou rire aussi bruyant que l'uppercut qui s'abat sur son visage surpris. Mes nerfs quelque peu assouvis par ce coup de sang, je masse mes jointures écorchées sous l'œil frustré d'Emilia.

— « Pas encore », hein ? bougonne-t-elle.

Je lèche mes plaies d'un regard charmeur et m'adresse au supplicié, affairé à recracher au sol sa bouillie de dents et de sang mêlés.

— N'aie crainte, Thomas, Sarah te rejoindra bientôt. Du moins, une fois que les autres domestiques nous l'auront amenée. Si tu croyais nous surprendre en révélant le nom de ta complice, c'est que tu nous as fortement sous-estimés. Il n'y avait qu'elle qui disposait de la clé de chambre d'Emilia. Sans compter la confiance de sa maîtresse qui lui permettait ainsi d'agir dans l'ombre. Et d'ouvrir les portes à nos assaillants.

— Une erreur que je ne commettrai plus, chuchote-t-elle, contrite.

Je me tourne vers elle, un désir viscéral de partager ses remords ancrés dans ma voix sévère.

— *Nous* ne commettrons plus cette erreur, Emilia. Ne souffre pas au singulier quand elle est désormais plurielle.

— *Quand elle est désormais mienne.*

Inspirant profondément elle acquiesce, ses épaules allégées d'un poids qu'elle n'est plus seule à porter.

— Bien, bien. Votre petit numéro d'amants maudits est bien joli, mais ça ne répond pas à ma question. Quand as-tu su que c'était moi ? interrompt soudain l'éventreur, enragé. Comment ? Qu'est-ce qui m'a trahi ?

Je pousse un horrible rictus et donne un léger coup de pied à sa cheville droite. Il grimace et me fusille d'un regard aussi sombre que nos âmes.

— Depuis cette chute dans notre enfance, tu as toujours eu une légère claudication par temps orageux. Ce soir-là dans l'entrepôt, tu as commis ta première erreur, mon ami.

Il renverse la tête en arrière puis éclate d'un rire hystérique, sa propre stupidité l'étouffant à moitié.

— C’est vrai, se reprend-il d’une voix plus sourde. J’avais oublié ce « détail ».
— Détail qui te vaut d’être enchaîné. Et moi d’être libre.

Ses yeux rieurs roulent dans leurs orbites ténébreuses, billes obscures prêtes à faire ricocher cette folie que je perçois en lui.

Oui, montre-moi ton véritable visage, Thomas. Montre-moi qui tu es vraiment.

Ses lèvres vermeilles se retroussent, dévoilant les traits d’une bête semblable à la mienne. Un monstre façonné par la perversité de notre mentor.
— Tu ne le seras jamais, *mon ami* . Il y a veillé pour nous deux, n’est-ce pas ?

Mon visage demeure inexpressif, se régalant de la surprise peinte sur son masque fendillé. Sans quitter ce regard délicieusement stupéfait, je sors de ma poche la lettre de mon oncle et me mets à la lire à voix haute.

Dorian,
Cette lettre te parviendra à temps, je l’espère, avant que tu ne deviennes à ton tour poussières. Lors de mon enseignement, je t’ai formé dans ma droite lignée : impitoyable, invincible et sans pitié. Cependant, min dreng, il y a une chose que j’ai oublié de te transmettre : la modestie.
Alors, afin de rectifier mes défaillances de professeur, je t’ai laissé un présent d’anniversaire. Mon ultime chef-d’œuvre, ma dernière création.
Il te bousculera, anéantira toutes tes certitudes, j’y ai veillé. Un adversaire digne de toi qui te connaîtra dans les moindres détails, dans tes moindres faiblesses. Ton reflet, ton double. Celui que je n’ai eu le temps de polir, celui que tu briseras pour moi.
Puisse-t-il ainsi prendre le relais de tes défauts afin que tu puisses mourir dans la perfection.
Et nous rejoindre enfin.

Ton oncle

— Mon oncle t’a entraîné en même temps que moi afin de m’offrir un adversaire de taille, résumé-je en rangeant la lettre. Il croyait m’offrir un challenge, il m’aura finalement laissé une pitoyable provocation. Quand est-ce que tout cela a commencé, Thomas ? Est-ce à la mort de mes parents ?

Il humecte sa bouche, goûte son propre sang avant de répandre le mien sur sa langue acérée.

— Oh, mais bien avant cela, Dorian. Te souviens-tu de notre première rencontre dans ce fossé ? C'est lui qui m'a fait tomber dedans, arguant que cela était le seul moyen de t'amener auprès de moi. Il nous souhaitait amis, nous ambitionnait ennemi. Mais par-dessus tout, il aspirait au pouvoir, celui que lui avait refusé sa naissance tardive. Ton père, de par son rôle d'aîné, lui avait tout volé : la gloire, la puissance et même son âme sœur. Pourtant, malgré tous ces présents, cet idiot refusait de contenter Abalim. Son inaction et ses jérémiades, menaçaient ainsi de faire retirer tous les privilèges acquis par le pacte. Alors, ton oncle a attendu. Attendu jusqu'à ce qu'un homme adepte de rituel satanique se prête à son jeu de pouvoir et lui obéisse d'une confiance aveugle.

— Le duc de Develton, souffle Emilia.

Je déglutis, décontenancé un instant par les propos de Jack et leurs intenables implications lorsque ceux de ma sœur me reviennent soudain à l'esprit.

« *Il y a veillé, Dorian. De bien des façons.* »

En aurait-il été capable ? Oui, assurément. Par jalousie, par ambition. Par tout ce qu'il restait à sa lâcheté. Combien ne donnerais-je pour poignarder une seconde fois son cœur pourri de la veine cave jusqu'à l'aorte ! Cet homme m'a tout pris. Ma famille, mon innocence, mon corps. Ma raison.

Je tourne la tête en quête du regard de ma moitié, la seule à pouvoir me rendre sain dans ce monde aliéné. Peu à peu, ses lèvres esquissées en un sourire allié purge mon sang des miasmes de démence, réconfortant ma lucidité affligée.

— A-t-il fait assassiner ma famille ? demandé-je finalement d'un ton plus posé.

Le déchet humain renifle sans grâce, esquissant par la suite une singulière grimace de bête blessée mêlée de défi.

— *Tu* étais sa famille, Dorian, et *tu* devras te contenter de cela. Estime-toi heureux, mon ami, c'est plus que je n'ai jamais eu.

Ce doute infâme qui me tenaille depuis sa lettre cisaille ma trachée d'une requête infernale :

— Qui es-tu, Thomas ? Qui es-tu vraiment ?

Un sourcil trempé de crainte se hausse d’étonnement.

— Tu me connais déjà, Dorian. Pourquoi donc cette étrange question ?

— Ton nom ! rugis-je, ma patience à nouveau ébranlée. Donne-moi ton nom !

Il s’esclaffe et bascule sa tête de gauche à droite à la manière d’un fou séquestré dans un asile.

Soudain, il la redresse, son timbre modulé d’une démoniaque inflexion.

— Allons, ce n’est pas ainsi que tu m’exorciseras, raille-t-il.

— TON NOM !

— Bien, bien. Cela est demandé si gentiment, comment pourrais-je m’y refuser ? Mon prénom est bien Jack…

La lumière des lampes à gaz danse sur ses pupilles dilatées par la folie alors qu’il prononce d’un calme luciférien notre sentence.

— Jack Jacobson. Comme mon père a porté ce nom avant moi. Avant que ta lame ne le renvoie à nos ancêtres. Ravi de faire enfin ta connaissance… mon cher cousin.

Mon esprit abîmé s’égare dans les sphères incestueuses lorsqu’un hoquet de surprise à ma gauche me ramène dans cette détestable réalité.

Consciente de mon malaise momentané, ma partenaire prend le relais de ma faiblesse.

Ma force, oui elle l’est. Plus que jamais dans cette épreuve.

— Son oncle était votre père ?

— C’est en effet ce que j’ai dit, petite imbécile !

Loin d’être décontenancée par son ton mordant, ma guerrière poursuit son interrogatoire sans faillir.

— Qui était votre mère dans ce cas ?

— Oh comme toi, Emilia. Une pute qui gagnait sa vie en écartant les cuisses. Elle pensait que sa vie changerait grâce à lui. Alors, elle lui a fait un gosse et l’a menacé de tout révéler s’il ne versait pas d’argent. Seulement, l’alcool et l’opium auront fini par tout grignoter. Comme les vers sur ce putain de cadavre que j’ai laissé derrière moi !

— Vous… vous l’avez tuée ?

Il hausse tant bien que mal une épaule entravée.

— Évidemment. C’était même ma première épreuve en tant qu’apprenti. Enfin, ça et le gamin qui avait été témoin de la scène. J’ai emporté avec moi

son cœur et son nom de famille dans mes bagages pour Londres. Et c'est là que tout a vraiment commencé, Dorian. Quand je t'ai rencontré pour la première fois. J'étais soulagé, si soulagé. Enfin, je n'étais plus seul ! J'avais enfin trouvé ma moitié ! Le seul à qui j'aurais pu me confier corps et âme. Mais père avait d'autres plans en tête, puis ça a été au tour de cette traînée de nous séparer !

Arraché à mon mutisme par son insulte, je bondis sur lui et enserre ses joues de mes griffes vengeresses.

— Je t'avais prévenu de ne plus la nommer ainsi !

À mon plus grand désarroi d'assassin, ce crétin se met à ronronner de plaisir sous ma torture.

— Et moi que tu m'appartenais. Si tu n'es pas à moi, Dorian, alors tu n'es à personne ! Je la détruirai ! Tout comme tous ceux qui oseront s'approcher de toi ! Nous sommes faits l'un pour l'autre. Nous sommes les élus, mon amour ! Ceux que le duc de Lambai a choisis pour répandre sa parole divine. Elle ne l'entend pas, Dorian, elle en est incapable, mais moi oui. Tout comme toi. Il me murmure, me chuchote à l'oreille ma destinée. La nôtre.

Ma poigne faiblit à cette confidence. Toutes ces années à douter qu'il me soit semblable. À assister à ses rires sans raison, à ses regards qui se perdaient par-dessus mon épaule avant de conclure par un rictus qui n'avait pas lieu d'être.

Il lui parlait. Pendant tout ce temps, il le conseillait dans le seul but de me détruire. Dans le seul but de nous anéantir.

— « *Le sang des Jacobson ne coule point dans ses veines* . », répété-je au souvenir des paroles obscures de mon oncle.

Une lueur d'espoir ravive sa futile résistance. Tout à coup, un sentiment putride gratte les recoins de ma cage thoracique. De la pitié. Pour la toute première fois, voilà que j'en ressens. Une compassion infecte pour ce petit garçon endoctriné par un semblant de père. Un homme qui l'a utilisé, modelé, broyé selon ses vils besoins, tout cela afin de satisfaire sa misérable vengeance.

Il l'a rendu fou. Je le vois dans son regard ahuri, je l'entends dans sa voix insensée. Il n'y a plus rien désormais à sauver de lui. Ni son esprit, ni son corps. Ni cette âme putréfiée, pourrie par celui qui l'a engendré.

Il n’existe désormais qu’un seul remède capable d’absoudre les fautes du père. Et il réside dans la chair de son fils.

— Oui ! exulte-t-il, inconscient de son funeste destin. Seuls ceux pourvus de ce sang peuvent entendre la voix sacrée. Elle n’est rien ! Juste une chienne que tu as ramenée du caniveau ! Tu te dois de l’abattre avant qu’elle ne souille notre famille !

— Tu cherchais à prendre sa place, comprends-je. Tu voulais devenir mon apprenti.

— Cette place me revenait de droit ! aboie-t-il tel un chien enragé. Moi ! Pas elle, MOI ! Il n’y a que moi qui avais le droit de me tenir ainsi à tes côtés ! De te toucher. De te baiser. De te tuer. Même cela elle me l’a arraché !

— Voulais-tu tant que cela faire partie des Jacobson ?

Une larme de regret coule soudain sur sa joue pour venir mouiller mes doigts peu à peu divorcés de sa peau.

— Plus que ma vie, Dorian. Toute ma misérable existence, j’ai été dans l’ombre. Le bâtard, le dégénéré, celui dont on ne devait prononcer le nom de peur de l’invoquer. Alors le soir, quand tu quittais mon lit après m’avoir forniqué, je me mettais à rêver. À rêver que tu me conduises enfin dans ta lumière.

Inflexible à ses jérémiades, je me penche et lui murmure l’évidence à l’oreille.

— Nous sommes des créatures de la nuit, Thomas. Cela m’aurait été impossible.

Sa révolte s’effondre dans ses yeux embués de souffrance.

Je voulais le torturer avec elle, faire durer sa souffrance jusqu’au lever du soleil. Mais à quoi cela servirait-il pour quelqu’un qui a passé sa vie dans l’obscurité ? Jack a raison, il fait partie de moi. Tout comme Élise. Tout comme mes parents. Tout comme cet oncle qui, j’espère, rôtit à présent en enfer.

En respect pour ce sang partagé, pour ce nom damné qui est nôtre, mon rôle de survivant est de mettre fin moi-même à son existence. Afin d’abattre définitivement la branche gangrénée des Jacobson.

Près de moi, la dernière à porter cette marque recule d’un pas, les doigts entrelacés sur son ventre en guise d’approbation silencieuse. Elle aurait pu réclamer son dû, son prix du sang. Au lieu de cela, elle reste à mes

côtés et m’accompagne dans ma croisade pécheresse. Par le diable, qu’ai-je fait de bon dans cette vie pour la mériter ? Rien, si ce n’est de l’adorer.

Pressé d’en finir une bonne fois pour toutes avec cette famille, je lève mon bistouri et frôle sa barbe humide de regrets.

— Je dois le faire à présent.

— Je sais.

— As-tu peur ?

— Serais-tu comblé si je l’étais ?

— Le plus heureux des hommes.

— Alors, je le suis.

Nos regards se croisent un instant sur le reflet de la lame. Mon sadisme me pousse à lui décrire l’inévitable, présagé il y a trois nuits de cela par son défunt père.

— Si je te tue avec cet acier, ton âme ne renaîtra pas. Et je ne t’entendrai plus jamais.

— Me détestes-tu autant ?

— À la folie.

— Moi, je t’aime.

— Je sais. Et c’est pourquoi je choisis de te libérer. En mémoire de notre amitié. En mémoire de ce qui aurait pu être.

Il ferme ses yeux énamourés et approuve d’un bref hochement de tête.

— Pose-moi la question, Dorian. Pose-la-moi, qu’on en finisse.

Mon arme glisse sur la peau nue de son ventre, près de ces intestins bientôt répandus au sol tandis que mon autre main enlace sa nuque trempée de sueur.

— Avant que je ne t’achève, as-tu un dernier souhait Thomas ?

Il clôt un instant les paupières. Lorsqu’il les ouvre, je retrouve à nouveau ce petit garçon rencontré jadis dans un fossé. Cet ami dont j’ai fait si souvent défaut. Cet amant que ma cruauté a tant de fois malmené. Néanmoins, de toutes ses sombres facettes, c’est avant tout le souvenir de cet enfant chétif que je souhaite emporter dans la tombe.

Lors de ce jour où je quitterai ce monde pour le retrouver.

Mais pas aujourd’hui.

Non, pas aujourd’hui.

— Oui, j’en ai un, bégaye-t-il, ses cordes vocales noyées de larmes. Enterre-moi dans la tombe de mon père, Dorian. Fais-moi devenir un Jacobson. Que mon cadavre repose enfin en paix avec les siens. Je t’en prie, je t’en supplie. Ne me laisse plus errer seul dans l’obscurité. Plus jamais.

Je souris et rapproche nos deux corps comme nous l’avons tant de fois fait dans son lit. Il soupire d’aise, sa peur de la mort apaisée par cette ultime étreinte.

— Plus jamais, Jack.

Soudain, un filet de sang régurgité de ses lèvres se blottit dans mon cou tandis que ma lame l’éventre et remonte jusqu’à son cœur contaminé pour le pourfendre.

Ma voix, chuchotée contre cette peau déjà mordue par la faucheuse, couvre ses râles d’agonie de mon dernier présent. Ce cadeau que je ferai graver avec amitié sur son épitaphe.

— Adieu, mon frère.

Chapitre 52
Tout doit changer.
Emilia

Le cadavre frais de l’éventreur descendu de sa croix, nous remontons tous deux les marches du purgatoire dans un silence religieux.

Une pointe de regret agace un bref instant mon esprit vengeur, détruite aussitôt par la confusion douloureuse de Dorian. Au moment où nous apercevons enfin les ombres du jardin, je glisse un œil discret sur mon aimé au visage renfermé qui se laisse aisément déchiffrer par notre lien.

Il souffre. Je le sens au fond de mes entrailles ravagées par le même mal. Sa famille assassinée par son propre sang. Ce cousin élevé pour le tuer. Cet oncle qui l’a manipulé. Sans compter cet inceste dont mon corps passera son existence à lui faire oublier. Dorian a beau être l’homme le plus

aguerri et le plus puissant qui soit, il n’en demeure pas moins un homme. Et cet homme a besoin plus que jamais de moi.

Alors, arrivés à hauteur de la dernière marche nous conduisant vers notre nouvelle vie, j’entrelace nos doigts afin de lui signifier que je serai là. Quoi qu’il puisse advenir, je demeurerai à ses côtés.

Dans cette vie, comme dans l’autre.

Il sourit, porte ma main à ses lèvres et y dépose un baiser. Son affection m’emmitoufle à l’instant dans un manteau de désir cousu sur-mesure pour nos deux corps pressés de se réchauffer dans la chaleur de l’autre.

— Ce n’est pas assez, lui signifié-je en me blottissant contre son épaule.

— Cela ne le sera jamais, répond-il en effleurant étrangement ma bague papillon.

Dehors, la nuit glaciale s’infiltre sous mes jupons de deuil, comme une caresse tardive de la faucheuse.

Je frissonne, plus terrifiée que transie de froid. Sans même avoir le temps de claquer des dents, la veste de Dorian se retrouve logée comme par magie sur mes épaules effrayées.

— Tu vas attraper froid, Emilia.

Sa phrase, réminiscence d’une nuit d’adieu, ravive aussitôt toutes mes craintes enfouies six pieds sous terre dans un cercueil vide.

Les larmes aux yeux, je plonge dans ses bras, l’oreille collée à sa poitrine, à la manière d’une horlogère en quête de la moindre défaillance.

— Emilia…

— Chut, lui intimé-je d’un sanglot étouffé. Laisse-moi l’écouter, je t’en prie. J’ai besoin de savoir s’il bat encore.

Ses doigts glacés m’étreignent tendrement contre lui.

— Bien sûr qu’il bat, me répond-il d’un petit rire. Il bat pour toi.

Rassurée, je relève les yeux vers son regard brillant d’un dévouement sans limites, à faire fondre les aiguilles de mon propre cœur.

— J’ai eu si peur, murmuré-je d’une voix éraillée. Je sentais à peine ton pouls et Jack… Jack a bien failli t’approcher pour le vérifier. Et je… bon sang, j’ai cru te perdre à jamais, Dorian !

Le coin de sa bouche se creuse sur cette fossette tentatrice.

— Mais tu ne m’as jamais perdu, mon Emilia, et tu ne me perdras jamais. J’étais juste momentanément coincé dans cet enfer en attendant de retrouver

le paradis de tes bras.

Je pousse un rictus nerveux.

— L'enfer de Lucius, je suppose. Ses blagues étaient-elles si mauvaises que cela ?

Il grimace.

— Tu n'as pas idée. Son humour graveleux m'a donné envie de m'initier à la chasse au renard. Malgré tout, non. Je ne parlais pas de celui-là.

Redevenu sérieux, il soulève d'un doigt replié mon menton me plongeant ainsi dans ses pupilles agitées de vagues fiévreuses.

— Le vrai enfer, Emilia, c'était de ne pas pouvoir te toucher alors que tu me tenais la main. De ne pas pouvoir te parler alors que j'avais tant de choses à te confesser.

Son pouce frôle mes lèvres entrouvertes, prêtes à l'accueillir.

— De ne pas pouvoir embrasser cette bouche après l'avoir enfin goûtée. Si tu savais combien j'ai rêvé d'elle. Je passais mes journées comateuses à me remémorer sans cesse sa saveur. Encore et encore, jusqu'à en devenir fou. Et tes mots n'ont en rien soulagé ma famine.

Je rougis au souvenir de ma phrase chuchotée au creux de son oreille.

— *« Si tu veux à nouveau goûter mes lèvres, il faudra te réveiller »,* répété-je en danois.

Un éclair lubrique illumine ses pupilles en proie à une faim charnelle.

— Je t'ai peut-être un peu trop bien enseigné la manière de torturer un homme, gronde-t-il d'un timbre rauque.

J'éclate de rire alors qu'il se penche d'une vitesse affolante vers moi. Sa bouche si proche de la mienne, pourtant si loin pour nous délivrer de ce mal nommé frustration.

Subitement, mon esprit embrumé proteste, effrayé qu'il ait pu être le témoin involontaire de ma déclaration d'amour. Ma fierté ne supporterait pas d'avoir commis une telle erreur. Lorsque ce moment arrivera, je tiens à le lui dire à voix haute. Je veux pouvoir entendre valser son cœur sur le même tempo quand le mien sera à ses pieds. Et je prierai n'importe quelle entité afin qu'il ne puisse jamais trébucher dessus.

— Mais, au fait, m'enquiers-je, suspicieuse, si tu as entendu cette phrase ainsi que les blagues de Lucius cela veut sans doute dire que tu as aussi

entendu…

Ses paupières se plissent d’une malice irritante.

— Rien d’autre, *min sommerfugl* . Mon corps affaibli était somnolent la plupart du temps.

Je l’observe avec attention dans le but de déceler la moindre note de mensonge, mais sa partition est aussi parfaite que son visage au teint nacré.

— Vraiment ? insisté-je en haussant un sourcil circonspect.

Il lève sa main droite et récite d’un timbre solennel.

— Croix de bras, croix de fer, si je mens je retourne en enfer.

Je glousse, conquise par ce spectacle, avant que cet intermède humoristique ne me plonge à nouveau dans les ténèbres de ses iris.

— À présent que je suis réveillé, ronronne-t-il d’un ton sensuel. Puis-je réclamer mon dû ?

— Oui, suffoqué-je contre ses lèvres. Elles sont à toi. Tout est à toi.

Son sourire reptilien se pose avec douceur sur ma bouche de papillon. Mais à peine ai-je le temps de goûter nos retrouvailles qu’un cri agacé nous sépare.

— Comme c’est charmant ! La victime éprise de son bourreau. Je suis sûre que les journaux se régaleront demain matin, milord !

Je sursaute au son de cette voix familière, devenue pourtant si étrangère. Sans me laisser la chance de protester, la main de Dorian m’écarte brusquement pour me placer derrière lui.

Devant nous, habillée d’une simple chemise déchirée par son évasion, Sarah tient un petit pistolet au bout de ses mains tremblantes. D’un geste sec, elle me fait signe de m’éloigner de lui, mais cela n’a d’effet que de le rendre encore plus protecteur.

— Hors de question, Sarah ! tonne-t-il. Elle n’a rien à voir avec tout cela.

— Oh, s’esclaffe-t-elle. Moi je crois que si, milord.

Armant le chien, elle m’aboie son ordre :

— Écarte-toi de lui ou je lui fais exploser la cervelle, Emilia !

L’obstination dans son regard dément m’oblige à lui obéir. D’un mouvement leste, je me détache sans concession de la prise de mon âme sœur sous ses rugissements menaçants.

— Hors de question de te perdre à nouveau ! protesté-je une fois sortie de son ombre.

La détresse sur ses traits livides m’étouffe, mais je dois rester forte. Je ne suis plus son élève, je suis son égal.

Et j’affronterai Sarah en tant que tel à ses côtés.

— Que t’a-t-il promis ? riposté-je à notre assaillante. Que t’as donc promis Jack qui valait à ce point de me trahir ?

Ses mains crispées sur l’arme elle cille, nerveuse. Profitant de son trouble momentané, je m’approche d’un pas, mon enseignement prêt à manipuler son infidélité.

— Toutes ces années, Sarah, m’adoucis-je. Toutes ces années à me rassurer, à me bercer. Tu as toujours été là pour moi.

Du coin de l’œil, j’aperçois la silhouette prédatrice de Dorian tenter de la prendre en tenaille.

— *Continue, m’encourage-t-il silencieusement. Distrais-la.*

Je déglutis et poursuis mon monologue, y ajoutant une pincée de pathos diabolique. Les yeux de ma femme de chambre crachent à présent des larmes dont je me repais avec une joie des plus sadiques.

— Quand je suis arrivée au manoir, j’étais désœuvrée, orpheline. Tu te souviens ce que tu m’as dit ce jour-là ? *« Ne t’inquiète pas, Emilia, tu n’es plus seule désormais »*. Et je t’ai cru, Sarah, je t’ai fait confiance. Je t’ai même fait des confidences, comme on en fait à une amie. Comme on en fait à une sœur.

Ce dernier mot chasse le spectre de sa torpeur et je comprends soudain mon erreur bien avant qu’elle ne la hurle :

— Et c’est justement pour ça que je refuse qu’il te prenne, Emilia !

Figé à quelques pas de moi, Dorian ploie son corps de chasseur, prêt à fondre sur sa proie. Mais l’attention armée de Sarah revient brusquement sur lui, empêchant ainsi toutes velléités assassines.

Prudemment, je m’applique à prendre son relais lorsqu’elle me crie sa sommation.

— Bouge un seul orteil vers moi, Emilia, et je lui explose la tête !

Je hoche la mienne, mon cerveau à présent paralysé d’une terreur diffuse. Celle de le voir à nouveau mourir devant moi. Non, pitié tout, mais pas ça ! Je ne veux pas le perdre à nouveau. Pitié.

— Mon petit frère, sanglote-t-elle. Vous m’avez pris mon petit frère.

— De quoi parles-tu, Sarah ? lui demande-t-il sèchement. Tu sais bien qu’il était déjà mort quand le médecin est arri..

— NON ! Vous mentez !

Elle se rapproche de lui, le canon de son arme plus trémulant que jamais.

— Vous mentez ! Comme vous l'avez fait ce jour-là lorsque vous m'avez promis qu'il serait en sécurité ! Je vous ai donné ma vie, milord ! Et vous, vous lui avez arraché la sienne !

— Est-ce donc ce que Jack t'a promis ? Ma vie ?

— Oh, il m'a promis tellement de choses. La mort du monstre que vous êtes ! Que vous avez toujours été ! Jamais je ne vous laisserai planter vos crocs dans Emilia !

— Mais tu as laissé à Tobias le soin de le faire, soufflé-je d'un ton de reproche. Connaissais-tu au moins ses intentions, Sarah ? Il voulait me violer !

Son regard coupable papillonne entre moi et Dorian.

— Je… je l'ignorais, gémit-elle. Il était uniquement censé te faire peur.

— Et cela aussi, Jack te l'avait promis ?

Le doute s'installe sur ses pupilles affolées. Sarah n'est pas une meurtrière, je le sais. Mais n'importe quel être humain n'ayant plus rien à perdre peut en devenir un. Alors, je place notre amitié sur l'autel de son sacrifice.

— Sarah, je te pardonne, tu m'entends ? Si tu baisses cette arme, je te promets que tout sera pardonné. Dorian n'est en rien le monstre qu'il prétend être. Il n'a jamais touché aux enfants, et encore moins à ton frère. Jack a seulement voulu te manipuler pour mieux nous détruire. Pense aux autres domestiques. Pense à Esther qui aurait pu être orpheline, comme nous deux. Tout cela à cause de lui. Je t'en prie, déplace ta rage aveugle sur cet homme et rends-toi la vue une bonne fois pour toutes. Moi, je suis là, Sarah. Ici, juste ici.

Je tends ma main vers elle, paume vers le ciel dans l'espoir de recueillir son revolver en guise de pardon.

— Donne-le-moi et viens dans mes bras, mon amie. Tout doit se terminer, Sarah.

Elle hésite, le canon baissé vers le sol, le menton tremblant de remords. Mais à l'instant où je crois avoir enfin gagné cette partie, un sursaut de fureur aliénée la relance.

— Tu as raison, déclare-t-elle en relevant l'arme vers Dorian. Tout doit se terminer.
— Tu perds ton temps, bluffe mon amour. La malédiction me protègera.

Je gémis une peur viscérale, consciente que le duc de Lambai ne lui a probablement pas rendu son invulnérabilité. Ne fais pas ça, le supplié-je silencieusement. Ne la provoque pas.

Mais le démon demeure sourd à mes prières.

Les lèvres du serpent s'étirent sur un sourire bestial, provocateur et je comprends qu'il fait cela dans le seul but de détourner la balle de son papillon.
— Tu ne pourras jamais me tuer, Sarah.
— C'est vrai, milord, vous avez raison, admet-elle d'une voix blanche. J'ignore comment vous tuer.

Tout à coup, son bras change de direction pour se diriger vers moi.
— Mais je sais comment vous détruire.
— NON !

Le hurlement désespéré de Dorian s'évapore dans la poudre meurtrière. Les paupières closes pour éloigner la faucheuse, je sens soudain la pression d'un corps venir faire barrage entre moi et la mort.

Des mains puissantes s'enroulent autour ma taille, m'étreignant douloureusement dans un ultime geste protecteur.

Non. Non. Non.

Tout, mais pas ça, je vous en supplie !

Mue par un ignoble pressentiment, j'ouvre les yeux et m'effondre contre ce torse familier.
— Dorian ! DORIAN !

En plein milieu de sa poitrine, une rose de sang s'épanouit sur sa chemise immaculée, ancrant ses épines mourantes dans la chair de mon âme sœur. Retenant à grande peine sa silhouette affaiblie je glisse avec lui au sol, notre chute accompagnée par mes pleurs de veuve.

Sa tête sans vie enfouie dans mon cou, je le berce de paroles rassurantes entrecoupées d'appels à l'aide suffoqués.

Mais personne ne me répond.

Derrière lui, une Sarah horrifiée lâche l'arme avant de s'écrouler à son tour au sol dans un braillement de douleur. Agenouillée, elle grimace sa souffrance tandis que ses mains tentent farouchement de rejoindre ses

talons. C’est lorsque ses doigts ensanglantés reviennent dans mon champ de vision que je comprends l’origine de son abdication forcée.

Les tendons d’Achille.

Quelqu’un lui a tranché les tendons d’Achille.

Derrière elle, une crinière de feu se détache de l’obscurité pour venir consciencieusement nettoyer sa lame luisante d’éther.

— Ma guerre de Troie personnelle, Sarah, ricane Lucius. Sois reconnaissante que je ne t’aie pas abattu comme le cheval de bois que tu es. Ou plutôt jument. Bon, on s’en fout, tu as compris la référence, je pense.

— Lucius ! le hélé-je, affolée. Lucius, c’est Dorian il… il a besoin d’un médecin. Il est en train de se vider de son sang ! Je t’en prie, va chercher un médecin ! Tout de suite !

Stoïque malgré mes hurlements, le renard penche la tête et fixe son maître d’un œil amusé. Puis, s’assurant que sa victime n’ira pas plus loin que son ombre, il s’achemine vers nous, contemple mes joues humides avec désapprobation et soupire :

— Patron, je sais combien vous appréciez de la voir pleurer votre cadavre, mais je ne puis vous laisser faire cette fois. Ma mie va finir rassis à force de verser des larmes sur Sa tartelette mollassonne.

Je m’apprête à lui faire ravaler son satané humour quand une voix aux accords mélodieux vibre dans mon cou.

— Combien de fois t’ai-je dit de ne plus l’appeler ainsi, maudit renard ?

— Quoi ? m’exclamé-je, interdite. Mais que…

Des plumes ébènes chatouillent mon nez à mesure que se redresse son visage radieux, surplombé d’une paire d’yeux rieurs.

— Pardonne-moi, *min sommerfugl* . J’ai seulement omis de te dire que le duc m’a également permis de conserver mes capacités régénératives. Ainsi que mon charme irrésistible.

— Espèce de… de…

— Allons, avoue que c’était plutôt amusant.

Sa bonhomie dérive sur sa chemise pour se muer en soupir déchirant.

— Excepté pour celle-ci, je le crains. Paix à son âme de coton.

— Amusant ? vociféré-je. Tu te fiches de moi, espèce de démon !

Aussi outrée que soulagée, je laisse mes poings éclater de joie sur son torse rafistolé par Satan.

M’octroyant carte blanche pour me défouler, Dorian éclate de rire avant de finir par me serrer dans ses bras bel et bien vivants.

— Je te l’ai dit, me chuchote-t-il à l’oreille. Tu ne me perdras plus.

— Moi qui croyais votre geste héroïque purement désintéressé, me voilà fortement déçue, milord, plaisanté-je d’une mine boudeuse.

Ses doigts serpentent au creux de mes reins pour raffermir leur étau. Plus possessifs et geôliers que jamais.

— À quoi cela me servirait-il de respirer encore si tu n’es plus à mes côtés pour partager mon souffle ? Malédiction ou pas, Emilia, j’aurais versé mon sang pour toi. Je n’ai pas songé un seul instant que je vivrais encore lorsque je me suis précipité entre toi et la balle. C’est mon rôle de te protéger. Et que tu sois d’accord ou non, il en sera toujours ainsi.

Comblée par ces mots et ce qu’ils sous-entendent, je me laisse choir dans son parfum boisé lorsqu’un vil raclement de gorge achève notre étreinte.

— Je ne voudrais pas vous déranger dans vos mamours à vomir, mais que fait-on d’elle, patron ?

Je suis du regard la lame désormais purifiée de Lucius jusqu’à la silhouette rampante de Sarah. Autour d’elle, la domesticité s’est réunie ; silencieuse et attentive. Dans l’attente fébrile d’une sentence.

— Amène-la au purgatoire, Lucius. Et enterre mon… Jack dans la même tombe que celle de mon oncle.

Si cette demande funéraire le surprend, le renard, en bon homme de main, n’en laisse rien paraître sur ses traits anguleux de paria mafieux.

La main droite sur le cœur il acquiesce et se tourne vers elle, prêt à exécuter les ordres lorsqu’une voix hésitante interrompt son geste.

— Si je puis me permettre, intervient Anthony en se plaçant à la tête du cortège de juges. La faute de Sarah a entaché notre réputation à tous, à celle de cette demeure. Et comme l’a si justement fait remarquer autrefois notre maîtresse, ce manoir est le cœur et ses âmes en sont ses membres. Si l’un de ces derniers tente de gangréner le cœur, alors il convient de l’amputer avant que l’infection ne se propage.

— Que suggérez-vous dans ce cas ? demande Dorian en m’aidant à me relever à ses côtés.

Elbert s’avance d’un pas.

— Laissez-la-nous, milord. Prêtez-nous le purgatoire afin que nous puissions absoudre ses péchés et nous laver des nôtres.
— Notre négligence vous a valu des souffrances, enchaîne Trudy.
— Et les nôtres, souffle Millie en serrant contre elle son fils.
— Laissez-nous nous venger, milord, plaide Johanna. Nous en avons tous besoin. Voyez cela comme une faveur.

Je hausse un sourcil étonné dans sa direction, la rassurant silencieusement quant à mon état. Elle me sourit, rassurée, et sort un petit couteau de sa robe. Ma tendre amie, l'ange blond devenue amazone, s'approche de Sarah et se penche sur elle ; ses traits déformés par une soif rancunière.
— À cause de toi, j'ai bien failli tout perdre. Il est temps de me rembourser, Sarah.

Les pupilles écarquillés de terreur, cette dernière tente de s'éloigner, mais ses tendons tranchés ne la portent pas plus loin que ces traînées de sang qu'elle laisse derrière elle.

Dorian se tourne vers moi, sa bouche esquissant un sourire complice.
— C'est à toi de décider, *min sommerfugl* . Veux-tu la leur laisser ou l'achever toi-même ?

Je plante mon regard froid dans les yeux suppliants de ma femme de chambre et déclare d'une voix impartiale :
— Faites-vous plaisir, mesdames et messieurs. Mais surtout, quoiqu'il puisse arriver, prenez tout votre temps.

Comme une seule entité, les domestiques fondent sur leur proie, la soulevant au-dessus de leurs têtes en direction du purgatoire. Hurlant sa mort prochaine, le corps désarticulé de Sarah disparaît bientôt dans les profondeurs de la salle de torture.

Dans cette pièce où elle avait jadis signé sa fidélité de son sang.

Les serviteurs évanouis dans l'escalier, Lucius referme la porte derrière eux non sans me gratifier d'un clin d'œil malicieux avant de s'éclipser à son tour.
— À bientôt, Ma mie.

Mon sourire, accompagné des grondements jaloux de Dorian, se dirige par la suite vers le fiacre où nous attend sagement le doux géant affairé à remplir le coffre.

— Une autre chemise, Winston.
— Bien, milord.
— Pourquoi diable est-il en train de charger mes bagages ? m’étonné-je.

Le comte porte ma main à ses lèvres capricieuses.

— Parce que nous partons, Emilia. À présent qu’il n’existe plus de Jacobson, tout doit changer.
— Mais il y a encore moi, lui rappelé-je. Je suis encore une Jacobson. Du moins, officiellement.

D’un spasme de mâchoire bien trop dangereux pour mes nerfs, il m’aide à monter dans la voiture et s’assoit à son tour sur la banquette en face de moi.

Dans le silence pesant de l’habitacle, mis en branle par le cocher, son timbre meurtri obscurcit mon ciel d’un sombre présage.
— Ainsi que je te l’ai annoncé, *min sommerfugl* . Tout doit changer.

OceanofPDF.com

Chapitre 53
Lugu.
Emilia

Manoir de Develton
Kensington, Londres
20 Novembre 1888

Les rayons naissants du soleil engendrent avec eux les dernières braises de ce bûcher affairé à brûler nos cicatrices.

Nos torches enfin confiées à Winston, Dorian s'empare de ma main, étudiant avec soin le reflet des flammes sur mes pupilles soulagées d'anciens cauchemars.

— Comment te sens-tu, *min sommerfugl* ?

Je croise un bref instant son regard si semblable au mien et reporte mon attention sur ce spectacle de toute beauté.

Ravagée par le feu, la toiture du sordide manoir de Develton s'effondre dans un fracas de tous les diables. Une berceuse à mes oreilles d'agneau émancipé.

Je ferme les yeux, apaisée, tandis que les souvenirs de la cage et des atrocités commises sur mon corps s'évaporent peu à peu dans la chaleur de cette exquise fournaise.

— Libre. Je me sens libre.

Je tourne la tête vers lui, soucieuse de m'enquérir de la température de son âme.

— Et toi ? Que ressens-tu ?

Il clôt à son tour les paupières, inspire profondément et les rouvre, un sourire aussi lumineux que ce brasier transcendant sa beauté surnaturelle.

— Le bonheur. Je me sens heureux, Emilia.

Émue par cet aveu, j’entremêle un peu plus nos doigts d’adultes pyromanes. Et pendant que disparaît peu à peu notre calvaire d’enfant, je laisse mes terreurs hideuses se consumer avec lui.

Le passé ne me fait plus peur désormais.

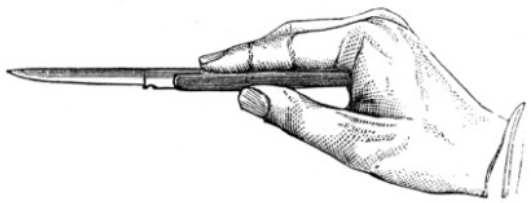
Car l’avenir, *notre* avenir, renaîtra de ses cendres pour s’épanouir en une fleur magnifique. Une fleur certes parfois empoisonnée, couverte d’épines, aux couleurs changeantes au fil de nos humeurs et de nos saisons amoureuses, mais une fleur qui jamais ne se fanera.

Parce que nos larmes de joie et de peine seront toujours unies pour l’arroser de bonheur.

— Il me semble t’avoir entendu mentionner un voyage. Où comptez-vous donc m’emmener, milord ?

Arraché à sa torpeur enflammée, il pose sur moi un regard énigmatique empreint d’une angoisse à peine dissimulée et m’offre un bras que je m’empresse d’accepter.

— Là où ma cruauté a refusé tant de fois de t’y conduire.



Descendue du fiacre, je me laisse guider à travers le champ de mines de crottins équins. Après quelques pas chancelants, mon compagnon nous arrête devant une demeure modeste à l’entrée surmontée d’une croix de fer.

— Où sommes-nous ?

Sans lâcher ma main, Dorian se place devant moi, son beau visage décomposé par un émoi que je ne parviens guère à identifier.

— Chez toi, Emilia.

— Je… je ne comprends pas.

Comme pour s’armer de courage, ses lèvres étrangement livides embrassent avec ferveur chacun de mes doigts.

— Après t’avoir recueillie, entame-t-il d’une intonation troublante, j’ai cherché à connaître ton identité. Et cela m’a conduit ici, devant cette maison.

Je lève les yeux vers la sage maisonnée, si éloignée de la prestance ténébreuse du manoir Soulridge. Mon cœur bat fort dans ma poitrine, à tel point que je m'attends à sentir ma cage thoracique s'effondrer, embrocher ces poumons saturés d'un parfum acide de trahison.

Toutes ces années à m'éduquer alors qu'il savait pertinemment où se trouvait ma famille ! Pourtant, même si ma colère déferle sur les rivages de mon affection, je connais mon aimé. Jamais il ne l'aurait fait sans une bonne raison. J'en suis intimement persuadée.

Notre lien lui soufflant mes pensées chaotiques, son regard se fait plus tendre tandis qu'il me dévoile les arcanes de mon passé.

— Tu te nommes Emilia Collins. Tu es la fille d'un pasteur et d'une institutrice. D'où t'es venue, je suppose, ton don inné pour me convertir à tes charmes.

Mon sourire amusé encourage son plaidoyer de tuteur diabolique. Même si notre relation sait à présent que son humour ne sert qu'à travestir ces émotions qu'il exècre toujours autant.

— Là, dans cette demeure, vit à présent ta tante, son mari et leurs deux enfants. Tes cousins. J'ose espérer moins versés dans l'éventration que le mien.

— Pourquoi ? déglutis-je, fébrile. Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé avant ? Pendant tout ce temps, je me croyais seule. Si seule.

Son front se pose contre le mien.

— Tu ne l'as jamais été.

— Je sais, mais…

— Je comptais t'emmener ici une fois que tu serais prête, *min sommerfugl* . Il aurait été dangereux pour toi, comme pour eux, de te laisser dans l'état où je t'ai trouvée ce jour-là.

— J'aurais pu leur faire du mal, comprends-je, le cœur meurtri. Ou m'en faire.

— Probablement. Sûrement. Je voulais que tu sois en mesure de dompter ta soif de sang avant de retrouver ta vie d'avant. Je voulais…

— Me laisser le choix ?

Il sourit contre ma joue. J'éprouve soudain une furieuse envie d'embrasser cet homme extraordinaire. Cet ange gardien qui n'a cessé de me protéger envers et malgré moi.

— Toujours, Emilia, souffle-t-il en s’écartant de moi. Et le moment est venu pour toi d’en faire un dernier.

Effondrée de le sentir ainsi s’éloigner, je tente vainement de le retenir. Mais ses doigts cruels détachent déjà mes mains accrochées autour de sa taille pour venir effleurer ma pommette ravagée par son odieux abandon.

— Te souviens-tu de la légende chinoise du lac Lugu que je te contais autrefois ?

Je hoche la tête, éclaboussant sans vergogne cette terre étrangère de mes larmes. Il est en train de me dire adieu, paniqué-je. Il ne veut plus de moi.

Non, c’est faux, Emilia, et tu le sais. Il ne veut que ton bonheur même si cela doit passer par votre séparation.

— La… la déesse Gemu et son amant étaient follement amoureux, narré-je d’une voix infiltrée de sanglots. Pourtant, ils ne pouvaient s’aimer que la nuit, car leur relation était interdite à la lumière. Un jour pourtant, le soleil réveilla les deux amoureux et l’homme prit la fuite pour ne pas se faire prendre. Mais il ne put s’empêcher de se retourner en chemin pour regarder son amour perdu et il fut pour cela transformé en montagne.

Son pouce recueille avec dévotion les gouttes affairées à dévaler la courbe de mes lèvres.

— Et les larmes de la déesse formèrent le lac Lugu, conclut-il en léchant les miennes.

— Tu m’avais promis que je ne te perdrais plus, m’emporté-je.

— Et c’est le cas.

— Mais tu ne veux pas être avec moi.

— Au contraire, Emilia. Je le désire plus que ma vie inutile. Mais je n’ai rien à t’offrir si ce n’est ma cruauté et mes bras.

— Cela me suffit !

— Je ne te donnerai jamais de famille. Tu n’auras jamais une existence normale avec moi.

— Peu importe !

— Tu mérites mieux que cela.

— Je te mérite toi.

— Je te ferai souffrir.

— Et moi encore plus.

Ma main tremblante caresse cette peau qui m’est destinée depuis sa naissance.

— N’est-ce pas ainsi que nous fonctionnons, mon ouroboros ? Je te blesse, tu me souris. Tu me poignardes, je t’embrasse. À quoi bon rester ici quand mon foyer, c’est toi ?

Il hésite, mais ses traits demeurent aussi lisses que ces perles de chagrin jeté dans le lac par cette déesse solitaire.

Tout à coup, d’une tendresse déchirante, il se penche vers moi et embrasse mes lèvres, approfondissant notre baiser avec l’ardeur et le désespoir d’un homme condamné.

Comme si ce nouveau jour risquait de nous séparer à tout jamais.

Puis, mettant brusquement fin à notre union, il pose à nouveau son front contre ma peau brûlante de passion ; son souffle aussi précaire que le mien.

— Ne te retourne pas, *min elskede* . Ou la montagne pourrait bien à jamais t’engloutir de son ombre.

— Je ne connais pas ce mot, suffoqué-je, ma gorge noyée dans ce maudit lac. *Elskede* . Je ne le connais pas. Tu ne me l’as jamais appris.

Il sourit et pose une dernière fois sa bouche glacée sur la mienne avant de me chuchoter tout bas.

— C’est parce que je ne le connaissais pas moi-même. Ce mot, je l’ai appris grâce à toi.

« L’espoir de le trouver en enfer pour venir un jour te le murmurer à l’oreille . »

Comprenant soudain sa signification, j’expire un râle d’agonie. Toutefois, le seul corps capable de me ressusciter ne se trouve déjà plus dans mes bras.

— Au revoir, Emilia.

— Non…

Mon murmure brisé ne le retient pas. Sa noble silhouette disparaît, me laissant plus seule que jamais. Me voilà perdue devant cette maison de Dieu, moi qui ne désire que ce démon.

Pendant neuf années, j’ai prié avec ferveur, supplié pour avoir une famille. Sans avoir la moindre idée que je l’avais déjà tout ce temps à mes côtés.

Soudain, la porte de la demeure grince et s’ouvre sur une vieille femme aux traits familiers. Surprise par ma présence, elle me dévisage avec soin. Son regard aussi bleu que le mien s’éclaire à mesure de sa minutieuse inspection.

Les liens du sang sont-ils si visibles pour l’aveugle que je suis ? Car je ne vois rien. Rien si ce n’est une étrangère.

L’inconnue, que je devine être ma tante, avance d’un pas ; prête à me faire entrer dans sa vie. Je recule d’un pas, désireuse de rester sur le seuil.

Figée par mon rejet, elle scrute le paysage par-dessus mon épaule et semble percevoir au loin mon avenir. Ses lèvres, plus minces que les miennes, s’étirent alors pour m’offrir leur bénédiction silencieuse.

Je comprends, Emilia , semble me signifier son regard affectueux. *Vas-y et sois heureuse, mon enfant* .

Bien que sa bouche demeure tout le long muette, je ne puis m’empêcher de penser que cette voix qui m’accompagne depuis toutes ces années est peut-être aussi un peu la sienne.

Encouragée ainsi par son amour sincère, je la salue d’un hochement de tête reconnaissant et pivote sur mes talons pour courir vers le mien, adossé à la porte du fiacre.

Il m’attendait, exulté-je.

Oui, il nous attendait.

Et c’est ainsi, dans ce conte où je suis devenue déesse, que ma montagne me sourit, me capturant dans son ombre pour me faire lac éternel.

OceanofPDF.com

Epilogue
Vœux renouvelés.
Emilia

Ocean Atlantique
24 Novembre 1888

Profitant du silence matinal de la promenade principale je chemine vers la proue, éblouie par cette étendue infinie qui ne cesse chaque jour de m'émouvoir par sa beauté faussement placide.

Arrivée à destination, je m'accoude à la rambarde, le visage offert aux premiers rayons de soleil. À l'annulaire de ma main gauche, l'astre lumineux s'amuse à provoquer les reflets dorés de l'ouroboros.

Deux jours avant notre départ pour l'Amérique, Dorian m'a demandée en mariage, prenant à témoin la lune et les étoiles pour me faire son univers. J'ai accepté, épousant ainsi au passage le nom d'Emilia Gray.

Et bien que tout le long de sa déclaration la phrase « je t'aime » n'ait jamais été proférée, il me suffit de l'entendre m'appeler en danois « mon amour » pour savoir que j'ai pris la bonne décision.

— Il te faut un symbole, a-t-il réitéré en glissant l'alliance à mon doigt tremblant de bonheur.

Mais ce symbole, mon amour, le plus beau à mes yeux, n'est autre que tes lèvres posées sur les miennes. Dans ce vœu que tu as fait de nous appartenir pour l'éternité.

Soudain, quelque chose percute mon talon, m'extirpant des souvenirs d'union, entourés de nos amis ; d'une nuit de noces entourée de ses bras.

Intriguée par un petit éclat brillant, je m’agenouille et ramasse l’objet : une bille aux reflets argentés.

— Elle est à moi ! revendique une ravissante fillette aux cheveux blonds.

Je souris et la lui tends.

— En effet, il me semblait bien avoir laissé ma collection en Angleterre.

Elle éclate d’un petit rire mutin et s’empare avidement de son précieux. Mais au moment où nos regards s’accrochent, une lueur familière m’assaille de sordides pensées.

Elle est comme toi, Emilia.

Non. Non, cela ne se peut pas. Pourtant, derrière ce masque de parfaite poupée je peux déjà entendre les fragments meurtriers qu’elle laissera un jour derrière elle.

— Quel est ton prénom, petite fille ?

— Lizzie, madame. Mes amies m’appellent Lizzie.

Mes doigts serrés autour de son jouet elle tire désespérément dessus, l’incompréhension maculant à présent ses charmants yeux émeraude.

— Lizzie, répété-je d’une voix absente. Je te nommerai ainsi puisque nous deviendrons un jour amies. Ne dit-on pas que les âmes tourmentées finissent toujours pas se retrouver ?

Elle hausse ses petites épaules et mordille ses lèvres encore trop jeunes pour me répondre.

— Puis-je récupérer ma bille, s’il vous plaît, madame ?

— Emilia ? Que fais-tu ici, je t’ai cherché partout. Nos draps réclament ta présence séance tenante.

Je sursaute au son de la voix rauque de mon mari et relâche ma prise. Sans demander son reste, la fillette détale à perdre haleine.

Sa galanterie m’aidant à me relever, Dorian emprisonne mon bras sous le sien et nous reconduit aussitôt vers la chaleur de notre cabine.

— Une amie ?

J’acquiesce, évasive, mon cœur encore éprouvé par cette singulière rencontre.

— Seul l’avenir nous le dira.

Mon beau serpent se penche pour m’embrasser. Sa langue impudique force le barrage de la bienséance, amenant ma raison à se perdre dans les délices d’un mariage passionné.

— Alors il me tarde d’y être, chuchote-t-il en ramenant une mèche derrière mes oreilles. Mais en attendant, que dirais-tu de revivre une nouvelle fois notre nuit de noces ?

En guise de réponse, je parsème sa joue d’une pluie de baisers. Blottis l’un contre l’autre dans le froid d’hiver, nous continuons notre chemin, riant comme des enfants pris en flagrant délit de s’aimer un peu trop.

Nous engouffrant enfin dans le corridor, mes yeux peu à peu habitués à la pénombre descellent au loin une silhouette près de l’entrée de nos appartements.

À mesure que nous nous en approchons, je dévisage l’intruse évanescente aux traits si semblables à ceux de mon époux. Ses lèvres pleines s’étirent sur un sourire bienveillant. Un sourire d’ange que je reconnais aussitôt pour le provoquer si souvent chez mon démon.

— T’arrive-t-il encore de voir Élise ?

Il hausse un sourcil, étonné de ma requête.

— En effet . D’ailleurs si tu veux tout savoir, elle est justement à côté de notre porte en train de nous saluer. Navré de t’annoncer que ton époux demeurera à jamais fou.

Je claque un baiser sur sa peau rougie par mon amour.

— Je le préfère ainsi. Fou de moi.

Il sourit et porte ma main à ses lèvres.

— Fou à lier, *min elskede*. Mais au fait, pourquoi cette question ?

— Uniquement pour le plaisir d’entendre le son harmonieux de ta voix, *mon chéri* [41].

Son éclat de rire malicieux résonne dans l’obscurité du couloir. Diable que j’aime cette mélodie. Puisse-t-elle à jamais bercer mes jours et mes nuits.

Pendant que mon mari s’affaire à déverrouiller la porte récalcitrante de notre cabine, le regard d’Élise glisse sur ma robe et s’attarde sur une zone précise de mon anatomie.

Outrée par cette hallucination intrusive, je m’apprête à invoquer la cause de fatigue lorsqu’une présence chaleureuse frappe doucement à la porte de mon esprit. Curieuse, je la laisse entrer ; nullement apeurée par ce phénomène venu d’outre-tombe.

— Seuls ceux qui portent le sang des Jacobson en eux peuvent me voir et m'entendre.
— Le sang des Jacobson ? Mais je n'en suis pas une. Vous devez faire erreur, je…

Tout à coup, le sens de sa phrase se prend dans les filets de mon cerveau en émoi. Son beau visage devenu radieux, elle hoche la tête lorsque je pose ma main fébrile sur cet endroit désigné que je croyais demeurer à jamais inhabité.

— La poudre abortive. C'est impossible, je l'ai prise chaque soir depuis le meurtre de Tobias.

Elle ne répond pas et je comprends.

À la manière d'Alice au pays des merveilles, son sourire félin s'évanouit me laissant ainsi seule face à mon avenir.

Non, pensé-je en contemplant mon mari. Pas seule. Plus jamais seule.

Triomphant enfin de la serrure rancunière, Dorian ouvre la porte de nos appartements et m'invite à le précéder. Non sans laisser sa perversité me presser d'y entrer par le biais d'attouchements plus que douteux.

Je pouffe de rire, les joues enflammées d'envies charnelles, et observe avec avidité ma moitié affairée désormais à se déshabiller. Son corps rapidement dévêtu m'appelle, sa raideur virile aussi pressée que moi de nous unir.

Mon trouble capturé par notre lien, son désir se fige. Ses yeux flamboyants plongent à travers nos âmes entremêlées. Désireuse de conserver encore un temps mon secret nouveau-né, je réponds à sa question silencieuse d'une moue provocante et me retourne, l'invitant ainsi à venir défaire ma robe.

D'un pas fluide de prédateur libertin, il s'approche de moi. Sa bouche goûte ma nuque pendant que nos doigts s'entrelacent délicieusement sur mon ventre.

Il ne le sait pas encore, pourtant ce geste est déjà nôtre.

Dans la folie, comme dans la mort.
Je te retrouverai pour t'aimer plus encore.

Remerciant le ciel et l’enfer de pouvoir partager ce futur avec lui, je souris et prononce en silence la fin de nos vœux d’église.

Ceux-là mêmes que je lui murmurais à l’oreille aussitôt redescendus de notre paradis terrestre.

Et je te le prouverai, de cette vie que porte mon corps.

OceanofPDF.com

Fi n …

OceanofPDF.com

Cher lecteur,

Avez-vous vraiment cru que l'histoire d'Emilia et de Dorian s'arrêtait là ?
Que l'ouroboros cesserait d'exister au mot fin ?

Ce dénouement est certes heureux et empli de promesse, mais la vie n'est-elle pas pleine de surprises ?
Si vous voulez le découvrir, libre à vous de poursuivre votre lecture.
Sachez donc que deux autres épilogues vous attendent. Vous pouvez ainsi faire le choix de tous les lire ou de vous arrêter à votre convenance.
Toutefois, si vous décidez d'aller jusqu'au bout du voyage, il vous faudra répondre à la question finale.
Cette question qui n'attend que votre curiosité.

Qu'en dites-vous, mes libellules ?
Êtes-vous prêtes à poursuivre votre apprentissage ?

Lady Elodie Faiderbe

OceanofPDF.com

Deuxième épilogue

Je t’ai embrassé avant de te tuer…
Il ne me restait plus qu’à me tuer pour mourir sur un baiser.

Othello, William Shakespeare

OceanofPDF.com

Chapitre 1
Un amour en cathéter.
Dorian

Manoir Soulridge,
Holland Park, Londres
14fevrier 1919

— Je suis vraiment navré, milord. Il semble que l'infection se soit propagée aux poumons. Nous pouvons peut-être…
— Combien de temps ?
— Il faut prier et garder espoir.
Ma rage reptilienne fait tressaillir le représentant d'Asclépios, plongeant en songe les morceaux brisés de son bâton dans sa trachée.
— Dans ce cas, susurré-je dangereusement, priez que mon désespoir ne vous emporte pas dans sa tombe.
— Milord, balbutie le docteur devenu fossoyeur.
— Combien ?
Il soupire, jette un dernier coup d'œil sur mon épouse, alitée dans notre lit conjugal et hausse ses épaules impuissantes.
— Quelques jours. Une semaine tout au plus.
Un vent glacé souffle sur les braises de mon assurance à peine ravivée par son faible sourire. Elle m'observe, me dévore du regard, moi, le poison de son existence. Pourtant, c'est un virus qui viendra mettre un terme à la sienne.
La grippe espagnole, c'est ainsi qu'ils l'ont nommé. Ce fléau qui ravage les foyers d'Europe, et s'est invité au manoir Soulridge il y a quelques mois de cela. Élise en est sortie indemne, malheureusement, mère et fille ne pourront cette fois se targuer de cette ressemblance.
Je tourne la tête vers ma moitié dont le corps, émacié par la fièvre, se noie dans la mer morte de nos draps satinés. Trempée de sueur, sa peau livide ne

rosit pas sous mon œillade énamourée. Un teint de Blanche-Neige, immaculé et pur que je rêverais de voir tâcher de mon sang danois. Si seulement cela pouvait purger le sien de ce maudit espagnol !
J'observe avec horreur sa poitrine qui se soulève à peine, qui lutte pour respirer une seule bouffée de notre oxygène. Jadis, je lui avais signifié être le sien. Pourtant, mes propres réserves s'épuisent quand je la vois agoniser.
Tu vas la perdre, me murmure le sifflement de ses poumons. Ton pire cauchemar est sur le point de se réaliser.
Elle partira avant toi.
— Non. Non, c'est hors de question.
— Vous disiez, milord ?
Je toise le vieil incapable et le congédie d'une main régente.
— Allez chercher mes enfants. Et allez-vous-en.
— Mais, milord… nous pouvons peut-être au moins essayer de soulager sa douleur. Qu'elle puisse partir en paix.
Cela en est trop ! Mon cri aliéné résonne dans notre chambre, faisant trembler les flacons de parfum siégeant sur la coiffeuse d'Emilia.
— Je ne veux pas la paix, docteur ! Je veux la guerre ! Encore et toujours jusqu'à ce que nos os pourrissent ensemble dans le même caveau ! Les tranchées, les gaz, les Allemands, tout ce que j'ai vécu ne sont rien à côté des batailles que nos corps et nos esprits se sont livrées. Je veux cette femme, vous m'entendez ? Je la veux vivante dans mes bras, prête à se battre contre moi. Avec moi. Pour moi. Alors, si vous ne pouvez pas me la rendre, si vous n'êtes pas capable de déclarer cette deuxième guerre mondiale, allez au Diable !
— Milord…
— AU DIABLE ! ALLEZ AU DIABLE !
Les chaises, les lampes, les médicaments, tout s'écrase contre les murs dans un concerto éclatant de détresse. Ma fureur aveugle envoie valser les objets du quotidien, à défaut de pouvoir danser une dernière fois avec sa partenaire d'une vie.
Trente et une années de mariage.
Trente et une années à nous déchirer, à nous aimer, à recommencer.
Un ouroboros que je croyais éternel jusqu'à ce que la grippe décide de briser cet anneau sacré.
Plus jamais le serpent ne se mordra la queue.

Plus jamais Emilia ne mordra mon épaule.
Plus jamais je ne serai.
Nevermore.
Apeuré par ma colère dévastatrice, le docteur se précipite vers la sortie, ne laissant bientôt plus que ma femme et moi dans cette pièce, autrefois témoin de tant de merveilleux souvenirs. De nos plus violents ébats à la naissance de notre fille. Quel autre endroit serait aussi digne de commémorer nos morts ? Oui, quel autre ?
— Je… sais… à… quoi… tu penses, souffle péniblement mon âme sœur. Et… c'est… non.
Écrasant sur mon passage les preuves de mon coup de sang, je m'approche du lit et m'assois près de celle qui, après toutes ces années, continue d'ébouillanter le mien.
Lentement, afin de ne pas ajouter de douleur à ses muscles atrophiés, je m'empare de sa main et y dépose un frêle baiser.
— Je refuse de demeurer seul sans toi, *min eskelde* . Je ne peux pas.
— Tu… le dois. Pour… nos… enfants.
— Qui ont leurs propres enfants. Ils n'ont plus besoin de moi, Emilia. Mais moi… moi je ne peux me passer de toi.
Ses lèvres desséchées s'étirent d'un tendre sourire, illuminant son beau visage aux traits immuables. Emmêlées dans ses cheveux dorés, seules quelques mèches blanches témoignent des années écoulées. Ces mèches dont chacune des apparitions a été accueillie par mes baisers. Non, je ne peux me passer de cette femme puisqu'elle est mienne.
Depuis notre rencontre, j'ai son amour en cathéter. Si on me l'arrache, combien de secondes resterait-il à mon organisme avant de dépérir ? Non, je ne veux pas regarder ses gouttes s'échapper de mes veines. Je ne veux pas devoir les compter. Espérer qu'il m'en reste. Le redouter.
Une, deux, trois, trente-et-une.
Je t'en prie, Emilia, je t'en supplie. Ne me force pas à les gaspiller à te pleurer.
Notre lien renforcé par toutes ces années, il ne lui suffit que d'une morne étincelle au fond de mes yeux pour comprendre mes pitoyables pensées.
Alors, au prix de son supplice, elle se redresse légèrement et pose sa main gelée sur ma joue glacée.
— Tu… vivras. Tu… as… fait… ce choix. Autrefois.

Ma langue bifide picore sa paume tremblante.
— Non, *min eskelde* , mon choix c'était toi. Si j'ai voulu continuer de respirer, c'était uniquement pour passer mes jours à tes côtés. Tu as été ma raison de vivre, tu seras ma raison de mourir. Et cela est non négociable.
— Mais…
Je pose un doigt sur sa bouche, redevenant le temps d'une œillade courroucée l'enseignant que je fus jadis avant d'endosser mes deux plus beaux rôles : celui de mari et père.
— Je sais comment lever la malédiction.
Elle se tait un instant, me laissant contempler à loisir l'étincelle d'espérance sur ses pupilles à nouveau animées de vie.
— Dis-moi, suffoque-t-elle. Parlez… et… je vous… écouterai, milord.
Je souris à l'emploi de ce titre uniquement usité dans notre intimité la plus brûlante. Puis, ses doigts toujours entremêlés aux miens, j'inspire et invoque celui qui deviendra le passeur de nos deux âmes réunies.

OceanofPDF.com

Chapitre 2
Dernier souhait.
Dorian

— Zig et zig et zag, me voilà invoqué par la destinée. Ou serait-ce moi qui l'aurais créé ? Pardonnez-moi, mes pensées s'enfument comme ces soldats dans les tranchées. À ce propos, milord, permettez-moi de ne point être d'accord. Cette guerre a été la plus belle à mon actif, mais attendez de découvrir mon prochain champion. Certes, sa moustache est de mauvais goût, et ses ambitions quelque peu vulgaires, il n'empêche qu'il sera de loin le pire fléau que j'aurai engendré. Pardonnez-moi, Klara [42], ce mérite vous revient. Klara, Eva [43], maudites à l'aimer. Comme j'aime cela !
— Votre Grâce, l'interrompé-je. Si nous vous avons…
Le duc lève son doigt en l'air, m'intimant au silence. Il n'y a bien que le démon de la folie et le succube à ma droite pour me rendre muet.
Maugréant des propos peu avenants, je rumine mon aversion envers cette créature de Lucifer tandis que les doigts d'Emilia me somment de me maîtriser.
— Pour… Benjamin, chuchote-t-elle.
Oui. Pour notre fils.
— Uniquement si j'y consens, intervient le prince des enfers. Vous semblez oublier qui a façonné la malédiction, mes chers animaux. Un serpent et un papillon accouplés et les voilà à remettre en cause mon résumé. Non, non et non. Savez-vous combien de siècles cela m'a pris pour l'écrire ? Oui ? Alors convertissez-les en gouttes et mourez de les compter, milord.
— Comment… se… porte… Katherine, Votre… Grâce ?
Les globes oculaires du démon se révulsent de bonheur. Un spectacle atroce qu'il se plaît à nous jouer, prolongeant son interprétation pathétique de mari transi.

Après cinq années passées en Amérique, notre retour en Angleterre s'est soldé par la découverte du suicide de son épouse. Un aller simple pour le royaume où réside son aliéné d'époux. Une coïncidence dont mon expérience de meurtrier ne se laisse point compter. L'a-t-il poussée à s'ouvrir les veines ? Ou bien a-t-elle pressé la lame tenue par la main de sa moitié ? Tout est possible quand les dés sont truqués depuis la naissance.
— Bien mieux que vous, Ma mie, glousse le duc. L'air des enfers carbonise ses poumons. Il n'a rien d'espagnol, mais au moins il ne la fait pas siffler comme ces satanés trains. D'ailleurs, oubliez mon titre, voulez-vous ? Cela vous fera toujours deux respirations économisées. Non, ne me remerciez pas. Adorez-moi.
— J'accepte de mourir, déclaré-je subitement. Ainsi, vous rattrapez votre erreur du passé et en échange…
— J'épargnerai votre futur, termine-t-il d'un rire caustique. Ou plutôt celui de Benjamin.
— Et… de… sa… descendance, ajoute Emilia.
Le visage du duc de Lambai se tord d'une grimace écœurée.
— Vraiment, ma chère, nul besoin de parler. Pensez et je vous entendrai. Ce sifflement est aussi atroce qu'un régiment à l'agonie.
Je retiens de justesse mes envies assassines, m'obligeant à canaliser ma fureur sur cet imposteur.
— Tout comme votre mensonge est aussi ignoble qu'un tir d'artillerie. Votre Grâce.
Ses commissures dévoilent des crocs acérés. Toutefois je sais ne pas avoir à le craindre, pas même ce regard vorace posé sur moi. Car ce n'est point ma chair qu'il convoite, mais mon âme.
— Vous connaissiez déjà nos doléances, reprends-je d'un ton plus mesuré. N'êtes-vous donc pas celui qui bouge les pièces sur l'échiquier ?
— Libre et sereine. Fous et reines. Serez-vous étoile morte ou ampoule vive ? Lune insolente ou planète oisive ?
Ma mâchoire se serre, déchiquète en pensée sa peau de serviteur damné.
— Est-ce un oui, Votre Grâce ?
— Oui ou non. Non ou oui. Develton vous a laissé ce choix dans cette cage, milord. Me le laisserez-vous à votre tour ?
— Non.
Son sourire s'élargit.

— Ah, voilà ! Était-ce si compliqué ? Cela aurait pourtant sauvé votre sœur du viol.
— Cela vous sauve auprès de votre roi.
Sa main gantée balaie le vide d'un geste nonchalant.
— Oh, Sa Saigneurie nous a tous deux pardonné depuis bien longtemps. En revanche, vous comprendrez qu'il ne tient guère à vous voir débarquer en enfer avec vos gros sabots révolutionnaires. Son trône en tremble murmure-t-on là-haut.
— Tant… mieux, toussote Emilia.
— Deux mots pour trois inspirations. La fin est proche, je me hâte d'y parvenir. Voyez-vous, j'ai toujours aimé les conclusions larmoyées. Tout cela pour vous dire que j'ai enfin trouvé celle qui nous conviendra.
— Nous ? grogné-je.
Il hausse ses épaules, parodiant une moue innocente.
— Bien sûr, ne suis-je donc pas le spectateur le plus fidèle qui soit ? Pensez à me satisfaire, de tout votre vénérable bestiaire.
— À vous l'honneur, ricané-je.
— Oh, mais je compte bien le prendre.
Il racle sa gorge dans un odieux bruit guttural avant de prophétiser d'un timbre d'outre-tombe :
— Avalez le poison pour protéger le garçon. Mourez enlacé, pleurez de vous adorer. Inspirez, expirez et renaissez.
Un bref regard complice échangé avec mon épouse, et j'explicite d'un timbre à peine assuré ce que nous n'aurions jamais osé espérer.
— Une réincarnation ?
— Une deuxième chance, corrige le démon. Après tout, tout le monde en a le droit. Et cela m'a plutôt bien réussi avec mon ange.
Je hausse un sourcil étonné :
— Vous voulez dire que Katherine s'est…
— Cela ne vous regarde pas, petit polisson. D'ailleurs, laissez-moi finir tout cela en chanson.
Il prend une brève inspiration, narguant Emilia affairée à tousser, et claironne d'une voix de baryton :

Même corps, même visage,
Perdurés à travers les âges.

Souvenirs effacés,
Ancien amour oublié.
Tout est noir ?
Allons, gardez espoir
Écoutez mes paroles, retenez ceci,
Avant que cela ne tombe dans l'oubli.
Car réunis enfin sous le même ciel,
Au moment le plus providentiel,
Un crayon vous réunira
Mais qui fera le premier pas ?
Peu importe, car il roulera
Jusqu'à mon mea culpa
Pour vous chuchoter mon nouveau scénario
À travers ces quelques mots :
Quand vos peaux se toucheront
Quand vos yeux se croiseront
Alors vos âmes se retrouveront.
N'est-ce pas la meilleure de toutes les chansons ?

La méfiance me fait rugir ma question :
— Comment puis-je être sûr que je la retrouverai un jour ?
— Vous ne le pouvez pas, pouffe-t-il en tapant dans ses mains. C'est là toute la saveur de ce nouveau tour.
— Tu… me retrouves… toujours, mon… amour.
Ma tête se tourne vers mon âme sœur, épuisée de lutter à respirer. Oui, je la retrouve toujours. Ce n'est rien de plus qu'une épreuve. Une belle et fascinante épreuve qui me permettra de revivre à ses côtés. Certes, je perdrai la mémoire, néanmoins, je conserverai ce corps. Il me suffira donc de suivre les lignes de ma main pour suivre ce nouveau chemin. Ce sentier d'épiderme qui me conduira jusqu'à la sienne. Tracé par Lambai, gravé par notre affection.
Oui, je la retrouverai.
— Et… notre… fils ? s'enquiert mon épouse, inquiète.
— Délesté de la malédiction sur toutes les générations. Vraiment, suis-je encore gagnant dans cette affaire ? Peut-être devrais-je la corser.
— Faites-le et nous vous dirons non, grincé-je entre mes dents.

Un éclat de rire diabolique accueille mon mensonge.
— Le ferais-je que vous diriez oui. Alors, mes chers serpent et papillon, devons-nous trinquer au poison ?
Nul besoin de consulter notre lien pour connaître la réponse de ma moitié.
Sauver notre fils d’une mort certaine.
Épargner à notre petit-fils le parricide.
Nous retrouver.
Nous retrouver.
Nous retrouver.
Oui, que ce démon aille au Diable ! Notre choix est déjà fait.
Et c’est ensemble, d’une même et unique voix, que nous prononçons ce qui sera notre dernier souhait en tant que Dorian et Emilia.

OceanofPDF.com

Chapitre 3
N’oublie jamais.
Dorian

Tour à tour, enfants et petits-enfants se relaient au chevet de leur mère et grand-mère.
Appuyé contre le mur près de la porte, je scrute la respiration de ma femme à travers les veinures du bois, hâtant en silence ma descendance.
Les fioles de poison enfouies dans ma poche, je caresse de mes doigts fébriles leurs contours, pressé de goûter ma mort sur la langue de ma moitié.
Tout comme je m’y attendais, mon papillon n’a point protesté face à la proposition du duc de Lambai. Comment le pourrait-elle quand son cœur de mère et d’épouse achève sa course ? Un ultime sacrifice, un dernier acte d’amour.
Ce mot dont sa bouche a passé sa vie à m’apprendre, sa mort l’aura finalement déposé sur mes lèvres.

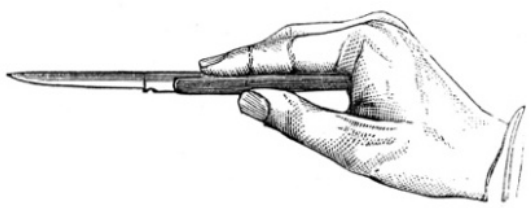
— Tu ne cherches pas à négocier, min sommerfugl ? ai-je feint d’être étonné. Autrefois, tu aurais tout fait pour me faire changer d’avis.
— À... quoi… bon ? a-t-elle souri, amusée. Je préfère te savoir avec moi qu’ici à faire n’importe quoi.
Mon innocence enveloppée de mauvaise foi.
— Je ne vois guère ce dont tu veux parler.
— Vraiment ? Rappelle-toi lorsque j’avais quitté Soulridge. Tu avais massacré neuf victimes pour neuf années passées à mes côtés. Je n’ose imaginer ce que donneraient trente-et-une années de mariage.
Ma langue goûtant la saveur de tous ces foies.
— Un festin de roi ?
— Dépourvu de reine, a-t-elle soupiré.

J’ai alors serré sa main de toutes mes forces, à la briser de m’avoir trop caressé. De m’avoir anéanti d’un seul regard. De m’avoir reconstruit d’un seul baiser.
— Tu as raison, je n’y tiens pas. Je préfère attendre que nos âmes se réunissent autour d’un tout nouveau repas. Imagine le nombre d’années que cela sera.

Le fantôme de son éclat de rire s’évanouit dans le corridor, exorcisé par la voix de notre aîné.
— Daniel et Élise sont partis, père. J’étais… je suis le dernier.
Je hoche piteusement la tête. Mon esprit troublé s’égare dans les escaliers où les mots de réconfort de mon fils adopté répondent aux pleurs de ma fille. Nul doute que Daniel saura apaiser sa peine.
Il a beau avoir été un jour le fils de Lénore, il est le mien désormais. Et son sang est aussi froid et placide que celui d’un Jacobson.
Du moins, cela était vrai jusqu’à cet instant. Jusqu’à ce que j’oublie de leur dire adieu.
— N’ayez crainte, père, je leur dirai, bredouille Benjamin d’une voix tremblante. Je leur dirai combien vous nous avez aimés, combien vous ne pouviez vivre sans elle. Ils comprendront tout comme moi.
Je tressaille, surpris qu’il ait pu deviner ce que j’ai si bien tenté de cacher.
D’un petit rire nerveux, il hausse les épaules, le regard perdu sur ses chaussures de luxueuse facture.
Le bon goût de père en fils. L’honnêteté de fils à père.
— Je l’ai deviné à vos yeux. Ce n’est pas à elle que vous disiez adieu, c’est à nous.
— M’en veux-tu ? lui demandé-je, une pointe d’amertume fichée dans mes côtes.
Ses iris aussi translucides que les miennes se perdent sur la porte entrouverte, sur son épouse au bout du couloir, avant de venir perforer mon cœur de père.
— Non. Nous ne sommes que des hommes épris de leurs femmes. Et notre affection ne possède aucune limite. En cela, vous avez été mon meilleur professeur.
— J’espère avoir tout de même excellé dans d’autres domaines, plaisanté-je.

D’un mouvement théâtral, il recule d’un pas et se désigne tout entier.
— Vous m’avez créé, père. N’est-ce donc pas là votre plus belle réussite ?
— Ta vanité à hauteur de la mienne ? Assurément.
Nous éclatons tous deux de rire, nous enlisant dans notre habituelle complicité avant que la réalité ne finisse par nous rattraper.
Son regard redevenu soudain sérieux, il s’approche de moi, hésite et me prend finalement dans ses bras.
Raidi par cette accolade peu familière, je me laisse toutefois prendre au jeu du père, lui rendant son étreinte dans un émoi qui ne me ressemble guère.
— Merci, me chuchote-t-il à l’oreille. Merci d’avoir été mon père.
— Merci d’avoir été mon fils, réponds-je le cœur au bord des lèvres. Prends-soin de ta sœur pour moi, veux-tu ?
— Et vous de notre mère.
— Nous n’avons guère besoin…
— Qu’on nous dicte ce qui est gravé dans notre sang, achève-t-il en mettant fin à notre accolade.
Je ris et ébouriffe ses cheveux aussi rebelles que les miens, comme à chaque fois que nos pensées s’accordent sur la même partition filiale.
— Je dois y aller à présent.
Il acquiesce, s’apprête à me dire une dernière chose, mais sa bouche décide de se taire à tout jamais.
Avant que le duc de Lambai ne retourne en enfer, nous lui avons fait jurer d’informer à notre fils la levée de la malédiction. Mais que vaut la parole d’un démon ?
Conforté par mes soupçons, je lui ai écrit une lettre qu’Anthony devra lui remettre. J’ai toujours excellé en matière d’épistolaire, et j’espère, du tréfonds de mes entrailles nécrosées, avoir réussi en tant que père.
Mon héritier se tourne une dernière fois vers moi et me salue à la manière militaire. Son geste anodin me rappelant ainsi toutes ces permissions de guerre où il me suppliait de lui revenir entier. Benjamin devait être appelé lui aussi jusqu’à ce que je prenne sa place et enterre ceux qui auraient pu le lui obliger.
Aucune limite, n’est-ce pas, mon fils ?
Je réponds à son salut en claquant des talons, puis après avoir avalé ma salive coincée par tant de dégoulinante émotivité, ouvre la porte pour me réfugier auprès de mon adorée.

Aucune limite.
Ni dans cette vie.
Ni dans la prochaine.
Cela aussi, je te l’aurais appris.



— Finalement, tu auras réussi à me tuer, gloussé-je en m’allongeant près d’elle. Le jour de la Saint-Valentin qui plus est.
— Et par… le même… poison qui… aurait dû le… faire il y a des… années.
La ciguë, cette plante vénéneuse choisie à l’origine pour le rituel sera finalement l’auteur de ma véritable mort.
À ceci près que ses symptômes convulsifs et vomitifs seront éventés afin de nous permettre de partir en toute dignité.
Ce démon est décidément un tragédien accompli.
Avec précaution, je sors de mes doigts experts les deux fioles et les poses entre nos deux corps enlacés.
— L’ironie n’aura fait que dicter ma vie, raillé-je en débouchant les deux flacons.
— J’ai… peur, Dorian, m’annonce-t-elle, les larmes aux yeux.
Je la serre un peu plus contre moi et embrasse son front brûlant de fièvre.
— De mourir ?
— De… ne… jamais… te revoir.
— J’ai confiance.
— En… Lambai ? s’étonne-t-elle.
Je relève son menton vers moi et embrasse son nez mutin.
— En nous.
Je plonge mon regard dans le sien, guidant ma certitude avec notre lien afin qu’il puisse lui parvenir en bon état.
— Je te retrouverai, Emilia. Je te le promets. Rien en ce monde ou dans l’autre ne pourra m’en empêcher.

Rassurée, elle s’empare du poison et trinque avec le mien, son rire espiègle bravant le sérieux de ses poumons.
— Peut-être… qu’alors tu… tu m’aimeras… au lieu de… m’adorer, sourit-elle tristement.
— Cela est déjà fait.
— Tu… ne… me l’as jamais… dit.
— Je l’ai pensé.
— Dis-le… moi.
— *Nej* .
Elle penche la tête et m’offre une moue malicieuse en adorable tentatrice.
— Vois… cela… comme ma… dernière… volonté.
— La mienne serait de te faire l’amour.
Elle grimace sa déception.
— Mes… poumons… ne sont guère… de cet avis.
— Mon orgueil également.
— Trente et une… années de… mariage pour…trois… mots. Ce n’est pas… grand-chose, milord, se renfrogne-t-elle.
J’éclate de rire, étouffant sa révolte dans mes bras énamourés. Je triche puisque son état ne lui permet guère de se défendre.
Mais est-ce seulement de la tromperie lorsque nous sommes tous deux gagnants de nos cajoleries ?
Bon joueur, je décide malgré tout de lui concilier une maigre récompense. Celle qui, je l’espère, l’encouragera à renaître à mes côtés.
— Réincarne-toi, laisse-moi te séduire à nouveau et peut-être concéderais-je à te le murmurer.
Elle tire la langue, bientôt rattrapée par une quinte de toux.
— Peut-être… que la… nouvelle… moi… demeurera… insensible à… tes… charmes, suffoque-t-elle.
— Impossible, fanfaronné-je en caressant son dos pour éloigner encore un peu la maladie. Tout comme le soleil ne peut exister sans la lune, tu ne peux vivre sans moi.
— L’inverse est… tout aussi… vrai, milord, croasse-t-elle de sa voix hachurée.
— Dans ce cas…
Je lève ma fiole vers la sienne et trinque à nos futures retrouvailles.

— Que je demeure nuit éternelle en attendant de retrouver un jour ta lumière.
Elle rit et entrechoque à son tour son verre contre le mien.
— Que je… demeure… lumière… éternelle en… attendant ton… obscurité.
— Pour toujours.
— Et à… jamais.
Un ultime sourire échangé et nous avalons chacun notre funeste gorgée.
Devinant mes intentions avant même qu'elles n'aient été formulées, mon âme sœur se penche vers moi pour m'embrasser.
Sa langue dévore une dernière fois la mienne tandis qu'elle déverse le poison dans ma trachée.
À mon tour, je lui offre sa mort sur un plateau de désir, le seul qui ne sera jamais terni par notre exil.
Peu à peu, je sens une douce chaleur embraser mes veines, mes reins. Loin de vouloir lui échapper, j'approfondis notre union, buvant son amour vénéneux jusqu'à la dernière goutte.
C'est bon, si bon.
Comme un premier et dernier baiser.
Comme le seul tant désiré.
Puis, alors que ses lèvres divorcent des miennes, elle blottit son nez dans mon cou, accouplant nos courbes nées pour s'épouser.
Lentement, progressivement, la ciguë se propage dans mon organisme. Doux présent accueilli avec ravissement.
À l'annonce de sa maladie, j'ai rêvé, supplié de partir avec elle, maudissant mon invulnérabilité de me l'avoir refusé. Et si le Paradis ne m'a guère répondu, je remercie aujourd'hui l'enfer d'avoir accédé à ma prière.
Je brûle, je tremble, je crois même que je meurs de l'aimer. Cette plante qui me ramènera auprès d'elle, auprès de la seule femme au monde qu'il me tarde à nouveau de posséder.
Je l'ai détruite, blessée, convoitée, dégustée.
Adoré.
Comme il me tarde de tout recommencer !
De frôler à nouveau ses ailes de papillons de mes écailles perfides. De lui chanter ma berceuse, de lui faire hurler mon nom. Ferais-je mieux ou pire ? La ferais-je davantage pleurer ou jouir ? Une seule certitude anime encore mon vieux corps mourant. Quel que soit l'endroit où ce bébé

ressuscitera, quelle que soit l’époque où il se réincarnera, sa première bouffée d’oxygène son premier cri sera pour elle.
Nos respirations à présent de plus en plus erratiques, j’étreins ma moitié, enlaçant nos squelettes ainsi que je voudrais les savoir enchaînés dans notre tombe.
Mon souffle de plus en plus silencieux, j’écoute la mélodie de son cœur, devenu son plus fervent spectateur.
Ses battements chantent pour moi, je les entends déjà sonner le glas de notre séparation, pleurer nos retrouvailles.
Elle a peur, je la rassure.
Je te retrouverai, articule le conteur muet.
Endors-toi, mon papillon.
Et n’oublie jamais notre chanson.
Elle sourit, presse ses lèvres contre les miennes et dans un dernier soupir expiré sur ma bouche amoureuse réitère nos vœux d’Eglise :
— Dans la folie, comme dans la mort.
Mon âme sœur éteinte dans mes bras, je laisse alors la mienne quitter mon corps pour la rejoindre, exhalant dans un dernier souffle ma promesse éternelle :
— Je te retrouverai pour t’aimer plus encore.

Le noir.
Du noir.
Noir.
Encore du noir.
…
…
Et soudain, une lumière.

OceanofPDF.com

Chapitre 4
La valse des nuages.
Benjamin

Ma sœur blottie contre moi, nous contemplons ensemble l'unique pierre tombale se disputant deux de nos êtres les plus chers.
L'épitaphe gravée sur le marbre froid réchauffe mon cœur attristé par sa perte.

Dans la folie, comme dans la mort.

Cette phrase que je n'ai jamais comprise enfant jusqu'à ce jour funeste d'adulte.
— Pourquoi nous a-t-il fait cela ? sanglote Élise. Il nous a abandonnés. Il aurait pu… il pouvait encore vivre avec nous.
Je caresse d'une main apaisante ses cheveux blonds hérités de notre mère et dépose un baiser sur sa tempe.
— Il le pouvait, il ne le voulait pas.
— Alors, il ne nous aimait pas, siffle-t-elle, amère.
Appelé par mon rôle de grand frère, je soulève son menton d'un index moralisateur, plantant mon regard dans ses iris si semblables aux miennes.
— Ne redis jamais cela, Élise.
Elle mordille ses lèvres, penaude.
— Pardon. C'est juste que…
— Je sais. Moi aussi je voudrais qu'il soit là.
Avalant un sanglot, elle pose sa tête contre ma poitrine, ses épaules secouées de désolation.
— Il nous aimait, poursuis-je d'une voix emplie d'émotion, n'en doute jamais. Mais elle, il l'adorait. Je comprends cela. Et je sais que toi aussi.
À ces mots, elle tourne la tête vers son époux occupé à surveiller nos enfants respectifs. Une expression amoureuse étire ses traits d'une candeur

au charme vénéneux.
— Oui, souffle-t-elle d’un timbre rauque. Oui, je le comprends.
J’embrasse sa joue et la libère. Ses doigts s’entremêlent aux miens tandis qu’elle dépose un datura sur leur tombe.
— Penses-tu qu’ils se retrouveront ? me demande-t-elle soudain. Qu’ils seront à nouveau réunis comme il est dit dans sa lettre ?
Ma main droite glisse au fond de ma poche, là où résident les dernières paroles de mon père. Mon mentor, mon modèle. L’homme que j’aspire à devenir à défaut de l’être.
L’encre noire macule mes doigts lorsque je les agite sous mes yeux, un sourire confiant aux lèvres.
Un souvenir, une trace. Un héritage que je ne cesserai jamais de transmettre. Qu’il soit meurtrier ou affectueux.
Qu’il soit damné ou béni.
— Je ne le pense pas, Élise. Je le crois.
Je lève alors mon regard vers le ciel gris, guettant la moindre éclaircie qui viendra déchirer l’obscurité.
— *« Les âmes tourmentées finissent toujours par se retrouver »* , clamé-je à la destinée. Puissent les vôtres s’adorer à nouveau.
Au-dessus de nos têtes endeuillées, dans une valse enténébrée, un nuage noirci s’écarte alors pour laisser passer ce qu’il nomma sa lumière.
Et je sus, instantanément, que quelque part dans cet univers, dans une autre de notre ère, le serpent avait enfin fini par retrouver son papillon.

OceanofPDF.com

Troisième épilogue

Ce que la chenille appelle la mort, le papillon l'appelle renaissance.

Violette Lebon

OceanofPDF.com

Nouvelle genèse.

Vanessa

Faculte de medecine de Bichat,
Rue Henri Huchard, paris
14 fevrier 2022

En retard, évidemment ! Je fulmine contre mon amour immodéré pour Morphée tout en me précipitant dans les couloirs de l'université.
Bon, voyons, amphithéâtre numéro trois, numéro cinq… Bon sang où est donc passé le numéro deux ?
Soudain, un corps féminin percute le mien. Mon sac vole en éclat, éparpillant au sol, cahier et crayons colorés.
Je bredouille des excuses pitoyables et m'agenouille pour entasser le tout dans mon *tote bag* au motif de bubble tea, ma boisson préférée.
— Pardon, je ne t'avais pas vu, radoté-je.
La jeune fille blonde au sourire éclatant de bienveillance se penche pour m'aider à tout ramasser.
— Ce n'est pas grave… Vanessa, c'est bien ça ?
— Comment le sais-tu ? demandé-je, suspicieuse.
Elle éclate de rire et me désigne ma carte d'étudiante.

— La secrétaire de Bichat me l'a murmuré à l'oreille. Moi, c'est Marie [44], je suis en dernière année et je suppose que tu es…
— En première.
— Et donc, perdue.
— Abandonnée, serait un terme plus exact. Mon ami d'enfance devait m'attendre, mais il a dû avoir d'autres priorités.
— Comme draguer les nouvelles ? déplore l'inconnue. Bon, eh bien, laisse-moi être ton guide dans ce cas.

Sans attendre ma réponse, elle s’empare de mon planning et fronce les sourcils.
— Hum, salle numéro deux. Cours d’anatomie avec… oh, veinarde ! Le professeur Evans, rien que ça ! Tu sais combien il est canon ? Ah ben non, comment pourrais-tu le savoir ? Rha, je l’aurais bien dragué si je n’étais pas déjà fiancée.
Elle pouffe de rire et me rend ma feuille, froissée par son enthousiasme.
— Suis-moi, Vanessa. Je vais te conduire jusqu’à lui.
Mes affaires enfin toutes à l’abri, je me relève et bondis sur mes pieds, mon accompagnatrice déjà parvenue au bout du couloir.
— Attends-moi ! lui crié-je, paniquée.
Elle ralentit pour me laisser parvenir à sa hauteur.
— Très joli ton tatouage au fait.
Machinalement, mes yeux dérivent sur le papillon encré dans mon avant-bras.
— Le Vanessa est un spécimen de lépidoptère, lui expliqué-je brièvement. Ma mère était fan des papillons, alors forcément…
— Elle t’a donné un prénom de petite sirène, logique.
— La méchante en l’occurrence, grommelé-je entre mes dents.
— Sirène quand même, et ça, c’est la classe ! conclue-t-elle d’un clin d’œil.
Je ris tandis qu’elle me conduit devant des portes entrouvertes sur un brouhaha insupportable.
— Amphithéâtre numéro deux, nous y sommes, m’annonce-t-elle gaiement. Si tu as encore besoin…
Une sonnerie de téléphone interrompt sa bonne action.
— Je dois te laisser, s’excuse-t-elle. C’est ma Chloé qui appelle. Ravie de t’avoir rencontré Vanessa. Qui sait, peut-être qu’un jour on se recroisera.
— Ça sera avec grand plaisir. Oh, et… merci !
Mais déjà, ma bienfaitrice disparaît dans les méandres de l’université.
Soulagé d’être arrivée à temps, je franchis le seuil pour me retrouver face à une salle bondée d’étudiantes agitées.
Apercevant tout en haut une crinière de feu, je monte les marches et m’installe à côté de mon traître d’ami.
— Tu aurais pu m’attendre, tout de même, persiflé-je en déposant mon sac à mes pieds.

— Je t’ai gardé une place, se justifie-t-il par une moue habile. Celle que tu préfères, près des escaliers. Sans aucun obstacle de chair pour t’étouffer.
Je lève les yeux au ciel, ma colère adoucie par cette touchante attention. Depuis mon enfance, j’ai toujours eu horreur de me sentir à l’étroit. Une simple pièce fermée à clé et je me sens comme un tigre en cage.
Je me suis toujours demandé d’où provenait cette claustrophobie aiguë qui me provoque parfois des crises d’angoisse. Toutefois, j’ai beau chercher son origine, je n’y vois qu’une peur injustifiée dont j’espère me débarrasser.
— Bien tenté, Zoran. Mais ce n’est pas ça qui me fera te pardonner.
— Je sais bien, Ma mie, parodie-t-il d’un ton de ménestrel. Il n’y a que mon beau visage pour absoudre mes fautes.
En retour, j’ébouriffe ses cheveux roux, mon geste provoquant son feulement outré.
Si mon prénom a été choisi selon les goûts de ma mère, le sien provient tout simplement de sa chevelure incendiaire. Zoran signifie « renard » en Ibérique et, même s’il me supplie sans cesse de l’appeler Zorro, je trouve qu’il le porte plutôt bien. Tout comme son humour lourdingue que je lui ai toujours connut.
Celui qui a toujours le don de me redonner le sourire.
Notre rencontre remonte à nos six ans. Je venais de sauter une classe et je ne connaissais personne. Ma timidité, doublée d’une effronterie bien cachée, ne m’aidait pas vraiment à me faire de nouveaux amis. Puis, il est arrivé sur son noble destrier. Ou plutôt devrais-je dire sur son vélo blanc à petites roulettes (sujet encore sensible) et nous nous sommes tout de suite entendus.
Il apaise mes craintes, je provoque les siennes.
Ma mère et la sienne convoitent en secret notre mariage depuis de longues années. Mais bien que sa beauté et son côté bad boy tatoué ne me laissent pas indifférente, je ne peux pas m’empêcher de le repousser gentiment lorsqu’il me fait ses avances à peine voilées. Et cela malgré la présence d’Alex, mon petit ami depuis deux années.
Je grimace en me remémorant son sms de ce matin, remplis de smiley en forme de cœur. Je l’apprécie, vraiment. Toutefois ce que j’éprouve n’est pas de l’amour, plutôt de l’affection forcée.
C’est comme si… comme si quelqu’un d’autre était fait pour moi. C’est ridicule, je sais. Je ne crois pas aux âmes sœurs, même si mes parents

clament en être. Pourtant, je sens qu'il n'est pas celui que j'attends ni celui que j'escompte en songes quand je mate les rediffusions de Sailor Moon.
La réincarnation, quelle idée romantique ! Et diablement inappropriée pour une étudiante en médecine…
— Je suis sûr que tu es la plus jeune ici présent, observe mon voisin. Ce qui fait de toi le bizut par excellence. Mais ne craignez rien, Ma mie, je saurai vous défendre des ballons préservatifs et tout ce qui aura osé souiller votre noble minois.
— T'es lourd, râlé-je.
— Ça, c'est à cause de tous ces Schokobons que tu laisses traîner sur mon bureau.
Eh oui, Zoran est aussi mon colocataire et le plus bordélique qui soit. Le plus bruyant aussi lorsqu'il ramène ces filles à la maison. Bénis soient Marylin Manson et ses vocalises à faire trembler mes tympans ! Cela m'évite d'entendre ses… performances sexuelles comme il aime à les appeler. Bien qu'au vu de la durée expéditive de ses ébats, je parlerai plutôt de maladresse.
Brr, par pitié, chassez ces images impies de ma tête !
— Je viens d'avoir dix-sept ans, éludé-je, écœurée par ce replay improvisé. Ce n'est pas si éloigné de votre âge à tous.
— Ça l'est suffisamment pour eux, ma petite surdouée.
— Je ne le suis pas.
— Tu lis John Milton pour t'endormir. Crois-moi, tu l'es.
C'est vrai que souvent, je me sens sortie tout droit d'une autre époque où Jane Austen et les sœurs Brontë dominaient la littérature. Les bals, les robes, la galanterie… autant d'éléments qui me font fantasmer une autre société, une autre ère qui m'aurait vu prendre le thé avec Oscar Wilde et converser poésie avec Tennyson. Mais cela est impossible. Tout comme ce langage qui s'emmêle parfois dans ma tête, mélange de familiarités du 21 ème siècle et de langage châtié.
Peut-être est-ce seulement dû à toutes ces lectures d'un autre temps…. Cette double personnalité est parfois lourde à porter, surtout quand il s'agit de parler à des jeunes de ma génération. Je me sens tellement en décalage parfois !
Sauf avec lui. Quand Zoran joue au pitre du Moyen-âge, je sais qu'il fait cela pour me remonter le moral. Il est le seul ici-bas qui prend le temps de

me comprendre.
Nos mères ont peut-être raison après tout…
— Ah, le voilà ! Le professeur Evans, chirurgien et Britannique. Franchement, je ne comprends pas pourquoi toutes ces filles se pavanent d'avance devant lui. Il est… quelconque, boude mon ami d'enfance.
— La concurrence te fait peur ? ironisé-je.
Il hausse un sourcil roux censé me séduire.
— Avec toi ? Jamais.
Je ris et sors la trousse de mon sac lorsque notre enseignant commence à se présenter d'un timbre qui provoque des frissons sur ma peau dénudée.
Mes doigts trémulants s'emparent d'un stylo surmonté d'un papillon doré. J'ouvre mon cahier pour prendre des notes, mais mes pattes de mouche s'envolent toutes vers cet inconnu à la voix de velours.
Un poids sur le cœur, le feu dans mon ventre. Je déglutis sans oser lever le visage vers lui. De toute façon, je suis bien trop loin pour détailler ses traits. Alors pourquoi diable suis-je dans cet état ?
La tête me tourne, ma vision se dédouble. J'entends ses paroles, il me semble même les écrire. Pourtant, c'est un brouillard à la fois glacé et chaleureux qui enveloppe mon corps tout entier. Comme une couverture tissée pour me réconforter.
Des bruits de pas m'informent qu'il monte l'escalier. Des filles hystériques soupirent à son passage, battent des cils pour attirer son attention, mais la sienne continue dans ma direction.
Ne pas croiser son regard, ne pas le respirer.
D'où me vient donc cet avertissement surgi au fond de mes entrailles ?
Je ne le connais pas, c'est absurde !
— Je serai donc votre professeur pour les trois années à venir, poursuit-il de son léger accent anglais. Et croyez-moi, mes chers apprentis, quand je vous dis que vous vous souviendrez toute votre vie de mon enseignement.
Sa silhouette n'est plus qu'à quelques pas de moi lorsque mon poignet tremblant laisse échapper mon crayon. Maudissant ma maladresse, je me penche pour le ramasser lorsqu'une main glacée rencontre la mienne.
Mon épiderme se calcine.
Plaisir. Horreur. Désir.
Je m'électrocute à son contact. Je m'enflamme à sa brûlure.

Nos doigts s’entremêlent autour du papillon doré et pour la première fois, je pose les yeux sur lui.
Des pupilles translucides, des cheveux corbeaux, un teint nacré et ce sourire. Mon Dieu, ce sourire. Combien d’anges a-t-il fait déchoir de son enfer ? Des centaines ? Des milliers ?
Non, me chuchote une voix d’autrefois. Seulement toi. Rappelle-toi ses caresses. Souviens-toi de vos étreintes. Fredonne votre chanson. Tu la connais, Vanessa.
Non.
Non ce n’est pas mon prénom.
Non, tu as raison. Cela ne l’est pas.
Des images défilent soudain par milliers dans mon esprit disloqué. Des rires, des pleurs, des scènes à me faire rougir de plaisir et de colère mêlés. Et à travers ce film joué uniquement pour moi, ce sourire qui ne me quitte pas.
Ce n’est pas mon prénom… ça ne l’a même jamais été.
Tout comme ces mondes n’existent que pour te retrouver.
Ses yeux plantés dans les miens et son amour enfoncé dans mon cœur, je contemple mon âme sœur.
Je n’y croyais pas, pourtant il est là.
Mon prénom est…
Sa main aux longs doigts fins se détache de la mienne et s’empare de mon crayon qu’il me tend comme une offrande face à une déesse. Comme un fou face à sa reine.
Sa bouche aux lèvres désirables s’entrouvre et tout à coup, mon cerveau chauffé à blanc se liquéfie au son de cette langue étrangère. De ces mots prononcés que je ne devrais pas comprendre et qui pourtant sont devenus en instant mon univers.
— Je t’ai enfin retrouvée, *min sommerfugl* .
Toc, toc. Qui es-tu ?
Je suis Emilia et tu es Dorian.
Je suis à toi et tu m’appartiens.
Dans la folie comme dans la mort.
— *Tu en as mis du temps, soufflé-je à travers notre lien ressuscité.*
Et le serpent me sourit.

À la fin de notre histoire, le destin perfide sépara le serpent et le papillon.
Il donna à l’un les ténèbres et à l’autre la lumière afin que leurs âmes jumelles puissent un jour se retrouver et s’aimer à nouveau. Le destin cruel appela ces ténèbres « patience » et la lumière « résilience ».
Et lorsqu’à sa dix-septième année, ils furent réunis, leur genèse se transforma à nouveau en apocalypse.
Ainsi lui sacrifia-t-il une nouvelle fois ses ténèbres.
Ainsi lui a-t-elle à son tour offert sa lumière.

Ainsi commença un nouveau récit.

OceanofPDF.com

Notes de l ’ auteure

Afin de rendre l’univers de *Vila Emilia* le plus réaliste possible, il m’a semblé tout naturel d’y inclure de véritables lieux, faits et personnages historiques. Néanmoins, je me suis tout de même permis quelques libertés artistiques afin de pouvoir enrichir au mieux mon intrigue.

Ainsi, de nombreux personnages ayant croisé de près ou de loin la route de Dorian et Emilia ont vraiment existé.

John Pizer, un juif polonais qui travaillait comme bottier dans le district de *Whitechapel* , a bel et bien fait partie de la longue liste de suspect dans l’affaire de Jack l’Éventreur. Arrêté le 10 septembre 1888, il sera finalement innocenté quelques jours plus tard.

Tous les noms cités dans ce roman dans l’affaire de Jack l’Éventreur ont bien existé, que cela soit le nom des inspecteurs, du maire de l’époque ou celui des médecins légistes. À l’exception bien sûr de notre cher inspecteur Graham.

Contrairement à ce que j’ai pu écrire dans ce tome, le comité de vigilance de *Whitechapel* a été créé à l’époque par un groupe de seize commerçants qui craignaient que les meurtres de l’éventreur n’affectent les entreprises de la région. Il était effectivement dirigé par un constructeur local nommé George Lusk. Ce dernier aura d’ailleurs le privilège de recevoir la lettre *From Hell* directement à son domicile.

La lettre *Dear boss* n’a pas été reçue par la Central News le 26 septembre, mais le 27 septembre. Elle sera transmise à Scotland Yard deux jours plus tard. Pour que cela corresponde mieux à l’intrigue, j’ai donc dû modifier sa date de réception.

Bien que je ne sois pas entrée dans les détails, la « zombification » de Dorian est néanmoins tout à fait possible d’un point de vue médical. Lors des rituels vaudous, la drogue, issue du poisson-fugu, était ainsi administrée sous forme de liquide à ingérer ou par contact avec la peau sous forme de poudre. En Haïti, cette pratique s’appelait « recevoir un coup de poudre ». C’est suite à l’excellent reportage « Tous zombies » qu’il m’est

venu à l’idée d’explorer les origines haïtiennes de ce terme devenu si populaire dans le cinéma d’horreur que j’affectionne tant.

Les lieux et les anecdotes historiques sont toutes véridiques. J’ai tenté de retranscrire avec le plus de réalisme possible les bâtiments et l’ambiance du *Whitechapel* de l’époque grâce à de nombreuses recherches. J’espère ainsi vous avoir embarqué avec succès dans les bas-fonds londoniens.

Pour la description des cadavres, je me suis basée sur les rapports d’autopsie ainsi que sur les photos glanées sur internet et au *Jack’s ripper museum* à Londres que je vous encourage vivement à visiter. Les suppositions du *modus operandi* de l’éventreur énoncées par Dorian et Emilia sont tout droit sorties du cerveau torturé de mon époux, infirmier de bloc opératoire. En reprenant chaque soir avec soin les comptes-rendus d’époque, nous avons reproduit ensemble de manière factice chaque meurtre de Jack tout en étudiant leur aspect anatomique. Ces suppositions n’engagent que nous, mais sont toutes réalistes sur un plan purement médical.

Toutes les autres inexactitudes historiques que j’aurais oublié de mentionner ne sont ici que pour améliorer ce réalisme que je me suis forcée à retranscrire.

Si cela vous intéresse, vous pouvez venir faire un tour sur mon site internet afin de découvrir les photos des lieux, des instruments et des personnages afin de vous immerger complètement dans l’univers de *Vila Emilia* .

OceanofPDF.com

Remerciements

La fin d’une histoire, le début d’une autre. Si celle d’Emilia et de Dorian s’achève, laissez-moi vous parler de ceux qui lui ont permis de s’écrire.
À Colyne, merci pour ton travail incroyable sur cette saga. Je n’ai pas seulement trouvé une précieuse correctrice, j’ai fait la rencontre d’une amie en or.
À Nicolas, merci d’avoir donné vie à mes personnages avec tes sublimes couvertures. Dorian aurait apprécié ton talent… mais pas comme celui de Richard Dadd, je te rassure.
À Anna, merci pour tes illustrations et ton amitié. J’ai enfin trouvé quelqu’un pour partager mon amour pour Emile le raptor.
À Oscar Wilde. J’ignore sur quelle étoile vous avez bien pu atterrir, toutefois j’espère sincèrement que de là-haut, vous êtes fier de moi. Merci d’avoir bercé mes rêves d’enfant, d’avoir ravivé ceux de l’adulte. Votre Dorian Gray restera à jamais dans mon cœur.
À mon mari, mon Dorian. Merci de m’avoir aidé tout au long de cette saga. Tu as été ma muse en t-shirt Pikachu. Maintenant, nous savons tous deux que nous serions prêts à enterrer les cadavres laissés par l’autre… sur papier tout du moins. Sache tout de même que le soir, je continue de me demander si je n’ai pas épousé le vrai comte de Soulridge.
Enfin, à vous, mes libellules. Merci de m’avoir suivi jusqu’au bout de cette aventure. J’ai longtemps hésité avant de publier Vila Emilia. Mais grâce à vous, grâce à tous vos retours et votre enthousiasme, le doute est enfin enseveli sous le pommier du manoir Jacobson. Merci de m’avoir laissé une chance de vous conter l’histoire du serpent et de son papillon.
Elle n’est pas terminée, loin de là et vous savez combien j’exècre le mot « fin ». Le serpent reviendra bientôt vous murmurer ses sanglants secrets à l’oreille dans son propre spin off. En attendant, n’hésitez pas à me dire si vous souhaitez connaître la suite de leurs aventures des temps modernes. Seriez-vous prêtes pour une nouvelle leçon ?
Encore une fois, merci, mes libellules. Du fond de mon cœur noyé au bubble tea.

Je vous dis à très bientôt. Et n’oubliez jamais :

Dans la folie, comme dans la mort,
Mes libellules, je vous adore.

OceanofPDF.com

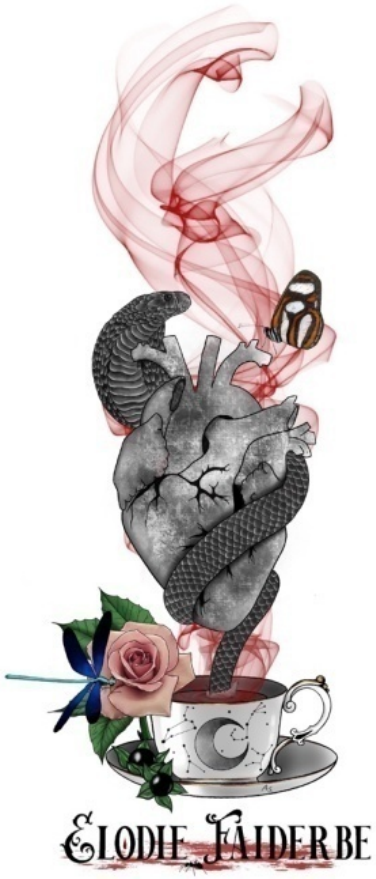
Retrouvez-moi sur :

Instagram :

@elodie.faiderbe.auteure

Site internet :

www.elodie-faiderbe.webnode.fr



OceanofPDF.com

Du même auteure, aux éditions Cyplog :

La Fourmi :

1. La fourmi qui rêvait de devenir libellule.
2. La libellule qui rêvait de toucher les étoiles

---

[1] Mannequin de bois servant à l'entraînement au *Kung-fu.*

[2] Mon garçon, en danois.

[3] Mon oncle.

[4] Bien.

[5] Grand frère.

[6] Pâtisserie américaine.

[7] Pâtisserie danoise.

[8] Référence au tome 3.

[9] Mon papillon.

[10] « Je pense donc je suis » en latin. Locution utilisée par le philosophe et mathématicien René Descartes.

[11] Référence à la célèbre citation du roman *Les Hauts de Hurlevent* : « De quoi que soient faites nos âmes, la sienne et la mienne sont pareilles ».

[12] Citation de *Roméo et Juliette* de William Shakespeare.

[13] Parfait.

[14] Ma petite sirène.

[15] Nom du coup de poing plongeant utilisé au *kung-fu* .

[16] Composé chimique utilisé autrefois en photographie.

[17] Appareil photographique de l’époque victorienne.
[18] Instrument de musique hindou. Voir le tome 3.
[19] Idiot.
[20] Attends !
[21] Citation de l’écrivain français Jules Barbey d’Aurevilly.
[22] La vérité.
[23] Réponds-moi !
[24] Reviens ici tout de suite !
[25] Citation du roman *Les Hauts de Hurlevent.*
[26] Es-tu prête à partir ?
[27] Oui.
[28] Allons-y.
[29] La parisette est un mets très apprécié par les chèvres.
[30] Hélas.
[31] Non.
[32] Mon serpent.
[33] Réponds-moi.
[34] Maintenant.
[35] Dans la mythologie égyptienne, déesse guerrière personnifiant les ravages du soleil et instrument de vengeance de Rê contre l’insurrection des hommes.
[36] Terme chinois respectueux pour désigner « maître » en *kung-fu* .
[37] Thé blanc de Chine.
[38] Cela suffit !
[39] Citation du philosophe grec Aristote.
[40] Pas dans cette langue.
[41] En français.
[42] Prénom de la mère d’Adolph Hitler.
[43] Prénom de l’amante d’Adolph Hitler .
[44] Personnage de ma duologie La Fourmi qui rêvait de devenir libellule.

OceanofPDF.com